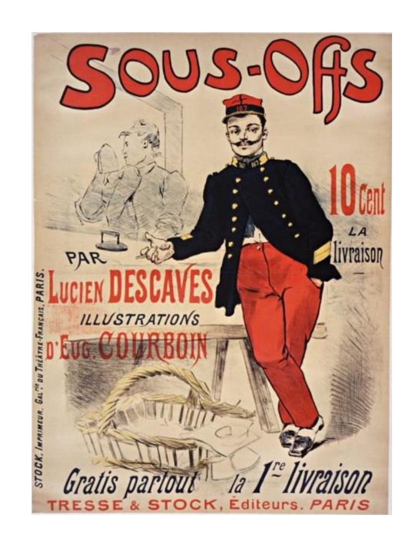



Lucien Descaves

# SOUS-OFFS

Roman militaire suivi de
*MISÈRES DU SABRE*
et des plaidoiries prononcées
devant la Cour d'Assises,
le 15 mars 1890
par Mes Tézenas et Millerand

(1889)

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

## Table des matières

À TOUS CEUX

dont la Patrie prend le sang, non pour le verser, mais pour le soumettre, dans l'obscure paix des chais militaires, aux tares du mouillage et de la sophistication,

je dédie

ces analyses de laboratoire.

# CHRYSALIDE

— 4e du 2, relisez !

— « Aujourd'hui, exécution du tableau de service. Demain, quitteront le Havre et rejoindront à Dieppe le bataillon de dépôt du 167e : les caporaux récemment promus : Favières, Devouge, Tétrelle, Chuard, et les soldats : Édeline, rayé du peloton d'instruction ; Cœurdevey, perruquier ; Chanut, désigné pour remplacer le cordonnier en pied, libérable. L'adjudant Laprévotte recevra les instructions de détail du major et prendra le commandement du détachement. »

— Le rapport est terminé. Rompez.

* * *

Bercés par les lacets du wagon, les trois Parisiens impliqués dans la relégation, éparpillent au vent du rêve les fanes de leurs dix premiers mois de régiment.

Pas un événement.

Rien que de menus faits, posés sur la mémoire, légèrement, comme des moineaux sur les fils télégraphiques.

* * *

C’était, d’abord, la porte de Vanves, évoquant une rumeur de marché, le piétinement moutonnier des recrues, vaguant sous la pourriture d’un ciel dont les violets gangréneux, en dépit de copieuses ponctions, publiaient la décomposition hivernale.

Autour des poteaux indicateurs arborant un nom de ville et un numéro de régiment, des paquets d’hommes faisaient des taches d’îlots, dans l’archipel vaseux du bastion 12, un espace désolé, enclos de palissades en fer de lance, comme un pacage.

Sur le boulevard Brune, grossi de ses affluents, l’avenue de Châtillon, les rues de Vanves et Didot, une épave humaine, compacte, flottait, battue, sans arrêt, par des lames de parents et d’amis déferlant sur le poste-caserne, y déposant les conscrits, puis refluant, brisées, vers un traiteur et une bibine peinte à la lie de vin, lesquels délivraient des litres, du pain et des cervelas.

Près de s’éloigner, résorbant une de ces mornes pluies de novembre qui font de la boue dans la pensée, une dernière fois, les Parisiens s’emplissaient les yeux de paysage. Quel paysage ! L’excentrique désolation d’une zone militaire, un quartier écartelé, à petites maisons sales, basses, espacées comme par des trouées d’obus, des bicoques édifiant d’incertains revenus sur un sol maraîcher ravaudé, couturé de reprises, ainsi qu’une culotte de pauvre.

Plus loin, s’alignaient de hautes bâtisses, les approches du Paris ouvrier, un véritable mur d’enceinte percé de petites

croisées en meurtrières, donnant bien, l'été, la vision d'ouvrages avancés, avec leurs gazons en caisse, leur miracle de floraison rudérale, cette transplantation d'arbustes condamnés, revivant dans les suints prolifiques et l'ordure clémente des vieux plombs.

Aujourd'hui, tout ce printemps de ménage coule dans la lessive des premières pluies, entraînant à l'égout les jardins empotés dont se farde la décrépitude immobilière des banlieues ; et le clocher de Saint-Pierre de Montrouge, à droite, s'érige seul dignement, dans la déroute diluvienne de la perspective.

Une fois encore, le sergent chargé de la conduite du détachement à destination du Havre ressassait sa liste d'appel : « Favières, Devouges, Édeline… » Puis il ordonnait le départ.

Mais à sa sortie du bastion, la petite troupe, – une centaine de recrues, – était prise en écharpe, assaillie par la cohue zélée des parents, chargés de provisions, anxieux, cherchant leur fruit dans cette julienne démocratique de blouses, de redingotes, de tricots, de paletots, de casquettes et de feutres ; toute une friperie promettant au décrochez-moi-ça des revendeurs le regret des paisibles entournures et des macules familières.

Le sergent, en queue, ralliait les traînards, criait : « Serrez ! Serrez ! » lançait sur eux un caporal qui trôlait, en chien de berger, les ramenait à coups de gueule.

La pluie avait cessé. Mais un avant-goût de la vie nouvelle se révélait sans retard dans le supplice physique des kilomètres de pavés parcourus, dans le pèlerinage à travers les flaques et les vieux oings des chaussées raboteuses.

À la gare Saint-Lazare, le détachement, parqué dans une salle d'attente, avait enfin l'accès du quai d'embarquement, – après un suprême et minutieux appel, – et s'enfournait dans un train où lui étaient réservés des wagons spéciaux.

Sur la mine et la mise, des groupes s'étaient formés.

Attentif à ce tri social, dernière manifestation des attirances professionnelles, le sergent optait franchement pour les gens propres, abandonnait à la surveillance du caporal le fretin des couches inférieures. Et tout de suite, à l'intention des deux gradés, s'opérait le saccage des provisions, l'échange des viandes dépiautées et des liquides influents.

À mesure qu'on s'éloignait de Paris, le ciel se rétablissait, pansé, dans les linges changés et frais de grands nuages blancs, massés en charpie ou déroulant de larges bandelettes effilochées.

Le déjeuner achevé, les distractions consistèrent à lancer les bouteilles vides contre les parois des tunnels et à uriner par les portières. Ce jeu et les chants qui lui succédèrent emportèrent les dernières réserves. Une gaieté d'ouvriers parisiens en villégiature courut le long des wagons. Et là encore les refrains, de même que les habits, trahissaient la classe. Les faubourgs pleurnichaient l'*Heure du rendez-vous* et le *Souvenir de Rose ;* les calicots hurlaient le *P'tit bleu* et les *Volontaires*. Devouge, qui portait le costume d'une société de gymnastique, et Édeline, qui arborait une casquette de société orphéonique, paraphrasèrent la sonnerie : « Marie, j'ai vu ton… etc. » ; un étudiant ne put ranimer une scie du Quartier : « Ah ! maman, ne pleurez pas tant !… »

Peu à peu, les voix mollissaient ; l'exaltation d'après boire tombait graduellement à une cuvée torpide où s'insinu-

aient des retours de sentiment, un dépaysement tout à coup lâche. Il y eut encore un essai de plain-chant lugubre et la rigolade sombra définitivement dans la parodie du *Dominus vobiscum :* « Celui qui mange bien, qui dort bien, qui… », énorme comme un rot.

Alors le sergent, les yeux humides, la face cuite, le nez pareil à une langue de feu dans un incendie de façade, lantiponna :

— Le régiment !… comme tous les régiments : pas meilleur, pas plus mauvais. Ça dépend de la compagnie qui vous recevra. Le colonel ?… Il est à fin de bail… La ville ?... Y a la rue d'Albanie où sont les claques… et le théâtre, où on va figurer de six heures du soir à deux heures du matin… pour dix sous… La mer ?… Je ne sais pas : on n'a pas encore été à la baignade… La caserne ? Assez propre…, seulement, on vous enverra peut-être dans les forts, Sainte-Adresse ou Tourneville. Moi, j'aime mieux Tourneville, pour les plantons, à cause du cimetière : y passe plus de monde.

À peu près ivre, il parlait seul, faisait des tournées d'inspection dans les compartiments voisins. On devait le hisser ; on le passait comme un colis triomphal qui s'écroulait sur les banquettes ; parmi la digestion de viandes et de sensations qui assommait le détachement.

Chacun, en effet, rentrait en soi, les épaules remontées, la tête dans la poitrine, – à s'écouter le cœur, tant cette blague de Paris fait songer à la gaillardise des filles qui pleurent, au dessert, en racontant leur famille.

Des yeux se fermaient pour mieux voir. Des abstractions figeaient la vie des physionomies. Sur cette réunion de

jeunes hommes, une détresse planait, comme si leur léger passé eût fait naufrage…

Maintenant, dans les wagons, un homme fait la quête :

— Pour le sergent, voyons ; il a été gentil !

L'aumône tombe.

— Il n'acceptera peut-être pas, dit quelqu'un.

— Mais si, l'idée vient de lui.

Et le caporal, égayé au souvenir de choses qu'il comprend seul, se tape sur les cuisses en s'écriant :

— Sacré pied-de-banc ! Sacré pied-de-banc !

Harfleur ! On secoue les dormeurs ; les rêves s'étirent. La campagne est toute noire. Le sergent tend le doigt dans une direction incertaine :

— La pointe du Hoc… où que vous irez à la cible.

Le Havre.

Un officier est là, à qui le chef du détachement, instantanément dégrisé, rend compte de sa mission. L'appel encore, puis un adjudant forme la colonne.

Et tout de suite, au sortir de la gare, sur ces Parisiens, la province pèse. Ils baissent la tête comme sous la menace d'un immense couvercle ; et un souffle de mort civile leur vient de ces deux tristes avenues, l'une en face d'eux, l'autre à droite, sans lumières presque, sans autres boutiques éclairées que deux grands cafés vides et de rares débits où des quinquets délaient sur les murs de pochardes ombres.



(L'ARRIVÉE AU HAVRE)

Tel est l'ahurissement de l'œil que le détachement passe, sans avoir eu le temps de se reconnaître, du boulevard dans la cour de la caserne et de la cour dans une grande salle nue, froide et mal éclairée, où des industriels importants et rogues, constitués en syndicat sous la protection des lois, prennent livraison de la marchandise que numérote incontinent, en chiffres conventionnels, un timbre spéculatif.

— 3e du 4, Favières… 2460 ; Devouge, 2461…

À mesure qu'on les immatricule, les hommes se pressent peureusement derrière le sergent-major qui les réclame. On collationne ; c'est fini.

— Emmenez-moi ça ! dit la voix.

Mais, dans les couloirs, puis dans les escaliers qu'obstruent malignement des grappes vivantes et curieuses, les bleus se perdent, se retrouvent non sans peine dans un bureau où des commis subalternes sont rassemblés pour emmagasiner la fourniture.

— Devouge, 11e escouade ; Favières… ah ! employé de banque, c'est vous ? Très bien. Asseyez-vous là ; vous allez m'établir en triple expédition cette liste d'appel pour la visite du Major, demain matin. Les autres, débarrassez-moi le plancher ; je vous ai assez vus !

Le chef installe rondement son nouveau scribe entre un fourrier et un caporal adjoint qu'il stimule un moment… Puis, étendu sur son lit, les bras repliés en traversin, il s'endort.

À onze heures, les deux gradés se consultent, à voix basse.

— Pas réveiller le double… Il nous retiendrait.

Et s'adressant au jeune soldat, courbatu et démoralisé :

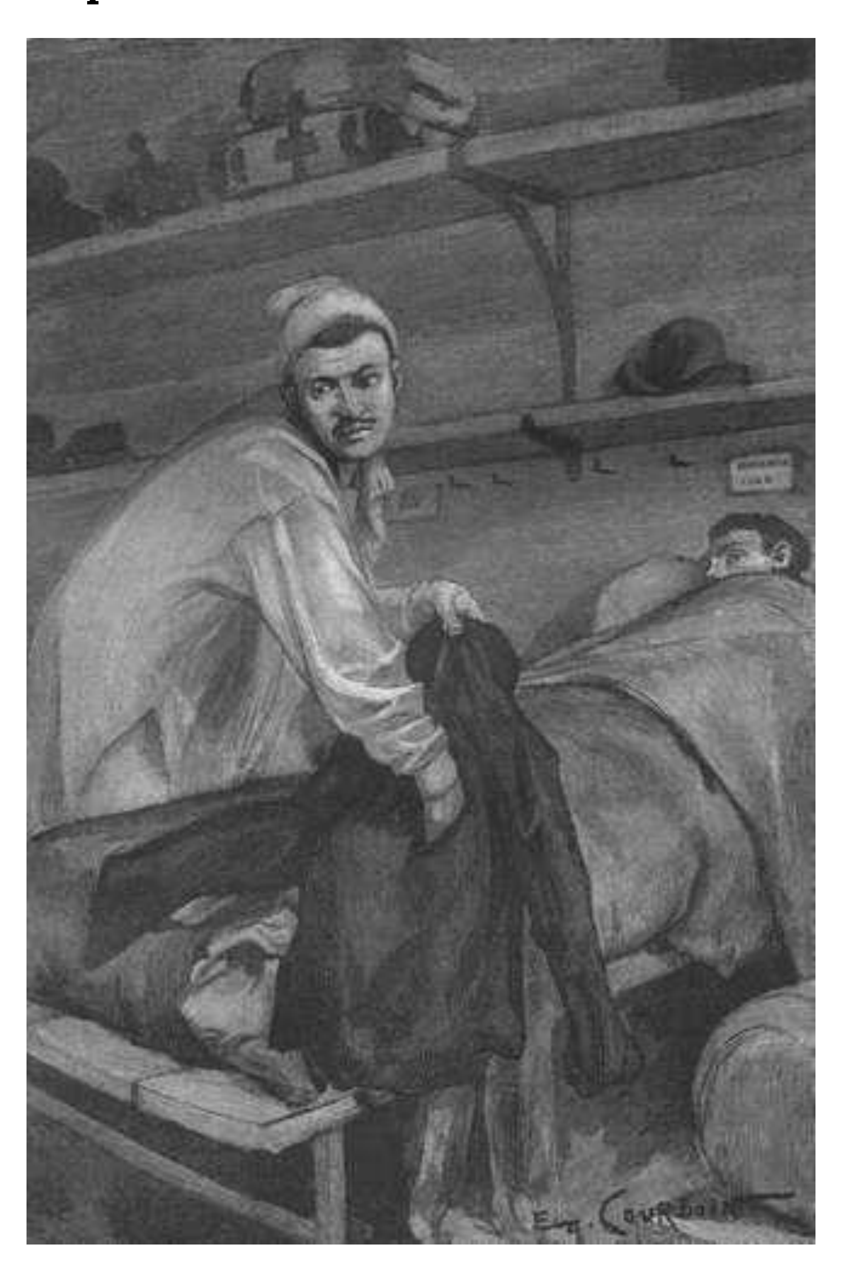
— Suivez-moi, je vais vous montrer votre *panier* dit le caporal.

Ils traversèrent des chambrées chaudes et fantastiques où le regard vacille, où le cœur tournoie…

— C’est là. Bonsoir.

Resté seul, le Parisien lutte quelque temps contre une couverture pareille à la poche d’un portefeuille neuf. Couché enfin, il examine, hagard, cette longue étable aux effluves de laquelle il apporte le renfort de ses goussets. Mais dans les ténèbres mouvantes, la calotte de coton d’un ancien ondoie vers lui.

L’homme hésite, stoppe devant le lit voisin, cherche, parmi les vêtements civils étalés, une poche qu’il vide, – puis s’éloigne avec précaution.



Crier, dénoncer le misérable, Favières y songe… Mais il redoute aussitôt l'hostilité de la chambrée, ses représailles, s'il fait, lui *bleu*, condamner un vieux soldat.

Il se taira.

« … L'uniforme que vous aurez l'honneur de porter. »

Il se rappelle qu'on lui a dit cela ; il se sent lâche… Et cependant, il y est entré, dans l'Honneur !

Il saisit son porte-monnaie, le glisse sous le traversin, puis, imparfaitement rassuré, entre ses cuisses ; et il s'assoupit enfin, halluciné, rêvant d'une ascension des lits changés en planches à pain, suspendant sur son sommeil des boules de munition brûlées, semblables à des têtes d'incendiés.

* * *

— En bas les bleus ! En bas les bleus !

C'est le cri unique, continuel, pendant huit jours, du réveil à l'extinction des feux : la gymnastique de l'obéissance passive.

En bas, pour la distribution des effets de petit et de grand équipement ; d'abord : cinquante objets qu'on emporte entre les bras, sans en connaître l'emploi ni l'utilité. Stock de godillots, n'offrant que deux ou trois pointures, au choix des pieds multiformes ; chemises rigides qu'on s'amuse à planter debout, les bras en croix, ainsi que des épouvantails ; cravate gros bleu, double licou jugulant et congestif ; sac à brosses,

réceptacle des linges pourris et des ingrédients de propreté en liquéfaction ; *as de carreau* enfin, atouts biseautés pour des capucins de carte homicides ; tout un rudimentaire trousseau en bois, en cuir et en toile à bâches, murs intimes d'une caserne corporelle qui a, elle aussi, son code et ses règlements : la discipline des entournures.



Le paquet s'en va ficelé : c'est un soldat. (Page 11.)

En bas, pour l'habillement maintenant : le pantalon taillé à coups de sabre, haut monté, sans doute dans la crainte qu'on ne voie pas la paire de pales qu'il emmanche ; la ridicule capote, tendant les babines de son collet au bourdalou

du shako caniculaire et donnant l'impression d'un guillotiné qui s'en irait les épaules coiffées.

— … Rétrécir le collet de deux centimètres ; allonger la manche droite d'un centimètre ; faire croiser les jupes.

Le capitaine d'habillement parle, inspiré, considère l'homme d'un regard par-dessus d'imaginaires lunettes, le retourne d'une pincée de doigt dégoûtée, – avec l'autorité bouffonne d'un scieur de long tombé dans le madapolam.

Le paquet s'en va, ficelé : c'est un soldat.

* * *

Maintenant qu'ils sont accoutumés au cri, il y a mieux : les sonneries ; perforations brutales du cuivre, batterie funèbre des peaux d'ânes.

Une misère s'accroche à chacune. Sous les notes s'envolent des souvenirs, comme dans une décharge de petit plomb, des compagnies de perdrix affolées.

Et pourtant, elles chantent, – les sonneries. Elles sont pimpantes, allègres, se lèvent comme les coqs et se couchent, – sauf une, – comme les poules. Elles ont un langage de rigolade, une bonne humeur d'invite contrastant avec la pitié des corvées qu'elles proclament. Tel est leur entrain, leur martialité cavalière, que les soldats se laissent aller à mettre des paroles gaies sous la musique qui les fait danser.

« Soldat, lève-toi, soldat, lève-toi bien vite » ; – c'est le réveil.

« Les nouvelles du pays ! Les mandats d' cinquant' francs » ; – c'est la chanson du vaguemestre.

« Les malades en bas ! Les tireurs au cul… » ; – c'est la visite de santé.

« Rabats ta chemise, ma femme » ; – c'est la berloque.

Le clairon sonne les pauses, les reprises, appelle, s'impatiente, lance le « Trop tard ! » de ses notes brèves, publie les corvées, les dénombre, haut et net, comme un coq sur du fumier.

Ah ! aux tympans vrillés, aux tempes martelées par les sourdes batteries, combien est douce et rafraîchissante l'extinction des feux, dont la plainte traînante et mélancolique éperd dans le silence son hurlement de chien à la lune !

* * *

La première gamelle !

Dans le couvercle retourné, une poignée de sel, puis la viande ébouillie et les pommes de terre sales, pochées de noirs et de bleus, comme une chair meurtrie : morceaux de choix miraculeusement pêchés parmi les effondrilles d'une lavasse généreuse où nagent encore les chanteaux compacts, les haricots, le riz et les pois cassés, âprement soustraits aux réserves séculaires d'une parcimonieuse administration.

Le cœur est soulevé de dégoût parce qu'on a dû, préalablement, prendre soi-même cette augée dans la cuisine, où elle graillonnait, au milieu des torchons fuligineux, des boues de sabots, des rinçures de seaux, des chandelles errantes…

— Hein ! on n'en mange pas tous les jours de la bidoche, chez toi ? disent, cependant, les anciens, aux robustes bâfreurs que la gamelle laisse irrassasiés.

De la viande, à la vérité, ils n'en mangeront pas tout de suite et les bleus qui négligèrent de payer leur béjaune au cuisinier ou qui se permettent des débauches cantinières, verront les 300 grammes réglementaires réduits à la tendineuse portion d'un dix-huit marmites abject.

La première lettre !

— Un tel… pour vous.

On est Parisien, on a une enveloppe frondeuse, un vernis d'indifférence, le pied de nez facile, la mystification prompte, et quand elle arrive, cette première lettre, quand on a reconnu l'écriture de… là-bas, on attend d'être seul pour la lire ; et dans le frisson de l'émotion inéprouvée, des odeurs, des bruits, des caresses, montent du chiffon de papier, créent une atmosphère factice où l'âme se réfugie, s'élève, comme un aérostat lesté, trop sûr d'atterrir bientôt à l'endroit même qu'il quitte. Des mots : « … t'ennuie pas, ça passera vite, sois soumis… écris-nous… » réveillent, en ce Parisien, le vieux sentiment-romance des faubourgs : deux liards de cœur dans une chansonnette roulée en cornet !

La première sortie en uniforme.

Ah ! on s'en souvient ! C'est le surlendemain de l'arrivée. On s'est fait habiller, *tirer*, un genou dans les reins pour obtenir les deux plis perpendiculaires… Et au-dessus de la joie de sortir du quartier sans encourir le « demi-tour » du sergent de planton ; au-dessus d'un repas dehors et des deux heures de liberté, entre la soupe et l'appel du soir ; au-dessus de tout cela, il y a la curiosité de l'effet, la vision oblique

dans les vitrines, les glaces des devantures, d'un bonhomme qui vous ressemble, gauche, raccourci, avec seulement des pieds, des oreilles et des mains…

Et la première promenade dans la rue de Paris, sous le gaz des étalages ! Les petits soldats, à la queue-leu-leu, tombés en arrêt devant les pains d'épice, les images de piété, les photographies et les dunkerques, avec cet œil de ruminant, plein de latences : un œil pâturant des impressions.

La retraite part du théâtre, la première retraite ! Ils l'ont suivie afin de rentrer à l'heure exactement. Les peaux et les cuivres alternent, cadencent le pas. Les bleus suivent, sans parvenir à régler le leur : telles des canes derrière une chanson. Et, brusquement, sans motif, un roulement les bouleverse, les prend au ventre, aux yeux, à la gorge… Ils supputent mentalement le nombre de retraites qu'ils entendront encore… Et ils se hâtent, ils s'accrochent à celle qui passe ; ils se jetteraient sous les baguettes, comme on se précipite sous des roues, parce qu'il leur semble que c'est sur leur cœur qu'on la bat, cette retraite !

* * *

Le peloton des élèves-cabos…

Comme ces bêtes parquées, qu'on attache à un piquet, ils tirent sur leur longe, *dans la main* de l'instructeur… Ce sont les conversions.

Comme ces rangées de soldats de bois, reposant sur des copeaux au fond des boîtes oblongues, les jambes en tronc d'arbre, la tête vissée, les bras collés au corps, ils se pétri-

fient sous la Méduse autocratique d'un infime caporal. C'est la position du soldat sans arme.

— Garde à vô !… Expliquez-leurs-y le mouvement… Il ne faut pas que l'arme va-t-et vienne ! Un… pour la saisir avec la main gauche… Numéro 1, j' vas vous faire *barder*… C'est le maniement des armes en décomposant.

Un aboiement déjetant les maxillaires, les voix de gorge exténuées, râlantes, sifflantes, l'effarement des continuelles nutations, des commandements inentendus, mâchés ; le trot, le pas gymnastique, debout ! à genou ! couchez-vous !

Tout ce travail de cirque : les Marches.

Entre les exercices, l'astiquage, les corvées, la fatrasserie des théories…

Cela, demain comme hier, après-demain comme aujourd'hui…

Et les minutes délicieuses, rares, les seules dont on jouisse vraiment, celles qui amènent aux lèvres une salive délectable, ce sont les minutes d'abandon sur le lit, d'étirage réparateur sur ce bon ami ! Quand on le retrouve, le soir, avec quel soupir allégeant on s'anéantit dans le maternel sommeil ! Sur la haute paillasse bourrée de paille, qui oscille ainsi qu'un berceau suspendu, le soldat se balance un moment, retourné en l'enfance heureuse où des bras de femme rythment l'assoupissement.

* * *

Le hait-on assez, le Parisien ! Bretons, Méridionaux, Comtois, Auvergnats : il y a collectivité de rancune.

« Des malins, les Parigots ! N'empêche qu'on va leur en faire voir ! »

Le cri résume toute la province contre Paris, une jalousie, une poussée d'envie lâche, le « Monsieur », détesté dans sa blague et dans sa peau trop blanche, dans une double prestesse d'esprit et de corps qui le rend apte à s'industrier partout.

Le comique, ce sont les sabots de ces rustres s'essayant aux ailes de pigeon de la barrière, leur groin à pâtées mastiquant l'argot, leur prétention faraude singeant la dégaine faubourienne.

Car cette haine est surtout faite d'imitation avortée.

L'hostilité de la chambrée ! On a entendu préférer le bagne, – le vrai ! – au recommencement des deux premiers mois.

On a connu toutes les variétés de l'esprit rural, l'ingéniosité traditionnelle des cervelles de croquants ; on a eu la visite du faux major, le vote pour le cuisinier, le lit en bascule, en portefeuille ; on a reçu le quart d'eau juché sur les portes ; on a donné l'obligatoire baiser de l'homme lié vers la bouche de qui s'abaissent des fesses nues : on a subi le viol de la *patience*…

Mais rien de tout cela n'avait le caractère de cruauté, rien ne procurait l'affolante obsession d'un renversement de lit dans le premier somme ou de l'eau claquant en soufflet anonyme sur une face dormante.

Les bleus se réveillaient, ahuris, cul par-dessus tête, – le triomphe du jeu ! – tandis que fusaient des rires de fête sous les couvertures immobiles.

Les soirs suivants la recrue se couchait la dernière s'effarait longtemps, attendait, s'éternisait en une faction, horizontale éperdue. Mais les images se troublaient, les murs vacillaient absurdement sous des influences spectrales ; l'amplifiante hallucination terrorisait le crâne pertus… et houp ! la culbute… Un peu le dernier supplice des démentes sentinelles d'Afrique, victimes des buissons vivants !

Dans la quinzaine de leur arrivée, deux *bleus* se suicidèrent. On retrouva leurs corps au pied d'une falaise, *culs par-dessus têtes !*

Eux-mêmes, d'un suprême effort, s'étaient fait *camper !*

* * *

De chaque côté de la porte d'entrée, deux mâchoires énormes, aux alvéoles supérieurs capitonnés de drap rouge ainsi que des gencives déchiquetées, logements pour les crosses et les canons de fusils : le râtelier d'armes. Maintenant, des lits, des lits, des lits ; et une tristesse, un poids sur tout cela : les couvertures sont en plomb… Tout le métier sur la poitrine !

De même qu'à l'hôpital, au-dessus des chevets, un petit carton porte un nom d'homme et un matricule, avec indication de la maladie : soldat de 2$^{e}$ classe. Plus bas, un numéro de fusil : le chiffre de formule pharmaceutique.

Puis la planche à bagages avec ses petits tas inégaux ; les tranches rouges du pantalon, blanches des doublures, bleues de la capote, écrasées par le sac qu'alourdissent les soixante-dix-huit cartouches réglementaires. Aveuglantes, en façade, saignent les épaulettes, dont les pattes fouillent le paquetage, semblables à des mains meurtrières, aux égouttures coagulées, – qui seraient les franges !

Enfin les tables, où l'on pique indifféremment le cuir de l'équipement et le cuir de la gamelle ; les bancs épais, forés ; les cloisons vermineuses, les planches à pain avec leurs colonnettes de galettes dartreuses ; les fenêtres, fenêtres de caserne et de fabrique, à fleur de mur et nues : de gros yeux d'aveugle.

C'est la chambrée.

Là-dedans, du bruit, des complaintes, des coups de gueule, de grands gestes, des vautrements, une atmosphère de brutalité et de bêtise glorieuses ; des armes empoignées, couchées, relevées, débarbouillées, comme un enfant qu'on habille. Des petits soins, un travail d'horloger, avec une curette et un chiffon : c'est que l'enfant a les oreilles sales…

Une sonnerie : branle-bas. C'est un court dévalement de gros souliers et de crosses de fusil, une ponction d'hommes qui soulage la caserne.

Et, vides, les grandes chambres mornes sont des cimetières où s'alignent les fournitures de troupe, le châlit et les trois planches : cercueils sans couvercle, concessions pour cinq ans. Les allées sont propres ; la symétrie est irréprochable ; il y a entre chaque tombe un étroit passage… le fer des châlits rappelle l'entourage primitif des fosses d'indigents. On y cherche l'inévitable couronne à grains jaunes…

Mais la tombe n'est fleurie que du pompon pendu au clou à crochet et jetant sa note d'œillet rouge, piqué là par une main familière.

* * *

Les officiers…

Ah ! ils sont bien naïfs les soldats qui s'imaginent les connaître au bout de dix mois de service !

En somme, deux catégories : ceux qu'on nomme Père Un Tel et ceux qu'on nomme Un Tel tout court. C'est Un Tel tout court quand l'officier est une rosse.

Et dans l'appellation ronde, au contraire, dans la filiale confiance de cette parentèle imaginaire, il y a tout le soldat, ne demandant pas mieux que de croire à cette Famille vantée, à ce groupement autour du Chef, à cette hiérarchie dans la tendresse qui ferait du colonel une sorte d'aïeul très respecté, galonné d'indulgence et chamarré de sollicitude.

* * *

Les longs, les mortels dimanches d'une garnison de province !

Ils ont attendu dans la cour, près du poste, l'heure où le quartier est « déconsigné ». Ils ont attendu cirés, brossés, as-

tiqués, gantés, étranglés, sans risquer un geste, mannequins ornés de grelots qui doivent se borner à reluire.

Dehors enfin, par deux, par quatre, par bandes barrant le trottoir, les bleus oscillent une minute, se dispersent, les pouces encadrant la plaque du ceinturon, par contenance.

La rue de Paris ! ils l'ont arpentée tant de fois déjà…

Ils savent par cœur les étalages ; ils se sont arrêtés, à l'accoutumée, devant le rond de serviette « pris dans la défense » ; devant le porte-plume promettant « une vue du Vatican » ; devant le coffret en coquillages, les marines peintes sur galet, les paniers-souvenirs, les béatilles, la photographie-album du nouveau bassin et les plans déployés au long des chambranles.

Alors quoi ? La jetée ? Une rue de Paris qui s'avance dans la mer : trop de *beau* monde. La musique ?… Tous les officiers ; il faut saluer à chaque pas, rectifier la tenue et garder les gants.

Et l'endroit préféré c'est, pour le paysan, une route déserte où il peut tenir son shako à la main, relâcher son ceinturon ; une illusion de bois, d'herbe où il s'étend, déboutonné, à côté de son sabre ; une songerie devant le soleil, tout autre, lui semble-t-il, que le soleil de « chez nous !… »

Tandis que, pour le Parisien, le rêve, au sortir de la caserne, c'est un coin de café, un billard, un rams à cartes grasses, le *Journal amusant*, – ou les sept heures de spectacle du Grand-Théâtre.

* * *

Une accalmie des sens… à croire que la virilité a émigré du corps pour toujours.

Un soir, ils sont entrés, pour consommer, dans une maison de la rue d'Albanie. Tout de suite des femmes viennent les frôler, s'offrir, leur insuffler le désir, – comme on ranime des noyés.

Mais ces jeunes hommes ont le regard mort, le poil indifférent, la chair inactive… Ils balancent une jambe, d'un air niais, payent ensuite précipitamment et s'en vont sans se retourner, tandis qu'un Parisien, derrière eux, crie à une fille qui le presse, s'accroche à lui :

— Non, je t'assure… pas de la blague… je ne *saurais* plus !…

* * *

— Dix mois tout de même… et les galons de laine !

L'accoutumance est venue ; l'épiderme raboté sent bien la caque ; les ferments de sédition cèdent au mutage des sévices corrosifs ; le corps fléchi, décrué, étendu sur la table à repasser de l'obéissance, a reçu le coup de fer disciplinaire. Les fronçures de la peau sous le havresac sont pareilles aux plis du linge sous le carreau.

Quelquefois, le règlement batifole, fait la *fantaisie*… Les jours de marche forcée, par exemple, on tuyaute…

Maintenant la sonnerie : « En bas ! » ne surprend plus personne. On a le temps d'en fumer une, avant que le clairon « rappelle » pour l'exercice.

La retraite, on la suit à une allure qui, crânement, l'épouse.

Les lettres sont encore les bienvenues, mais on n'a pas comme cela des larmes plein les yeux… On sourit des recommandations et des doléances que n'appointe pas une matérielle preuve de la saignée familiale.

On mange la gamelle non sans appétit. L'argent de poche permet les succinctes gogailles de vinasse et de raisiné.

On est cabo…

Avec le premier galon, les haines refrénées se modifient. On ne campe plus. La chambrée est presque hospitalière. On y peut choisir un coin, *son* coin, en tête de l'escouade. On fait ouvrir et fermer les fenêtres au commandement. On réaffectionne les balades dans la rue de Paris ; on passe, avec intérêt, devant le panneau de glace des magasins ; on s'y mire complaisamment, d'un regard qui s'arrête à la manche, aux deux larges bandes rouges parafant la suprême abdication de la conscience. Mais on a vingt-deux sous par prêt et **le droit de punir**.

Le galonnat a développé les germes naturels et, très intimement, les vénéneuses saloperies de l'autorité champignonnent !

* * *

Dans le wagon qui transfère le détachement du Havre à Dieppe, l'adjudant, seul, veille, raidi dans le dolman qu'il étrenne, boutonné dans son grade, silencieux et fat.

Les deux anciens, Cœurdevey et Chanut, répriment d'une langue volubile l'indocilité d'un masticatoire, tandis que les trois Parisiens, malgré leur glane avare derrière cette moisson de souvenirs, se laissent aller, néanmoins, à sarcler l'avenir, escomptent les surprises d'une translation sans joie et fleurissent d'improbables oasis le désert de leur internement certain.

# PREMIÈRE PARTIE

# DIEPPE

## I

Une porte claqua et de gros souliers sonnèrent sur les marches. Dans le silence touffu d'une fin de nuit de chambrée, ce bruit tomba ainsi qu'une pierre en une eau dormante. Un frisson courut sous les couvertures ; il y eut ce pelotonnement gourmand des corps, l'hiver, à l'approche du réveil, et les respirations s'allégèrent. Cinq heures tintaient en ville.

D'autres portes battirent ; des godillots plus nombreux traînèrent dans les escaliers ; un cuisinier passa, ramassant les gamelles oubliées, les heurtant l'une contre l'autre, avec l'évidente rogne de l'homme forcément matinal.

Alors, minute à minute, la caserne s'éveilla, s'étira, grinça, lasse et cassée comme une vieille servante toujours debout la première. Des soldats sommeillaient sur un coin de lit, en se chaussant ; et dans l'obscurité attardée de ce novembre ambigu, des silhouettes d'ordonnances s'en vont, un sabre sous le bras, tandis que deux ombres se poursuivent, l'une portant des cruches pour le café.

Favières, à regret, rejeta son drap, se culotta et descendit à son tour, pour un besoin. Dans les latrines, – les œils-

de-bœuf obstrués, flanqués de semelles en relief dans la pierre, – il rencontra des gaillards en chemises, nu-pieds, en dépit des ordres itératifs du rapport.

Mais quand il remonta, si cuirassé qu'il fût, par dix mois de service, contre le méphitisme de la chambrée, il s'ébroua sur le seuil, suffoqué par le triple extrait de vesses, de paille rouie et de caleçons de maître d'armes, qui fume, au patron-minet, dans les cassolettes casernières.

Ils couchaient côte à côte, Trétrelle et lui, en attendant qu'on leur eût assigné une escouade. Tétrelle, quand Favières rentra et se remit au lit, ouvrit les yeux.

— Ah ! c'est kif-kif, va ! constata mélancoliquement celui-ci.

Bientôt après, des lendores qu'un bagage indistinct éhanchait, passèrent en clopinant. Et le réveil en campagne éclata sous les fenêtres, battu et sonné par la clique au grand complet, par décision du chef de bataillon commandant le détachement.

La caserne vermoulue en fut toute secouée. Les reprises se succédaient, sans arrêt, vives et brutales comme la charge, ramassant, dans une hâte d'en finir, les coups de baguette engourdis et les fanfares catarrhales.

— Ça, par exemple, c'est nouveau ! grogna Favières, habitué à la diane sans cérémonie d'un maigre clairon qui ne réveillait personne.

Les tambours repassèrent, la caisse encore vibrante ; des clairons farceurs exhalaient leur rhume dans les corridors.

Alors, le caporal de chambrée, assis sur son lit, cria :

— Allons, debout !… debout tout le monde ! puis se recoucha, la tête dans les draps.

Les anciens ne bougèrent pas ; seuls, quelques bleus se levaient, encore timides. Mais quand arriva le café, chacun tendit son quart et les clampins ne restèrent plus au lit que par pose.

— Pas de pétard… c'est Dulac qu'est de semaine.

En effet, le sergent désigné, un courtaud, l'air bon enfant, ne fit que passer en demandant : « Pas de malades ? » et sortit sans attendre la réponse du caporal. La fenêtre ouverte, d'ailleurs, l'air glacé qui s'engouffra stimula les dernières paresses. Les soldats musaient, se conviaient à des prouesses de râble. Un loustic annonça : « J'installe ! » exhiba une cible glorieuse et reçut un quart d'eau dans le point de mire.

Au pied de son lit, un ancien s'épluchait intimement, la tête entre les jambes. Un camarade lui présenta du cirage au bout d'un bâton, et les plaisanteries faciles ricochèrent. En file indienne, la veste jetée sur les épaules, les manches pendantes, la serviette en foulard, les hommes descendant au lavabo prolongeaient le fracas des portes.

— Décidément, c'est la même chose, affirma Favières.

Tétrelle discutait avec soi-même, entêté d'amélioration.

— Je t'assure, le café est plus fort, plus sucré…

Mais l'autre secouait la tête :

— Une lessive de vieux haut-de-forme ! répondit-il, de son air de blague, en douche.

Un caporal s'était approché d'eux. On causa.

— À l'inspection de neuf heures, vous allez être présentés à Court-Bouillon…

Et comme le regard des nouveaux promus l'interrogeait :

— Court-Bouillon, poursuivit l'ancien, c'est le commandant Mauvezin, un chic type ! On *barde*, je ne dis pas ; mais la revue du dimanche est supprimée et les permissions de tous ceux qui n'ont pas été punis pendant la semaine sont accordées… Les officiers de la compagnie ?… Y a le père Vimeux, le capitaine, un brave homme, pas soldat ; le lieutenant, une rosse, Schnetzer, remplit les fonctions d'adjudant-major ; le sous-lieutenant, c'est Ducloselle, un Parisien… gentil. Le chef s'appelle Montsarrat, pas méchant, mais épateur. Ah ! je ne vous souhaiterais pas Petitmangin, celui de la 3e, qui fait travailler ses scribes jusqu'à minuit.

Autour d'eux, les hommes astiquaient, faisaient les lits, brandissaient des galettes de paille qu'une large ouverture entaillait. Comme c'était jour de repos, on fignolait, on rapiéçait le linge, en prélevant sur la boule de son d'épaisses semelles, pour le régal d'une illusoire trempette dans l'eau claire.

À neuf heures, le sergent de semaine traversa les chambres.

— Les hommes arrivés hier… en bas !

Quand ils furent dans la cour, le lieutenant Schnetzer, fonctionnaire adjudant-major, les voulut sur un rang, puis les examina successivement, à la loupe.

C'était un Alsacien carré de partout, un vigilant pandour dont la silhouette totale, pourvue de bras en anses et de

jambes en tronc, ne se pouvait mieux comparer qu'aux *demoiselles* des paveurs.

Il vérifia les deux tours de la cravate, le port des bretelles, l'ordonnance des cheveux, fit ouvrir les livrets matricules à la page 7 et commanda :

— À droite… alignement !… Fixe !…

Le chef de bataillon entrait au quartier. Il inspecta brièvement les hommes de garde et marcha droit sur les nouveaux venus, le képi sur l'oreille, avec une crânerie d'officier sortant des zouaves, dont il conservait, d'ailleurs, les pantalons-sacs. Jeune – trente-huit ans, – il avait des allures de chef populaire, une connaissance parfaite du soldat, une supériorité de confiance et de capacités qui lui livrait *moralement* le bataillon, en dehors des rouages disciplinaires et de l'apparat de métier.

Il ne s'arrêta pas devant l'adjudant Laprévotte.

— Allez m'attendre à la salle des rapports ; je vous verrai tout à l'heure, dit-il. Et il stationna premièrement devant Tétrelle, dont il collationna les livrets.

— Recrutement de la Haute-Saône…, résidant à Vesoul…

Il regarda l'homme, un garçon solide, trapu, avec des yeux naïfs, une bouche sensuelle et un menton dur qui se querellaient, tiraient la physionomie à huhau et à dia, en une indécision de caractéristique militant en faveur d'une moyenne intelligence.

Le commandant ne s'y trompa pas, demanda seulement pour contrôle :

— Qu’est-ce que vous faisiez chez vous ?

— J’étais commis de nouveautés, à Vesoul…

— Jusqu’à quel âge vous a-t-on laissé en pension ?

— Quatorze ans.

— Études primaires… Bien. Vous avez une bonne écriture ? Oui. Vous travaillerez chez votre sergent-major ; nous verrons…

Et il passa à Favières, un petit homme, l’air vif, l’œil aigu, à peine de moustache, une singulière bouche de moquerie crispée, d’ironie refroidie, des allures inquiétantes d’investigateur muet.

Le commandant parcourut l’état civil :

— Favières (André). Né… Ah ! vous êtes Parisien… Employé… Où cela ?

— Au Comptoir d’escompte, mon commandant.

— Taille… 1 mètre 57.

Il toisa le jeune homme.

— Il faut faire de la gymnastique, mon garçon…, vous développer. Quelles études ?

— Au collège jusqu’à dix-sept ans.

— Bachelier ?

— Ès lettres seulement.

— Avez-vous l’intention de faire votre carrière dans l’armée ?

Favières, résolument, répondit :

— Non, mon commandant.

Alors celui-ci, sans insister, s'éloigna.

— Chuard… caporal aussi… Vous étiez valet de ferme chez vous ?

— Oui, mon commandant.

— Pas de punitions… Bien, mon garçon.

Et il s'attarda une minute à dévisager son homme, un petit paysan imberbe, gercé, scarrieux, émotté, brun comme la terre, le front, le nez, le menton, la bouche taillés rapidement à coups de serpe, toute l'intelligence tapie dans des yeux volontaires, ponctuant l'énergie brutale, l'expresse volonté de commandement épandue sur toute la face.

— Vous avez dû beaucoup travailler pour gagner ces galons ? demanda Mauvezin.

— Oui, mon commandant.

— À quel âge avez-vous quitté l'école ?

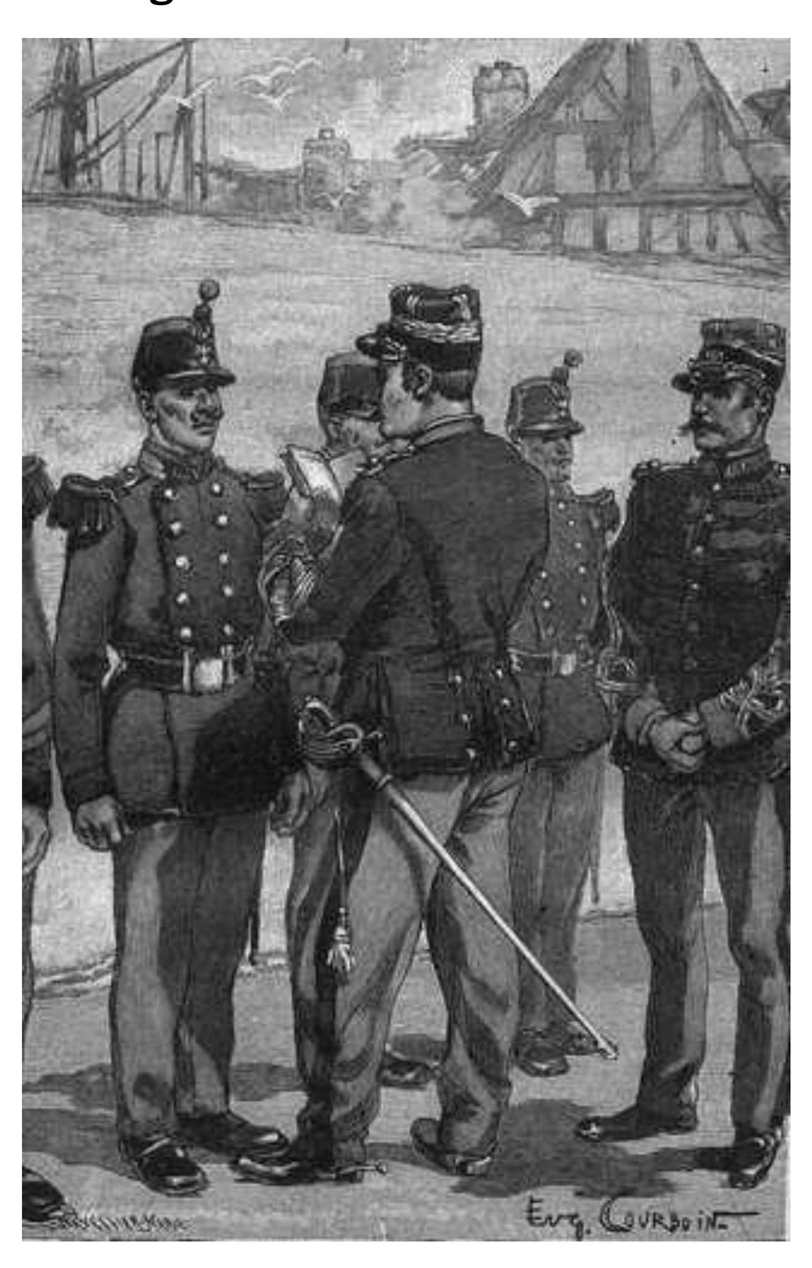
— À huit ans, mon commandant.

— Il faut continuer, mon ami… Ah ! Parisien aussi, Devouge… Quel état ? Tapissier…

Devant ce voisin de Chuard, le chef de bataillon ne fit qu'une courte pause. D'un coup d'œil, il avait pesé l'homme, un garçon indifférent, à prestance étudiée de gymnasiarque, la moustache mousseuse et l'air fat d'un canotier qui a ses bonnes fortunes dans des biceps bougeant comme une viande galvanisée : l'étoffe d'un joli sous-officier.

Mauvezin ne s'arrêta pas davantage devant les numéros 5 et 6, le maître-cordonnier Chanut, qu'une abominable canitie ensauvageait, et le perruquier Cœurdevey, mis à pied et puni de trente jours de prison « pour avoir, soignant secrètement une affection vénérienne, enfermé des linges sales avec ses rasoirs et communiqué sa maladie à un homme de la compagnie ».

Mais, devant le dernier soldat du rang, le commandant fit halte et, sans regarder le livret :



— Parisien, vous, hein ? Comment vous appelez-vous ?

— Édeline.

Cet Édeline était un flandrin d'atelier, les hanches canailles, l'accent du faubourg, avec une extraordinaire gueule en biais, sur laquelle s'abaissait la perpendiculaire inattendue d'un nez foraminé par la petite vérole. Sous ce nez, deux avares languettes de poils roux retroussés semblaient des clous à crochet plantés à contresens dans une cloison.

Mauvezin prit le livret matricule à la page ouverte.

— Oh ! oh !… des punitions ! Pourquoi vous êtes-vous fait rayer du peloton d'instruction ?

— Pac' que l' commandement, là, vrai, j'ai pas ça dans l' sang !

Il ajouta, avec un machinal mouvement du bras :

— On ne se refait pas !…

Mais l'officier cria :

— Les mains dans le rang !… et une attitude militaire… Qu'est-ce que c'est donc !... Il faudra revenir sur ces idées-là, mon garçon… et vivement. Ici, nous ne voulons pas de non-valeurs. Quel était votre métier ?

— Typo… Il se reprit : typographe.

— Eh bien ! monsieur Schnetzer, il y a déjà ici, n'est-ce pas, cinq hommes au peloton d'instruction ? Ce gaillard-là fera le sixième ; et je veux au prochain examen qu'il soit le premier. Vous m'entendez, Édeline ?

— Oui, mon commandant.

— Faites demi-tour… Bien… Allez-vous-en.

— Forte tête, observa l'adjudant-major.

Mais Mauvezin répondit :

— Ce sont les meilleurs soldats… quand on sait les prendre. J'aurai l'œil sur celui-ci.

— Eh bien ! il me botte, ce légume ! cria Édeline, en rejoignant Favières et Devouge.

Et, le bras ployé en tuyau à coude, il souffla dans sa main ouverte le baiser du voyou : À toi, Court-Bouillon !

Ce dimanche-là, Favières, Devouge et Édeline firent leur première promenade dans Dieppe.

Quand ils eurent parcouru la plage, de l'établissement des bains à la jetée de l'Ouest, quand ils eurent vu le château, où demeurait le commandant, la statue de Duquesne et le Parc aux huîtres, l'église Saint-Jacques et la Poissonnerie, ils rentrèrent au Pollet, fixés.

Le Havre, en somme, leur offrait des passe-temps inconnus ici, un mouvement de grande ville de province, des cafés, des alcazars, les beuglants britanniques de la rue Royale, une rue à soldats, un théâtre, la vie des quais…

Leur transfert à Dieppe, à l'entrée de l'hiver, équivalait à la réclusion.

Favières, surtout, s'enlisait dans une boue d'ennui, y attirait ses camarades, les éclaboussait, repoussait, sans examen, toutes les probabilités d'assainissement et de balayage.

— Je me flanque sur mon lit et je ne bouge plus ! Qu'est-ce que vous espérez ? Du plaisir dans le métier ? Autant at-

tendre le tramway Madeleine-Bastille sur la plage. Allez-vous-en voir s'il passe !

Mais les deux autres protestaient doucement.

— Je t'assure, disait Édeline, un fourbi quelconque dans la caserne, m'exemptant d'exercices et de corvées, et le reste au petit bonheur !

— Moi, pensait tout haut Devouge, des amis en ville chez qui j'irais souvent dîner…, la table et la femme ; la table même seulement, oui, je m'en contenterais.

Et tandis que Favières injuriait leur vie, pilait des tracas et supputait des aggravations, ses deux amis se satisfaisaient en d'égoïstes replâtrages, qu'ils métraient en chantonnant, ainsi que des peintres décorateurs.

## II

La caserne du Pollet, c'étaient deux corps de logis rectangulaires, se faisant face, étiquetés : Bâtiment A, Bâtiment B ; des carcasses ruiniformes, branlantes, léchées de crasse, criblées d'évents, suspendant des menaces d'éboulement sur le sommeil des soldats, par les soirs de tempête.

À l'intérieur, le délabrement empirait. Dans le plancher qu'on renonçait à jointoyer, des trous s'élargissaient ; sous les crachats du blanchiment, les crevasses se révélaient, comme des rides sous la poudre de riz ; et les avaries du faîtage transformaient les godets en éviers où l'eau stagnait, avant de stiller son infection au cœur des maçonneries, à travers les gargouilles des charpentes écartelées.

Quand le bataillon rentrait, ouvrant les portes à coups de crosses, défonçant les marches à coups de souliers, faisant trembler les vitres à coups de gueule, la vieille caserne oscillait.

De petites pierres tombaient du toit et les lézardes bâillaient, de même que les accrocs d'un vêtement surmené.

C'était son dernier hiver. Vis-à-vis d'elle, sur la hauteur, une construction blanche s'élevait, dont essuierait les murs le détachement qui viendrait relever le bataillon du 167e. Celui-ci se gaudissait du contretemps, la nouvelle caserne étant éloignée de Dieppe, tandis que les débris de l'ancienne s'enclavaient dans le Pollet et n'étaient séparés de la ville que par les bassins.

Des fenêtres du bâtiment A, occupé par trois compagnies, on apercevait dans la Retenue, dont l'eau battait le quai, devant la porte du quartier, et dans la Souille, au delà de l'arrière-port, les faisceaux de mâts peuplant des langues de ciel mélancoliques. Le front aux vitres, c'était une distraction encore, l'agitation muette de ce coin. Dans une profondeur mystérieuse, les mâts debout plongeaient en tirebouchonnant, vrillaient l'eau indéfiniment, parmi le tremblement et la complication des cordages latéraux, pleuvant comme les lanières d'un martinet, le manche fiché en terre. Des fils délicats tombaient, alourdis par un invisible plomb terminal, tandis que les haubans et les étais, pareils aux cordes tendues des ballerines foraines, irradiaient, semblaient agités encore par la trépidation d'une fin d'exercices.

Peu à peu, le soir venant, des rides fourmillantes brouillaient les images, effaçaient les contours ; et de grandes ombres violâtres pochaient l'eau, autour des bâtiments à quai.

Les jours de pluie, le factionnaire tuait ses deux heures en regardant passer, d'un œil de rêve, les chevelures d'herbes arrachées au barrage antérieur.

Quand les nouveaux promus arrivèrent, on n'attendait pas les recrues avant deux mois. Ils avaient donc le loisir de se familiariser avec les fonctions de leur grade.

La période comprise entre le renvoi d'une classe et l'appel sous les drapeaux d'une autre classe, livre les casernes à l'engourdissement cataleptique. Les permissions ouvrent, dans les effectifs entamés, de nouvelles brèches ; la gymnastique, la boxe et le bâton remplacent les exercices journaliers, devenus impossibles.

Le bataillon ne prenait plus les armes que deux fois par semaine. Tétrelle et Favières, en dehors des corvées de semaine, de planton, d'ordinaire, de chambrée, de garde, travaillaient chez leurs sergents-majors respectifs, Petitmangin et Montsarrat. Et il leur restait le temps à peine d'aller se gargariser avec un *champoreau* ou un *petit-sou*, dont un calvados impétueux ranimait les vertus équivoques.

Le service à la police, surtout, était exténuant pour les caporaux chefs de poste. Le corps de garde se trouvait à l'extrémité du bâtiment B, occupé en outre par les logements du portier-consigne et de l'adjudant de bataillon, les locaux disciplinaires, la cantine, les cuisines, l'infirmerie, le magasin d'habillement, les ateliers des ouvriers, la salle d'école et, dans les combles, par la quatrième compagnie.

Le dimanche, le caporal faisait la navette du poste à la porte, distante de cinquante mètres, qu'il devait ouvrir aux permissionnaires. Cette porte, aux gonds antiques, aux clefs tordues mariant leur sénilité à la répugnance d'une serrure blessée, le retenait de longues minutes. Et l'hiver, il ne revenait, dans l'étuve où ses hommes fumaient, que pour repartir, au coup de sonnette, fouler la neige, fouetter la boue et crocheter, d'une main gourde, l'huis opiniâtre. Cela jusqu'au matin, le commandant refusant peu de permissions et les sous-officiers couchant dehors, à l'heure ou à la nuit.

Aussi combien on préférait le planton aux cuisines, se terminant à cinq heures du soir et se bornant, d'ailleurs, à une surveillance complaisante que récompensaient le premier bouillon, des portions choisies, les mouillettes de pain de soupe dans le café profusément sucré.

Assez rapidement Favières et Tétrelle, en considération des services rendus au bureau du chef, se firent exempter

des corvées de semaine et d'ordinaire. Devouge et Chuard, à qui cette chance n'échut pas, connurent l'hostilité, le mauvais vouloir ironique des hommes devant le galon neuf, le mépris des regards mesurant le gradé aux cinquante centimètres de laine rouge dont sa manche est balafrée.

Mais Devouge, très rosse sous son afféterie de beau garçon, et Chuard, tête de bois qu'avaient forée seuls la discipline et ses accessoires, brisèrent les résistances d'une poigne ferme.

Le soir, à la veillée, les caporaux plus anciens qu'eux les plaisantaient, goguenards.

— Allez ! c'est pas la peine de faire du service ; vous v'là cabos… et pour longtemps !

Ils ressassaient le nombre de sous-officiers libérables, les rengagements possibles, les vides que ferait dans les cadres le départ de classe prochain.

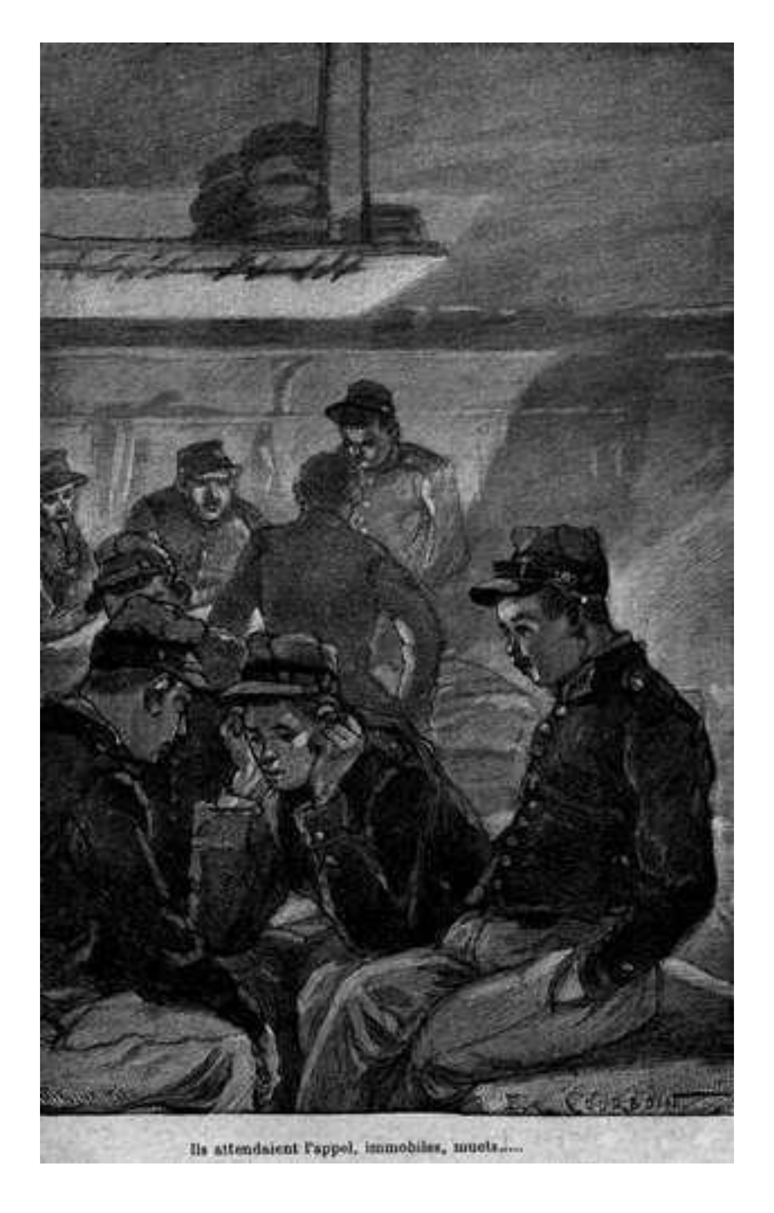
— Vous, – ils désignaient Favières et Tétrelle, – vous courez une chance : c'est que le commandant oblige vos deux fourriers à permuter pour leur stage.

Fichée dans une pomme de terre, la chandelle brandonnait en mèche de fouet.

À plat ventre sur son lit, tête-bêche, un cahier de *corrigés* sous les yeux, l'ordonnance du commandant, le chanteur de la compagnie, filait, d'une gorge encombrée, de péremptoires rengaines : *Jésus-Christ, fils de Dieu, était républicain* et : *Je ne forge le fer que pour l'humanité*. C'était un petit bonhomme roux, le nez écaché, les dents couleur de vieux roquefort. Il chantait en se grattant la nuque sous son képi, sans s'écouter, indifféremment, comme on bâille.

— Il a des pertes vocales, disait Favières qu'il agaçait.

À l'autre bout de la chambrée, sans lumière, quatre têtes baissées se heurtant presque, dans l'entre-deux des lits, formaient un groupe vague d'enfants jouant au cheval fondu. Quatre Bretons, de différentes compagnies, se réunissaient, ainsi, chaque soir, pour rien, pas pour causer, car on leur avait défendu de patoiser, jusqu'à ce que leur intelligence de la langue française permît la suppression des interprètes chargés de la leur traduire.



Ils attendaient l'appel, immobiles, muets.....

Ils attendaient l'appel, immobiles, muets, leurs fronts se touchant, comme si cette voisinance eût facilité l'échange de

leurs pensées, à défaut d'organe pour les exprimer. Quand ce qu'ils avaient à se dire risquait de se perdre ou de s'atténuer dans le transvasement, ils levaient la tête, se regardaient, se comprenaient furtivement.

Ils décantaient, de cette façon, pendant trois heures, des souvenirs, des paysages, des amours, des êtres et des choses ; – et ils vibraient doucement, comme des cordes de violon sur lesquelles on ferait semblant de promener l'archet.

Accroupis, vautrés, la pipe aux dents, se caressant le râble entre la chemise et le pantalon, les caporaux de la 4e et Tétrelle, de la 3e, devisaient, le haut de la figure balayé par une sale poussière de lumière que soufflait la chandelle.

— Ah çà ! disait le petit Corse Giudicelli, pourquoi Favières, que tout embête, a-t-il pris les galons ?

— Cette question ! s'exclama le Parisien à ce coup droit. Parce que chaque grade relâche d'un cran le collier de misère, parbleu ! Pour nous, l'ardillon est au premier trou, la discipline nous étrangle : c'est le carcan. La chaîne du sergent n'est déjà qu'une laisse ; chef, c'est une châtelaine ; adjudant, une longe. Moi, je ne demande que la châtelaine, avec les clefs de la geôle au bout.

Édeline, qui venait d'entrer, protesta :

— La liberté relative, on y arrive plus facilement encore sans galons. Je resterai simple griffeton pendant tout mon congé pour te prouver cela.

Il exposait à nouveau son idée fixe : un petit truc permettant de couper aux exercices, aux corvées…

— Pas de responsabilité, tu comprends ; tout pour soi ; chacun son flanche… tu verras.

— Il a raison, pas de responsabilité, appuya Giudicelli, heureux de cacher sous cette objection le dépit de n'être pas encore sous-officier.

— Oui, mais il y a l'uniforme, dit Devouge.

— Il y a l'autorité, dit Chuard.

— Il y a le prêt, dit Tétrelle.

Et ils exprimaient la moelle de cet os, quand une sonnerie monta de la cour, tranchant le refrain de l'ordonnance : *« Je ne forge le fer… »* et dispersant les quatre muets. Puis un piétinement bref, les hommes décoiffés au pied des lits retapés d'un coup de poing, et le « silence à l'appel » du caporal criant des noms, dans la lumière trouble de la camoufle, que l'homme de chambre lui porte au visage.

# III

Un matin, le bataillon revint de l'exercice sur la plage, au moment où les sergents-majors sortaient de la salle des Rapports. Ils attendirent que la troupe eût rompu les rangs, puis :

— Tétrelle ! appela Petitmangin, de la 3e.

— Favières ! héla Montsarrat, de la 4e.

— Bon, une tuile ! pensèrent les deux caporaux adjoints.

Et ils écoutèrent, stupéfaits, la lecture de l'ordre du régiment, expédié du Havre par le dernier courrier :

« Sont nommés caporaux-fourriers dans leurs compagnies respectives, en remplacement des titulaires admis à faire leur stage, les caporaux Favières (2460) et Tétrelle (2528). Ces promotions dateront du 16 novembre.

« Le Colonel,<br>« *Signé :* LE TAILLANDIER. »

Tétrelle ne dissimula pas sa joie. Favières, plus calme, s'étonnait qu'on n'eût pas éventé l'établissement des mémoires de proposition. On ne leur laissa pas, d'ailleurs, le temps de se reconnaître. Un groupe de sous-officiers les attendait pour les piloter à la cantine.

— Vous *comptez* encore à l'ordinaire aujourd'hui, mais c'est affaire à nous ; venez, dirent-ils.

L'accès de cette cantine n'avait pas l'importance d'une révélation pour eux, la salle commune étant aussi, vu l'incommodité du local, l'endroit où les sergents prenaient leurs repas. Seuls, les adjudants et les sergents-majors bénéficiaient de deux étroits cabinets, improvisés au moyen de paravents. La grande salle, longue et haute, était triste comme d'un essai raté de décoration bazardière, qui faisait paraître plus nus les murs. Là se retrouvaient des pannes avérées : les *Dernières cartouches* et le *Libérateur du territoire ;* une France matronale couronnant Gambetta et un gras forgeron de la Paix, le torse blanc et fleuri, comme un bœuf soufflé exposé à l'étal.

De laborieuses *charges* militaires, des portraits découpés dans des journaux illustrés, une chromolithographie sentimentale, erraient autour d'un large corps de bibliothèque, la bibliothèque des liquides, sur les rayons de laquelle, derrière le comptoir central, progressait le recueil des sophistications contemporaines : les vitriols et les campêches, litharge et salicylages ; puis la gamme des esprits : les marcs adultérés, les rogommes, les caramels, les assimilations de cognacs et les simulacres de rhums ; les œuvres enfin de Picon, Pernod et Chauvet, aux tranches panachées, primant orgueilleusement l'étain démocratique où moussent les conciliantes ripopées.

Le cantinier civil, Burel, était un veuf quadragénaire estimé de tous, mais que la fréquentation des adjudants n'enrichissait pas.

Favières et Tétrelle, en entrant dans la salle, l'appelèrent au comptoir qu'assiégeaient les sous-officiers briguant l'apéritif. Puis les nouveaux fourriers firent mettre deux litres sur chacune des tables réservées aux quatre compagnies.

On déjeuna : un premier, – de la basane recuite ; un second, – des haricots extraits des cartouches de tir réduit ; le dessert, – six boutons de culotte, percés avec soin, dans une assiette à fleurs.

— Ah ! des petits fours ! dit avec ostentation un jeune sergent.

— Hein ! c'est meilleur que la gamelle ? appuya le sergent Blanc, celui-là même qui était allé chercher les Parisiens.

Il piquait avec son couteau des tranches de pain taillées en cuillères, pour saucer aisément la lavasse de ses *fayots ;* et il vidait son verre d'un geste renouvelé, automatique, les lèvres en goulot ébréché par le tuyau de sa pipe. Dans sa dernière verrée, il fit tremper les six rondelles de pâte et ingurgita le tout sans respirer.

La conversation était rare ; les sous-officiers mastiquaient sans récriminer, comme à l'exercice, dénombrant, la bouche pleine, les corvées et les jours de consigne, de façon qu'on ne savait plus s'ils broyaient la nourriture ou l'ennui.

C'étaient, pour la plupart, de consistantes brutes, domestiquées, qui regardaient leurs galons en mangeant et les eussent fait coudre, volontiers, sur leurs chaussettes et leurs manches de chemises. À la fin, ils tortillèrent leurs serviettes, s'essuyèrent ensuite les lèvres d'un revers de main et s'en allèrent, leur pain sous le bras, fouillant la mie d'un doigt attardé ou se curant les dents avec la pointe de leur couteau.

Tétrelle et Favières sortirent les derniers.

— Je meurs de faim, dit Favières ; je n'ai pas déjeuné. Ah ! la gamelle nourrit au moins !

Mais Tétrelle s'émerveillait :

— Des assiettes, une serviette, un dessert… Dis ce que tu voudras, c'est tout de même chouette !

— Enfin, je prendrai des suppléments, poursuivit l'autre. Il ne s'agit pas de cela : nous sommes forcés d'offrir à dîner à nos doubles. As-tu cette intention-là, toi ?

— Dame !… répondit Tétrelle, mou, défendant son porte-monnaie, à l'accoutumée.

— Parce que… voilà…, reprit Favières ; nous nous réunirions, partie carrée… Je crois aussi que ce serait moins cher.

L'économie était un argument habilement choisi, devant lequel les hésitations du pince-maille tombèrent.

— Mais connais-tu un restaurant ? dit-il.

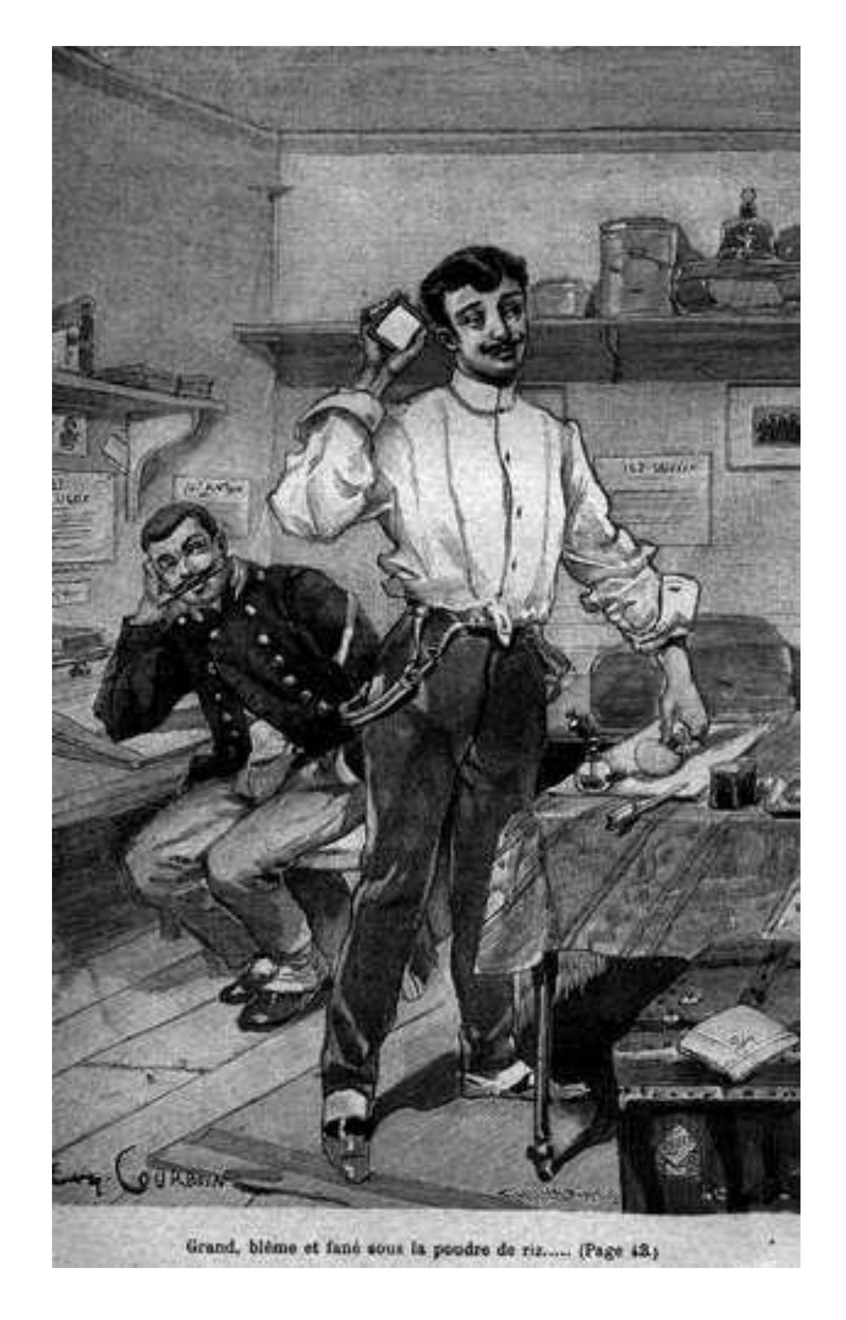
— Dans la Grande-Rue, oui. Je vais arranger cela pour dimanche. Préviens ton chef.

Le soir même, Favières formula, quant à soi, son invitation, en s'installant dans le bureau qu'il partageait avec Monsarrat, à défaut de la double chambre qu'accorde le règlement aux comptables d'une compagnie.

Ce Montsarrat, Favières le définissait tout de suite, assez exactement : un fils de maison, élevé sur les genoux des pensionnaires.

Grand, blême et fané, sous la poudre de riz et les fards putaniers dont il abusait, on l'avait vu passer une heure à rouler sous son nez, sur le noir de fumée d'un bouchon, les quatre bouquets de poils, pris à la pincée et semés sur sa

lèvre, ainsi qu’une ponctuation prête à se répartir entre les mots articulés. À sa toilette de nuit, il donnait vingt minutes.



Grand, blême et fané sous la poudre de riz..... (Page 43.)

Il avait réussi, d’ailleurs, à se créer un milieu à son image, en dépit des ressources succinctes que lui offrait l’ameublement et la désaffectation partielle de la plupart des bureaux de chefs. Sa chambre était bien celle d’un sous-officier mâtiné. Des couvercles de boîtes de dragées, des chromos échangés avec le cantinier, des photographies de groupes : « les enfants de l’Aveyron », « les gradés de l’Ain », alternaient sur les murs avec les placards spéciaux : tarifs

des soldes, devis des galons, tableaux de l'emploi du temps, des pièces à fournir, des tireurs ; nomenclature des vivres à emporter en campagne, etc.

Mais le coin affectionné, semblable à une cheminée de fille en garni, se trouvait, près de la fenêtre, dans l'angle que sa table occupait. Il l'avait recouverte d'un tapis à ramages, taillé dans un vieux châle, et c'était, là-dessus, un déballage de portraits-cartes dans des cadres en peluche, de stuc et de verrerie forains, de parfumerie et de pharmacie pêle-mêle, dans un ordre déterminé strictement par la grandeur des fioles. Les médicaments pour l'usage externe avoisinaient les dentifrices.

Cet esprit de gradation, chez lui sans doute inhérent aux principes de hiérarchie développés par des promotions successives, cet esprit, il l'apportait dans les moindres détails, dans la disposition en échelle, non seulement des flacons, mais aussi des menus objets de bureau dont les perpendiculaires s'abaissaient, en décroissant, sur une règle, ainsi : un porte-plume, un crayon, une gomme longue, un canif, une allumette, un cure-dent. S'il arrivait que l'allumette fût plus courte que le cure-dent, vite, il rectifiait l'alignement. Il avait le « rang de taille » dans l'œil.

Et sa coquetterie n'était blessée, dans cette chambre, que par les ustensiles de campement, d'ailleurs soigneusement relégués au-dessus du lit du fourrier.

Les fenêtres avaient des rideaux ; du parquet, délicatement arrosé, montaient des vapeurs de bain, comme si l'entonnoir du brosseur traçait par terre des 8 au lubin.

En ce bazar de marchande à la toilette et d'homme aimé, les placards même n'étonnaient plus, faisaient songer à un

affichage des ordonnances de police réglementant la prostitution.

La suffisance, la bellâtrerie de son sergent-major, Favières trouvait l'explication de cette attitude autant dans de relatifs succès auprès de certaines femmes que dans la tolérance des officiers à son égard.

Montsarrat était vraiment le maître de la compagnie, très écouté, très respecté, moins haut coté toutefois par le commandant qui, sous l'habileté du comptable, avait deviné les tares de l'homme et constaté la prétentieuse nullité du soldat, sur le terrain d'exercices.

Le dimanche, dans l'après-midi, Monsarrat fit chauffer de l'eau, se déshabilla et procéda, devant son fourrier, à une toilette intime, au-dessus d'une des gamelles de campement dans lesquelles les escouades mangent la soupe pendant les manœuvres.

Il avait un vaporisateur dont il jouait, plein d'attentions pour ses pieds. Puis il répara sa peau, égalisa soigneusement, avec de mignons ciseaux de poche, des touffes de poil au creux de l'estomac. Il pinçait sa chair, en la remontant, comme pour la baiser. Ensuite, il parfuma son linge et saisit deux glaces qu'il disposait de façon à se voir la nuque en même temps que le visage.

Favières, en expédiant ses pièces journalières, examinait à la dérobée cette grande garce en uniforme, laquelle s'extirpait des tannes avec tranquillité.

Quand ils furent prêts :

— Allons chercher Petitmangin, dit Montsarrat.

Il ferma la porte, en cacha la clef, afin que personne ne violât le sanctuaire en son absence.

La chambre de son collègue était à l'étage inférieur. Il entra sans frapper, suivi de Favières, tomba dans une pièce dont la malpropreté hurlait, au sortir du bureau de la 4e.

Dans des gamelles de campement encore, des eaux sales séjournaient, équivoques, féculentes ; sous le lit du chef, le linge de la dernière quinzaine s'entassait : chaussettes trouées, chemises loqueteuses, fonds de caleçons pourris, parmi les vieilles bottines, les romans-feuilletons, les théories, un cordeau de tir, des fausses cartouches…

Les vitres, nues, étaient veinées de pleurs dormants, et dans la poussière respectée, la vie journalière s'inscrivait.

Tel le logis, tel l'homme.

Petitmangin était un assez joli garçon, blond, à longues moustaches, l'air insolent et rosse, puant aussi les fards avariés, mais, au rebours de Montsarrat, d'une saleté de dessous incurable.

Son képi, à coiffe poissée d'huiles et d'onguents, résumait, sous un galon neuf, en faux or, la chambre et le locataire, la crasse et l'odeur rance d'un mur et d'une tête.

— Nous y sommes ?

En deux temps, il fut prêt, la poitrine bombant sous une tunique grasse et fatiguée, mais que rehaussait l'apostille de sa belle moustache très fournie, en parafe à la Léon, chapelier.

On s’en alla. Les deux doubles marchaient devant, importants, avec ce tour de jambe exagéré par le sabre et qui est une élégance de métier…

Favières et Tétrelle les suivaient, à distance respectueuse, chétifs.

— Alors, on vous tolère une chambre dans ce désordre ? demanda le premier.

— Oh ! ça va bien maintenant, répondit l’autre, parce que le capistron est en permission, pour la revision de la carte…

— La carte de quoi ? interrompit Favières.

— Je ne sais pas !… J’ai entendu dire : la carte… Et paraît qu’il n’est pas commode, le capitaine ! En l’attendant, c’est Chamaraude qui commande la compagnie, un bon fieu ; tu sais… le grand lieutenant chargé de la gymnastique et de l’escrime ? Il travaille pour Joinville et se fout du reste. Le sous-lieutenant, c’est Lormelin, le poivrot. Le chef lui ferme le bec avec une absinthe et des bons de tabac.

— Moi, je ne pourrais pas vivre dans cette ordure.

— Ah ! tais-toi donc : tu n’as rien vu ! Cette nuit, il s’est relevé… La paresse de descendre, mon vieux…, il a posé ça dans une marmite de campement… Si on ne la rétame pas avant les manœuvres, c’est là dedans qu’on fera la soupe.

— À gauche, chef ! cria Favières en entrant dans la Grande-Rue.

— Ah ! c’est là que nous dînons ; bien.

Tout de suite ils se composèrent un maintien exprimant à la fois l'arrogance et le contentement du militaire abordant un intermède dont l'inhabitude qu'il en a rehausse le prix.

Au premier, dans le grand salon blanc et or du restaurant, un jeu de glaces prolongeait à l'infini les deux rangées parallèles de petites tables nappées, à quatre couverts. Dans la perspective, un garçon, entre les tables, avait l'air d'un nain présidant à une dînette.

Les sergents-majors choisirent leurs places près de la fenêtre, « pour voir dans la rue », dit Montsarrat. Mais avant de s'asseoir, ils allèrent *faire* leurs moustaches, côte à côte, devant une glace.

À la fin, ils se retournèrent l'un vers l'autre, se regardèrent sans rire et, du même geste, se caressèrent les pectoraux, d'un air de parfaite jouissance.

Puis, voyant qu'ils dînaient seuls, ils se déraidirent, condescendants.

Mais, à table, Montsarrat demeura béant devant le petit pain enveloppé dans sa serviette, tournée gentiment, en oreille de veau, et laissa percer le regret de la déplier, visiblement frappé par la solennité du service.

— Non, je suis de Belley, répondit-il à Favières qui lui demandait, avec son ironie *à blanc,* s'il était Parisien.

— Et vous, chef ?

— Moi, de Rouen, indiqua Petitmangin, plus délié, exempt de ces naïvetés qui parachevaient la fille Montsarrat.

Devant la carte, en effet, son émoi s'accrut. Il écarquillait des yeux ronds, constipés, évitant l'interrogation qui eût, croyait-il, compromis sa dignité vis-à-vis des inférieurs.

Pourtant, il lâcha :

— Faudrait prendre des choses qu'on ne mange pas à la caserne.

Tétrelle pâlit, la main au fond de la poche, les doigts égarés dans son porte-monnaie entr'ouvert.

Mais Montsarrat, gravement, tout pesé, commanda des escalopes de veau.

La conversation se traîna d'abord dans des rabâchages de compagnies, gouvernés par un invariable parallèle entre la 3e et la 4e.

La 4e avec Vimeux, le petit sous-lieutenant Ducloselle et l'adjudant Boisguillaume, marié, sans le sou, brave homme, était la compagnie où l'on désirait *passer*. La 3e avait moins de crédit auprès du soldat, à cause de son adjudant, Rupert, un mauvais bougre illettré, incorruptible, implacable contremaître des officiers.

— Il a le sang empoisonné par sa maladie. Il consacre ses loisirs à se regarder pourrir, cria Petitmangin, âprement, d'une voix qui charriait toutes les rancunes des grades inférieurs.

Et il ajouta en ricanant :

— Les autres, on les tient ! Boisguillaume par sa dette, les continuelles avances qu'il sollicite ; le gros Peuvrier, l'ancien tambour-major, qui ne parle pas, qui aboie : le trou

qu'il a sous le nez nous le livre, comme Lormelin… Le nouveau de la 1$^{re}$, Laprévotte, ah ! on ne sait pas encore.

— Nous l'avons connu sergent-major au Havre, dit Favières. Il a une existence mystérieuse, dans la caserne même ; pas de maîtresses : il place de l'argent. Les officiers l'aiment beaucoup, parce qu'il est distingué, parle bien. Un ancien enfant de troupe pourtant ! Et ce qu'ils sont mal embouchés ordinairement, hein ! Tétrelle ? Tu te rappelles l'histoire du Havre ?… Sept de ces gosses trouvés dans les combles, à la file… sodomite, car j'ignore s'il y avait quelque chose d'indien dans leur cas.

Monsarrat ni Petitmangin n'avaient compris ; l'épithète appliquée par Favières au jeu des enfants restait hermétique. Ils jugèrent cependant devoir rire « pour tenir leur rang ».

On servait le dessert ; c'était le moment de passer la question du rengagement, le rince-bouche de toutes leurs conversations.

— Vous qui êtes libérables, resterez-vous au corps, chefs ? demanda Tétrelle.

Les deux sergents-majors protestèrent vivement :

— Ah ! mais non, nous en avons soupé.

Montsarrat reprit :

— Ce n'est pas, au fond, qu'on soit très malheureux dans le grade. Quand on est à la coule… Seulement, voilà : pas de considération.

Et Petitmangin d'ajouter :

— C'est vrai… il y a des grâces d'uniforme. Vous ne savez pas cela encore, vous. Des douceurs à côté de la caserne, oui… Mais quand on espère les retrouver dans la vie civile, n'est-ce pas ?

Il souriait à son collègue, d'un regard d'entente, d'orgueilleuse complicité. Et tous deux mâchaient le métier coriace, légèrement, ayant encore la digestion aisée, l'estomac bon enfant.

— Nous prenons le café ici ? proposa Favières.

— Non, c'est nous qui l'offrons sous les arcades, dit Montsarrat.

— Alors, l'addition.

Le garçon l'apportait ; mais Montsarrat l'intercepta et, sans notion des us, l'étudia complaisamment.

— Tiens ! soixante-quinze centimes seulement *mon* escalope !

Dans son exclamation passait le regret de n'avoir pas pris un plat plus cher.

— Vous n'en avez que pour quinze francs, cria-t-il.

Tétrelle prit dans son porte-monnaie sept francs cinquante exactement, tandis que Favières, écœuré, soldait la note et donnait le pourboire.

Ils s'en allèrent, tous quatre, rouges, soufflant, à grand bruit de sabres.

Le café pris, les deux chefs ne s'attardèrent pas.

— Nous vous laissons, dit Petitmangin, nous sommes attendus.

Les fourriers soupçonnaient une partie fine, mais les sergents-majors se séparèrent rapidement, devant la Poissonnerie.

Alors Tétrelle et Favières restèrent fort embarrassés de leur soirée.

Il était neuf heures ; ils avaient une permission de minuit ; ils se trouvèrent également honteux de réintégrer le quartier trop tôt.

— Qu'est-ce que nous allons faire ? demanda Tétrelle.

Tous deux piétinaient sous les arcades, les doigts dans le ceinturon, d'un air d'ennui.

Tout le fond rogneux de Favières surtout était agité.

— Dire que ce sera la même question tous les dimanches ! Ah ! Zut ! Un café propre, avec des journaux, oui, mais les officiers vont là. Pas de théâtre, rien !

Ils durent quitter leur poste d'observation, parce que le vent y jouait aux barres, les retournait comme des chiffons.

Ils remontèrent la Grande-Rue, jusqu'au café des Tribunaux, s'arrêtèrent le front aux vitres, une minute. Ils virent des officiers qui jouaient aux cartes ou dormaient, avec des têtes d'employés à galons, des casquettes vissées de chefs de gare omnipotents.

— Si tu crois qu'ils s'amusent plus que nous !… dit Favières.

— Oui, mais ils ont chaud, répliqua Tétrelle.

Ils repartirent, rencontrèrent des sous-officiers errant aussi, portant leur permission de dix heures comme une croix.

Et ce cri échappa à Tétrelle :

— Si seulement nous n'avions pas une permission de minuit !…

Ils revinrent, par la rue Saint-Jacques, jusqu'à l'église, burent un kirsch rue de la Boucherie, se retrouvèrent au milieu de la place Nationale, ahuris par le vent, l'embêtement, – les pieds secs, gelés, toute la boue sur la tête, dans le ciel fuligineux.

— Tout droit, je crois, hurla Favières perdu, aveuglé, tenant son shako d'une main, de l'autre ramenant les pans de sa capote que les rafales troussaient.

Ils atteignirent ainsi le coin de la rue Notre-Dame et de la rue du Mortier-d'Or.

— Tiens ! c'est là que vont les sergents et les caporaux, remarqua Favières.

Il montrait un petit débit pudiquement vêtu d'épais demi-rideaux et se ventilant par l'économique imposte que parafait un nom : COUTURIER.

— Entrons-nous, pour voir ? dit Favières. Et comprenant l'hésitation de l'autre, il ajouta :

— Je paye la tournée.

Ils poussèrent la porte, plongèrent dans la fumée, les chants, l'haleine de trente militaires s'entassant dans une salle où vingt personnes « *s'auraient* senti les coudes », disait

aimablement la patronne qui s'empressait autour des tables, happée au passage, pincée, baisée, débitant sa personne et les boissons avec un rire tout ensemble exorable et commerçant.

Elle trouva deux places aux fourriers, auprès d'elle, presque sous son comptoir, un peu surprise de voir des figures inconnues.

Une femme plus avenante que jolie, conservant dans l'air empesté une étonnante fraîcheur de teint, de lèvres, d'yeux ; un nez charmant, petit, mobile, et tout blanc ; et sous ce visage aux couleurs glorieuses, un corps avouant trente ans, travaillé, légendaire, illustré de coups et d'étreintes, comme la hampe d'un drapeau où s'est inscrit tout un passé d'amour : c'était Généreuse Couturier.

Quand elle eut installé les deux fourriers, débordée, elle cria :

— Delphine, descends donc ! Pourquoi restes-tu là-haut ? *Mouve-toi*…

Favières leva la tête, aperçut dans l'œil d'un judas soudainement ouvert sur la salle, une figure qui se pencha, puis s'effaça.

Et bientôt après, par une porte intérieure, entra une gamine dont l'air rechigné, plus qu'un tassement et une mollesse de croissance perturbatrice, corrigeait la ressemblance avec la Couturier.

Elle bouscula un sergent qui l'arrêtait, fit le tour des tables, commanda :

— Généreuse, deux fines et une bouteille de cidre, et s'en fut ensuite au comptoir, les poings dans les oreilles, le nez sur un livre.

— Moi, je râle ici ! grogna Favières, le regard vacillant dans la fumée, le cœur défaillant dans l'ivresse des autres. Nous filons, hein ?

Il dut réitérer son injonction qui surprenait Tétrelle dans une idiote contemplation de la petite, dont on ne voyait que le nez, – le nez très blanc de Généreuse, – et d'assez beaux cheveux tordus maladroitement.

Il se leva, chercha son shako, suivit son camarade, à l'étourdie.

Mais, dehors, Favières allégé lui trouva d'étranges yeux, une inquiétude des lèvres baisant à vide, comme s'il avait emporté, collée à soi, une atmosphère de désir, bue après la consommation, ainsi qu'une rincette offerte par les femmes de l'établissement.

— Est-ce que cette Delphine est la sœur de la grande ? demanda Tétrelle.

— Elle le dit, mais Généreuse est sa mère… Ah ! elle l'a eue à seize ans… et la petite en a quatorze. Elle a même un frère, un crapaud… Je ne sais pas bien ; on te dira cela à la caserne…

Mais Tétrelle ne voulait plus rentrer, parlait de « prendre l'air ».

— D'abord, il n'est que dix heures et demie, affirma-t-il.

Alors Favières, qu’un frisson naissant au creux de l’estomac et coulant très bas jusqu’à son sexe, éperonnait, rua dans les brancards.

Ils déambulèrent, sans itinéraire, ignorants, parcourant les rues d’un accord tacite, sans sentir le froid, poussés en avant, le nez sur une trace, comme des bêtes tourmentées du besoin d’aimer.



Et sommairement, ils en emmenèrent chacun une...

Ils prirent la rue de l’Ancienne-Poissonnerie, tournèrent à droite, allèrent dans la rue du Haut-Pas jusqu’à la rue Duquesne, passèrent devant la Manufacture des tabacs, sans

rencontrer une âme et, débouchant sur la plage, heurtèrent deux vieilles femmes en cheveux, grelottant, l'une dans un paletot d'homme, l'autre dans un waterproof trentenaire.

— Nous nous retrouverons là, dit Favières.

Et sommairement, ils en emmenèrent chacun une, droit devant soi, comme s'ils allaient se coucher dans la mer.

Ils semblèrent s'y perdre en effet… Le galet criant les ébruitait, loin, dans le fracas intermittent des lames…

… Favières était tombé sur le dos, tout à coup impuissant, les yeux délicieusement frais sous les compresses de nuit pleuvante, roulé dans le beuglement de cette formidable bouche d'ombre qui l'injuriait, crachotait sur sa nudité partielle, tandis que la vieille femme rémunérée s'escrimait honnêtement.

Il retrouva Tétrelle, – délesté, – qui l'attendait.

Alors ils rentrèrent, la demie d'onze heures sonnant.

Entre ses dents Favières, rageur, se bafouait, agacé de la tranquille digestion de son compagnon.

— Pas même ça ! pas même ça de possible !

Néanmoins il reconduisit Tétrelle qui, devant lui, dans sa chambre, vaqua aux soins de propreté urgents en l'occurrence. Mais il ne trouvait aucun vase à sa convenance :

— Bah ! le quart du chef, dit-il ; il ne boit jamais dedans.

Et il se purifia à fond.

Vers cinq heures, Favières fut réveillé par Montsarrat qui rentrait. Il l'observa, le vit, déshabillé, presque nu, trousser sa chemise, jouer du vaporisateur, puis insérer son précieux corps ainsi parfumé dans les couvertures, comme on introduit dans une gaine l'incomparable outil de travaux d'art.

# IV

— Moi faire ton lit, astiquer *fourbi* et laver doublure de veste.

— Oui, Quélennec.

Quélennec, le brosseur de Favières, est un petit Breton ajourné, de $1^{m}$ 54, la taille juste, mais trapu, avec une large face ouverte, une bouche caricaturale, des yeux verts, des oreilles en écailles de Marennes. C'est aussi un des quatre silencieux qui se rassemblent, le soir, tête contre tête, autour d'un lit, et trouvent, dans leur mutisme confidentiel, un charme dont, peut-être, leur conversation serait dénuée.

Il est arrivé au régiment non seulement illettré, mais incapable de se faire comprendre… Maintenant il sait quatre mots de français, desquels il convient de retrancher deux mots d'argot militaire – et un juron. Il parle un *petit nègre* ahurissant et tutoie invariablement les officiers.

Quand il reçoit une lettre, comme elle est écrite en son patois interdit, il demande au sergent de section la permission de la lire à ses trois compagnons. Alors c'est une fête… leur dimanche de silence. Ils dépouillent les bourgerons sales, passent leur veste, font un bout de toilette d'honneur et, redressés, écoutent… Ils ont l'air de déballer des friandises et d'en régler le partage, comme font, entre pays, les soldats qui reçoivent des provisions.

Ensuite ils digèrent les nouvelles, bouches cousues… On leur a permis de lire la lettre, non de la commenter. Quelquefois, cependant, ils s'essayent à traduire en français leurs im-

pressions. Favières appelle leur effort : la ponte… Il recueille leurs paroles comme des œufs. Mais ils répudient bientôt cet exercice ; ils se comprennent mieux sans se rien dire… Peut-être que leur front sue les pensées et qu'ils l'essuient, – comme on écrit du doigt sur la buée des vitres.

Favières avait fait venir de Paris un méchant *oignon* et s'était attaché Quélennec en le lui donnant. Ce fut un événement. Jamais les quatre Bretons n'avaient osé aspirer à une montre. Ils eurent pour celle-ci les yeux d'un éléphant pour une toupie.



Un jour, la montre s'arrêta…

Aucun d'entre eux n'eût été capable de dire l'heure en dépit des leçons prodiguées par Favières à son brosseur ;

mais quand celui-ci tirait, – avec quelle délicatesse ! – l'oignon blotti dans la pochette de sa ceinture, une inexprimable émotion poignait le groupe. Ils suivaient, d'un œil zélé, la marche des aiguilles, écoutaient la *petite bête* mystérieuse parler dans le boîtier son patois toléré, de même qu'ils prêtaient l'oreille au tic tac de leur petite bête personnelle, en la longue auscultation des soirées d'hiver.

Un jour, la montre s'arrêta. Alors, pendant qu'on la réparait, ils se sentirent vraiment seuls, comme une société de cinq personnes qu'on amputerait tout à coup de celui de ses membres qui amusait les quatre autres.

En décembre, un matin, un événement de quelque importance rompit la monotonie des décisions journalières.

On demandait des volontaires pour le Tonkin.

Le chef de bataillon invitait les commandants des compagnies à lui soumettre, dans le plus bref délai, les propositions des intéressés. Les gradés devaient faire l'objet d'un état *ad hoc*.

Au déjeuner des sergents, les fourriers, qui venaient d'assister à la lecture du rapport, dans les chambres, divulguèrent l'impression générale :

— C'est un four. Un seul sous-officier s'est fait inscrire : l'adjudant Rupert.

— Parce qu'il sait qu'on ne le prendra pas, avec sa maladie.

— Oui, mais vis-à-vis des chefs, c'est adroit.

On discutait surtout l'abstention du seul sergent rengagé que possédât le bataillon, Vaubourgeix, exerçant les fonctions de vaguemestre.

Les cadres inférieurs, à l'exception des adjudants, se prononçaient carrément contre la brisque, tuaient l'esprit militaire chez ceux qui eussent été désireux de le consacrer officiellement par un nouveau bail de cinq ans. Les protestataires, ayant pour eux le nombre, formaient une petite famille décrétant le blâme, tenant en suspicion le membre indigne qui « repiquait au truc ». Le rengagement acclimaté dans d'autres fractions du corps, s'appauvrissait au 3e bataillon, en terrain hostile, quelques efforts que fît le commandant pour fumer d'idées patriotiques ce sol ingrat.

— Vaubourgeix ! dit quelqu'un, on devrait l'envoyer là-bas d'office. C'est son métier, n'est-ce pas ? Mais voilà : ceux qui restent au régiment lui donnent non leur peau, mais le poil qu'ils ont dans la main… Vaubourgeix, parbleu ! avec un fourbi de vaguemestre, il est plus heureux que nous : ni marches, ni exercices, ni revues… Ah ! il peut être gras et frais, le cochon ; il fait du lard pendant que nous trimons !…

Deux sergents baissant la tête d'un air de gêne, dans la réprobation ambiante, un de leurs camarades cria :

— Aussi vrai *comme* je m'appelle Denis, si vous rengagiez, vous ne seriez plus mes pays !

— Et parmi les caporaux, dit un autre, qui a-t-on proposé ?

— Personne, affirmèrent les fourriers.

Quant aux hommes, les quatre compagnies réunies n'en fournissaient que huit. On cita deux caporaux récemment

cassés de leur grade, deux engagés volontaires, deux découcheurs tenaces, actuellement en prison, un ivrogne et une forte tête.

Favières raconta :

— Figurez-vous qu'un jeune soldat, arrivé l'année dernière et sans doute entraîné, est venu demander au chef qu'on le portât sur les états. Ah ! Montsarrat l'a reçu ! D'abord nos pièces étaient prêtes : état signalétique, relevé de punitions, tout… Nous n'allions pas recommencer pour lui… Comme si c'était amusant de désarmer les hommes et de les passer à d'autres corps !…

« — Pourquoi voulez-vous aller au Tonkin ? lui a dit le double ; qu'est-ce que vous y ferez ?

« — Je ne sais pas, répondait l'autre…

« — Alors, foutez-moi la paix ! vous aurez quatre jours pour vous être présenté devant moi dans une tenue négligée.

« Et Montsarrat avait raison. Rien n'est désagréable comme des mutations à la fin du trimestre. Leur Tonkin, on l'a quelque part !…

— C'est égal, dit quelqu'un, Court-Bouillon nous fera payer ça. Il aurait voulu présenter tout le bataillon.

Unanimement, les tablées protestèrent, bannissant toute dignité, même devant les hommes qui achalandaient le comptoir et les entendaient. La caserne n'avait qu'une voix, d'ailleurs, pour expliquer cette attitude. Tous déclaraient qu'ils seraient partis volontiers s'il s'agissait d'une guerre européenne… Il y avait un mouvement spontané vers la frontière, une explosion de dévouement, de crânes soufflets au

bout des bras, tout l'apparat du courage militaire en chambrée.

— Mais là-bas, ah ! non, c'est trop loin !…

— Mourir d'une balle, c'est bien… Mais les fièvres, les maladies…

— L'hôpital…

— La traversée…

— C'est embêtant de laisser ses os ailleurs que sur le champ de bataille, conclut un avaleur de sabres qui rallia les suffrages.

Et sous ce raisonnement en façade, sous ces prétextes décoratifs, une inquiète lâcheté s'aménageait, se terrait dans les caves de l'âme, ou bien apparaissait aux fenêtres du for intérieur, aux lucarnes du corps, fardée, tremblant pour la bâtisse, criant éperdument, par la bouche et par les yeux, son insatiable amour de la peau.

— Ah çà ! pensa Favières, est-ce que la bravoure ne serait que l'incontinence du sentiment contraire ; des gens se sauvant *par devant* au lieu de s'enfuir en montrant les talons !

Mais quelqu'un observa :

— Nous sommes bataillon disponible, on peut fort bien nous obliger à partir.

La remarque fut douche ; Favières dut intervenir pour amener la réaction.

— Une belle occasion pour écrire aux parents, dit-il ; on n'entre pas en campagne sans une première mise.

Tous dressèrent l'oreille, et une petite flamme de pillage purifia, au fond des prunelles, l'éclair de peur qui les avait dilatées.

— C'est drôle, notait Favières, chez le soldat, les sentiments habitent les parties basses ; l'âme se répartit, dans la culotte, entre la poche, la brayette et le fond…

Le lendemain, au rapport :

« Le commandant lève la punition des deux hommes en prison ; il accorde aux volontaires proposés dans chaque compagnie la permission permanente de dix heures. »

Les deux gaillards, à qui l'on ouvrait les portes de la *boîte*, clignaient de l'œil malicieusement.

Le soir même, ils découchèrent ; quelques jours après, ils entraient à l'infirmerie.

Et dans le dos du major répondant au questionnaire du cahier de visite médicale, ils murmuraient en se reculottant :

— Allons ! il y a encore un bon Dieu !… Si nous allons au Tonkin avec ça !…

Dans la seconde quinzaine de décembre arrivèrent les recrues. On les envoyait du Havre habillées, équipées ; tous les ennuis d'une réception de classe étaient épargnés aux comptables, qui n'en trouvaient pas moins mille prétextes pour *couper* à l'exercice, à l'instruction des jeunes soldats.

Dans le demi-sommeil des grasses matinées, les sergents-majors et leurs fourriers en recueillaient les prémices : « Commencez !… Ces… sez !… » révélant l'exécution des mouvements d'assouplissement sans arme, dans la cour, sous les fenêtres.

Puis, c'était le cri discordant des classes s'époumonant à contre temps, puis des piétinements à cadence chromatique, puis d'enrouées sonneries d'élèves indiquant, à cinq minutes d'intervalle, la pause et la reprise.

À huit heures, les doubles se levaient, s'habillaient pour le rapport, attendaient que le clairon les y appelât, couchés tout habillés sur leur lit fait. Ils saturaient de désœuvrement des journées entières, s'apparessaient sur le dos, près du poêle bourré avec le charbon volé par le fourrier sur la provision des chambres, provision si maigre déjà, si insuffisante, que les hommes devaient se cotiser pour acheter du combustible.

Montsarrat surtout se montrait d'une parcimonie révoltante.

— Arrangez-vous, avait-il dit à Favières, mais je ne veux pas dépenser un centime.

Il entendait que le caporal-fourrier prélevât, sur ses vingt-neuf sous de prêt, l'éclairage et l'achat des pièces, dont l'abrutissant tracé répugnait à sa main. Les trois francs de frais de bureau mensuels, Montsarrat les empochait intégralement.

C'était alors, de la part du fourrier, les semaines de distributions, un rabiau minutieux sur le pain, sur le sucre et le café livrés au percolateur, sur le vin fourni par l'ordinaire, sur les étiquettes de paquetage et de râtelier d'armes, sur les permissions « tout établies » vendues aux *bleus*.

Toute l'ignominie de l'exploitation des grades, toutes les roueries de l'intimidation, des responsabilités esquivées, déplacées ; le cynisme dans l'escroquerie et la lâcheté dans le dépouillement, – les deux nouveaux fourriers firent ce hon-

teux apprentissage à bonne école. Un officier, chargé du cours d'administration aux comptables, ne confessait-il pas que, de son temps, on dérobait les draps, la laine des matelas ?…

Les sergents-majors avaient le vol plus discret, ne permettaient pas à leurs fourriers d'arrêter le cahier d'ordinaire, de régler le prêt, de payer le boucher, aucun des fournisseurs. Mais le trafic était certain ; personne n'était dupe des précautions prises, et les soldats de corvée, à mots couverts, en plaisantaient entre eux.

Souvent, dans la journée, les quatre chefs se réunissaient et jouaient lentement l'apéritif ou les bouteilles de vin *cacheté* dont ils arrosaient, vers quatre heures, le premier bouillon ou la gamelle de rata que détournaient les cuisiniers.

Cette période de l'instruction des recrues était exquise.

Dormant d'un œil, à cause des surprises possibles, l'ouïe attentive aux bruits de sabre ou de pas connu, dans l'escalier ; debout tout de suite, quand la clef tournait dans la serrure, les doubles s'acharnaient à tuer les heures sous de puériles préoccupations. Dix fois, la glace à main cachée sous leur traversin était consultée, les renseignait sur l'état de leur bouche, des dents, de la langue et des gencives, sur les altérations possibles de la sclérotique ou de l'épiderme dont ils éliminaient les raclures. Quelquefois, ils descendaient à un examen plus profond, à la constatation d'une virilité manifeste, sur laquelle ils appelaient grossièrement l'attention du fourrier.

Mais Petitmangin avait trouvé un jeu plus neuf, utile en même temps que récréatif. Affligé d'une invasion de vermine réfractaire aux onguents, il renonçait aux chasses à la glu,

décrétait une poursuite courtoise, journalière, s'interdisant la battue générale qui eût supprimé les péripéties en épuisant, d'un seul coup, les ressources d'une giboyeuse forêt. Il partait, la tête entre les jambes, les doigts au creux des buissons, couchant le produit de ses rafles sur une grande feuille de papier blanc, scrutant les pièces capturées à l'aide d'un compte-fils…

— Venez donc voir, Tétrelle !

Tétrelle n'osait refuser son approbation à cette exhibition gratuite, mais il dissimulait mal cette inquiétude de spectateur devant un montreur de puces et gardait son applaudissement pour l'autodafé final, sur le couvercle du poêle.

— Ils se débattent, hein ! criait Petitmangin. Ah ! les sales bêtes, elles me font passer de bons moments tout de même !

Il s'amusait ainsi, souvent seul. Son fourrier, en rentrant, le retrouvait abîmé dans son extermination patiente. Quelquefois, au grand déplaisir de Tétrelle, le verso des « états » à fournir était maculé de crevaisons d'œufs, éventrés d'un ongle insecticide.

Mais différente fut sa contrariété au spectacle du sergent-major couché sur son lit. Il ne dormait plus, se croyant habité par les locataires de l'autre.

Un jour enfin, Petitmangin annonça une coupe de nettoiement, se rasa, ne gardant, dit-il, pour sa distraction, que les chasses privées des petits bois, les garennes axillaires.

À six heures, les doubles dînaient, puis décampaient, jusqu'à dix heures, quand ils ne rendaient pas l'appel du soir

au ponctuel Schnetzer dont ils redoutaient ensuite la contre-visite inquisitoriale. Mais assez fréquemment, Petitmangin, éveillé à minuit par le caporal de garde, repartait, ne rentrait qu'à l'aube.

Montsarrat découchait moins ; quant aux doubles des 1re et 2e, ils vivaient un peu à l'écart, incolores, et l'un d'eux, Chupin, la bonne tête de la tablée, toujours en quête de modèles d'états, ignare et conspué, se réfugiait dans la protection de son capitaine, – un compatriote, – qui réglait le trimestre et lui épargnait les tuiles.

Petitmangin et Montsarrat, cependant, restaient, quant à leurs bonnes fortunes, sur une réserve équivoque. Le premier, de ses nuitées en ville, ne rapportait que des sucreries et des pâtisseries légères, pêle-mêle avec du tabac, au fond de ses poches. Il les vidait d'ailleurs sur le lit du fourrier, généreusement.

Le 24 décembre, la veille de Noël, Montsarrat, furieux, jeta son cahier d'ordres à travers la chambre, en criant :

— Quatre jours !… Quatre jours de Schnetzer parce que j'étais boutonné « du mauvais côté ». Ah ! cette punition-là, il me la revaudra !

Petitmangin remontait derrière lui, s'apitoyant.

— C'est embêtant, mon vieux, ton réveillon est flambé.

— Je te crois ! Mais te figures-tu que je n'ai pas compris ? Il veut aller ce soir avec Marie… Il me consigne quand ça le prend… une fois par mois. Seulement, je vais le faire soigner… qu'il n'y revienne plus ! Le réveillon, parbleu ! je n'y tenais pas ; mais c'est notre anniversaire ; nous devions

le fêter… Il faut que je la fasse prévenir… Favières, un homme en tenue, tout de suite… Oh ! elle va venir…

— On découche, dit Petitmangin.

— Mais il y aura contre-appel… et plutôt deux fois qu'une.

— Moi, reprit l'autre, j'ai une permission de vingt-quatre heures. Nous resterons couchés demain toute la journée, avec un bon feu, des friandises, du thé…

Il s'arrêta pour protester contre un geste de son collègue :

— Oh ! non, pas ça… très peu. Nous ne nous fatiguons pas. Moi, au contraire, je me refais.

À cinq heures, un homme de garde se présenta dans le bureau de Montsarrat.

— Chef, il y a une femme qui vous demande à la porte.

Le sergent-major se tourna vers Favières, de l'air dont il eût dit : « Hein ? m'étais-je trompé ? »

Puis il descendit, fit une absence de dix minutes environ, revint, radieux, enflé de satisfaction, l'amour-propre à fleur d'yeux ; et jetant devant Favières une pièce de cinq francs, en même temps qu'il déposait sur la table un litre de cognac.

— Ah ! s'écria-t-il, elle est tout de même gentille ! Comme nous ne pouvons passer la soirée ensemble, elle m'apporte de quoi réveillonner avec mes collègues… Le cognac, vous savez, quand il n'y en aura plus, il y en aura encore…

Il empocha l'argent, comme s'il avait voulu simplement en souffleter Schnetzer, la caserne, l'uniforme, le métier…

Puis il alla dîner. Quand il remonta :

— Vous ne sortez pas, fourrier ? dit-il.

— Ma foi ! non, répliqua Favières, fumant devant le poêle.

Monsarrat parut heureux de ne pas rester seul. Il déboucha le litre de cognac, emplit deux petits verres, et, les paumes tendues vers la chaleur, s'acagnarda, en goût de condescendance.

— C'est votre femme qui est venue ce soir ? dit le fourrier, offrant un tremplin à son épanchement.

— Oui… et désolée ! Pensez donc ; c'est l'anniversaire de notre rencontre. Il y a aujourd'hui un an que je l'ai vue pour la première fois, au bal, à Neuville.

— Ah ! c'est là que vous l'avez connue ?

— Bien drôlement. Parce que vous devez savoir… on vous a raconté… Enfin, je ne l'ai pas débauchée, là ! Quand j'ai voulu l'emmener après le bal, elle m'a confié que sa clientèle se composait exclusivement d'officiers. Elle voulait bien créer une exception en ma faveur, mais à la condition que je m'accommoderais du tarif : vingt francs. Ma foi ! j'acceptai, moins par entraînement amoureux que pour apprendre sur les officiers des particularités… vous me comprenez. Elle avait presque tous les célibataires… et quelques autres, attirés et retenus par les garanties que présente Marie, dans ses meubles, discrète, propre, sans les dangers de la plage, ni les promiscuités du 44. Jolie… non, mais fameusement bâtie… et puis si bonne fille !… Enfin je passai une nuit

excellente… Eh bien ! croyez-vous que je retrouvai dans mon porte-monnaie, en rentrant à la caserne, le louis que je lui avais donné ? Et le soir même je recevais un mot ne me laissant aucun doute sur la portée de la restitution. Depuis ce jour-là, nous nous voyons régulièrement… Les officiers ?… Ils n'ont point quitté Marie pour cela. Seulement, ils l'appellent chez eux, tous, sauf Schnetzer, qui me consigne régulièrement une fois par mois, afin d'être sûr de ne point me trouver auprès d'elle… Mais il aura son compte. Marie m'a dit : « Il emportera sur la figure les traces de son passage chez moi ! Regarde-le demain matin. » Elle est si gentille !…

Jamais Favières n'avait reçu les confidences de son chef ; il l'écoutait avec stupéfaction, évitant de l'interrompre, s'expliquant, à mesure qu'il parlait, des attitudes et des habitudes, des soins et des besoins, sa science et son inconscience.

— Alors, c'est chez elle que vous allez tous les soirs ? dit le fourrier, sur un arrêt de Montsarrat. N'est-ce pas monotone à la fin ?

Mais l'autre se récria :

— Je fais tout haut la lecture des feuilletons que Marie collectionne. Nous lisons en ce moment les *Nuits du Père-Lachaise*… Elle coud… Ah ! peut-être n'irais-je pas aussi souvent… Mais elle prétend que ça lui rend le travail plus facile – et elle travaille pour moi.

Il lâchait cela, tranquillement, dans la fumée de sa pipe, dissipée à petit souffle, comme on chasse de légers scrupules.

Tout à coup il se leva, attira entre ses pieds une petite malle rangée sous son lit, l'ouvrit…

— Il faut que je vous montre.

Il s'était assis en tailleur, par terre, devant la malle béante, exposant le premier de ses compartiments superposés : un capharnaüm où les objets de toilette et d'étagère, confondus, semblaient provenir du pillage d'une chambre de fille.

Montsarrat prit une boîte en ivoire, garnie d'une mignonne houppette à poudre de riz.

— Souvenir du premier bal, à Neuville, dit-il.

Un peigne en écaille :

— Après une promenade à Puys.

Un porte-cigares en maroquin :

— Je ne me rappelle plus.

Un nécessaire :

— Pour rien.

Il continua son étalage, mettant des dates sur des objets, passant outre quand sa mémoire le trahissait, déballant à la fois ses souvenirs et des bibelots, qui racontaient l'histoire de leurs premiers mois d'amour.

Il enleva le compartiment, découvrit des piles de linge, s'arrêta complaisamment à cette seconde étape de leurs relations. À mesure qu'il déplaçait un paquet, il déchirait l'étiquette chiffrée, à en-tête de magasin, indiquant des

pièces neuves, et il épinglait, à la place, un souvenir, comme on arrache les feuilles d'une éphéméride :

— Six chemises fines, « pour ma fête ». Deux douzaines de mouchoirs, « pour la sienne ».

— Ah !… fit le fourrier, interloqué.

— Oui ; c'est la même chose.

Il reprit :




… Il oubliait Favières, dans le feu de l'inventaire.

— Trois foulards de soie, pour l'anniversaire de ma naissance. Des cravates, je ne les compte plus. Des chaussettes

tricotées par elle. Huit serviettes de toilette, – à Pâques. Et tout ça ourlé, marqué à mes initiales…

Il s'interrompit pour envoyer une pensée de reconnaissance à la donatrice évoquée :

— Je sais bien… oui… j'aurais dû la quitter, à cause des officiers, de la consigne, des ennuis qu'elle me vaut… Mais je ne peux pas, hein ! Elle est trop bonne pour moi… Je ne la remplacerais jamais, certainement !

Il revint à son triage ; il oubliait Favières, dans le feu de l'inventaire, le bilan hâtif d'une année d'amour. Il descendait, parfois, à une estimation approximative : « Ça vaut bien… » ; mais il se rattrapait sur d'autres objets, disant alors nettement : « Ça vaut tant ».

Il ne fit qu'une courte pause devant le troisième compartiment renfermant un vêtement civil, bottines et chapeau compris.

— Elle m'a acheté cela l'été dernier, pour aller à la campagne. Nous dînions tous les dimanches au restaurant. Elle me donne son porte-monnaie avant d'entrer et je le lui rends en sortant, après avoir payé. Combien de fois m'a-t-elle dit : « Je ne veux pas te coûter un sou. Ta solde n'est pas si élevée. » Par exemple, des cadeaux utiles, toujours. Elle veut que j'aie mon trousseau complet quand je serai libéré… C'est bien aussi grâce à elle que j'ai pu réaliser quelques économies.

Il était arrivé au fond de la malle. Dans une chaussette hors de service, du numéraire tinta.

— Ah ! nous nous sommes bien aimés ! fit-il.

Et Favières songeait que son chef venait de déballer toute sa vie, du haut au bas de ce coffre. Chaque tiroir marquait une étape dans la chute ignominieuse. Il n'avait mis qu'un an à parcourir l'échelle, à tomber du couvercle de la malle au fond. Leurs relations commençaient aux boutons de manchettes et finissaient à la pièce de cent sous. Tout l'homme tenait dans cette malle ; en la vidant pièce à pièce, il se démontait anatomiquement.

Confiné dans l'inventaire des souvenirs matériels, il restait, cependant, quant aux procès-verbaux d'alcôve, d'une pudeur parfaite. Il semblait avoir, pour l'ordure physique de l'amour, une répulsion honnête, ne traitant, cartes sur table, que le côté esthétique des rapports de la femme avec le soldat. Il élevait l'entretien de celui-ci à la hauteur d'une compensation, combinait d'instinct l'imbécillité décorative de la fille et la fatuité galonnière du gradé, en vue d'une revanche du militaire, dérisoirement rétribué, sur le civil rémunérateur.

Quand Montsarrat eut replacé, l'un sur l'autre, les trois compartiments et refermé la malle, il s'assit dessus. Il avait l'air, ainsi, de tasser la provision, comme un amant profitant de l'absence de sa maîtresse pour la quitter en emportant le ménage.

Puis, l'ayant soulevée, pesée, il repoussa la malle sous son lit, avec le geste de la trouver trop légère encore, ne valant pas le voyage, la rupture.

Il vint ensuite se camper devant Favières et résolument :

— Voyons, n'ai-je pas raison contre Petitmangin ? dit-il. Je ne m'en irai pas comme les camarades, quasiment nu ; j'aurai le temps de chercher une place, au départ de la

classe… Lui, c’est de la parfumerie, des gâteaux, des liqueurs… Et puis après ? Il a pour cent francs de ces bibelots-là dans sa valise… ça le conduira loin !…

— Ah ! Petitmangin ?… questionna le fourrier.

— Oui, il a pour maîtresse la femme d’un mécanicien classé à bord d’un transatlantique... Pas belle, non… mais charmante avec lui… Il aurait ce qu’il voudrait…

Le clairon, sous la fenêtre, sonna l’extinction des feux.

— On se *pagnote*, hein ? dit Montsarrat.

Il procéda à sa toilette de nuit qui dura une demi-heure, à raison du shampooing à l’eau-de-vie de marc dont il s’ondoya, pour se fortifier le cheveu.

Le surlendemain, au réveil, Petitmangin entra brusquement dans la chambre de son collègue, encore couché, le secoua pour lui raconter ses deux nuits, sa journée de la veille. Puis il retourna ses poches, en fit tomber des chatteries, des gâteaux à thé, un dessert varié, dont il forçait l’autre à prendre sa part.

— Je t’assure, c’est pour toi… elle t’envoie cela. Quand elle a su que tu étais consigné, elle voulait aller chercher ta femme. Mais je m’y suis opposé, sans dire que Schnetzer… tu comprends ?

— Ah ! Schnetzer… si tu l’avais vu hier, au rapport… Il a le nez coupé en deux, d’un coup d’ongle.

— Tiens, des caramels, interrompit Petitmangin, en débouchant un flacon de confiseur.

Mais Montsarrat le considéra avec une expression indéfinissable et murmura :

— C'est tout de même bête ! Avec l'argent de ces foutaises, tu pouvais avoir une demi-douzaine de beaux mouchoirs.

## V

— Eh bien ! allez-vous passer dans votre famille les fêtes du jour de l'an ?

— Oh !… moi, je dois compter un jour de voyage, sur les trois ou quatre qu'on accorde… Ce serait une dépense inutile.

— Mais vous, monsieur Favières, qui êtes de Paris ?

— Moi… vingt-quatre heures seulement… je saute dans le train. Mais le double ne veut pas que je parte, à cause du règlement de trimestre.

— Tous les comptables sont bloqués, ces jours-ci ?

— Oh ! les fourriers, oui… Tu verras bien si Montsarrat et Petitmangin *se la foulent*. Je sais où ils décompteront leur feuille de journées.

En venant de communiquer le rapport, au mess, Tétrelle et son camarade étaient entrés chez la Couturier. À cette heure de la matinée, la boutique était vide, mais Généreuse descendit vivement lorsqu'elle eut, par le judas, reconnu les consommateurs. Amicalement, elle causait avec eux, debout, devant la table où ils se faisaient servir le café. Et elle les étonnait en les nommant, sans confusion, comme de vieux clients, bien qu'elle les vît pour la seconde fois.

Tétrelle fut flatté.

Cette semaine-là, ils vinrent tous les soirs. Ils arrivaient de bonne heure, d'abord pour éviter l'encombrement, ensuite

parce que le travail du bureau, nouveau pour eux et prenant à leur yeux une importance exagérée, les déterminait à rentrer pour l’appel.




Amicalement, elle causait avec eux...

Alors, ils firent vraiment connaissance avec les Couturier.

Généreuse, si bonne fille, et la vraie femme de trente ans, tout en lèvres et en yeux, comme l’en-tête à promesses d’une facture que son corps acquittait.

Si *donnante* aussi ! suivant un qualificatif accrédité.

Quand elle servait, le plateau appuyé à la taille, son corsage en surplomb, entre les consommations, elle semblait s'offrir elle-même, apéritive, prête à décoiffer deux goulots compliqués, capsulés d'étoffe.

Delphine, très femme à quatorze ans et déjà s'affruitant, mais l'air hostile, la bouche en moue et un regard de fausse dormeuse, accentuant, par comparaison, l'accueil ouvert de l'autre. Le « poulot à Généreuse », un mioche de quatre ans, bien doux, vivant dans les jupes de sa grand'mère, une vieille Polletaise sèche et haute, reléguée au premier, parmi la progéniture bâtarde de sa fille.

Depuis l'arrivée du nouveau détachement, cependant, elle surveillait davantage la boutique, entr'ouvrait fréquemment le judas, quand elle croyait Généreuse seule avec un militaire. L'honnêteté de l'aïeule se retrempait dans les risques courus par la propriétaire. Tendre aux deux petits enfants qui avaient défriché la grand'maternité du double fond de son cœur, elle s'insurgeait contre de nouvelles aventures où leur commerce eût sombré. Car ces caprices, en faveur d'un seul, dépeuplaient le café, à l'inverse de la famille.

La veille du jour de l'an, Favières et Tétrelle ne firent qu'une courte apparition, déjà habitués, n'ayant pu se résoudre à prendre prétexte de leur règlement de trimestre, pour ne point venir du tout.

Maintenant, on se donnait la main ; Généreuse s'asseyait à leur table et Delphine même se dégelait, les yeux plus clairs, presque réveillée. Le petit Parisien les séduisait visiblement par sa politesse un peu dédaigneuse, son air de

« monsieur » sous l'uniforme, une douceur de geste, de parler et une finesse d'extrémités, contradictoires. Tétrelle, servile copiste de Favières, bénéficiait de l'intérêt que celui-ci provoquait, déférant, en outre, à cette loi qui interdit au soldat de sortir, de boire, d'aimer, seul, de « faire suisse » devant les comptoirs de la cantine et de l'amour.

— On vous verra demain ? demanda Généreuse, en les reconduisant.

— Mais, sans doute ; nous viendrons vous présenter nos souhaits, déclara le fourrier de la 4e.

— Elles ont l'air d'en tenir…, remarqua Tétrelle, quand ils furent dehors.

— Laisse-moi faire… S'il n'y a personne en pied dans la maison…

Favières n'acheva pas sa pensée. Ils rentrèrent au Pollet, sans discourir, et, la lampe allumée, commencèrent le décompte des masses individuelles, d'après le système encore en vigueur.

À dix heures, Petitmangin et Monsarrat parurent. Le premier rapportait une bouteille de bénédictine, des gâteaux secs, un sac de pralines et des confitures.

— C'est ma femme qui a bourré mes poches… pour que je pense à elle à minuit, en fêtant la nouvelle année.

— Moi… on me réserve une surprise, annonça Montsarrat.

L'autre reprit :

— C’est bien entendu, les quatre doubles et les quatre fourriers du bataillon se réunissent ici à minuit… Là-dessus, passez-moi les livrets matricules, Tétrelle, et gardez les autres… Le lieutenant veut les signer demain matin.

Son collègue s’étant retiré, il poursuivit :

— Avons-nous enregistré les derniers bulletins de réparations ? Non… Écrivez alors ; je dicte : 4818, Dupont. Un ressemelage, 2 fr. 65. Produit de 92 journées à 11 centimes : 10 fr. 12. 1er janvier, reste en avoir : 36 fr. 45.

— Encore une biture à la clef, interrompit Tétrelle ; les hommes touchent beaucoup de décompte, ce trimestre-ci.

— Oh ! ils n’attendront pas jusque-là ; vous verrez demain. On a payé les mandats, tantôt… une floppée ! Les parents ont *coupé* dans le départ pour le Tonkin… Nous continuons : Fourbir la lame à la meule de grès, 15 centimes.

Tétrelle répéta : « Meule de grès… 15 centimes… »

— Vous allez donc chez Généreuse ? demanda le chef, cinq minutes après.

— Oh !… de temps en temps, confessa le fourrier, avec embarras.

— Une bonne p… n’est-ce pas ? Elle a eu Delphine à quinze ans. Son père ? Un adjudant, aujourd’hui lieutenant je ne sais où et qui, après avoir promis le mariage, a changé d’idée comme de garnison. La même histoire que pour le gamin enfin.

— Ah ! l’enfant…

— Le fils d'un sergent de la classe 77… paraît-il. Celui-là, à sa libération, retourna dans son pays pour y rassembler ses papiers, soi-disant. On ne l'a pas revu. Il était tout à fait de la famille. Il dînait tous les jours chez les femmes… Un malin qui l'a coulée douce pendant deux ans. Où en sommes-nous ? Ah ! Polir et bronzer le canon : 55 centimes. Faites vos totaux.

Ils comptèrent mentalement, se mirent d'accord, puis :

— Oh ! vous savez, pas difficile avec Généreuse ; seulement incommode pour coucher, à cause du petit qui reste avec elle, de même que Delphine partage la chambre de sa grand'mère… Alors, que voulez-vous que les sous-officiers fassent de leur permission de la nuit ?… C'est désagréable pour eux. Ah ! n'oublions pas un caleçon et une paire de godillots pour le lieutenant. Je les prends sur ma masse ; il me remboursera de la main à la main. Et vous croyez que nous ne sommes pas plus heureux que les officiers sans le sou ! s'écria Petitmangin, en roulant une cigarette.

Ils avaient fini ; Tétrelle dit :

— Je vais sonner l'assemblée.

Il sortit, ramena, bientôt après, les comptables des trois compagnies ; ceux de la 2e faisaient défaut.

— Chupin est couché et son fourrier n'arrive pas à établir les bordereaux.

— Faut qu'ils viennent ! Chupin va camper.

Ils descendirent tous les six, pénétrèrent avec précaution dans la chambre de leur collègue. Il dormait, penchant encore sur un inénarrable roman : *La Borgnesse de la Guillotière*, une tête en pain de sucre, des oreilles comme des

anses, une denture à lacunes, un teint fané par d'érémitiques égarements.

Montsarrat et Petitmangin empoignèrent la paillasse et le matelas, les bousculèrent en criant : « Ho ! hisse ! » tandis que Chupin, réveillé, s'enveloppait dans ses draps. Mais ils les lui enlevèrent aussi, divulguant sa nudité minable, des jambes sales jusqu'aux genoux, des fesses de pauvre.

— On te la souhaite bonne et heureuse, Adonis !

Car il s'appelait exactement Adonis, sans défense contre l'ironie de ce baptême, tête de Turc jusqu'en son état civil.

Il prit le parti de se lever, s'habilla en maugréant.

— Le défilé dans les chambres !… La visite !

L'idée, émise par l'un d'entre eux, les enthousiasma tous. Mais il était prudent de se travestir, pour éviter les dénonciations. Ils mirent au pillage le linge de cuisine, en réserve sur les planches à bagages, s'affublèrent de bourgerons sous lesquels leurs galons, leur tenue de sous-officiers, disparaissaient. Puis, le képi ceint de torchons en turbans, ils allèrent emprunter au poste de police son falot et commencèrent de processionner derrière trois loustics, dont l'ingénieux assemblage figurait une bête apocalyptique, houssée avec les draps de Chupin et montée par une manière d'Arabe, en burnous, la crosse sur la cuisse et le sabre au clair.

Quand ils traversaient les chambres, la maigre lumière du falot s'épandait honteusement sur les lits symétriques, pareille à un rayon de lune sur un champ de bataille, se brisant à de lugubres renflements, léchant des corps à vau-de-route, parmi les taches sanguinolentes des culottes, étendues sur l'énorme motte brune de la couverture égalitaire.

Des têtes émergeaient, puis replongeaient dans la nuit de leur terrier, affolées par l'œil agressif de la lanterne. Mais chaque sergent-major opérait dans sa compagnie, soucieux d'impunité.

En parcourant les chambres de la 4e, Montsarrat reconnut le petit Breton Quélennec, le brosseur du fourrier. Il s'approcha de son lit, arracha la couverture, les draps, troussa la chemise… Une médaille au bout d'un cordon pendait, très bas, sur sa poitrine. Le double, gravement, pointeur médiocre, cracha au ventre de l'homme. Alors, tous défilèrent, rectifiant le tir, imperturbables.

Le Breton, d'abord ahuri, s'était dressé, cherchant des injures compréhensibles. Il ne trouva que : « Ça… salaud… ça, salaud ! » qu'il répétait pendant que disparaissaient successivement les bons supérieurs, en psalmodiant un refrain en honneur dans les chambrées :

Les pomm's de terr' pour les cochons,
Les épluchur's pour les Bretons ;
À la nigouss, gouss, gouss.
À la nigouss…

Très lâches, les sous-officiers, avant de plaisanter, constataient soigneusement l'identité de la victime, passaient, avec respect, devant les lits des fortes têtes qui eussent pu se plaindre ou se défendre. Pourtant, dans les chambres de la 3e, ils crurent bien, une fois, s'être trompés. Petitmangin venait d'exécuter à souhait ce joli tour qui consiste à se glisser sous un lit, puis à se relever en soulevant les planches. L'homme était heureusement retombé parmi les pièces disjointes de sa *fourniture*, dans un fracas épouvantable.

Quand il fut debout, les farceurs avaient disparu. Il ne se plaignit pas, mais, s'emparant aussitôt d'un balai de corvée, il en fit sauter le manche et se précipita dans l'escalier.

Petitmangin l'attendait sur le palier, la tenue rectifiée, très digne, censément attiré hors de sa chambre par le bruit.

— C'est vous qui faites ce *potin ?*… Taisez-vous ! Si vous n'êtes pas couché dans deux minutes, je vous envoie à la boîte.

Le soldat s'en alla à reculons, piteux, ridicule, avec son manche à balai sous le bras.

Alors le sergent-major rentra dans sa chambre où s'étaient réfugiés ses amis, silencieux, aux écoutes.

— Eh bien ?

Petitmangin ne répondit pas tout de suite, les côtes joyeuses.

— Ah ! pas de pet que celui-là se plaigne. Je lui ai foutu une venette !…

Tétrelle avait débouché la bouteille de bénédictine ; mais il s'enquit ensuite, inutilement, des quarts dans lesquels on pût boire. Il en alignait cinq cependant, – tous sales, pour l'usage externe.

— Prenez-en dans les chambres.

Le fourrier disparut, et quand il revint, on trinqua.

— À l'extinction du militarisme ! proposa Favières.

Personne n'avait compris.

— À la mort du pape, dit le chef de la 1[re], lequel ne ratait jamais cette plaisanterie.

— À la classe ! cria Montsarrat.

Et tous choquèrent le quart, enlevés par ce toast.

Chupin mangeait des confitures avec un double décimètre, ses collègues broyaient des pralines ; les gâteaux secs étaient abandonnés aux fourriers qui, altérés, buvaient la bénédictine étendue.

Puis on se sépara.

Le matin, dès huit heures, le bataillon était ivre, justifiant les prévisions de Petitmangin. Un adjudant et les officiers devant se rendre chez le commandant, le premier pour le rapport, les autres pour d'indifférentes congratulations, la caserne se trouvait abandonnée à la troupe.

Depuis le réveil, la cantine ne désemplissait pas ; sous-officiers, caporaux et soldats fraternisaient devant le comptoir, en dépit des règlements prohibitifs. Et les plus soûls étaient les hommes qui n'avaient point reçu d'argent, inépuisablement remorqués, consolés, pleurant d'ivresse, la face cuite dans le court-bouillon d'un attendrissement compliqué. D'aucuns chantaient, travaillaient des prouesses ; des anciens, plus résistants, ouvraient seulement, en boutonnières fatiguées, des yeux éraillés, comme par du vin extravasé ; un tout jeune, qui avait cru pouvoir traverser, seul, la cour, y demeurait brandillant, achevé par le froid, – la risée des chambrées, aux fenêtres.

Le sergent Blanc, lui, sollicitait tous les Parisiens, sous prétexte qu'il était allé les chercher. Il hurlait son unique chanson, au refrain connu et repris en chœur :

Quitter Bacchus, c'est bien dommage :
Sans Vénus, peut-on vivre heureux ?
Ma foi ! je prétends qu'à notre âge,
On doit les aimer tous les deux *(bis)*.

Il fallait absolument, à la fin, qu'il embrassât quelqu'un, la pipe exceptionnellement enlevée du râtelier commissural, de la brèche naturelle que des jus fugitifs lubrifiaient.

À neuf heures, ivre-mort, il se traîna jusqu'au petit bassin-lavoir. Il y resta, penché sur l'eau, pendant dix minutes ; puis, souriant, ayant repris son aplomb, il s'en alla présider une seconde séance chez le débitant du coin de la grande rue du Pollet et du quai de la Caserne.

Quand il sortait ainsi du quartier ou qu'on l'y ramenait inerte, le factionnaire, qu'impressionnaient ces brindes légendaires, rectifiait vaguement la position.

Dans les chambres, des soldats, debout depuis deux heures à peine, se recouchaient sur leur lit fait, assommés par le vitriol et les vinasses violâtres. Et ceux-là s'allongeaient en des postures de suicidés, les bras pendants, la tête enfouie, les pieds énormes, mal emmanchés dans le pantalon, – des pieds de cadavre.

Montsarrat et Favières dormaient encore, lorsque Quélennec entra dans leur chambre, en criant :

— Chef !… chef !… Chanut… fou… Chanut… dégainé !…

Le sergent-major se frottait les yeux.

— Qui ?… Chanut… tu dis ?…

— Le bouif… oui… toi venir…

— Ah ! le cordonnier, l'albinos… Allez donc voir, Favières.

Le fourrier passa son pantalon et suivit le Breton.

Dans la chambre voisine, au milieu des couvertures arrachées, des planches et des châlits désassemblés, Chanut gesticulait, l'épée-baïonnette à la main. Il était abominable, écumant, avec les chairs recousues de sa figure, sa canitie, son regard de bête enragée. Tout petit, malingre, il tenait en respect quarante hommes entassés aux portes, prêts à la fuite.

— À qui que je repasse mon rasoir sur le ventre ?

Il fit mine de s'avancer ; il y eut une bousculade.

— Le capitaine… lieutenant… sous-lieutenant… tous des vaches ! Je suis de la classe… Je leur rince les boyaux de la tête !

Il allait et venait, comme dans une cage, piétinait des draps, des traversins :

— Je suis le maître… Ah ! le fourrier… Écrivez : aujourd'hui, repos ; demain… repos ; tous les jours… repos… Le colonel, signé : Chanut.

Il se haussait, protégé par une barricade de fournitures, avec sa tête de vieil assassin, suant l'absinthe.

Aux portes, les spectateurs se taisaient, immobiles. Au premier rang se tenaient les sous-officiers, impuissants, sentant confusément le ridicule de leurs galons, des marques

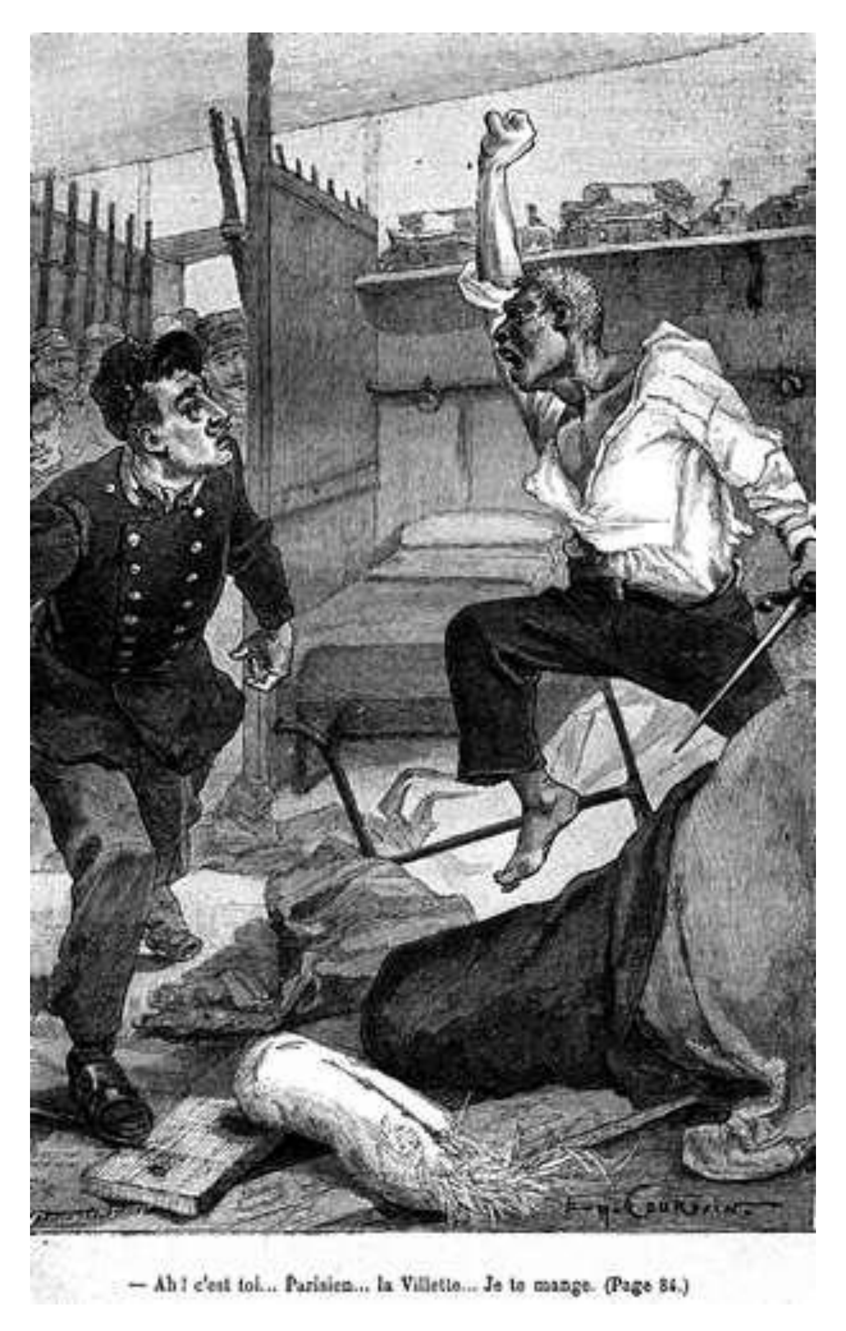
d'autorité prodiguées sur les manches et le képi. Une ironie latente les souffletait, – par derrière.

Mais Édeline arriva, se fraya un passage.

— Comment, c'est ce singe ! Attendez…

Il se détacha du groupe, fit un pas vers l'albinos.

Celui-ci, d'abord interloqué, ricana :



— Ah ! c'est toi… Parisien… la Villette… Je te mange. (Page 84.)

— Ah ! c'est toi… Parisien… la Villette… Je te mange…

On crut l'autre perdu, d'autant qu'il tomba, assis, avant même que l'ivrogne l'eût atteint. Mais c'était une ruse d'Édeline. Les paumes touchant le plancher, en arc-boutant, il raidit les bras, s'enleva, lança alternativement ses deux pieds en avant, dans la poitrine de Chanut qui alla rouler à cinq pas.

Montsarrat venait de paraître ; il cria :

— Empoignez-le !

Bravement, les premiers, les sous-officiers se ruèrent sur le cordonnier, pendant que le Parisien narguait :

— Comment, toi, bouif… tu ne connaissais pas la savate !

Chanut se débattait encore, essayait de mordre. On dut le descendre à la salle de police dans une couverture. En route, les sergents, sournoisement, le « passaient à tabac », tels des argousins.

— Eh bien ! il est sûr de son affaire, dit Montsarrat en rentrant dans son bureau, suivi du fourrier. Mais il s'entendit appeler.

— Une lettre pour vous, chef.

Il regarda la suscription, reconnut l'écriture.

— C'est la surprise, murmura-t-il.

Et, naïvement, il demanda :

— Il n'y avait rien avec… pas de paquet ?

— Non, chef.

Légèrement déçu, sans hâte, il déchira l'enveloppe, déplia la lettre, ne vit pas tout de suite le papier qui s'en échappait, tombait à ses pieds. Favières, qui l'observait à la dérobée, eut donc le temps de discerner un billet de banque, – cinquante ou cent francs, – avant que le sergent-major, l'ayant ramassé, l'escamotât.

L'après-midi de ce jour de l'an fut funèbre.

À une heure, Tétrelle, en tenue, vint chercher Favières qui travaillait déshabillé.

— Eh bien ! nous n'allons donc plus là-bas ?

— Si, mais pas maintenant. Il faut se faire désirer.

— Tu sais bien que, ce soir, le café sera plein.

— Encore une fois, veux-tu te reposer sur moi ?

Tétrelle n'insista plus, alla s'étendre sur son lit, sa capote en couvre-pieds. Ce fut Favières qui le réveilla, vers quatre heures et demie. Presque aussitôt le clairon sonna la soupe des sergents.

— Là, c'est le moment, dit le fourrier de la 4$^{e}$. Comprends-tu ? Nous allons censément faire signer nos pièces, pendant que les sous-officiers dînent. Nous sommes sûrs de ne pas les trouver chez Généreuse. On nous servira toujours à la cantine quand nous rentrerons.

— Riche idée ! s'écria Tétrelle, debout, réparant le désordre de sa tenue.

— Ce n'est point tout. Quélennec a battu les environs de Dieppe toute la matinée, pour nous procurer deux petits

bouquets. Ils sont dans ma chambre. Oh !… pas grand'chose… mais c'est l'attention ; les femmes aiment ça.

— Riche idée ! répéta Tétrelle, enthousiasmé.

Ils retournèrent ensemble dans le bureau de Favières, dissimulèrent dans les puits de leurs poches de capote les deux bouquets. Puis ils se *tirèrent* réciproquement, mirent un carton sous leur bras et sortirent.

Généreuse, en les apercevant, se leva.

— Je disais justement à Delphine que vous ne viendriez pas.

Elles étaient seules ; simultanément, les deux fourriers posèrent leurs bouquets sur le comptoir, sans hommage personnel direct, sans préférence affichée.

— Voulez-vous nous permettre ?…

Et Favières, décoiffé, tendait le cou un peu, de façon qu'elles ne savaient s'il offrait le cadeau ou le baiser.

De bonne grâce, elles se laissèrent embrasser.

— Est-ce gentil d'avoir pensé à nous ! Vous êtes les seuls… disait Généreuse, réellement flattée, le nez dans ces fleurs qui ne sentaient rien, des fleurs grelottantes, en mie de pain.

— Qu'est-ce que nous allons vous offrir ?

— Pardon, c'est nous, protesta Favières.

Il y eut un court débat, non tranché. Les deux femmes avaient quitté le comptoir, s'étaient assises devant la table dont les fourriers tenaient le haut bout.

— Nous sommes rompues, déclara Généreuse, tandis que sa fille confisait dans le continuel demi-sommeil des bêtes domestiques. Ce serait pourtant bien mignon de pouvoir rester en famille, un pareil jour.

— Bien sûr, appuyèrent les sous-officiers.

Ils échangèrent encore quelques vues sur la caserne, les collègues, l'ivresse du sergent Blanc ; puis les fourriers voulurent payer, près de partir. L'assaut recommença. À la fin pourtant, Favières l'emporta. Mais Généreuse s'était ménagé une revanche.

— Écoutez : nous resterons ouverts jusqu'à onze heures. Si vous passez par ici, entrez donc. Maman a mis une tarte au four ; nous la mangerons tous les quatre, quand le café sera fermé.

— Bon ! mais nous ne promettons rien, répondirent hypocritement les jeunes gens, bien décidés à accepter au fond.

— Eh bien ! dit Favières, dehors, me suis-je trompé ?

— Non, mais qu'est-ce que nous allons faire jusqu'à onze heures ?

— Ah ! oui…

Après dîner, en effet, ils furent perplexes. Promener leur flânerie à travers les rues, les cafés de Dieppe, ils n'y songeaient plus, suffisamment renseignés sur ce genre de dis-

traction. Au théâtre, on ne jouait pas ; ils ne connaissaient personne en ville, et ils avaient cinq heures à perdre !

Machinalement, comme font tous les soldats désœuvrés, ils s'étaient couchés tout habillés, Favières sur son lit, Tétrelle sur le lit de Monsarrat. C'était le vingtième dimanche qu'ils tuaient ainsi ; ils ne se plaignaient plus, les nerfs trempés, la volonté quotidiennement douchée, voués aux lâchetés de la position horizontale, tout le corps au même niveau… Et c'était dans le sommeil, la vie même de l'individu : sa tête, le *chef*, tombant plus bas que les pieds, seuls actifs, toujours prêts à battre une… deux… une… deux, et faisant du soldat une sorte de métronome remonté à son heure. Les sens, croupissants, n'avaient plus que des poussées maraîchères, dans les châssis des casernes, sous le terreau des corvées et l'arrosage de la discipline.

Au bout de cinq minutes, les deux fourriers n'ayant plus rien à se dire, Tétrelle s'endormit, la bouche ouverte, tandis que Favières, les yeux clos, les bras repliés derrière la tête, s'abîmait dans une rêverie profonde, alimentée par l'anniversaire des 1er janvier disparus, passés parmi ses proches.

Jamais plus exquises ne lui avaient semblé ces réunions bourgeoises du jour de l'an. La fatigue des visites, la banalité des souhaits, l'arc des sourires, tendu depuis le matin, l'ennui des corvées officielles et des baisers offerts par les lèvres, comme à bout de pincettes ; tout cela s'effaçait devant la tablée de famille d'une petite pièce claire où l'on avait chaud, dans la joie ambiante des enfants et le relâchement digestif des grandes personnes. À cette heure, la solennité se résumait, aux yeux de Favières, en une suspension de porcelaine blanche, énorme et toute ronde, parmi les S prétentieux d'attributs latéraux. Les grands parents l'allumaient

ce jour-là seulement. Et tous les *premiers de l'an* se sont inscrits en son ventre lumineux, reflétant les têtes circulairement et gardant, pour chaque réception, la place d'un nouveau petit bec rieur, entre les faces inamovibles des vieux portraits !

Favières, les paupières soulevées, s'étonna de l'obscurité qui l'enveloppait. La lampe charbonnait ; la mèche agonisante, rougeâtre, humide, semblait un œil écillé, pleurant dans l'ombre. La flamme eut un ressaut désespéré, puis sombra, tandis que la lampe faisait entendre un gargouillement épouvantable, pareille à un cadavre qui se vide. Le fourrier se secoua, transi, ayant oublié d'étendre sur soi sa capote. Il avait les genoux glacés et les cheveux debout, comme rebroussés par ces dures brosses de perruquiers tortionnaires. Sa pensée le ramena d'un bond à Paris, l'installa sous la suspension ; et il voyait distinctement rire des visages dans la porcelaine, au-dessus de la soupière, également ronde et blanche, où fumait un potage cérémonieux. Alors il se jeta à bas du lit, frotta une allumette rageusement, cherchant quelque chose à briser, crevant, à coups de pied, des pains empilés dans la poussière de charbon, les crachats et la boue de godillots.

Tétrelle s'était réveillé frissonnant aussi. Les deux hommes se regardèrent un instant, en étrangers. Enfin, Favières demanda :

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures seulement.

— Zut ! partons. Ah ! voilà un jour de l'an dont je me souviendrai !

— Moi, j'ai dormi un bon coup, dit simplement Tétrelle.

Et ils s'en allèrent, avec une permission de la nuit en règle.

Avant d'entrer chez Généreuse, ils s'arrêtèrent rue Notre-Dame, regardèrent dans le café, à travers les rideaux. La salle était pleine ; des bras galonnés gesticulaient.

— Ma foi, tant pis ! Viens, s'écria Favières, qui battait la semelle.

Mais ils durent se faire servir sur le comptoir même, faute de place. Penchée vers eux, la patronne murmura :

— Partez en même temps que vos camarades ; vous reviendrez ensuite. Je n'arriverais jamais à me débarrasser d'eux.

Discrètement, les fourriers marquèrent qu'ils avaient compris.

Adossé contre un pilier de fonte, Favières observa le dégorgement des joies militaires ; et ce spectacle accrut son découragement et son ennui. Des mains déterminées s'exerçaient au Zanzibar, faisaient rouler les dés dans la poix des sirops ; des exclamations et des coups de poing sur la table soulignaient les chiffres élevés. On se serait cru, d'ailleurs, au fond d'une campagne quelconque, au cabaret, n'eût été la continuelle caresse dont, ici, le regard flattait les galons. Les tripoteurs de cartes ou de dominos, abattant leur jeu, affirmaient moins un gain qu'une autorité équivalente ou supérieure. On ne montrait plus un *point*, mais un grade. Le geste disait : Sergent, comme on annonce le roi, étalait un galon, comme on pose le double six.

Peu à peu, cependant, par groupes, les sous-officiers disparurent.

Aussi bien, Généreuse les molestait, enlevait significativement les verres vides en répétant : « Je vais fermer », agacée par des bandes qui restaient là pendant trois heures, autour d'un litre de boisson de trente centimes.

Favières et Tétrelle se retirèrent à leur tour, sans trop s'éloigner toutefois, surveillant le café. Enfin, Généreuse et sa fille posèrent les volets, les derniers clients partant. Cachés derrière l'église Saint-Jacques, les deux fourriers traversèrent alors la place, rentrèrent dans le café dont la porte fut fermée aussitôt.

— Qu'est-ce que je disais ? s'écria la Couturier ; onze heures et demie ! Enlevez donc votre ceinturon, votre shako ; mettez-vous à votre aise…

Ils obéirent, pendant qu'elle étendait, en guise de nappe, sur le marbre d'une table, deux serviettes bout à bout. Ensuite, elle disposa quatre assiettes, des couteaux, des verres.

— Qu'est-ce que vous boirez ?

— Oh ! pas de cidre ! supplia Favières, à qui la cantine avait donné l'horreur des urines de malades qualifiées piquettes.

— Du vin cacheté, alors ? Je descends à la cave : éclairez-moi donc.

Elle ouvrit une trappe, descendit légèrement, suivie par le Parisien, maladroit, explorant l'échelle.

— Là, c'est bien, laissez-moi passer maintenant.

Elle le précéda pour remonter, plus lente, une main retenant les bouteilles, l'autre main relevant la robe. Favières souffla la bougie et, sans hésiter, jeta sous les jupons des doigts persuasifs. Généreuse s'arrêta un moment, tournant un peu la tête, – comme on écoute.

Puis elle continua son ascension et rentra dans le café, souriante.

Delphine avait servi la tarte, énorme, jutant une sorte de sang de bœuf sur un substantiel traversin infléchi, gondolé à peine, ainsi qu'un couvercle de poêle. Mais au moment où ils attaquaient cette pâtisserie, des coups de poing ébranlèrent la devanture, tandis qu'une voix avinée, après avoir annoncé : « C'est nous ! » proclamait des noms.

— Bon ! Blanc avec les sergents de sa compagnie, dit Tétrelle.

— Nous n'ouvrons pas, déclara nettement Généreuse.

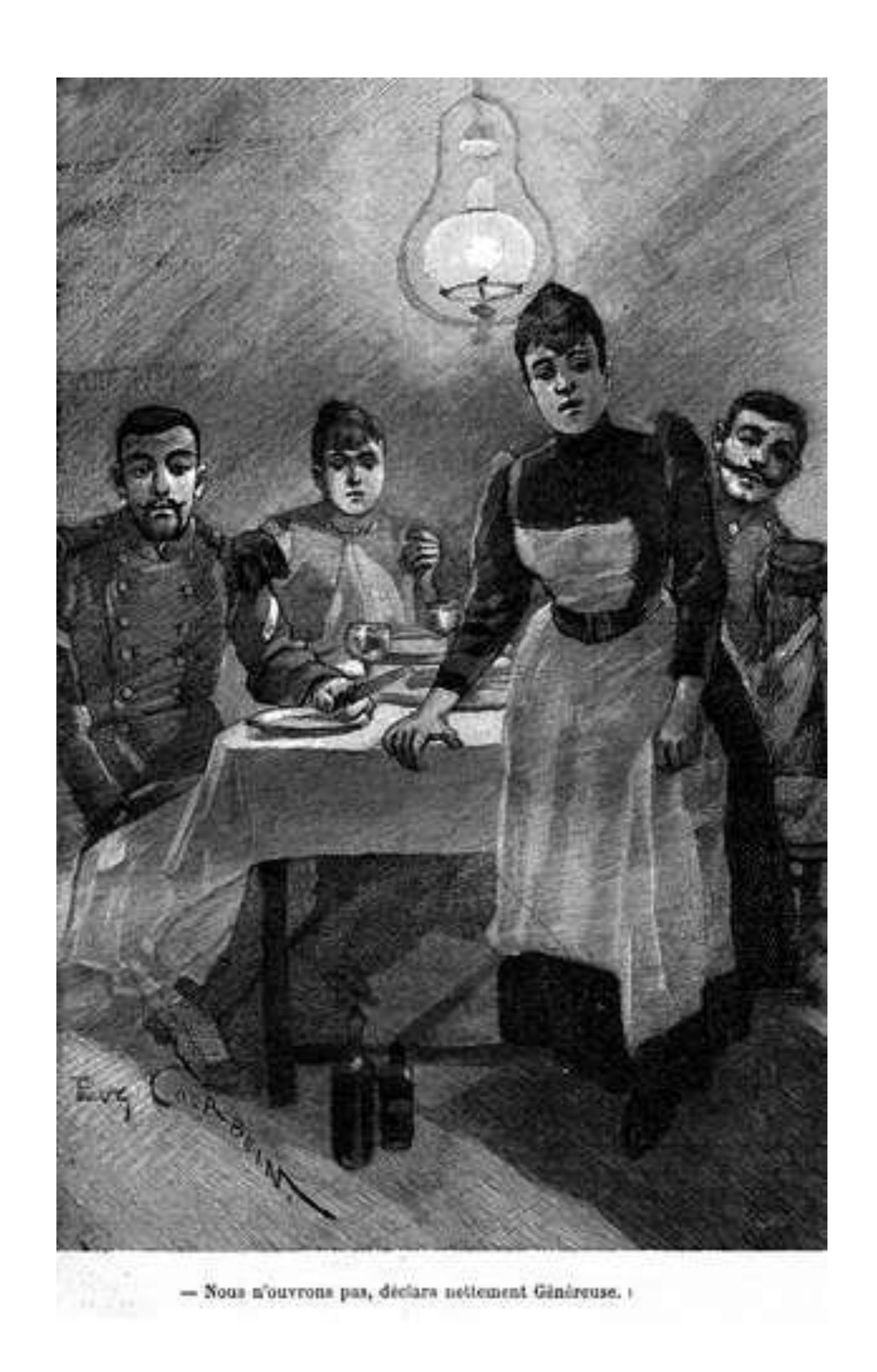
Des poings retombèrent sur les volets.

— Y a de la lumière ! Faudrait pas nous la faire !

— Éteins le gaz ; ils croiront que nous allons nous coucher, conseilla Delphine.

— C'est vrai, tu as raison.

La mère se leva, fit la nuit ; tous quatre restèrent immobiles.



— Nous n'ouvrons pas, déclara nettement Généreuse. »

Les coups redoublèrent d'abord, exaspérés, interrompus seulement quand le bruit couvrait les injures à l'adresse des femmes. Il y eut un effort des épaules contre la porte.

— As-tu poussé le verrou ? demanda Delphine.

Et toutes deux, à l'aveuglette, allèrent vérifier la fermeture. Les ivrognes, quelques instants encore, émirent de véhémentes appréciations, retirèrent leur clientèle, dignement. Puis on les entendit s'éloigner en hurlant le refrain de Blanc :

« Quitter Bacchus, c’est bien dommage…

Il s’agit de trouver les allumettes maintenant, dit Généreuse, quittant la porte derrière laquelle elle s’attardait et s’aventurant avec Delphine, dans l’ombre de la boutique.

— Par ici… indiquèrent vaguement les fourriers.

Aucun choix n’était possible. Ils empoignèrent au hasard les femmes, la mère et la fille, côte à côte, les renversèrent sur eux, toujours assis. Les tables de marbre faisaient aux tabourets des dossiers qui brisaient les reins.

Et dans cet assaut, au tâter, préalablement troublé par l’appréhension d’une minorité scabreuse, l’ennui physique d’une défloration hâtive, une inaptitude de caractère aux apprentissages et aux responsabilités, Favières exulta lorsque ses approches fourragères eurent pressenti Généreuse, à l’indulgent accès d’un praticable estuaire.

# VI

Le trimestre réglé, les recrues dûment incorporées, broutant les chardons de l'instruction individuelle qui ne réclamait pas encore l'emploi des cadres complets, les comptables « firent du lard » dans les compagnies.

Tétrelle et Favières passaient leurs soirées chez les Couturier, savouraient discrètement les délices d'une possession intermittente. En effet, la permission de dix heures, en semaine, imposait à leurs désirs un assouvissement hebdomadaire. Tous les jours et le dimanche même jusqu'à minuit, ils devaient partager « l'ordinaire » des clients, les sourires et les petits soins qui s'égaraient sur eux, autant par calcul commercial que pour donner le change aux curieux.

Mais le dimanche, à volets clos, la grand'mère couchée, les deux couples s'égayaient. C'était, le plus souvent, Delphine qui se levait, éteignait le gaz, puis revenait tomber sur les genoux de Tétrelle. Dans la boutique, rayée transversalement par une lèche de lumière coulée de l'imposte, les amants confondus, compacts, s'agitaient : deux paquets tressautant comme de la volaille dans un sac.

Plus prompts, Favières et son fardeau s'immobilisaient les premiers. Par-dessus l'épaule de la femme, restée contre lui, le Parisien interrogeait la nuit, dans la direction de l'autre couple. Et la gymnastique muette et désordonnée de son camarade, vue ainsi, après aimer, lui semblait moins ridicule que navrante, moins grotesque qu'irrémédiablement triste. Un immense découragement tuait les velléités et les incitations ; il demeurait prostré, la tête dans le cou de Généreuse,

les mains inactives, songeant à des courbatures, à l'inconfort de ces ébats, – ou bien à l'expédition d'une pièce, à quelque détail de métier rendant plus encombrant encore et plus discord l'instrument qui continuait à vibrer entre ses bras.

Différent était Tétrelle, de moelles moins délicates et d'appétits consécutifs s'opposant aux refroidissements d'épiderme et de pensée.

— Ah çà ! il n'a pas bientôt fini, se disait Favières. Et, las des efforts de l'autre, il lui arrivait de crier :

— Attention ! et de séparer les deux acharnés en frottant une allumette.

Il leur était difficile, d'ailleurs, de prolonger le tête-à-tête.

— Maman ne s'endort jamais avant que Delphine soit montée, expliquait Généreuse. Un de ces soirs, elle nous surprendra.

Et, de soi-même, elle avait été au-devant d'une demande de Favières.

— Je ne puis te recevoir dans ma chambre. Il faut passer devant celle de maman… et elle a le sommeil si léger… Et puis nous couchons l'une au-dessus de l'autre… tu comprends…

Il n'insista pas, détaché. Mais Tétrelle se révoltait :

— Ça n'est pas stupide de rentrer à une heure avec des permissions de la nuit !

Cet argument était le seul qui les touchât, mais pour des raisons qu'ils ne formulaient pas. En Tétrelle parlait l'homme

irrassasié, tandis que le petit Favières, d'amour-propre chatouilleux, ne pouvait admettre qu'on le supposât chaste et célibataire, quand ses collègues fréquentaient tous en ville.

Un dimanche de février, ils sortirent du café, une heure sonnant, particulièrement déçus. Une fausse alerte les avait jetés dehors, à peine rhabillés. Dans la rue Notre-Dame, dont ils rasaient les maisons, Tétrelle, cette fois, renforça les habituelles doléances de son compagnon.

— Si on n'a même plus cette distraction complète !…

Ils se trouvèrent ridicules, au milieu du quai Duquesne, sous une petite pluie que le vent éparpillait et qui noyait le Pollet invisible, les isolait davantage dans l'insinuante brume de cette désolation londonienne.

Ils franchirent l'écluse, aperçurent tout à coup devant eux deux silhouettes connues.

— Hé ! Devouge !… Édeline !… cria Favières, pour qui cette rencontre des Parisiens devenait, en l'occurrence, une bonne fortune. Et quand il les eut rejoints, il ajouta :

— Vous rentrez ?

— Non, nous allons au 44, répondit Devouge ; venez donc, je vous présenterai.

— Tu as une permission de la nuit ?

— Tu sais bien que le commandant la refuse aux cabos ; mais je me suis arrangé avec le caporal de garde. Quant à Édeline, il veut être signalé.

Édeline avéra le propos :

— Parfaitement. Vous savez que Court-Bouillon m'a fait appeler pour me féliciter de mon coup de savate au bouif de la 3e… Paraît qu'il a demandé pour moi les galons de 1re classe… J'en ai soupé… Comme je ne peux pas les refuser carrément, je découche pour que ma nomination et ma cassation arrivent par le même courrier. Voilà !

— Tu ne nous avais pas dit que tu opérais au 44, observa gaiement Favières.

Devouge s'exclama :

— Vrai ? Oh ! je n'en fais pas mystère. Je n'ai encore trouvé que ça… D'ailleurs, j'emmène toujours un camarade pour tuer le temps en attendant que ma femme soit libre. Il ne faut pas être pressé, le dimanche ! Allons, venez-vous ?

Tétrelle et Favières se consultèrent du regard, et, simultanément, la pensée de tirer vengeance de leur déconvenue les décida :

— Après tout, nous ne sommes pas forcés de monter…

— Parbleu !

D'une enjambée, ils atteignirent le 44, maison à deux issues, l'une sur le quai de la Caserne, l'autre sur la rue des Maréchaux, construction toute semblable aux immeubles mitoyens et que dénonçait seule l'hermétique façade à volets verts, presque décente cependant, avec son numéro normal et sa lanterne rouge de commissariat.

Devouge souleva le marteau ; on fit jouer de l'intérieur un judas grillé, et la porte s'ouvrit aussitôt.

— Ah ! c'est vous, monsieur Georges…

De noir vêtue, haut boutonnée, d'une distinction de contraste étudiée, la sous-maîtresse recevait les clients au seuil, afin de les diriger, soit à droite, sur le salon, soit à gauche, vers la salle commune où le rebut polletais et dieppois s'échauffait. Des femmes sur les genoux ou collées aux flancs, buvant, chantant et fumant, dans une atmosphère de luxure et d'ivresse, des soldats, des gens du port, des Italiens des chantiers, tous crasseux, musculeux et bestiasses, fourgonnaient, à mains d'assassins, dans les bouquets de chair avivés de couleurs criardes, dont leur saleté se fleurissait. D'énormes bras, autour des chopes, gardaient l'arrondissement en cerceaux noueux, contracté autour des tailles, et des lèvres baisaient à vide, comme ces masques sculptés qui vomissent les pluies.

Devouge et ses amis passèrent devant le comptoir surélevé réservé à la sous-maîtresse, parcoururent l'étroit passage ménagé entre deux rangées de petites tables basses, pourvues de bancs mobiles, et allèrent s'asseoir au fond, dans un angle que le frottement des têtes et des blouses avait huilé.

On vint tout de suite saluer Devouge : Succot, d'abord, le patron, athlétique et blafard ; puis « l'ami de Monsieur », un petit homme rose, frisé et râblé, dont la cravate en cœur groseillait. Tous deux avaient la poignée de main enveloppante et cordiale. Puis défilèrent les femmes, pressées, réclamées ailleurs.

— Laure descend… Elle est occupée…

Devouge, alors, d'un ton léger, expliqua les êtres et les choses, fit les honneurs du lieu, en initié.

— Succot a dû faire enfermer sa femme, devenue folle. C'est pourquoi il y a une sous-maîtresse. L'ami, le frisé, va tous les mois à Paris, pour le recrutement… C'est l'homme de confiance, très consulté…

Il s'attachait à leur faire comprendre la situation, en dégageait la philosophie : tout ce qui restait de l'ancien ménage à trois, subsistant, infirme, dans la reconnaissance et le souvenir. Le seul portrait qu'on eût de la patronne, accroché dans la chambre de l'ami. Le matin, quelquefois, au bord du lit, les deux hommes s'attendrissaient sous l'image… C'est leur solide affection d'ailleurs, que la prospérité de la maison récompensait. Jamais de querelles ; la direction, la clientèle et le personnel vivant en parfaite intelligence… Une heureuse association de vues et de biceps…

Devouge parlait posément, les doigts dans sa moustache, la voix trop jolie, d'une douceur démentie par le regard cruel, incisif, despotique.

Favières, en l'écoutant, en se remémorant les confidences que la vie et le lieu d'origine communs rendent infaillibles au régiment, Favières retrouvait sous l'uniforme le tapissier roucouleur de romances, clouant et chantant, enfonçant des pointes en glorifiant l'amour et le printemps. Membre d'un choral et d'une société de gymnastique de Ménilmontant, voué aux casquettes lycéennes et à la flanelle agrémentée de ce bétail à concours, il recevait cent sous de temps en temps, ses parents, des ouvriers chargés de famille, se gênant même pour s'extirper cette somme.

— Comment, tu étais là, petit homme ?

C'est Laure qui vient de descendre, de reconduire jusqu'à la porte un large dos de roulier. Une femme menue,

vieille et laide, à couperose et à tendons ; et une fausse jeunesse de voix, d'œil, de geste, qui aggrave la ruine, la rend pitoyable, presque sympathique, comme la lutte de quelque chose qui va mourir.

— Ah ! si j'avais su… Attends…

Elle remonta, empressée, rapporta une demi-douzaine de cigares, *sa réserve*, la récolte des soirs derniers.

— Hein ! j'ai pensé à toi… C'est pas comme toi… As-tu pensé à moi, toi ?

Elle vit les autres sourire ; elle dit :

— N'est-ce pas, c'est bête ? Je ne suis plus une apprentie pourtant, et j'avais bien juré de ne jamais *rien avoir* pour un homme.

Elle le tenait par le cou, le regardait, dur, muet, les yeux loin d'elle.

À la fin, cependant, il se pencha vers son oreille, parla un moment, les dents serrées, par une habitude de tapissier détenant des clous dans sa bouche.

— Ah ! ce sont ces messieurs, s'écria la fille ; oui, je vais les présenter. Justement, elles n'ont personne ; elles voudraient bien un petit homme comme toi, bien gentil… et qui les aimerait bien… Vrai, je fais des jalouses !

Elle disait cela d'une voix de noce, avec un retour de trois quarts vers Devouge, une attitude pâmée qui tendait les muscles du cou, ainsi que des cordages dans les démolitions.

Elle appela : — Pâquerette !… Camélia !… Venez donc…

Les deux pensionnaires dérangèrent des tablées pour s’échapper, accourir. Et elles allaient immédiatement aux galons, à Tétrelle et à Favières.

— Vous payez quelque chose ?

Ils s’exécutèrent, dévisageant les femmes, déjà assises entre eux : Camélia, la brune-spécimen, le numéro de choix de la maison, belle encore et jeune, à point ; Pâquerette, l’échantillon de l’opulence lardiforme, une nounou aux yeux de génisse, tantôt alanguie et fondante, tantôt gaie d’une gaieté de bébé monstrueux, ronronnant dans le vieux sein de la maternelle prostitution.

Elles se complétaient, l’une ferme et froide, l’autre moite et sentimentale, s’appelaient « ma sœur », marchaient les bras à la taille, les reins mobiles, comme des chevaux de brasseurs entre les brancards.

— Couchez donc ; vous aurez le temps de vous arranger. Faut voir si on se convient, n’est-ce pas ? avant de rien décider, conseilla Laure aux deux fourriers, en discussion avec les filles.

— Attendrons-nous ici longtemps encore ? demanda Favières, curieux de Camélia, près d’accepter.

— Mais non ; nous soupons dans une demi-heure. Nous monterons vous installer d’abord.

Favières et Tétrelle s’entretinrent une minute, à voix basse : « Coucher… cent sous à la maison… et le reste. » Mais le Parisien répliqua :

— Bah ! nous avons la demi-ration de pain des permissionnaires… trois francs… Et puis tu es de semaine, toi, tu as le *sucre et café*, en surplus… Restons donc.

Alors Pâquerette et Camélia, debout, crièrent à la sous-maîtresse :

— Madame Fanny, les deux petits fourriers couchent !…

Devouge, lui, ne couchait pas, faute de permission. Mais il jugeait adroit de faire endosser à Laure la responsabilité de l'obstacle, afin de garder barre sur elle.

Craintive, elle donnait des raisons :

— Pas fait assez la semaine dernière… Et puis, tu sais bien, le dimanche… c'est matin tout de suite… on ne profite pas.

Et comme il se fronçait, l'œil plus dur, elle ajouta :

— Là, ne te fâche pas… Viens demain, j'emprunterai à Camélia… Tu penses que je voudrais te recevoir tous les jours.

— Demain, pas possible… Je suis de garde mardi… J'ai tout mon fourbi à astiquer.

— Tu peux te faire aider…

— Oui, en payant.

Elle ne dit rien, se troussa, explora ses bas, sous la jarretière ; et quand il se leva, pour partir, elle l'accompagna, prit son bras, ouvrit une main qu'il abandonnait.

— Tu viendras maintenant, hein ?

Quelques consommateurs s'attardaient encore ; mais la sous-maîtresse avait quitté le comptoir, faisait sonner la recette au fond des poches de son tablier noir, d'un geste de commerçante cossue.

— Montez toujours ; vous vous coucherez pendant que nous souperons, dirent les filles.

Tétrelle, Favières et Édeline se laissèrent emmener, après toutefois que M^me^ Fanny eut prélevé la part de la Maison.

Les deux fourriers s'étant arrêtés au 2^e^ étage, tandis qu'Édeline et sa femme s'engageaient dans l'escalier conduisant à l'étage supérieur, Camélia et Pâquerette expliquèrent que les plus belles chambres se donnaient à l'ancienneté et qu'elles devaient à cette règle de demeurer sur le même palier, porte à porte. Presque aussitôt, d'ailleurs, elles redescendirent en promettant de se hâter.

Tétrelle et Favières, restés seuls, examinèrent successivement les deux chambres pareilles, d'une nudité glaciale et minable : le lit, le canapé, une chaise et une petite table en bois blanc, pas même de toilette, deux planches superposées garnies de faïence éculée, toute la tripette de l'amour à treize, sur le carreau la simplicité exemplaire de l'école professionnelle.

— Qu'est-ce que tu lui donneras ? demanda tout à coup Tétrelle perplexe.

— Deux ou trois francs, je ne sais pas, répondit Favières, que la question surprenait.

Mais l'autre se récria :

— Deux francs, pas davantage… Cinq et deux, c'est sept francs, sans les consommations… Jamais le pain et le sucre et café ne me rapporteront sept francs ! Je serai obligé de mettre du mien.

— Bah ! on s'arrange toujours.

Ils se déshabillèrent en voisinant, sans plaisir. Favières même, quand il fut couché, éclata. Le lit était atroce, à bords escarpés que le poids du jeune homme, glissé au fond, rapprochait, transformait en piège à rats. Perdu, enseveli, une minute, le fourrier se débattit, se hissa, parvint à prendre position sur une arête latérale qui lui laboura le dos.

— Je ne suis pas trop mal, moi, cria Tétrelle, d'une voix lointaine, qu'une chute coïncidente dans le ravin n'encolérait pas.

Enfin les femmes remontèrent, mâchant encore, dépiautant vaillamment des cuisses de coq. Puis elles se dévêtirent, lentement, avec des pauses partout, des arrêts devant le lit, toutes les fatigues et les hésitations de la corvée qui recommence, sans fin.

Soudain, Camélia prête l'oreille… Un, deux, trois coups de marteau… Et, par toute la maison, c'est un bruit de portes qui claquent, de reconnaissances à pieds nus, dans les couloirs, autour de la cage de l'escalier… Ensuite, une dégringolade, une descente affolée, en troupe, faisant songer à quelque irruption d'ennemis, la nuit, dans un poste avancé surpris en plein sommeil et cherchant, à tâtons, ses armes, pour se ruer sur l'envahisseur.

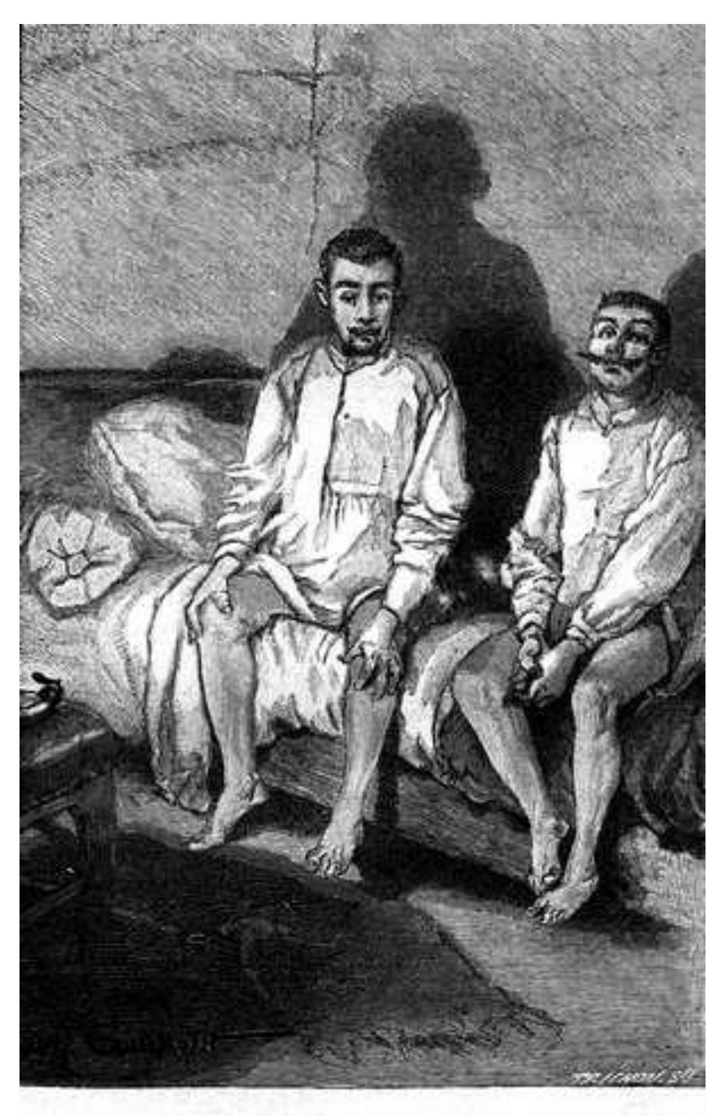
Le départ de Camélia avait été si brusque, que Favières, incapable de s'informer, de la retenir, resta un moment ahuri. Puis il comprit, et les draps entre lesquels il se retournait lui semblèrent mous, fripés, avec des plis, des enfoncements et des bosses comme la chair même de ces filles, leur épiderme oublié là, odorant et moite, leur corps fait paillasse, aplati, usé, devenu un linge sous le fouloir masculin, gardant encore l'humidité des récentes lessives, comme le service de table des restaurants à prix fixe. Il grelotta, s'aperçut de la

légèreté de la couverture, toute petite, montant à peine jusqu'aux cuisses, par économie d'étoffe et de temps.

La porte s'ouvrit, Tétrelle entra, en chemise, les jambes nues, point fâché :

— Nous ont-elles assez bien lâchés, dis ?

Alors Favières se leva à son tour ; ils se promenaient d'une chambre à l'autre, grotesques dans leurs courtes chemises sans cols ni poignets, se caressant le râble, par contenance. Ils allèrent jusqu'à l'escalier, le long du couloir, sans savoir pourquoi, regardant les numéros des portes, dépaysés, à cent lieues de tout…



… Ils s'assirent au bord du lit, les jambes pendantes…

— Trois heures déjà… Quelle nuit !…

— Oui, nous n'en aurons pas pour notre argent, constata sérieusement Tétrelle.

Tout désir tombait. Il prenait à Favières une envie de se rhabiller, de fuir. Mais il était retenu par la crainte du ridicule, la porte qu'il fallait se faire ouvrir, une rencontre possible des femmes…

Ils revinrent dans la chambre de Camélia, s'assirent au bord du lit, les jambes pendantes, muets, dans le silence peuplé d'odeurs. Quand les filles rentrèrent, la demie de trois heures sonnant, ils se réveillèrent brusquement, étonnés de se trouver là. Puis les couples se séparèrent et il y eut, derrière les portes, des explications légères, dans des baisers :

— Pas été longue, hein ? Ah ! je l'ai expédié, va !

À cinq heures moins un quart, Favières, qui n'avait pas dormi, alla frapper à la porte de Pâquerette. Il se fit indiquer par elle le numéro de la chambre où couchait Édeline et alla le réveiller aussi. Ensuite les trois amis quittèrent le 44, pendant que Camélia et « sa sœur », réunies malgré la défense formelle du patron, échangeaient leurs impressions avec un abandon de jeunes filles, après le bal.

Dehors, les militaires furent transis. L'haleine des bassins glaçait la nuit finissante et ils se sentaient, dans les moelles, le froid même qui les avait pincées, tout à l'heure, quand ils avaient rejeté les draps, au fond de la chambre nue.

Au coin de la rue du Pollet, un débitant enlevait ses volets. Ils entrèrent prendre un *petit sou*, debout devant le comptoir. Enfin, tout proche, le clairon sonna le réveil, gaillard et sans rhume.

Favières se retourna, vint sur le seuil attendre que ses camarades eussent fini. Et la vie militaire, enfermée entre le 44 et la caserne, trahit un nouvel aspect, en une vision nette et concise. Deux prostitutions se partageaient le soldat, régulièrement, sans relâche. La Maison se couchait quand s'éveillait le Quartier ; l'alternance des services était combinée à souhait pour l'hygiène et la récréation du serviteur de l'irréfragable Patrie. Une édilité complaisante avait même encouragé le voisinage des deux collèges, les jugeant incomplets l'un sans l'autre, les rapprochant, rêvant une contiguïté d'édifices plus parfaite, comme si l'annexe et le corps principal n'étaient pas suffisamment reliés par un pont de corvées communes, de végétation fraternelle, d'imbécillité harmonique. Le même clairon chantait pour tous ; seulement, l'extinction des feux signifiait au 44 : réveil, et la diane y marquait le crépuscule du trimage…

— Crois-tu qu'elle veut que je lui écrive ? dit Tétrelle, interrompant la rêverie de Favières.

— Moi aussi… mais plus souvent ! fit le Parisien d'un geste de résistance.

Quand ils passèrent au poste pour remettre leurs permissions, les hommes de garde étaient debout, s'étiraient, des plis roses dans la peau, de la poussière des planches aux tempes, toute leur nuit d'étable sur la figure, comme les sous-officiers qui rentraient. Mais ceux-ci se sentaient enviés, respirés, rapportant de la femme, comme des miettes de gâteau dans leurs poches secouées. C'était la première fois que les deux fourriers jouissaient de leur permission tout entière. Ils se redressèrent, dégageant une fierté novice ; une gloriole faraude. Ils *en* venaient, eux aussi ! Et dans les regards de pauvres chiens qui les escortaient, dans le court

triomphe de leur lassitude physique, ils prirent du galon, se sentirent, une minute, supérieurs à leur grade.

— Bah ! on peut toujours écrire une fois… ça n'engage à rien, dit Tétrelle, déjà ébranlé.

— Oui… c'est peut-être amusant, déclara Favières.

Mais, comme ils se séparaient, Édeline parut, derrière eux.

— Ça y est ! Porté manquant ! L'adjudant m'envoie faire mon sac pour descendre à la boîte. Allons, c'est pas encore demain que je serai cabo… Mes galons, les v'là…

Et Édeline agitait une jarretière volée au 44, une jarretière large et longue, pareille à une cuissière de tambour.

# VII

« Expliquer nos succès auprès de ces filles, en province surtout… ah ! voilà, il y a à cela des raisons multiples… c'est moins les galons que l'uniforme qu'elles aiment, la livrée reconnue, sous des couleurs différentes… si peu… »

Et Favières, hésitant une minute, puis retrouvant le fil de sa rêverie matinale, à la sortie du gros numéro, reprenait :

« Je crois plutôt à une correspondance d'état, à des analogies latentes…, concentriques, à une gravitation d'instincts vers l'anéantissement animal. Un premier point de contact indubitable : la nostalgie de la corvée et l'exploitation du civil, c'est Camélia, sœur d'une maîtresse de maison, dans le nord, ayant sa place réservée là et prolongeant à plaisir son apprentissage, son tour du vice ; Camélia, dix fois retirée de la prostitution par des commis-voyageurs généreux qui payaient ses dettes… et sautant du train à la première station pour réintégrer le gîte infamant.

« Pâquerette, c'est autre chose : la passivité de l'interné, l'entretien d'une torpeur de ruminant… Elle raconte volontiers qu'elle n'a jamais vu Dieppe… Elle y est arrivée de nuit, comme nous… et la maison s'est refermée sur elle de même que la caserne sur nous… On l'a amenée en détachement, elle changera de garnison sans rien savoir des lieux traversés… Ainsi des soldats, incorporés depuis dix-huit mois, n'ont jamais vu la ville, sinon à travers les exercices, les services commandés.

« Et qu'est-ce qu'elle ressasse, la fille, sur l'oreiller ? Les débuts dans la débauche, la canaillerie du premier amant, les rares aubaines, les misères quotidiennes de son existence entre quatre murs, les rigueurs des patrons et des sous-patrons ;… bref, le rabâchage et les doléances mêmes du militaire. Ces deux êtres s'entendent comme compagnons parlant manique. N'est-ce pas en conformité de haines, de besoins et de revanches qu'ils donnent assaut au civil, s'accrochant à lui tant qu'il héberge, amuse, paye, l'abandonnant avec mépris quand il est vidé d'argent ?… Nostalgie encore, quoi qu'on dise, l'ennui qui pèse sur le permissionnaire, au bout de quelques jours d'absence. C'est *au pays* et non plus à la caserne qu'il est *dépaysé*… Fille et soldat – frère et sœur, nés de la même prostitution… Qu'une marche de 40 kilomètres assomme l'un, ou que des exigences arbitraires épuisent l'autre, la corvée est la même, et tout semblable le désœuvrement bovin qui suit ces inutiles déperditions de forces…

« Le gros numéro, nous l'avons sur le képi, voilà tout.

« Ah ! le béguin pour le galon ? Autre catégorie… C'est toute la psychologie de la femme battue qu'il faudrait refaire. Ce que Laure aime en Devouge, avant tout, c'est le maître, les coups, notre autorité apparente et relative, laquelle nous assimile à des sous-maîtresses respectées et pourtant accessibles.

« Maintenant, l'attitude qui prévaut chez les filles, lorsqu'elles s'avisent de dévouement, d'abnégation, cette attitude étant généralement celle du chien couché, il se peut que nous représentions à ses yeux l'idéal de force et de commandement, en même temps que le caprice de faux luxe et de verroterie dont nos larges galons l'abreuvent.

« En somme, de quelque façon qu'on envisage les rapports du soldat et de la fille, leur bonne intelligence est faite de sympathies, de lâcheté invertébrée, d'unisson matériel et moral en qui réside toute consolation.

« C'est extraordinaire, mais nous sommes, dans l'existence de la prostituée, l'éclaircie de chasteté, l'éteignoir charnel… On broute, on rumine ensemble ; on confond avec candeur les amendes et les jours de salle de police, les michés et les bordées en ville, les manies des officiers et celles de Monsieur, une libération par anticipation et une délivrance en surprise, les *gants* et la solde, la bouteille de champagne et la ration de vin supplémentaire, la vie en caserne et la vie en maison… Tous les efforts tendent à jeter bas la mince cloison qui sépare les deux bâtiments, à ne plus faire qu'un seul métier, une même corvée, sous la tolérance universelle des Grands-Patrons ! »

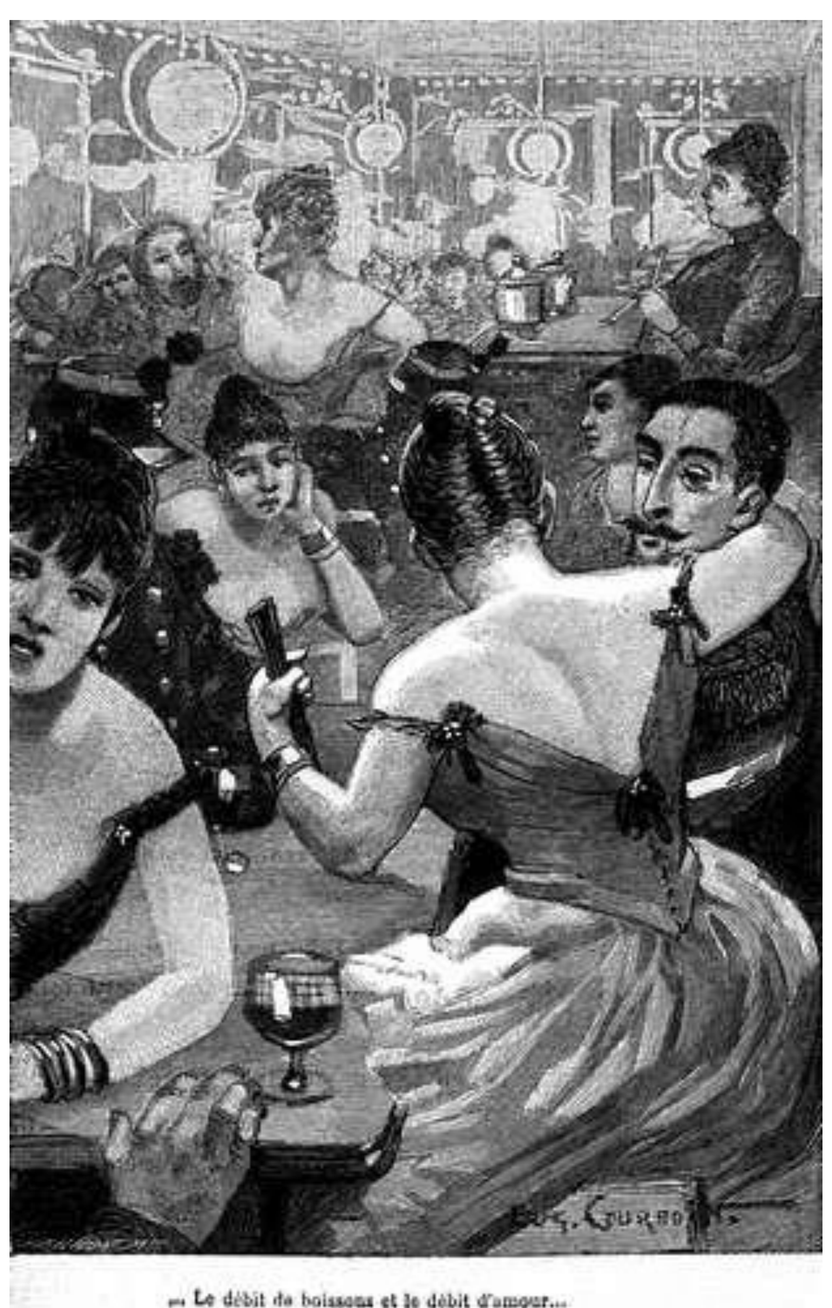
Huit heures. La salle commune du 44. Personne qu'eux trois, Favières, Tétrelle et Devouge, attendant la fin du dîner des femmes, muets, la pensée flottante.

C'est la première fois qu'ils viennent si tôt. Il y a quinze jours seulement, jamais ils n'auraient osé frapper au 44, avant la tombée de la nuit. Ils s'y glissaient subrepticement, au sortir de chez les Couturier. Mais Pâquerette et Camélia obtiennent d'eux, successivement, qu'ils couchent, qu'ils écrivent et, finalement, qu'ils viennent de temps en temps rompre la monotonie de ces mortels commencements de soirées que le *client* n'occupe pas.

Et ils obéissent, sans vergogne.

Aussi bien les dimanches n'offrent à leurs épanchements que des heures comptées, lourdes d'ivresse, souvent ; et la

petite comédie de passion que se jouent les filles, sincèrement, leurs tentatives d'attachement, cela flatte et retient les fourriers plus qu'ils n'en voudraient convenir, les invite à partager leurs loisirs d'hommes aimés entre le débit de boissons et le débit d'amour, celui-ci plus drôle, cultivant une fleur de vice rare et fastueuse.



... Le débit de boissons et le débit d'amour...

— Comment ! vous payez encore le coucher ? s'écria Devouge, en réponse à l'énumération geignarde, faite par Tétrelle, des frais qu'entraînaient les plaisirs tarifés.

— Ah ! tu ne voudrais pas… C'est déjà joli de ne leur rien donner… protesta Favières.

Mais Devouge, mâchant ses clous de tapissier, continua :

— C'est différent… Du moment que vous mettez du sentiment dans ces choses-là ! C'est comme les consommations… Si vous vouliez, je dirais deux mots à Laure… qui parlerait à vos femmes… Le gouvernement ne nous paye pas pour les entretenir !…

Tétrelle parut ébranlé, regarda tour à tour Favières et Devouge, pesant les scrupules invoqués par le premier et l'argument décisif versé par l'autre.

— C'est vrai, insinua-t-il… En somme, il ne nous reste rien entre les mains…

— L'argent n'a pas d'odeur, rectifia Devouge.

— Ah ! tu vas trop loin… hein, Favières ?

La sous-maîtresse venait d'apparaître, digne, belle encore, dans un deuil affecté qui la différenciait mieux du troupeau.

— Ne vous impatientez pas, messieurs… Ces dames sont à vous tout de suite…

Elle dit, et Favières, quand elle ne fut plus là :

— Ma parole ! c'est, ici, la seule femme que je désire réellement… Mais elle n'opère qu'en ville, au cachet. Elle amalgame l'institutrice et la patronne de Bouillons… Vous ne trouvez pas excitant son calfeutrage, parmi tant d'entrebâillements ?…

— Sûr, j'aimerais mieux coucher avec elle tout habillée qu'avec toi tout nu, répondit Tétrelle qui agréait, pour se gargariser, les rinçures d'esprit.

Les femmes entrèrent, assaillirent les militaires, écorchant leurs poitrines nues aux boutons de capotes, sans cesser de tirer leurs bas, d'un geste mécanique.

— As-tu pensé à moi ? interrogea Camélia, tâtant Favières.

— M'as-tu apporté ce que je t'ai demandé ? dit Pâquerette, palpant mêmement Tétrelle.

Alors ils exhibèrent furtivement, l'un un morceau de pain de munition, – caprice de fille, – l'autre un flacon de rhum que Succot vendait les yeux de la tête à ses pensionnaires. Tétrelle l'avait pris chez Généreuse, pour, disait-il, couper l'eau de son bidon pendant les marches militaires. Elle s'était opposée à ce qu'il le payât.

Les femmes firent prestement disparaître les cadeaux, puis insistèrent pour avoir de l'absinthe, se plaignant de l'exploitation flibustière du patron, mais à voix assourdie.

— Le café, le matin, sais-tu combien ? Quinze sous ! Une bougie… dix sous… Vingt sous, un paquet de cigarettes…

Et s'interrompant, Pâquerette cria à Camélia :

— Des cigarettes, ma sœur, va donc chercher dans ma chambre la provision de dimanche, pour les petits.

— Pas de danger que tu m'aies rien apporté, toi, dit Laure à Devouge.

Elle le regardait tendrement, cependant, de ses yeux de chien maigre et mouillé, n'osant s'appuyer contre lui, si propre, si délicat…

Mais il se pencha vers elle, autoritaire ; et elle faisait : « Oui… oui… » à brefs coups de tête.

— Bien, répondit-elle, je leur parlerai tout à l'heure.

Elle profita de l'émotion causée par le retour de Camélia, partageant entre les fourriers sa récolte de caporal supérieur ; elle fit un signe d'appel à Pâquerette qu'elle conduisit au fond de la salle, un instant. La nounou comprit aussitôt, revint vers les militaires, juste comme le garçon, apportant des vins chauds, en réclamait le payement immédiat, suivant les us de la maison.

— Minute…, fit Pâquerette le congédiant.

Elle s'était rassise en face de son amant ; elle s'accroupit, explora une resserre dérobée, parvint à en extraire une pièce blanche qu'elle glissa dans la main de Tétrelle :

— Règle, dit-elle.

Il prit l'argent, le tendit au garçon, sans regarder ; puis, comme celui-ci rendait huit sous, il les lui abandonna sans hésiter, trouvant instantanément odieux de ramasser cette monnaie, de l'empocher ou de la restituer à Pâquerette, devant tous.

— Mazette ! laissa échapper Devouge.

Pendant cinq minutes, les couples s'entretinrent en particulier, les femmes fumant, droites et balançant les jambes alternativement ; les militaires sauvés de l'ennui par les bouées qui flottaient aux houles du corsage. Quand ils

n'eurent plus rien à se dire, ils restèrent en face les uns des autres, un peu décontenancés, les jambes toujours actives sous la table. Alors Pâquerette se leva, arpenta la salle, bébé caricatural, et chanta :

Mon père avait un petit bois,
        Cabillou,
On y cueillait plus d'cinq cent noix,
Cabillou, cabillou, pan pan, laoula,
Pas de cabillou, pas d'poil au babina.

C'est la chanson en honneur au 44, avec les « Blés d'or ». Pâquerette est la seule qui la sache, la tenant d'un matelot. Aussi, dès qu'elle a commencé, toutes les femmes rentrent, vont s'installer au fond, chœur docile, ne s'immisçant que par de plaintifs « cabillou » dans le rondeau des amours congénères. Elles complètent le musée Succot, toutes de laideur différente, grasses et maigres, équilibrées, spécialisant les désirs humains, idéal parcellaire, ressouvenirs vivants de lectures, de romances et d'images, émanations plébéiennes de poncifs épars qu'emmagasinent les âmes, dès leur plus tendre éveil.

L'une tricote, l'autre fait une réussite, pendant que Pâquerette reprend :

On y cueillait plus d'cinq cents noix,
        Cabillou,
Sur les cinq cents j'en mangis trois,
Cabillou, pan pan laoula…

La sous-maîtresse préside, coud gravement au comptoir. Mate, décente, dans les fards ambiants, elle braque de jolis

yeux noirs reposés. Mais elle aperçoit Favières qui ventouse Camélia de suçons *visibles*. Elle frappe sur la chaire de son doigt coiffé du dé, ne pouvant endurer qu'on déprécie ainsi l'article… Et pour lui faire oublier le défi de ce fier tatouage, de cette brûlure héroïque, il faut que Laure, remorquant Devouge, la requière de percevoir le droit de passe – et l'acquitte.

Sur les cinq cents, j'en mangis trois,
Cabillou,
J'en fus malad' pendant neuf mois.

Pâquerette s'arrête, expansive par jets, pour cacher passionnément dans son estomac la tête de Tétrelle, prise à pleins bras. Cette fringale satisfaite, elle repart calmée, indifférente, berce la maison entière avec ses litanies de bord, lesquelles suscitent, parmi le personnel, un dodelinement simultané, pareil au balancement d'ours des figurations mimant le roulis au théâtre.

Me mit la main sur l'estomac,
Cabillou…

* * *

Une douce intimité s'établit entre les soldats et les filles, à cette heure transitoire où les services se confondent – comme une garde montante recevant la consigne de la garde qu'elle relève. Ils demeurent côte à côte, toutes misères charnelles exilées, et confondent des désirs immatérialisés,

réduits au souhait d'un labour sans toucheurs et d'une torpeur exempte de sonnaille et de tiques.

Mettez la main un peu plus bas,
        Cabillou,
Vous trouverez pèr' Nicolas…

Favières le trouve en effet, « père Nicolas », dans les nuits du dimanche qu'évoque tout à coup la chanson audacieuse et bonne enfant, obscène et familière.

« Un peu plus bas », n'est-ce pas de sa chute même qu'on s'amuse, de ses complaisances, du gré qu'il sait à Camélia des délicatesses, des attentions, des privilèges dont elle enveloppe leur commerce : ivresse plus rare, canapé réservé aux passes hasardeuses, afin de le recevoir en des draps ingénus ; bougies économisées pour prolonger le bavardage… Il en est venu là, à s'attendrir devant un globe sous lequel, avec la permission de Monsieur, Camélia remplaça les fleurs d'oranger de la patronne par une croûte de pain de munition, semblable aux souvenirs du Siège pieusement conservés dans les familles.

Il en conjecture qu'elle l'aime, singulièrement toutefois, avec des réticences, comme en l'expectative d'une demande, de quelque chose d'inexprimé, qui reste entre eux… Mais il ne scrute pas ces mobiles opaques, s'en tient orgueilleusement à cette confidence chuchotée entre les deux filles, un matin : « J'y vais de mon voyage, » exclamation disant les vibrations inattendues d'une vieille chanterelle condamnée à n'en avoir plus.

Puis, il faut être juste, c’est, pour le célibataire, l’ombre d’une affection, le frôlement d’une caresse, une apparence de confort, hors caserne. Ne pouvant mettre la femme dans leur vie, les militaires y mettent *de* la femme, quelque chose comme l’armature charnelle de l’amour, à défaut d’une possédante occupation de cœur. Et tout, alors, s’innocente, tourne au charme mystérieux, tout, jusqu’à la descente à tâtons, au petit jour, jusqu’au réveil du garçon dont le lit-cage déployé barre la porte et qui la garde, tel un chien couché en travers.

Sa complainte finie, Pâquerette en a commencé une autre qu’elle dévide. C’est l’ouvrage de femme auquel elle voue non ses mains, mais ses lèvres, cousant les couplets les uns aux autres, reprisant un refrain, enfermant une naïve ordure dans les mailles d’un solide tricot, promenant la longue aiguille de son désœuvrement dans une trame chansonnière dès longtemps ourdie.

La mère, ayant quelque soupçon,
Une nuit se lève et s’habille ;
Elle croyait bien qu’un garçon
Était couché avec sa fille…
        Monte doucement
        Frappe : pan, pan, pan…
Colin dans les draps s’entortille *(bis)*.

Et tout à coup, le fil de ce conte rattache le présent au passé de ces femmes, ranime, aux oreilles de Favières, l’histoire par cœur, dite tant de fois, sur l’oreiller, brodée de mémoire par une bouche exercée. Il revoit tout, dans ce couplet : la famille de la fille, son enfance, sa gentillesse pré-

coce, le rendez-vous donné au galant, si touchant, si neuf, – et la chute qu'indique le couplet suivant, simple, idyllique :

« Maman ! ne le découvrez pas,
Il fait plus froid que de coutume ;
Laissez-le coucher avec moi,
Il pourrait attraper un rhume…
    Si vous l'découvrez,
    Maman, vous aurez
Le cœur aussi dur qu'une enclume *(bis)*.

Il passe, dans les voix qui répètent ce refrain, un apitoiement fait de regret inconsolé et de fatalité subie. C'est leur histoire à toutes… Première liaison dévoilée, colère des parents, rupture ou tolérance – pire… Le départ… la rue… la maison… des rêves de retour au pays… fable et réalité : *le petit savoyard* des filles publiques.

… Il pourrait attraper un rhume.

Elles rentrent par là dans le présent, semblent exprimer naïvement le sentiment qui les jette aux bras l'un de l'autre, soldat et prostituée, les pousse à entasser sur le lit de misère capote et jupons, uniforme et hardes, pour avoir plus chaud, pour se défendre à la fois contre les chefs et contre la vie, dans ces refuges sordides et polaires : les lupanars et les casernes !

Un coup de marteau, – leur appel de clairon à elles, et les femmes sont debout ; le poste est relevé, la garde peut descendre. Pas si vite cependant qu'elle n'emporte sa part de la joie commune, car le cri : « Du *streux !* il y a du *streux !…* »

autrefois incompréhensible, annonce aujourd'hui aux militaires initiés l'approche du client généreux.

Ceinturons hâtivement bouclés ; derniers baisers distraits.

— Vous passerez devant nos fenêtres, demain matin ?

— Oui, pour aller à l'exercice, s'il n'est pas possible d'y *couper*.

— C'est parce que nous nous serions levées, pour vous voir, à travers les persiennes.

— Eh bien ! écoutez donc, si nous suivons la compagnie, le clairon sonnera… les *Pompiers de Nanterre*.

Elles sautent de plaisir :

— Vrai ?… vrai ?… attendez, nous allons savoir si c'est vrai…

Pâquerette détache l'enveloppe intérieure d'un paquet de cigarettes ; elle la tortille d'une certaine façon, la fait flamber… Et les cendres se dispersant gentiment, en l'air, comme sous un souffle invisible, la grosse fille crie : « C'est vrai ! » en battant des mains.

Reconduits jusqu'à la porte, Favières et Tétrelle s'y rencontrent avec Devouge, dans les jambes de qui rôde « sa vieille », en chien battu – qui remercierait. Ce sont ses yeux qui frétillent… Puis, une vire-volte et, cérémonieusement, la garde montante entre au Salon.

Cette vie dura jusqu'au printemps. Les fourriers couchaient, le dimanche ; simples visiteurs, de huit à dix heures, deux ou trois fois par semaine. Tout le bataillon était dans la

confidence de leurs amours depuis que la « clique » y trempait. En effet, on ne s'écrivait plus pour se donner rendez-vous. On avait, d'accord, arrêté un système de signaux dont les volets des chambres de femmes, rigoureusement scellés, doublaient le charme et la drôlerie.

— Joue la *Casquette* en passant devant le 44 et nous te payons un verre, disaient Favières, Devouge et Tétrelle au clairon de leurs compagnies respectives.




Et il sonnait la marche, très fier... (Page 118.)

Et il sonnait la marche, très fier, le pavillon de son instrument tourné vers les fenêtres closes, qui, aussitôt, vi-

vaient. Il avait calculé qu'il devait attaquer les premières mesures au sortir du pont, afin de donner aux femmes le temps de se lever, d'accourir…

Au défilé de la compagnie devant le claque, caporal et fourriers avaient ainsi la joie de voir des doigts s'agiter, entre les lamelles des persiennes. C'est alors qu'ils pouvaient venir le soir. Leur visite, au contraire, était ajournée, quand les mains pendaient molles, blanches, pareilles, de loin, à des bas d'enfants sur un séchoir.

Le bataillon, égayé, imaginait la dégringolade des femmes réveillées, leur présence, en chemise, derrière les volets. Le jeu donnait, aux heureux gradés, un renom de débauche dont ils tiraient à la fois vanité et profit dans l'exercice de leurs fonctions. Le soldat leur reconnaissait maintenant une autorité jusque-là marchandée à leur jeunesse, leur avancement rapide. Aux yeux de l'inférieur, ils gardaient quelque chose de l'amant de cœur, on leur supposait des recettes cachées, de mâles expédients, une crapulerie occulte pour laquelle le militaire est plein de respect.

Les sous-officiers admettant difficilement encore que les caporaux-fourriers fussent leurs égaux, malgré les prescriptions récentes et formelles du 28 décembre 1883, les sous-officiers mêmes se laissaient gagner, substituaient aux galons de laine le galon de leur grade et élevaient jusqu'à eux les amants de Pâquerette et de Camélia.

La considération leur venait avec l'avilissement. On les jugea très forts, le jour où ils serrèrent la main à Succot, en ville.

Les officiers ne savaient rien, d'ailleurs indifférents, Tétrelle et Favières ayant l'adresse de se montrer irréprochables dans le service.

Mais le succès ne fut complet que pendant les marches dites d'entraînement.

Devouge avait appris à son escouade la chanson de Pâquerette :

Mon père avait un petit bois…

Et comme l'air rythmait à souhait le pas, bientôt toute la compagnie le sut. De la 4e, il passe à la 3e où Tétrelle aida à l'introduire, reliant, par sa place dans la colonne, sa compagnie à celle de queue. Et à la fin du mois, les « cabillou » couraient d'un bout à l'autre du bataillon, populaires, se prêtant à toutes les variations obscènes que cette gymnastique souffle au soldat : telle une mare qu'on fouette.

Il semblait que le bataillon emmenât le 44 avec soi. La chanson des filles avait remplacé la traditionnelle complainte des fourriers :

Il était un fourrier de chez nous,

d'autant mieux que les hommes ne manquaient pas non plus de la chanter, tournés vers Favières et Tétrelle, avec un petit signe d'intelligence, de complicité aimable.

— Hein ! quel succès ! criait Devouge, dans le rang.

Chaque jour ils s'enlisaient davantage. C'est ainsi qu'à leurs premières révoltes contre le goût des clients pour Pâ-

querette et Camélia, à l'écœurement de ce trafic, succédait l'orgueil de voir leurs femmes plus souvent choisies. La correspondance les amusait, les flattait… Ils ne sentaient plus l'odeur de fond de fosses qu'elle exhalait, ni si elle venait du papier ou de la confidence.

Une fois Pâquerette écrivait :

« Je te fais savoir que tu as un drôle caractère ; je ne pouvais pas renvoyer cet homme qui ne voulait d'autre que moi… Ça m'a tant contrariée de te voir partir fâché que j'ai bu, en champagne, avec Camélia, vingt-cinq francs.

« Ne viens donc pas cette semaine ; je ne pourrais pas payer pour toi. Celle qui t'aime pour la vie. »

Un autre jour :

« Si j'étais riche, je te ferais venir tous les soirs ; mais tu sais bien que ce malheureux commerce ne marche pas fort et que je dois payer assez cher mon linge et tout. Et puis, il faut faire des économies pour te suivre au Havre dans trois mois. Je reste ta petite femme. »

De Camélia à Favières :

« Je t'envoie ces quelques mots pour te dire que je me suis attachée à toi et que mon cœur pense à toi nuit et jour. Si tu peux, apporte-moi un peu d'allumettes, du papier à lettre et quelques *cremos ;* enfin je m'ennuie à mourir après toi. Ta femme pour la vie. »

Ou bien :

« Je te dirai que tu n’as rien perdu en ne venant pas hier avec ton ami car j’avais… Mais c’est fini aujourd’hui. Mon cœur est à toi et je préférerais quitter Dieppe s’il fallait ne plus te voir. Pour la vie ta. »

C’était Camélia qui écrivait toutes les lettres de la maison et il arrivait que Tétrelle reçût la copie d’une page adressée à Favières quelques jours auparavant.

Autour d’eux, la boue montait, plus dense. Comme les femmes continuaient à payer les consommations et qu’elles ne se trouvaient pas toujours là quand le garçon rapportait la monnaie, Tétrelle réduisait le pourboire au strict convenable et empochait la différence.

— Ce qui tombe au fossé est pour le soldat, disait Devouge.

Ils se récupéraient de quinze mois de servitude, les premiers surtout, sans sorties presque, sans femmes, semés de corvées… Paternes, d’ailleurs, des capitaines, lorsque l’infirmerie s’encombrait, ne recommandaient-ils pas, au rassemblement de la compagnie, la maison d’à côté, hospitalière et quasi sûre, au rebours de la plage où guerroyait une concurrence aussi déloyale que dangereuse ?

— C’est plus cher sans doute, ajoutaient-ils, eh bien ! on y va moins souvent ; parce que, voyez-vous, on vous en donne toujours pour votre argent…

— Ils font l’article pour la « succursale », pensait Favières, qui tenait à son idée.

Cependant, vers la fin de mars, les rapports se tendirent.

Favières et Tétrelle ayant trouvé, quelque dimanche, leurs femmes ivres, se révoltèrent, rechignèrent à coucher. Elles furent blessées. Pendant plusieurs jours, elles affectèrent de ne point répondre à la sonnerie du clairon conduisant les compagnies à l'exercice. Les persiennes restaient muettes. Puis, on afficha, de part et d'autre, des exigences risibles ; tout le mauvais vouloir, l'âpre contestation du joueur que la partie n'amuse plus.

Aux prétentions des fourriers qui s'arrogeaient le droit de refuser des clients sur la mine ou sur le costume, Pâquerette et Camélia opposèrent d'étranges susceptibilités, se montrèrent froissées quand leurs amants tutoyaient les autres pensionnaires. Un éclat devenait inévitable.

Il se produisit un dimanche que les militaires étaient arrivés trop tôt, de méchante humeur, par surcroît. Il leur avait semblé, au sortir de chez les Couturier, être suivis par elles. Et le soupçon qu'ils en avaient eu, déjà, s'ancrait. Mais Généreuse et Delphine, loin de paraître offensées, redoublaient d'attentions et de soins, n'apuraient jamais les excuses derrière lesquelles Tétrelle et son ami abritaient leur chômage sentimental.

Ce soir-là pourtant, Favières trouva idiot de stopper au 44.

— C'est bête, ça doit avoir une fin… Je n'ai pas envie qu'elles nous suivent au Havre, moi…

Ils entrèrent cependant, allèrent s'attabler au fond de la salle.

C'était un jour de « streux » et les femmes, *dans le coup de feu*, ne cachèrent pas leur mécontentement.

— Ah ! ben, vous avez le temps d'attendre, dirent-elles, ironiquement.

Ivres déjà, en branle, elles roulaient de bancs en genoux, parmi les vareuses et les blouses, les gens du port, carrés et noueux, et les Italiens, plus grêles, à profils équivoques où l'œil, en coin, luit comme une pointe de couteau. L'alcool flambait dans les prunelles, dans l'haleine impuissante à dissiper l'orage qu'amoncelaient de turbulentes bouffardes sur la bataille du désir et du lucre. Des souhaits s'épanchaient librement, des faces de travail, cuites et fuligineuses, se mariaient furieusement à des chairs de paresse, de veau bouilli, blanches et molles ; et dans une ascension brutale, les caresses prohibées ici, crevaient le plafond, précédaient les couples au creux des paillasses excédées d'inféconde semailles.

Dignes, n'acceptant rien, – qu'une poignée de main, – Monsieur et l'Ami circulaient, dompteur et aide, devant les cages, à l'heure du repas ; tandis que la sous-maîtresse se carrait, en une vice-présidence pleine de noblesse.

Camélia ayant voulu, à l'accoutumée, payer les consommations, Favières repoussa sa main.

— Pas la peine ; c'est fait.

Elle le regarda, vexée, ne vint plus que rarement, dans la soirée, lui offrir une cigarette entre deux absences.

Aujourd'hui, la préférence qu'indiquaient les fréquentes disparitions des deux « sœurs », fâchait les fourriers. Par éclaircies, l'ignominie du rôle qu'ils jouaient les incitait à de grandes résolutions.

— À deux heures, elles seront complètement ivres, dit Favières.

— Veux-tu parier que je ne couche pas avec Pâquerette ? déclara Tétrelle, oui, que je reste avec la maigrichonne en bleu…

Il désignait une petite femme squelettique, garçonnière, commise à l'équivoque satisfaction des picas originaux.

Ils se turent ; Camélia venait vers eux. Ah ! elle n'avait plus ses craintifs : « t'en va pas surtout », avant de monter… Dure, au contraire, elle ne s'arrêta que pour jeter :

— Je viens encore de refuser un coucher. C'est embêtant, après la mauvaise semaine que j'ai faite.

— Fallait accepter, répondit brutalement Favières.

Ils restaient, cependant, sans courage physique pour déserter les bancs où ils étaient écrasés, liés, englués, abêtis et las comme aux soirs des longues marches. Ils ne causaient plus, s'occupaient à des calculs qu'alimentaient les départs des couples, le temps de leur éloignement, l'âge des hommes, leurs vices aussi, toute une basse arithmétique de désœuvrement qu'ils ruminaient dans ce pré rogneux et tondu à langues rabattues.

Ils ne comptaient plus qu'une dizaine de consommateurs ; il n'en demeura plus que cinq, puis deux seulement, à qui Succot signifia l'heure. Alors ils s'en allèrent.

Les filles, ralliées, s'étaient massées, assises ou debout, exténuées, dans des postures de demoiselles de magasin, après une journée de grosse vente, pendant qu'on préparait le souper.

Camélia pourtant se détacha du groupe, vint chercher Favières pour le conduire à sa chambre. Mais comme Pâquerette l'imitait en titubant, Tétrelle la rabroua nettement.

— Je ne couche pas avec les femmes qui ont bu.

— Alors pourquoi m'as-tu attendue ?

Il lui tourna le dos. Depuis quelques minutes, il s'entretenait par signes discrets avec la petite femme maigre… Et elle consentait, amusée, remuant méchamment de minces lèvres. « Oui, pour rien, pour le plaisir de faire enrager l'autre… convenu. »

Et tout à coup, sans mot dire, elle se leva, se dirigea vers la porte, suivie par Tétrelle.

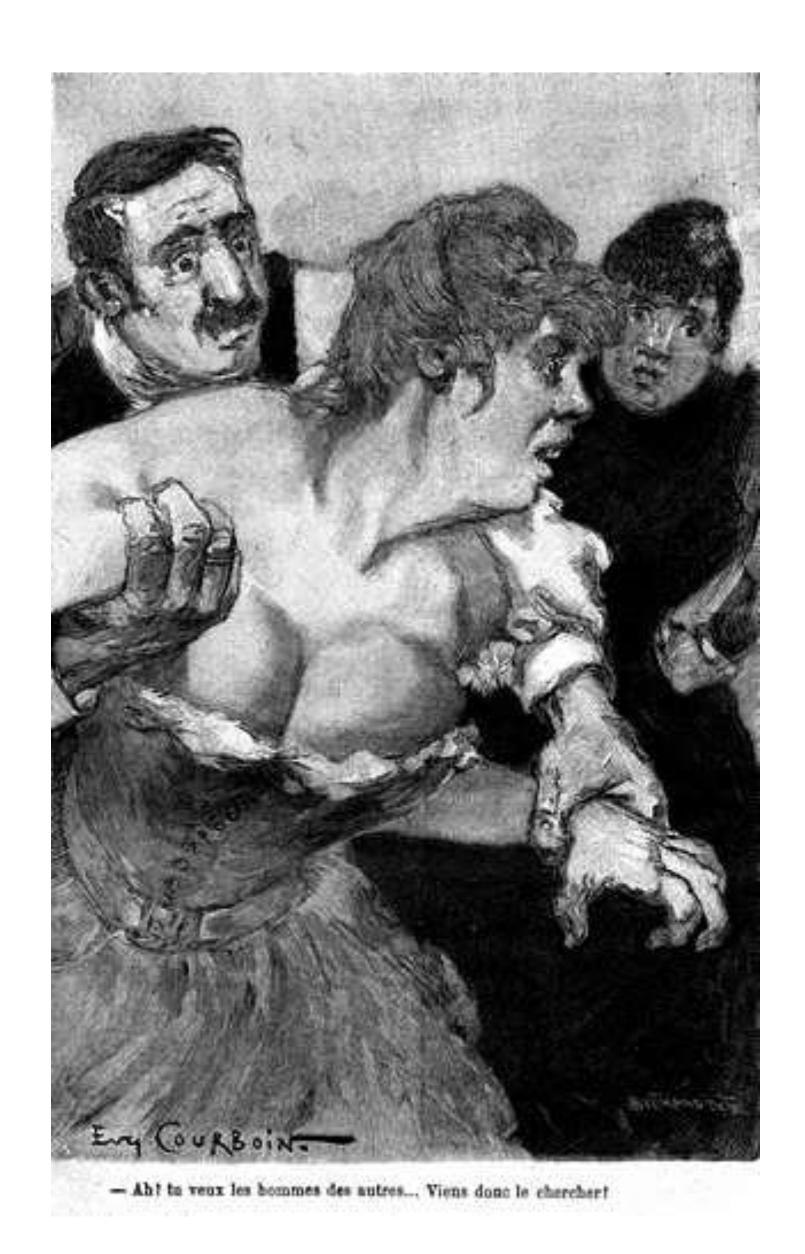
Pâquerette les vit. Interdite d'abord, elle s'étrangla ensuite à crier :

— Ah ! c'était pour ça ! Eh bien ! ça ne se passera toujours pas ici…

Elle se précipitait… Patron et sous-maîtresse durent intervenir, et l'Ami aussi, les filles, le garçon, toute la maison rassemblée, jugeant le cas, sermonnant Tétrelle, contenant la nounou qui hurlait le poing tendu, les yeux jaillissant :

— Ah ! tu veux les hommes des autres… Viens donc le chercher !

Toute sa colère de femme pocharde se partageait entre la Maison et sa rivale, celle-ci immobile, narquoise, se sentant protégée.




— Ah ! tu veux les hommes des autres… Viens donc le chercher !

— Je ne reste pas une minute de plus, d'abord… si on permet ça !

À cette menace, à l'idée de voir partir une de ses meilleures pensionnaires, Succot s'inquiéta, s'érigea en arbitre.

— Voyons… monsieur Tétrelle… ça n'est pas sérieux, hein ? Vous avez votre femme… vous ne pouvez aller avec une autre… Je suis sûr que vous ne ferez point cela… pour la Maison.

Et, de son côté, tançant la maigrichonne :

— Vous n'auriez pas dû l'encourager… Si vous croyez que je n'ai pas vu votre manège… disait la sous-maîtresse.

Alors, un peu calmée par ces marques de réprobation complaisante, Pâquerette sanglota, sans se rendre toutefois, affirmant que… jamais… elle n'oublierait… le procédé… qu'on ne la faisait pas respecter dans ce sale…

Elle disait le mot cru, sans que le patron s'offensât, trop heureux de voir les choses s'arranger, car Tétrelle s'amendait, sacrifiait les grâces grêles du faux éphèbe aux charmes malaxés de la bonne génisse.

— Vois-tu, je l'aurais plutôt tuée… conclut-elle tragiquement, en une de ces minutes de détente où elle attirait la tête de son amant contre l'écluse de ses seins.

Ce fut, néanmoins, une nuit déplorable pour les deux fourriers.

En s'en allant, le matin, Tétrelle lui-même, découragé, préméditait une rupture.

— Figure-toi, là-haut, la scène a recommencé… et les larmes, du respect… une mise en demeure… bref, nous n'avons rien fait… Une nuit dont je me souviendrai !

— C'est comme moi, appuya Favières. Des reproches inattendus : je ne l'ai jamais aimée ; elle voit bien que je me moque d'elle ; je n'en use pas à son égard comme *les autres* vis-à-vis de leurs petites femmes… Du diable si j'ai compris ce qu'elle voulait dire !

Mais Tétrelle, rondement :

— Je le sais, moi, Pâquerette m'a confié… Camélia s'étonne que tu n'aies jamais *passé devant la glace*, oui, les cent sous à la maison… Elle a demandé pour qui tu la prenais…

# VIII

« Sont nommés sergents-fourriers, à la date 15 avril : Tétrelle… Favières… »

Mais c'est un événement attendu ; ils ont porté six mois, réglementairement, les galons de caporal. Une promotion plus surprenante, c'est celle de Devouge au grade de sergent. Son aptitude aux exercices gymnastiques a conquis le commandant. C'est le moniteur de ses vœux, l'ancien lauréat de la société du XX^e^ frisant une de ses petites moustaches brunes qu'on se rappelle avoir vues très haut, entre les cordes d'un trapèze.

Dès lors, la vie s'égaye, se dépêtre du 44, aisément. Une demande d'explication à laquelle les sous-officiers n'ont pas répondu ; et c'est fini. Tout au plus regrettent-ils la correspondance par signaux qui rompait un peu la monotonie des exercices du matin.

En outre, la mise en vigueur du nouveau règlement, abrogeant les dispositions de l'ordonnance surannée du 2 novembre 33, donne un prix estimable aux récentes nominations. En dehors du prestige, de l'augmentation de solde, d'une cabane de berger dans le parc, c'est la salle de police remplacée par la consigne à la chambre, et la réprimande du colonel substituée à la suspension. Le décret du 28 décembre 1883 fait mieux encore. Il supprime l'appel de midi, en armes, prescrit un vague rassemblement de compagnie, lequel, sous des chefs cléments, abrège l'agglutinative singerie d'autrefois.

Sans doute, la vie s'allège… Et les sous-officiers en conviendraient franchement si le bon décret, en réduisant les peines qui peuvent les frapper, n'avait aussi entamé leur droit de punir.

La consigne, voilà tout ce qu'ils ont à leur disposition pour réprimer les fautes de la troupe : quatre misérables jours de consigne, au lieu de la salle de police brandie comme une trique… Et des sous-officiers, des caporaux, déplorent, la mort dans l'âme, cette atteinte au prestige, à la *considération*, défendent âprement cette rognure de galons, s'acharnent sur ces prérogatives en aboyant, voulant l'os tout entier, jusqu'à la moelle, férocement prêts à mordre pour un centimètre de passementerie qu'on leur enlève.

Avec le prêt de sergent et le rabiau, quand ils sont de distribution, les fourriers agrémentent le métier. Le pain fournit peu : demi-ration sur une entrée à l'hôpital ou un départ en permission ; inutile d'en parler.

Mais le sucre et le café qu'on fait porter dans sa chambre avant de les envoyer au percolateur, sont avantageux, soit qu'on revende au cantinier la part prélevée sur les rations délivrées, soit qu'on la consomme aux veillées d'hiver.

Une vie supportable, enfin ; moins de peine, plus de profits, – et *de* la femme.

« J'espère bien que nous serons les premières à voir, ce soir, nos petits fourriers avec le double galon d'or. Généreuse veut qu'on les arrose. »

C'est Delphine qui écrit. Elle ne dit jamais : maman, mais : Généreuse, par une sorte de complicité dans le départage d'années qui transmue en sœur – la mère.

Ce samedi, en effet, Favières et Tétrelle les trouvaient charmantes… Seulement, tandis que le Parisien rapportait toutes leurs prévenances à la magie du galon, Tétrelle étayait des regains charnels avec cet argument pratique : « Ici, ça ne coûte rien. »

La soirée eut la douceur d'un renouement. Le 44 laissait une lacune à combler, et les deux sous-officiers se jugeaient évidemment très malins d'avoir, dans leur débauche, conservé ce coin, après tout préférable à la salle commune du claque.

À neuf heures et demie, les deux femmes posèrent les volets.

— Maman est couchée… Elle a pris le petit avec elle… Nous allons manger des vignots.

Et cela, jusqu'à cette intime collation, le travail des épingles, piquant au fond des coquillages le petit ver pareil à une grosse tanne, la bouteille de cidre et la galette feuilletée, tout rappelait les débuts de leur liaison, la scène d'abandon, parmi le couvert bousculé. Le gaz éteint, les identités se poursuivaient. Mais Favières, qu'une arête de la table venait de labourer, s'arrêta net.

— Non… écoute… pas de plaisir… à l'hôtel.

Elle se récria.

— Eh bien ! chez toi ?…

Elle réfléchissait, mais il la sentait gagnée, préparée à cette demande.

En effet, presque aussitôt :

— Comme le petit est malade, il va probablement coucher avec maman pendant quelques jours… Je veux bien te donner ma clef… demain… Mais tu es le premier. (Il pensa : voilà qui m'est indifférent.) Ne dis rien à ton ami… que Delphine ne sache pas… Tu t'en iras avec tes camarades et tu reviendras une demi-heure après. (Il pensa : Qu'est-ce que je ferai pendant cette demi-heure-là ?) Tu retireras tes souliers et ton sabre pour monter ; et tu passeras bien doucement devant la porte de maman… qui a le sommeil léger…

— Tétrelle… ho ! nous allons nous faire signaler, s'écria Favières, déjà debout, d'un mouvement de bel égoïsme.

Et, dehors, aux plaintes dont l'autre accueillait ce départ précipité, il répondait par la nouvelle de la capitulation de Généreuse, du rendez-vous finalement arraché.

— Tu as de la chance, toi, observa piteusement le rural. Obtiens donc que Delphine couche avec sa mère… On s'arrangerait toujours.

— Je verrai… déclara Favières sans entrain ; ça dépend de la vieille.

Le café fermant, la clef de la chambre dans sa poche, Favières, le dimanche soir, rôdait par les rues de Dieppe, en attendant le moment de rentrer, attentif surtout à éviter la rencontre des collègues questionneurs. Il en avisa deux cependant, qui feignirent de le croire en chasse.

Il se félicita : « Je leur fais prendre le change. »

Non pas que le scrupule de compromettre Généreuse l'arrêtât. Mais il pressentait des complications imbéciles : le café vide, du moment qu'on connaîtrait les préférences de la patronne, l'aïeule intervenant, cet endroit de diversion et de

repos, ce havre, ruiné, dévasté, alors qu'il était si facile d'avoir le confort discret, comme un bon termite dans le bois hospitalier. Puis, à la gloriole d'avouer les femmes du 44, succédait la peur des *responsabilités,* venue avec les galons, peur qui fait du sous-officier un être louche *fricotant* vis-à-vis des devoirs moraux, de même qu'à l'égard des corvées, et transportant dans toutes les circonstances de la vie le détachement cassant qu'exprime la locution : n'être pas de semaine.

Il entendait n'être pas plus souvent de semaine chez Généreuse qu'à la caserne. Et cette large indifférence, gagnant tout, gangrène incurable, proclamait éloquemment la misère du métier, le désintéressement de la vie, faite inutile et oisive, déroulant, d'après l'emploi du temps mensuel, les combinaisons rabâcheuses des jours, telle la mêlée d'un jeu incomplet, de trente ou trente et une cartes seulement.

Recommencement encore, cette promenade qu'il faisait seul, cette fois.

Il avait une femme aujourd'hui, et c'était pourtant la même traînerie, à dessein d'assommer les heures, d'en tuer deux, dix, vingt-quatre d'un coup, pour être libre plus tôt.

De la place Saint-Jacques, il aperçut, dans la croisée de sa maîtresse, la tache fixe d'une lumière indicatrice. Alors, il s'approcha de la petite porte, au flanc du café, entre deux boutiques, et il tâcha de l'ouvrir sans bruit, sans frottement des ais, tout en dépêchant cet équivoque crochetage à pareille heure.

Entré, la porte refermée, les difficultés s'annonçaient : escalier en limaçon, sans palier ; adossé contre le mur, dans cet immédiat boyau, déchaussement d'une main, tandis que

l'autre isole le sabre jouant au fourreau et le fourreau égratignant la paroi… Enfin, les souliers ôtés, tenus aux dents, par le tirant, la montée lente, écoutante, suspendue aux cris des marches, au cliquetis de l'arme, à l'imminence du ridicule qui bafouerait ce militaire reniflant ses bottes et serrant les fesses.



Généreuse est en haut, pieds nus et dévêtue…

Généreuse est en haut, pieds nus et dévêtue, surveillant l'ascension. Il entre chez elle, glacé par la verticale de son doigt sur la bouche, et il examine pendant qu'elle le décharge, cette chambre qu'occupent toute un large lit de cam-

pagne atteignant presque le plafond et une armoire profonde et haute à battants sculptés.

— C'est pas grand ici, tu vois, mon petit homme, murmure enfin la jeune femme qui s'est verrouillée, avant d'escalader l'entresol spacieux où elle s'étend.

Favières respira, peu excité par ces apprêts, cette réception à la muette. Aussi prit-il soin, tout d'abord, de ranger les vêtements qu'il enlevait, de façon qu'il pût les reprendre aisément, au matin, quand il s'en irait.

— Ton sabre… prends garde à ton sabre, disait Généreuse, du haut de son observatoire.

Il se hissa jusque-là et, assis dans le lit, souffla.

— Allonge-toi, conseilla-t-elle, tu vas te cogner.

Perplexe, il obéit, sentant en effet le plafond peser, vaguement. Mais comme, installé enfin, il la prenait dans ses bras :

— Ne remue pas trop… Maman couche au-dessous.

Alors il s'immobilisa, non sans lâcher cette remarque :

— Guère amusant le voisinage.

— N'élève pas la voix, Delphine entendrait, reprit Généreuse.

Résigné, il la laissa parler, chuchoter des reproches attendris où passaient les noms de Pâquerette et de Camélia.

— Eh bien ! oui, nous vous avons suivis… Crois-tu donc que vos amis, voyant l'intérêt que nous vous portions, ne

nous ont pas tout de suite averties ? Mais nous savions bien que vous nous reviendriez… Seulement, là, c'était pas gentil de prendre du rhum à la maison pour le donner aux filles… dis, était-ce convenable ?

— Pas moi… Tétrelle, protesta Favières, très calme.

À cette minute, il la méprisait absolument, pour sa tolérance. Elle aussi, subjuguée, à l'exemple de la troupe, par ce cynisme soldatesque, se frottait contre lui, comme à un vice neuf où elle se retrempait, lui sachant gré presque de s'être mis en quête d'inconnu, de variétés… Il comprenait cette dépravation à son étreinte, aux narines qui le flairaient, à un jeu de comparaisons cherchées dans ses souvenirs.

— Parle-moi…

Elle rêvait, évidemment, d'accorder le son de sa voix avec un idéal bâti seulement, comme une préparation de couturière, du travail réservé pour la solitude des après-midi et des veilles désertes.

Il répondit en douche :

— Tu as une bien belle armoire.

— Elle est du temps, gémit Généreuse.

— De quel temps ?

— Du temps.

Et elle fit diversion en vantant la petitesse de ses mains qu'elle embrassait, de ses oreilles, où elle attardait ses lèvres – et la douceur de sa peau parisienne, plus douce, par contraste, sous la toile écrue, sanglante d'un matricule au coton rouge, à la place du cœur.

Mais les caresses voyageant, il s'échappa, au supplice entre cette femme et le plafond si bas qu'il semblait descendre à chacun de leurs mouvements.

Elle insista, alors il prêta l'oreille, jouant le sursaut.

— Chut !… on a marché… ta mère…

Et comme elle n'entendait rien, naturellement, il chantonna :

« La mère ayant quelque soupçon,

Une nuit se lève… »

Il pensait : « Ah ! tu veux du 44… Je vais t'en donner… Tiens ! J'ai encore rapporté ça… »

Aussi bien Généreuse écoutait, amusée.

— Ça vient de là-bas, hein ? dit-elle, à la fin.

Il crut la froisser en répondant : « Oui » ; mais, comme enlevée d'un coup de fouet, elle se rua sur lui, compulsant sa chair savante et discrète, pendant que le plafond aréné les emmurait.

Tous les dimanches furent les mêmes, pendant deux mois.

En partant, le matin, avec les précautions prises à l'arrivée, Favières avait l'impression du service commandé, de la corvée semblable à celles dont un roulement détermine le retour. Il descendait de garde, indubitablement. Même lassitude, même vacuité cérébrale.

Il se rappelait les nuits passées sur la planche : aucune différence. Généreuse devenait d'autant plus la chaîne prolongeant l'autre, qu'elle se révélait amoureuse, gourmande d'une peau rarement rencontrée sous le gros grain des capotes et les cuirs d'ordonnance. Et, certains jours, Favières en venait à se reprocher de n'avoir pas, dans son choix hasardeux, empoigné Delphine. La mère eût, décidément, mieux convenu à Tétrelle, d'appétit plus robuste.

Au résumé, dans cette liaison, seules charmantes se suivaient les fuites, au petit jour, les premières goulées d'air frais, au long des bassins, dans la paix finissante d'une aube de printemps, trempant l'épiderme de nuage impalpable arraché par bandelettes aux nuptialités crépusculaires.

Il retrouvait, au poste, les sous-officiers permissionnaires, couchant en ville, n'importe où, fût-ce chez la Mouvette, la balayeuse quinquagénaire qui raccrochait les sergents de planton, les alléchait par des promesses de café bien sucré… Elle était fameuse au quartier, la providence des célibataires qu'achevaient de conquérir une propreté légendaire, des faveurs restreintes aux sous-officiers, la quasi-sécurité enfin de cette retape municipale.

Mais les sous-officiers, pour la plupart, couchaient préférablement au *Cheval Blanc*, au sortir du bal de Neuville où ils s'approvisionnaient de gibier : filles en condition, ouvrières de la manufacture des tabacs, femmes sans âge, sans métier et sans corset, vivant de la garnison, des quatre sous patiemment disputés aux ladreries galonnières.

Le *Cheval Blanc* était une précaire hôtellerie, à grandes chambres nues, garnies de lits et d'images militaires d'un solide comique. Là se rencontraient, en chambrée de deux, le hasard aidant, les sous-officiers mêmes que la caserne faisait

voisins de sommeil. Et il y avait, pour eux, une joie profonde à continuer, côte à côte, en des brancards parallèles, la corvée quotidienne, à se regarder vivre jusque dans l'amour, l'un sur l'autre penché, à changer de femmes et de lit, comme de fusil.

C'étaient de célèbres nuits dont on pouvait parler ensuite huit jours durant, une débauche bonne enfant, familiale, consacrant l'existence commune et condamnant le « suisse » dans le libertinage ainsi que dans l'ivresse. Copieuses suées sur la même litière, soulageantes ponctions… Ces soirs-là, les images de feu Lavrate semblaient peintes dans le fond des saladiers de vin violet, refroidi.

Dieppe, le Pollet, Neuville, Arques même et Saint-Nicolas, distants de plusieurs lieues, s'associaient aux gaietés du sabre. L'hospitalité s'élargissait, l'uniforme triomphait partout. Des rêves d'accueil, en des intérieurs civils, de pâtée offerte, partagée, se réalisaient.

C'était Blanc, le sergent de la classe, se soûlant effroyablement avec les pompiers de Neuville, sous prétexte d'apprendre les batteries à leur tambour.

C'était Édeline réussissant à s'introduire dans une famille où il enseignait la gymnastique à un mioche malingre.

« Ça le développera… Excellent pour le corps… Mise en garde en deux temps… Une, deux… Repos. »

Il dînait, flattait le père, s'insinuait dans les bonnes grâces de la mère, tout près d'atteindre son but : le gîte, la table et… le reste, ce qu'il appelait « les accessoires de solde ».

C'était Devouge, fréquentant toujours au 44 et répondant à Favières qui s'en étonnait :

— Tiens ! trouve-moi autre chose, toi !

… Devouge et sa « vieille » ; Devouge ayant brosseur et déclarant ne plus pouvoir manger sa gamelle, le dimanche.

C'était Petitmangin, affriolé par sa femme mariée, ne recevant plus de lettres d'elle sans les élever à la hauteur de l'œil, avant de les ouvrir, comme un œuf dont on escompte la fraîcheur.

C'était Montsarrat, nanti de linge, nourri, blanchi, aimé ; et Favières, et Tétrelle et Peuvrier, l'énorme adjudant, reçu à cœur ouvert et vaguement fiancé, à Saint-Nicolas, en forêt d'Arques, où la création d'un stand l'avait envoyé camper, les derniers mois.

La civilomanie s'étendait aux grades inférieurs, voire aux simples bibis de 2e classe. On avait « quelqu'un » en ville, qu'on visitait à des époques échelonnées, un ami flanqué de garances des journées entières, et semblant promener, collées à soi, des sangsues gorgées.

Une sorte de revanche préméditée, de prostitution pacifique, de crapulerie sournoise, analogue au plaisir que prend un maçon givré de plâtre à frôler une redingote, une tenue de monsieur.

Civil, dans la bouche du soldat, cela n'a d'équivalent que : *pante*, dans l'argot des souteneurs.

Le cantinier lui-même, jusque-là gardé à vue par les adjudants qui exploitaient son célibat désœuvré, s'affriandait d'une petite Polletaise, rouleuse et rouée, qui, venue d'abord sous couleur de réparer le linge, puis sautée dans le comp-

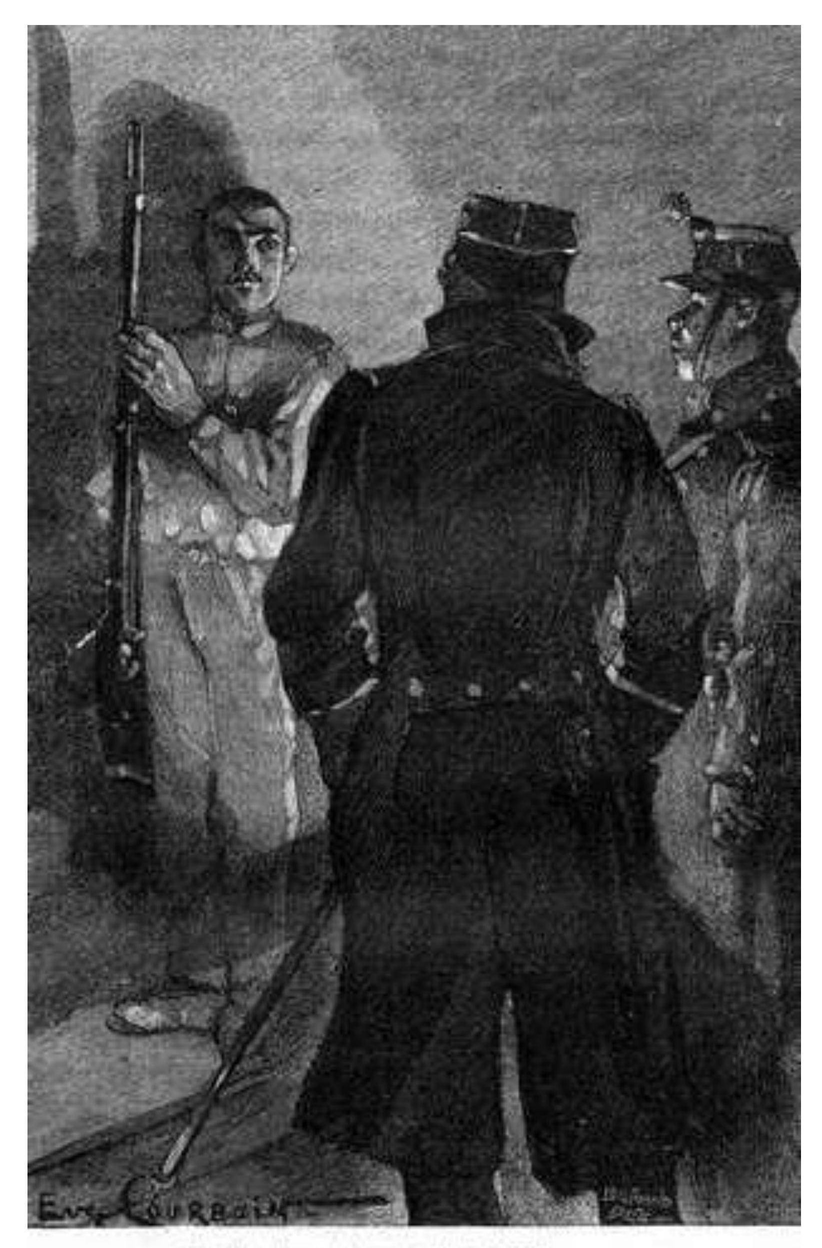
toir, en aide supplémentaire, ne s'en allait plus, couchait à la caserne, à l'insu des officiers, sinon de l'adjudant de semaine, lequel fermait les yeux, par intérêt.

Alors, il n'y eut plus au bataillon que trois hommes réfractaires à ces amours de pré, à toutes amours : l'adjudant Laprévotte, traînant par les rues et les chambrées une croupe désolée, sous l'irréprochable deuil du dolman ; le sergent-major patito Chupin, enragé de romans populaires et de virtuosités recluses ; et le petit caporal Chuard, l'ancien valet de ferme.

Celui-là se dégrossissait, rendait de réels services à Favières qui l'employait, au bureau, à des *tracés* ingrats, des besognes encore inférieures à celles où s'abîme le caporal-adjoint. Le paysan s'acharnait, s'exerçait à la ronde, à la bâtarde, – à l'orthographe aussi, dont son fourrier lui inculquait, entre deux états, les notions. Rien ne le rebutait. La soupe mangée, après une marche de huit lieues, il était là, n'abandonnant l'âpre étude de la théorie, qui lui brisait le crâne, que pour *mouler* les copies de décisions où sa main s'appliquait.

C'est lui qu'on avait surpris, élève-caporal, après l'extinction des feux, étudiant les principes du port d'arme sur une marche d'escalier, traitant sa mémoire comme il traitait la terre, l'ensemençant ainsi qu'un champ stérile qui doit rapporter à force d'entêtement et de labour.

Quelquefois il lui échappait : « Je crèverai dans la peau d'un cabo et d'un pédezouille », mais cela dit avec une énergie dans le regard qui démentait l'assertion, chantait l'escalade des grades accessibles.



C'est lui qu'on avait surpris, élève caporal,...

Un dimanche soir, une altercation s'éleva entre Favières et Tétrelle, au sortir de chez les Couturier.

Depuis que le Parisien partageait la chambre de Généreuse, les ébats dans le café, à gaz éteint, lui paraissaient superflus. Il y coupait court en s'esquivant dès la fermeture et en entraînant son ami, tandis que Delphine montait se coucher en même temps que sa mère.

Des scènes divisaient les deux femmes, mais courtes, sourdes, dans le dos de la grand'mère ignorante, de terribles

duels où « la sœur aînée » se trouvait désarmée par cette enfant de quinze ans à peine, ressuscitant son passé, perpétuant l'odyssée de la fille à soldats, mais décadente, commençant par où toutes finissent : la pouille des grades inférieurs.

Delphine rapportant à Tétrelle le souvenir de ces querelles, dans des bouderies, des refus, il se décida enfin à intervenir.

— Que veux-tu que j'y fasse ? s'écria Favières au premier mot.

— Tu pourrais bien, comme autrefois, rester un peu… attendre…

— Quoi ? Que tu aies fini ?… avec Généreuse sur les genoux, dans l'obscurité… merci !

— On n'a pas de femme, alors.

— Je vais tenir la chandelle, parbleu !…

Tétrelle parti, vexé, Favières revenait vers le café, se glissait dans la maison avec les soins habituels.

Généreuse l'attendait, couchée, toujours si haut qu'elle avait l'air d'être dans une soupente.

Il se déshabilla ; mais comme il atteignait péniblement le bord du lit, la stupéfaction l'y cloua. Derrière sa maîtresse, dans la ruelle, l'enfant dormait, joli, tassé, arrangé vraisemblablement pour occuper peu de place.

Elle surprit son geste, et tranquillement :

— Maman n'était pas bien ce soir… elle m'a rendu le poulot.

— Il fallait me dire…

Tout désir mourait en lui devant cette enfance, cette chair légère, prompte à crier. Il s'éloigna de Généreuse, se fit petit aussi, ramassé, sans mouvement.

Mais elle :

— Il te connaît… Oh ! j'ai bien pensé… Et puis, tiens…

Elle allongea le bras et, par-dessus Favières, éteignit la lampe… Sa main, au retour, se posa… Mais il demeurait inactif, les yeux fouillant la nuit du côté de ce fragile témoin dont il s'alléguait illusoire curiosité.

— Tu l'aimes bien ?… demanda tout à coup Généreuse, d'un élan de passion où toutes ses affections se fondaient, si bien qu'il ne savait plus si c'était la mère ou l'amante qui parlait.

Il répondit vaguement :

— Mais oui… oui…

— Embrasse-le.

Il résista.

— Tu veux ?… Je vais le réveiller… Quelle idée !

— Tu ne l'aimes pas !

Il dut se pencher, baiser l'enfant par-dessus la mère ; et ce baiser était comme l'absolution de celle-ci, la capitulation des derniers scrupules, l'approbation donnée à cette présence…

Généreuse le comprit. Elle l'attira ; il céda… sans entrain toutefois, avec le cauchemar d'étouffer sous lui, de *laminer*, de réduire à rien, la sommeillante, l'angélique enfance…

À l'aube, une sensation de fraîcheur, de caresse délicate, le réveilla. Penché sur lui, le poulot avançait et retirait sa menotte alternativement, et, avec des grâces de jeune chat, devant sa mère assoupie, – jouait.

# IX

Le bataillon quittait Dieppe dans un mois, à la fin de mai.

La vie devint insupportable.

Le désir de reconduire au Havre une troupe *à la hauteur* animait les décisions quotidiennes du commandant Mauvezin. Officiers, sous-officiers et soldats étaient sur les dents, exténués par des marches, des exercices en terrains variés, destinés à briser le corps. « Marche d'entraînement cette après-midi ; chargement complet (l'itinéraire annonçait huit lieues) ; marche demain matin ; départ à cinq heures, on parcourra 30 kilomètres ; à la rentrée, la soupe mangée, dernière marche : trois lieues. » Pour la bonne bouche !

À chaque sortie, on visitait trois sacs par escouade, afin de punir les tireurs au cul tentés de s'épargner le poids de l'*ordonnance*. Salés également, ceux qui n'étaient pas reconnus malades par le médecin-major. Celui-ci, d'ailleurs, n'exemptait personne. Les visages s'allongeaient ; les pieds se talaient ; les officiers, commandés à tour de rôle, cependant, alors que la troupe, elle, était debout tous les jours, à toute heure, les officiers eux-mêmes s'énervaient à voir le commandant, calme, à chaque tournant de route, tantôt derrière la colonne, tantôt débouchant à l'improviste sur son cheval bai, ou surgissant, à la pause, pour faire *installer* un homme, vérifier le contenu des sacs, des bidons. Plus rude aux officiers responsables qu'aux soldats, il rachetait vis-à-vis de ceux-ci ses exigences de rude chef par un parfait mépris pour les inspections de détail, le fignolage en chambrée,

l'astiquage des ardillons, les supplices réels de la troupe. Bourru, mais juste, entendu et crâne, il la pliait, d'un coup de genou, comme une femme prise de force, tombant ensuite à l'adoration du mâle.

« Il la connaît », disaient les soldats, et c'était, dans leur bouche, un brevet de capacité, de popularité, qui les mettait à la discrétion de Mauvezin, dans cette garnison où il était le maître, au milieu d'une famille dressée, disciplinée, façonnée à ses goûts. Certainement, il regretterait Dieppe, car rentré dans le giron, que serait-il ?… Un simple chef de bataillon aux mains du colonel.

Autour de lui, en revanche, on souhaitait le départ. Tout craquait ; les profits de la place s'émiettaient ; à l'automne, la garnison prendrait possession du nouveau fort, sur la route de Rouen, hors la ville. Finis les beaux jours, les bons rapports avec le civil, la vie de plain-pied, porte à porte. L'antique caserne, exténuée elle aussi, au retour des marches militaires, geignait, râlante, achevée à coups de souliers et de crosses de fusils. Plus larges, les trous s'ouvraient dans les planchers ; on ne réparait plus rien ; et les pluies consommaient l'œuvre de destruction, coulaient silencieusement comme des larmes de vieille femme qui s'écoute pleurer.

Est-ce qu'on ne supprimait pas déjà l'indemnité de logement aux officiers et les trois francs mensuels qu'allouait la municipalité aux sous-officiers ? Cet appoint, au dernier prêt, c'étaient deux nuits au *Cheval Blanc*, les saladiers de vin chaud, l'aumône à la fille…

Aussi bien, peut-être, cela valait-il mieux, le *Cheval Blanc* et le bal de Neuville devenant peu sûrs depuis que les Italiens des chantiers y fréquentaient. Des rixes préparaient une

catastrophe ; un sous-officier n’avait échappé au couteau qu’en dégainant ; et le poste, un soir, devait sortir pour protéger Devouge, chassé du 44 par une bande de forcenés. Car, dans leurs relations galantes, les militaires couvaient des ruptures. Des maîtresses se reprenaient ou s’accrochaient davantage pour qu’on les emmenât ; des promesses se rappelaient ; de féroces égoïsmes transsudaient ; toute la lie de ces amours vénales s’étalait en taches pâteuses, comme le fond du dernier saladier de vin frelaté, bu ensemble.

Peuvrier, relancé par les parents de la fille qu’il avait courtisée à Saint-Nicolas, n’osait plus sortir ; et Devouge, un soir, ayant déclaré à « sa vieille » qu’il entendait n’être point suivi par elle au Havre, Laure s’échappait du 44, dans son costume de travail, venait, à minuit, demander son amant à la porte du quartier. La sentinelle, le caporal, tout le poste, eussent profité de l’aubaine, si Succot n’avait rejoint sa pensionnaire, dans la guérite.

Édeline, après le fils, ayant voulu initier la mère aux joies d’une gymnastique appropriée : « Mise en garde en deux temps… une, deux… », le mari s’était fâché, fermait sa porte.

Le commandant, averti, par une lettre anonyme, du concubinage du cantinier, invitait celui-ci à régulariser une situation impossible au Havre ; enfin Schnetzer que Marie, la maîtresse de Montsarrat, continuait à recevoir, à des intervalles réguliers, Schnetzer, entraîné par un sevrage prochain, à double dépense, recourait à une application semi-mensuelle de la consigne qui lui garantissait l’éloignement de l’ami du cœur.

Seuls, cependant, Blanc conservait l'estime des pompiers de Neuville et Petitmangin décidait sa femme mariée à le suivre au Havre.

Par surcroît, arrivèrent, un matin, les permutations de Favières et de Tétrelle. Sans doute, il fallait qu'ils fissent leur stage ; mais ce grade de sergent, dans de nouvelles compagnies, Tétrelle à la deuxième, Favières à la première, les livrait à de malebêtes exaspérées par le trimage du moment, ruant, passant sur leurs subordonnés, rages, dégoûts et colères.

Ce fut l'enfer.

Partagés entre la surveillance de leur section, les marches et les plantons qu'il fallait prendre, le sac à peine déposé, Favières et Tétrelle s'abandonnaient au découragement des premiers mois, dans l'apprentissage de nouvelles corvées, de fonctions où ils payaient pour tous, enragés, mordus et mordant, parcourant les chambres, lorsqu'ils étaient de semaine, comme de mauvais chiens échappés. Ils étaient si tranquilles à leur table de comptables ! Et combien préférable le bureau à cette pièce énorme où les sergents de deux compagnies étaient relégués, dans une collectivité de bêtise et de transpiration qui ressuscitait les réveils fétides de la chambrée !

Tétrelle, lui, regrettait surtout le rabiau, les fructueux tours de distribution, ce tran tran de vol si commode. Il était brouillé avec Favières, dont la complaisance ne s'était pas ranimée aux objurgations qui l'attisaient. Il lui reprochait le refroidissement de Delphine, une bouderie de rancune qui suspendait tout commerce, et, privé des confidences de son ancien ami, il ne savait pas la nouvelle dont le collage de celui-ci s'étoilait, – à la façon d'une vitre heurtée.

— Je suis enceinte, oui, de quatre mois, voilà !

Cette déclaration, Favières l'essuyait, un dimanche soir, entre les bras de Généreuse.

Elle disait le jour : « dans le café, sur cette chaise qui lui brisait les reins… parfaitement ». Puis, des récriminations : « Jamais elle n'avait eu de chance ; pourquoi trois à elle et pas à d'autres ? Était-ce juste, enfin ? Qu'est-ce qu'elle avait fait au bon Dieu pour qu'il la frappât ainsi, au ventre ? Que deviendrait-elle si sa mère s'apercevait de sa grossesse ? »

Favières pensa : « Eh bien ! et les deux premières fois ? »

Mais elle continuait :

— Tu comprends, si je ne t'ai rien dit jusqu'ici, c'est que j'espérais toujours… Ah ! j'ai tout fait, va… On m'avait conseillé l'absinthe ; j'en ai pris… des verres, oui ; tu te rappelles, il y a quinze jours, quand tu m'as trouvée si drôle ?… C'était ça… Mais je suis dégoûtée ; le cœur me lève rien qu'à voir cette saleté-là… quand j'en sers…

Elle se pencha sur le silence de son amant :

— Ça t'embête, hein ?

Il répondit :

— Dame !

— Pourtant, mon petit homme, ce n'est pas toi le plus à plaindre. Si tu savais comme tout va mal ici… Tu ne vois rien. Depuis que vos camarades ont eu vent de nos relations, personne ne vient plus. Maman se félicite de votre départ, de l'arrivée du nouveau détachement qui permettra peut-être à l'établissement de se relever. Mais je ne verrai pas cela.

— Comment ? demanda Favières, inquiet.

— Je ne pourrai pas rester ici… grosse… Je me serre encore… à me cramponner quelquefois pour ne pas défaillir. Mais, dans peu de temps, la dissimulation ne sera plus possible. Alors, il faudra que tu t'occupes de me trouver une chambre, au Havre. Je chercherai de l'ouvrage après mes couches. J'ai été repasseuse avant de tenir le café avec maman. Je me placerai facilement.

Il ouvrait la bouche pour combattre ce projet ; mais il céda à de vagues scrupules – momentanés.

— Oui, c'est à examiner, quand je serai là-bas.

Examiner quoi ? Il ne savait pas bien lui-même. D'ici là…

Il y eut un grand silence entre eux, puis :

— Figure-toi, murmura-t-elle, je n'osais pas te dire… je croyais, ensuite, que tu ne voudrais plus…

Cette insinuation, voilant l'appel de la chair toujours amoureuse, toujours attachée, le révolta. Il pensa : « Ah ! pour sûr, ce soir au moins… Non ! trop bête ! » Et tout haut, sans répondre autrement à l'invite :

— Quelles idées !

La vérité c'est que ce ventre le repoussait, lui semblait maintenant énorme, et rond, et haut, touchant le plafond descendu, l'embarrassant, comme cette paternité que son amour-propre et les antécédents de Généreuse lui faisaient tour à tour accepter et nier. Et puis quoi ? Il demeurait, dans l'un et l'autre cas, aussi peu engagé vis-à-vis d'elle. Il retournait au Havre, et ce départ arrangeait tout. Évidemment, elle

ne l'y suivrait pas. Il avait tort de s'arrêter à cette fable de la grand'mère courroucée. Elle ne chasserait pas sa fille au moment où le nouveau détachement…

Et, auprès de sa maîtresse, le sous-officier songeait complaisamment à son successeur probable, entraînant cette méchante histoire à l'oubli.

Il ne lui restait plus qu'une colère, une seule… contre le mystère de la fécondation, ce trémoussement créateur… et sur une chaise… c'était stupide ; elle devait se tromper. Il n'imaginait pas ce résultat possible sans une apparence de confort, presque de l'application, le vouloir d'une seconde, l'éclair d'une pensée. Mais rien… la procréation tant magnifiée, l'appel à la vie, réduit à ce jeu de pair ou non (père ou non lui traversa l'esprit et le fit sourire), tout cela s'abîmait dans un ridicule aggravé par l'uniforme. L'uniforme ! autre canaillerie au fond ! Il pouvait en bâcler des enfants… à la grosse, en deux temps… une, deux ! comme disait Édeline, – et décliner ensuite toute responsabilité, le rengagement, au besoin, mettant la barrière de l'apport dotal entre les supplications de la mère et l'indifférence du papa. Commode le métier. Donc, à la hussarde !

— À quoi penses-tu ? fit Généreuse.

— Aux ennuis que tu vas avoir, répondit-il, gravement.

— N'est-ce pas ?

Il croyait, par ce thème à méditations, s'affranchir de ses doléances, mais elle lui réservait encore la surprise de ce cri idiot, dans un rire qui ne sortait pas :

— Vois-tu ? S'il allait venir au monde avec un pompon !

À partir de cette nuit. Favières ne coucha plus, le dimanche, prétextant le service de semaine, les plantons, les préparatifs de départ. Ils ne se voyaient plus que dans le café, deux minutes.

— Ça va ? disait légèrement le sergent, lorsqu'il était seul avec sa maîtresse.

Et il étudiait son ventre, en arrivant, sans doute sous l'influence de ses craintes, à le trouver phénoménal et s'étonnant d'être le seul à s'en apercevoir. Des jours, il souhaitait que la grand'mère apprît tout, afin d'en finir d'un coup. D'autres fois il préférait que la scène eût lieu quand il ne serait plus là, afin d'en éviter les éclaboussures.

Il était temps décidément que le bataillon fût relevé. Le charme paraissait rompu par Blanc, que Schnetzer, avec le concours de la rosse d'adjudant Rupert, venait enfin de convaincre d'ivresse dans le service, malgré le « raidissement » légendaire du sergent dont les attitudes d'aplomb, stupéfiantes, niaient la ribote que confessait contradictoirement une inénarrable gueule vultueuse à veinules violacées, gonflées de vin prêt à gicler.

Court-Bouillon l'avait salé : quinze jours de consigne à la chambre, avec promesse de cassation à la première récidive.

La veille du départ, Favières alla prendre congé de Généreuse.

Il la trouva dans le café désert, sentant la faillite ; et, aux premiers mots, elle le touchait par une tristesse affectueuse, différente du gros épanchement qu'il redoutait.

Elle avait fait un petit paquet : « Il y a une bouteille de vin blanc, que vous boirez, Tétrelle et toi, à la première

pause, en pensant à nous, – et un petit flacon de rhum pour vos bidons. Ah !… et puis des bandes, pour tes pieds ; j'ai coupé une chemise… À quelle heure partez-vous ?

— Cinq heures.

— Je vous verrai passer de ma fenêtre… Je te chercherai… en serre-file, n'est-ce pas ?

Il rectifia :

— Non, à la droite de la première section, sans doute.

De sa grossesse, pas un mot. Elle dit seulement :

— Tu m'écriras ? Occupe-toi de me trouver une chambre dès que tu seras arrivé. Je vais bien m'ennuyer.

Il l'embrassa sans répondre. Alors, comme il était près de la porte :

— Hein ! tu ne te soucieras guère de moi… dans huit jours ?

Il protesta, lui retourna le trait :

— C'est comme si je te disais…

— Oh ! toi… tu laisses un souvenir…

Ce fut la seule allusion qu'elle se permit. Le judas s'ouvrit, au plafond.

— Maman !… C'est elle qui ne vous regrette pas… et elle ne sait rien… si elle savait !…

Une longue poignée de mains… et il s'en allait, déconcerté.

Tout d'une pièce, c'est ainsi qu'il l'avait toujours considérée. Cet ambigu de putinerie et de bonne enfance, de dévergondage et de délicatesse dans les adieux, les petits soins de la veille, cela le surprenait comme une révélation… la révélation d'une Généreuse meilleure, avec des débris de cœur rassortis sous la mamelle. Au résumé, il gardait, de cette dernière entrevue, le vague malaise d'un état transitoire, la gêne d'un fil à la patte, – qu'il tirerait jusqu'au Havre.

Cinq heures. Le bataillon en colonne de compagnies dans la cour de la caserne, tenue de campagne ; tout le ménage sur le dos.

Une matinée fraîche et claire de printemps, où il semble qu'il pleut du ciel. L'appel… et, lointain, on dirait parodiant, un chant du coq en écho. Puis, dans le silence retrouvé, des vols, des pépiements, une discrète musiquette d'adieux.

Toute la vieille, la chancelante caserne : bâtiment A, à droite, bâtiment B, à gauche, se penche sur le départ, à poutres ruinées, à toitures glissées, en auvent, – se penche, sentant bien que c'est la fin, la vie qui s'en va d'elle, son dernier sang, dans ces lochies de culottes rouges faisant, à ses pieds, une mare clapotante dont la porte du quartier, grande ouverte, promet l'écoulement.

La marche du régiment… Les compagnies font : par le flanc droit, et défilent. Dieppe, le Pollet, dorment. Quelques fenêtres s'ouvrent, cependant, et derrière des rideaux soulevés, des réveils s'effarent. Cinq ou six personnes sont venues saluer des officiers ; et c'est toute la députation qu'envoie la Ville à cette garnison qu'elle a choyée pendant trois ans. Le civil a sa revanche, rejette la sangsue avec mépris.

Dans l'indifférence ambiante, le bataillon se resserre, se contracte ; les compagnies semblent entrer les unes dans les autres, se former en carré défensif contre ce tas de pierres muet.

À l'église Saint-Jacques, Tétrelle et Favières se retournent.

La boutique des Couturier est fermée, mais les deux femmes sont là-haut, à leur fenêtre, le regard hésitant. Entre l'allège et l'accoudoir, le ventre de Généreuse s'encadre, surplombe… Et pour Favières, c'est son enfant qu'elle lui tend, de loin, comme elle peut…

Il revoit, une minute, les six mois passés là et il les trouve lourds de cette liaison, du souvenir de Camélia aussi, – lourds comme cette boue des chantiers, des quais, qu'ils emportent aux semelles, épaisse et noire. Ah ! du galon, par exemple, il en a pris – et de la dégradation en même temps, inversement… Il retrouve l'ordre de ses promotions aux degrés d'infamie qu'il a descendus. Le dernier correspond à sa permutation. Ah çà ! est-ce qu'il va traîner cela jusqu'au Havre, attaché à ses godillots et à sa conscience ?

Mais, ils sont maintenant sur la route ; derrière lui, un soldat s'écrie :

— Y a qu'une chose que je regrette : le pain.

Tandis qu'un plaintif essai de « cabillou » avorte piteusement, succombe sous un chant martial que le ciel profond recueille et que la brise propage.

Et Favières pense que, peut-être, c'est vrai ; que leur mémoire, bientôt, de cette étape de leur vie, retiendra seulement la qualité des boules de son délivrées par une entre-

prise particulière, moins lésineuse que les manutentions pressurées.



Tandis qu'un plaintif essai de « cabillou » avorte piteusement, succombe sous un chant martial...

Aussi bien, les semelles allégées, à mesure qu'ils s'éloignent, ne soulèvent plus qu'une fine poussière ; et de même qu'ils la chassent, d'une chiquenaude au pantalon, de même, à la pause, le vin blanc de Généreuse libère la gorge un moment obstruée, entraînant à l'égout du corps les glaires tribulants et les pustules sentimentales.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

# DEUXIÈME PARTIE

# LE HAVRE

## I

En arrivant au fort de Tourneville, Favières trouvait une lettre de Généreuse.

« Mon bon André,

« Je voudrais savoir si ton voyage s'est bien passé, si tu as été bien reçu chez les gens qui t'ont logé, et surtout si tu n'as pas trop souffert de tes pieds et eu besoin des bandes que je t'avais coupées. M'as-tu vue, en partant, comme je t'ai vu de ma fenêtre ? Le temps me semble bien long loin de toi. Tu sais que si je voulais t'oublier, je ne le pourrais pas. J'ai quelque chose qui m'oblige à penser à toi continuellement. Le nouveau bataillon est arrivé à Dieppe. Les fourriers viennent à la maison. Il y en a un qui te ressemble, mais sans tes petites mains blanches et ton air embêté que j'aimais tant. Maman est contente de voir qu'on se remet à fréquenter le café. C'est pour cela qu'elle ne s'aperçoit de rien. Pourtant je grossis toujours, j'ai dû lâcher mon corset. Avant-hier, j'ai été malade. J'ai bien cru que j'allais te mettre père. On voulait aller chercher le médecin ; tu penses bien que je m'y suis opposée. Alors maman m'a fait purger et depuis je ne souffre plus. Hâte-toi de me trouver une chambre. Je travaillerais

d’abord chez une blanchisseuse pour reprendre le courant. Enfin, fais pour le mieux et écris-moi bientôt.

« Delphine embrasse ton ami, je t’embrasse de tout mon cœur.

« GÉNÉREUSE COUTURIER. »

Faut-il répondre ? Tout de suite Favières se posa la question.

— Bah ! dix lignes n’engagent à rien.

Il s’assit devant la petite table noire, réglementaire, à deux tiroirs ; mais, ayant levé les yeux sur la fenêtre de sa chambre, au rez-de-chaussée, ce qu’il vit le souleva de dégoût, lui mit aux doigts une plume rageuse, postillonnant, dans un besoin de décharge immédiat. Il n’était point là depuis vingt-quatre heures qu’il regrettait déjà la vieille caserne du Pollet, cette crasse et cette ruine, l’eau triste des bassins et la baïonnette des mâts plongée dans le ciel saignant des couchants.

Ah ! il peut l’ouvrir sa fenêtre, pour ce qu’il découvre à travers les barreaux, de la grosseur du poignet, qui la défendent inutilement ! Des talus, les cuisines, les latrines… S’il se retourne, c’est l’odieuse pièce blanchie à la chaux, à plinthes figurées par un sommaire goudronnage. Mais ici, l’insalubrité s’aggrave d’un plancher bitumé, glacial, et le long des murs, un suintement sans arrêt délaie l’ordure déposée par les occupants successifs. Serait-on mieux dans les chambres en façade, avec la vue du mur frangé de feuillage de la promenade de Tourneville et le spectacle seulement annuel d’une foule de Toussaint, pèlerinant sur la route du cimetière ? Non, Dieppe était préférable – et le sordide faubourg, et l’ac-

cablant hiver, la détresse des sorties dans les bourrasques, le gel et l'ennui !

Les ascensions quotidiennes auxquelles est vouée la garnison du Fort, pour le service, lui ôtent l'envie et le courage de descendre en ville par distraction.

Autant s'enterrer là, en cette nécropole, voisine de l'autre, où les travaux de défense, à la nuit tombante, s'érigent en tumulus lugubres, par delà les rangées de maigres arbres où s'emmêlent les nuées. Autant, vautré sur son lit, se laisser manger par la moisissure et pourrir doucement dans l'aquarium peuplé de poissons rouges, le ventre en l'air !

Ce n'est point qu'il soit consolant, cependant, le partage de sa chambre avec Vaubourgeix, le sergent rengagé remplissant, à Dieppe, les fonctions de vaguemestre. Une brute.

— Si j'ai été bien logé à l'étape ? se demande Favières, près de répondre à la question de Généreuse.

Il pose la plume et se les remémore, les accueils divers de ses hôtes de hasard.

Saint-Valéry, quartier des Bassins, quartier des veuves aussi, veuves de pêcheurs : une vieille femme pauvre donnant son lit, sa chambre ; elle eût donné son cœur à manger…

Fécamp, des bouchers, jeunes mariés, une gentille chambre où rien n'est dérangé pour recevoir les soldats annoncés : tapis par terre, dessus de lit ouvragé, bijoux dans une coupe. Le compagnon de Favières s'arrête à cette constatation. Le militaire, le premier, s'étonne qu'on n'enferme pas ce qu'on a de propre, quand il passe…

Goderville, chez le juge de paix : le coucher, au grenier, et la chandelle, strictement. La ladrerie du riche représentée par un petit homme à lunettes, accordant, à l'arrivée et au départ, une poignée de mains, rien que cela, mais généreuse, nourrie, pleine du bienfait de sa condescendance.

« Il a été bien reçu, oui. Il n'aura pas le temps, avant huit jours, de chercher une chambre, car il a pris le service de semaine en arrivant et cette tuile est encore alourdie par la revue trimestrielle à laquelle ils doivent se préparer, à peine installés. »

Favières termine sa lettre, y ajoute, en postscript, qu'il n'a pu faire la commission de Delphine, sa brouille avec Tétrelle durant toujours. Ils prennent leurs repas à la même table, côte à côte, sans se parler.

Aucune allusion à la grossesse de sa maîtresse. « La lettre pourrait s'égarer », se dit le sous-officier. Mais la vérité c'est qu'il ne trouve pas un mot et que ses entrailles de père demeurent étonnamment indifférentes.

Aussi bien, il ne mentait pas : les premiers jours de son retour au Havre furent intolérables. Le réveil sonnant, il était assailli par les multiples corvées de son grade, de son tour d'aboiement. Aboiement pour arracher les hommes de leur lit ; aboiement pour hâter la toilette du casernement ; aboiement pour réunir et conduire les malades à la visite, présenter la garde, astiquer, peigner, torcher sa section soumise à l'inspection préliminaire de l'adjudant, de l'officier de peloton, du capitaine, du commandant, du colonel… toute la meute, avant l'arrivée du grand veneur !

— Trop mou, sergent ; vous ne punissez pas assez. Faut-il qu'on vous serre la vis pour vous apprendre votre métier ?



— Faut-il qu'on vous serre la vis pour vous apprendre votre métier !

C’est la voix du capitaine Chapelin, commandant la 1re, un inculte voyou en qui alternent l’arrogance du cocher de maître et la familiarité du palefrenier.

Arrivé à l’ancienneté, d’une ânerie replète, Chapelin, d’ailleurs, avouait volontiers qu’il se servait des théories pour éteindre sa bougie, allumer ses pipes, etc… Il n’avait pas même la discrétion de l’etc. Son vocabulaire, crottin de trente ans d’écurie, son facile tutoiement, leurrant le soldat

d'une fausse camaraderie, eussent fait la joie des chambrées, si cette inégale rondeur ne se fût doublée d'une rosserie de serre-fesses, qu'une observation ou la simple appréhension d'une critique incitaient à d'absurdes exigences, à des tracasseries sans nom. À l'approche d'une revue, les sous-officiers, ses auxiliaires, étaient sur les dents, devenaient, mordus par lui, pareillement enragés. La situation journalière s'encombrait de punitions prononcées par le capitaine pour entretenir le zèle de ses subordonnés, et par ceux-ci pour mettre leur responsabilité à couvert.

Favières, répugnant à ce jeu et, probablement, ne faisant que traverser la compagnie comme stagiaire, avait tout de suite déplu à Chapelin.

— Attention, sergent ; je vous ai à l'œil.

Et cet avertissement, dans sa bouche, équivalait à quatre jours de consigne au moins, à brève échéance.

La revue trimestrielle, ainsi préparée, fut saluée comme une délivrance, les dernières gouttes de l'ondée.

Dans la cour de la caserne de Strasbourg, les quatre bataillons et les deux compagnies de dépôt s'encaquaient, dès le matin, à intervalles serrés économiquement, pour obtenir un front de troupes ne débordant pas les côtés du quadrilatère. Pour la première fois, Favières voyait tout le régiment réuni. Les alignements pris, dix fois rectifiés ; délivré du torticolis par le commandement de « repos », il faisait connaissance avec le corps des officiers, au complet.

Bidel, le petit lieutenant-colonel, et son inséparable cravache ; un air d'entrer dans la cage du régiment pour y

dompter des féroces édentés et rogneux, blasés sur les coups de botte ; – le Major, monté en épingle de cravate ; – M. le médecin-major de 1re classe, lequel a la tête des cadavres qu'il a faits, blafard et l'œil de merlan ; – le capitaine-trésorier, épais, inquiet, dépaysé, comme sous un déguisement : vingt kilos dans le fond de sa culotte ; – Vert-de-Gris, le capitaine d'habillement, sur la lamentable épée de qui semblent être tracées les divisions du double mètre, habituellement brandi ; – M. Angelini, le chef de musique, long et pensif, portant dans son vaste front toujours penché le génie du pas redoublé et du solo de clarinette…

De ci, de là, dans les compagnies, maintenant, la bonne figure d'un père de famille bourgeoisant sous le dolman et la visière du képi en abat-jour, en pensant : « Mon Dieu ! si c'était fini ! » ; les trente ans de service de Chapelin allant directement au soldat et l'interpellant : « Relève ton pantalon » ; un vieux capitaine gourmandant son caporal d'ordinaire avec une ingéniosité d'épicier avisé.

Puis, en face de ces épaves de 70, la jeune armée, les produits apparemment dissemblables, de Saint-Cyr et de Saint-Maixent, l'officier sorti du rang, se targuant, vis-à-vis du soldat, d'une roublardise acquise dans la pratique du métier et s'abaissant à des constatations qui révèlent moins une capacité qu'une origine ; Saint-Cyr suppléant par une raideur élégante et dégoûtée à l'expérience qui lui fait défaut, et Saint-Maixent affirmant la sienne en de tatillonnes persécutions ; Saint-Cyr, riche et frais émoulu, promenant un index méprisant sur l'équipement inspecté ; Saint-Maixent, pauvre et vexé, plongeant brutalement la main dans le sac pour en inventorier l'ordonnance, des cartouches à la brosse à graisse…

Ainsi, tous les visages scrutés livrent leur secret, surpris dans leur balancement récréatif sur l'escarpolette de la jugulaire.

Mais le chef de bataillon de semaine, un zélé entre deux âges, tout en toc, du sourire en râtelier à la poitrine corsetée, se précipite au-devant du colonel Le Taillandier, qui vient d'entrer par la porte dérobée ouverte dans le mur séparant sa maison de la caserne.

Pour les hommes et les officiers mêmes, c'est Beaux-Pieds, un Breton à grosses moustaches blanches qu'épaississent et prolongent des touffes de poils prises dans la barbe. Des gloires d'un passé impérial, il n'a conservé qu'une carrure de cent-gardes et des pieds, des pieds vraiment petits, des pieds qu'il regarde en causant, en dictant, en marchant – et qu'il couche, dresse sur la pointe, avance, retire, impose à l'attention de l'interlocuteur, du passant, de messieurs les officiers : « Hein ! qu'est-ce donc que vous dites de cela ? Vous ne croiriez jamais que je chausse du… devinez ?… »

Mais il vieillit, la limite d'âge va l'atteindre et on l'a vu, seul, en un coin de quartier, les considérant, ses chers beaux pieds, d'un œil de statue dont la base est ruinée.

— La musique est là ?

C'est sa première question, sa préoccupation de tous les jours, trahissant l'invétéré goût de parade de l'ancien séducteur, médiocre stratégiste.

Oui, la musique est là, sa dernière conquête, avec ses valses en bouquets, ses mélodies évocatrices, ses fantaisies sur de très vieux opéras que le colonel a fredonnés dans leur fleur, aux jours de gala… Et quand il fait signe au chef de

commencer, c'est comme un flacon qu'il débouche et d'où s'échappent, dans du bruit, des odeurs surannées et des souvenirs éventés, approximatives restitutions d'autrefois.

À présent, il guette, à la porte du quartier, l'arrivée du général… Il l'a aperçu, se retourne, lève le bras… Au commandement, répété par les chefs de bataillon, les troupes mettent la baïonnette au canon, et portent les armes, immobiles…

— Comme des murs ! crie le lieutenant-colonel, dans la cage.

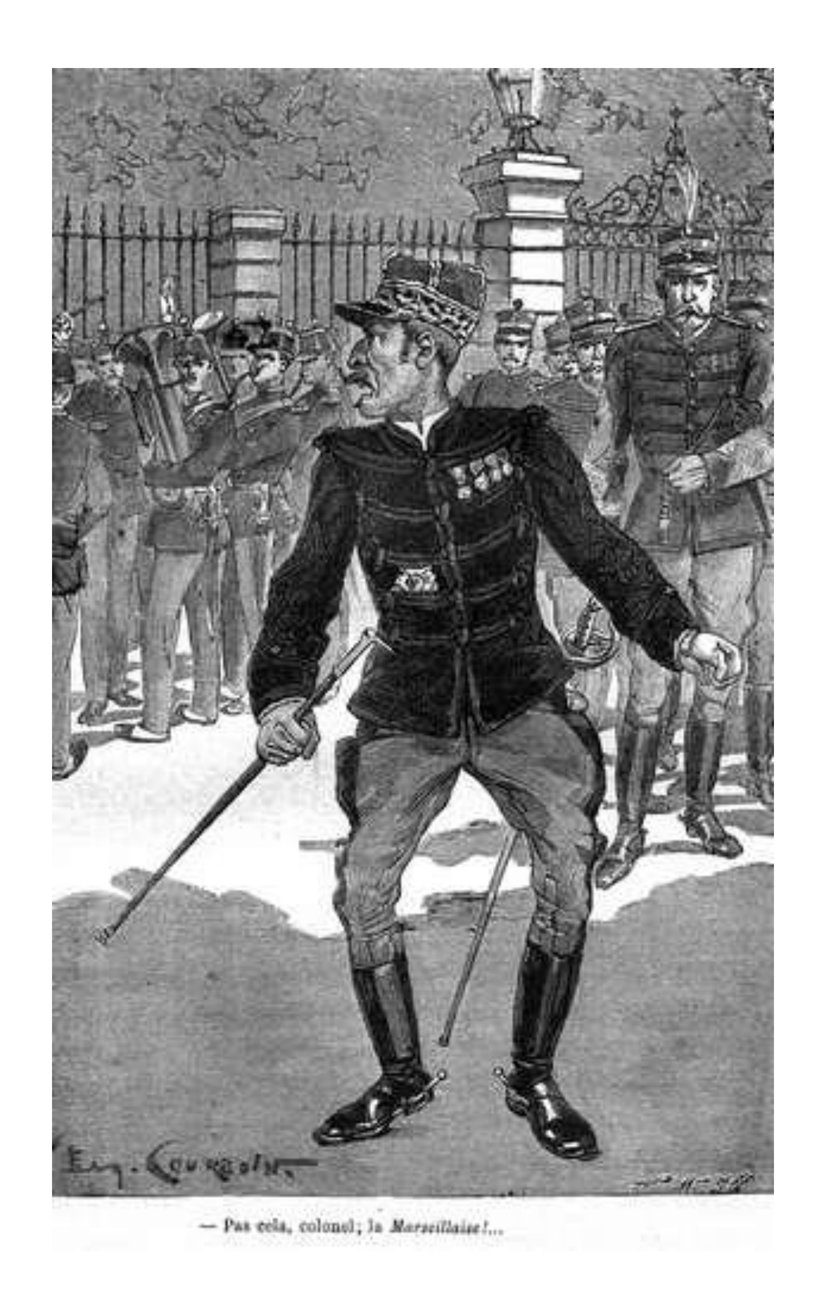
Et c'est bien cela : un mur qu'écrête le rang de taille fidèlement observé, un mur sur lequel le soleil joue dans les pointes luisantes, ainsi que des culs de bouteilles.

Un grand silence ; une attente prolongée. On a, à l'accoutumée, exécuté le mouvement trop tôt, alors que l'inspecteur était à peine en vue ; et c'est pour Favières et cent autres avec lui, sujet de plaintes sourdes. Le bras s'ankylose, éternise la conservation d'une position suppliciante.

Cependant, le colonel s'avance encore, salue de l'épée, tandis que la musique, massée au centre de la cour, attaque une marche.

Mais le général paraît, furibond, petit, chétif, hargneux, l'air d'une figurine japonaise terreuse et grimaçante. Et, les épaules secouées, il crie :

— Pas cela, colonel ; la *Marseillaise*…



— Pas cela, colonel; la *Marseillaise*!...

Puis, dans le désordre d'un changement de cartons, il passe lentement devant le front de troupes, accompagné, à distance respectueuse, par l'état-major consterné. Comme les compagnies ne mettent l'arme au pied qu'au fur et à mesure qu'il les a examinées, la gauche du régiment se morfond... Deux hommes lâchent leurs fusils et sont emportés, malades. Mais le général n'en a cure, continue sa tournée, suivi nez à derrière par le colonel et un officier d'ordonnance recueillant les crottes de sa critique.

— ... Sac trop bas... Pas d'uniformité dans les couvertures de bidons... Port d'arme défectueux... trop long... (Je

crois bien, pense Favières, à qui s'adresse ce reproche dont ses doigts crispés ont peine à tenir compte.) Collets de capotes gras… Épaulettes mal ajustées…

Plus rapidement le général flaire le second rang, s'arrêtant toutefois pour inviter un homme à offrir le pied, comme un cheval qu'on ferre.

« … État de la chaussure laisse à désirer, vous voyez… » ; et il s'éloigne pendant que, congestionné, sur ses talons, le colonel, en passant, tire à boules de loto sur l'infortuné capitaine à qui appartient l'homme remarqué.

La *Marseillaise* jouée, reprise même, la musique risque légèrement, oh ! sur la pointe des notes, de timides variations sur un air connu – qu'aime tant le colonel ! Elle voudrait que lui seul l'entendît ; elle file les sons en sourdine, avec une modestie qui demande grâce pour eux. Mais le général, républicain austère, renseigné sur les petites faiblesses de son subordonné, se donne le plaisir politique de le contrecarrer et mâchonne : « Pas fini de nous endormir », si bien que le colonel fait un signe presque douloureux, répressif et remerciant à la fois. Et le morceau s'achève honteusement, à flatuosités effarouchées.

Au défilé maintenant. Les commandements se croisent, les fractions conversent, le régiment, refoulé dans un angle de la cour, s'y resserre, pressé, tandis que le général s'établit en face de la porte du quartier où s'amassent des badauds contenus par le factionnaire.

— Pour défiler… en avant… marche !…

Les bataillons s'ébranlent, prennent leur distance, vont se ranger à l'opposite, se tasser à nouveau, aux ronflements de la musique renforcée par les tambours et les clairons. Et

ce mouvement assimile, quelque temps, le régiment à un immense accordéon, les pelotons successifs représentant assez exactement la plissure du soufflet alternativement tendu et replié.

— Eh bien ! là, ça n'est guère imposant, songe Favières.

Il a ouï parler du frisson qui fripe l'échine, au spectacle de ces magiques défilés. Il élève son âme pour y allumer l'enthousiasme. Mais il a le malheur de jeter un coup d'œil oblique sur sa section et c'en est fait de ses velléités de chauvinisme. Un flottement s'est produit. Les grands gaillards de la droite oscillent, coude à coude, comme une bande en goguette ; et la gauche se hâte, perd le pas… Dans leurs capotes trop longues, on dirait que les petits soldats marchent sur les genoux. Les officiers ont une tête terrible de représailles rageuses. Et les dessous de cette famille, son linge sale, montrent des taches et des trous lamentables. La bonne rosse qu'est le troupier, à son heure, fait hypocritement payer au chef ses exigences, ses taquineries, l'ennui des exercices, devant l'inspecteur attentif.

« Ta théorie… tes manœuvres… en voilà le fruit !… Grogne, punis, promets de nous revaloir cela… N'empêche que le général t'a coté, mon bonhomme ! »

Aussi Favières réserve-t-il son jugement. Entre ces quatre murs, le défilé devait être ce qu'il a été. Il n'y a pas, dans la présence refrognée du général, la somme d'électricité indispensable pour enlever des troupes. Il faudra les voir dehors, dans la foule, les acclamations : le bain-marie de l'ovation populaire.

— Messieurs les officiers au centre.

Ah ! descendus de cheval, en bottes, ils sont vraiment peu enflammants !

Les jeunes et les grands tiennent encore, mais les petits sont grotesques, traînant leur sabre, et de gros vieux, les jambes écartées, sur une bête imaginaire, ont cet œil rond, anxieux, de l'homme dans la culotte de qui une catastrophe se consomme.

Ils forment, au milieu de la cour, un tas rouge et or parmi lequel on voit mal le général… pas content…

— Je recommande à votre attention… J'appelle votre attention… Votre attention doit se porter sur… Faire disparaître les lacunes de l'instruction…

Des phrases toujours les mêmes, des paroles filtrées, réglementaires, que le colonel écoute en regardant confidentiellement ses jolis pieds.

— Vous pouvez, messieurs, reconduire les troupes dans leurs casernements respectifs.

Le bataillon de Sainte-Adresse défile d'abord, suivi par les compagnies de Tourneville.

— Les hommes de votre section ne marchent pas en ordre, sergent Favières ; vous aurez quatre jours de consigne. Je vous ai prévenu ; vous vous relâchez… Le général, d'ailleurs, l'a constaté comme moi.

Ça y est ! Il la portera comme une croix, l'observation du général. Elle est sans prix. Il prévoit qu'il la paiera cher.

Le désagrément de cette punition prolongeant de quatre jours, à l'expiration de son service de semaine, son internement au Fort, ce désagrément s'accrut d'une nouvelle lettre

de Généreuse, courte, mais inquiétante. Elle le priait de lui trouver une chambre n'importe où, à n'importe quelles conditions, sa grossesse et la connaissance qu'en avait sa mère lui rendant laborieux le séjour de Dieppe.

« J'espère te dire tout cela en détail dans quelques jours. Ne crains pas que je te sois à charge. Il me revient une petite somme de la succession de papa. Dès que le notaire aura réglé nos comptes, je pourrai partir. Réponds-moi bien vite. »

— Plus souvent !… Une frime !… Comme si la mère ne savait pas à quoi s'en tenir depuis longtemps !…

Et Favières, jetant la lettre au fond de son tiroir, n'y pensa plus.

Ah ! le moment était mal choisi pour s'embarrasser d'une femme. Où prendrait-il le temps de la voir, consigné, fatigué, tourmenté, comme il l'était depuis son arrivée au Havre ?

Le colonel, en effet, ne négligeait rien pour faire sentir au bataillon rappelé, qu'il avait changé de maître. À la tolérance du commandant Mauvezin, gardant ses rigueurs pour les infractions graves à la discipline et conservant aux peines, par l'application mesurée qu'il en décidait, leur caractère d'exemple et de justice, le chef du corps substituait une règle étroite s'attaquant moins sévèrement aux véritables manquements qu'aux fautes légères.

Par une inconséquence singulière chez ce vieil amant du prestige, c'est contre les efforts tentés par les sous-officiers pour rehausser modérément le contestable éclat de leur tenue, qu'il sévissait de préférence. Faux-cols, manchettes, chaussure et drap plus fins, *fantaisie*, si timide et innocente qu'elle fût, le trouvaient inflexible, comme si l'uniforme des

gradés réalisait un maximum d'élégance qu'on ne dépasse pas. Aussi fallait-il voir le dédain dont écrasaient leurs collègues de la ligne, les maréchaux de logis d'artillerie affranchis, par la bénignité de leur colonel, de tout ce qui enlaidit, avec préméditation, le fantassin.

Dans la même garnison, porte à porte, la contradiction était flagrante.

Devouge même, dont les grâces, le sourire à soi-même, la capoulomanie de joli sous-off, se permettaient quelques accrocs au règlement, avait été refroidi par les quatre jours à la chambre que lui avait valu une cravate d'un bleu plus pâle que le bleu en vigueur. Du coup, on devait remiser les accessoires délictueux au fond des placards, des malles, des valises, en dépit des injonctions qui condamnaient encore cet emmagasinement. Les derniers contrevenants, pourchassés, capitulèrent après une descente d'officiers, à l'improviste. Ceux-ci se retirèrent, comme de parfaits huissiers, persuadés qu'en dehors du couchage autorisé, l'étroite boîte à deux compartiments à laquelle les sous-officiers étaient réduits, ne contenait plus qu'un bagage véniel.

Ces vexations, ces agaceries de pion, cet asticotement sans trêve, tuaient les germes de rengagement éclos dans quelques esprits.

On les comptait, au régiment, ceux qui « repiquaient ».

Si l'on exceptait les jeunes gens aspirant à Saint-Maixent et, par-là, espérant s'évader sous peu, le 167e ne s'était attaché que ses adjudants à perpétuité, alléchés par la fallacieuse promesse d'emplois civils à l'issue de leur libération ; puis deux sergents : Vaubourgeix, le camarade de chambrée de Favières, et un garçon qui se faisait un irréconciliable enne-

mi du colonel, en déguisant l'envie de changer de corps sous une demande d'envoi au Tonkin. Le Taillandier non seulement avait refusé, mais, au mépris de l'ancienneté et de l'excellence des services, il promettait à Vaubourgeix la première place d'adjudant vacante, sacrifiant sans hésiter le soldat qui sollicitait la faveur de risquer sa peau, à l'ancien vaguemestre avare de la sienne.

Celui-là, d'une tranquillité parfaite, exaspérait Favières toujours grommelant. Il se soulageait en criant ses colères, durement, en s'imaginant qu'il en souffletait le rengagé, comme si toutes ces misères étaient son œuvre et qu'il les eût sanctionnées en disant, après cinq ans de chaîne : j'en redemande.

Vaubourgeix restait coi, insensible, confit dans son grade. Paysan, hier, il avait brosseur, une section à ses ordres et se montrait autoritaire et dur à ses inférieurs, comme les misérables lorsqu'ils prennent du commandement. Naïvement, même, quand le Parisien consentait à l'écouter, il confessait qu'il ne regrettait pas sa détermination.

— Je servais les autres, on me sert ; – je me levais tous les matins, hiver comme été, à quatre heures et je couchais dans une soupente, au-dessus des chevaux ; j'ai un bon lit et, souvent, de grasses matinées ; – je passais dehors quinze heures sur vingt-quatre, par tous les temps ; quand il pleut, pas d'exercice et sommeil à discrétion ; – je mangeais des pommes de terre et de la viande une fois par semaine ; j'ai du rôti tous les jours, je suis bien nourri, bien vêtu, obéi, et la solde me rapporte le double de ce que je gagnais en m'esquintant, sans parler des dix bonnes années qu'il m'aurait

fallu pour amasser les deux mille francs de ma prime de rengagement. Sûr que, si c'était à refaire, je le referais !…

Il professait un large dégoût du travail, subissait en souriant toutes les avanies, plutôt que de retourner à la terre, attendait patiemment ses galons d'adjudant, comme du dessert, après le second plat, à la cantine.

— Et après ?

— Après ?… une petite femme… des économies ajoutées aux miennes… petit commerce… pas grand mal… ; c'est à chercher d'ici là.

Un mauvais bougre, au fond, d'une rapacité au moins égale à l'avarice de Tétrelle. Il leur arrivait de sortir ensemble et de s'attabler devant un litre de boisson de trente centimes. Et la drôlerie, c'était de les voir passer là, face à face, deux, trois heures, muets, inactifs, interprétant au gré de leur désir réciproque, les rares gestes qui présageaient l'ouverture d'un porte-monnaie. À la fin, celui des liardeurs qui se décidait, versait juste la moitié du prix des consommations tandis que l'autre, vexé, complétait la somme.

Bien nourri ! Il n'y avait qu'un Vaubourgeix pour se déclarer bien nourri !

D'abord, les craintes affichées, en quittant Dieppe, quant à la qualité du pain fourni par la manutention havraise, ces craintes s'étaient, sans retard, réalisées.

Les boules s'émiettaient dans les sacs où des mitrons militaires les empilaient artificieusement ; la croûte soulevée, comme un cartonnage, crevait au déballage et justifiait l'expression consacrée, en laissant couler un généreux son. C'était une ordure immangeable rappelant aux Parisiens le

pain du siège, et que, par deux fois en huit jours, le commandant, averti, avait renvoyée.

En outre, la cantine, depuis le collage de Burel, devenait atroce.

Dans l'expectative d'imminentes épousailles, la roulure de Dieppe se carrait, n'admettant pas qu'on fît remonter à son arrivée dans la maison, l'apparition de la mauvaise chère sur les tables.

Elle recevait de haut les réclamations des sous-officiers, les leur faisait payer en odieuses ratatouilles, en cailloux de jardin, en viandis faisandés, en salades véreuses, en pâtes grignotées, semblables à ces rondelles qu'on met sur les cors.

— Qu'ils se plaignent à l'adjudant-major !

Mais, ou bien l'adjudant de bataillon, le gros Peuvrier, chargé de lui transmettre les doléances, les arrêtait au passage, tenu par la gueule, une note de cantine qui s'arrondissait en vieillissant ; ou bien le capitaine traversait hâtivement la salle des sous-officiers, à l'heure des repas, goûtait les plats d'un œil arbitral et prononçait, en se dérobant :

— Je ne sais pas vraiment ce que vous voulez de mieux !

Puis la cantine n'était pas seulement insupportable à cause de la nourriture, les tares du local augmentaient encore la maussaderie des deux réunions journalières.

Si l'insalubrité reconnue du Fort, rendait inhabitables pour tout autre que le soldat, les chambres du rez-de-chaussée, les sous-sols où était relégué Burel, les sous-sols où traînait salement par terre la nappe d'un jour sépulcral glissé des soupiraux ouverts sur les fossés, les sous-sols sibé-

riens au mois de juin, – guettaient les sous-officiers, après une marche ou quelque exercice caniculaire, et leur jetaient aux épaules le peignoir d'après le bain… Le peignoir était un suaire.

Ils se couvrirent de tous leurs vêtements pour descendre déjeuner ou dîner, expédièrent en grelottant des repas qui sentaient la mort, dans les souffles de phénol que dispensait l'escalier assaini. Mais ces précautions étaient insuffisantes. Deux sergents entrèrent à l'hôpital pour rhumatismes.

Favières, d'ailleurs, tous les matins, devait, par des frictions, entretenir le jeu des articulations. S'il oubliait, assis à sa table, de s'envelopper les jambes dans son couvre-pied ses genoux se nouaient, tenaillés par l'arthrite. Mais l'horreur de l'infirmerie, où il ne pouvait entrer sans nausées, la peur de l'hôpital où l'on restait pour d'autres maladies que celle qui vous y faisait admettre, le retenaient de se présenter à la visite.

— Moi… qui ne me gênerais pas ! disait Vaubourgeix. Un mois d'hôpital, c'est toujours ça… On y est bien soigné ; on ne fait rien…

Lui, fréquemment, « tirait » ainsi deux ou trois jours de flemme, sur son lit, dans un désœuvrement absolu. Il n'en était pas moins fort bien noté, car il se rattrapait ensuite en criant, punissant, fournissant à propos le maximum de zèle que comportait sa situation de rengagé.

Il révoltait Favières, rivé à lui la nuit même, alors que le pandour cuvait son bien-être, l'exhalait en bruits d'orgue, en éructations de partout. C'était le bagne avec un compagnon

de chaîne incessamment remorqué, à la manœuvre, au lit, à table, faisant sonner sa moitié de boulet.

Favières, dans l'angoisse de l'obsession, en arrivait à ne plus voir que lui, à mettre sa large face rogue et satisfaite, sur les épaules de tout ce qui portait galon ; à pouvoir dire, avec les éléments d'observation que lui fournissait chaque jour ce prototype, – devant tel sergent :

« Toi, tu rengageras pour la prime » ;

Devant un autre :

« Toi, pour le grade, l'uniforme, des satisfactions d'autorité, l'entretien d'une gale incarnée » ;

Devant un troisième :

« Toi, simplement parce que tu as un poil dans la main et qu'il n'y a de pain au foyer que pour les travailleurs. »

Un seul, parmi les seize sergents du bataillon, se préparait pour Saint-Maixent. Et il était instructif de constater l'hostilité que lui témoignaient ces rustres, les dégoûts du métier qu'ils lui servaient en brimades féroces, à dix contre un, se vengeant bassement des officiers d'aujourd'hui sur cet officier de demain, et de leur ignorance sur ses efforts pour la secouer.

Cette supériorité reconnue, ils l'avaient caractérisée d'un mot. Ils appelaient leur camarade : le Vicomte. Et il y avait, dans cette étiquette méprisante, plus qu'une plaisanterie de cancre, il y avait le jet de salive de la sottise croupis-

sante et gueuse, sur tout ce qui passe de propre et de décent !

Huit jours environ après la réception de la lettre à laquelle il n'avait pas répondu, Favières eut encore des nouvelles de Généreuse. Elle s'étonnait de son silence, l'informait de son arrivée la semaine suivante, car le notaire l'avait convoquée pour la fin de celle-ci et rien ne la retiendrait plus ensuite à Dieppe.

Elle lui renouvelait sa prière, quant à la location d'une chambre, et demandait qu'il lui fixât un jour à sa convenance, afin qu'elle fût sûre de le trouver au-devant d'elle, à la gare.

Cette fois, Favières s'émut, ne voulant pas que son indifférence s'interprétât à consentement. Et, d'une plume alerte, il écrivit à sa maîtresse qu'un fâcheux contretemps ajournait son voyage, en datant sa lettre de l'hôpital où l'avaient envoyé des douleurs rhumatismales. Il l'avertirait de sa sortie, dès qu'elle lui serait signifiée.

— Attends là sous l'orme, ajouta, à part soi, en souriant, le valide sous-off.

# II

Le gros événement du mois de juin, à Tourneville, fut le mariage du cantinier Burel.

Les quatre adjudants du bataillon : Peuvrier, Rupert, Laprévotte et Boisguillaume, et les deux plus anciens sergents-majors, Petitmangin et Monsarrat, devaient y assister.

Depuis plusieurs jours, la famille de la femme était arrivée au Havre : le père, la mère et une sœur flanquée de deux mioches sans auteurs connus. Cette smala envahissait la cantine, dès le matin, s'y installait, en prenait possession, visiblement résolue à s'amuser « pour son argent », disait la sœur, bien que tous les frais de déplacement eussent incombé à Burel.

Mais celui-ci s'effaçait, sans parents de son côté, paisiblement dévoré par cette vermine.

Les observations du commandant n'avaient pas, seules, hâté cette union. La cantinière s'y dévouait activement pour se venger de l'accueil qu'elle avait reçu des deux femmes habitant le Fort avec leurs maris : le portier-consigne et le gardien de batterie.

Leur attitude vis-à-vis de la nouvelle venue indiquait clairement qu'elles ne toléreraient pas cette honte *sous leur toit*. La Burel, une fois mariée, se promettait bien de leur faire payer ces dédains.

D'abord, la portière-consigne vendait à boire en cachette et tenait un commerce d'articles prohibés ; quant à l'autre, il

courait sur elle des histoires dont on s'égayait, entre sous-officiers.

Les deux commères ayant insinué que pas une personne honnête n'irait à la noce, le propos fut rapporté à l'intéressée laquelle, incontinent, fit inviter la femme de Boisguillaume.



C'était le pauvre ménage d'adjudant…

Celle-ci, en effet, ne pouvait se dispenser d'accepter. C'était le pauvre ménage d'adjudant, avec un enfant que la mère élève, parmi les quatre meubles réglementaires fournis par le génie, toute la détresse d'une situation sans issue. À

Dieppe, M^me^ Boisguillaume trouvait encore à exercer son état de modiste, mais ses couches étaient venues, puis le changement de garnison ; il faudrait, le mioche sevré, se refaire, au Havre, une clientèle…

Les Burel rendaient à l'adjudant de petits services. Ils lui obtenaient, en l'achetant quasiment pour eux, la viande à meilleur compte, échangeaient son pain de sous-officier contre du pain plus blanc, lui vendaient à crédit des boissons, du bouillon, de l'épicerie.

Les Boisguillaume, néanmoins, s'endettaient, plus misérables et plus tristes sous le dolman n° 1, cachant l'indigence du linge, et sous l'ancienne robe de cérémonie, usée à ce point que, pour la ménager et conjurer une catastrophe, la jeune femme s'internait, des semaines entières, dans l'unique chambre composant leur logement.

L'invitation de la Burel les désespéra. Un refus n'était pas possible.

— Et pourtant, tu sais bien que je n'ai ni robe, ni chapeau, ni bottines…

— Moi, répondait l'adjudant, j'ai dit : oui, sans doute, mais sans m'engager à fond. On peut donner pour prétexte… l'enfant… Car le mois est dur et la retenue des maîtres-ouvriers entame déjà trop mes prêts pour que je supporte d'autres dépenses.

Elle faisait signe qu'il n'avait pas besoin d'insister, d'un geste très doux, sans se plaindre :

— Oui, l'enfant, c'est cela… J'irai voir M^me^ Burel… je lui expliquerai…

Mais aux premiers mots, la cantinière l'avait arrêtée.

— On garde les deux mioches de ma sœur, on prendra soin du vôtre en même temps. C'est convenu, n'est-ce pas ?

— Voyons, qu'aurais-tu fait à ma place ? disait M^me^ Boisguillaume à son mari. Pouvais-je lui confier que je n'ai pas de robe ? Elle m'aurait offert de m'en prêter une… Mais tu ne veux pas qu'on voie sur mon dos les robes de la cantinière, hein ?

Elle parlait sans acrimonie, soucieuse de son honneur, portant haut son humble grade, fâchée de n'avoir pu sauver la situation et que le sacrifice fût au-dessus de sa dignité.

Il observa :

— On va les blesser.

— Tu diras la veille que je suis malade. Je garderai le lit ces deux jours-là, s'il le faut.

Quand la Burel apprit que M^me^ Boisguillaume n'assisterait point au mariage, pas une minute elle ne s'illusionna sur la valeur de l'excuse invoquée : « foulure… tombée dans l'escalier… couchée… »

L'affront n'était pas discutable.

— Nous nous retrouverons. D'abord, dès demain, on leur présentera leur note ; ils n'ont pas donné un sou depuis trois mois ; nous ne sommes pas obligés de les entretenir… Nous avons été trop complaisants, ils se foutent de nous.

En robe de soie noire, prête à partir pour la mairie, la Burel se soulageait, exhalait son dépit en termes ramassés dans son passé, à larges pelletées, sans qu'elle parvînt à en vider la fosse commune. Son père l'assistait en murmurant :

— T’as raison, fifille, il faut te faire respecter…

Favières, de planton ce jour-là, les vit tous passer dans trois voitures, silencieux, refroidis par la peur de l’éclat qu’était susceptible de provoquer la présence de Boisguillaume seul.

La véritable noce eut lieu à la cantine, tenue, en l’absence des patrons, par un garçon déluré, pris dans une compagnie. Tous les camarades défilèrent gratuitement devant le comptoir. Les sous-officiers se firent servir dans leurs chambres. L’occasion était tentante ; le quartier restait sans maîtres, l’adjudant de semaine lui-même, l’appel du soir rendu, ayant diligemment rejoint ses collègues, en laissant au poste l’adresse du restaurant où il faudrait l’aller chercher, s’il y avait du « nouveau ».

À minuit, Burel et sa femme rentrèrent ; Boisguillaume vint ensuite. Rupert, Laprévotte et les deux sergents-majors ne sonnèrent à la porte qu’au milieu de la nuit, très soûls, ayant terminé la fête rue d’Albanie, de maison en maison…

— Savez pas, sergent Favières, l’adjudant Peuvrier n’a pas encore rappliqué. Paraît qu’il a couché avec la sœur… pas de la blague : on a tiré au sort.

Le caporal de garde, le matin, servait, sans retard, cette nouvelle au sergent de planton, celui-ci, au Fort, étant autorisé, par tolérance, à quitter son poste de l’extinction des feux au réveil.

Presque aussitôt, d’ailleurs, Peuvrier fut signalé, se hâtant pour arriver avant l’exercice (ou pour trouver une oreille confidente), car, du plus loin qu’il pût se faire entendre de Favières, il lui cria, avec une délicatesse toute militaire :

— Chien de métier ! On n'a même plus une nuit de noces à soi… Mais, là, vraiment, Burel et la famille de sa femme, l'un en argent, l'autre en nature, ont bien fait les choses !

Et, dans un besoin d'expansion plus large, écrasant les points sur les i :

— Quand vous verrez venir la sœur, envoyez-moi chercher, hein ? ajouta-t-il.

Favières berça son désœuvrement avec la réalité de ces amours à la soldatesque, si différentes des beaux et nuageux sentiments que ressasse toute une littérature dès qu'elle accroche un bout d'épaulette ou de galon. Il attendait qu'on le relevât et fut très surpris d'être abordé par Tétrelle, inopinément. Ils ne s'étaient pas réconciliés, le Parisien ayant toujours fort mal accueilli les avances de son ancien camarade.

Mais celui-ci, ce matin-là, paraissait décidé à passer outre.

— Je voudrais te parler, dit-il, sans ambages. C'est pressé.

— Alors, viens dans ma chambre, tout à l'heure.

— Tu n'y seras pas seul… Vaubourgeix ?

— Il descendra à la cantine, pour déjeuner.

Tétrelle s'éloigna, laissant Favières assez indifférent, dans l'expectative de quelque offre nouvelle de trêve.

— Parbleu ! quand nous sortions ensemble, il payait rarement, tandis que le rengagé, son copain d'à présent, rafle le pourboire du garçon en s'en allant.

Et, remplacé enfin, à la porte, il tendit vers sa chambre, sans curiosité. Le clairon sonnait le repas des sous-officiers ; Vaubourgeix délogea, son pain sous le bras. Depuis quelque temps, on se reprochait, de compagnie à compagnie, de vivre sur la ration du voisin, afin de vendre au cantinier les boules d'économie. Pour obvier à ce gaspillage, chacun emportait et rapportait sa miche, avec méfiance, deux fois par jour.

Sitôt que Vaubourgeix eut disparu, Tétrelle se présenta. Il eut un instant d'hésitation, sous l'effort d'un propos préambulaire, puis, court d'invention :



— Généreuse est ici, dit-il carrément.

— Généreuse est ici, dit-il carrément.

— Généreuse ?… Depuis quand ?

— Hier soir.

— Nom de Dieu !

— Nous ne nous parlions pas… Je ne pouvais connaître tes intentions à son égard… et elle m'a fait jaser adroitement. Ah ! dame !… C'est de ta faute !… Elle m'écrit pour me confier que ses lettres sont restées sans réponse, qu'on doit lui cacher une maladie, un accident, ayant nécessité ton transport à l'infirmerie ou à l'hôpital. Elle compte sur moi pour la tranquilliser. Naturellement, je lui donne l'assurance que rien ne justifie ses craintes.

— Il fallait m'avertir.

— J'étais trop mal reçu. Et puis, comme j'ai su hier matin seulement, par un mot, qu'elle m'espérait à la gare, en te voyant de planton et par conséquent empêché, j'ai pensé que je te remplaçais, pour la guider, au saut du train. Je n'ai été détrompé qu'en apprenant le faux-fuyant imaginé par toi pour la retenir à Dieppe.

— Ah !… elle t'a dit… Où l'as-tu conduite ?

— Rue Marie-Thérèse, dans une maison qu'on lui a recommandée.

— Et c'est elle qui t'envoie vers moi ?

— Oui… oh ! simplement pour que tu saches qu'elle est là… et son adresse…

— Ah ! bien, pour ce que je veux en faire… interrompit Favières.

— Sans doute… pourtant, moi… à ta place, je la verrais toujours… Ça n'engage à rien après tout. Ah ! si nous n'avions pas été fâchés, on aurait pu s'entendre pour temporiser ; dans l'état où elle est, je comprends que tu…

Tétrelle s'arrêta, sentant trop tard la maladresse de cette insinuation où se perdait le bénéfice du patelinage.

— Elle est grosse, hein ? demanda Favières.

— Pas trop… mais c'est apparent tout de même… Si j'avais su, certainement…

Il s'enferrait davantage ; il ne dit pas s'il eût dissuadé Généreuse du voyage ou s'il se fût, à lui-même, épargné la corvée de la promener en ville, à son bras.

— Allons déjeuner, trancha Favières.

Devant l'ébranlement de la seconde des combinaisons qu'avait échafaudées son zèle officieux, Tétrelle se dépita. Il avait attiré la jeune femme au Havre pour que Delphine l'y suivît. À la première lettre de la mère, il entrait résolument dans son jeu, et, suppléant l'ingrat, au moins passagèrement, trouvait la chambre de la rue Marie-Thérèse, y recevait les meubles de Généreuse…

L'arrivée de celle-ci avait été une déception. Elle le devinait, abaissait tout de suite les yeux sur son ventre pour expliquer l'absence de Delphine et l'excuser.

— Elle viendra plus tard… après… Faut encore que je cherche de l'ouvrage pour nous deux… C'est bien gentil d'être là… Je n'ai pas osé prévenir André ; il a été si peu aimable…

Et tandis qu'elle articulait sa défaite, le mensonge de son admission à l'hôpital, Tétrelle l'entraînait presque brutalement, l'essoufflait à gagner son logement par les quais déserts, honteux de son ventre cahoté. Ensuite, il la laissait seule ; et il avait fallu vraiment le désir que cette scène ne se renouvelât pas pour qu'il fit, auprès de Favières, une dernière tentative de rapprochement. Même, il s'était permis une pression sournoise, autant pour éviter que Généreuse se repliât sur lui, que dans l'inquiet espoir d'un recommencement de la vie à quatre, après les couches.

Maintenant, il tremblait que le Parisien se dérobât ; il le scrutait, de biais, déjeunant à une table voisine, silencieusement.

— Évidemment, se disait Favières, de la décision que je prendrai dépendra mon repos.

Cette supposition le conduisait à établir l'exacte balance des ennuis et des avantages auxquels l'exposait un renouement.

Généreuse, en somme, d'attitude rassurante, admettait implicitement la possibilité d'une rupture, habituée qu'elle devait être à cette défection des pères de ses enfants. La commission discrète qu'elle avait soufflée à Tétrelle, indiquait moins une mise en demeure qu'une prière de pauvre fille autour de qui la grossesse fait l'abandon. Peut-être ne demandait-elle qu'une ombre de sollicitude, l'aidant à doubler le cap de la maternité. Il n'était plus question d'amour, d'attachement précis, mais d'une sympathie quelconque, détendant les chaînes d'une réclusion temporaire. Son passé n'autorisant, de sa part, aucune exigence, changeait en complaisance la pitié conseillère et annulait le contrat à la volonté de chacun.

Autre gamme : la liquidation de la succession paternelle, dont elle l'avait souvent entretenu, marquait la préoccupation de n'être point à sa charge… Et quelle autre prétention attentatoire à sa liberté eût-elle affichée, dans sa position ? Il était clair qu'elle aurait le bon sens de le soustraire au ridicule des sorties à son bras ou même côte à côte. Enfin (et cet argument prévalait) il trouvait chez elle, sous les drapeaux, des garanties de sécurité et la satisfaction d'appétits réguliers, conjurant, vraisemblablement, le danger vénérien des chasses éperdues. Oui, c'était cela, Généreuse : un préservatif ; et aussi le bon coin, hors caserne, l'exutoire providentiel de quelques intimités immanentes.

— J'ai oublié : elle t'attendra ce soir et demain toute la journée, murmura Tétrelle, passant derrière lui en roulant sa serviette.

— Bien ; peut-être irai-je, répondit Favières.

Alors, penché sur son oreille, l'autre observa, doucereusement :

— Je n'ai pas de conseil à te donner… Mais tu auras raison. Elle a bien du tracas, va !

Favières, à sept heures, descendit rue Marie-Thérèse. Il levait les yeux pour chercher le numéro de la maison, lorsqu'il aperçut Généreuse à une fenêtre du deuxième étage. Elle aussi l'avait reconnu. Elle vint au-devant de lui dans l'escalier. Et la porte refermée sur eux, elle l'embrassait et le remerciait à pleines lèvres.

La chambre, toute petite et meublée ainsi qu'à Dieppe, s'encombrait encore de linge non rangé, coulant des malles ouvertes.

Favières prit une chaise que sa maîtresse avait débarrassée assise elle-même au bord du lit.

— Je croyais bien que tu ne viendrais pas. J'ai passé l'après-midi à la croisée… Ah ! tu regardes… C'est provisoirement que je suis ici, tu penses bien… avec Delphine, ce serait trop petit.

— En effet. Et là-bas ?

— Fini. Ce n'était plus tenable. On me reprochait toute la journée d'avoir ruiné la maison… Comprends-tu cela ? Moi qui l'ai fait marcher seule, depuis que maman l'a prise… Mais je ne t'ai pas raconté ce qui s'est passé. Voilà : d'abord, les sous-officiers qui vous ont succédé ont adopté le café ; puis, au bout de quelques jours, ils ont brusquement cessé d'y venir. On s'en étonnait, chez nous… Un soir, arrivent deux sergents qui vont s'asseoir devant le comptoir, juste au-dessous de maman. Moi, je tricotais, debout, en face d'eux. Tout à coup ils se lèvent, payent, et le plus âgé, au moment de sortir, dit tout haut à son camarade : « Allons-nous-en, va, il n'y a rien à lever ici, t'as donc pas vu qu'elle a son compte… et bien servie ! »

« Tu sais les petits yeux qu'a maman ; il m'a semblé, à ce moment-là, qu'ils m'accouchaient. Elle s'est dressée ; elle a répété : « Ah ! c'est donc ça !… c'est donc ça ! » Ensuite, la scène que je redoutais : je la mettais sur la paille : c'était la faillite ; si je croyais qu'elle nourrirait encore celui-là, etc… Le lendemain, elle avait réfléchi ; elle a été bien franche : « Maintenant que t'en vas avoir un troisième et que t'éloignes le monde de la maison, j'aime mieux te rendre des comptes et être délivrée de ta marmaille et de toi. » Pourtant, comme j'acceptais, sans discuter, elle s'est ravisée.

C'est pas gai de rester toute seule, à son âge ; et elle aime bien le petit. Alors, elle m'a proposé de le garder. J'ai consenti, à la condition que Delphine aussi resterait avec elle, jusqu'à ma délivrance et mon installation ici. J'ai touché seulement quinze cents francs chez le notaire… les terres se sont mal vendues… Mais c'est bien suffisant pour ouvrir la boutique que je chercherai, d'ici à l'automne. J'aurai un noyau de clientèle, avec vous, tous les soldats qui nous ont connues, à Dieppe. Vous nous enverrez vos camarades…

Elle épuisa ce sujet sans qu'il l'interrompît ; puis ils regardèrent la pointe de leur chaussure, en silence. Il lui savait gré de ne point censurer le mensonge de son entrée à l'hôpital. Par un excès de ménagement, le nom de Tétrelle ne fut pas même prononcé. Mais, au bout d'une heure, la conversation languissait, tombait à ces pauses attendries que stimulent de longs jeûnes et une lueur, surprise au fond des prunelles de Généreuse, décelait d'immédiates convoitises.

Favières, aussitôt, feignit d'être obligé de rentrer à neuf heures, pour rendre l'appel.

— Je vais te reconduire.

— Non, je marche trop vite… une autre fois.

La vérité, c'est qu'il ne jugeait pas la nuit assez tombée pour se montrer dehors avec le ventre de sa maîtresse.

— Alors, viens demain dîner avec moi.

Il hésita, une seconde, puis :

— Eh bien ! c'est convenu, dit-il.

Ce dîner !

La touffeur prodiguée par un petit poêle en fonte sur lequel Généreuse avait fait sa cuisine, s'ajoutant à l'été torride, envahisseur, transformait en fournaise l'étroite chambre où, par surcroît, des côtelettes graillonnaient. Entre deux maigres couverts, sur la table nue, à côté du sel dans une vieille lettre, l'air de fête d'un litre de vin, cérémonieusement coiffé de rouge, aggravait la désolation du repas.



Généreuse était en jupon, la gorge découverte...

Comme ils n'avaient rien à se dire, les rares paroles qu'ils s'arrachaient leur humectaient les tempes d'une sueur

de travail ; et les minutes de recueillement étaient non moins pesantes, dans les douleurs du verbiage au forceps. Favières avait quitté sa tunique ; Généreuse était en jupon, la gorge découverte, adossée contre le lit ; de l'autre côté de la rue, à l'étage correspondant, une femme épuçait un chat, entre ses genoux.

Le sous-officier, pour la mieux voir, réduit à cette distraction, s'allongea obliquement, le corps sur deux chaises, la tête au chevet du lit. Mais sa maîtresse, à son tour, se renversa, rapprochée, la poitrine dévalant vers lui. Il comprit trop tard l'imprudence de sa posture – et céda. Jetés en paquets moites, l'un sur l'autre, ils aboutirent à une lamentable colliquation, sans prostration ultérieure possible, tant était despotique, au Havre encore, l'écrasement du plafond !

Ils se levèrent donc, tout de suite, demeurèrent stupides, plus gênés qu'à table et, par contenance, rangeant les chaises.

À neuf heures, Favières s'en alla.

— La côte… par cette chaleur… Je remonte doucement, dit-il, pour expliquer son départ précipité.

— Quand te verrai-je ?

— Ah !… sais pas… dépend du service… Je t'enverrai mon brosseur.

Elle l'avait accompagné sur le palier. Ils s'embrassèrent, sans besoin, par acquit de lèvres.

Dans la rue, il se déchargea, d'un violent coup d'épaule : « Non, tout plutôt que cela ! » Comment, il s'était flatté de trouver, en ville, un refuge où il pût venir souffler, loin des sonneries, de la corvée quotidienne, de l'horrible chambre

bitumée et du ronflement de Vaubourgeix ; un endroit où fumer tranquillement une pipe, dans la lecture ou les songeries ; et pas du tout, c'était pis !

Cette contrariante grossesse n'avait pas même l'avantage de lui procurer l'assagissement dont il étayait son repos. À tout prix, maintenant, il éluderait le tête-à-tête, l'acculement dans ce réduit où l'on ne pouvait se retourner sans tomber dans les bras l'un de l'autre.

D'abord, il décida qu'il irait rarement seul rue Marie-Thérèse. Il y conduirait Tétrelle, Devouge, Édeline, n'importe qui… Même, il devenait moins hostile aux sorties : Généreuse se serrerait… Il chercherait un café désert où ils passeraient la soirée et l'après-midi des dimanches qu'il distribuait déjà : deux sur quatre, les deux qu'il se réservait étant réclamés par le service de semaine et le tour de garde, celui-ci intervenant commodément au gré de sa lassitude.

L'élaboration de ce plan défensif l'avait amené au bas de l'escalier de Tourneville, un puits dont l'accablante ascension et l'utilité vicinale, tout ensemble, synthétisaient la vie militaire quotidienne, entre l'Hôpital et le cimetière Sainte-Marie !

Favières s'arrêta croyant reconnaître derrière soi les voix de Devouge et d'Édeline. Il les attendit, les envia. Eux portaient légèrement le métier, non point avec une torpeur rurale de bête menée au pré, mais avec le fredon continuel dont l'ouvrier parisien agrémente sa tâche.

— Vous habituez-vous à cette suée ? leur demanda Favières quand ils l'eurent rejoint.

— Moi, j'y pense pas, dit Édeline. Mais tout de même, c'est pas franc ici comme à Dieppe ; on aime moins le gribier.

— Bah ! observa Devouge, s'éventant délicatement avec un mouchoir dérobé au 44 ; seulement, voilà : faut savoir se faire apprécier.

Et il raconta qu'il avait sans doute trouvé son lot : une petite femme de Tortoni et des restaurants de nuit.

— Oh ! des femmes comme ça ! cracha Édeline, qui distillait l'idéal épuré du lecteur de feuilletons. Et il confessa son ambition personnelle : le planton permanent chez le trésorier ou à la Place.

— On coupe à tout… J' vas essayer de chauffer l'emploi.

— Et toi ? dit Devouge à Favières. Il paraît que la Couturier est ici.

— Oui… assez assommant…

Mais l'autre :

— Voyons, elle n'est pas à tes crochets, hein ? Si elle t'a suivi, c'est qu'elle a des économies ou un métier dans les doigts… Garde-la donc. C'est peut-être désagréable d'avoir, quand on veut, un endroit où manger autre chose que le bouilli de la cantine ?

— Le fait est que se caler les joues de temps en temps ! appuya Édeline.

— C'est vrai, dit Favières, rattaché à Généreuse par ces judicieuses remarques.

— Et puis, autre chose, reprenait Devouge : le linge à entretenir, à blanchir, des petites douceurs de toilette, les eaux, le savon… un but de sortie, enfin… Si tout cela ne compte pas !

— Certainement, ça compte, déclara le sous-officier, ébranlé.

Et, le lendemain, il fit porter à sa maîtresse, par un soldat de confiance, un billet l'informant « que rien ne l'empêcherait de l'aller voir, le dimanche suivant ».

Ce soldat, un « pays » de Quélennec, lui avait été recommandé par le petit Breton lorsque, changeant de compagnie, il avait dû se séparer de lui.

Ce n'était pas, d'ailleurs, un inconnu pour Favières, qui eût oublié difficilement les circonstances dans lesquelles il l'avait rencontré.

Perdu dans l'herbe du bois des Hallates, un après-midi de flâne, il était tiré de son bienheureux engourdissement par un bruit de dispute rapproché. La tête soulevée, sans se montrer, il assistait alors à une scène cocasse. Deux de ces Bretons à qui l'on interdisait leur dialecte, après avoir, cinq minutes durant, transgressé cet ordre en s'invectivant inintelligiblement, en venaient aux mains et s'administraient une copieuse roulée, mais avec une jubilation telle, épandue sur la figure, que Favières avait besoin de vérifier les pochons pour s'attester la gravité de la querelle. Ensuite, ils s'en allèrent tranquillement, les mains dans les poches, avec la bonhomie d'un couple auvergnat, après la peignée.

Par Quélennec, à qui le pugilat avait cacheté une paupière, le sous-officier sut le mot de l'énigme. Quand un différend s'élevait entre eux, comme ils manquaient, pour le vider en caserne, d'expressions à la fois violentes et correctes, les Bretons avaient pris l'habitude de se donner rendez-vous dans le bois, où ils pouvaient patoiser librement. Seulement, le régal de ces bourrades l'emportant sur le désagrément des coups, ils étaient devenus batailleurs, se défiaient pour des niaiseries.

Favières passant à la 1re, pour y faire son stage, Quélennec avait proposé, pour le remplacer, son adversaire d'hier.

— C'est même chose, lui, moi ; sortons toujours, lui, moi ;… bon pays…

Ils ne se quittaient pas, en effet, et Généreuse les vit venir ensemble, pensifs, mâchant une commission qui les liait solidairement.

— Papier de sergent Favières… pour vous… mamezelle.

Elle les remercia, leur offrit à boire, puis entreprit de les faire causer.

— Vous plaisez-vous mieux ici qu'à Dieppe ?

Ils se regardèrent, évidemment surpris de la question qui les troublait dans leur prodigieux désintéressement. Pourtant, ils répondirent : « Oui, » au hasard, en souriant largement. Alors Généreuse, désespérant de les dégeler, reprit son ouvrage, pensant bien qu'ils s'en iraient quand ils n'auraient plus rien dans leurs verres. Mais ils ne bougèrent pas davantage, debout, muets, s'ennuyant docilement en attendant qu'on les renvoyât.

— C’est bien, mes amis ; dites à votre sergent que vous m’avez remis sa lettre.

— Pouvons *romper ?* insista Quélennec, qui ne démarrait pas sans commandement.

— Rompez, oui.

Et elle se mit à la fenêtre pour voir s’éloigner, côte à côte, le bon petit ménage de troupe, modeste et résigné.

La semaine parut longue à Favières. Il vit venir le samedi avec soulagement.

« C’est toujours quand on a besoin de sortir qu’on est consigné », se dit-il, pour expliquer une vague impatience à laquelle il ne voulait pas s’avouer que Généreuse contribuât, dans la révolutionnaire occupation d’esprit où l’avait jeté son arrivée. Et, par besoin de contenance morale vis-à-vis de soi-même : « Je vais la surprendre », ajouta-t-il, ambigument, pour fournir prétexte à une visite immédiate, sans objet.

Il trouva sa maîtresse cousant à la fenêtre.

— Regarde ce que je fais…

Il semblait hésiter devant le petit linge éparpillé sur le lit et les chaises ; alors, elle coiffa en riant son poing d’un bonnet. Elle cherchait à utiliser quelques pièces d’anciennes layettes.

— Ah ! oui… quand ce n’est pas la première fois… observa le sous-officier, avec une intention de décri et d’irresponsabilité *a priori*.

Pourtant, ces précautions le touchaient. Vaillante, laborieuse, poussant tranquillement l’aiguille, la maîtresse détei-

gnait sur le décor. Favières en supportait l'exiguïté, s'habituait à la température, aux odeurs, ne gardant de la méfiance qu'à l'endroit du lit à embûches. Puis, il pensa que ses chemises avaient besoin de cols et de poignets.

Il ne resta pas longtemps, cependant ; mais il annonça à Généreuse qu'ils dîneraient ensemble le lendemain et lui donna rendez-vous à cinq heures. Il avait calculé qu'à ce moment sous-officiers et soldats, rentrés au Fort pour la soupe, lui épargneraient des rencontres désagréables. Ils se rejoignirent donc derrière le cimetière Sainte-Marie et s'acheminèrent vers le bois des Hallates, au bras l'un de l'autre. De temps en temps, Favières guignait obliquement la taille de sa compagne, épaissie, certes, mais moins révélatrice qu'il n'avait cru, en somme. Elle avait dû pressentir ses craintes et se serrer atrocement. Il ne lui trouvait pas mauvaise mine et bien nippée, avec discrétion, il s'avoua qu'elle lui faisait plutôt honneur.

Comme ils coupaient des bandes animées se divertissant aux différents jeux de hasard semés le long de la rue des Acacias, Favières jugea définitivement rassurante l'indifférence qu'elles leur témoignaient. Il accéléra le pas, néanmoins, et ne s'aperçut qu'au bout d'un long moment que Généreuse avait peine à le suivre.

— J'étouffe un peu, dit-elle. C'est mon corset.

— Ou bien le temps, rectifia-t-il. Nous aurons de l'orage.

Quand ils eurent fait un tour dans l'allée de Rouelles qui traverse le bois, ils rebroussèrent.

— Dînons au Moulin-Joyeux, veux-tu ? proposa le sous-officier. J'y suis venu une fois avec Devouge ; on y est bien.

Elle acquiesça, émue de l'attention et aussi par la gentillesse du lieu, avec l'escarpolette et le jeu de tonneau inévitables, entre deux rangées de tonnelles sombres, à bas arceaux.

Ils choisirent leur cabinet au fond, y pénétrèrent en se courbant, le visage essuyé par des feuilles sales.

— On voit et on n'est pas vu ; c'est champêtre, dit la jeune femme.

Une gaieté de tripes satisfaites s'épanchait librement dans les logettes de verdure voisines où dînaient des gens déshabillés tapant interminablement sur leurs verres avec le dos des couteaux, pour attirer les bonnes surmenées promenant des viandes tièdes au-dessus desquelles elles suaient. Une famille, le père, la mère, et cinq mioches, séparée de la tonnelle qu'occupaient Favières et sa maîtresse par une cloison fenestrée, cette famille engloutissait les parts proportionnelles que le père, debout, passant quasiment devant des cages, distribuait à sa progéniture.

— Ne mange pas tes fruits sans pain, Robert, cria l'homme à l'un des enfants.

Généreuse espionnait le groupe depuis une minute. Elle se retourna, attendrie, ce nom la ravissant, comme un débouché soudainement ouvert à quelque idéal latent ; et penchée vers son amant :

— Si tu voulais, nous l'appellerions André-Robert, dit-elle.

Il répliqua : « Nous avons le temps d'y penser », trouvant ce rappel malheureux devant une marmaille affamée.



Au dessert, Généreuse fut indisposée.

Le dîner s'acheva piteusement. Des gens quittaient leur table, la serviette au cou et la bouche pleine, pour, en glissant sur du gras de charcuterie, enfourner des palets dans la gueule de la grenouille ; des messieurs reniflaient, dans le vent des jupes d'une femme balancée ; de chaque porte de feuillage s'échappaient, ainsi que d'un garde-manger, des odeurs de ragoût refroidi. Au dessert, Généreuse fut indisposée.

— P' t'-être que madame est trop serrée, risqua une bonne.

Mais Favières :

— Non, seulement il fait trop chaud là-dessous… Laissez-nous.

Et dès qu'il put emmener sa maîtresse, il la reconduisit, dare-dare, rue Marie-Thérèse, mécontent de sa soirée.

— Trop de monde et trop cher.

Le dimanche suivant, ils découvrirent un autre endroit : À la Chaumière, rue des Acacias, un pauvre bouchon qu'ils adoptèrent tout de suite, à cause de son délaissement, de la rareté de l'accueil. Deux femmes s'y morfondaient, inaptes au commerce : M^me^ Caille et sa nièce, héritières fortuites d'un établissement tombé qu'elles étaient impuissantes à relever ; la tante, grosse, courte et brave personne ; la nièce, rousse et avenante jeune fille de dix-neuf ans. Toutes deux, quand le couple se représenta, demandèrent la permission de dîner à sa table. Le prix du repas fut dérisoire, et le sous-officier lut dans les yeux de M^lle^ Espérance, quand elle lui apporta l'addition, la crainte que le total, encore trop élevé, n'éloignât le client.

— Vrai, vous êtes satisfaits ? Alors nous vous reverrons. Nous vous traitons comme nous-mêmes. C'est si triste de manger seules tous les jours !

Ce fut une habitude prise. Favières en arriva à désirer le dimanche, simplement pour s'anéantir béatement dans l'intimité de ce coin que ne bouleversaient jamais les anciennes promesses, à demi-effacées, de jeux de société et de repas dans le jardin, converti en potager.

La chambre de Généreuse fut tout à fait abandonnée.

En semaine, la Chaumière étant trop loin et trop haut, les amants allaient quelquefois passer une heure aux « Vendanges de l'Yonne », un café de la rue Fontaine, que fréquentaient peu les soldats.

Ainsi s'écoulèrent le mois de juin et la première semaine de juillet.

Mais bientôt Favières, exténué par le surmenage journalier que fomentait l'inspection générale, dut renoncer aux sorties du soir.

Tous les matins, à cinq heures, départ pour le champ de manœuvres du Hoc, une promenade pour les bataillons de la caserne de Strasbourg, un chemin de croix pour les compagnies des Forts. Car la misère, c'était moins l'école de régiment, dans les pâtis contigus au polygone, que l'ascension, par le soleil et la chaleur, de la sinueuse rue du Mont-Joly, accrochée au coteau comme une échelle de sauvetage flottante, à degrés gémoniens. Sur cette claie, le bataillon était traîné souvent deux fois par jour, pantelant, ruisselant, fumant, le fessier dans un bain de siège, le linge plaqué sur les épaules, la figure, dans le soleil et la poussière, assaillie, en outre, par les mouches voyageuses qu'appâtait le sac, pareil au collier des limoniers.

Le Hoc était devenu l'épouvante des Forts, évoquant bien, d'une syllabe rude et barbare, la lande où suait d'ahan, à travers la pierraille, les glèbes et les échaux, le coriace troupeau abandonné au crétinisme d'un piétinement perpétuel.

# III

Le 13 juillet, jusqu'à minuit, les sous-officiers travaillèrent à la décoration d'une salle qui leur avait été livrée, au rez-de-chaussée, pour leur pique-nique du lendemain, à l'occasion de la Fête Nationale.

Dans chaque compagnie, d'ailleurs, une chambre avait été également évacuée pour permettre aux hommes d'y dresser leur couvert. On avait loué de la vaisselle ; le four des boulangers était retenu ; le bois des Hallates fournissait des brassées de feuillage que des « artistes » entremêlaient de lampions, d'enveloppes de biscuits tricolores, enguirlandées, de cartouches composés avec de vieux placards prêtés par le fourrier. Quatre-vingts soldats pouvaient s'asseoir autour des tables de troupe, lesquelles, bout à bout, n'en formaient plus qu'une de Salon pour Noces. On comparait les sacrifices que s'étaient imposés les capitaines ; le caporal d'ordinaire et les hommes de corvée donnaient des renseignements.

— À la 1re, y a rôti supplémentaire, rata toute la journée, salade, gruyère, cerises et un cigare.

— Ben, c'est pas comme à c'te putain de 3e : gamelle et fromage, le matin ; rata et salade, le soir… Hein ? c'te poussée !… Et Giudicelli, qu'est allé faire signer le livret d'ordinaire au boucher, m'a dit qu'y a trois cents francs de boni… Qué qu'on en fout ?

— À la 4e, nous avons un litre d'eau-de-vie pour quinze hommes et le demi-litre en plus du quart de vin que la ville elle alloue.

— L'année dernière, on n'a pas pu le boire ; j'aimerais mieux, comme les sous-offs, l'indemnité représentative. Paraît qu'ils ont un chouette gueuleton, les pieds-de-bancs, les doubles et les adjudants.

Ceux-ci, en effet, en faisant au cantinier et à sa femme la politesse adroite de les inviter au repas, s'étaient ménagé leurs bonnes grâces. Burel se chargeait de tout, à condition qu'on ne lui refusât pas deux ou trois garçons d'extra. Il évaluerait ses dépenses et établirait la quote-part de chacun, au plus juste, sans bénéfice.

Après dîner, comme il allait rejoindre ses camarades dans la salle qu'ils ornaient, Favières avait été abordé par Édeline.

— Dis donc, il n'y aurait pas moyen de couper à la revue ?

— Peut-être, si tu voulais servir à la cantine.

— Parbleu ! c'est mon flanche : fricot et vinasse.

— Eh bien ! j'en vais parler à ton double.

Et parmi les sous-officiers réunis :

— Savez-vous, s'écria Favières, savez-vous ce qu'il faudrait ? Deux ou trois chanteurs qui viendraient nous amuser au dessert.

Tous applaudirent à cette idée. Mais en connaissait-il, lui, des chanteurs ?

— Il y a toujours Édeline ; il est très drôle. Seulement, si on ne le retient pas tout de suite, il filera après la revue… J'avais pensé… il serait possible de l'en exempter, en le portant indisponible sur la situation de prise d'armes.

— Parfaitement, déclara Petitmangin. J'ai mon nombre de files réglementaire, c'est entendu.

Alors on se promit une bonne rigolade. D'aucuns réservaient des surprises.

— Moi, je ne dis rien, vous verrez, cachottait la Burel.

Le lendemain, à neuf heures, le régiment était rassemblé dans la cour de la caserne de Strasbourg. En tunique, guêtres et gants blancs, les quatre bataillons encadraient une vaste piste au milieu de laquelle, l'appel rendu, demeurèrent seuls le colonel et l'adjudant-major de semaine, à cheval, avec, entre eux, un tout petit adjudant qui avait l'air d'un modeste écuyer de cirque, attentif à éviter les ruades.

Sur un ordre du colonel se détachèrent et vinrent, en quadrille, recevoir ses instructions, les chefs de bataillon, tandis que ronflait hors du quartier la musique ramenant le drapeau et son escorte. Mais comme des dames, la lorgnette braquée, se montraient aux fenêtres de sa maison, Le Taillandier enleva son cheval : « Une… deux… pas de polka ; saluez à droite, à gauche, maintenant ;… la courbette… Très bien. » Et les quatre commandants regagnèrent leur place, poursuivis par le petit adjudant, chargé de la police des vomitoires.

— Au drapeau !

La musique, les tambours et les clairons exécutèrent le morceau de circonstance ; le régiment présentait les armes,

sans qu'un rayon de soleil l'enveloppât d'une flamme. Le temps restait couvert ; les baïonnettes s'éteignaient.

Le colonel regarda le ciel, puis ses pieds, et ordonna le départ.

Du monde refluait vers l'hôtel de ville. Une cacophonie de fanfares lointaines, parfois, simplement, des coups de grosse caisse intermittents et assourdis, présageaient moins une manifestation patriotique qu'une fête foraine. Au bord du trottoir, des gens s'arrêtèrent, peu nombreux.

— C'est tout à l'heure qu'il faudra voir cela, pensa Favières.

Les inspections trimestrielles, en chambre, en famille, sans pompe ni public, l'avaient déçu. C'est dans une de ces grandes représentations populaires qu'il devait chercher ce choc, ce frisson, ce courant magnétique, il ne savait quoi enfin, que lui faisaient espérer d'entraînantes lectures.

— Pas brillant, hein ! le 14 juillet ici ? dit, à côté de lui, un Parisien. Ah ! le faubourg Saint-Denis et le faubourg Saint-Martin, parlez-moi de ça !…

Aussi bien l'enthousiasme, sur le boulevard de Strasbourg et dans les rues adjacentes, semblait singulièrement refréné. De vieux drapeaux essuyaient quelques façades ; une demi-douzaine de verres de couleurs pendillaient, comme honteux d'être sortis ; à la caserne d'artillerie, deux ou trois fenêtres s'ornaient de papier peint et de feuillage, dégageant cette incroyable tristesse de la poussière sur l'économe végétation des banlieues pauvres. Plus rapprochées, les musiques incompatibles continuaient à propager l'allégresse nationale.

— Par le flanc droit… halte !

La compagnie de Favières, adossée au jardin public, avait précisément en face d'elle l'estrade officielle. Ce fut une distraction que de la regarder s'emplir, pendant que les artilleurs, les gendarmes, les pompiers et la douane occupaient successivement l'emplacement qui leur était assigné.

Rapidement, l'estrade fut envahie. Beaucoup de messieurs venaient saluer un gros homme coiffé du bicorne des garçons de recettes, très vieux, donnant des poignées de main de cet air las et indifférent qu'ont les distributeurs de prospectus, dans les rues. Et il en trouvait toujours ; on ne voyait que son dos de pachyderme et le continuel jet de son bras, en trompe, allant chercher du pain dans les mains tendues. Mais un nouveau personnage surgit, tête de marin, lèvre rase, favoris, nez en dos de rasoir, glacial. Et les fonctionnaires d'arriver, d'aller s'incliner, puis, les ressorts détendus, de s'effacer pour faciliter la flexion dorsale à d'autres figurants.

Assis enfin, des habits noirs faisaient sauter devant eux des enfants, de jolies taches claires semblables à des lames d'argent dans une tenture funèbre. La poussière soulevée par un vent d'orage, l'artillerie et les cavalcades, saupoudrait un gros de curieux écrasés contre les grilles du jardin. Au pied de la tribune principale étaient massés les officiers de la réserve et de la territoriale, affichant, en des dégaines épicières, l'imbécile orgueil du galon gratuit.

— Garde à vous !

On fit porter les armes. À mi-corps, ce fut, d'un bout à l'autre de la ligne, comme un vol transversal d'oiseaux blancs ; puis les mains gantées retombèrent dans le rang,

l’aile cassée. Le colonel d’artillerie, commandant d’armes, passait devant le front des troupes. Aucune solennité, la foule morne, une hâte générale d’en finir… La cérémonie de la remise des décorations elle-même se dévêtit de prestige, dans le bredouillement des formules et le galvaudage des récompenses aux services sans éclat.

Enfin, mis face en arrière, le régiment alla prendre, au delà du boulevard François Ier, la formation préparatoire du défilé.

Dans la foule, Favières cherchait Généreuse. Il l’avait vue l’avant-veille et elle lui avait promis de venir. Comment ne trouvait-elle pas le moyen de signaler sa présence ?

À la soudaine et confuse débâcle des peaux d’âne et des cuivres, il comprit que la gendarmerie à pied et les pompiers s’ébranlaient. Puis une voix d’assassiné râla un long commandement, et la ligne à son tour démarra.

Favières se rappela alors la phrase mille fois lue : « À ce moment, un frisson courut… » et il se prépara à frissonner, sans retenue. La musique, arrêtée en face de l’estrade, était trop loin encore pour affermir le pas, mais là, entre les deux colonels se regardant, en motifs de cheminée, parmi la foule fanatique, dans les rugissements de l’hymne triomphal, il lui semblait impossible qu’il ne fût pas « électrisé ». Le mot invoqua aussitôt les petites boules de verre multicolores que les ambulants de la foire invitent les passants à empoigner. C’était cela… Attention à la secousse !

Mais, à la minute même, le ciel, jusque-là maussade, pleura à grosses larmes tièdes ; des bravos ratèrent, avec un bruit de linge mouillé, et la foule disparut sous des carapaces de cotonnade. Un flottement désordonna les compagnies, les

distances se perdirent ; des spectateurs de l'estrade désertaient, estimant raisonnablement qu'un peloton ressemble à un autre peloton et que le premier dispense, à la rigueur, de voir ceux qui le suivent. Peut-être était-ce aussi le secret avis des deux colonels, raides, l'air embêté, scrutant obliquement la profondeur de cet interminable régiment de ligne qui remorquait encore les douaniers et les batteries attelées.

Beaux-Pieds surtout paraissait navré sous cette pluie chassant des fenêtres une clientèle féminine devant laquelle il eût consenti à faire la roue embourbée.

Comme on défilait à distance entière, il y avait, entre les compagnies, des espaces désolés où s'abîmaient, rapetissés, ridicules, de minces officiers, tandis que le soldat n'avait plus qu'une préoccupation : le fusil, le fusil qu'il faudrait nettoyer en rentrant, avant tout.

« Ah ! c'était pas la fête de l'armée, leur 14 juillet ! Pas même cette journée-là de repos complet ! On le payait, le quart de vin de la ville… et cher ! »

— La commotion électrique, pensait Favières, en remontant à Tourneville, rayons cela de nos papiers, en temps de paix. Et c'est compréhensible, en somme. Qu'avons-nous fait pour qu'on nous acclame ? Nous vomissons, dix fois par jour, la corvée qui nous est imposée… Si c'est ça qu'on applaudit, bien. Mais non. Nous avons pour nous exhausser le piédestal que nous méritons : la chanson du café-concert. Un refrain, en sourdine, émoustille le patriotisme du claqueur populaire. Alors, pourquoi nous faire sortir, puisqu'on nous voit tous les soirs à l'Alcazar havrais ?

La pluie avait cessé ; il se promit, après déjeuner, de descendre rue Marie-Thérèse.

Mais les sous-officiers ne purent se mettre à table tout de suite. Les sergents-majors assuraient les distributions ; les sergents de semaine passaient dans les chambrées pour y annoncer que les punitions étaient levées. Ensuite, par curiosité, tous allèrent assister au repas de la 1re où les extra étaient servis le matin, au rebours des autres compagnies qui les réservaient pour la soupe du soir.

Le rôti aux carottes, que deux anciens rapportaient avec précaution de chez le boulanger, allumait d'intenses convoitises ; la salade, préparée dans des gamelles de campement, le gruyère et les cerises dans des assiettes, le vin dans les cruches, alternaient sur l'immense table, sans nappe, que quatre-vingts couverts se partageaient, pressés, quarante de chaque côté. Des groupes, présidés par un loustic, s'échauffaient, le képi sur la nuque, la godaille goujate ; tandis que, à l'opposite, une dizaine de Bretons auxquels s'étaient instinctivement ralliés les timides, tassés, sculptaient silencieusement leur pain de la pointe du couteau, en ouvrant un œil rond stupéfait sur le luxe insolite de la faïence. Coiffé d'un chapeau mou sans âge, les bras nus, les pieds sales dans ses sabots garnis de paille, le cuisinier, aux prises avec une viande juteuse, essuyait aux linges fétides qui l'habillaient, dix saucisses agiles.

Alors les sous-officiers de la 1re, un quart à la main, firent le tour de la table, en trinquant avec les hommes. La plupart restaient assis, sans même se retourner, occupés à conduire à leurs lèvres, sans perdre une goutte du liquide qui en affleurait les bords, l'uniforme gobelet d'étain. Des *peloteurs*, cependant, se levèrent, complimentèrent le chef, organisateur du gueuleton, portèrent un toast sans écho, flatteur tout de même, car il tendait le jarret, se constipait en distinction renchérie :

— Merci… Et ce soir, un cigare, n'oubliez pas… Ah ! on n'est pas regardant chez nous.

Il disparut avec ses collègues et, riant, penché vers son fourrier :

— Tant qu'on voudra… et au même prix, ajouta-t-il, faisant une discrète allusion au bénéfice qu'il prélevait sur les achats.

— Allons donc ! On n'attend plus que vous !

Tous les sous-officiers du bataillon, maintenant, se trouvaient réunis dans la salle où leur couvert était mis, sur deux tables, l'incommodité du local n'ayant pas permis de n'en faire qu'une. Peuvrier, Laprévotte et Rupert jouaient l'apéritif en commentant l'absence de Boisguillaume : « Pas parce qu'on a une femme qu'on doit s'enterrer ». Blanc prenait sa sixième absinthe ; Petitmangin et Montsarrat, isolés, une petite glace dans le creux de la main, se bichonnaient, se montraient les dents, la cornée, la langue ; et Montsarrat, délicatement, d'un index moucheté de poudre de riz, cicatrisait des boutons saignants.

Aux murs, des banderoles et des cartouches reproduisaient les viriles exhortations des salles d'armes :

HONNEUR ET PATRIE. – RESPECT AUX MAÎTRES. – VAILLANCE ET DISCIPLINE. – NE TOUCHEZ PAS À LA FRANCE.

Vers la place approximative que devait occuper la cantinière, une belle main de fourrier avait tracé, sur deux écussons, ces généreuses devises :

Tout cela, dans des entrelacs de calligraphe, des étoffes tricolores et des niches de feuillage poudré à frimas par les escarres tombées du plafond délabré.

— Tout à fait rustique ! déclara Vaubourgeix.

— J'ai envoyé chercher ma femme, dit Burel. Dès qu'elle sera là, nous pourrons nous mettre à table. Ah !… c'est elle, sans doute…

La porte s'était ouverte largement ; Édeline cria :

— À vos rangs… fixe !

La Burel parut. Elle avait endossé l'ancien uniforme d'un régiment impérial, et, dans ces hardes abolies, naguère déposées sur le cercueil de la défunte, la drôlesse provoquait son mari, lui arrachait une joie de commande démentie par les intimités du souvenir. Car la comparaison, imposée à sa mémoire de veuf, tournait à la confusion de ce misérable bout de fille usurpant une dépouille qui n'était pas à sa taille… Certes, il devait regretter de ne l'avoir pas détruite, cette relique si longtemps conservée… Et l'on devinait qu'il y avait songé, en même temps que sa lâcheté dernière devant le cruel caprice de la nouvelle épouse.

C'était la surprise. Les sous-officiers l'acclamèrent.

— Un ban !

— Un… deux, trois… quatre, cinq… Hip, hip, hip… hourra !

— Je te disais bien que j'aurais du succès… Embrasse-moi, mon homme.

Restait à trancher la question des places, embarrassante à cause des deux tables. Mais Laprévotte accepta de présider la seconde où s'assirent aussi Burel et deux sergents-majors, tandis que la cantinière, sollicitée par le groupe voisin, s'y carrait entre Peuvrier et Rupert, en face de Montsarrat et de Petitmangin. Favières, Devouge, Tétrelle, et tous ceux que la présence d'une femme agitait, se pressèrent autour d'elle. Blanc, Vaubourgeix et d'autres sergents pour qui, au contraire, le vin primait la jupe, s'étaient rapprochés de Burel, estimant qu'on boirait mieux là qu'ailleurs. Et l'on fut vingt-six attablés, douze à droite, quatorze à gauche, pour éviter le chiffre treize.

Édeline avait pris la direction du service, avec trois aides sous ses ordres, bien qu'il partageât leur ignorance. Mais il payait d'aplomb, irrésistible, la serviette en foulard, sous le bras, demandant : « Ces messieurs sont-ils contents ? » ajoutant : « Ces messieurs seront contents ; » criant : « Voyez donc à l'as ! » sans toucher soi-même à rien, *en pénard*, comme il disait.

— Un ban pour Édeline !…

Déjà les plus affamés avaient fait disparaître les hors-d'œuvre, en profitant des distractions de Rupert et de Peuvrier, qui serraient de près la Burel, pendant que Montsarrat et Petitmangin cherchaient ses pieds, sous la table. Tous, autour d'elle, l'estomac apaisé, la crête haute, le chant conquérant, la harcelaient, la captaient, à tour de rôle, dix secondes, le temps de la coqueter dans le désordre de ses plumes, encore frissonnantes du précédent assaut. Astucieusement, on avait placé son mari de façon qu'il lui tournât le dos, et

comme elle s’informait : « Ça va, mon chéri ? » l’interrogation répétée lança la rapide gaieté sur les solides rails de la licence sans frein.

Plusieurs sous-officiers ôtèrent leur tunique ; des sergents allaient plus loin, jetaient leur cravate, lâchaient un bouton de la ceinture ; et la sueur du matin, refroidie, mêlait son mâle bouquet aux douceâtreries des mixtions cantinières. L’ivresse couvait ; d’étranges yeux nageaient dans des faces féroces et cramoisies, comme des pruneaux cuits dans une sauce au vin ; les gestes s’exaspéraient, multipliés ; des défis crapuleux graillaient ; et les croûtons de pain qu’on s’envoyait, par jeu, de tablée à tablée, préparaient la querelle et la rixe.

Blanc, debout, hurla :

Bacchus nous défend de boire ;
Vénus nous défend d’aimer…

Et comme on lui remplissait son verre pour qu’il se rassît et se tût, à chaque instant il se levait, commençait : « Bacchus… » n’ayant rien trouvé de mieux pour qu’on l’arrosât, sans arrêt.

Derrière Burel, les deux adjudants pinçaient les cuisses de leur voisine.

Quand on fit circuler les poulets et la salade :

— … Plus la peine d’apporter à manger, dit Vaubourgeix ; à boire seulement.

Les garçons riaient, ivres eux-mêmes. Ils répandirent un plat dans le cou d’un sergent, et celui-ci à qui, d’abord, par

habitude, une punition venait aux lèvres, se reprenait et, arrachant les insignes de son grade, prétendait régler l'affaire d'homme à homme. On les sépara. Mais la bataille mitonnait au feu des provocations. Vaubourgeix et Devouge s'invectivaient, les poings tendus :

— Sale Parigot !… La Villette !

— Y a donc pus d' pain chez toi qu' t'as rengagé, croquant ?

On dut s'interposer entre eux. Tétrelle et Favières, entraînés, mugirent : « La classe ! » pendant que Blanc embrassait le cantinier et pleurait dans ses cheveux. Un petit caporal-fourrier dormait, terrassé, la bouche ouverte. Dégoûtés, réfugiés au bout d'une table, Laprévotte et le Vicomte causaient doucement, dans le tumulte, à des lieues de cette ordure.

— Défendez-moi, Édeline.

C'était la Burel, rouge, défaite, qui se débattait, en proie à Peuvrier et à Rupert qu'elle ne contenait plus, enveloppée, chatouillée, sous la table, par Montsarrat et Petitmangin qui s'obstinaient à vouloir prendre, l'un sa jarretière, l'autre son bidon.

Personne ne goûta au dessert. On demanda le café, tout de suite.

— Et les liqueurs fortes, vociféra Blanc, extraordinaire, déboutonné du col à la brayette, buvant successivement : à la France, aux pompiers de Neuville, à la Mouvette, la balayeuse de Dieppe… Ensuite, il dit : — Attention… j' vas chanter celle du 44 :

La mère ayant quelque soupçon…

Et les sous-officiers, quand il avait assemblé deux vers, les reprenaient en chœur, ravis, lui sachant gré de cette inspiration qui complétait la fête et utilisait l'unique présence féminine, en faisant respirer, dans ce flacon tangible, une nécessaire odeur de mauvais lieu.

HOMMAGE AUX BELLES – GLOIRE À LA VERTU, – prêchaient les légendes murales.

— Non, non, chacun sa chanson, dit la cantinière.

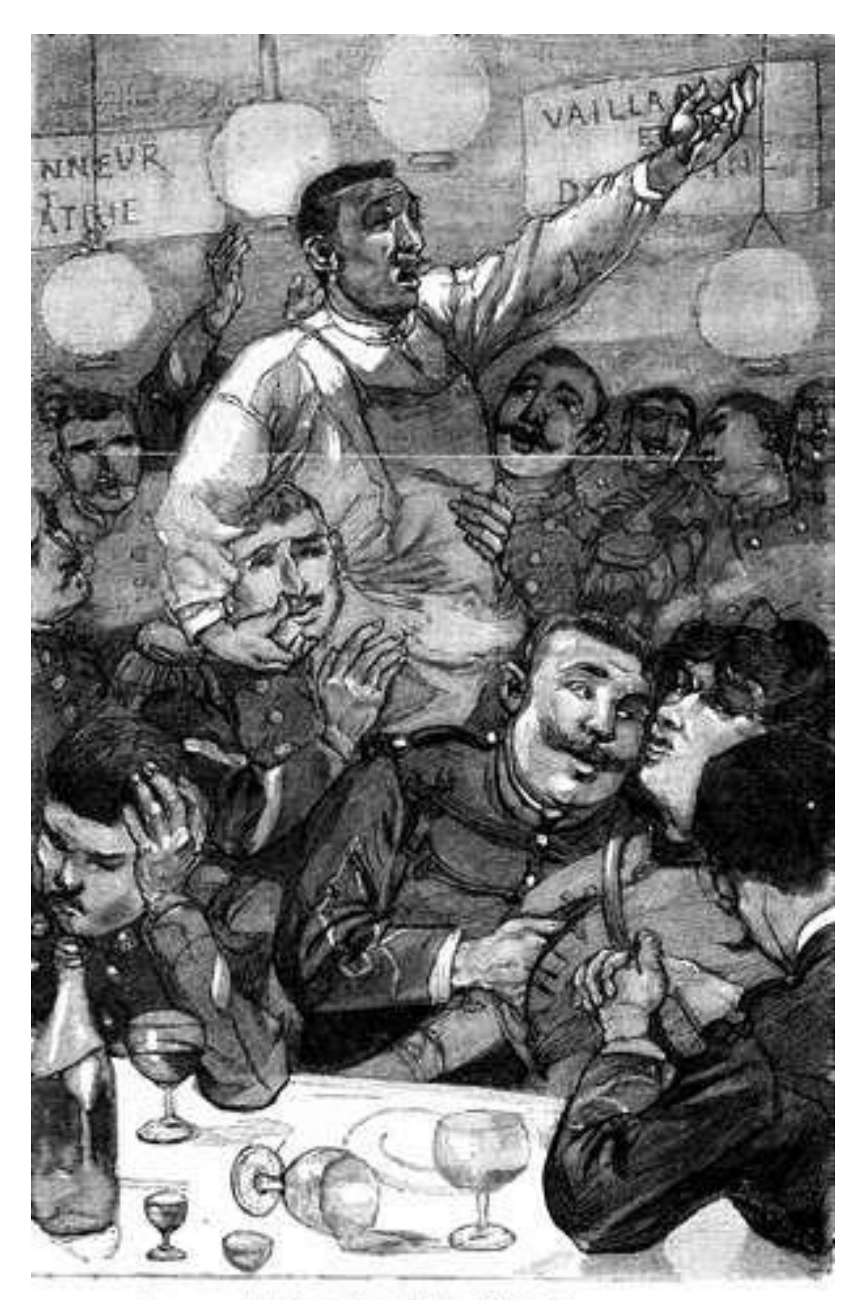
Et elle invita à commencer le sergent-major de la 1re, un blond, réputé ténor. Il ne se fit pas prier, exalta avec conviction Kléber, Hoche et Marceau. Après lui, Devouge roucoula : *le Tunnel de Saint-Germain ;* mais l'attention, qui lui avait été mesurée, fut nettement refusée à son successeur, après un refrain de romance funèbre :

Petits oiseaux, c'était ma mie ;
Dans la tombe elle est endormie…

— Édeline ! cria-t-on, Édeline ! Il va nous en pousser une à la rigolade.

On voulut qu'il montât sur une chaise, mais il chancelait, ivre ; deux sergents l'étayèrent pendant qu'il chantait, à la demande générale, sa scie fameuse :

V'là des envois que papa vous andouille,
V'là des andouilles que papa vous envoie…



Deux sergents l'étayèrent pendant qu'il chantait...

Les sous-officiers trépignaient ; la Burel, renversée, gloussait, en jurant qu'il y avait une mare sous elle, tant elle avait ri. Peuvrier s'étant baissé pour chercher à quatre pattes, ce fut du délire.

— Venez m'embrasser pour la peine, Édeline, permit la cantinière.

Il la bécota, comiquement, puis :

— C’est pas fini ! Attendez-moi ; je reviens, dit-il, mystérieux.

— Le champagne !… le champagne !…

— C’est que… nous n’avons pas convenu… parlementait Burel. Pourtant, si vous êtes tous d’accord…

On vota à mains levées, et comme Laprévotte et le Vicomte, écœurés, avaient disparu, la motion obtint l’unanimité des suffrages.

— Servez le champagne ! commanda le cantinier.

Mais le garçon, près de sortir, se rejeta en arrière en s’exclamant, tandis que, dans le couloir, la voix d’Édeline annonçait :

— Le ministre… ouvrez le ban !

D’abord, on ne comprit pas ; il fallut qu’on aperçût, sur le seuil, les longues oreilles du mulet de bataillon, monté par le Parisien, pour que les derniers boutons sautassent. On se roulait ; Vaubourgeix et Blanc se baisaient sur la bouche ; Devouge avait assis Tétrelle sur ses épaules ; la cantinière pleurait de plaisir dans la poitrine de Peuvrier.

— Hue, ministre !… hue donc !

La bête, en effet, n’avançait pas, effarée, se piétait, toujours à la porte.

Dix sous-officiers l’entourèrent, la traînèrent, la plantèrent dans la salle où elle demeura immobile, pétrifiée, entre les deux tables.

— Madame et messieurs… bonimenta alors Édeline, je ne viens pas vous vendre des… Je vous en prie, ne contrariez pas le petit animal, autrement, c'est peau de balle et balai de crin… Tout par la douceur… voyez. Saluez, ministre, l'honorable socilliété…

— Ah ! le fils de garce, est-il drôle !

— Le petit animal désire boire.

On s'empressa autour de lui. « Du champagne », conseilla quelqu'un. On en versa dans une assiette creuse et un sous-officier mit, pour la présenter au baudet, un genou en terre. C'était le moment qu'attendait Édeline. Il fit signe à Favières et cria :

— Attention… tableau !

Aussitôt les transparents qui décoraient la salle s'animèrent… Des bouts de bougie ingénieusement dissimulés dans le feuillage projetaient les fières devises : HONNEUR ET PATRIE. – NE TOUCHEZ PAS À LA FRANCE, au-dessus des groupes fraternels hagards, dans le jour artificiel combattu par la lumière du dehors. Et comme justement, Petitmangin, blotti sous la table, profitait de l'émotion générale pour s'arroger de scélérates privautés, derrière la cantinière : GLOIRE À LA VERTU, formula le cartouche flambant.

On applaudit, le verre en main.

— Trop gentil, vraiment trop gentil, minaudait la fille attendrie, éparpillée dans la chie-en-lit de son uniforme rafistolé.

Après, ce fut l'orgie.

Montsarrat ayant proposé de danser, on ne s'occupa plus du mulet, qu'Édeline dut faire sortir à reculons. Un clairon requis joua, sur trois notes, une polka sans fin, qu'accompagnait avec le tambour un tapin d'occasion.

Dans la petite salle, le cuivre et la peau d'âne tintamarraient, précisaient les lourdes joies du râble et du godillot. Le gros Peuvrier avait empoigné la cantinière et la pétrissait, sur place, tandis qu'autour d'eux s'ébattaient les sous-officiers enlacés, renversant tout, se culbutant, repartant, l'épaule brutale et le coude agressif. Ceux qui ne dansaient pas étaient plus terribles encore, affalés dans la mare rouge de leurs culottes et brandillant, sur leur tête sans cou, des mains de bouchers, veuves de baïonnettes. Des bras de l'adjudant, la Burel passait dans ceux d'Édeline, plus savant, l'entraînant, l'accolant, leurs doigts noués sur ses reins, dans une impudente attitude de coït vertical. Et le vide se faisait autour d'eux ; assommés par le tournoiement, les derniers danseurs s'éboulaient, piétinés, sous l'éventoir des jupes voltigeantes. Il n'y avait plus de grades ; les vingt-six étaient quarante. Les garçons de cantine, des soldats attirés par le fracas de la musique, avaient envahi la salle, s'y bousculaient pour tarir les bouteilles, recueillir le fond des verres, boire au moins l'ivresse des autres, pendant que Burel s'efforçait de sauver la vaisselle et que Blanc, à croupetons dans un coin, facilitait paisiblement la libération de son estomac.

VAILLANCE ET DISCIPLINE ! professe suprêmement le dernier transparent éclairé, avant de rentrer dans l'ombre de son reposoir.

C'est à peine, dans le pêle-mêle de l'apothéose, si l'on avait remarqué l'apparition d'un homme de garde, jugulaire au menton, semblant chercher quelqu'un. Il vit, encore de-

bout, deux sous-officiers se trémoussant ensemble et, les poursuivant à travers les groupes, il les accula enfin au bout de la salle.

— Sergent Favières… sergent Favières !

— Quoi ?

— Il y a une femme qui vous demande à la porte.

— Dis-lui : Zut !

— Elle veut vous parler tout de suite : c'est urgent.

— Généreuse, sans doute, observa Tétrelle. Comment qu'elle est ?

— Une grosse courte, pas jeune.

Les deux sous-officiers s'entre-regardèrent, abrutis.

— J'y vais, décida brusquement Favières ; attends-moi.

Et il accompagna le soldat. À l'entrée du pont-levis extérieur, il aperçut, en effet, une commère inconnue, les mains aux hanches, l'air impatient.

— C'est moi ?… questionna vaguement le sergent en s'avançant vers elle, l'ivresse aux jambes et aux yeux.

— Oui… Vot' femme m'envoie vous dire qu'elle est accouchée c' matin ; alors elle vous verrait avec plaisir ; voilà.

Il restait béant, point sûr d'avoir compris, cloué là au point qu'il n'eut pas la force de retenir ni de rappeler la messagère quand elle s'éloigna, rapidement d'ailleurs.

— Ben, quoi donc ?

Il se retourna, réveillé par l'exclamation de Tétrelle et, l'emmenant brusquement :

— Habille-toi ; tu viens avec moi ; Généreuse… accouchée…

Ces deux mots dansaient dans sa tête vide, y tourbillonnaient accouplés, battant les parois du crâne d'un heurt fou, au son de la musique barbare de tout à l'heure, persécutante.

Dans sa chambre, il eut le vertige, comme si lui-même valsait toujours. Il s'assit sur son lit et, à la lueur d'une réflexion, murmura : « Pas possible… sept… oui, sept mois… » Il essaya de compter sur ses doigts : janvier, février, avril… s'embrouilla, reprit, incapable d'arriver à sept et terrifié de ne se plus trouver que quatre doigts… À la fin, il y renonça, se leva, prit son shako, boucla son ceinturon, avec des arrêts stupides partout et, près de partir, constata l'oubli de ses épaulettes. Mais il ne pouvait parvenir à les attacher sur sa tunique ; il se répétait : « Mon Dieu ! que c'est gênant de n'avoir que quatre doigts… » déjà consolé de l'amputation. Enfin il descendit, retrouva Tétrelle au poste, parmi la garde en émoi barrant le pont-levis, tandis qu'une vingtaine d'hommes poursuivaient le mulet ivre, se dérobant, ruant, en folie…

Dans la salle des sous-officiers, le clairon sonnait sa polka sur trois notes, sans fatigue, toujours.

Les deux sergents s'en allèrent, flageolant, trinquant de l'épaule, hésitèrent prudemment devant l'escalier de Tourneville, tirèrent vers la rue de Montivilliers. Ils y entraient, quand ils virent passer, comme en rêve, le sergent Blanc et un de ses collègues, tous deux à cheval, inouïs, en tunique et

shako, sans armes, cramponnés à la crinière des bêtes qu'ils montaient à poil.



Tous deux à cheval, inouis...

Il était tard quand Favières et Tétrelle arrivèrent rue Marie-Thérèse, sans savoir comment, par le quai d'Orléans. Dans l'escalier, une voix leur cria :

— C'est-y vous, les soldats ?

Ils montèrent ; la porte était ouverte, la grosse femme de l'après-midi les attendait sur le seuil. Dans la chambre, près

du lit, une autre étrangère était penchée sur un remuement de choses blanches.

Favières fit quelques pas, gauchement inquiet de savoir si son ami le suivait. Généreuse, soulevée, lui tendit la main ; il se laissa attirer vers elle et l'embrassa en balbutiant : « Ça va bien ? » Puis, assis à son chevet, il fut plein de sollicitude pour Tétrelle, l'installa, lui demanda à lui aussi : « Ça va bien ? » sans cause, par contenance.

— J'avais recommandé qu'on ne te dise pas si c'était un garçon ou une fille, afin que tu aies la surprise… mais maintenant…

Il comprit qu'elle appelait son attention sur le nouveau-né, mais le sens de la phrase lui échappant, dans les brumes de l'arrière-ivresse :

— Ah ! oui… c'est un garçon, répondit-il, au hasard.

— Non… une fille…

Elle allongea la main de côté, en tâtonnant d'un geste d'invite sous-entendue, et découvrit un peu l'enfant, dans les bras mercenaires.

Le sous-officier, cependant, ne bronchait pas, ne se penchait pas sur ce diminutif vagissant et plumé. Depuis une minute, il n'osait faire un mouvement, de peur d'aggraver le malaise qui l'envahissait, dans la chaleur insupportable.

Alors Généreuse insista, baissant la voix :

— Tu ne peux pas le renier, hein ? Te ressemble-t-il assez !…

La voisine intervint :

— C'est vrai qu'elle ressemble à Monsieur. Et elle flûtait : « Ti, ti, ti, ti, » en grattant le menton de la petite, dans l'illusoire espoir qu'elle allait sourire à son père.

— Oui… oui… pas beau… déclara enfin Favières, incroyablement malade, les tempes et le front moites, le cœur défaillant.

En se retournant, par surcroît, il ne vit plus Tétrelle et l'envia, vraisemblablement en train de prendre l'air ou de disperser son lest.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es guère aimable… Es-tu indisposé ?

Il se raidit, parla à tort et à travers, de la fête, du repas, de l'accouchement…

— Ah ! sans madame !… disait Généreuse en désignant la grosse femme. C'est elle qui a eu la bonté d'aller te prévenir et de me trouver une garde. Je lui suis bien reconnaissante. Veux-tu que je te *fasse* chercher à dîner ? Tu mangerais là, auprès de moi ; tu n'es pas pressé… Je vais tant m'ennuyer… Je passerai une meilleure nuit en m'endormant tard.

— Il faut vous reposer, conseilla la voisine.

— Oui, repose-toi, appuya avec empressement Favières, déjà debout. Ce n'est pas en ce moment que je voudrais te déranger. J'aime mieux… oui, j'aime mieux revenir… dans la soirée… Les sous-officiers dînent encore ensemble… ordre du colonel… pour l'exemple, bonne camaraderie… entretenir l'esprit de corps. Mais dans la soirée, c'est convenu.

— Tu me promets ?

Il l'embrassa, impatient de sortir, de respirer ailleurs que dans cette atmosphère de maladie et de maternité… Généreuse le rappela :

— Tu ne l'embrasses pas… elle ?

Déjà sur le seuil, il s'arrêta, anxieux, hésitant à rentrer dans la fournaise, sans forces pour le voyage à travers la chambre immense. Jamais il ne parviendrait jusqu'au lit, reculé, là-bas, à des lieues… Pourtant, il se décida, rebroussa chemin, satisfit sa maîtresse et s'en alla enfin, à bout de courage.

Sur le trottoir, Tétrelle l'attendait, soulagé, fumant des cigarettes.

— C'est pas tout ça… Où dînons-nous ?

— Tu as faim, toi ? demanda Favières.

— Je te crois. Huit heures sont sonnées.

Il expliqua sa disparition et ajouta, en se frappant la poitrine avec orgueil :

— Tout prêt à recommencer.

— Pas moi.

— C'est que tu as un estomac de Parisien. À moins que l'émotion…

Mais, à cette supposition, l'autre se révolta, blessé :

— Il fallait rester là… tu aurais vu…

Il se redressait, s'indiquait prémuni contre ces accidents de l'amour et présentait ostensiblement ses galons, comme une police d'assurance.

Ils déambulèrent quelque temps sur les quais, puis, Tétrelle connaissant, rue Fontaine, un marchand de vin qui donnait à dîner, emmena chez lui son compagnon. Néanmoins, son appétit sembla instantanément contenté lorsque Favières, ayant déclaré qu'il ne mangerait rien, annonça ainsi son intention de ne point participer à la dépense. L'affamé se rassasia avec des œufs durs et du fromage.

Le café pris, à frais communs, ils se disposaient à conduire leur désœuvrement autour des illuminations, quand, au tournant de la rue Fontaine, ils heurtèrent une bande de sous-officiers de la caserne et des forts, se travaillant pour galvaniser cette débauche traditionnelle qui consiste à visiter successivement les brasseries à femmes, cafés-chantants et bousins d'une ville. Ils avaient débuté par les beuglants de la rue Royale et se proposaient de finir rue d'Albanie.

— Venez donc avec nous ; on va rigoler.

Favières se consultait. Il avait promis à Généreuse…

— Tu auras toujours le temps, dit Tétrelle. Qu'est-ce que tu ferais auprès d'elle toute la soirée ?

L'ennui du tête-à-tête, dans la chambre ardente ; la crainte d'une scène d'attendrissement où le nouveau-né jouerait un rôle, prévalurent.

— Tu as raison. J'ai la permission de la nuit ; j'irai plus tard.

Ils formaient une longue chaîne, barrant la chaussée, bousculaient, « paumaient » les passants, les initiaient à ces plaisanteries collectives dont l'armée a le secret. Tous sergents et fourriers. Devouge, qui dirigeait la horde, faisait

éclairer sa marche et reconnaître les établissements par deux sous-officiers chargés de signaler à leurs camarades la présence des officiers. « Pas d'officiers, » on envahissait le café, on le traversait en trombe, quelquefois sans consommer, avec un bruit de sabres bafouant la clientèle terrifiée ; ou bien on s'arrêtait cinq minutes, pour cultiver la soûlerie, en empêchant de pépier quelques bonnes dondons devant qui un pianiste charitable émiettait des notes.

Dehors, la gent galonnée hussardait, presque sûre de l'impunité, dans le dédale de petites rues où son chef opérait prudemment. Joie publique et joie militaire étaient, ce soir-là, sœurs solidaires, faites pour se comprendre et collaborer. Jusqu'à onze heures, les sous-officiers s'entraînèrent, consentirent à dépenser la menue monnaie de leurs facéties dans la salle d'attente des brasseries ; mais, à onze heures, leurs concupiscences attisées réclamèrent impérieusement le dégorgeoir où la caserne et le port vont se dégluer.

Étroite et, jusqu'au Vieux Marché, possédée toute par les léproseries vénériennes, la rue d'Albanie, ce soir de 14 juillet, condescendait au vœu national en autorisant ses pensionnaires, toujours chambrées, à s'ébattre dans le préau ; telle une pluie révolutionnaire, certains jours, chasse enfin des chéneaux qu'elles habitent les ordures accumulées. Le ruisseau les charriait ; elles débordaient le trottoir et couvraient la chaussée ; les portes numérotées vomissaient la prostitution, comme des bouches de tuyaux de descente, pêle-mêle, à gros bouillons. Tout cela, ensuite, fluait, sans issues permises, éclaboussant de taches aveuglantes les bibines préliminaires, basses et fumeuses, quasi écrasées sous le poids des étages sans cesse escaladés…

Des camisoles allaient, claquaient, drapeaux patriotiques de ce quartier qui n'en arborait point d'autres ; et les hampes de chair, gardant encore l'empreinte des doigts sales qui les avaient pressées, se couronnaient d'aigles sinistres, de profils de misère furieusement cravatés. Là-dedans encore, des refrains, des invectives, des danses, de la musique d'Italiens essoufflant leurs accordéons à jouer des polkas, arrachant à leurs violons des *marseillaises* ébréchées ainsi que des couteaux de rebut ; des odeurs : celles d'une friturerie ambulante épousant le remugle des literies aérées ; des rires gris de plein air ; des rires on aurait dit couverts d'un drap, comme la tête des indisciplinés remontés à la lumière, après des semaines de silo ; une sortie de cabanons, le branle inquiétant d'un charenton lubrique et blafard à la clarté au compte-gouttes des lanternes écharpées, des lampes tristes restées aux fenêtres et des suifs bavant leur pus sur la panégyrie anniversaire ?

Les sous-officiers entraient en pays ami. Les gaietés se réveillèrent en confluant. Une clameur universelle salua la commixtion de la caserne et du lupanar. En un vertige de fraternité douloureuse, les gorges s'offrirent aux boutons de tunique, avides d'égratignures et de volupté dans le sang. L'orgie se ralluma. Des rondes diaboliques facilitaient l'alternance de l'uniforme et du négligé professionnel. Les maisons vides, penchées sur ce grouillement vermineux, semblaient réprimer des tentations oscillatoires.

Peu de femmes disparaissaient avec les soldats dans ces allées que ferment – comme une grille un regard – des portes à judas. C'était jour de repos officiel, jour de trêve. Le gros numéro et le numéro matricule prenaient campos. La prostituée suspendait l'adultération du sang français que la Patrie lui abandonne, quand ses chantiers de carnage n'en ont pas

soif. On jouait à la liberté, au labeur volontaire, à l'ombre moqueuse des grands bagnes, pendant que d'indulgentes patronnes sonnaient le couvre-feu avec leurs trousseaux de clefs, en répétant :

— Amusez-vous vot' content, les enfants ; c'est pas tous les jours fête.

Tout à coup, Favières, séparé de ses camarades, sentit deux mains se poser sur ses yeux, et une voix déguisée demanda, derrière lui :

— Qui est là ?

Il répondit une grossièreté, imaginant une farce de fille inconnue, mais les doigt tombèrent, et il aperçut Camélia, en se retournant.

— Comment, tu es ici, maintenant ? s'écria-t-il.

— Mais oui, depuis trois mois.

— Tu as suivi quelqu'un de chez nous ?

— Non. J'ai trouvé un imbécile qui a payé mes dettes ; il y avait longtemps que je voulais changer de boîte ; j'en ai profité. Mais j'ai autant de dettes qu'à Dieppe, à présent, et ça m'embête. Tu comprends, je veux pouvoir dire à Madame : « J' m'en vas, » quand on me contrarie… C'est bête, parce que je rentre quelquefois le lendemain ; mais, comme ça, mon amour-propre est *satisfaite*. Je m'appartiens.

C'était si étrange, cette prétention, dans la bouche d'une fille toute à tous, que Favières, à travers son abrutissement, sourit à cette illusion.

— Et Pâquerette… Laure ?… s'informait-il.

— Toujours là-bas.

Elle donnait des nouvelles du 44, de Monsieur, de son Ami… Le bras passé sous celui du sergent, elle s'oublia un moment, dans le passé, en caressant, d'une paume machinale, les galons sur la manche. Son sexe se haussait jusque-là, semblait chercher le reflet qu'ils pouvaient mettre sur son pauvre costume de travail.

— Hein ! je fais pallas ! dit-elle, avec moins de blague que d'orgueil flatté.



La réponse de Favières s'abîma dans une panique effroyable.

La réponse de Favières s'abîma dans une panique effroyable, un remous de filles et de soldats, des exclamations, un vent de bataille qui, soudainement, prenait la rue en enfilade et, comme une charge de cavalerie, la balayait. Les femmes hurlaient ; des têtes se fracassaient contre les portes assaillies et barricadées ; les derniers lumignons et les lampes des fenêtres tombaient en fusées dans l'obscure bagarre. Matelots et soldats, après s'être pris de querelle, en venaient aux mains, forcenés, exaspérés par les filles qui passaient sous les coups et respiraient le massacre.

Enveloppés, près d'être écrasés, les sous-officiers dégainèrent ; seul, Édeline, acculé par trois matelots, mais débarrassé de son schako, leur tenait tête, gouaillait : « Onzième leçon, en neuf temps… un… deux » en combinant à miracle les coups de pied bas et les coups de poing de revers. Dans l'épouvante de la mêlée, ailleurs, les lames tournoyaient, une folie d'extermination menait la danse. Des femmes, cependant, continuaient à filer entre les jambes des combattants ; et d'autres femmes encore, plus prudentes, dominant la tuerie, dispensaient l'encouragement et le blâme :

— Très bien, le petit !… Cogne donc… Attention !… Ah ! la fripouille qui tape par derrière… Crève-le… c'est ça, crève… Bravo !

Mais une fille cria qu'elle avait le nez coupé, et ce fut un galop de débâcle par toute la rue, matelots, soldats et prostituées roulant ensemble vers les issues, frappant au hasard, sans plus rien entendre ni voir… Favières avait saisi son sabre par la lame et il en laissait tomber la poignée, en massue, devant soi, aveuglément, les doigts rouges, l'ouïe délirante, dans le vacarme sans nom que dominait le glapissement de la blessée.

— Mon nez… arrêtez !… il est là… Ils le piétinent, les crapules !

La rue est pacifiée. De chaque bord, les hautes maisons numérotées ont repris leur physionomie coutumière, et l'on ne saurait pas, vraiment, qu'on s'est bûché là tout à l'heure, si des hommes accroupis, des épaulettes arrachées, des shakos abandonnés et des fourreaux vides ne révélaient l'échauffourée.

Favières se retrouve assis par terre, le long d'un mur. Il a dû dormir longtemps… Il se tâte, se croit intact. Il faut rentrer. Mais l'étroitesse anormale de la rue lui inspire des doutes… Il s'oriente, voit un escalier devant lui, reconnaît le couloir où se succèdent, surmontées de gros chiffres, les portes des chambres de sa compagnie… Il est au Fort ; il ne pourrait dire comment, par exemple. Mais, en somme, sa méprise est explicable. La caserne aussi a fêté le 14 juillet.

On s'est empoigné, après boire… Il est ici dans une sorte de rue d'Albanie prolongée, qui a eu son ivresse, sa bataille, son épanchement national… Et, cette porte poussée, cette paillasse qui est la sienne et sur laquelle il va dormir a-t-elle été moins foulée que les lits de trimage où s'abat l'anonyme multitude ?…

Tard levé, dans la dissipation des dernières fumées de la bordée, il songea que Généreuse avait dû l'attendre toute la nuit.

# IV

Juillet s'acheva lamentablement, gâté par l'inspection générale et les suites du 14. Blanc et celui de ses collègues rencontrés par Favières et Tétrelle, sur des chevaux d'officiers, avaient été cassés. De la consigne à la chambre se répartissait entre quelques autres ; enfin le colonel avertissait les sous-officiers du bataillon de Tourneville qu'il ne leur serait accordé aucune permission avant les manœuvres.

L'arrivée du général, les préparatifs faits pour le recevoir, bien plus encore que ses trois jours de revue, submergèrent la fin du mois.

— N'empêche que c'est la dernière qu'on passe ! disait Blanc, à la corvée de quartier, sous le bourgeron de toile des simples biffins.

Il était question, en effet, de renvoyer la classe en août, avant l'appel des réservistes. Les militaires libérables ne vivaient plus. Chaque fois que le clairon dérangeait les sergents-majors, une acclamation roulait dans les couloirs : « La classe !… la classe ! » Et ceux à qui était ouvert le bureau du chef s'y précipitaient à son retour, afin de connaître, les premiers, la date de leur départ. On ne prenait plus les armes sans que le fusil fût interrogé : « C'est-y aujourd'hui qu'on te verse ? » Et les baluchons étaient ficelés ; on n'attendait plus que la feuille de route.

L'agitation, générale parmi les gradés, s'accroissait des vacances qu'allait produire la libération. S'en allaient : cinq

sergents, un fourrier et les trois sergents-majors, Montsarrat, Petitmangin et Chupin.

Les caporaux proposés pour l'avancement étaient anxieux ; les fourriers, qui espéraient les galons de double, ressassaient leurs chances ; Tétrelle et Favières, à la faveur du mouvement, leur stage révolu, projetaient de reprendre l'emploi de comptable. Ils revirent, à cet effet, leurs anciens majors, qui pouvaient les recommander aux capitaines en se séparant d'eux.

Un soir, Favières, entrant dans la chambre de Montsarrat, le trouva agenouillé devant la malle qu'il avait vidée, un soir, en sa présence, à Dieppe. Elle était comble, maintenant, à ce point qu'il ne pouvait la refermer.

— Montez donc dessus.

Favières obéit ; Montsarrat parvint à poser le cadenas.

— Vous voyez, dit-il alors, à quoi servent l'ordre et l'économie. Au lieu de partir comme les camarades ou comme Petitmangin, qui n'a pas su *amasser*, avec ma chemise sur le dos, j'ai un petit trousseau et quelques sous, lesquels me permettront de chercher tranquillement une place.

Il parlait avec une assurance de fille experte, répandant exemplairement le contenu de ses vieux bas.

— Est-ce que votre femme est ici ? demanda Favières.

— Marie ?… Vous ne voudriez pas !… Elle est restée à Dieppe, où elle est connue… Je vais la voir tous les quinze jours (elle paye mon voyage, naturellement). Je l'avais menacée de rengager, alors elle a décidé que nous nous mettrions ensemble en attendant que j'aie trouvé une occupation… Elle est si gentille !…

— Et… ensuite ?

— Ça dépendra… Vous comprenez bien que je ne me chargerai pas d'une femme, si je puis m'en passer.

— Petitmangin s'en va aussi ?

— Ah ! lui… une chance ! Le mari de sa maîtresse est mort, vous savez ?

— Non.

— Il est mort. Comme la femme a *du bien*, peut-être qu'il l'épousera.

— Mais elle a aussi… combien ? Vingt ans de plus que lui ?

— Justement. Elle en tient… Il fera d'elle ce qu'il voudra. Vrai, c'est trop dur d'avoir eu toutes ses aises, et de l'argent et de l'autorité… tout ce que donne le grade enfin… et de retomber, au pays, dans le petit emploi d'autrefois, sans avancement… quatre ans de foutus, quoi ! Oui, mieux vaudrait rengager si l'on n'avait pas, comme Petitmangin et moi, la promesse d'un secours, d'une aide pour recommencer sans trop de mal…

Il enveloppa du discret adieu d'une conscience légère la cage où sa fainéantise s'était bercée, puis secouant ses regrets :

— À propos… On vous a dit que Chupin reste au régiment ?

— Pas possible ! Chupin ?…

— Oui ; le conseil se réunit demain pour statuer sur sa demande.

— Il était, je crois, vannier de son état. Il ne s'est pas senti le courage de le reprendre. Mais celui-là n'a aucun avenir ici : les galons d'adjudant, voilà tout.

— Il y a autre chose… Quoi ? Nous cherchons. Jamais, avant de venir au Havre, Chupin n'avait parlé de rengager. À présent, il paraît qu'il se dégourdit, court la femelle…

— Lui… les femmes ?

— Ah ! ça vous étonne aussi… Vous l'avez, comme nous, connu idiot, ne sortant jamais, s'endormant sur des romans illustrés en passant bibi à la patience. Sans son capitaine – un pays – qui règle ses trimestres et lui mâche la besogne, on l'aurait déjà rétrogradé… Eh bien ! maintenant il découche… oui, trois fois par semaine, quand le caporal de garde veut bien ne pas le signaler. Nous l'avons suivi, vous pensez bien ! Croyez-vous qu'il va rue d'Albanie ? Drôle, hein ! avec la peur qu'il avait des maladies… Nous l'avons plaisanté, à la cantine, sur sa première maîtresse ; mais on n'en obtient rien. Nous avons appris sa résolution au rapport. Ah ! l'histoire qu'il y a là-dessous doit être bien amusante !

Une supposition : Adonis aimé pour soi-même, désirant simplement garder l'uniforme auquel il rapportait l'honneur de ses premiers succès, sépara, sur une énorme explosion de gaieté, Montsarrat et Favières. Et celui-ci, en s'éloignant, une fois encore n'expliquait la fascination exercée par le militaire sur de pauvres cervelles de femmes qu'en s'inspirant d'une pensée de M^me^ Roland : « Eh ! oui, le métier leur dore, leur galonne l'idole, pour qu'elles n'aient pas à rougir d'aimer une bûche. »

Ce mot « bûche » l'égaya beaucoup. Il ne pouvait plus rencontrer un officier en civil, sans avoir l'immédiate vision

de ces épaisses bûches de cheminée, éteintes, à demi rongées, avec les inégalités d'une combustion hasardeuse ; et noires, et fumeuses, les mêmes pourtant que ces bûches étincelantes qui chantaient tout à l'heure dans les flammes du grade et le pétillement des ors.

— Je crois que l'emploi de fourrier me sera réservé dans la compagnie où je l'ai déjà rempli, dit Favières à Généreuse, à l'issue de sa démarche auprès de Montsarrat.

Elle se réjouit, ayant encouragé cette permutation, car un comptable, avec même le service de semaine, dans les forts, avait plus de loisir qu'un sergent dont les négligences et la lassitude s'abritaient derrière les exigences de ses fonctions.

Elle était rétablie, en quête d'un local pour sa blanchisserie qu'elle espérait ouvrir en octobre, lorsque Delphine l'aurait rejointe, la mère Couturier ne voulant pas rester seule tant que son café ne serait pas vendu.

— Je n'ose la contrarier ; je puis avoir besoin d'elle. Enfin, elle garde le petit, et c'est une lourde charge de moins pour moi, remarquait Généreuse.

En effet, à raison de trente francs par mois, elle avait mis en nourrice, au Havre même, son dernier né. Elle l'allait voir tous les jours, rue des Pincettes, et se montrait satisfaite des soins qu'il recevait.

— De braves gens, ces Turpin ! confiait-elle quelquefois à Favières, au retour d'une de ses visites. Le mari travaille aux chantiers de la Méditerranée. Il est peu payé… et si tu voyais cette propreté de la femme et du ménage…

Elle disait : « Si tu voyais… » sans insister pour qu'il l'accompagnât, une fois au moins.

Il devait s'avouer, d'ailleurs, qu'elle avait été d'une discrétion parfaite après la naissance, comme si elle eût craint de l'effrayer, de l'éloigner encore, en l'immisçant dans des détails auxquels il paraissait insensible.

Aussitôt qu'elle pouvait se lever, elle allait reconnaître son enfant à la mairie, où, sous les noms de Marie-Andrée, l'avait déclarée la sage-femme. Mais elle n'en informa Favières que plus tard, incidemment. Il lui sut gré de cette réserve. À sa première sortie, il l'emmena dîner à « la Chaumière ». Ils n'y étaient point venus depuis trois semaines. On les accueillit avec effusion.

— Crois-tu, demanda Généreuse à son amant quand ils furent seuls, crois-tu que la nièce de M^me^ Caille consentirait à être la marraine de la petite ?

C'était la première fois qu'elle parlait du baptême ; il la regarda, un peu surpris :

— Mais… avec qui ? observa-t-il, éludant la réponse.

À son tour, elle leva les yeux sur lui, hésitante, attendant peut-être une offre, l'ombre d'une satisfaction, à défaut de la réparation impossible.

Il répétait : — Avec qui ? complètement détaché.

— J'avais pensé… un de tes amis… Tétrelle ou Devouge…

Il réfléchit un moment, puis :

— Devouge plutôt… Je le consulterai. Ce serait pour ?…

— Dans une quinzaine, un dimanche. De mon côté, je prierai M^{lle} Espérance et sa tante. On dînerait chez elles en sortant de l'église.

— C'est bien ; si Devouge accepte, moi…

Il allait ajouter : « ça m'est égal », mais il se contenta de conclure d'un geste évasif.

Dès le lendemain, il pressentit son collègue, lequel ne mit à son adhésion qu'une condition :

— Je te préviens que je n'ai pas le sou ; ainsi, pour les dragées, les faux frais, qu'on ne compte pas sur moi.

— Bien entendu, déclara Favières ; ça me regarde.

— Alors, à votre disposition.

Généreuse n'ayant, d'autre part, rencontré aucune résistance auprès de la marraine, le baptême eut lieu, le premier dimanche d'août, en l'église Saint-Joseph. La mère, la nourrice, la nièce de M^{me} Caille et les deux sous-officiers s'entassèrent dans une voiture de louage, rendue indispensable par le ridicule certain d'une promenade à pied, étant donnée la composition du cortège.

Favières n'entra pas dans l'église. Il employa le temps que dura la cérémonie à se procurer des dragées. Il en acheta trois livres chez un épicier de la place Saint-Joseph, puis, réfugié dans la voiture, les répartit entre quelques petits sacs, vendus à part. Il finissait, quand Devouge et les trois femmes sortirent de l'église. Des gamins s'amassaient en criant : « Vive la marraine ! » Favières leur jeta des poignées de bonbons de rebut pour les retenir, pendant que la voiture s'en allait tout d'un train vers « la Chaumière », ou M^{me} Caille était restée pour préparer le dîner.

Ce fut très gai. La nourrice partit de bonne heure, mais Tétrelle, Édeline, la voisine et la propriétaire de Généreuse, vinrent prendre le café dans la soirée. On rit beaucoup. Édeline débita des *scies ;* Devouge, fort empressé auprès d'Espérance, chanta *le Tunnel de Saint-Germain*, d'un effet imperdable sur un auditoire féminin. Tous deux eurent un beau succès. Mme Caille, la voisine et la propriétaire, également mûres, grosses et attendries, formaient un trio ahurissant, les mains sur les cuisses, étayant le buste que la poitrine entraînait. Jamais elles n'avaient entendu mieux chanter, même à l'Alcazar havrais.

On se sépara tard, trop tard pour que Favières pût reconduire sa maîtresse. Elle s'en alla avec les femmes de sa maison, pendant que les trois sous-officiers et leur camarade rentraient au fort.

— Vous ne savez pas la peine que j'ai eue pour m'échapper, s'écria Édeline.

Alors il raconta les exigences, l'ardeur de la Burel, depuis qu'il était garçon de cantine. Il l'avait conquise avec ses chansonnettes et sa dégaine de bonne « frappe », au repas du 14 juillet. Le mois finissant, comme les compagnies devaient, à tour de rôle, fournir un aide, c'est lui qu'elle avait demandé. Il disait son dévergondage, crûment, les rendez-vous dans la cave, au-dessous de la chambre conjugale même, et le vice de cette gueuse, qui avait su se faire épouser sans régulariser sa vie ailleurs que sur les registres de l'état civil.

— Ah !… bon de fricoter, mais si c'est pour s'esquinter le tempérament d'une autre manière, non ! Mon mois fini, je cherche un autre tabac… Faudrait une bath architecture pour y résister… Avec le roulement dans les compagnies, tous les garçons y passent : ça vaut mieux, ça renouvelle les

consommations. Y a des compensations, sans doute : le vin, des chatteries ; on mange à leur table, oui, à côté de Burel… Mais du moment que tout cela se solde en nature, aux pelotes, le fourbi !…

Ils se quittèrent au poste, après avoir fait constater leur rentrée ; mais Devouge rattrapa Favières dans le couloir :

— Je te dois de l'argent.

— Comment cela !

— C'est toi qui as payé les dragées, n'est-ce pas ? Ta femme, croyant que je me chargerais de les acheter, m'a avancé vingt francs. Les voici.

— Bien, je les lui rendrai, dit Favières.

Mais l'autre se récria :

— Pourquoi ? Tu serais stupide de la détromper, voilà mon avis. On attend de nous, comme un service…

— De toi, oui, mais moi…

— Enfin, nous sommes soldats. Si tu mets du sentiment là-dedans !…

Favières, dignement, conclut : « Ça me regarde ! » et se promit de rembourser Généreuse, d'autant qu'il n'avait dépensé qu'une dizaine de francs. Mais quand il descendit rue Marie-Thérèse, la semaine avait été dure, son prêt était raflé ; il serait resté sans le sou.

— Bah ! pensa-t-il, décidé à garder le silence : ça se retrouvera toujours !

La classe 79 fut renvoyée le 11 août. C’était la deuxième que voyait partir Favières ; il s’étonna, comme la première fois, du peu de place que tenaient les libérés dans la vie de ceux que le régiment gardait.

Les camarades d’hier, voisins de chambrée, de lit, de corvée, d’existence, s’éloignaient sans tourner la tête, comme d’un seuil maudit. Pendant deux, trois ans, on avait tout mis en commun, les plaisirs, les ennuis, les amours ; et l’on se détachait les uns des autres avec une indifférence d’étrangers après un repas de table d’hôte. Les rancunes mêmes s’éteignaient. On ne se reverrait sans doute jamais… À quoi bon se souvenir ?

L’année précédente, l’heure du départ avait permis un semblant d’adieux, au comptoir, le verre en main. C’était une cordialité de pochards, mais qu’un vague intérêt, une nuance de sympathie relevaient encore. Cette année, pour éviter les libations, les cantines avaient été consignées. La classe décampa honteusement au petit jour, en troupeau discipliné qu’un cadre commandé conduisit à la gare. À peine quelques mains sortirent des draps et serrèrent celles qu’on tendait. Le plus grand nombre se rencogna sous les couvertures, inattentif et vexé. C’était bien le partage d’une chaîne rompue, dont les anneaux extrêmes, sans effort ni violence, simplement usés par le temps, tombaient un à un, à l’ancienneté.

La classe partie, personne n’y eût plus songé, sans le trou qu’elle laissa dans les compagnies jusqu’à l’arrivée du nouveau contingent. Une quinzaine de lits s’espaçaient dans les chambrées où couchaient habituellement quarante hommes ; c’était lugubre.

Instinctivement, pour avoir plus chaud dans ces glacières dépeuplées, les soldats se groupèrent ; mais alors survinrent les officiers qui prescrivirent, entre chaque fourniture, *pour la symétrie*, des intervalles immuables.

Favières, un soir qu'il se présentait chez Généreuse, fut tout surpris de trouver son enfant auprès d'elle. D'abord, il pensa que la nourrice allait venir le reprendre ; mais le singulier visage de la mère, où s'inscrivait moins d'inquiétude que de contrariété vague, à coup sûr n'exprimait point l'allégement d'une récréation salutaire.

Il la questionna.

— Oui, répondit-elle avec embarras, la petite ne va pas bien. La nourrice ne sait pas ce qu'elle a… Je crains qu'elle ne soit pas bien soignée chez elle ; alors je préfère l'avoir avec moi pendant quelque temps.

— Il faut appeler le médecin ; c'est vrai… pas bonne mine, déclara Favières, penché sur le berceau.

— Oh ! certainement, demain… Pourtant, tu vois, elle se tient bien tranquille… Il n'y a que quand je la change qu'elle se plaint.

— Pas bon signe, la souffrance muette à cet âge-là… car elle souffre, regarde…

Jamais *leur* enfant, la primeur de leurs amours de hasard, n'avait paru au sous-officier plus pitoyable… C'en était moins le fruit que l'écale, écorchée, fendillée, le derme comme roulé dans la terre sèche et la poussière fuligineuse des grands chemins. Les paupières s'éraillaient, les cils étaient tombés ; une tache squameuse et bistrée indiquait seule la place des sourcils ; le regard vacillait ainsi qu'une

flamme près de s’éteindre ; douloureuse et vieillotte, la mince figure transsudait l’ironie de l’accouplement procréateur.



— Pas bonne mine, déclara Favières...

Il avait pris une des petites mains, et sur son index d’homme, offert en perchoir, les doigts minuscules se contractaient, comme des pattes d’oiseau… Le mal semblait y affluer, amenuisé, réduit aux proportions du corps qui l’enfermait.

— Oui, il faut voir le médecin, répéta-t-il.

Et la trouvant devant lui, silencieuse, l'œil fixe, l'imagination sans doute frappée, avant de s'en aller il la réconforta d'une bonne parole, indiquant bien la part qu'il prenait à son tourment :

— J'enverrai demain mon breton chercher des nouvelles.

Celui-ci, en effet, rapporta à Favières un mot de Généreuse, vingt-quatre heures plus tard. Elle l'attendait le soir. Pas d'amélioration.

— Ah ! non, pas tous les jours ! s'écria le sous-officier. D'ailleurs, j'ai promis à Devouge de l'accompagner au *Star*. Demain, pour dîner, en surprise, je ne dis pas…

Depuis que la chaleur sévissait, la plupart des après-midi lui appartenaient, quand il n'était pas de semaine, la boxe et le bâton qu'on infligeait aux compagnies, sur le tantôt, ne réclamant pas la présence de tous les gradés.

Il put donc, au jour dit, vers trois heures, descendre rue Marie-Thérèse.

La clef était sur la serrure ; il entra tout de go.

Mais ce n'était pas lui que devait espérer Généreuse, car l'étonnement, le mécontentement et la perplexité se projetèrent successivement sur sa physionomie.

— Comment, toi ?…

Il allait expliquer son absence de la veille, représenter sa hâte à la faire oublier et, finalement, aller au-devant d'une invitation à dîner absolutoire, mais son regard tomba sur l'enfant, qu'il n'avait pas aperçu d'abord, presque nu, en travers sur les genoux de la mère occupée à l'étuver, parmi les

linges blancs. Car le petit corps n'était qu'une plaie, des fesses jusqu'aux talons. L'épiderme soulevé semblait avoir éclaté ; les membres inférieurs s'ulcéraient ; l'inflammation cuivrait les cuisses, les jambes ; les pieds saignaient, à vif.

— Hein ! tu n'imaginais pas ?… dit Généreuse, sentant les yeux de son amant attachés sur le navrant écorché.

Il répondit : « Non, non, vraiment, » bouleversé par ces ravages abominables dans quelques onces de chair. Il ajouta :

— Tu as vu le médecin ?

— Oui, avant-hier. Il ne s'est pas prononcé ; il faut attendre, il doit revenir demain… Mais moi, écoute, je crois savoir : c'est l'absinthe, toutes les saletés que j'ai prises au début de ma grossesse… La petite les a absorbées… Elle les rejette maintenant… C'est peut-être pas mauvais : ça la soulage…

— Oui… bien possible…

Il ne trouvait pas le courage de discuter, d'émettre un avis, spectateur anxieux d'un drame interrompu par son arrivée et s'achevant devant lui. Généreuse promenait l'éponge mouillée sur les meurtrissures, mais, si délicatement qu'elle opérât, la douleur arrachait à l'enfant de pauvres plaintes usées, trahissant l'économie de création, le vieux mouvement, ayant servi déjà, dans un boîtier d'occasion. Les mains ne pouvaient l'effleurer sans qu'il gémît. La mère elle-même hésitait à le retourner ou seulement à écarter ses tristes jambes râclées, en feu ; ses doigts planaient, cherchant une place saine où se poser…

Après l'abstersion, elle eut recours aux épulotiques, un onguent qui vernissait les surfaces atteintes et les rendait plus épouvantables encore. Mais les pieds réclamaient des soins particuliers. Il fallut les panser ; et malgré les grâces de toucher qu'ont les mères, les cris recommencèrent, ne cessèrent un peu que lorsque la petite fut emmaillotée, toujours à plat ventre, l'état de la région plantaire ne permettant pas à Généreuse de la tenir, même une seconde, debout sur ses genoux.

La scène avait été courte ; il parut à Favières qu'elle durait depuis des heures. Assis en face de sa maîtresse, il avait assisté à la toilette, muet, la gorge barrée, incapable d'intervenir, croyant, à la fin, que le squelette graissé allait néanmoins se dissoudre, choir en miettes entre les bras de la berceuse.

Ni l'un ni l'autre n'avaient larmoyé, devant cette pourriture engendrée par eux ; mais un inexprimable malaise les poignait. Ils n'osaient se regarder, complices honteux, coupables d'avoir repris la vie de ce petit être en la lui donnant, d'avoir créé un cadavre qu'ils s'acharnaient à ressusciter dans le martyre.

Pourtant, quand Généreuse en vint aux tristes pieds déchirés, Favières fut près de crier : assez ! ou de s'enfuir. Mais il était rivé à sa chaise, sans force pour se lever… Et c'était, en lui, comme un second individu, cherchant à s'évader de sa peau et hurlant d'angoisse dans la chambre obscure et sourde de son cœur.

— C'est ainsi chaque fois que je la démaillotte… Voilà deux nuits que je ne dors pas.

L'enfant recouché, ils restèrent loin l'un de l'autre, lui, à la fenêtre, elle près du berceau, dans l'étroite chambre que leur désir d'éloignement, de fuite inverse, élargissait.

Désormais, pensait Favières, il ne lui serait plus possible d'étreindre une femme sans que le fruit du labour charnel lui apparût, gaulé, vert encore et gâté au pied de l'arbre, dans la boue des remèdes et la camelote génitale. Ah ! c'était exactement le produit de leurs amours militaires, comme il s'en bâcle à la grosse, à la débondée… Il se rappelait les craintes prophétiques de sa maîtresse : « s'il allait naître avec un pompon… » Un pompon, non, mais il portait tout de même l'uniforme, cette atroce culotte rouge taillée dans la peau, éruption de garance vengeresse, stigmate providentiel des spéciales débauches de cette fille à soldats.

— Je vais te faire à dîner, dit Généreuse.

Il refusa :

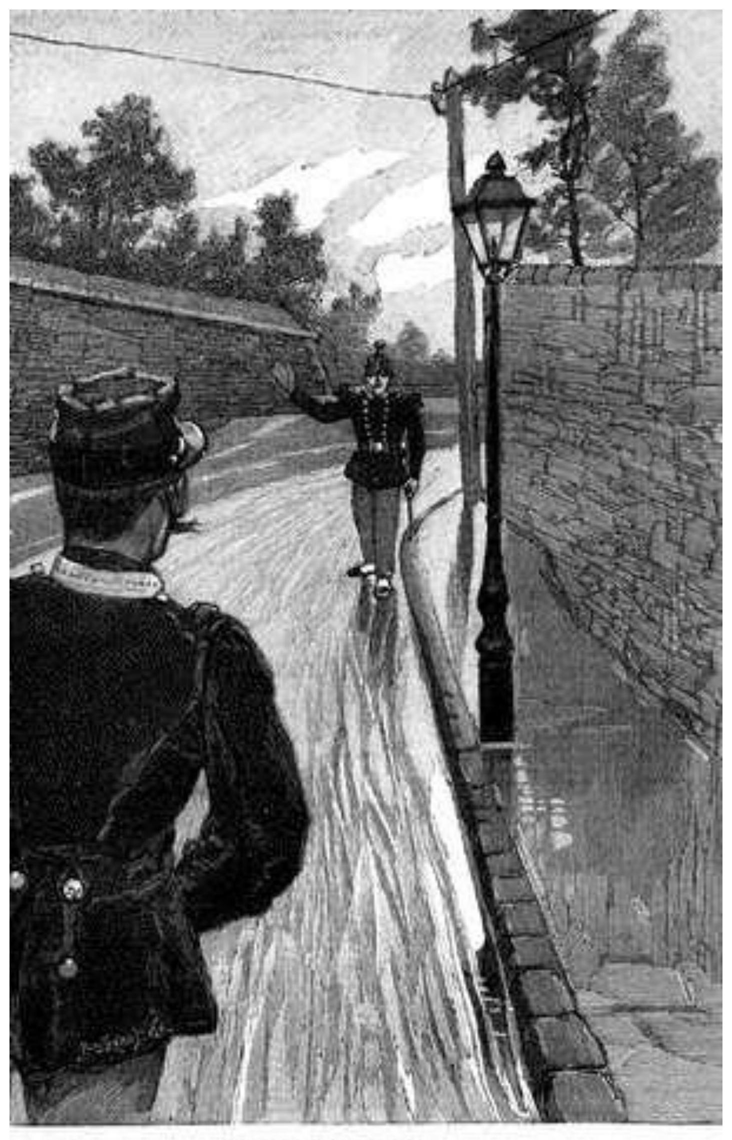
— Je ne veux pas te déranger. J'ai le temps de remonter au Fort.

Elle n'insista pas. Il s'en alla sans l'embrasser, sans lui tendre la main, avec un adieu de loin, une peur de contact qui lui rendait redoutable la simple pression de ses doigts, parce qu'elle avait le poignet nu.

Dans la rue, il respira longuement, sécha son front, las comme au soir d'une marche d'entraînement. Ah ! pas moyen d'être fier ! Jamais, jusqu'à présent, l'idée de sa paternité ne lui avait traversé l'esprit sans qu'il en sourît. Mais, tout à l'heure, une immense pitié l'envahissait. C'était imbécile, la souffrance, dans cette ébauche d'humanité ! Il eût pardonné l'infanticide, la mère se jetant sur cette douleur pour l'étouffer avec la vie ! Il entendait encore les plaintes de

la créature ; il en demeurait oppressé, la sueur aux tempes. Il ne se reposséda qu'au Fort, sous la fraîcheur des voûtes.

Le surlendemain, il dépêcha Quélennec rue Marie-Thérèse, après s'être promis d'y descendre soi-même. Mais l'inutile courage d'assister à quelque nouveau supplice, dû, cette fois, à l'ingéniosité du médecin, ce courage lui manqua. Le soldat revint vers onze heures, et se voyant guetté par le sous-officier, s'épanouit, fit signe qu'il arrivait, sans, d'ailleurs, accélérer le pas.



Il fit signe qu'il arrivait...

Favières, un peu rassuré par cette bonne face, large et rouge, entraîna derrière le Fort le breton toujours silencieux,

attendant, les mains dans le rang, qu'un commandement lui déliât la langue.

— Eh bien ! tu as un billet pour moi ?

Quélennec, arrêté, joignit les talons, répondit :

— Non, mam'zelle dit dire que mort, cette nuit… pas plus.

— Comment ?

— Cette nuit, mort, pas plus… Promenade Tourneville, elle t'attendre à quatre heures… pas plus.

Il débitait sa leçon, sans la comprendre, trop attentif à se la bien répéter, depuis la rue Marie-Thérèse, pour avoir eu le loisir d'en chercher le sens.

Favières lui donna un bon de tabac pour sa course et le congédia.

— Ma foi ! il vaut mieux que ce soit fini, elle ne souffre plus.

Cette nouvelle, dans sa brutalité même, ne le surprenait pas. Il répéta : « Ça vaut mieux pour elle, » sans ajouter « … et pour moi », tant cette paternité hasardeuse s'imposait peu à sa mémoire labile.

Tout de suite, en revanche, l'égoïsme tint la barre du gouvernail. Il fut vaguement satisfait de pouvoir retourner chez sa maîtresse, d'y dîner tranquillement. Un seul dégoût lui restait : celui de cette traîtresse chair à enfants. Pas demain qu'il y retournerait, là ! En somme, plutôt du soulagement que du chagrin. Aussi s'habilla-t-il légèrement, débarrassé d'un poids sur l'estomac, quand il pensait à la petite,

en mangeant. Deux ou trois fois, il dut s'interdire de fredonner, par convenance. Mais ce projet perça la neige de sa morosité :

« Tiens ! nous pourrons dîner chez la mère Caille, dimanche. »

Au moment de sortir, il composa son visage, regretta que l'uniforme n'endeuillât pas davantage, éteignit une blancheur de col qui liserait sa cravate. « Pas un jour pour faire fantaisie », jugea-t-il sévèrement.

Généreuse l'avait devancé dans la promenade ; il l'aperçut au bout d'une allée et marcha vers elle, rapidement. D'abord, ils échangèrent les propos communs aux gens qui se sont donné rendez-vous :

— Il y a longtemps que tu es là ?

— Cinq minutes… Oh ! tu n'es point en retard.

Puis ils firent dix pas, côte à côte, sans parler, dans l'expectative réciproque d'un exorde délicat.

Enfin Généreuse :

— Quélennec t'a dit ?

— Oui… Oh ! j'attendais ce dénouement. Je l'ai vue perdue. Enfin, elle ne souffre plus, n'est-ce pas ?

— Non… pauvre chat !

Il la regarda. Elle avait pleuré ; la fatigue des nuits de veille s'accusait en marbrures contre-scellant les rides symétriques qui faisaient paraître le nez plus gros, entre guillemets.

Elle reprit :

— La voisine m'a offert de me remplacer tantôt ; c'est une femme bien complaisante.

Ensuite, ils dévidèrent les litanies des décès d'enfants :

— On préfère les voir mourir à cet âge-là… Quand on n'a pas eu le temps de s'attacher à eux… Ça fait quelque chose tout de même… On a beau dire.

— Voyons, elle avait ?… questionna Favières.

— Trente-six jours.

— Oui, mais tu ne l'as portée que sept mois. C'est censément comme si elle n'était pas venue au monde, si l'on s'en tient au terme ordinaire…

— C'est vrai.

Ils erraient doucement sous les grands arbres immobiles. Des dômes noirs, qui leur cachaient l'implacable ciel de cette journée caniculaire, une fraîcheur pleuvait, discrète, coulant des milliards de feuilles, en écrans agités imperceptiblement, dans la masse sombre et planante des branches. Le jardin était désert ; des sentiers dévalaient obliquement, avec de jolies courbes ; des cabines de verdure avaient un banc, au fond ; et, par-dessus le mur de clôture, des panaches saluaient. Dans un chemin en contre-bas, deux vieilles gens, seuls compagnons qu'ils eussent, allaient avec lenteur, s'arrêtaient parfois, pour montrer, du bout de leurs cannes, des oiseaux qu'ils faisaient s'envoler.

Dans ce décor, le sous-officier et sa maîtresse semblaient être conduits par quelque caprice sentimental et, à

les voir rapprochés l'un de l'autre, ils rappelaient les couples encore hésitants du premier rendez-vous ou des dernières résistances.

Cependant, Généreuse disait :

— Je viens de faire les déclarations, de m'arranger pour l'enterrement : c'est vingt-cinq francs… Ah ! il est temps que je travaille ; l'argent s'en va… nourrice, médecin, médicaments… Il est vrai qu'il ne me coûtera plus rien, le pauvre chat !...

— Oui, c'est encore une économie, appuya mélancoliquement Favières.

Dix pas plus loin :

— Veux-tu la voir ? demanda-t-elle tout à coup.

Il ne réfléchit pas, répondit :

— Non, va… Elle m'a fait trop de peine, l'autre jour.

— Tu viendras à l'enterrement ?

— Certainement. – Pouvait-elle en douter ?

Il répéta :

— À l'enterrement, je crois bien. Demain, n'est-ce pas ?

— Trois heures, oui.

Alors, comme elle ne voulait pas que la voisine s'impatientât, elle s'excusa d'être obligée de le quitter. Il observa :

— Oui, une corvée dont tout le monde ne se chargerait pas. Tu vas encore passer la nuit ?

— Naturellement.

— Sans la caserne… c'est ennuyeux… j'aurais pu…

Elle le remercia ; ils se serrèrent la main.

— Je ne t'accompagne pas.

— Non, je suis trop pressée. À demain.

Il la regarda s'éloigner, puis retourna vers le Fort, pour le repas du soir. Mais au moment où il se disposait à traverser la rue, un convoi se rendant au cimetière Sainte-Marie l'arrêta au bord du trottoir, peu de temps, à la vérité, car une douzaine de personnes à peine se hâtaient derrière le corbillard. Il avait disparu, que Favières s'éternisait à la même place, l'œil perdu devant soi. Il pensait :

« Il y aura à l'enterrement : Généreuse… une ; sa voisine et sa propriétaire, trois… ; M^me^ Caille ou sa nièce… quatre ; moi… cinq… et c'est tout. »

Il se représentait le pauvre cortège trimant là, devant le Fort… Il était impossible qu'on ne l'aperçût pas, des fenêtres ou du pont-levis, d'autant que l'uniforme, parmi les quatre femmes, se signalerait immanquablement à la badauderie du poste. Sa maîtresse aussi serait reconnue. Leur présence à tous les deux, à la suite du petit cercueil, était trop révélatrice pour qu'on lui épargnât plus tard les insinuations, les lourdes taquineries.

— Ah çà ! ai-je été bête de promettre ! conclut-il. Il m'était si facile… Elle ne croirait pas, maintenant, qu'on m'a refusé la permission. C'est stupide, stupide… Je serai ridicule.

Il avait repris le chemin du Fort ; en rentrant dans sa chambre, il trouva le brosseur de Vaubourgeix en train d'astiquer ses cuirs.

— Je prépare le fourbi du sergent, qu'est de garde demain, à la police, expliqua l'homme.

— Ah ! fit Favières, soudainement inspiré. Où est-il, Vaubourgeix ?

— L'attend l'heure de la soupe, à la cantine.

C'est là, en effet, que le joignit le Parisien.

— Veux-tu me céder ton tour de planton, Vaubourgeix ? J'ai besoin d'être libre la semaine prochaine ; tu me rendrais service. Je paye l'absinthe.

— Tout de même, dit l'autre.

Aussitôt, Favières envoya chercher Quélennec.

— Mets-toi en tenue ; tu vas aller rue Marie-Thérèse.

Et pendant que le Breton se préparait à sortir, le sergent écrivit, au crayon :

« Ma bonne Généreuse. Je suis de planton demain. On me commande à l'instant, trop tard pour que je puisse me faire suppléer. Il ne faut donc pas compter sur moi. Ma présence à la porte du Fort, devant lequel vous passerez, en même temps qu'elle te confirmera ce fâcheux empêchement, me permettra d'être avec vous non seulement par le cœur et par la pensée, mais par les yeux aussi. »

Quelques minutes avant l'appel, Quélennec rapporta la réponse de Généreuse :

« C’est bien ennuyeux, mon cher André, car je serai seule demain, toute la journée, si la nièce de M^me^ Caille ne m’emmène pas chez elle, après le cimetière. Enfin, je te verrai et cela me console un peu. Celle qui t’embrasse. »

— Allons ! tout s’arrange, murmura le sous-officier en se couchant, rassuré.

Le lendemain, à dix heures, il prit le planton et, après avoir poussé sa chaise dans un coin que le soleil n’incendiait pas, se disposa à consumer, dans le double accablement de la chaleur et de l’oisiveté, ces mortelles heures de stagnation, instigatrices de toutes les lâchetés de la chair et de la conscience.

Il en était réduit à se réjouir presque de l’événement qui allait rompre la monotonie de sa faction. D’habitude, il s’agissait simplement de savoir si l’on « coupait » à quelque pénible manœuvre, auquel cas, l’été, la somnolence sur une chaise ou l’inertie debout, semblaient préférables à l’usure des godillots sur les routes poudreuses et torrides. L’enterrement faisant diversion :

— Le temps me paraîtra plus court aujourd’hui, se dit Favières.

À midi, le sergent-major Chupin, nouvellement rengagé, quitta le Fort, une valise à la main.

— Tiens ! où va-t-il ?

— Il a touché hier sa prime : six cents francs, et son fourrier m’a appris qu’il avait demandé une permission de trois jours pour aller à Rouen, où il ne connaît personne pourtant, raconta un sous-officier flânant à la porte.

— Il y a une femme là-dessous. Il s’est dégourdi, Adonis.

Ce fut un petit incident récréatif. Le sergent tira sa montre : midi et demi.

— C'est encore trois bonnes heures à tuer.

Il s'agitait, nerveux, ne pouvait rester assis. Certainement, ce n'était pas le planton ordinaire, chronique et morne. Il constata, complaisamment :

— C'est étonnant d'être arrivé à mettre de l'intérêt dans une corvée pareillement idiote.

Et il alla regarder, à l'intérieur du Fort, les hommes en bourgeron et pantalon blanc, faisant tournoyer des bâtons débonnaires ou projetant alternativement des pieds et des mains qui n'eussent pas écrasé une mouche. Les instructeurs, d'ailleurs, ayant l'air de comprendre la torture qu'ils infligeaient à ces malheureux, renonçaient à ranimer une ardeur absente d'eux-mêmes. Et de loin, c'était lamentable, insensé, grotesque, cette singerie de l'activité musculaire, la gesticulation découragée de ces paquets alourdis, prenant la garde de la boxe en des postures d'égorgés demandant grâce.

— Trois heures un quart ; elles ne vont plus tarder, pensa Favières, en revenant vers le pont-levis extérieur.

Mais un clairon avait sonné la pause ; et pendant que les hommes assommés s'allongeaient sous une demi-douzaine d'arbres squelettiques, taillés en blaireaux, l'adjudant Rupert, chargé de la surveillance des exercices, se dirigea à son tour vers le poste, en musant.

Personne ne l'aimait au bataillon. Rupert, en effet, était ce sous-officier que les suites longues et mercurielles d'une maladie négligée avaient aigri, et qui, confondant son traite-

ment et la discipline, administrait à la fois le règlement à ses subordonnés et le copahu à soi-même, afin de n'être pas seul à faire la grimace.

Il était auprès du sergent depuis une minute à peine, lorsque celui-ci, les yeux braqués sur la parallèle vicinale, y vit apparaître, à la hauteur de la rue Lechiblier, une tache noire bougeant rythmiquement dans le soleil qui, par intervalle, en tirait de minces éclairs. La tache grossit, se rapprocha, et dans le papillotage des atomes pulvérulent, Favières discerna enfin le cortège funèbre. La courte flamme continuait à danser sur la coiffure des croque-morts, entretenant, de chaque côté du corps, la lumière tremblante des bougies de veillées.



Derrière la *comète*, deux personnes seulement marchaient : Généreuse et la nièce de Mme Caille.

— Ah ! bien, je me vois… se dit le sous-officier.

Les porteurs forçaient le pas, suaient, distançaient les deux femmes qui couraient pour les rattraper. C'est à peine, quand le convoi passa devant le Fort, si Généreuse eut le temps de tourner la tête ; et sans doute, elle vit que Favières n'était point seul, car, sans qu'un signe trahît leur connivence, elle reprit le galop.

— Ah çà ! mais c'est la Couturier, regardez donc ! s'écria Rupert.

— En effet… oui, il me semble bien… balbutia Favières, très pâle, les mains en abat-jour sur les yeux, par comédie.

— C'est un gosse à elle qu'elle reconduit là ? Allons, vous savez cela, vous ? ajouta l'adjudant en ricanant.

L'autre hésita une seconde, se sentant sondé, craignant un piège, puis :

— Crois pas, répondit-il,… à cette femme qui est avec elle, plutôt.

Rupert fit demi-tour, fouilla encore la route, dans la direction du cimetière et, les mains dans les poches, les épaules hautes, lâcha : « Ça vaut mieux ! », en s'éloignant avec indifférence.

Derrière lui, hagard, Favières soulevant son shako et desserrant sa cravate, écuma, d'un revers d'index, son visage ébouilli.

## V

… Devouge entra en s'épouffant de rire dans la chambre de Favières. Il avait monté quatre à quatre, l'escalier de Tourneville, pour apporter plus tôt l'étonnante nouvelle.

— Je la tiens de ton ancienne femme, que j'ai rencontrée.

— Généreuse ?

— Non… Camélia… ton ancienne, je te dis. Elle vient de me raconter le tour qu'elle a joué à Chupin, le double de la 2ᵉ.

— Il est en permission…

— Justement. Figure-toi qu'il n'a rengagé que pour payer les dettes de Camélia et la retirer de la prostitution. Quand elle a su qu'il avait touché ses six cents francs, elle a commencé par en réclamer trois cents pour s'acquitter envers sa patronne et abandonner le truc, puis elle lui a demandé de la conduire à Rouen, qu'elle ne connaissait pas. Explication de la permission de trois jours. Ils sont donc partis avant-hier. Mais, à Saint-Romain, Camélia descend du train, soi-disant pour satisfaire un besoin naturel, – et rentre paisiblement au Havre. Mon Chupin, qui l'avait attendue à Rouen jusqu'au soir, se décide enfin à revenir ici dans la nuit. Après une matinée de recherches infructueuses, il s'avise de retourner rue d'Albanie, où il retrouve Camélia, furieuse, lui reprochant de l'avoir laissée à Saint-Romain. « Quand il a vu qu'elle manquait le train, il devait, à la station suivante, rétrograder. C'est lasse de croquer le marmot et blessée du

procédé, sans argent ni gîte d'ailleurs, qu'elle s'est rabattue sur le Havre, à pied, vingt kilomètres ! » Gentil, hein ? Il y a mieux. Il s'agit d'obtenir de Chupin qu'il renonce à lui louer une chambre en ville. Elle lui représente qu'elle s'y ennuierait, qu'il a tout avantage à ce qu'elle reste rue d'Albanie. En effet, elle ne peut sortir, elle a des distractions, *il n'a donc pas à craindre d'infidélités de sa part !* Là-dessus, Chupin convaincu, a payé le champagne et toute la maison fête, jusqu'à l'expiration de sa permission, le retour du miché prodigue. « Racontez ça à André, m'a dit Camélia : il rira bien. »

— Il est certain que de ce train-là, les six cents francs ne dureront pas longtemps, au rebours des cinq années de rengagement, lesquelles vont ensuite lui paraître éternelles, observa Favières. Quant à Camélia, c'est son coup favori, et il dénote moins de rosserie ou de fantaisie, que de nostalgie réelle…

Le 25 août, arrivèrent les réservistes.

On était généralement heureux de les recevoir, heureux d'un bonheur féroce, usuraire, qui parcourait les échelons des grades inférieurs, du plus élevé au moindre, tombant au-dessous même, parmi la tourbeuse soldatesque. C'était une proie facile et lucrative sur laquelle le régiment se ruait, convié à la curée par les fanfares administratives sonnées dans le bureau même du sergent-major, sous l'œil indifférent ou rabatteur du commandant de compagnie.

Pour celui-ci, en effet, le séjour des réservistes signifiait, au bout de la période d'instruction : augmentation de boni, car le décret, en fixant le maximum, dans l'infanterie, à soixante-dix centimes par homme présent, était habituellement transgressé. Quelques capitaines, d'ailleurs, avouaient carrément qu'ils préféraient faire profiter de ces bénéfices

leur effectif normal, quelles que fussent les fatigues des manœuvres auxquelles concouraient les réservistes.

— Ils se restaureront chez eux tout à leur aise ; tandis que l'active n'aura toujours que ses trois cents grammes de viande réglementaires.

C'est, alors, dans les corps où certains achats n'intéressent pas la commission des ordinaires, c'est une lutte acharnée entre le chef de compagnie, voulant grossir les fonds d'économie des recettes diverses dont la fantaisie du réserviste hostile à la gamelle, implique l'abandon ; – et le sergent-major qui, d'accord avec le boucher, par exemple, inscrit sur son livret des quantités supérieures à celles qu'on lui a délivrées et empoche la différence en argent.

Au 167e, précisément où, pour toutes les denrées, sauf la viande, les compagnies se fournissaient à la commission, les comptables avaient beau jeu. L'épargne de bouche provenant des recettes ordinaires se retrouvait bien encore dans l'excédent de boni entre les mains du capitaine, mais l'indemnité de viande représentative n'arrondissait que les prêts du sergent-major. Le « fourbi » était notable, car si les ruraux se remettaient vite à la gamelle, les réservistes de la classe moyenne même la vomissaient et sacrifiaient d'avance une forte somme pour se procurer une nourriture plus clémente.

Dès leur arrivée, ils étaient cotés. Des crocs du major, opérant en grand, ils tombaient aux griffes du fourrier, trafiquant sur le pain, le sucre, le café ; du sergent de section, du chef d'escouade, des camarades de chambrée, de lit, des gradés de semaine, guettant à tous les étages de la hiérarchie, la chute des victimes qu'on leur jetait et qu'ils dévalisaient au passage, à tour d'emploi.

Ils pouvaient être tranquilles à la condition de tout acheter, depuis le brosseur jusqu'au caporal distribuant les corvées ; depuis le droit de sortir du quartier, jusqu'à l'échange de leur paillasse contre la fourniture complète d'un ancien.

Chez le réserviste, le civil montre trop le bout de l'oreille pour que les soldats de l'active, sentant la chair fraîche, ne se précipitent pas dessus, prompts à lui poser les ventouses humides de leurs convoitises et à le rebuter lorsqu'ils en ont exprimé le généreux jus.

Aux armées en campagne on accorde quelquefois deux heures de pillage pour les distraire. Aux troupes qu'énerveraient de trop longues stations sur le pied de paix, l'État concède vingt-huit jours de maraude. Il abandonne le civil au militaire et sauve les apparences en leur faisant porter le même uniforme. L'autorité dont le gradé est revêtu lui facilite l'extorsion. Il monnaie ses galons et vend ses faveurs d'autant plus cher qu'il les dispense de plus haut. Une fois au moins l'or qu'il a sur sa manche achète quelque chose. Et il le fait sonner sur la table des cantines, des comptoirs, partout où l'on mange, où l'on boit, où l'on s'amuse… Il dit au réserviste qui a payé : remboursez-vous. Pendant vingt-huit jours il est riche… Il a des changeurs à ses ordres ; et l'on en taille des louis dans un galon de sergent !

Au bataillon de Tourneville, les sous-officiers manifestaient à la fois leur solidarité et un désir d'exploitation plus large, en mettant en pratique un système de compensations qui ne laissait à personne la possibilité d'être frustré.

— Ah ! vous avez de la chance, geignait Vaubourgeix, à la cantine. Tous les gens chics sont dans vos sections… Pas moyen de rien tirer de mes croquants !

Mais les trois autres sergents de sa compagnie lui signalaient alors leurs réservistes corvéables. Et le rengagé se promettait de les « avoir à l'œil », lorsqu'il serait de semaine.

— Faudra qu'ils paient pour tous. Je fous dedans ceux qui comprendront pas.

Il y avait cependant des précautions à prendre. Le règlement interdisant aux gradés de boire avec leurs inférieurs, les sous-officiers se faisaient servir dans leur chambre, à porte close. Des réservistes, pour en finir avec les allusions, la quête honteuse, les tracasseries et les punitions, ne rentraient jamais sans jeter dans la gueule du monstre le goulot d'un flacon ou le bout d'un cigare. Leur lâcheté, dans certaines sections, allait jusqu'à se disputer le sergent que ramenaient et couchaient, le soir, des mains serviles et pieuses lui supposant l'ivresse reconnaissante et le haut-le-cœur condescendant. Pendant vingt-huit jours, de pauvres diables traînaient, pendus à leurs nippes, un galonné quelconque, caporal, sergent, double, chacun d'eux ayant son jour et l'attendant comme les gamins le bec levé vers une ligne qui fait sauter, en guise de poisson, un carré de pâte ou de pain d'épices.

Mais l'adjudant Peuvrier, entre tous, unissait le flair du limier à l'industrie du giboyeur. Les réservistes qu'il débuchait, à l'exercice, lui rapportaient, en moyenne, vingt francs par jour. Désireux de s'évader coûte que coûte, les consignés ouvraient, dans la compagnie, une enquête sur les petites faiblesses du drôle. Son brosseur, stylé, ou des anciens, pour gagner ses faveurs, répondaient carrément :

— Quant à porter votre punition, comptez-y. Pour qu'il la lève c'est autre chose. Y a pas deux façons de le prendre : par la gueule, voilà.

— Mais je ne puis, de but en blanc… objectait le réserviste.

— Parbleu ! Il recevrait durement une offre directe ; mais priez le cantinier de monter dans sa chambre une bouteille de nanan – de votre part, et présentez-vous ensuite sans parler de rien, simplement pour solliciter son indulgence ; vous verrez. Comprenez bien qu'il peut pas se compromettre en buvant avec vous.

L'homme qui consentait à suivre ces instructions s'en allait, en effet, pardonné.

— C'est bon, c'est bon… Je veux bien, cette fois… Mais n'y revenez plus.

Tous les soirs, le cantinier faisait reprendre les consommations dont l'adjudant n'avait pas l'immédiat emploi, et lui tenait compte de cette restitution. Peuvrier n'en était pas moins saoul vingt-huit jours durant ; mais son teint ordinairement lie de vin, ses gros yeux injectés et la solidité d'une charpente d'ex-tambour-major, le rendaient insoupçonnable.

« Beaucoup d'autorité… se fait craindre… » disaient les officiers.

Favières, lui, trouva dans la présence des réservistes moins un intérêt qu'une diversion. Il s'en autorisa pour visiter moins fréquemment Généreuse, et ce prétexte venait à propos excuser le refroidissement que la maladie et la mort de l'enfant avaient apporté dans leurs relations. Il se sentait sans ardeur devant l'imbécile résultat du désir conjonctif ; autant planter des croix dans un cimetière. Il avait le dégoût de la chair infanticide de sa maîtresse. Il était guéri de l'amour comme un pochard de l'ivresse, dans les vingt-quatre heures qui la suivent.

Généreuse, d'ailleurs, allait bientôt quitter la rue Marie-Thérèse. Elle avait loué, rue de Montivilliers, une boutique où elle devait s'installer, dès que les ouvriers en auraient terminé l'aménagement. Ensuite, elle ferait venir Delphine. Il était temps qu'elle travaillât ; ses ressources s'épuisaient.

— Reprends donc les galons de fourrier, disait-elle à Favières. Je ne te vois plus depuis que tu es sergent.

— C'est bien mon intention ; mais j'attends une vacance dans une bonne compagnie. Et puis, tu n'as pas à te plaindre ; j'aurais pu faire les manœuvres.

Il comptait beaucoup sur l'arrivée de Delphine et la réapparition de Tétrelle, pour rompre le tête-à-tête et s'arranger des soirées d'hiver supportables.

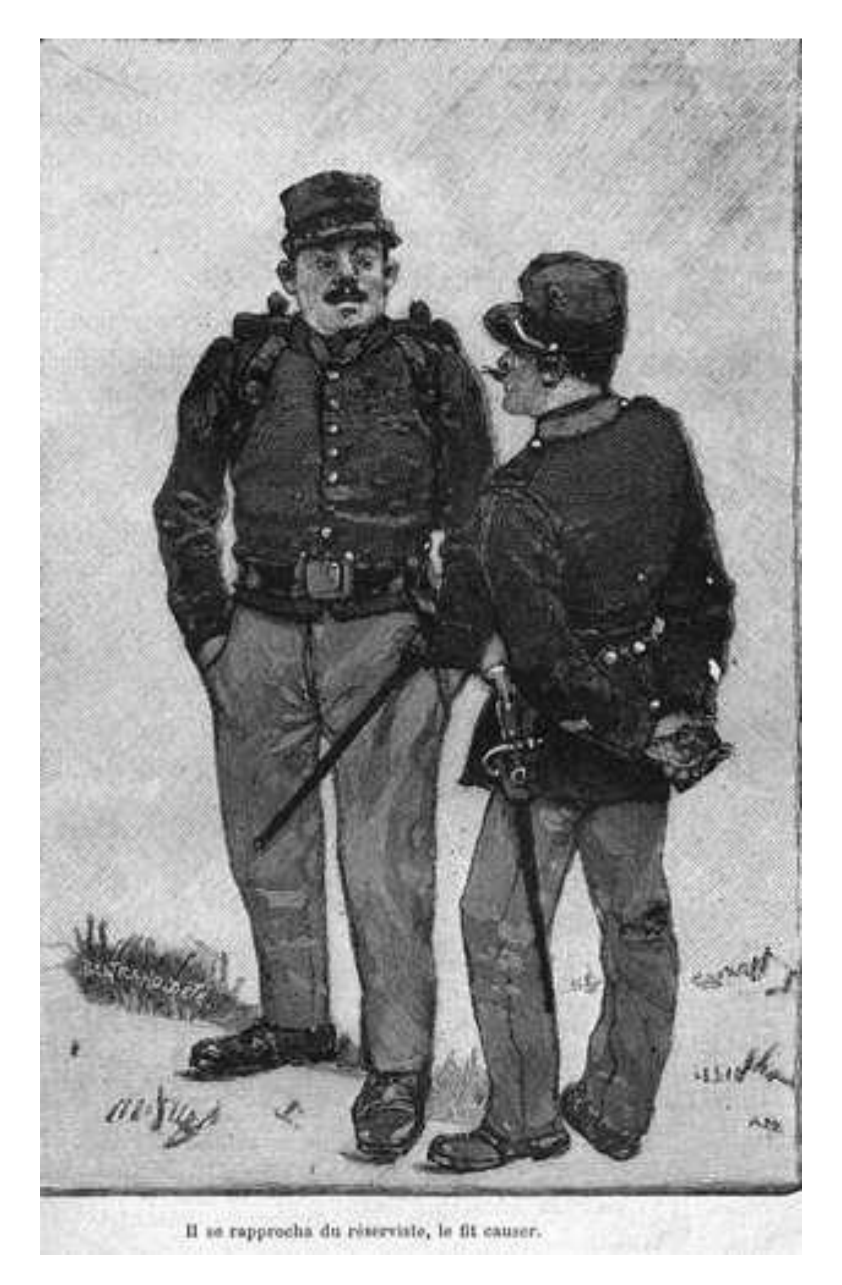
Un matin qu'il faisait l'appel des réservistes de sa section, à l'exercice, un nom le frappa, comme une réminiscence : Turpin.

— Où diable l'ai-je entendu prononcer ? se demanda-t-il.

Justement, l'homme n'ayant pas répondu tout de suite, Favières répéta : Turpin, et leva les yeux sur un gros père, rougeaud, plein de santé, dont le visage n'évoquait aucun souvenir. Il passa outre, sans effort de mémoire ; mais à chaque rassemblement, quand il arrivait à ce nom, l'obsession grandissait ; il lui paraissait impossible que l'individu qui le portait fût absolument un inconnu pour lui.

Deux ou trois fois, pendant une pause, il se rapprocha du réserviste, le fit causer, sans tirer un renseignement des banalités échangées. Enfin le sergent-major, pour une revue, lui ayant remis les livrets des hommes de sa section, il eut la curiosité de consulter l'état civil de Turpin. La profession :

charpentier, ne lui apprenait rien ; mais l'adresse : rue des Pincettes, l'éclaira soudainement.


Il se rapprocha du réserviste, le fit causer.

— Parbleu ! c'est le mari de la nourrice de Généreuse ! Tiens ! je lui parlerai d'elle.

Il s'était dit cela négligemment, sans grand désir d'investigation au fond, car il demeura ensuite trois jours sans converser avec le réserviste.

L'occasion qu'il ne cherchait pas se présenta naturellement. Turpin vint le consulter sur la délivrance d'un certifi-

cat de présence sous les drapeaux nécessaire pour obtenir un secours de l'Assistance publique.

— C'est le sergent-major qu'il faut voir, dit Favières. Vous êtes marié ?

— Et j'ai un enfant, oui, sergent.

— Votre femme est inoccupée ?

— Non, elle a des ménages… depuis que le médecin l'a forcée à rendre le nourrisson qu'elle avait pris. J'aimerais mieux travailler pour deux ou même crever de faim, que d'empoisonner ma famille avec des enfants de filles.

— Empoisonner… Comment cela ?

— Le gosse qu'on nous avait confié était atteint d'une sale maladie. Le médecin l'a dit tout de suite, quand on l'a fait venir et qu'il a vu son corps couvert de taches… Nous, vous comprenez, nous ne savions pas ; ça s'est déclaré subitement. Aussi vrai comme je m'appelle Turpin, si ma femme ne m'avait pas retenu, je tuais la mère. Elle devait pas ignorer ça, elle, n'est-ce pas ? Alors on ne pourrit pas les autres quand on se sent malpropre… Mais c'est une fille à soldats : ça dit tout. Certainement, on aurait dû s'informer plus tôt… Mais elle payait bien… et puis, comme l'enfant était venu avant terme, on s'étonnait pas trop de sa débilité… N'empêche qu'aujourd'hui, pour cent francs par mois, je ne voudrais pas d'un nourrisson… Voyez-vous mon pauv' petit aller rejoindre l'autre… car ma femme a appris qu'il était mort, parbleu ! et c'est heureux, hein, quand on a des cochons de parents qui vous donnent ça ?…

— Sans doute… Eh bien ! adressez-vous au sergent-major ; il établira votre certificat, interrompit Favières en congédiant le réserviste.

Resté seul, ses jambes faiblirent, comme si le sang et les muscles s'en retiraient ; il s'assit sur son lit, l'esprit investi par ces agressives révélations.

Simultanément, elles lui donnèrent assaut, le laissèrent une minute étourdi, rétablissant l'ordre dans la défense ; puis elles se dispersèrent, et, plus froidement, il s'arrêta à repousser leurs attaques successives.

Volontiers, après la décharge de Turpin à bout portant, le sous-officier se serait tâté, comme les gens ajustés, mais manqués, s'examinent néanmoins à fond, ne pouvant se croire saufs. Car si l'intoxication lui semblait irréfutable, il se trouvait, quant à en désigner l'auteur, dans un singulier embarras, sûr qu'il était soi-même de sa parfaite immunité et trop peu versé dans la syphiligraphie pour qu'il lui fût permis d'élucider les lois de transmissibilité héréditaire.

— Dieu merci ! je ne suis pas, je n'ai jamais été malade !

Cette certitude et le refus d'admettre un cumul de faveurs contre lequel les apparences (et son amour-propre) s'inscrivaient en faux, le conduisaient à chercher, dans les précédentes liaisons de Généreuse, l'origine de l'affection probablement congénitale qui avait emporté la petite.

Pour la première fois, il s'étonna que l'idée de cette incursion dans le passé de sa maîtresse ne lui fût point encore venue. Mais cette insouciance n'était-elle pas bien militaire, de même que la chute bête en des bras étrangers dont on s'arrachera si facilement, l'heure sonnée ?

En somme, oui, il avait pris Généreuse sans inquiétude, les yeux fermés.

Que savait-il d'elle, incidemment ? Rien ; ceci : Delphine était la fille d'un adjudant disparu, et le frère de Delphine avait pour père un sergent de la classe 77. En réfléchissant, il était possible de découvrir là une indication initiale, un jalon. Ce sergent, de qui l'on n'avait point de nouvelles depuis sa libération, avait exactement quitté le régiment avec sa classe au mois de septembre 1882. De cette époque à celle de l'arrivée de Favières à Dieppe, plus d'une année s'était écoulée ; et quelle que fût la surveillance dont sa mère la jugulait, il eût fallu bien mal connaître Généreuse pour la supposer capable d'assagissement. Quant à ses préférences, elles allaient toutes à la culotte rouge, certainement. Le sous-officier, avec moins de mépris que de rancune, ratifiait l'opinion du réserviste à ce sujet.

Ces éléments d'information, hâtivement réunis, incitaient Favières à poursuivre ses recherches les jours suivants, ne fût-ce que pour fournir un prétexte capital à une rupture décidée, en principe, et d'autant plus urgente qu'à fréquenter chez sa maîtresse, il accréditait d'indignes présomptions. Il n'était point dupe, en effet, des excuses qu'avaient données les voisines pour s'absenter de l'enterrement. Évidemment, elles connaissaient la maladie qui avait tué l'enfant ; elles en répandaient la honte, sans épargner à l'amant la part qu'il était rationnel de lui attribuer. Cette situation ne pouvait se prolonger. Il était décidé à en finir violemment, car, dans le premier moment, rien ne lui paraissait assez brutal, et il ne renonçait à une lettre commencée que pour en réserver les duretés à l'entrevue suprême qu'il imaginait. Mais ce souci même du décor et de la parade le rame-

na à son enquête, lui fit considérer comme un nécessaire complément de vengeance la confusion de Généreuse souffletée avec le nom de l'homme qui avait contaminé son fruit.

Favières dut s'avouer qu'il s'était privé du concours d'agents précieux en laissant partir, sans les interroger, les sous-officiers de la classe récemment libérée. Presque tous ils avaient fréquenté chez la Couturier du temps qu'ils résidaient à Dieppe. Seuls, maintenant, les adjudants ou le rengagé Vaubourgeix étaient susceptibles de confidences.

Un soir, à point nommé, les sergents en se mettant à table, se montrèrent fort agités par les rapports de deux d'entre eux signalant, sur les glacis, la présence d'une petite femme peu farouche, à telles enseignes qu'ils l'avaient culbutée, l'un après l'autre, en plein midi, dans les fossés.

Les sous-officiers regardaient curieusement leurs heureux collègues ; et quand ceux-ci eurent déclaré que la fille ne réclamait rien pour ses bons offices, les tablées flambèrent, dissimulant mal sous de précises inquiétudes, crûment confessées, le désir qui s'infiltrait en eux.

Mais l'un des sergents, que ce doute offusquait :

— D'abord, je lui ai passé la visite, dit-il ; très propre… Et puis elle a, volontiers, donné son adresse : rue de l'Hôpital.

— Une rue que la municipalité havraise a placée à côté de la rue d'Albanie en connaissance de cause, observa Favières en riant.

Tous renchérirent. « Pas confiance… Faudrait voir cela dans trois semaines ; ils étaient peu pressés de se faire atiger. » Cependant sournoisement, ils se renseignaient encore :

« Alors, elle avait toujours un panier au bras, un tablier bleu ?… Pas trop grande ni trop forte… et gentille… et pour rien ?… »



Elle avait toujours un panier au bras.

— Parions qu'ils vont se mettre en chasse, confia Favières à Vaubourgeix en regagnant leur chambre, après dîner.

— Tiens, parbleu ! répondit le rengagé. Merci bien. Je n'ai pas envie de me soigner ensuite pendant des années comme l'adjudant Rupert.

— Bah ! au régiment, reprit le Parisien, les désagréments ne sont plus les mêmes que dans la vie civile. On a le temps de se guérir ; les mois d'hôpital se confondent avec les mois de service actif, au bout du congé. On ne pense qu'à soi.

— Vraiment ! Alors un rengagé, moi par exemple, ne peut pas se marier comme toi, s'il trouve une petite femme qui lui apporte des sous d'économie ou un bon commerce ? Crois-tu, si je rencontrais ça, que je n'épouserais pas ? Tandis que, à la place de Rupert, dame !… il est permis d'hésiter. Toi qui es savant… c'est-y vrai qu'on communique la maladie à ses gosses ?

Ils fumaient en face l'un de l'autre, assis sur leur lit, les jambes pendantes.

Tous les réservistes étaient en ville, remorquant leur teigne parasitique, jusqu'à l'appel. Le Fort, à peu près désert, n'était animé dans le coin qu'embrassaient les deux sergents de leur fenêtre, que par les allées et venues des cuisiniers et de leurs aides ramassant les gamelles vides et des hommes de corvée aux latrines.

À la question de Vaubourgeix, son camarade, lâchant sa pipe, le regarda, perplexe. Mais l'Auvergnat conservait sa figure placide, des yeux sans malice.

— C'est vrai, répondit Favières.

— Et… à sa femme ?

— À sa femme aussi… des fois…

— Ah !… c'est que… (on peut parler de ça aujourd'hui, n'est-ce pas ? puisque t'es sain comme moi, qu' t'as pas d' mal… T'as jamais eu d' mal, hein ?)

— Non, après ?

— Ben, ta femme de Dieppe, celle qui tenait le petit café, quoi…

— Oui, eh bien ?

— On a dit, avant votre arrivée au Pollet, qu'elle couchait avec Rupert… Ça n'a jamais été prouvé, parce qu'on ne rencontrait pas l'adjudant dans la boutique où venaient tous les sergents. Il avait peut-être peur d'y perdre du prestige. Il pétait sec déjà, en ce temps-là.

— Ah ! on a dit…

— Oui, mais tu vois bien que c'était faux, puisque t'as rien attrapé.

Favières, abasourdi, avait laissé s'éteindre sa pipe. La révélation de Vaubourgeix détonait dans son cerveau, y faisait instantanément la lumière. Tandis que l'autre parlait, il avait la vision du petit convoi passant devant le Fort, au galop de son attelage fourbu ; et il se rappelait l'exclamation de Rupert, reconnaissant Généreuse ; il entendait encore, s'expliquait à présent, les trois mots alors énigmatiques, jetés par l'adjudant en réponse à son mensonge : *ça vaut mieux*…

— À propos, reprit l'Auvergnat qui, lui, n'avait point quitté sa pipe, en tirait des bouffées régulières, l'air songeur ; paraît que ta femme va ouvrir une blanchisserie. Savais pas, moi, qu'elle avait de l'argent. C'est une gaillarde qu'a du courage et qui fera marcher une maison. Elle le tenait bien, son café de Dieppe… Moi, je lui donne ma pratique, tu peux lui dire ça.

Mais Favières ne l'écoutait plus. Il s'était allongé sur son lit, la tête au traversin ; ce que voyant, son compagnon l'imita. Et d'un centre cogitatif pourtant unique, leurs conjectures spéculatives irradièrent diversement.

À la surprise que lui procurait le hasard auxiliaire s'appareillait, chez Favières, le souvenir, touchant à l'obsession, de cet enterrement d'enfant suivi du regard par ses deux pères…

— Nous n'y assistâmes ni l'un ni l'autre, se dit-il, et pourtant (il se remémora la fin de sa lettre à Généreuse) nous y étions tous les deux : *par la pensée*.

Il s'attarda un long moment à la vérification de cette particularité quasi-providentielle, puis il revint à son projet, maintenant réalisable.

Par un revirement au moins singulier, cette paternité dont il doutait, tant qu'elle avait été patente, il l'acceptait délibérément alors qu'une déclaration non suspecte en infirmait l'authenticité. Il s'appliquait à réunir les preuves matérielles de la fidélité de la mère depuis qu'elle était sa maîtresse. Il allait jusqu'à s'autoriser d'une vague ressemblance physique, maintes fois constatée, pour étayer sa certitude. À présent qu'il savait quel nom jeter à Généreuse pour précipiter la rupture de leur liaison, la puérilité, le théâtral de cet éclat, trouvaient sa rancune moins ardente. En somme, qu'avait-il à lui reprocher ? La franchise dont il la jugeait capable comportait-elle l'aveu de ses amants antérieurs et de leurs infirmités ? En outre, les notions de médecine qu'il possédait, lui représentaient comme incertaine la connaissance que Généreuse pouvait avoir de son infection avant que son dernier-né la lui révélât. La plausibilité de cette restriction

était attestée par sa préservation à lui, Favières. Il lui semblait déraisonnable de désirer rien de plus.

Naturellement, les commérages des voisines, après le décès de la petite, lui commandaient de ne pas se compromettre davantage en continuant à pratiquer la mère ; mais peut-être serait-il plus digne de se retirer simplement, sans fracas.

— Étant enceinte, elle a voulu venir me rejoindre : elle est venue, je ne m'y suis pas opposé ; il eût été vilain de se dérober… Aujourd'hui, c'est différent : l'enfant est mort ; j'ai fait mon devoir.

Il répéta : « J'ai fait mon devoir », avec une conviction que chaque redite ancrait.

Immédiatement, il arrêta une ligne de conduite commode et libératrice.

Les réservistes allaient partir, les permissions de longue durée étaient imminentes. À la faveur de quinze ou vingt jours d'absence, il dénouerait aisément cette aventure.

Sur cette résolution, il s'endormit si profondément, d'une conscience si légère, que Vaubourgeix, l'appel rendu, fut obligé de le réveiller pour qu'il se dévêtit et se couchât.

Les réservistes furent renvoyés dans leurs foyers le surlendemain.

Depuis une huitaine, ils « tuaient » le temps sur les glacis, ressassaient les mouvements du maniement de l'arme et de l'ordre serré, sous la direction de leurs officiers, anciens engagés conditionnels, généralement ignares. Quant aux officiers de l'active, ils s'étaient désintéressés de l'instruction, ne venaient plus à l'exercice que pour la forme, sans illusions

sur les bienfaits d'une expérience dont quinze jours leur avaient amplement suffi pour apprécier les résultats.

Le réserviste apportait les défauts et les qualités qu'il avait toujours eus et les remportait pour les rapporter deux ans plus tard. Il était inutile, pour s'en convaincre, de le promener pendant quatre semaines, de champ de tir en terrain de manœuvres. En revanche, sur la bonne volonté la plus éprouvée, l'âge, les responsabilités accumulées, la niaiserie énorme de cette gesticulation forcenée, déposaient une couche de lassitude et d'ennui, rouille tenace devant laquelle on ne pouvait se défendre de pitié.

Dehors, dans une surexcitation d'amour-propre et de gloriole imbécile, les pauvres gens se redressaient encore, faisaient figure dans le rang, parmi la jeune « active » ; mais entre eux, pâturant par sections, broutant les maigres chardons de l'exercice à rangs serrés, ils apparaissaient mornes, la pensée ailleurs, le ventre peureux, et suaient la mélancolie et le dégoût.

Ils étaient loin de l'école de compagnie et des mouvements « vifs et près du corps ». Ils s'efforçaient bien de tenir « droite, sans être gênée » une triste tête de supplicié, pas du tout martiale ; mais alors la consternation de l'absence, l'anxiété de l'échéance, pour quelques-uns ; des embarras de famille, pour d'autres : toutes les angoisses et les misères d'une vie diamétralement opposée, – erraient sur leur visage, comme de la graisse à la surface d'un bouillon refroidi.

Même quand ils mettaient sac à terre, ils en semblaient porter un encore, sur les épaules, plus lourd que le premier, chargé de tout ce qu'ils laissaient derrière soi. Et la lutte du civil, se reprenant et repris, devenait épique, sous l'uniforme, navrante aussi, avec les distractions de l'arme idiote, volti-

geant d'un bras dans l'autre, traversant des calculs de négociant, des détresses bourgeoises, des ruminations pacifiques.

Dans la dernière huitaine de leur période d'instruction, la prostration fut complète. Le commandement ne réveillait plus personne. On conduisait les réservistes à l'exercice, aux théories, par habitude. Ils tondaient le pré en quelques marches de front et par le flanc, les digéraient ensuite, l'œil au ciel, dans la position du soldat reposé sur l'arme. À cinq heures, de zélés chiens les rassemblaient et les ramenaient à l'étable. Quelquefois, au retour de l'herbage un réserviste s'écriait :

— Bon sang de Dieu ! c'est y permis d' faire le Jacques, pendant qu'y a tant d'ouvrage à la maison !

Et, pour tous, chaque matin, la question était la même :

— Ah çà ! qu'est-ce que nous foutons ici ?

Le vingt-huitième jour arrivé, ils se virent désarmer avec moins de turbulence que d'effarement. Ils rentraient dans la vie civile, un peu comme des oiseaux de nuit qu'on aurait débusqués. Leur liberté les aveuglait. Quelques favorisés étaient partis la veille, abandonnant leurs indemnités au sergent-major, décidés à tout pour gagner douze heures.

Au début de la semaine suivante, Favières demanda une permission de vingt jours. Il avait calculé que son titre ne reviendrait pas de la Division avant le vendredi ; il balança entre une dernière visite à Généreuse et l'avis de son absence expédié de Paris seulement.

« Je préfère la voir », résolut-il, quand sa permission, après avoir passé par la filière administrative, lui parvint enfin.

Ce n'était pas la première fois qu'il allait à Paris depuis deux ans. Il s'était jeté dans le train, quand il avait pu, pour quatre jours, deux jours, vingt-quatre heures même ; et la répétition de ces échappées n'en appauvrissait pas les multiples bonheurs, les seuls qu'il eût jamais connus au régiment.

Toute la douceur du voyage, après les transes de l'attente, résidait dans deux ou trois sensations miraculeuses dont la fragilité l'enchantait. Quand il était installé dans son coin de wagon, à l'abri des tuiles, quand le train crevait les paysages normands, comme des cerceaux de cirque dont le papier se renouvelle aussitôt, il connaissait d'intenses jubilations auxquelles concourait cette espèce de fête organique de l'homme soustrait à un grand danger. Différent était le ravissement que lui causait la minute d'avant l'arrivée, l'apparition des maisons à six étages, les flancs couverts d'annonces solliciteuses proclamant la gloire des produits.

Si des camarades l'accompagnaient, tous ensemble se levaient, saluaient, avec ce comique qui est l'hypocrisie de l'émotion chez eux.

« Hein ! est-ce beau ? Ça sent-il assez Paris, ça ? C'est, pour nous, ce que sont, pour le paysan, les feux du village… C'est laid, puant, ça prend à la gorge… et ce que c'est bon ! »

S'ils débarquaient le soir et que ce décor leur manquât, ils se rattrapaient au débouché de la vieille gare Saint-Lazare, encore debout. Ils plongeaient, du coup, dans Paris flambant qui les absorbait, comme une éponge ; une impression d'apetissement les incitait à chercher des glaces pour s'y mesurer, à entrer partout, dans le bureau des tramways,

chez les marchands de tabac et dans les pissotières, à recouvrer l'habitude visuelle de tout.

Un matin, ç'avait été autre chose. Ils tombaient, au jour naissant, dans l'armée des balayeurs et des porteurs de journaux. C'était exquis à pleurer. On n'oubliait plus jamais cela. Et si l'arrivée chez soi, en surprise, les premiers moments dans les questions, les embrassades et les regards tâteurs de la mère, si tout cela était charmant aussi, les détails du voyage, la notation subtile des extériorités influentes, semblaient peut-être meilleurs encore.

— La famille, oui, pensait Favières, sans doute ; un flacon de quelque chose de fin, à portée de sa main, à sa disposition… Mais le reste !… un petit verre seulement du flacon… avec l'idée qu'on n'en pourra pas reprendre !…

Enfin, il tenait sa permission ! Et vingt jours !…

Rapidement il recueillit les commissions des Parisiens ses amis, promit d'aller visiter les parents, de rapporter des nouvelles et des provisions. Tétrelle vint lui serrer la main.

— Tu ne vas pas voir Généreuse avant de partir ? demanda-t-il.

— Si, tout à l'heure… oh ! juste le temps d'entrer et de sortir.

Une petite fièvre de joie perturbait ses mouvements. Il ouvrit, ferma, rouvrit sa valise dix fois avant de la faire descendre à la gare par Quélennec ; puis il s'en alla de son côté, rue Marie-Thérèse.

À présent, toute sa rancune était tombée ; c'est à peine s'il pensait à l'épisode sur lequel il avait échafaudé une rup-

ture. Était-ce bête d'avoir cru que cette histoire comportait des développements dramatiques, une mise en scène… Il avait pris le temps de se refroidir, heureusement. Il venait dire au revoir à sa maîtresse ; il ne serait question de rien. Bonjour, bonsoir, voilà tout. Il grimpa en hâte les deux étages. Le bruit de son sabre battant sur les marches, l'avait trahi. Généreuse l'attendait sur le seuil.

— Enfin, c'est toi…, tu daignes…

Les reproches glissaient sur lui ; jamais il ne s'était senti pareillement heureux et léger. Dans une demi-heure, il roulerait sur la route de Paris ; c'est du reste qu'il se moquait ! Il embrassa Généreuse, bien que, la semaine passée, élaborant une entrée à effet, il eût rayé cette démonstration de son programme.

— Tu ne me dis pas pourquoi tu as tant tardé…

— Les réservistes… le service de semaine, après…

— Pourquoi mens-tu ? J'ai rencontré un sergent de ton bataillon, je lui ai parlé : tu n'étais pas du tout de service.

Il sourit, sans relever la contradiction ; puis, pour couper court aux doléances :

— Je venais t'avertir… Je pars en permission.

— Ce soir ?

— À six heures quarante… Je ne croyais pas… si vite… Enfin, j'ai voulu, avant de m'en aller…

Il s'était assis en face d'elle, accroupie devant le petit poêle sur lequel une soupe graillonnait, pour son dîner. Sa gaieté ne l'abandonnait pas ; même, elle s'épanchait plus li-

brement à voir, d'abord, le trou que faisait son absence dans cet isolement de femme, puis l'abattement que son annonce de départ tournait à l'écrasement, sous le feu maigre, lugubre, dans la nuit tombante. Généreuse le dévisagea, peureusement, de biais, comme sous une chute de tuiles forçant à raser les murs ; et elle demanda :

— Tu resteras à Paris… combien de temps ?

Il lui en jeta une dernière, avec plaisir presque, de haut :

— Vingt jours. Et je tâcherai d'obtenir une prolongation.

Il crut l'avoir assommée, la regarda avec intérêt, les bras cassés, ramassée sur ses talons, les jambes si molles qu'elle eût été incapable de se soutenir. La porte du poêle ouverte, large de deux doigts, découpait dans sa joue un carré lumineux, la cuisait lentement… Mais, étourdie seulement, elle se ranima, reprit :

— M'écriras-tu ?

Il s'étonna de la trouver si résistante, à mesure qu'il était lui-même plus allègre, grisé par une méchanceté issue de sa joie, hors de son caractère, si subite qu'il se laissait dominer par elle, inconsciemment. Il voyait mauvais comme on voit rouge, à force de frapper. Et il donna le dernier coup d'une voix lasse, sans faire à sa requête l'aumône d'un examen.

— J'oubliais de te dire : j'ai eu dans ma compagnie, comme réserviste, le mari de la nourrice de la petite.

Généreuse ne comprit pas tout de suite, répéta :

— Le mari de la nourrice…

— Oui, Turpin.

Elle fit simplement : « Ah !… » mais son corps pesa plus lourdement sur les talons, s'y tassa, immobile, comme un paquet de chair morte.

Une question, une observation de sa part, eussent peut-être engagé Favières à poursuivre. Muette, elle lui parut si démontée qu'il n'insista pas.

— Ça suffit, pensa-t-il ; elle a son compte.

Et, debout, repoussant sa chaise :

— Eh bien ! je m'en vais… Pas en avance… Au revoir.

Elle étendit les mains, s'aida d'un meuble pour se relever et, négligée, en jupon, fit vaguement ce geste de s'essuyer la bouche, qu'ont les petites filles quand on est près de les embrasser.

Mais déjà il avait atteint la porte ; il redit :

— Allons, au revoir, et disparut dans l'escalier.

Elle cria, toute droite, dans la nuit de la chambre :

— Attends… Je vais t'éclairer…

— Pas la peine… Suis arrivé… Merci.

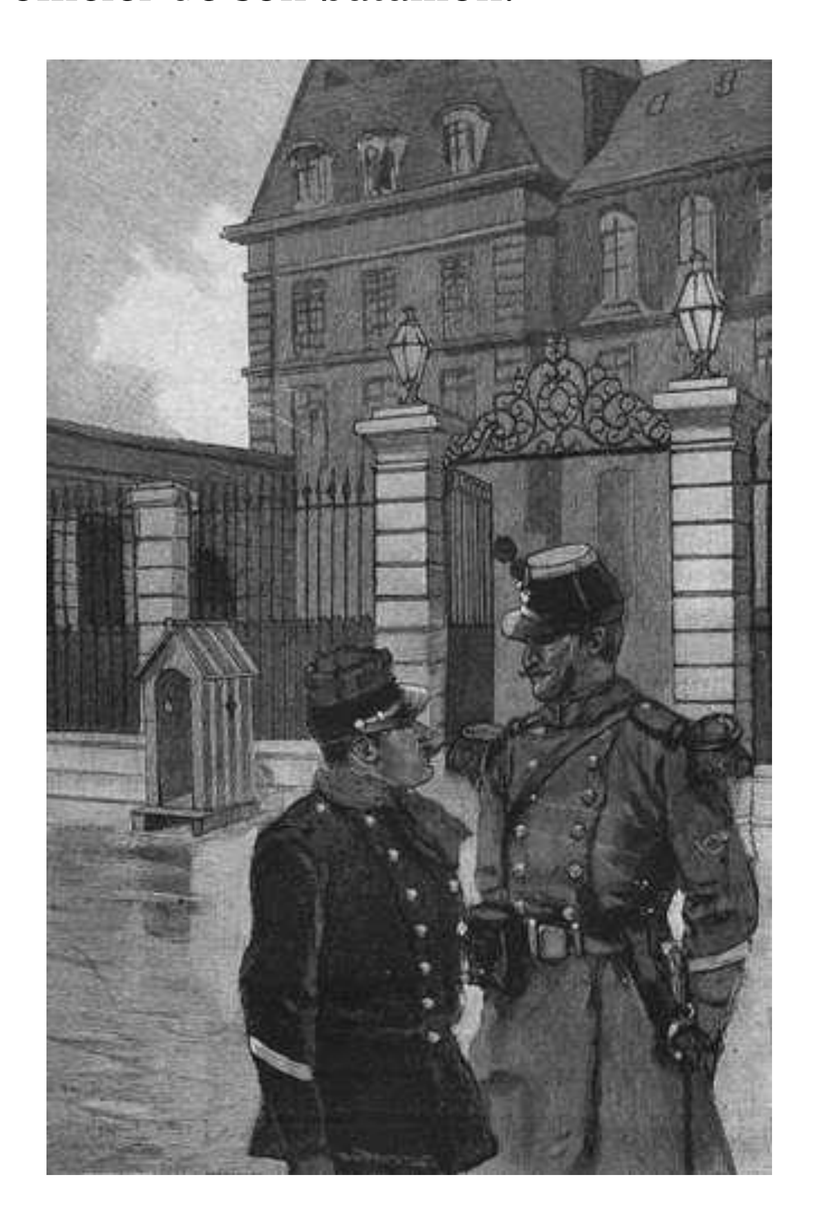
Dehors, il se retourna, avec l'orgueilleuse certitude d'être suivi des yeux, à la fenêtre.

Elle resta fermée. Alors il s'éloigna, dépité.

— Cette fois, je crois bien que c'est fini, dit-il.

# VI

Favières sortant de la gare, à cinq heures et demie, tout endolori par une nuit passée en wagon, avait à peine parcouru cent mètres dans l'avenue de la République qu'il prenait pour remonter au Fort, quand il fut interpellé par l'ordonnance d'un officier de son bataillon.



— Vous allez à Tourneville, sergent ? sans doute vous étiez en permission ; alors vous ne savez pas.

— Quoi donc ?

— Le 3e bataillon n'est plus là-haut. On l'a fait descendre à la caserne de Strasbourg. C'est le 2e qui le remplace.

— Parce que ?

— Ordre du colonel, pour punir les sous-officiers qui entraient tous à l'hôpital ou à l'infirmerie.

Favières demeurait au milieu du trottoir, un peu déconcerté, sa valise à la main. Enfin, il fit demi-tour, revint vers le boulevard de Strasbourg en maugréant, bien que cette rencontre et cette permutation lui raccourcissent singulièrement le chemin. Mais il s'était habitué au Fort. Certes, il en connaissait les inconvénients ; il n'avait pas songé sans effroi aux rigueurs que leur promettait l'hiver, commençant, dans ces hautes chambres que le petit poêle réglementaire était impuissant à sécher, à assainir ; il subodorait les sévices des intempéries, à cette altitude, et déplorait l'ascension à laquelle la moindre course les condamnait. Mais ces ennuis étaient compensés par le relâchement de discipline qu'autorisait l'absence d'officiers, en dehors des exercices ; les arrangements possibles avec le caporal de garde, quand on avait envie de découcher ; la faveur de conserver de la lumière, après dix heures, etc. ; mille adoucissements furtifs que les appels, contre-appels, la surveillance organisée par l'adjudant et l'adjudant-major de semaine, rendaient improbables à la caserne de Strasbourg. Là, on était sur le qui-vive toute la journée ; le colonel, préposé à la fermentation, de ses fenêtres, renouvelait les levains, dans la cuve du quartier.

En entrant au poste, Favières, justement, reconnut dans le sergent de garde, un sous-officier de son bataillon, le Vicomte.

— Ah ! bien, tu vas me dire où je perche.

— Parfaitement. Escalier A, au 2e.

— Ah çà ! pourquoi sommes-nous ici ?

— Deux fourriers, trois sergents et deux caporaux, à l'infirmerie ou à l'hôpital, en huit jours. Et tous ont déclaré la même femme, tu sais, celle qui rôdait autour du Fort, un panier à la main ? Ah ! elle a eu des visites ; mais elle les a toutes rendues… dans la peau du major. Là-dessus, le colon s'est fâché… a attribué l'épidémie à un manque de surveillance… a voulu nous avoir sous sa main, pour régler notre port d'arme. Il n'a pas tout appris cependant. Depuis qu'il a décidé que tous les sous-officiers en traitement seraient privés de permission pendant six mois, personne ne va plus à la visite ; on se soigne tant bien que mal et plus mal que bien, en famille.

Favières traversa la grande cour, se dirigea vers l'escalier indiqué, à l'aile droite, monta deux étages, chercha sa chambre.

3e Bon – 1re Cie
*Chambre occupée par Vaubourgeix et Favières, sergents.*

C'était là. Il poussa la porte ; Vaubourgeix, déjà levé, avait le nez dans la gamelle de café que lui apportait frauduleusement le caporal de distribution.

— Ah ! c'est toi, bonjour. Ça s'est bien passé ? Y a du nouveau, hein ?

— Oui, on m'a dit…

Mais l'Auvergnat reprit l'histoire, en se félicitant de sa circonspection amoureuse.

— Ils n'ont pas voulu nous écouter ; on les a prévenus. Ça finit toujours mal… comme ça, ou bien comme l'engagé conditionnel qui s'est tué.

— Ah ! un conditionnel ?

— Oui, pour une chanteuse de beuglant. Devouge te racontera cela ; il était là. Tu as à peine le temps de te mettre en tenue pour l'exercice ; on rappelle à sept heures… Ah ! Bidel est nommé colonel, tu sais ?

— Une fichue rosse de moins, prononça Favières.

Un quart d'heure après, il descendait dans la cour, brisé par six heures de chemin de fer et traînant un fusil plus lourd et plus imbécile, dans la paix civile dont l'écho se prolongeait en lui.

À la première pause, Tétrelle l'aborda. Et tout de suite :

— Delphine est arrivée, dit-il.

— Ah ! Depuis quand ?

— Depuis l'ouverture de la blanchisserie, il y a huit jours.

Un silence. Ils marchaient côte à côte, les mains au dos, les yeux à terre. Enfin Tétrelle, voyant que son compagnon ne l'interrogeait plus, se découvrit.

— Tu n'iras pas ?

— Non, certainement.

— Tu as peut-être tort de te brouiller avec Généreuse ; c'est une bonne fille. Tu n'en trouveras pas qui la valent. Nous aurions passé un second hiver bien tranquilles… Je suis sûr, si tu allais la voir, qu'elle te recevrait bien… Il est temps encore. Tu ne lui as pas écrit pendant ton absence. C'est en somme son seul grief. Quant à toi…

— C'est que tu ne sais pas, déclara nettement Favières, sentant, dans ces insinuations, à la fois l'influence de sa maîtresse et le regret que causait la perte d'un copain prodigue.

Tétrelle n'insista pas, d'ailleurs. Au contraire, abandonnant ce sujet, il poursuivit :

— Autre chose. Tu as appris l'entrée à l'hôpital des fourriers de la 2e et de la 3e ? Le colonel, pour les punir, a l'intention de les remettre sergents : deux places vacantes. J'ai l'espoir d'être demandé par Chupin, à la 2e. Je ne changerais pas de compagnie. Tu devrais t'informer, à la 3e. Elle n'est pas excellente depuis le retour du capitaine ; mais tu en sors, on t'y connaît… Et puis, vraiment, le service, ici, n'est plus tenable, avec le planton à la porte, l'inspection de la garde, les sonneries toute la journée.

— Oui, merci ; je verrai le double… Ah ! si c'était toujours Petitmangin !…

Après l'exercice, Devouge et Édeline vinrent, dans la chambre de Favières, chercher des provisions, les nouvelles qu'il rapportait : cent sous pour l'un, une bouteille de cognac pour l'autre. « Et les parents vous attendent incessamment. »

— Ah ! Beaux-Pieds ne sait que faire pour nous décourager des permissions. Il ne suffit plus maintenant d'avoir la masse complète ; il faut produire un certificat du commissaire de police indiquant que l'on peut nous nourrir chez nous. Je préfère rester ici, dit Devouge.

Mais Édeline observa qu'il avait d'autres raisons. Il dînait maintenant à la Chaumière tous les dimanches. « Et il fait du *plat* avec la petite marraine. »

L'autre se défendait, roulait, comme une cigarette, les pointes de sa moustache.

— Quoi ? toujours le même plan : bien vivre et passer le temps sans casquer. La tante ne veut me laisser rien payer. Je les distrais. Je ne crois pas que la bonne femme s'imagine que j'épouserai… Mais elle conserverait cette illusion, que je serais bien bête de la lui enlever. Le principal, c'est que cela dure jusqu'à notre départ pour Paris.

— Tétrelle m'a dit que tu avais sur le suicide d'un conditionnel des détails *amusants*, interrompit Favières.

— Oui. Veux-tu voir la femme pour qui il s'est tué ? Depuis cette histoire, c'est une procession dans son beuglant ; tous les sous-offs vont l'entendre.

— Volontiers.

— Eh bien ! convenu. À ce soir, après la soupe.

C'était, sur le quai des casernes, un estaminet quelconque, étroit, qu'on n'eût même pas remarqué sans un tableau adossé contre les volets et dénombrant, en italiques

multicolores, tracées au pinceau, les médiocres surprises d'un concert à soldats.

**ÉDEN LYRIQUE**

AUJOURD'HUI
*Continuation des débuts de* M[lle] FERNANDE, *chanteuse légère,*
M. ARMAND, *ténor, dans ses nouvelles créations ;*
M. PROSPER, *doyen des chanteurs comiques de France ;*
M[mes] ANGÈLE *et* CLARA, *dans leur répertoire.*

*À DIX HEURES :* **TOMBOLA.**

La longue salle nue, à filets lie de vin sur panneau vert d'eau, était divisée, vers son extrémité, par un double rideau rouge sans embrasses, tombant du plafond, et qu'il suffisait d'écarter pour, des coulisses, avoir accès sur l'estrade par une échelle semblable à celles qui servent au déchargement des fûts, à l'arrière des camions. Mais le rideau n'économisait pas seulement une toile de fond : il était surtout destiné à isoler du café où s'entassait la clientèle ordinaire, l'endroit ménagé aux chanteurs, derrière l'estrade. À la vérité, c'était moins à ceux-ci qu'au patron lui-même que cette annexe profitait. Des tables volantes l'encombraient et le commerce y était prospère. Un grand nombre d'habitués et tous les sous-officiers connaissaient l'entrée secrète, par l'allée, et venaient baguenauder avec ces dames. Il était interdit de stationner sans consommer. Souvent, le dimanche, à minuit, un sabre reconduisait une chanteuse.

Quand Devouge et son ami pénétrèrent dans le café, une douzaine de personnes s'y morfondaient sous la pluie bat-

tante d'une valse magnanime coulant des pommes d'arrosoir (Favières disait des paumes) du pianiste, établi à gauche de l'estrade afin de ne pas la masquer.

— Qu'est-ce que nous prenons ?

— N'importe quoi ; rien n'est buvable : vitriol ou purin, répondit Devouge. Peu de monde, tu vois. Mais le dimanche, c'est plein et à partir de dix heures, de notre place, on apercevrait à peine l'estrade, à travers la fumée de tabac. Pourtant, je serais étonné, ce soir, si, vers neuf heures, une bande de sous-offs ne tombait pas ici, en sortant du *Star*. C'est l'itinéraire.

— M. Armand, publia le pianiste.

M. Armand était un ténor d'un mètre cinquante environ, très frisé, très souriant, avec une moustache comme un balancier d'acrobate, aussi longue qu'il était haut. Il tirait son cœur de son plastron et le lui restituait d'un geste unique, en demandant :

Que dis-tu, dans ton murmure,
Que dis-tu, charmant ruisseau ?

Après lui, M$^{mes}$ Angèle et Clara versèrent la groseille de leurs élucubrations, avec des voix de rogomme, étonnamment contradictoires, des bouches fatiguées qui s'évasaient en tromblon. Elles étaient sans âge, l'une en Andalouse, l'autre en Égyptienne, et toutes deux, sous des jupes trop courtes, offraient aux étaliers militaires les rouelles suspectes de leur veau gras que les dentelles du pantalon empapillotaient.

Enfin, le doyen des chanteurs comiques de France surgit et présenta le phénomène d'un fœtus conservé dans l'esprit-de-vin, revendiquant l'Alsace et la Lorraine.

— Attention ! c'est le tour de Fernande, pour qui s'est suicidé le conditionnel.

Au même moment, la porte du café s'ouvrit violemment, et des sergents, des fourriers, deux sergents-majors improvisèrent l'esclandre d'une irruption.

— Tiens ! Vaubourgeix sans Tétrelle ! observa Devouge.

— Eh bien ? questionna Favières.

— C'est qu'ils sortent tous les soirs ensemble, depuis quinze jours, ne se quittent pas, causent tout bas dans les coins…

— Ah !…

— M^lle^ Fernande, cria le pianiste, en brochant aussitôt une ritournelle.

Le rideau de fond se sépara, une grande femme sauta sur l'estrade, tandis que le groupe des sous-officiers trépignait.

Inexperte dans l'art de se farder, la chanteuse faisait macérer dans des jus vermillon, blanc et bistre, l'ovale allongé d'une jeunesse essoufflée. Mal et court vêtue de vert éclatant qu'inondait le marais roselier des aisselles, elle épandait les fumets concentrés de la chambrée et de la bergerie, plus puissants que les drogues aromatiques. C'était sa beauté, son charme ; et, sans doute, elle réussissait moins auprès de l'armée par sa dégaine carabinière et le dol présumé d'une ossature marâtre que par le vertigineux bouquet de sa venaison.

Pendant qu’elle chantait :

I’ s’appell’ Ru, i’ s’appell’ Pin, i’ s’appell’ Rupin tout court…



I' s'appell'.Rupin tout court…

Devouge raconta à Favières le suicide du conditionnel.

— Je le voyais souvent dans le petit café où chantait cette fille, tu sais, rue de Paris, près du Vieux-Marché ? Quand elle paraissait, il était au-dessous d’elle, blotti contre le piano, comme pour saisir au passage les couplets et les

garder pour soi et qu'ils n'allassent pas plus loin. Le dimanche, il l'accompagnait… Et jeunet, blondin, pas un poil de barbe, à peine échappé des jupes de maman… et encore bourré de gâteries, sous forme de mandats. On s'est lassé pourtant, à la fin. Et, naturellement, la fille a imité les parents. Tiens, mercredi dernier, elle venait de monter sur l'estrade ; elle chantait ça… qu'elle chante : Rupin… Elle n'avait pas dit deux vers du couplet qu'on entend une détonation dans l'arrière-salle (il y en a une comme ici). La fille s'arrête, le pianiste aussi ; quelques personnes se lèvent. Mais le patron, se montrant une seconde, crie : « C'est rien… continuez ! » Ce n'était rien, en effet : c'était le conditionnel qui se brûlait la cervelle.

De la rue Po… de la rue Pin… de la rue Popincourt.

M^lle Fernande saluait, souriait à l'ovation des militaires, jouait des bras comme d'un vaporisateur qui les imprégnait d'elle, à distance. Ils la rappelèrent, en redemandant encore. Elle revint… et, l'estrade, vide à nouveau, ils tendaient toujours leur mouchoir, béants comme devant une cage où il n'y a plus du fauve que l'odeur.

Peut-être, cependant, dans le succès de la chanteuse auprès des sous-officiers, y avait-il autre chose que de l'appétence. Le cadavre dont se rehaussait cette femme leur était vaguement agréable, comme une possibilité de revanche, la démocratique revanche du condamné à quatre ans de caserne sur le privilégié, du stipendiaire sur le fils de famille pensionné grassement. Les bravos se nourrissaient de retentissement. Il y avait de l'animalité pensante dans le jappement.

Devouge continua, bousculant les réflexions de son camarade :

— L'établissement a été consigné à la troupe ; mais la chanteuse n'a pas été inquiétée. Elle fait recette. Un peu plus, on mettrait, au-dessus de son nom, une pancarte : « Pour qui s'est tué un soldat du 167^e^ de ligne, le… » de même qu'on brevette, dans les ménageries, le féroce qui, un jour, a failli dévorer le dompteur. Viens ; nous allons passer derrière la cage.

Les deux sergents sortirent du café et, par l'allée contiguë, se glissèrent dans le réduit affecté au personnel du beuglant et à la clientèle initiée.

— Mais c'est le 44 ! s'écria Favières, sur le seuil.

— C'est moins bien, objecta Devouge.

Assises tristement devant deux jeunes hommes, chapeaux ronds et tournure d'employés, les chanteuses mûres pinçaient leur maillot machinalement, au-dessus du genou, et continuaient à pleurer la romance de leur vie dans le gilet attentif des bons messieurs. Un soldat prêtait gravement son shako et ses épaulettes au fœtus qu'une ritournelle appelait sur l'estrade, alors qu'en descendait le ténor, cherchant dans l'ivresse spéciale des vins du broc la consolation d'une exiguïté hostile à toute carrière. Et tous se dépitaient contre Fernande, raflant l'attention avec le récit du suicide, entourée, fêtée, faisant renifler ses houppes, à la régalade.

Le patron avait aperçu les nouveaux venus. Sans tarder, il lança sur eux le garçon :

— Demandez aux militaires ce qu'ils consomment.

Mais Favières :

— Allons-nous-en ; je râle.

Et, dans le noir de l'allée, ils étaient poursuivis par des éclats de voix :

— C'est rien… continuez, qui disait pour retenir le monde ; moi, je continuais, vous comprenez… et par la frénésie patriotique d'un auditoire acclamant la consolante, l'efficace armée française, dans les contorsions du sinistre sans-dent.

Le mois de novembre, pour Favières, traîna dans l'ennui d'une inoccupation de soirées pesantes. Aussi se vit-il avec satisfaction réintégrer dans l'emploi de fourrier à la 3e. Son sergent-major avait été franc :

— Je veux bien de vous, mais je vous préviens que je ne touche pas à une plume de la journée. Vous expédierez toute la besogne. Faites-vous aider, ça m'est égal, pourvu que je sois tranquille.

Favières s'était flatté de tromper son désœuvrement avec les puérilités de la comptabilité militaire, après tout préférable aux solennels et niais devoirs du pion de section. Puis, le bureau, les soirs d'hiver, avec le feu bien rouge et les gamelles du café bien chaud réparti entre les scribes butinant les états et les placards ; le bureau intime où les soldats frappent timidement, le képi à la main, avec respect, semblait encore à Favières une oasis dans le désert d'hommes de la caserne.

Mais, le travail mis à jour aisément, en ce mois ne correspondant ni à un commencement ni à une fin de trimestre, le fourrier retomba dans l'inéluctable maussaderie du métier. Il n'avait plus devant soi le mufle sonore de Vaubourgeix,

mais il subissait le râble de son chef, dormant, le nez au mur, quand il ne courait pas les brasseries.

Presque tous les soirs aussi, Tétrelle, également remis fourrier, venait causer un moment, en tenue, avant de sortir. Il ne parlait plus de Généreuse, mais sa visite disant qu'il allait chez elle, qu'on l'y attendait, irritait Favières, lui agitait les doigts d'un besoin de battre et de pétrir.

— Allons donc ensemble faire un tour au *Star*, lui proposait quelquefois son sergent-major après dîner.

Il l'accompagnait, en pensant : « Encore une soirée ! » comme il pensait : « Encore un jour ! » chaque fois qu'il replaçait son fusil au râtelier.

Cette rue Royale, au milieu des bassins, donnait toujours à Favières, de prime abord, l'impression d'un tronçon du faubourg du Temple, passé le canal Saint-Martin. Du peuple dans ses pavés, rompant ses digues et submergeant la chaussée ; des débits gargotiers, à côté d'un assommoir très moderne ; des cafés-concerts à portes basses et lamellées ; la rue successivement écharpée de lumière et d'ombre, au hasard des devantures versant l'une et l'autre ; – et derrière soi, l'inquiétante immobilité de l'eau dans la nuit.

Cependant, à recueillir, entre deux raz de pianos, les épaves vocales jetées au trottoir par les intermittences d'un entre-bâillement comminutif, un doute s'élaborait. L'enseigne explicite traduisant le mot *Star :* une étoile de gaz, indiquait déjà un terrain mixte, transitoire, où les habitudes françaises hésitaient. La porte poussée, c'était l'ordinaire brasserie, à peine différenciée des autres par un escalier découvert, à pleine salle, desservant, en même temps qu'une galerie circulaire, la loge où les chanteuses attendaient leur

tour de descendre sur l'estrade économiquement enclavée dans les petites tables fixes que les consommateurs assiégeaient. Mais, bientôt, l'œil s'informait d'une tête de cheval occupant le centre du comptoir, sous l'escalier, et des mâchoires d'un dogue énorme, vêtu d'un complet à carreaux scrupuleusement collant. De temps en temps, la tête de cheval, ornée d'un fragment de crinière, entre les yeux, hennissait pour attirer l'attention des garçons, tandis que le dogue, secondé par le pianiste, d'humeur et de race sympathiques, rétablissait l'ordre pendant les chants, d'un coup de gueule sans réplique.

Au signal de l'accompagnateur, une femme, deux souvent, invisibles jusque-là, dégringolaient l'escalier, traversaient d'un saut les groupes et escaladaient l'estrade.

La troupe se composait généralement de six ou sept personnes, parmi lesquelles un seul homme, un nègre, exécutant, avec des souliers ferrés, des grelots, une canne, d'exubérantes gigues, sur la navette de deux motifs, moulus, à perte de souffle et de doigts, par le pianiste imperturbable.

Au nègre succédaient des chanteuses expulsant, individuellement ou par couple, à l'unisson, des paroles anglaises sur une musique de *Lanciers* ou de marche funèbre, toujours. Les jeunes, jupes longues, corsages montants, cheveux de garçonnet, courts et frisés, de formes et de visage parfois agréables, chantaient sans goût, les bras à la taille, les pieds atteints de dansomanie aiguë, se donnant enfin carrière au refrain final où ils tricotaient, sur place, pendant cinq minutes, leur nécessaire divertissement. Une corde, des rubans, un accessoire quelconque, servaient de thèmes à des variations implacables. Enfin, lorsque d'un mouvement progressant à chaque reprise, le pianiste avait obtenu d'elles le

maximum de vélocité chorégraphique qu'elles pouvaient fournir, d'un nouveau bond les pouliches gagnaient l'escalier, comme effarouchées par l'ovation des consommateurs massifs, écrasant l'un contre l'autre de larges biftecks recuits et poilus.

Mais il se trouvait dans la troupe une ou deux vieilles femmes au moins ; et celles-là étaient effroyables, reproduisaient le type de jument bréhaigne installée au comptoir, avec sa crinière sur le front et ses boucles en œillères. Brêche-dents et tendineuses, elles psalmodiaient de brumeuses complaintes, irrécusables témoignages des capacités musicales d'outre-Manche.

Une seule fois, Favières s'était senti ému. Un nègre décharné, par hasard point burlesque, rigoureusement vêtu de blanc, les jambes fuselées dans un large pantalon flottant, les cheveux crépus et poudrés, des yeux tout albumine et glaires, avait violé l'indifférence avec une marseillaise de l'esclavage terrifiante, d'épouvantables gestes de revanche et d'assassinat faisant danser sous sa peau, – mais cela seulement dansait, – des paquets de muscles pareils à de fantastiques ombres derrière le transparent d'un tricot immaculé.

C'était un éclair unique. Ensuite sévissait la femellerie anglaise et la seule chanteuse française que possédât l'établissement, quelque roulure attestant moins une concession aux désirs de la minorité du public que la nécessité d'une interprète pour le commerce subsidiaire des femmes.

Toutes ne s'y livraient pas pourtant ; et à les voir, tendrement unies, accouplées, se continuer en sourdine les petits soins dont leur oisiveté diurne s'agrémentait, l'imagination concevait les touchantes récréations d'un compatriotique tribadisme.

Mais l'impression décisive quand on sortait et qu'un dernier regard au comptoir, sur l'estrade et dans la salle, y retrouvait simultanément les effigies chevalines et, sous le veston court, les croupes de centaures, cette impression était celle d'un haras britannique gardé par des molosses, d'une écurie de courses ou de cirque fleurant le crottin et le jockey, l'Anglaise maigre et le boxeur.

Dehors, ces notions s'amplifiaient ; *Albion*, le beuglant concurrent, s'annexait l'extrémité opposée de la rue, et celle-ci tout entière dans les chants, les odeurs, les gigues et jusqu'en son nom, abdiquait sa nationalité et célébrait les solides joies de la marine marchande et du turf.

Trois soirées dégoûtèrent Favières de ce plaisir, comme des brasseries à femmes que son sergent-major seul pouvait fréquenter avec une assiduité convenable, grâce aux profits obscurs de son grade. Mais alors se posa la question de l'emploi du temps, le soir. Lire ? Lire, dans le claquement des portes et des souliers ; lire dans les répétitions de tambour assourdi par une serviette, où s'entêtait un élève passionné de tympanique ; lire après les corvées de la journée et les additions de la feuille de prêt ou du livret d'ordinaire ; Favières, excédé, y renonçait.

Le dimanche surtout, ses loisirs l'exaspéraient. Ne sachant où passer les longs après-midi, il était réduit, dans son horreur de la caserne, à accepter quelque partie de billard ou de cartes au fond d'un triste café.

Quelquefois il se traînait jusqu'à Saint-Adresse ou jusqu'au sémaphore de la jetée du Nord ; il regardait la mer, et comme à Dieppe, s'avouait qu'elle l'embêtait incommensurablement. Il l'avait vue l'été, l'hiver, par tous les temps et à toutes les heures ; il s'était félicité, lui, Parisien, d'être en-

voyé dans un port ; il avait réalisé ce rêve boutiquier : connaître la mer ! et sa déception avait été grandissant. En vain, il insistait, s'écarquillait, y revenait, entraîné par les promesses des littératures de bord ; en vain, il se citait, afin de se faire honte, les prêtres de ce culte et battait le briquet sur leurs noms : l'étincelle ratait. Il restait devant la mer, étonnamment constipé. Maintenant, il ne savait pas : peut-être une traversée de plusieurs semaines, un voyage de six mois entre eau et ciel, eussent-ils modifié son jugement, de même que l'engeance militaire, aujourd'hui vomie, fût sorti ennoblie et lavée des pourpres magnificences d'une hécatombe épuratoire.

Favières, cependant, gardait le joli souvenir d'un lever de soleil auquel il avait assisté, en allant au stand à Saint-Adresse. Le Havre, ce matin-là, lui apparaissait comme une mariée ensevelie sous le tulle et découverte lentement, peu à peu, d'abord les pieds, les découpures de la côte, jusqu'où tombait le voile ; puis la ceinture des premières maisons, puis la ville debout, dans la plénitude d'un réveil nuptial.

D'autres fois, le dimanche, il visitait avec des camarades quelque bâtiment servant au transport des troupes, un transatlantique, une curiosité des bassins. Mais c'était comme la mer : il avait beau s'hypnotiser à les regarder, l'admiration se refusait.

Lorsqu'à des insomnies, au ferment d'une séditieuse virilité, il reconnut que la femme lui manquait, son ennui s'accrut. La rôdeuse des fossés de Tourneville l'avait rendu prudent. Il ne pénétrait plus inopinément dans une chambre de sous-officiers, d'ailleurs, sans apercevoir deux jambes en compas, un dos voûté, une nuque anxieuse, des gestes délicats de discret pansement. Le bataillon était décimé. Le pro-

tochlorure de mercure empoisonnait la salle même où les sergents prenaient leurs repas.

— Voyez-vous, disait néanmoins le colonel au médecin-major en consultant le bulletin médical journalier, depuis qu'ils sont sous mes yeux, pas un malade.

Enfin un soir :

— Je vais aller trouver Camélia, décida Favières ; Chupin exempt, c'est presque une garantie.

Il retourna rue d'Albanie. Loquace, la fille l'accueillit comme un confident indispensable. Chupin ayant achevé de manger avec elle sa prime de six cents francs, elle ne voulait plus le recevoir.

— … Dans son intérêt. Je ne suis pas une femme à lui faire un mauvais coup pour avoir de l'argent. Et puis, je ne tiens pas à être inquiétée à cause de lui. Aussi je lui ai dit : Quand tu auras de petites économies honnêtement gagnées, viens me voir, – pas sans ça. C'est raisonnable, hein ? Seulement j'ai de nouvelles dettes… Qui les paiera ?

Et toute la soirée, Camélia s'étendait sur le prix des choses, les exigences des patrons, le manque d'égards… Quand Favières lui rappela l'objet de sa visite, elle céda hâtivement, reprit aussitôt après ses calculs luctueux. Alors, il s'en alla découragé, reconduit par la fille qui disait en l'éclairant, dans l'escalier :

— T'as eu une bonne idée de venir… Ça m'a soulagée…

Un hiver et l'été d'ensuite à vivre ainsi, ah ! non, tout vaut mieux !

Favières s'affalait, s'endormait tout habillé, ne se réveillait que dans la nuit, transi, hagard, bosselé par l'armoire-étagère accrochée à son chevet, en surplomb.

Un jour, il se disposait à se rendre au mess pour faire signer au capitaine différentes pièces, lorsqu'un soldat chargé d'un petit paquet de linge passa près de lui. En même temps, la voix de Vaubourgeix recommanda :

— Dites que je vous suis… n'oubliez pas.

Souvent, depuis l'observation de Devouge, au beuglant, Favières s'était interdit de sonder les raisons de la touchante camaraderie qui unissait maintenant Tétrelle et l'Auvergnat rengagé. Ces raisons, il les devinait ; mais Généreuse lui devenant indifférente, qu'avait-il besoin de s'alarmer ?

Une rencontre, un cri, et, brusquement, l'envie d'être exactement renseigné sans nécessité précise, le jetait sur les traces du commissionnaire de Vaubourgeix. Ses prévisions étaient justifiées : le soldat portait le linge rue Montivilliers, chez Généreuse. Un quart d'heure plus tard, Tétrelle et son nouveau compagnon entraient à leur tour délibérément dans la boutique et n'en ressortaient plus.

— C'est bien cela… depuis un mois, constata Favières avec moins de rancune que de dépit. Ah ! elle n'a pas perdu de temps !… Quelle inspiration j'ai eue !…

Mais le peu de sincérité des compliments qu'il s'adressait, l'irrita contre soi-même, l'incita au partage léonin des griefs, afin de ménager une issue à sa grondante réprobation. C'est sur Généreuse qu'elle éclata :

— Faut-il qu'elle soit bête pour ne point s'apercevoir du manège de Vaubourgeix ! Il lui croit de l'argent… Parbleu !

c’est la femme et le petit commerce qu’il souhaitait… Ah ! bien, ils se préparent tous les deux à une jolie déception !

Cette perspective ne le calmait pas. Il piétinait, continuait, de l’endroit où il s’était posté, rue Thiers, à rassasier ses yeux du spectacle sans intérêt de la blanchisserie, perdue dans les premiers numéros pairs de la rue Montivilliers.



Alors il revint sur ses pas, s’arrêta dix secondes…

Les employés d’un magasin de nouveautés plaisantaient derrière lui, s’imaginant qu’il guettait l’arrivée d’un officier,

au mess de l'hôtel du Bras-d'Or, distant de cent mètres. Il balança deux minutes encore, puis se détermina, encouragé par les diligentes ombres de l'hiver commençant, à passer rapidement devant la boutique, sans but. Elle n'était pas éclairée. Alors il revint sur ses pas, s'arrêta dix secondes, le temps d'apercevoir, se détachant fantastiquement sur le transparent d'une cloison vitrée derrière laquelle une maigre flamme vacillait, deux dos prodigieux, équarris par les épaulettes.

— Ah ! ce sont les soirées de Dieppe qui revivent ! se dit Favières en s'éloignant. Tétrelle m'a trouvé un remplaçant… Le thé, le feu, la femme et la lumière !

Il essaya de rire, rentra en répétant, pour s'égayer :

— On a droit au feu, au thé, à la lumière…

Le sergent-major, absent, avait caché la clef ; le fourrier la découvrit, après d'ennuyeuses recherches, sous le placard mobile accroché à la porte. Le bureau était vide, noir ; on avait laissé le poêle s'éteindre : une petite table, les deux lits, un banc de troupe, la cruche, deux pains sur une planche, désolaient la cellule et certifiaient l'incarcération. Favières n'eut pas le courage d'allumer sa lampe ni d'appeler un homme pour fourgonner le poêle. Il se déshabilla dans l'obscurité, entassa ses vêtements sur son lit et se coucha frileusement, démoralisé, implorant le sommeil que repoussait, sous son crâne, l'ironique saltarelle des mots : le feu, le thé, la lumière, la femme !…

Il se réveilla le lendemain, alourdi par une nuit trop longue, bourru, trouvant le café ignoble et assommante l'obligation, pour tous les sous-officiers de la compagnie, d'aller à l'exercice : ordre du capitaine.

Il descendit dans la cour en grognant, se plaça en serre-file, le fusil appuyé contre la poitrine, les mains enfournées, croisées, dans les manches de sa tunique, le visage cinglé par une bise barbare qui semblait faite de tous les graviers du quartier. Mais on exécuta les marches, et il dut suivre une section, sans commandement, sans utilité, les doigts à leur tour meurtris par la plaque de couche. Comme il parcourait le terrain en tous sens, il vit Vaubourgeix, allègre, devant un peloton, les mains douillettement enfouies dans de grosses mitaines rouges, appartenant à Généreuse.

Ne les lui avait-elle pas offertes, même, à lui, Favières, l'hiver précédent ?

À cette minute, il se reprocha de ne les avoir point acceptées, ne fût-ce que pour frustrer l'autre.

— Des préjugés qui m'ont mené loin ! Comme si, au régiment, l'important n'était pas d'arranger sa vie pour le mieux.

Il repassa une seconde fois devant Vaubourgeix et se dit : « Si j'avais voulu, pourtant ; » puis, une troisième fois et : « Si je voulais… » rectifia-t-il, agacé par ces mitaines qui bafouaient ses mains, rouges aussi, gonflées, douloureuses… Exactement leur existence comparative depuis qu'il s'était dérobé…

C'est maintenant que ses anciens scrupules lui paraissaient imbéciles ! La crainte des commérages, après le décès de la petite rue Marie-Thérèse, perdait toute valeur rue de Montivilliers. Et c'était son seul motif à rupture, somme toute. Au contraire, le désœuvrement des éternelles soirées de décembre, le danger des chasses en ville, et secrètement,

peut-être, le point d'honneur suscité par les faveurs dont son successeur se targuait, tout lui conseillait un renouement. Tétrelle ne lui avait-il pas dit, d'ailleurs, qu'il serait bien accueilli ? Son amour-propre et son égoïsme se concertaient pour l'assaut.

La marche, la marche salutaire, pondérant les délibérations dans le cerveau dégagé, quand sonna la pause, léger, dispos, Favières se sentait prêt à jongler avec son fusil. Vaubourgeix venait vers lui, la main, sa grosse main emmitouflée, intentionnellement tendue, qui sait ! Le fourrier la serra, néanmoins, mais comme font les lutteurs avant de s'empoigner, car devant ce qu'il prenait pour un défi, sa dernière hésitation cédait.

— Eh bien ! j'y retournerai, décida-t-il sur-le-champ.

Toute la matinée, ce projet le hanta. Mais son désir de réalisation immédiate se heurtait contre un obstacle qu'il n'avait pas, d'abord, envisagé.

Pour que la rencontre eût les effets qu'il en espérait, il fallait qu'il vît Généreuse seul à seule. Il était nécessaire d'éviter, non seulement Vaubourgeix et Tétrelle, mais encore Delphine ; et les renseignements sur leurs absences, à l'une et aux autres, lui manquaient absolument. Tout au plus pouvait-il supposer que la fille faisait les livraisons à domicile, pendant que la mère gardait la boutique. Mais à quelle heure ? Quel jour ? Il n'avait pas le loisir de surveiller leurs mouvements.

— Bah ! j'ai bien tort d'être embarrassé pour si peu ! D'ailleurs, je n'ai pas le choix des moyens.

Cette explication l'ayant satisfait, il traça, au crayon, en imitant soigneusement l'écriture bien connue de Tétrelle :

« Rendez-vous à cinq heures, ce soir, derrière la caserne de Strasbourg. M'est impossible d'aller plus loin : Consigné ! Réponse au porteur. »

Puis il établit la suscription : « M^lle^ Delphine Couturier, rue de Montivilliers, – urgent, » et par un *dégourdi* fit porter le billet sur le tantôt.

— Qu'est-ce qu'on vous a dit ? demanda Favières, quand le soldat revint.

— C'est entendu.

— À qui vous êtes-vous adressé ?

— À la plus petite, la moins âgée aussi. Elle m'a pris la lettre des mains, après que j'ai eu donné le nom. Elles étaient là toutes les deux.

À quatre heures et demie, Favières s'habilla, s'assura que Tétrelle jouait aux cartes avec Vaubourgeix en attendant le dîner, et, rassuré, s'en alla rue de Montivilliers.

La soirée avait commencé à quatre heures, brumale, rendant impossible toute reconnaissance à trois pas. Il semblait qu'on marchât dans un aquarium liséré de lumières lointaines suspendues à des frises insondables. Dans des rues silencieuses, de rares passants surgissaient et disparaissaient instantanément.

Il arriva devant la boutique, toujours déserte et noire, aperçut, au fond, l'éternel œil clignotant d'une bougie, sem-

blable, à travers les rideaux et la cloison vitrée, aux feux du boulevard dans le brouillard. Il poussa la porte, la referma sur soi et ne bougea plus.

— Voilà ! cria Généreuse.

Presque aussitôt, en effet, elle parut, s'éclairant, le bras haut.

— C'est moi, on peut te parler ? dit doucement Favières.

— Ah ! bien, si je pensais te voir !…

Elle avait l'air modérément surpris, plutôt gênée, son chandelier d'une main, caressant la couverture d'une planche à repasser de sa paume libre.

— Oui, ce n'est pas moi que tu attendais, hein ? reprit-il.

Ils s'immobilisaient, face à face, mais les yeux fuyants, le regard perdu au-dessus d'eux.

— As-tu un moment à me donner ? demanda-t-il enfin.

Elle répondit :

— Sans doute, repoussée dans l'arrière-boutique par le pas qu'il fit vers elle, sans retirer les doigts de son ceinturon dont ses deux pouces encadraient la plaque.

La pièce, un trou, était étrécie encore par une table ronde, trois chaises, un fauteuil, le petit poêle de la rue Marie-Thérèse et un garde-manger couvert d'une toile goudronnée, lequel avait été une cage à serins.

— Je voulais savoir si tu consentirais à blanchir mon linge, commença Favières, s'asseyant, tandis qu'elle demeu-

rait debout devant lui. Ce n’est pas parce qu’il y a eu du froid entre nous…

— Oh ! certainement… dit-elle, occupée, par contenance, à piquer, du médius, des miettes de pain sur la table.

— Si j’hésitais, si, jusqu’ici, je ne t’ai rien envoyé… c’est que… j’avais peur de déplaire, sinon à toi… du moins à… quelqu’un capable de prendre ombrage d’une insistance…

— Tu as eu bien tort. Je n’ai pas le droit de refuser la clientèle, et *lui-même*, au contraire, a été étonné que tu ailles ailleurs que chez moi. Je commence… j’ai besoin qu’on m’amène du monde… Il a intérêt aussi à ce que je fasse mes affaires, maintenant.

Assagie, sans rancune, moins pour le rebuter que pour ne donner lieu à aucune équivoque, elle s’expliquait posément, sincèrement.

— Alors… si je comprends bien, il t’épouserait ? dit Favières, indisposé par cette franchise et par la chaleur du poêle qui lui rôtissait une jambe.

— Oui… et, à mon âge, je serais bête de ne pas accepter. Je viens d’avoir trente ans… L’idée nous est venue d’un petit commerce que je tiendrais pendant qu’il ferait son service à la caserne. Il contracterait un second rengagement ; nous serions très heureux. Faut songer un peu à l’avenir… Oh ! il sait… Mais quoi ? Delphine est élevée et le petit est à la charge de maman qui le gardera tant que je voudrai. Une occasion se présente… il est temps que j’en profite.

Elle s’était machinalement assise dans le grand fauteuil. Elle s’y abandonnait, amollie, les bras paresseux, les pommettes roses, dans la bercerie muette du feu ; elle s’oubliait à

chantonner son rêve, en duo avec une active bouillotte dont la susurration tendre et familiale épousait son espoir de petit ménage paisible, fécond.

— Et, c'est pour quand… la noce ? interrogea Favières, acerbe et cuit.

— Oh ! l'année prochaine, à Paris, avec le changement de garnison, je ne pourrai m'installer véritablement qu'à ce moment-là. En attendant…

— En attendant, il te prend à l'essai, voilà.

Elle laissa tomber le propos, toute à ses projets, le buste renversé sur les genoux, si près du poêle que la bouillotte, maintenant, fredonnait à son oreille.

Favières recula jusqu'à la porte pour sortir, sans même dire adieu, comprenant l'inutilité d'insister. Au seuil, néanmoins, il s'arrêta, cherchant vaguement, dans un accès de méchanceté, sur quoi passer son dépit.

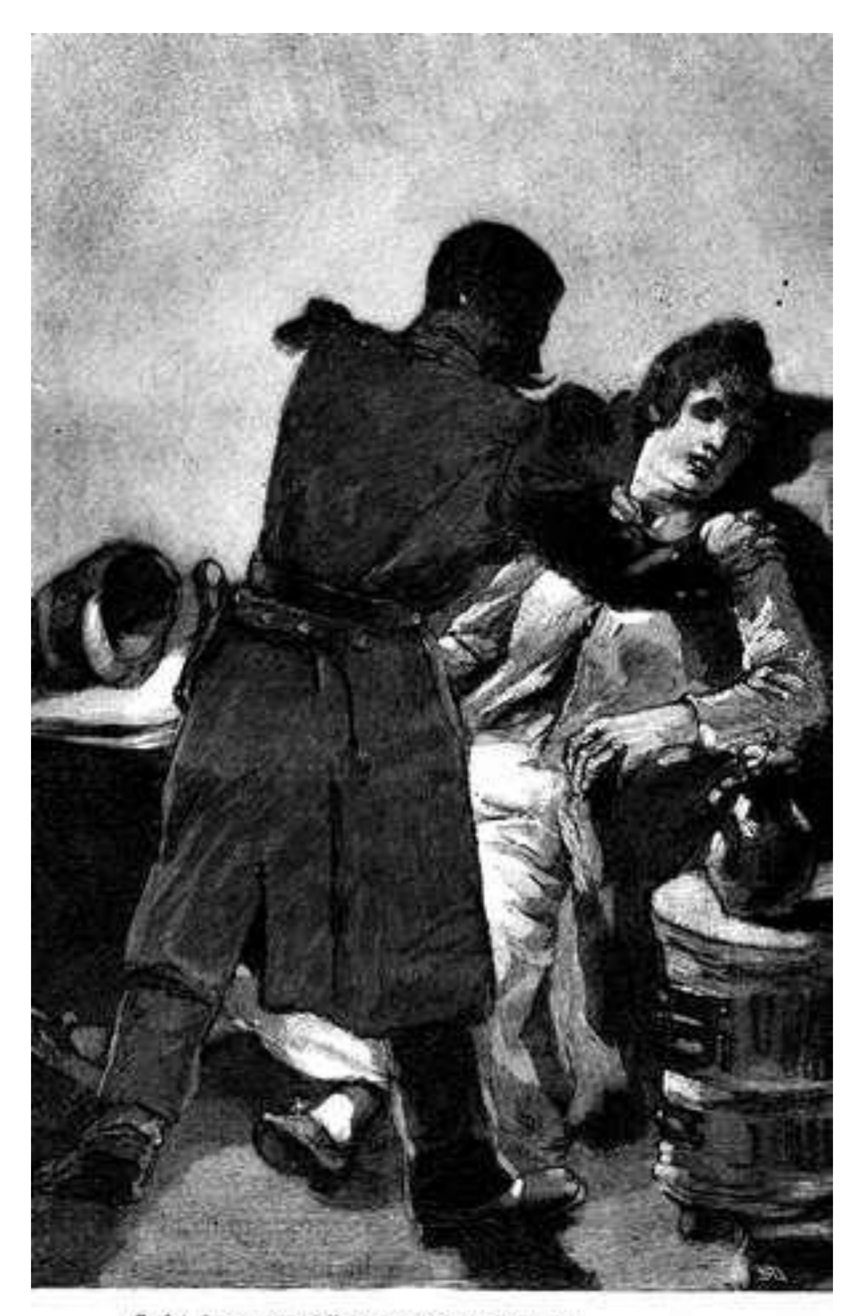
Et il ne vit qu'elle, si absorbée qu'elle semblait dormir.

Il l'atteignit, la redressa pour la recoucher au fond du fauteuil, militairement. Ce fut si prompt qu'elle ne se défendit même pas. Elle murmura seulement :

— La porte de la rue… le verrou…

Dehors, ensuite, Favières se résuma, exhala sa reconnaissance dans un cri d'indignation contre elle :

— C'est bien fait ! On n'est pas bête comme ça !



Ce fut si prompt qu'elle ne se défendit même pas.

## VII

— C'est toi qui as écrit la lettre qu'on a portée, hier, rue de Montivilliers ?

— Après ?

— Après… si cette fantaisie te revient, tu auras affaire avec moi.

— Comment ?

Tétrelle répéta son avertissement en même temps qu'il menaçait Favières de sa main levée. Mais celui-ci, sautant de côté, daubait, sans retard, le provocateur. Aussitôt ils se jetèrent l'un sur l'autre et continuaient à se gourner, quand l'adjudant Peuvrier intervint. – Deux sous-officiers… le fait était trop grave pour qu'il n'en rendît pas compte au commandant, lequel donnerait à l'incident telle suite qu'il jugerait convenable.

— Tout ce qu'on voudra, dit Favières.

— Je crois bien, reprit, moins résolument, Tétrelle, confus et vexé, car incontestablement plus fort que son adversaire, il se fût sans doute revanché, si l'adjudant n'était pas venu les séparer.

Le lendemain, à la décision du colonel :

« Les sergents-fourriers Favières et Tétrelle sont autorisés à aller sur le terrain. Ils se trouveront demain matin, à sept heures, dans le gymnase couvert, assistés de M. le médecin-major de 2e classe, de M. l'officier chargé de la salle

d'escrime, de l'adjudant maître d'armes et de leurs témoins. »

À sept heures moins dix arrivèrent Favières, Devouge et le Vicomte ; puis, quelques instants plus tard, Tétrelle, accompagné de Vaubourgeix et d'un « pays », sergent. Tout le monde se sourit, car les six sous-officiers, tout à l'heure déjà, s'étaient trouvés réunis, coude à coude, devant l'étroit comptoir de la cantine. Même quand on avait trinqué, chaque groupe marquait une courte hésitation imputable au désir de fraterniser. Mais on s'était contenté d'indiquer délicatement l'intention, en élevant les verres.

Les témoins affectaient l'air décidé qui est le masque propre aux rôles passifs ; tandis que les deux fourriers, cherchant une attitude compatible avec l'issue de la querelle et le peu de rancune qu'ils s'en gardaient, au fond, se torturaient pour faire prévaloir, sur leur visage, les assurances de sécurité.

La veille, en sortant de la salle d'escrime qu'il fréquentait assez assidûment, Favières avait rencontré Tétrelle allant prendre à son tour une leçon nécessaire, car il ne paraissait pas sur la planche une fois par mois et laissait aux prévôts complaisants le soin de reconnaître sa présence aux trois séances par semaine, obligatoires pour les sous-officiers. Mais « un maladroit est quelquefois plus dangereux qu'un bon tireur », se disait Favières ; et il avait beau s'objecter : « Une frime, les duels au régiment ; on en est quitte pour une égratignure ; le maître d'armes pare les mauvais coups, etc. ; … » le souvenir de deux ou trois catastrophes contradictoires taraudait sa mémoire, sapait une confiance qu'acheva de ruiner l'étalage de la charpie et des bandes auquel se complaisait un infirmier, en attendant.

Ils s'étaient, tous les six, groupés autour de lui et, silencieusement, pour les distraire, il expulsait un pipi d'enfant de l'éponge pressée au-dessus d'une cuvette pleine d'eau.

— Quand on pense qu'elle sera p't'-être rouge t'à l'heure… dit-il.

— Oui, p't'-être… reprirent les témoins émoustillés.

Et les deux adversaires souriaient, pauvrement comme aux excuses d'un imbécile qui leur eût marché sur le pied.

Ils portèrent vivement la main à leur képi et joignirent les talons à l'exemple de leurs camarades, lorsque le médecin-major et un lieutenant, tout jeunes, entrèrent dans le gymnase, accompagnés du maître d'armes dont l'index ironique vérifiait le démouchetage des fleurets.

Mais les deux officiers, sans rendre le salut, continuèrent à arpenter le terrain, en causant. Des mots surpris au passage : « … obligé de me lever… bien couché… promis de garder ma place chaude… » trahissaient leurs préoccupations. À la fin, cependant, ils se rappelèrent soudainement la raison de leur dérangement, et le lieutenant, arrêté devant les sous-officiers, s'écria :

— Ah çà ! qu'est-ce que vous foutez là ? Allez-vous nous faire poser ici toute la matinée ?

Rapidement, sous les fenêtres haut percées d'où l'air glacé tombait en lames, Tétrelle et Favières se déshabillèrent. Ensuite, le maître d'armes, leur plantant le fleuret dans la main, comme un cierge, les plaça en face l'un de l'autre et ordonna à Tétrelle de se fendre à fond, de façon que son fer effleurât la poitrine de son adversaire. Enfin, l'adjudant traça, sur le sable, devant les deux fourriers, une ligne qu'il leur in-

terdit de dépasser, et se retira, le fleuret haut, à un pas en dehors, entre eux.

— Allez !

Le commandement surprit un peu Favières, mais il eut le temps de se remettre, car Tétrelle ne bougeait pas, raccourci, prêt à rompre, l'oreille chatouillée par la grappe des doigts de sa main gauche. Le Parisien l'attaqua, mais chaque fois qu'il allongeait le bras, Tétrelle retirait le sien, sans parer, découvert se sachant hors d'atteinte. Il ne ripostait pas davantage, se bornait à prolonger le petit jeu de la férule et de l'écolier, comptant, en outre, sur la sollicitude auxiliaire du maître d'armes, qui relevait les fleurets et suspendait le combat dès que Favières gagnait du terrain. Cependant, les officiers piétinaient d'impatience, chuchotaient :

— Ils vont nous faire coucher ici ; qu'ils se piquent et que ce soit terminé ; on est gelé dans ce gymnase !

Alors Tétrelle perdit contenance, se sentit abandonné, sacrifié, désavoué par ses témoins mêmes, dont le zèle courtisan réclamait un prompt dénouement : « Puisque le lieutenant te demande… » et reconnaissait la bonne volonté de Favières protestant, par ses efforts, d'un égal désir d'en finir. « Il n'y a pas de ma faute ; je fais ce que je peux… »

C'était l'opinion générale ; Tétrelle la partagea enfin, persuadé de l'urgence d'une solution, ne voulant pas que ses chefs languissent plus longtemps en battant la semelle.

— Tiens, touche-moi, j'aime mieux cela…

En même temps, il tendit le bras, résolument, le gras du bras ; et il implorait, du regard : « Attention… pas sur la veine… prends ton temps ; choisis… »

Mais Favières se révolta, refusa son fer :

— Ah !… ça, non !

— Allons… allons !… conseillait l'officier, avec une douceur qui rendait hommage à leur soumission.

Et les témoins, par des jeux de physionomie variés, soulignaient l'encouragement :

— Voyons… un dernier effort ; puisque vous êtes d'accord sur la blessure et sur le blessé, qu'est-ce qui vous retient ?

Ils retombèrent en garde, Favières toujours fendu, Tétrelle attentif à bien présenter la portion du bras qu'il avait soi-même condamnée. Mais c'était comme un fait exprès… Le Parisien avait beau s'appliquer ; les dégagements, les battements qu'il multipliait pour s'attester le sérieux de l'affaire contrariaient la précision de ses coups, d'autant qu'il tenait, par honneur, à ne point dévier de la région humérale qu'exposait sincèrement son adversaire.

— Halte !… Ça y est !…

Le lieutenant, l'aide-major, le maître d'armes entouraient Tétrelle, le complimentaient :

— Eh bien ! qu'est-ce que nous vous disions ?… Une piqûre de rien ; ça ne vous fait même pas de mal, je parie !… C'est ennuyeux, parce qu'il va falloir recommencer…

Entre leurs jambes, leurs bras, les témoins se glissaient, cherchaient à voir, comme de simples curieux absolument désintéressés.

— Pouvez-vous continuer ? demandait l'officier au blessé.

Il ne répondait pas, les yeux sur sa main, étonné qu'on attendît encore quelque chose de lui.

Alors, tout à coup, le lieutenant se rappela la présence des témoins, se retourna :

— Où sont-ils ? Sapristi, remplissez votre rôle ! pourquoi êtes-vous là ?



Têtrelle, aussitôt, déclara que son bras s'engourdissait.

C'est précisément la question qu'ils se posaient. Tous quatre, empressés, se penchèrent sur la piqûre, puis se regardèrent, indécis, avec des velléités de reprise mal dissimulées. Tétrelle, aussitôt, déclara que son bras s'engourdissait :

— On s'en tient là, c'est entendu… Je vais vous faire un petit pansement ; vous serez exempt d'exercices pendant deux jours.

— Donnez-vous la main, ajouta le lieutenant.

Favières tendit la sienne que serra Tétrelle, sans entrain. Puis les deux fourriers rhabillés et les gens qu'ils avaient dérangés s'écoulèrent vers les cantines.

La mise à la retraite du colonel, le rengagement de Montsarrat et la promotion de Vaubourgeix au grade d'adjudant signalèrent cette fin d'année.

Le départ de Le Taillandier, on ne s'en souciait mie. Il serait remplacé, n'est-ce pas ? Alors… Et pour tout le monde il s'agissait simplement de savoir si son successeur serait jeune ou vieux. Vieux, malgré ses manies, ses travers, il offrait quelques garanties de tranquillité, de service « à la papa », sans surmenage. Jeune, au contraire, actif, progressant vers les étoiles du mât d'avancement, il traitait le régiment comme un gant, le commandait à sa main, souple, un ouvrier pour chaque doigt : les quatre bataillons et le dépôt.

Un colonel entre deux âges échut au 167e. Il sembla indispensable de le déguster avant de se prononcer. Pourtant, au bouquet, on demeura d'accord qu'il était acceptable et susceptible de se bonifier. Sans doute, il n'allait pas suivre les errements d'un prédécesseur à fin de bail, et ses lubies personnelles trouveraient mainte occasion d'affirmer, tout

d'abord, l'excellence d'un système réformateur. Mais ce beau feu serait de paille. Car il en est des régiments comme des administrations civiles. « Ça va marcher autrement, » est la première phrase d'un chef appelé aux fonctions qu'exerçait un de ses collègues… Promesse généralement illusoire qui n'agite que les surfaces et refait le lit sans retourner les matelas.

Ce qui paraissait certain, c'est que Vérignac, le nouveau colonel, avait été solidement épaulé pour parvenir à un commandement privilégié sous le rapport des garnisons et, partant, fort recherché. Personne n'oubliait qu'on pélerinerait vers Paris, l'automne venant, et c'était un but magique où tendaient les désirs de tous. Les fortes têtes se mataient et les Parisiens n'appartenant pas au dépôt que la province garderait bornaient leur ambition à n'y être pas versés.

Favières était de ceux-là. Il eût volontiers rendu ses galons pour passer, dans la ville amie, ses derniers mois de service. Présentement, il ne songeait qu'au jour de l'an – le deuxième ! – que lui volait la comptabilité trimestrielle. Il se rappelait celui de l'année précédente… à Dieppe. Un anniversaire !… C'est Vaubourgeix qui le fêterait, chez Généreuse, en même temps que sa nomination !

Il avait rencontré dans la cour, le matin, le nouvel adjudant, crevant de satisfaction sous une cloche galonnée et dans un dolman dont les brandebourgs le cerclaient comme un fût, nippes d'un serviable collègue, car il n'avait pas eu la patience d'attendre qu'on l'habillât.

Il prodiguait encore ses poignées de mains aux camarades de la veille, mais on sentait déjà, sous la fausse bonhomie de « monsieur l'adjudant », les crocs de la chiennerie

du quartier, et, sous le sourire en rosette, le bouillonnement des levures auvergnates.

Par chance, il changeait de bataillon.

— C'est heureux pour nous, pensa Favières, qui avait pratiqué l'individu.

Et ses premières déclarations ratifiaient cette conjecture :

— Tant mieux. Je ne connais pas les sergents du 1er bataillon ; je n'aurai pas de mitaines à prendre pour leur serrer la vis !

Ah ! Généreuse devait être fière !… Un adjudant !… Elle remontait en grade. Il n'était pas impossible, après tout, qu'elle réussît dans son commerce et qu'il l'épousât.

— Certainement, je l'ai quittée trop tôt, se dit égoïstement Favières, sans goût pour cette fin régulière, sans inquiétude quant à l'avenir de la femme, mais regrettant d'avoir fait bon marché des miettes de loisir dont un Vaubourgeix allait vivre grassement, tout l'hiver. Ah ! ils pouvaient se ficher de lui, rue de Montivilliers !

Il ne croyait pas, cependant, à la durée de ce pacte. L'adjudant était un mauvais bougre ; Généreuse, brutalisée, se détacherait de lui comme Marie la Dieppoise s'était lassée sans doute de ce Montsarrat qui demandait à revenir au corps.

Justement, dans l'après-midi de ce 1er janvier, Favières l'aperçut, rôdant autour de la caserne. C'était son ancien

sergent-major, ils avaient toujours été d'accord ; il ne l'évita pas, se laissa même prier à dîner, par curiosité. Ils causèrent.

— Aucun emploi de chef n'est vacant, hein ? dit Montsarrat. Je serai donc obligé de prendre les galons de sergent en attendant. Le conseil doit se réunir demain pour statuer sur ma demande de rengagement. Alors, j'ai quitté Dieppe, hier.

— N'est-ce pas là que vous vous étiez retiré, il y a quatre mois ?

— Oui. J'ai cherché une place, mais elles sont rares… Enfin, je mangeais mes économies, lorsque j'ai appris que Le Taillandier s'en allait… J'ai pensé que le nouveau colonel favoriserait davantage les sous-officiers… et je lui ai écrit.

Il mentait ; il y avait, à cette décision, des raisons qu'il n'avouait pas et qu'il lâcha au dessert seulement, les coudes sur la table.

— Marie ?… C'est pour elle que j'ai quitté le régiment ; j'y serais adjudant aujourd'hui. Elle a compromis mon avenir… Je comptais sur elle, vous vous rappelez ?… Je suis content que vous vous rappeliez… On ne trouve pas un emploi du jour au lendemain, et il faut vivre, n'est-ce pas ? Pendant trois mois, elle a paru comprendre cela… Mais le mois dernier, les reproches ont éclaté… des reproches qu'un homme ne souffre pas. Du moment qu'elle le prenait sur ce ton, je n'avais plus qu'à faire ma malle.

Sa malle !… Favières en soulevait les compartiments, de mémoire… Dans le premier, le linge payé par la maîtresse, ourlé, marqué, blanchi par elle ; dans le second, un vêtement civil qu'elle lui avait acheté pour sa fête ; au fond, la baga-

telle, ce qui entretient ces amours-là, l'épargne de son travail – à elle ? *Ma* malle, affirmait pourtant Montsarrat. Il continua :

— Je l'ai donc faite… pour lui donner le temps de la réflexion… J'ai patienté encore quelques jours, puis je suis parti, car la situation devenait critique. Imaginez-vous que j'ai dépensé cinquante francs depuis une quinzaine… Oui, c'est à peine s'il me reste 250 francs sur les 300 que j'ai emportés, à ma libération.

— Cinquante francs en quatre mois… Mazette ! pensa Favières.

— C'est désastreux, car si j'étais resté au régiment, non seulement je ne touchais pas à cet argent-là, mais j'amassais encore quelques sous et je ne me fâchais pas avec Marie. Nous avons vécu ensemble pendant plus de deux ans sans une brouille…

— La bûche refroidie ! se réitéra Favières, en considérant son interlocuteur, naguère si fringant, dans le deuil élimé d'un misérable accoutrement civil.

Déjà, cependant, Montsarrat se requinquait, faisait, en la regardant chaudement, pousser des galons sur sa manche !

— Bah ! je serai sergent-major dans trois mois !

Et, prenant congé de son compagnon, jarret tendu et tête haute, il battait de la jambe un sabre imaginaire.

Janvier, février et mars achevèrent l'hiver, comme il avait commencé pour Favières, dans l'insondable ennui des lentes soirées, des heures de café, de théâtre, de femmes achalandées, aux pavillons de la rue d'Albanie ou de Tortoni.

Certains jours, le bureau eût été un havre dans la mer montante des dégoûts, si le capitaine qu'avait Favières ne s'était chargé de percer de nouveaux trous dans la ceinture qui bouclait la compagnie et de mettre au dernier l'ardillon disciplinaire.

Ce Kuhn, retenu en Algérie par une mission, à l'époque où les Parisiens étaient arrivés à Dieppe, semblait s'être concerté avec le lieutenant Schnetzer pour saper dans les cœurs français la légende de l'Alsacien impérieusement sympathique.

Jeune (il avait trente-deux ans), grand et mince, avec une petite tête de reptile économiquement vrillée sous le front, sorti de Saint-Cyr avec le n° 2, ancien officier d'ordonnance, le capitaine, sans déprécier la méthode de Schnetzer, procédait différemment. Où celui-ci, ignare et massif, allongeait le mufle, déculottait le soldat pour mettre le nez dans ses *doublures*, Kuhn affectait un outrecuidant dédain et, quand il avait fortuitement effleuré un homme de sa compagnie, se faisait apporter une cuvette pour s'y tremper les doigts. Il parlait de haut, de loin, ne descendait jusqu'aux sous-officiers que pour les punir, – le foie malade, disaient les chercheurs d'excuse à cette inaccessibilité. Une faute, la défaillance physique ou morale du soldat le trouvaient également infléchissable, prêt à des comparaisons d'où le Français sortait amoindri, inférieur, plat et méprisable comme rien du tout.

— Ah ! nous irions loin avec vous !… Quelle engeance !… Vous marcherez ou vous crèverez ; je vous briserai…

Et il les brisait, ainsi que des bottes neuves. Toutes y passaient, la botte de fatigue, sans talon et grossière, qui

était le pioupiou, et la botte de parade représentée par les lieutenants et sous-lieutenants eux-mêmes, non exempts d'avanies et détestant Kuhn dans les parlotes de mess, sans toutefois aller, comme le soldat, jusqu'à s'écrier :

« Toi, si l'on entrait en campagne demain et que tu tiennes à la peau de ton dos, tu pourrais demander ton changement de corps ! »

Depuis le matin où l'urgence d'une signature avait conduit le fourrier chez son capitaine, nonobstant les recommandations de celui-ci, Kuhn surveillait plus étroitement Favières et se flattait de ne point le *rater*. Il l'avait averti :

— Si vous manquez, je ne vous manquerai point.

Et c'était devenu un exercice, un tiré facile… À l'affût derrière le règlement, le bon Alsacien déchargeait ses deux ou ses quatre jours de consigne, suivant le cas, l'état de son foie.

En réalité, ce qu'il ne pardonnait pas à son subordonné, c'était moins sa visite matinale que de l'avoir surpris dans l'apetissement d'une extrême intimité, partageant la commune gamelle, et quelle gamelle ! une vieille femme de Tortoni dont les sous-officiers ne voulaient plus et que les ruelles publiques répudiaient.

Favières, cependant, souffrait plus d'une méchanceté à froid, toute de calcul et de rancune, que des punitions brutales. Il trouvait la consigne préférable, par exemple, au souverain mutisme de Kuhn déchirant, pour une insignifiance, quelque pièce longue à établir. La lacune, il se faisait un malin plaisir de ne la point signaler, de la tourner en rébus. « Cherchez. » Il ajoutait : « Ça forme, ça brise un fourrier, »

en pesant sur ses bottes qui craquaient ou en sifflant son chien, un sale griffon qui s'épuçait sur les lits.

Il arrivait à Favières de se consoler un peu en pensant que le prochain départ de classe ouvrirait, parmi les sergents-majors, des successions auxquelles il pouvait prétendre et qui, peut-être, faciliteraient son changement de compagnie.

Il n'avait pas revu Généreuse, mais la désaccoutumance, après trois mois de séparation, entretenait en lui, à défaut d'intérêt précis, une vaine curiosité qu'il avait été plus d'une fois tenté de satisfaire. Il n'était pas, en effet, jusqu'aux péripéties de leur dernière rencontre qui ne l'autorisassent à se croire privilégié, en situation de s'assurer les bénéfices d'une alternative qu'il avait créée. Puis, les jours coulant, il s'était contenté des nouvelles que lui réservait, par gratitude, Chuard, cet ancien vacher qu'un travail opiniâtre avait dégrossi. Sergent aujourd'hui dans la compagnie de Tétrelle, il achevait, en travaillant pour celui-ci, de se familiariser avec les éléments de comptabilité et d'administration, pâlissait sur des cahiers de modèles, comme autrefois sur les théories, les grammaires, les abrégés de géographie, d'arithmétique. Mais il n'oubliait pas que Favières avait été son premier professeur et, souvent, il venait encore le consulter quand une leçon demeurait pour lui hébraïque. L'autre, alors, le faisait causer.

— Tétrelle est donc incapable de te renseigner ? C'est bien le moins, puisque tu lui viens en aide.

— Oui, mais il n'est jamais là. Il file quand il a réparti la besogne entre les scribes et moi. C'est à peine s'il établit la situation journalière. Une chance tout de même qu'il ait un

chef comme Chupin et un bon vieux capitaine. Mais il est devenu débrouillard aussi. Il sait leur monter le coup.

— C'est toujours rue de Montivilliers qu'il va ?

— Toujours. Vaubourgeix, depuis qu'il est adjudant, ne vient plus le chercher. Tu comprends, il ne veut pas qu'on dise qu'il fait sa société d'un fourrier… On ne les rencontre donc plus ensemble en ville. Mais ils se retrouvent chez les Couturier… Figure-toi que Vaubourgeix dans sa compagnie et Tétrelle dans la nôtre ont décidé les sous-officiers à se faire blanchir là…

— C'est un lieu de rendez-vous pour eux.

— Pas du tout. Un soldat ramasse leur linge et le leur rapporte ; personne ne stationne dans la boutique. Je crois Vaubourgeix et Tétrelle très jaloux, Tétrelle surtout, qui me paraît en tenir sérieusement pour la petite… Il n'est plus du tout le même qu'à Dieppe. Un zélé, tu te rappelles : n° 1 chez le capitaine d'habillement et chez le trésorier. Maintenant, il est le dernier à fournir ses *états*… et c'est bâclé !… Dès qu'il a un quart d'heure à dépenser, il court rue de Montivilliers ou bien il dort sur son lit.

Ces demi-confidences amusaient Favières. Il reconstituait, avec ces indications éparses, l'existence des deux femmes, se plaisait à imaginer que Vaubourgeix, désirant concilier la dignité de ses relations et les avantages de sa liaison, s'efforcerait de remplacer Tétrelle auprès de Delphine par un collègue du grade d'adjudant.

La prospérité de la blanchisserie aussi posait un problème dont la solution difficile le récréait. Toutes ses res-

sources, il le savait, Généreuse les avait placées sur cette dernière carte. Il était aisé de voir que Vaubourgeix et Tétrelle s'en doutaient, à l'ingéniosité qu'ils déployaient pour faire fructifier l'entreprise.

Mais le succès répondrait-il à l'adroite pression des deux compères ? On ne pouvait l'espérer… Une clientèle civile eût été certainement préférable. Les sous-officiers et les engagés conditionnels, quand le régiment en recevait, étaient, à de rares exceptions près, les seuls militaires qu'on blanchît en ville. Or dans l'infanterie, il y a peu de fonds à faire sur la propreté des sous-officiers. Les uns, comme Vaubourgeix avant qu'il connût Généreuse, chargeaient leur brosseur de laver un linge rare, plutôt que d'en prélever le blanchissage sur leur solde insuffisante ; les autres, comme la plupart des comptables, renforçaient ces raisons d'économie d'une croupissante saleté. Elle n'étonnait plus chez les fourriers qu'on renonçait à décrasser ; et elle se cachait, chez les sergents-majors, sous les fallacieux dehors d'une tenue travaillée. Favières avait souvent traversé des crapaudières semblables à celle qu'était la chambre de Petitmangin, à Dieppe. Il se rappelait les caleçons, les chemises et les chaussettes pourrissant dans les valises, entre les matelas, sur le corps, sous le lit ou au fond de l'armoire-étagère ; les deux cruches voisinant, l'une, réceptacle d'ordures ammoniacales, imparfaitement bouchée par un vieux placard, l'autre où s'attristait une eau immémoriale ; les gamelles de campement enfin, transformées en *tubs* dans lesquels, aux jours héroïques, les chefs éparpillaient les squames de leurs corps glorioleux. Linge mensuel, effiloqué, teinte de lavis marginale, concrétion cérumineuse dans les ruches auriculaires, incurable abandon des dessous, c'est tout cela qui démolissait le rabâchage « propre comme un vieux, comme un ancien soldat ! »

Après tout, ils avaient peut-être, ces grognards, cette supériorité subsidiaire sur la jeune armée, et Favières regrettait qu'il n'en restât, comme d'eux-mêmes d'ailleurs, nul vestige dans les nouveaux régiments. Briscards raboteux, chevronnés légendaires, moustaches grises, soldats laboureurs… Dire qu'on avait dorloté son enfance avec ces types !… Il lui était bien permis de se récrier devant le soliveau, tombé du cadre des grands magasins modernes dans les cadres de l'armée et ravalant la fraction à instruire jusqu'au *rayon* à diriger.

Un soir d'avril, Favières aperçut Vaubourgeix au *Star ;* huit jours après, il le rencontra au *Grand-Océan*, une brasserie à femmes de la place Gambetta ; plusieurs fois enfin il le retrouva dans les beuglants, les établissements spéciaux où viennent échouer les veuvages et les célibats militaires.

— Tiens ! est-ce qu'il y aurait de la brouille ? pensa le fourrier.

Il inclina plutôt vers une innovation de l'adjudant, lorsque, flânant à sa fenêtre, après l'exercice de l'après-midi, il vit Généreuse parlementer avec le sergent de planton, puis traverser la cour, un grand panier de blanchisseuse au bras. Elle ressortit une demi-heure plus tard, son panier toujours vide.

— Une frime, conclut Favières. Vaubourgeix ne veut plus aller rue de Montivilliers, à cause de Tétrelle qui le compromet. Alors il fait venir sa maîtresse au quartier.

Il voulut en avoir le cœur net et retint Chuard à la cantine, en lui offrant un champoreau.

— Est-ce que Tétrelle n'a pas eu une visite, tantôt ?

— Si… Ah ! je crois bien qu'il y a du nouveau !… Je m'en doutais, car, à la dernière distribution, Vaubourgeix étant de semaine, a, paraît-il, traité mon Tétrelle comme un simple bibi de 2e classe, parce qu'il arrivait en retard sur les rangs. Donc, cet après-midi, j'entre dans le bureau… sans frapper… (j'y travaille quand j'ai un moment à perdre) et j'y trouve qui ? ton ancienne causant avec le fourrier. Elle disait, en ayant l'air de se plaindre : « Rien… rien obtenu… pas d'explications… » Et il répondait : « Je vous avais prévenue ;… une rosse. » Naturellement, ils se sont tus en me voyant, et j'ai battu en retraite discrètement. Mais ils sont restés ensemble pendant dix bonnes minutes. Moi, je crois qu'elle a cherché à raccommoder Tétrelle et l'adjudant et que Vaubourgeix l'a rembarrée.

— Possible.

La semaine suivante, dans le désœuvrement d'une après-dînée, Favières, paresseux de s'habiller pour sortir sans nécessité, s'étant allongé sur son lit, y glissa doucement au sommeil et ne fut réveillé que par un coup frappé à sa porte. Il entr'ouvrit les yeux sur la nuit descendante et, se rencognant, cria : « Entrez ! » persuadé que c'était son brosseur qui venait allumer la lampe. Mais la porte ouverte, refermée, dans le silence immanent, Favières ressentit l'inquiétude vague d'une présence circonspecte auprès de soi. Il se retourna, aperçut une ombre droite, laquelle, aussitôt, fit mine de se dérober, en balbutiant :

— Le sergent-fourrier de la 3e, s'il vous plaît ?…

Il ne rêvait pas, c'était bien la voix de Généreuse ; il se redressa et dit pourtant :

— C'est moi… qu'y a-t-il ?

Alors, se rapprochant :

— Je ne te voyais pas… j'allais partir… on m'a bien renseignée…

Aux dernières lueurs du jour, dont leurs yeux familiarisés s'aidaient, ils pouvaient maintenant se dévisager, séparés l'un de l'autre seulement par le panier que Généreuse tenait à deux mains devant elle.



— Qu'est-ce qui t'amène? demanda Favières.

— Qu'est-ce qui t'amène ? demanda Favières.

Elle hésita, puis :

— Tu m'avais promis ta pratique, autrefois… alors, comme je passais, je suis entrée…

Il ne fut pas dupe de cette explication, mais l'intime satisfaction que lui causait sa visite le disposait à l'indulgence. Il plaisanta.

— On voit bien que tu as la protection des autorités… Tu circules dans la caserne… On n'y rencontre plus que toi.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Je blanchis presque tous les sous-officiers des 1er et 3e bataillons ; je n'ai pas besoin des protections que tu dis… Si je ne comptais que là-dessus !…

Il insinua, la poussant sur la pente des confidences où elle semblait près de rouler :

— Il y a donc du froid dans le ménage ?

Généreuse lâcha son panier, reposa son menton sur le socle de l'avant-bras qu'étayait la main gauche et, en une attitude de réflexion et de soliloque :

— Ah !… j'aurais bien dû t'écouter ;… tu peux te moquer de moi… J'ai toujours été trop bête pour qu'il m'arrive rien d'heureux… Tout ce qui réussit aux autres se gâte dès qu'il s'agit de moi… Votre maître cordonnier, à Dieppe, a épousé, à sa libération, une fille qui gagnait sa vie sur la plage et avait fait deux mois de prison… Eh bien ! et la Burel, la femme du cantinier ? La chance… il y en a pour toutes… sauf pour moi !…

— C'est que je connaissais le Vaubourgeix… observa Favières, se décernant à soi-même une fière attestation de clairvoyance. Alors, c'est fini ?…

— C'est fini. Il me croyait des économies… Quand il a vu que je n'en avais point, que j'étais, au contraire, gênée, il n'a point reparu. Un joli coco !… Je l'ai nourri, blanchi… entretenu quoi ! pendant trois mois ; et il est parti en disant simplement à Tétrelle… écoute-moi cela : « Nous leur sommes à charge ; c'est leur rendre service que de nous retirer. » Oui, parti, sans avertissement, sans scène… à ce point qu'il m'a fallu le relancer ici pour être fixée.

— Et il t'a reçue ?

— Comment donc ! Il m'a enfermée avec lui, m'a jetée sur son lit, d'abord, à la porte, ensuite, en m'invitant à le laisser tranquille, si je ne voulais pas qu'il me fit interdire l'entrée du quartier. Ah ! j'ai bien souvent pensé à toi, va, ces jours-ci !… Tu ne m'as jamais rien promis ; je n'ai pas cru que nous resterions toujours ensemble… Et c'est pourtant nous qui nous retrouvons, à la fin, bons amis… Tu vaux mieux qu'eux.

Elle l'impressionnait avec sa voix égale, sa silhouette immobile, son ronron de machine exténuée. Ses éloges le flattèrent. Une minute il fut possédé d'un désir de dévouement confirmatif, le mettant, réellement, au-dessus des Vaubourgeix qu'elle crachait.

— Et Tétrelle ?… demanda-t-il, souhaitant secrètement, là encore, une défection qui le réhaussât, lui, Favières, par comparaison.

Mais, au contraire :

— Oh !... il est bien gentil avec Delphine, tout prêt à nous secourir… dans la mesure du possible, naturellement.

Favières se refroidit un instant, un peu déçu, surpassé ; mais repartant presque aussitôt, éperonné par l'émulation :

— Pourquoi ne t'es-tu pas adressée à moi ? T'ai-je jamais rien refusé ? dit-il, avec conviction.

Elle le remercia.

La nuit s'était faite ; leurs ombres indécises s'y dégradaient en face l'une de l'autre… Le clairon, dans la cour, sonnait l'appel des consignés… La dernière note expirant, il sembla à Favières que Généreuse pleurait… Et ces larmes qu'il ne voyait pas, que rien ne trahissait, ces larmes *devinées* seulement, dans le silence, fertilisaient l'obscurité.

On frappa à la porte.

— Entrez ! dit le fourrier, en s'éloignant rapidement de la visiteuse.

Un homme de garde parut.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— L'adjudant m'envoie chercher la blanchisseuse. Il a porté quatre jours au sergent de planton, pour l'avoir laissée passer sans la faire accompagner.

— Quel adjudant ?

— L'adjudant Vaubourgeix, de semaine.

Généreuse avait repris son panier.

— Je vais *vous* attirer des désagréments, dit-elle, avant de sortir. Et elle suivit le soldat.

Le lendemain, Favières traversait la cour comme le rapport finissait. Son sergent-major le héla.

— Kuhn est là-haut ; il va m'assommer pendant une demi-heure si je monte ; allez donc lui communiquer les ordres.

Le capitaine arpentait le bureau, plus sec et plus bilieux que d'habitude. Botté (il descendait de cheval), les mains sur les reins, il se fustigeait les mollets, à petits coups de cravache impatients. Sur un des lits, son chien hâtait, avec fureur, une migration de parasites. Quand il aperçut le fourrier, Kuhn, cependant, s'arrêta, écarta les jambes, en posture pour écouter.

— Vous avez la décision ?… Bien. Lisez.

Favières n'avait pas eu le temps d'en prendre connaissance ; il commença lentement, déchiffrant avec quelque effort le griffonnage crayonné par son chef. Les prescriptions journalières déblayées, il souffla, puis reprit :

— « Le colonel augmente de quatre jours la punition infligée par l'adjudant Vaubourgeix au sergent de planton qui a négligé de faire escorter par un homme de garde une personne étrangère au quartier. En outre, le colonel en interdit formellement l'accès à la femme Couturier, qui s'introduisait dans les chambres de sous-officiers sous prétexte de prendre leur linge pour le blanchir… »

Favières lut cela très vite et très mal, rougissant, moins à cause de la note que parce qu'il sentait sur soi les petits yeux térébrants de l'officier. Quand il eut fini, celui-ci, sans cesser de cravacher ses bottes :

— Un fier service qu'on vous a rendu là, dit-il. Voilà qui vous donne à réfléchir, fourrier.

— Mon capitaine…

— Prenez une attitude militaire, s’il vous plaît : les talons joints… Ce que le colonel n’ajoute pas, mais ce que je sais, moi, c’est dans quelle chambre on a trouvé cette fille…

— Mon capitaine…

— Taisez-vous, quand je parle. Ce doit être pour vous un précieux avertissement. Je ne suis pas déjà fort satisfait de votre service… Si, à ce chef d’accusation, il faut encore que je mêle des reproches sur votre moralité, je vous en préviens, nous ne serons pas longtemps d’accord… Ne croyez pas à la solidité de ceci… Voyez, ils ne tiennent qu’à un fil… »



— Voyez, ils ne tiennent qu'à un fil.

Il avait pris délicatement, entre deux ongles, un des galons du fourrier, et il le décousait à demi… Puis il secoua la poussière de ses doigts et, machinalement, chercha où les essuyer. Enfin il siffla son chien, indiqua du geste, à Favières, qu'il devait ouvrir la main dans le rang, le petit doigt en arrière de la couture du pantalon – et s'en alla.

« Voilà mes galons de double dans le lac ! » pensa tout de suite le Parisien, avec découragement. Non qu'il en déplorât le sacrifice, mais son changement de compagnie lui semblait, maintenant, condamné. Trouverait-il jamais un permutant qui consentît à servir Kuhn ? Celui-ci était trop connu. On passait à la 3-3, comme on va au bagne.

— Je ne puis pas, pourtant, me faire casser pour quitter la compagnie.

En effet, il demeurait persuadé, malgré tout, que le galon achète une tranquillité relative et que, dans l'escalier de la hiérarchie, chaque degré gravi vous met au-dessus ou au niveau d'un ramas de tyranneaux ayant perdu le droit de vous persécuter.

L'attitude de Kuhn, franchement hostile, eut du moins l'avantage de rendre inermes contre Favières les vexations journalières. Il se cuirassa d'indifférence, renchérit sur les formes extérieures du respect, déféra aux exigences du sire avec une sereine passiveté. Le capitaine paraissait-il ? immédiatement le fourrier, képi bas, les mains « placées », faisait le beau… Et les ordres qui tombaient comme un morceau de sucre des lèvres de l'officier sur son nez attentif, il ne les gobait pas qu'on ne le lui eût permis. Kuhn disparu, par exemple, c'est Favières qui levait la patte et pissait sur ces graterons de la discipline !

Il n'avait pas cherché à revoir Généreuse, et celle-ci, instruite sans doute par Tétrelle des tuiles qu'elle avait appelées sur la tête de son ancien amant, ne tentait, d'autre part, aucun rapprochement.

L'histoire dénouée par la décision du colonel avait occupé la caserne pendant huit jours. On l'avait amplifiée, d'abord, travestie ensuite. On ne la racontait qu'en riant avec des tapes sur les épaules de Favières, d'énormes tapes qui le faisaient ployer sous le faix de sa bonne fortune. Mais ce revenez-y, dont on affectait de le croire mordu, fut cause qu'il participa involontairement à la ruine de la blanchisserie, comme il avait, avec Tétrelle, coopéré à la faillite du café de Dieppe. Des sous-officiers qui donnaient leur linge à blanchir rue de Montivilliers, dans le vague espoir de grappiller derrière Vaubourgeix, se retirèrent avec humeur dès qu'ils imaginèrent la place prise.

D'autres, intimidés par l'injonction du colonel, jugèrent prudent de ne pas se compromettre davantage. La faveur qui s'était attachée à la blanchisserie des Couturier, décrut rapidement. Les indiscrétions de Chuard ne permettaient pas de s'illusionner à cet égard.

— Ah !… ce qui se passe, je n'en sais rien, mais Tétrelle m'a l'air de jouer les galons de sergent-major et, peut-être bien, ceux de fourrier. Il découche presque tous les soirs, tantôt avec la complicité du sergent de garde, tantôt en sautant par-dessus le mur. Chupin, qui fait les contre-appels, ne le porte pas manquant, mais si un officier le rencontre dans la rue, une de ces nuits, ils seront pincés tous les deux.

— Il a donc peur qu'on ne lui enlève Delphine ?

— Tu ris… C'est exact… si ce que répand Vaubourgeix est vrai.

— Que dit-il ?

— Qu'il a lâché Généreuse parce qu'elle transformait la blanchisserie en maison publique où tout le régiment passait… Elle ne s'enrichira jamais… qu'il prétend ; tout le monde paie en nature. Il donne l'adresse, des renseignements : cinquième à gauche, dans le couloir… Il a dessiné lui-même des fleurets sur la porte, pour qu'on ne se trompe pas. Paraît qu'on n'a qu'à frapper… qu'on ouvre toujours, quand la place est libre. Comprends-tu maintenant ? Comme Delphine et sa mère couchent dans la même chambre, pour qu'on ne soit pas tenté de se tromper de lit, Tétrelle défend le sien… le leur, aussi souvent et aussi longtemps qu'il peut…

— Du propre !…

— Oui ; mais qu'est-ce que tu veux ? il est fou de cette gamine… il faut vivre auprès de lui, comme je fais, pour s'en apercevoir. Tu le connais ; il n'a jamais montré une grande générosité, hein ? Je crois même qu'il trouvait le moyen d'économiser sur ses prêts… Eh bien, à présent, il est toujours sans le sou. Il m'a demandé deux francs, avant-hier, et Burel, depuis un mois, lui a remis une cinquantaine de francs. Il a confiance ; il déclare que Tétrelle le remboursera quand il touchera sa prime de rengagement.

— Tétrelle… rengager ?…

— Parfaitement. Je l'ai tâté, en lui avouant mes intentions personnelles… Il a dit : « Sans doute, on n'est pas sûr, dans le civil, d'amasser les six cents francs que le régiment

vous donne tout de suite… sans compter les intérêts des deux mille francs, tous les trimestres… C’est à considérer. »

— Il avait d’autres idées là-dessus, il y a six mois… L’exemple de Chupin, son double, ne lui a pas profité.

Vers la fin de juillet, on commença les préparatifs de réception des réservistes. Cinq jours après leur arrivée, le 167$^{e}$, mis en route, devait marcher sur Paris en faisant les grandes manœuvres. Les Parisiens, qui craignaient qu’on ne les envoyât, avec le dépôt, tenir garnison dans le Calvados, se rassuraient, Édeline surtout, que son feuillet de punitions, copieusement défloré, recommandait aux propositions éliminatrices. Ce déplacement, d’ailleurs, enchantait tout le monde, les ruraux mêmes, dont la haine sourde s’accommodait très bien d’un séjour et d’un hébergement de trois années sans bourse délier, dans la ville honnie.

Enfin les sous-officiers n’oubliaient pas que leur solde allait être sensiblement augmentée par l’indemnité journalière de résidence : de quarante centimes jusqu’au grade d’adjudant et de soixante-quinze centimes pour celui-ci.

Mais pour les comptables, l’aubaine était immédiate. Déjà les fourriers s’entendaient avec les cantiniers, les sapeurs, qui achetaient le pain et le biscuit, en assuraient le transport en ville, sans éveiller les soupçons. Le biscuit, notamment, se vendait fort bien, et il n’était pas difficile de faire « sauter » les trois quarts des rations délivrées pour les manœuvres. Personne ne réclamait. Ce biscuit, généralement fossile et vermineux, pour lequel les soldats montraient un insurmontable dégoût, on en tassait quelques débris dans le sac, entre le linge sale, les brosses à souliers et les étuis de cartouches ;

mais on le semait sur les routes, dès qu'on se croyait exempt d'inspections.

Sur les petits vivres et principalement le sucre et le café, le fourrier haricotait encore quelque peu. Quant au sergent-major, secondé par un adroit caporal d'ordinaire, il pouvait, sans péril, ventouser la compagnie dont la subsistance journalière lui incombait pendant les manœuvres. Le départ était fixé au 1er septembre.

Un dimanche, Favières, qu'un après-midi d'écritures avait retenu au bureau, résolut, le soir venu, de s'émanciper.

— Si je disais adieu à Camélia ?…

Sa permission de la nuit l'autorisant à n'aller rue d'Albanie que vers une heure du matin, heure congruente aux occupations de la fille lorsqu'on la voulait sans intermittence, il réserva sa soirée à l'Alcazar.

Et voilà, au sortir du concert, qu'une hésitation l'arrêtait au bord du trottoir, et qu'il ne savait plus, tout à coup, s'il devait incliner à droite, vers les bassins, ou bien pencher à gauche vers la rue de Montivilliers. Une idée, éclatant, comme un coup de mine, avait, en vingt secondes, culbuté son projet et présenté à son esprit l'équivalent, avec ses développements et ses conséquences. Quelles conséquences ? Il quittait le Havre dans quinze jours… Est-ce que cette dernière visite à Généreuse l'engageait vis-à-vis d'elle ? S'il trouvait la place occupée, il en serait quitte pour faire demi-tour ; sinon, il pensait bien qu'on ne le repousserait point. La main qu'il avait dans sa poche y rencontra son porte-monnaie, et ce fétu, décisivement, l'entraîna à gauche.

— Huit ou dix francs d'économie, s'affirma-t-il.

En se dirigeant vers la rue de Montivilliers, il rassemblait les indications fournies par Chuard : cinquième à gauche dans le couloir… La porte de la rue n'était point fermée, il frotta une allumette au bas de l'escalier, monta les cinq étages, chercha, dans le couloir, les fleurets charbonnés par Vaubourgeix, et les ayant découverts, un peu effacés, il frappa… Il frappa deux fois ; au troisième coup seulement, il entendit un remuement dans la chambre et, derrière la porte, une voix reconnue demanda :

— Qui est là ?

— Moi… Favières…

On fit répéter :

— Vous dites ?

— Favières…

Tout de suite la clef tourna dans la serrure, et Généreuse, le prenant par la main, à tâtons, l'attirait à soi… Puis dans un murmure, sans tarder :

— Ça ne te fait rien de te déshabiller dans l'obscurité ?… Je ne voudrais pas réveiller Tétrelle ni Delphine… Prends garde de les heurter en passant…

Et elle le guida vers le lit où elle se coulait en l'attendant.

Quand il ouvrit les yeux, au petit jour, il aperçut, dans l'étroit petit lit-cage où ils dormaient, Tétrelle étreignant jalousement Delphine, comme s'il eût appréhendé qu'on ne la lui volât dans son sommeil même.

Et l'énigme de sa conduite était maintenant déchiffrable. Ces mains crispées sur ce corps à l'abandon, ce visage meurtri de passion exprimant l'effroi vertigineux d'une oscillation sur un gouffre, cette chair ivre rivée à son ivresse, le fol enlacement des membres et la sauvage floraison des cheveux épandus ; tout le vouait aux inextricables rets des lianes féminines.

Au bruit que fit Favières en se levant, Tétrelle s'éveilla, regarda son collègue sans étonnement, indifférent comme l'est un consommateur à l'endroit des clients qui se succèdent aux tables voisines. Ils n'avaient plus, depuis leur duel, que des relations de service… Pourtant ils se sourirent vaguement, s'habillèrent silencieusement, côte à côte, en se faisant des politesses… Les deux femmes ne bougeaient pas. Ils sortirent discrètement. Mais, dans la rue, le mutisme devenait plus embarrassant qu'un échange de banalités. Favières offrit un *petit sou*, chez un débitant du boulevard de Strasbourg. Et, devant le comptoir, ils songèrent simultanément au départ du 44, le jour naissant.

— Comme la vie se recommence ! pensa Favières.

Mais il garda cette réflexion pour soi, afin d'éviter un rapprochement, même latent, dont Tétrelle eût pu se froisser.

Alors ils causèrent du changement de garnison ; et le Parisien ne se gênait plus, désirait que son compagnon ne conservât aucun doute sur le caractère passager de son revenez-y. Il insinua qu'il ne quittait pas le Havre sans faire ses adieux à tous les amis qu'il y avait eus, à débuter par les plus anciens, naturellement.

— On ne se reverra peut-être jamais, n'est-ce pas ?

— Qui sait ? répondait évasivement Tétrelle.

Trois jours après, on apprit que le conseil, à l'unanimité, l'avait admis à contracter un rengagement de cinq années.

— Il ne pouvait pas attendre qu'on fût arrivé à Paris ?

— C'est qu'il a besoin d'argent tout de suite.

— Ou qu'il veut être sûr qu'on le nomme sergent-major au renvoi prochain de la classe.

Tétrelle, pressenti, resta impénétrable.

Cependant, les états de proposition pour les emplois de comptables laissés vacants par l'imminent départ des titulaires, circulaient dans les compagnies, annotés par les capitaines. Trois sergents-majors étaient libérables au 3e bataillon. Seul, Chupin demeurait.

Les états passaient d'une compagnie à l'autre sous pli fermé : précaution illusoire, car c'était le secret de Polichinelle, soit que les intéressés eussent lu leurs notes par-dessus l'épaule du capitaine, soit qu'on se les communiquât entre collègues. On savait que Tétrelle était demandé par Kuhn, Montsarrat par le commandant de la 1re, et Favières par celui de la 4e, tous avec le n° 1. Des bouche-trous portaient à trois le nombre des candidats présenté par chaque compagnie.

Favières, lorsque l'état le concernant revint de chez Kuhn, se hâta de le consulter, d'autant que, volontairement ou non, l'enveloppe n'était point cachetée.

Aux questions habituellement posées, le capitaine avait ainsi répondu :

*Instruction première.* – Bonne.

*Instruction théorique.* – Assez bonne.

*Instruction pratique.* – Assez bonne.

*Tenue.* – Négligée.

*Conduite et moralité.* – Laissent à désirer.

Et, dans la colonne *Observations :*

« A compromis en de mauvais lieux et jusqu'au quartier la dignité de l'uniforme et des galons qu'il a l'honneur de porter. Peut faire un sergent-major, mais a besoin d'être surveillé. »

D'autres notes au-dessous, si modeste qu'elles fussent, faisaient du candidat n° 2 le n° 1 réellement.

« Proposition pour l'avancement ou pour la rétrogradation, au choix, pensa Favières. Si je suis nommé, je veux qu'on me les coupe. »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

# TROISIÈME PARTIE

# PARIS

## I

Quand le régiment venant de Versailles, dernier gîte d'étape, entra dans Paris après vingt jours de manœuvres et de marche, Favières eut quelques minutes de bonheur fou, de réveil intellectuel, de résurrection impresse… Il prit un plaisir d'enfant à retrouver, sous la couche d'oubli dont sa mémoire les avait poudrés, des souvenirs frustes, de vieux médaillons figuratifs, si délébiles qu'il devait, pour s'en attester l'authenticité, les confronter avec les manifestations originales. Il semblait qu'il n'eût jamais parcouru ces voies, pourtant familières ; et quand il les reconnaissait enfin à des riens, d'infinitésimales notations dont les parois de son cerveau restaient piquées, – comme s'attachent des parcelles aux doigts de la coucheuse d'or inexpérimentée, – oui, vraiment un être jeune et neuf s'élançait de cet uniforme souillé, de cette peau fétide, roulée pendant trois semaines dans la poussière et dans la sueur. Il s'échappa de sa cage et but le ciel et la vie avec une gaminerie de moineau.

Il avait besoin d'abaisser les yeux sur les macules de sa tunique et la crasse de son corps, pour croire à la réalité du cauchemar dans lequel il marchait depuis vingt jours.

Marcher… avait-il fait autre chose, du matin au soir, et du soir au matin même, car il en était arrivé à marcher la nuit, jusque dans la position horizontale, en rêve !… Il avait souffert les abominations, le lent et primitif supplice de l'aveugle carcan des manèges forains.

Certes, il l'aimait, la marche… Il aimait les longues promenades, au hasard, le corps libre, l'esprit valide, le regard ponctuel. Et jamais il n'eût imaginé qu'on pût transformer un exercice fécond en cette infernale et niaise chevauchée, à une allure de troupeau chassé par les pique-bœufs. On allait… on allait toujours devant soi, le corps égratigné par les courroies, défoncé par le sac, les armes, la chaudronnerie retentissante de deux épais voisins ; on allait, la tête vide, ouverte à tous les vents du désespoir, la vue distraite de tout écart buissonnier, les pieds, les pauvres pieds pantelants, criant dans les affres des drames ignorés.

Les doigts écachés, la peau soulevée sous laquelle fluaient des mares, la contracture des muscles, en proie aux tenailles et au fouet, faisaient songer à quelque épouvantable compote votive de pèlerin ayant entrepris de concasser des pois secs ou d'émousser d'innombrables pointes sous le constant effort d'un orteil dévoué. Après une pause, quand il fallait repartir, ou bien si l'on entrait dans les terres labourées, les champs de betteraves, parmi les sillons, les haies et les ornières, les contorsions de la douleur devenaient épileptiques. Toutes les patientes combinaisons pour éviter de porter le pied à faux, encore possibles dans la marche normale, sur les routes, échouaient, arrachaient des plaintes à la chair tourmentée, engendraient la danse de Saint-Guy, le saut ridicule qui précipite sur l'occiput la gamelle dont le sac est sommé, ou encore la gigue suprême d'une volaille qu'un ca-

price néronien eût placée sur quelque plaque chauffée à blanc.

Vers le quarantième kilomètre, le vertige insensibilisait la victime sur son gril, c'était une viande continuant de couler, par la force de l'habitude. Les oreilles s'emplissaient de bourdonnements, la tête penchait sur la poitrine, les lèvres se tuméfiaient, les mains étaient goutteuses, les yeux, détachés des bornes mêmes, obstinément fixés sur les reins du soldat de la file précédente, ne se relevaient que pour sonder l'horizon et se désoler à l'aride spectacle des routes sans fin.

Pas une idée, pas un geste, pas un regard, que n'usurpât cette marche éternelle, absorbant non seulement toutes les facultés physiques, mais la pensée aussi. L'intelligence se ravalait jusqu'aux stériles calculs, aux multiplications affolantes confondant les pas, les kilomètres, les heures ; jusqu'à l'hallucinante, à la despotique sollicitation des pieds blessés, des pieds infirmes, subordonnant leur fidélité au soin qu'on prenait d'eux et menaçant de répandre leur purée sanglante dans l'appareil de torture. L'obsession devenait telle, ils étaient à ce point l'unique préoccupation, qu'on ne marchait plus sur eux mais sur le corps tout entier se vidant par leurs plaies et délayant dans la sueur et le suif impuissant, une chair endolorie et fondante.

Pour le *logement*, composé du fourrier, d'un caporal et de deux hommes de corvée par compagnie, la persécution se compliquait de célérité. Partis une heure avant le régiment, ils devaient encore le gagner de vitesse en rognant sur les haltes et les repas, avant-garde fantastique qui apercevait le paysage, les arbres, les maisons, comme à travers des portières de rapide, et brûlait les cailloux que pilait plus lente-

ment, plus pesamment, la colonne subséquente, semblable au cylindre niveleur des cantonniers.

Depuis qu'on avait reconnu que les chansons de route étaient susceptibles d'entraîner le soldat et atténuaient sur son visage l'ennui et le dégoût dont Alfred de Vigny a dit qu'ils en sont les traits généraux, le silence dans les rangs, formel, n'enlevait plus au bétail militaire rien de son morne aspect.

Les refrains légendaires, d'une gauloise puérilité, les vieux rythmes où sonne l'âme du peuple, les grossières ébauches pleines de ce charme naïf des choses qui n'ont point de fin et à peine de commencement ; le règlement biffait tout, afin que l'homme restât seul en face de l'inanité de sa tâche, suffisamment célébrée par le perpétuel *lamento* des Pieds-Saignants.

À l'étape, pour les fourriers comme Favières et Tétrelle, c'était autre chose.

Ils devaient, avant que le régiment arrivât, visiter le logement des officiers, le cantonnement de la troupe, granges, greniers, écuries, trous à porcs ; entasser cinquante hommes là où il en pouvait tenir trente, par terre, sans paille, si la complaisance de l'hôte réquisitionné n'en faisait pas étendre. Des municipalités, des particuliers, qui eussent ouvert, toutes grandes, leurs portes à l'ennemi, se barricadaient, parlaient haut, délibéraient, empêtraient l'intrus dans leur duplicité paysanne. De cinq heures du matin à neuf heures du soir, le fourrier était debout, trôlait, ahuri, entre le civil et le militaire, assailli de reproches et de réclamations, traînant à ses trousses des queues d'escouades sans gîte, des grappes de soldats que des locaux obstrués dégorgeaient.

Venait l'officier. Et c'était Kuhn, jamais satisfait, refusant l'écurie pour son cheval, si sa chambre lui agréait, ou déclarant le logement « indigne d'un officier », si, par hasard, sa monture lui paraissait convenablement installée. Puis il refaisait le cantonnement, débusquait des sections, invectivait Favières, s'agitait, parfaitement indifférent au fond lorsque l'insalubrité, les réels dangers que présentait un abri, eussent exigé qu'on l'abandonnât.

Et pourquoi cette activité, cette course moutonnière à travers les campagnes, ce piétinement des champs, des récoltes, cette arbitraire provocation à l'hospitalité, pourquoi ? Pour publier péremptoirement l'inutilité des pompeux travaux de l'année, pour offrir aux yeux dessillés du soldat une réduction au 1/10 000$^{e}$ du champ de bataille, de l'héroïsme, des capacités, du commandement, de tout !…

Le soldat… immédiatement il comprenait l'insignifiance des commodes théories développées entre quatre murs, comme on joue au billard, avec des effets, des collages sous bande, une fantaisie de désœuvré, carambolant avec de minces unités sur le drap pisseux des glacis.

Là, sur ce terrain des manœuvres où tout était figuré, on avait bien la vision d'une boucherie véritable, d'un choc effrayant des billes toutes rouges, écrasées l'une contre l'autre par d'invisibles queues fomentant le massacre… mais on se demandait, en même temps, pourquoi tant de soins et de mystère, si c'était pour aboutir à ces piteuses combinaisons qu'un enfant eût déjouées, à ces répétitions de carnage à huis clos, à ce petit jeu de la mort pour rire, à ce cache-cache quasi funèbre où de vieilles moustaches crient : « Coucou… le voilà » à d'autres moustaches plus jeunes à qui des ordres-supérieurs commandent de se laisser surprendre !

Des hommes rigolaient sur les brancards qui les emportaient, « pour la frime » ; des hommes encore se brûlaient sous le nez la poudre inoffensive de leurs cartouches à blanc ; des hommes enfin, et des plus simples, sentaient l'imprudence de ce comique coup de botte dans le postérieur du prestige…

Car, le plus souvent, l'exercice finissait dans l'immense ironie d'une indescriptible confusion des rôles, le vaincu *par ordre* étant, aux yeux de tous, le vainqueur certain. Et c'était à la fois, décevant, folichon, bête et vilain, ce rapetissement, cette singerie d'une chose épouvantable et sacrée : la Guerre !

Le Trocadéro… le pont d'Iéna… l'avenue de Labourdonnais… l'École militaire est au bout. Ce que sonnent allègrement les clairons, maintenant, c'est la fin du cauchemar, l'heure du bain, l'entrée triomphale dans le repos et le décrassement… Ah ! ils sont bien sales et bien las !… Les cuivres ont beau balancer leurs encensoirs à musique sous le nez des larbins et des filles de brasserie que dérange seul le passage de la procession, le colonel-dais et sa suite défilent sans susciter le reposoir d'une admiration.

Au carrefour des avenues, cependant, devant la porte de la Cavalerie, des groupes s'étaient formés, autour d'un omnibus et de quelques voitures arrêtées ; aux fenêtres des mess, un peu d'or se montrait… Et, tout à coup, au premier rang des curieux, Favières distingua Delphine au bras de Généreuse.

Elles l'aperçurent aussi, lui sourirent… Tout le monde les reconnaissait ; les sous-officiers saluaient d'une œillade,

d’un mot… Personne même ne paraissait s’étonner qu’elles fussent là ; le régiment les remorquait, parmi ses bagages, elles étaient le brin de vanille dans la pâte consistante des corvées nutritives. Ça, de vraies femmes à soldat, changeant de garnison en même temps que lui et le devançant au nouveau gîte pour l’y recevoir !



Favières distingue Delphine au bras de Généreuse. (Page 334.)

Favières, lui, se réjouissait moins, sans inquiétudes précises, toutefois. Il eut préféré laisser au Havre ce passé, procéder en rentrant chez soi, à Paris, à la toilette superficielle et au ramonage qui l’eussent nettoyé à fond des ordures déposées en lui et sur lui par trois ans de caserne et vingt jours de transpiration.

« Il est certain qu'elles ont mis la clef sous la porte et que c'est Tétrelle qui paya le voyage. Peut-être même – j'y songe – n'a-t-il rengagé que pour être en mesure de subvenir à ces frais… Ah ! il est pris… C'est le coup de folie des avares et des chastes quand ils déraillent… Que vont-elles faire ici ? »

Le régiment entrait, par l'avenue Lowendal, dans la grande cour de l'École militaire. Les bâtiments en ailes, à deux étages, où alternaient, géométriques, le lait de chaux et le café au lait ; le corps de garde moussu d'où s'élevait une fumée triste ; l'herbe sournoise que marchandaient les endroits moins foulés ; deux arbres podagres on eût dit plantés dans les toits qu'ils dépassaient de la cime ; la désespérante nudité de ce champ labouré pourtant sans arrêt ; rien de tout cela ne différenciait l'École militaire des casernes provinciales. Il y avait bien dans le corps de bâtiment principal réservé à l'École de Guerre, une tentative architecturale, des velléités de décoration, quelques colonnes, un petit dôme ; mais cet effort néo-grec rendait plus frappante encore la pouillerie environnante, tel un hôtel bourgeois dans une villa de chiffonniers.

Tout de suite, les fourriers allaient reconnaître le casernement. Le 3e bataillon occupait le bâtiment adossé à l'avenue de Suffren. Favières constata avec joie que la fenêtre de son bureau donnait sur la vie civile au lieu d'ouvrir sur une cour intérieure. Après qu'il eut guidé sa compagnie à travers les chambres qui lui étaient affectées, au deuxième étage, il redescendait, quand son sergent-major l'appela.

— Je suis de la classe ; je m'en vais dans quelques jours ; voyez donc les bouchers.

Ils étaient là une douzaine, les uns endimanchés, cérémonieux, les autres en tenue d'étal, afin que la présentation fût plus tôt faite. À tour de rôle, ils sollicitaient la pratique des compagnies, allaient du capitaine au sergent-major qu'ils s'efforçaient de s'attacher par d'alléchantes offres.

— Moi, je vous vends la viande un franc le kilo ; mais il y a pour vous cent sous par prêt.

Un autre :

— Je puis vous laisser le kilo à 90 centimes ; vous aurez le sou du franc.

Un troisième :

— Votre capitaine m'a promis la préférence. Je vous fournis le bœuf à 80 centimes ; vous ne trouverez pas au-dessous… Venez chez moi, nous nous arrangerons toujours… si vous voulez bien considérer qu'à ce prix-là je ne puis vous donner des morceaux de premier choix.

Celui-là était déjà plus carré, indiquait nettement qu'il achetait la complicité du sergent-major, pour faire accepter les déchets que les plus indigentes gargotes refusaient. Car c'était là le fond du marché. Pas un chef ne résistait à la promesse d'une prime d'autant plus forte que la qualité de la viande était inférieure.

— Ma foi, dit Favières en prenant des adresses, il m'est impossible de vous rendre une réponse certaine. Mon sergent-major est libéré, je ne sais qui le remplacera et je n'ai pas qualité pour traiter avec vous. Il faut attendre une huitaine.

L'installation à l'École militaire, le désarmement de la classe, demandèrent, en effet, plusieurs jours durant lesquels Favières put à peine sortir de la caserne.

Kuhn l'avait charitablement averti.

— Je n'ignore pas que vous êtes ici chez vous. La tentation est forte… Dans votre intérêt, je vous engage à n'y pas céder. À la première incartade, je demande votre envoi au dépôt.

Favières se le tint pour dit, bien qu'il enviât ses camarades qui, comme Édeline ou Devouge, allaient se refaire à la table familiale ou renouer avec les vieux amis. Édeline, en outre, cherchait un emploi qui lui facilitât ces fugues, briguait la place du soldat libérable que requérait la presse régimentaire, un bon petit fourbi pour un ancien typo… Quant à Devouge, il n'avait encore jeté son dévolu sur rien, mais il se promettait bien de fricoter aussi, le cas échéant.

Il vint, un soir, trouver Favières dans sa chambre.

— J'ai rencontré la Couturier qui m'a chargé d'une commission pour toi : son adresse, rue Valadon, – afin, sans doute, que tu puisses la visiter ou lui écrire.

— Qu'elle compte là-dessus !

— C'est ce que j'ai pensé… D'autant plus qu'elle n'est plus la belle Couturier du café de Dieppe. Quelle débine ! C'est étonnant comme elle a vieilli depuis son dernier gosse... Ah ! elle n'a pas l'air heureux… La purée, mon cher… Il eût mieux valu pour toi qu'elle ne suivît pas le régiment.

— Pourquoi ? Si Tétrelle s'est embarrassé de la fille et de la mère par surcroît, tant pis pour lui.

— À la bonne heure. C'est comme moi… Me vois-tu avec Espérance sur les bras ? Imagine-toi qu'elle attend que je l'appelle à Paris… Elle déciderait sa mère à vendre la boîte et à quitter le Havre, si c'était sérieux… lisez : si j'épousais… Plus souvent ! Bon en province, ce battage ; mais ici, les femmes ne manquent pas encore à ce point qu'on en fasse venir de là-bas, hein ? Ah !… je ne te disais pas… un bateau un peu bien monté : la petite Delphine m'a demandé si je connaissais une place pour elle. Tu ne sais pas le conseil que je lui ai coulé en douceur ?… D'entrer dans une brasserie… Ce que Tétrelle mousserait !…

Deux jours après le renvoi de la classe, les promotions parurent enfin à l'ordre.

Étaient nommés sergents-majors : Tétrelle, à la 3e ; Montsarrat, à la 1re ; le Vicomte, à la 4e.

Favières était sacrifié. Il n'en fut pas étonné, trouva même plutôt une compensation qu'un nouvel ennui, dans le hasard qui lui envoyait Tétrelle pour chef. À l'inconnu que n'eussent pas prédisposé en sa faveur trois ans de camaraderie, de voisinage dans la vie et dans les grades, Favières préférait ce garçon sans rancune et sur qui, en dehors d'une influence toujours exercée, des événements probables lui donneraient barre. Les manœuvres, l'illicite et commun fourbi, le voyage du Havre à Paris, côte à côte, scellaient le rapprochement qu'avait préparé la nuit passée sous le même toit, rue de Montivilliers. Il ne restait, entre eux, nulle trace des différends d'ailleurs loyalement vidés.

Favières, néanmoins, attendit avec quelque impatience l'entrée en fonctions de Tétrelle. Il fut reçu par Kuhn, le fourrier et l'adjudant Boisguillaume étant présents.

— J'espère, sergent-major, que je ne me repentirai pas d'avoir arrêté mon choix sur vous. Vous avez rengagé, je suppose, par goût. Il est donc presque superflu de vous demander un zèle et, vis-à-vis de vos subordonnés, une fermeté qui ne se démentira pas. À ce compte, nous serons bons amis ; sinon…

Il plia sur les jarrets, fit craquer ses bottes, les brisa, d'un tassement expressif, en même temps qu'il les époussetait du bout de sa cravache. Il allait s'éloigner ; il se ravisa.

— Je vous ai entendu tutoyer le fourrier Favières. Je ne prétends pas vous interdire une sympathie encouragée par des attributions, hier encore identiques ; mais je vous rappellerai, une fois pour toutes, qu'on n'obtient de ses inférieurs une soumission et un dévouement exemplaires, qu'en se conformant strictement à l'esprit et à la lettre du règlement, établi sur les bases du respect hiérarchique, sous toutes ses formes.

Cette fois, il disparut. Les trois sous-officiers s'entre-regardèrent.

— Voilà le coco ! dit Favières.

Mais Tétrelle se révolta.

— Nous n'allons pas nous dévorer… Il s'agit, au contraire, de faire bon ménage. C'est assez ennuyeux pour toi déjà de rester fourrier. Nous nous partagerons la besogne… Kuhn… il nous enquiquine…

— Il vous brisera… déclara l'adjudant, avec la résignation du cuir travaillé, dès longtemps assoupli.

Il s'était penché vers le fourrier ; il lui parla, un moment, à voix basse.

— Ah ! oui, s'écria Favières, j'oubliais… Dis donc, Tétrelle, est-ce que, par ton entremise, M^me^ Boisguillaume ne pourrait pas avoir la viande au prix que la paie la troupe ?

— Mais oui… J'arrangerai cela…

L'adjudant remercia. Il allait falloir qu'il réalisât des prodiges pour vivre avec sa solde, à Paris. Sa femme aurait bientôt un second gamin, et l'assistance laborieuse qu'il trouvait, naguère, auprès d'elle, était paralysée par les successifs changements de garnison. Dès qu'elle commençait à se faire une clientèle en un endroit, on le quittait.

Trois ans auparavant, quand ils s'étaient mariés, oui, son métier de modiste était lucratif… Mais retrouverait-elle une seule des pratiques qu'elle avait dû abandonner pour suivre le bataillon à Dieppe, puis au Havre ?

Il se plaignait doucement, sans acrimonie, du peu de souci qu'on prenait d'améliorer une situation reconnue pitoyable, des charges, au contraire, sans cesse plus lourdes sous lesquelles on les écrasait, célibataires ou autres.

— Les continuelles modifications apportées à la tenue laissent la moitié de nos prêts entre les mains des maîtres-ouvriers. En revanche, il paraît qu'on nous supprime l'indemnité de résidence à partir de l'an prochain. Un sergent-major est plus heureux que nous. On l'habille ; il a des tours de bâton…

— Faut bien, observa Tétrelle. Savez-vous, sans cela, ce que nous touchons de plus que les sergents, par prêt ? Cinquante centimes environ. Quand nous avons payé notre blanchissage, le vin à la cantine, la lumière dans le bureau, dix autres choses, que nous reste-t-il ? L'hiver, tenez, la provision de charbon qu'on alloue pour les chambres est insuffisante… Dans certaines compagnies, je sais bien que les sous-officiers arrondissent leur part au détriment des hommes…

— Mais il serait imprudent de s'y risquer avec Kuhn, poursuivit Favières. Il s'informe des quantités qu'elles ont reçues… Il a failli faire passer au conseil ton prédécesseur, quand il s'est aperçu que le pétrole avec lequel nous nous éclairions figurait parmi les dépenses de l'ordinaire. C'est l'usage dans toutes les compagnies, seulement les malins s'entendent avec le secrétaire de la commission et remplacent, dans la nomenclature des denrées, le combustible par… des pommes de terre.

— Enfin, malgré tout, on rengage, observa Boisguillaume. Voilà encore le petit Chuard qui en redemande pour cinq ans… Il est juste de dire que le nouveau colonel a pour nous plus de considération… l'État aussi… oh ! des avantages gratuits !… la permission d'une heure du matin, la promesse d'une tenue spéciale… des bêtises…

— Et la suppression de la brisque que vous oubliez ! ajouta, en riant, Favières. C'est bien curieux… Les sous-officiers n'osaient plus la porter ; ce circonflexe les blessait comme un bât… La soutache plus discrète en outre, crée une confusion dont les grades inférieurs se rehaussent…

Il s'arrêta… Il sentait qu'une gêne pesait sur les deux représentants de la catégorie qu'il daubait. Ni l'un ni l'autre,

cependant, n'eurent le courage de la défendre. Mais Boisguillaume se retira.

— Un brave homme tout de même, continua Favières, quand il ne fut plus là. Il me surprend. Kuhn le mord tous les jours et il n'est pas enragé. Je sais des adjudants qui, en pareil cas, n'hésitent pas et achètent leur tranquillité au prix de celle du soldat, de tout ce qui est au-dessous d'eux… Boisguillaume, lui, est resté juste et indulgent… Il a une excellente femme aussi. Le cantinier leur a coupé le crédit ; il n'y a pas d'ordures que la Burel n'ait versées sur eux… et tu verras quelle propreté, quelle misère décente dans leur pauvre petit logement.

Ils causaient amicalement, parmi les paperasses, les placards, leur ménage de comptables avec ses deux lits en face l'un de l'autre, l'exiguïté des locaux, à l'École militaire, obligeant le sergent-major à partager sa chambre avec le fourrier.

Tétrelle muait, grisé par la nouveauté de ses fonctions et de sa tenue. Il avait, plusieurs fois déjà, bouclé son ceinturon de cuir verni, accroché son sabre dont il faisait jouer la poignée autour de son bras. On cousait les galons sur sa tunique… Une curiosité de soi-même, toute juvénile, le ramenait devant une glace de bazar, comme si les insignes de son nouveau grade avaient imprimé à ses traits un caractère de distinction concomitant. Il était, à cette minute, bien loin de Delphine, repris par le régiment, les états collationnés, les livrets qu'il feuilletait, l'affairement d'une installation et d'un rapide apprentissage.

— Nous serons très bien ici… De bons types, n'est-ce pas, le lieutenant et le sous-lieutenant ? Espérons qu'on enverra, cette année encore, Kuhn en mission.

Il était occupé à mettre un peu d'ordre dans son armoire-étagère lorsque, par la fenêtre ouverte, entra un psitt… prolongé, réitéré… Favières n'y eût accordé aucune attention si Tétrelle, aussitôt, ne s'était précipité vers la croisée, où il gesticulait, un moment… Justement, le tailleur lui rapportait sa tunique. Il la saisit, l'agita comme un drapeau que le col jaune cravatait et qu'historiait la munificence des galons. Puis, tout à coup, se retournant :

— Viens donc ; regarde…

Généreuse et Delphine étaient arrêtées sous les arbres de l'avenue de Suffren, en cheveux toutes deux, déjà acclimatées. L'endroit était désert, fréquenté seulement, à l'heure des repas, par des faméliques attendant sur un banc l'aumônée de croûtons qu'ils se disputaient à quatre pattes, comme les gamins des dragées derrière un baptême.

Les femmes riaient aux sous-officiers, aux galons balancés…

Favières avait mal vu Delphine, dans la foule, sur le passage du régiment arrivant à Paris. Il la trouvait grandie, ressemblant fort peu à la gamine de Dieppe épaisse, dolente et fade. Courte encore, mais drue, les hanches et la gorge pleines, le visage allégé, pâli, elle avait le petit nez blanc de sa mère et, comme elle aussi, une large bouche amoureuse et bonne dont l'expression, toutefois, était corrigée par les yeux volontaires, percés à la vrille, le front bas, une économie de création compensant l'opulence de ses lèvres fertiles et de son menton véhément.

Pour Tétrelle, depuis qu'elle avait paru, le bureau n'existait plus et le sabre n'était qu'une ferraille négligeable.

Il restait à la fenêtre ; immobile, repossédé, toute sa chair descendant vers elle.

Il cria :

— À ce soir…

Et elles étaient loin déjà qu'il se pétrifiait encore dans une contemplation sans objet.

À la fin, cependant, il revint dans la chambre, un peu gêné, attendant qu'une parole de son compagnon rompît le charme ; puis, celui-ci gardant le silence :

— Elles demeurent rue Valadon… provisoirement, dit le sergent-major. Un hôtel meublé… mal fréquenté… Il faudra que tu me pilotes dans le quartier ; on doit pouvoir trouver mieux.

— Volontiers, répondit Favières. Que vont-elles faire ?

— Ah ! voilà… Elles ne savent pas… Elles vont chercher dans leur métier… Généreuse, du moins, car Delphine, qui a reçu quelque instruction, s'ennuierait dans une blanchisserie.

Un soldat entra, porteur d'une note qu'il était chargé de communiquer aux intéressés.

« Les sergents-majors et les fourriers se réuniront ce soir, huit heures, à la Brasserie Européenne (avenue Lowendal), pour fêter les nouveaux promus. Prière d'émarger. »

— Iras-tu ? demanda Tétrelle.

— Pourquoi pas ?

— En ce cas, tu m'excuseras… Je ne pourrai vous rejoindre que vers neuf heures. Je *leur* ai donné rendez-vous.

Ce n'était point soir de bal ; il n'y avait que peu de militaires dans le grand café précédant la salle de danse et coupé en deux par le couloir qui y conduisait. Encore ces militaires se groupaient-ils dans la travée de gauche, autour des billards : infanterie, tringlots, cuirassiers, artilleurs, sergents des sections d'administration. Débarrassés de leurs lattes et de leurs coupe-choux dont les poignées se transformaient en patères pour les casques et les shakos, les sous-officiers des différentes armes antipathisaient, la cavalerie affectant, vis-à-vis du pousse-cailloux, des airs d'ouvriers d'art à l'égard de simples manœuvres, et le commis d'intendance réclamant une situation intermédiaire par son élégance, ses essais de fantaisie, des manchettes, la main plus blanche…

Tous, cependant, respiraient l'insolence, la fatuité et la niaiserie, se collaient sous le nez les accroche-cœurs dont l'ordonnance frustrait les tempes, couchaient sur les billards, entre deux basques relevées, de puissants et rouges fessiers. En attendant leur tour de pousser la queue, ils s'appuyaient dessus, prenaient des attitudes faraudes, exposaient de gros doigts bagués de doublé, acheté à tempérament aux courtiers qui visitent les casernes.

L'un après l'autre, les sergents-majors arrivaient, accompagnés de leurs fourriers. Et les nouveaux promus ne s'occupaient que de leur sabre, comme d'un enfant, lui donnaient la main en se penchant un peu, écartaient les jambes pour le recevoir, ne savaient de quelle façon le porter pour qu'on le remarquât : tels de jeunes pères. Quelquefois ils lâchaient la bélière et se faisaient suivre par lui, en se retournant pour l'appeler.

À neuf heures, une vingtaine de sous-officiers étaient réunis. Mais déjà la plupart d'entre eux se morfondaient de-

vant les billards accaparés, les verres vides et les journaux illustrés parcourus.

— Nous n'allons pas poireauter ici ; il y a des endroits plus drôles, dit Montsarrat, étonné que, dans un établissement s'intitulant « brasserie », le service fût fait par des garçons.

— Certainement, répondit Devouge, qu'on avait invité par calcul. Dès que Tétrelle sera là, je vous conduirai *à la Tonkinoise*, avenue Duquesne, une brasserie tenue par une femme que j'ai connue simple verseuse rue de Turbigo. Elle espère que les sous-offs du régiment lui donneront la préférence. Il y a chez elle quatre ou cinq filles… très bien. Nous reviendrons ici un soir de bal, quand il y a de la femme. Ah ! voilà Tétrelle. Levons le siège.

Ils sortirent en trimballant leur quincaille et, trouvant sur le trottoir un champ d'expériences plus vaste, se récréèrent isolément avec leur grand joujou. Ils repassèrent devant la grille du Midi, puis Devouge commanda par file à gauche, et ils allèrent dans l'avenue Duquesne, jusqu'à *la Tonkinoise*.

— Attention !… faut faire sensation, s'écria le sergent cicerone en invitant ses camarades à s'enfourner lentement, l'un après l'autre, dans l'ordre de bataille. Et, prenant la tête du défilé, il tint la porte ouverte en annonçant, à mesure qu'ils en franchissaient le seuil, les sergents-majors et les fourriers des douze compagnies.

Les premiers furent accueillis sans trop de surprise, mais, à partir du huitième, le personnel de la brasserie fit une entrée à chaque sous-officier. Il n'y en avait plus et il y en avait encore ; des voix de femmes les numérotaient en s'exclamant : dix-sept… dix-huit… vingt…



Les premiers furent accueillis sans trop de surprise.

— Fermez le ban ! ordonna Devouge qui avait tiré son sabre, rassemblé dans sa main gauche des rênes imaginaires et chevauchait une bête absente en imitant le colonel un jour de revue.

Une petite femme, sautant du comptoir, se précipita au devant de lui :

— Ah ! gentil… gentil de m’amener du monde.

Alors il la présenta aux sous-officiers, pressés autour des tables de marbre, sur les banquettes en moleskine râpée :

— Nini… une vieille amie à moi, et sa suite…

Il montrait quatre filles debout derrière elle, les mains dans les poches de leur tablier, le ventre aggravé d'une sacoche en cuir, bâillant et fatiguée comme celle des conducteurs d'omnibus. Elles allèrent s'asseoir parmi les sous-officiers ; et, comme elles n'étaient que quatre, elles s'efforçaient d'en satisfaire le plus grand nombre, donnaient à l'un un bout de robe, à l'autre un bras, un pied, un genou, car tous en voulaient, montraient, à leurs trousses, une effervescence canine. Quand il s'agit de renouveler les consommations, il fut impossible aux verseuses, emboîtées dans les uniformes, de s'échapper. Elles riaient renversées, pétries, disparaissaient sous le flux de la garance conquérante.

— Restez… maman va servir, dit Nini, indulgente. Je ne me gêne pas avec ces messieurs.

Elle frappa sur un timbre ; une vieille femme parut, énorme, sale, composé de matrone, de laveuse de vaisselle et de concierge d'impasse.

— C'est maman… expliquait Nini à Devouge réfugié auprès d'elle. Je l'ai prise avec moi… C'est très drôle ; tu sais qu'elle était plumassière ? Quand elle a lâché le truc, toutes les ouvrières qu'elle occupait sont entrées en brasserie… J'en ai recueilli une : la grande Rita… Mon amant, le brigfour des cuirassiers qui m'a installée ici… un chic type, le fils d'un industriel de la Somme… un peu calé… mon amant lui a procuré… à Rita, un maréchal des logis de chez lui… très bien aussi…, c'est bon pour l'établissement… Ils dépensent beaucoup, dînent ici souvent… tu les verras… Mon brig-

four… ah ! c'est bien mieux dans la cavalerie que chez vous tout de même… Il fait faire tout son travail ; ses officiers l'invitent à déjeuner : on vient lui communiquer les ordres ici… Ça lui coûte chaud, par exemple…

— Alors ça va… tu es contente ?

— Ça va… heu ! Je l'ai rencontré au bon moment… voilà… Je n'ai jamais été bien solide ; je ne pouvais plus boire… C'est embêtant, dans le métier.

— Te rappelles-tu…

Ils en étaient aux souvenirs, souvenirs de femme, de bordées, qu'ils remâchaient, lui, comme ses clous de tapissier, les lèvres serrées, la dent prudente ; elle, sans retenue, toute petite, maigrichonne, mangée par la phtisie, le regard pareil à la dernière flambée d'une mèche près de s'éteindre.

Cependant, les sous-officiers qui n'étaient pas les voisins immédiats des quatre verseuses s'impatientaient. Ils interpellèrent Devouge.

— Est-ce qu'on ne s'en va pas ? Va-t-on faire des crêpes ?

— À vos ordres.

Mais Nini ne voulut pas les laisser partir avant d'avoir offert une tournée.

— Il faudra revenir me voir, hein ?

Ceux qu'avaient amorcés les filles promettaient ; les autres se réservaient. Alors Nini les reconduisit jusqu'à la porte, leur serrant la main à tous, au passage.

— *Aux Almées*, maintenant !

Derrière leur guide, derechef, les sous-officiers se débandèrent. Tétrelle et Favières se trouvèrent côte à côte, un peu à l'écart.

— Ils se connaissent intimement… Devouge et cette Nini ? demanda subitement le sergent-major.

— Probable… fit l'autre, indifféremment.

— Et… c'est difficile à une femme… d'entrer dans une brasserie ?

— Je ne sais pas… je ne pense pas… répondit Favières.

— C'est que… voilà… Delphine aurait l'idée… en attendant mieux… Mais je ne veux pas, moi, merci !

— Quoi donc ?

— Qu'elle serve dans ces établissements, donc !

— C'est vrai qu'il faut du tempérament… supporter la boisson, les veilles… tout.

— Oh ! Delphine est solide. C'est pas cela.

— Quand elles ont quelqu'un, elles sont tranquilles… Et puis, dans quel métier les femmes ne sont-elles pas exposées à des rencontres des… Ah ! il y a plus d'occasions en brasserie, sans doute…

— C'est une question de confiance réciproque… Je serais là d'ailleurs. Alors tu me conseillerais ?…

— Rien du tout. C'est affaire entre Delphine et toi.

— Oui… mais crois-tu que, par l'intermédiaire de Devouge… Nini consentirait à prendre Delphine chez elle ?

Dans ces conditions, avec une recommandation… tu comprends…

— Pas défendu d'essayer. J'en parlerai à Devouge.

— Ah ! tu m'obligeras ! Je ne peux pas toujours subvenir à leurs besoins. J'ai déjà bien entamé ma prime. C'est à peine s'il me reste 250 francs. J'ai payé leur voyage à toutes les deux, parce que Delphine refusait de venir sans sa mère ; je les aide encore tant qu'elles sont ensemble ; mais la petite une fois placée, séparée de Généreuse… en voilà une dont je ne veux plus entendre parler !…

Et dans cette exclamation rudânière, il y avait plus qu'un témoignage de lassitude, plus qu'un prélude d'hostilités, plus qu'une attestation de lésine ; il y avait le cri du gendre !

## II

Le jour où Delphine débuta *à la Tonkinoise*, Tétrelle paya le champagne, après la fermeture de l'établissement.

Il y avait maintenant à la brasserie, sans compter la patronne, cinq femmes : Rita, une solide et carabinière entraîneuse, promise aux débauches de la cavalerie ; – Camille, l'enfant terrible, l'enseigne vivante de la maison, une petite moricaude sans cou, la poitrine sous le menton, roulant sur soi-même ou bien, assise, exhibant et dérobant alternativement, comme à Guignol, derrière la rampe de ses seins, un pruneau grimaçant et voyou ; – Alice l'Anglaise, une rousse fanée, experte, autrefois mariée et conservant, de son concubinage avec un oiselier qui lui avait appris le français, une étonnante prononciation où s'amalgamaient des vestiges de langue maternelle, le frouement de l'éleveur et le jasement de la perruche ; – Pomponnette, une Allemande soi-disant Alsacienne et qui était l'une et l'autre suivant qu'on la trouvait à jeun ou ivre, une méchante bête venant du quartier Latin et dont on hésitait à se débarrasser parce qu'elle consommait et faisait consommer à souhait ; Delphine enfin.

Nini avait été franche :

— Je veux bien vous essayer ; vous avez un « ami » dans les militaires ; il peut m'en amener d'autres. Ici, pas de civil dans les affections… Autrement, je ne serais pas venue m'installer à proximité d'une caserne. Qu'on se fasse reconduire quelquefois par un monsieur… oui ; mais pas de collages ; ça éloigne le soldat. Tandis qu'un gradé pour qui l'on

semble avoir un sentiment, attire toujours des camarades dans l'espoir de prendre sa place ; comprenez-vous ?



— Je veux bien vous essayer.

Des quatre femmes, pourtant, Rita était la seule qui eût un amant. Les autres ne se pressaient pas, attendaient que les cadres du 167e eussent adopté la brasserie pour faire leur choix et donner des successeurs aux sous-offs que le changement de garnison avait éloignés d'elles.

Il y avait donc *à la Tonkinoise*, ce soir-là, Tétrelle, Favières et Devouge, invités par lui, le cuirassier de Nini et celui de Rita, deux grands garçons bâtis à chaux et à ciment,

puis un marchef d'artillerie qui avait mis le siège devant Alice.

L'idée de fêter la réception de Delphine n'était pas venue tout de suite. Tétrelle, reconnaissant aux deux Parisiens du service rendu à sa maîtresse, leur faisait simplement la politesse d'une tournée. Tous quatre s'étaient rencognés au fond de la salle ; l'Anglaise et l'artilleur formaient un autre groupe, distinct lui-même d'un troisième comprenant Nini, Rita et leurs amants. À une table isolée, Camille et Pomponnette jouaient à l'écarté.

Il y avait, présentement, recrudescence de froideur entre les différentes armes logées à l'École militaire. Fantassins et cavaliers, pendant une huitaine, s'étaient réciproquement donné de copieuses peignées. On avait commencé par des agaceries ; on continuait par les injures traditionnelles qu'échangent la latte et le briquet ; on finissait par des tripotées. Deux soldats du 167e, égarés, la nuit, dans les latrines établies au milieu du quartier de cavalerie, avaient été quasi assommés. Le lendemain, un cuirassier avait l'œil crevé par une pierre ; le surlendemain, au fort d'une bataille rangée, un fantassin avait la jambe cassée et un cavalier recevait, d'un moniteur de boxe, un maître coup de soulier qui l'envoyait à l'infirmerie. On dut placer des sentinelles dans les cours, exercer une surveillance nocturne rigoureuse.

Les sous-officiers, de part et d'autres, étaient restés étrangers à ces pugilats crapuleux, mais il était difficile, en revanche, qu'ils introduisissent une détente dans leurs rapports. Favières venait de le constater, lorsque Devouge répondit :

— Je ne sais guère qu'un endroit où toutes les armes s'épousent – absolument. C'est près de l'Esplanade, dans un

estaminet de bonne apparence, où se rencontrent, tous les soirs, des trompettes d'artillerie, quelques tringlots et maints cuirassiers. L'enseigne est curieuse : *Aux amis de l'armée ;* un vieux monsieur très décoré reçoit sur son cœur un énorme dragon… Ça pourrait s'intituler : « Enfin, seuls ! » Il y a des chambres au premier ; mais une des filles qui sont censées les habiter et qui flânochent dans le café, de temps en temps, pour lui donner un petit air de brasserie, cette fille m'a découvert le pot aux roses. Elles sont là comme trompe-l'œil ; ce n'est pas pour elles qu'on vient…

Un petit mari,
C'est bien gentil,
Sans cesse,
Ça vous caresse…

chanta l'Alsacienne en mazurkant, tandis que sa partenaire achevait une réussite. La salle s'anima. Nini s'était levée aussi, allait du comptoir à Devouge, en riant ; à chaque instant la porte s'ouvrait ; et c'était une bouquetière proposant trois fleurs et deux bouquets de cimetières dans un vaste panier de blanchisseuse ; un camelot débitant Faust et Marguerite, en chromos ; un Italien, courtier en glaises allégoriques ; ou bien un sourd-muet sinistre déposant devant chaque personne une enveloppe scellée, qu'il ramassait ensuite, sans appuyer son offre d'un regard, d'un geste.

Tout à coup, au moment où Favières et Devouge se disposaient à partir, Nini, sur un mot imprudent de Delphine, les prit à témoin.

— N'est-ce pas qu'un emploi s'arrose comme des galons ? Je suis sûr que Monsieur (elle désignait Tétrelle) ne refusera pas de payer le champagne.

Il ne sut pas résister longtemps. Les filles s'étaient approchées, dansaient autour de lui, retenaient les deux Parisiens qui persistaient à vouloir se retirer en invoquant leur permission d'onze heures seulement.

— Allez vous faire porter rentrants et revenez, conseilla Camille.

— Oui, reprit Nini ; je vous promets de fermer à minuit ; on sera chez soi ; personne ne vous cherchera ici.

— Et si on nous signale au poste ou si nous nous jetons dans les pattes de l'adjudant, cette nuit ?

Nini réfléchit une minute.

— Il y aurait un moyen… invitez ces messieurs… Vous passeriez avec eux par le quartier de la cavalerie… Ils sont toujours d'accord avec le brigadier qui leur ouvre la porte.

Ils hésitaient encore, moins devant les risques à courir que devant la démarche impromptue. Alors Nini en fit son affaire, prévoyant une source de bénéfices bonne à exploiter. En effet, les cuirassiers et l'artilleur acceptèrent courtoisement la proposition, à charge de revanche. Quant au service qu'on attendait d'eux, rien de plus sûr ni de plus facile. On se salua en souriant. La glace était rompue.

Une demi-heure après, Favières et Devouge revinrent, en règle avec le cahier du poste. Les groupes fusionnèrent ; il fut convenu qu'on mangerait d'abord un morceau ; et le garçon posa les volets. Mais comme il fermait la porte, une tête de bouc sous laquelle il y avait un foulard rouge, un col de redingote en ouverture d'entonnoir et un violon se présenta. On allait l'éconduire.

L'Allemande protesta :

— Laissez-le donc entrer… Y a pas de piano, si l'on veut sauter un peu…

Cette motion ralliant toutes les filles, Nini permit à l'homme de s'asseoir dans un coin. Aussitôt Émile, le garçon, servit une choucroute et des bocks aux six femmes et aux six militaires alternant autour des petites tables aboutées. Devouge subjuguait Pomponnette auprès de qui il était placé, pendant que Favières, à côté de Camille, s'amusait d'elle, du cache-cache de sa tête plongeant entre les épaules ou flottant, ainsi qu'une épave, sur la mer de ses seins. La décence qui avait présidé à la conjonction de la basane et de la garance se relâchait déjà. Nini chauffait l'entrain, encourageait les baisers, les chatouilles, les toasts qui vidaient la cave.

— À Delphine !…

— Delphine, ça ne dit rien, remarqua avec sagacité l'Anglaise, fort sympathique à la recrue qui trouvait en elle une judiciosité de capitaliste ne laissant rien au hasard.

Tout le monde, d'ailleurs, l'approuva. En brasserie, le nom ne sonnait pas.

Chacun, alors, offrit le sien, comme s'il se fût agi d'un baptême d'enfant. Devouge en exhumait de ridicules : Cunégonde… Dorothée… Pulchérie, lesquels firent beaucoup rire. La licence monta. L'amant de Rita énumérait des sobriquets orduriers ; les jambes se mariaient sous la table. Le calendrier épuisé, le brig-four des cuirassiers interrogea la botanique. Les fleurs poussaient dans la choucroute, y tournaient en fumier, en crottin tout naturel sous les noms de chevaux proposés par le marchef d'artillerie qui inventoriait mentalement ses contrôles.

Soudain :

— Violette !… voilà ce qu'il lui faut ! déclara péremptoirement Nini.

On s'attendrit. Tous répétaient : « Violette… Violette, » en minaudant. La cavalerie surtout était conquise par tant de douceur et d'humilité.

— C'est dit ?… Nous baptisons ?… demanda la patronne. Et, couverte par une approbation unanime, elle commanda le champagne, en réclamant le rôle de marraine.

Le cuirassier, son compère, en profita pour faire un mot :

— En ce cas, c'est moi qui la tiendrai sur les fontes ! Émile, trois autres bouteilles, à mon compte, en guise de dragées.

Nini se hissa sur la banquette, appela Delphine devant elle, trempa ses doigts dans une coupe pour l'asperger de champagne. Les filles et les militaires étaient debout, le verre haut, solennellement.

— Attendez !… Vous voulez bien que maman et Émile trinquent avec nous ?

Le garçon alla chercher la matrone ; ils revinrent ensemble, ménage ignoble, lui blond et maigre, elle énorme et grise, apportant à la communauté les deux tiers des cent ans qu'ils additionnaient.

On fraternisait lorsqu'un coup de poing secoua la porte.

— Bon ! la rousse, dit Nini, qui, sans peur ni hâte, s'en fut ouvrir. Ensuite, elle parlementa deux minutes, sans qu'on sût avec qui ; puis :

— Entrez donc… l'affaire d'un moment… allons !…

À la fin, deux agents parurent, paisibles, manchots.

— Ces messieurs goûteront aux dragées du baptême.

On emplit deux coupes qu'ils vidèrent avec bonhomie ; après quoi ils se retirèrent, de leur pas de ronde, reconduits par la patronne qui se recommandait à eux.



— Soyez tranquilles, promit un des agents

— Soyez tranquille, promit un des agents ; nous ne nous éloignons pas, afin de pouvoir vous avertir *en cas*…

Dès qu'ils furent partis, on tira de son ombre l'homme au violon et les danses commencèrent. Librement, s'épanchaient les joies de la maison de tolérance, du bal public et

du restaurant de nuit. Ivres, les couples vacillaient, achevaient une valse sur les banquettes, dans le débraillement et le malaise d'une fin d'orgie et de tournoiement. L'Allemande ne cessait de s'empiffrer, reprenait de la bière, puis, affalée sur une table, y digérait, jusqu'à ce que Devouge vînt la réclamer pour une polka.

Favières pressait Camille entêtée dans son refus ; tandis que le marchef, entre deux danses, parlait bas à Nini qui le rembarrait :

— Non, pas ici… je n'ai rien… Emmenez-la chez elle, si elle y consent… D'ailleurs, vous voyez bien qu'elle a sa fleur rouge dans les cheveux… Demandez-lui pourquoi…

Mais l'autre s'entêtait, trébuchant : « Oui… m'est égal… » Alors, elle l'abandonna, partit aux bras de son brigfour, perdue dans sa large poitrine, comme un petit chien dans une poche de paletot.

Égarée, malade, Delphine avait échoué entre l'Anglaise et Tétrelle qui lui prodiguaient des soins… Au seuil de l'office enfin, l'un sur l'autre appuyés, battant la mesure en souriant, Émile et la mère de Madame, célébraient en sourdine la fructueuse desquamation de ces gourmes.

Un nouveau coup frappé à la porte interrompit la sauterie. Mais, cette fois, penchée sur la rue, Nini cria :

— Ah ! pas de mendiante ! Je ne fais plus l'aumône à cette heure-ci.

On insistait ; le nom de Delphine fut prononcé.

— Ah !… si vous êtes sa mère, c'est différent ; entrez, ma brave femme.

Généreuse s'était glissée dans la brasserie, timidement, d'abord, aveuglée… Elle se trouva tout à coup entre sa fille et Favières, lequel livrait à Camille un suprême et furieux assaut.

Cette rencontre ne parut pas offusquer la Couturier ; elle redressait Delphine, la réconfortait :

— J'étais inquiète… tu ne sais donc pas qu'il est deux heures ?

Deux heures ! les sous-officiers s'exclamèrent :

— Ah ! mais, il est temps de partir, surtout si l'on veut faire un bout de conduite à ces dames. Ils rectifièrent leur tenue et bouclèrent leur ceinturon, pendant que les filles s'habillaient entre elles.

Une minute, Généreuse et Favières restèrent isolés, en face l'un de l'autre.

— Il y a longtemps qu'on ne s'était vu, dit le fourrier embarrassé.

Elle répondit :

— Oui, n'est-ce pas !

Il reprit :

— Tu n'as rien de nouveau ?

Mais Camille, peut-être instruite déjà de leurs anciennes relations, entendit le tutoiement et, décidée, méchamment, vint prendre le bras du Parisien et l'entraîna dehors en criant :

— Tu sais que tu m'accompagnes, toi…

Les couples furent longs à s'écouler. Un des cuirassiers ayant, avec ses éperons, accroché la robe de l'Allemande, celle-ci, furieuse, injuriait la cavalerie, l'armée, la France, avec des mots de son pays.

Enfin, tout le monde fut sur le trottoir. Au coin de l'avenue, rigides esclaves du devoir, les deux agents veillaient… Nini les remercia, les congédia d'un geste.

Le marchef s'en allait avec Alice, le maréchal des logis avec Rita ; Devouge s'attelait à Pomponnette, vociférant ; Favières cédait à Camille…

Tétrelle, le dernier, emmena Delphine, pressa le pas, laissant, derrière soi, vaquer Généreuse alanguie devant la taciturne consécution des avenues.

Le lendemain, en revenant de la brasserie :

— Veux-tu savoir ce que m'a coûté la petite fête d'hier ? dit Tétrelle à son fourrier. Soixante-dix francs… Tu penses qu'il va falloir arrêter les frais.

Il retourna *à la Tonkinoise* tous les soirs néanmoins, car la garnison de Paris, dure à tous, était douce aux comptables, exempts de service de place.

Les sergents, les caporaux et les soldats, au bout d'une quinzaine de jours commençaient à regretter leur bénévole province, les rares piquets, les petits postes de la police, de la prison et du fort Saint-Jean, un défilé des gardes tel que le tour d'une compagnie ne revenait guère que tous les vingt jours.

À Paris, l'extrême réduction des effectifs, par suite du départ de la classe et des permissionnaires, amenait le régiment tout entier à fournir, deux fois par semaine, le service à

la Banque, à la Place, à la Chambre, dans les Ministères, sans préjudice des piquets de courses, d'enterrement, des promenades au stand de Clichy ou au polygone de Vincennes.

En outre, ces gardes qu'une nuit sur la planche rendait partout redoutables, se compliquaient, à Paris, d'une surveillance étroite n'autorisant pas le moindre relâchement.

L'œil de la Place, ouvert sur les postes, assurant l'observation rigoureuse des consignes, reportait l'esprit du soldat à ces hospitalières guérites de la prison du Havre, dans lesquelles on dormait si bien, assis, sac à terre, avant et après le passage des rondes à heure fixe. Les sous-officiers, eux non plus, n'avaient pas retrouvé la quiète oisiveté de ces vingt-quatre heures autour d'un poêle congestionnant, avec les distractions : les cartes, la collation, le papotage du vieux portier dont la fille infirme et sans âge, cultivait, en bordure, d'étranges plantes poussées, comme des sœurs de lait, entre les pavés de la cour, parmi les descentes de voiture cellulaire et les corvées de prisonniers, sous le regard germinateur du gardien-chef.

— Encore quatre jours de consigne ! disait Devouge. Je ne descends plus de garde sans être salé. Quand je ne couche pas dans les coffres à puces, je suis bouclé… Tiens, j'ai les bras tatoués, des durillons aux épaules et des toiles d'araignées dans les narines… Ça ne peut pas durer. Ce sont les hommes aussi qu'il faut plaindre ; ils vivent entre deux vermines : celle des postes et celle de la caserne… Les chambres sont pleines de rats ; ces sales bêtes font un boucan du diable, toute la nuit… Ils ont encore mangé une capote, hier…

— Et Kuhn a porté deux jours de salle de police à son propriétaire : « Négligence dans l'entretien de ses effets. » Il

est vrai qu'au lieu de les plier réglementairement sur la planche, ils les entassent sur leur lit, pour avoir moins froid. On n'a pas encore distribué les demi-couvertures, et le charbon, quand ils sont forcés d'allumer le poêle, pour se sécher, en rentrant de l'exercice, les chauffe un jour sur quatre… Quelquefois, ils se cotisent pour acheter du combustible ; mais les autres compagnies viennent le leur voler.

— En revanche, continuait Devouge, dans les postes on étouffe. Les hommes feraient là, pour quatre ou cinq jours, provision de chaleur, si la prochaine faction ne la leur dérobait encore. As-tu remarqué que les soldats entrent généralement à l'infirmerie quarante-huit heures après leur dernière garde ? Rien d'étonnant… si tu les voyais, groupés, une douzaine, la tête entre les jambes, autour d'un poêle incandescent, dans un poste grand comme un mouchoir de poche. La nuit, ils s'endorment là, y cuisent jusqu'à l'asphyxie. L'heure de relever les sentinelles sonne ; ils vont se réveiller ou reprendre leur somme, debout en plein vent… Deux heures de douche glacée, en sortant du bain de vapeur !… Les officiers de ronde ? Tu crois que cela les préoccupe ?… Ils regardent si l'on a la brosse à graisse dans le sac et le nombre de clous réglementaires sous les godillots… J'ai quatre jours parce qu'un de mes hommes a oublié qu'on se boutonne à gauche dans la seconde quinzaine du mois.

— Essaye donc de trouver un emploi quelque part.

— Oui. Le sergent de la commission des ordinaires n'est désigné que pour trois mois. Je tâcherai de remplacer le titulaire actuel. Ah ! tu as de la chance, toi, d'aller chez tes vieux quand tu veux !…

Les vieux, c'étaient les parents.

Aussi bien Favières, après les assauts de l'installation et en attendant l'arrivée des recrues, profitait de tous les loisirs que lui laissait le bureau pour aller, à Plaisance, se lessiver dans la javelle familiale. Tétrelle se montrait conciliant, d'autant que son fourrier expédiait toute la besogne.

— Pendant qu'il est à la brasserie, je suis tranquille, se disait Favières.

Un service qu'il rendit à son sergent-major raffermit encore cette heureuse camaraderie.

Un matin, des hommes de corvée venaient de décharger des sacs de pain et de biscuit, puis la viande de conserve dont on faisait, par mois, trois distributions, lorsque Tétrelle, resté seul avec le fourrier, l'interpella.

— Comment procèdes-tu quant à la conserve ?

— Je donne à la cantine les rations des sous-officiers et au cuisinier celles de la troupe.

— Tu ne pourrais pas mettre de côté… une boîte… de temps en temps ?

— Si… C'est pour toi ?

— Voilà : Généreuse est toujours sans place ; alors elle vit à la crémerie pour une douzaine de sous par jour… C'est Delphine qui les lui donne ; elle paye aussi sa chambre… Quand je dis Delphine… elle ne gagne pas encore assez pour se passer de moi… S'il était possible de faire parvenir à la vieille, à l'occasion, un pain, une boîte de viande… ce serait une économie pour moi, comprends-tu ?

— Oui… mais il y a du danger…

— Aucun. On jetterait ça à Généreuse, par la fenêtre, le soir… J'en parlerai à Delphine, hein ?

Favières eut, un instant, la pensée de résister ou, du moins, de décliner toute participation à cette aumône, que le fait d'en fournir la nature rendait assez compromettante pour lui déjà, sans qu'il trempât encore dans l'envoi. Mais il n'osa pas, sentit l'infamie d'un complet abandon dans la détresse où gisait son ancienne maîtresse. Quand, donc, le lendemain, Tétrelle lui annonça que Généreuse viendrait, vers six heures et demie, flâner sur l'avenue, Favières promit d'être aux aguets.

Les sergents dînant à cinq heures, à six heures moins un quart, en effet, il s'établissait à sa croisée.

Octobre venait de finir magnifiquement, dans le vieil or des splendeurs automnales. Au ciel métallique, des moires effiloquées se teignaient d'incarnat, délicatement ondées, comme frissonnantes, avant de s'enfoncer dans l'alcôve crépusculaire. Des arbres malades les feuilles tombaient silencieusement, ainsi que des croûtes érugineuses ; et l'on apercevait maintenant, de l'autre côté de l'avenue, à travers le treillis des petites branches, des chantiers encombrés, désolant la perspective. À droite, vers le Champ de Mars, des velléités commerciales étaient attestées par deux ou trois boutiques, l'éternelle blanchisserie et l'inévitable débitant d'encoignure ; de même qu'à gauche s'accolaient, au tournant de l'avenue, une bibine et le Gros Numéro où la *Fille Élisa* avait été pensionnaire. Ce que Favières ne retrouvait pas, par exemple, après M. de Goncourt, c'étaient le brocanteur d'effets militaires et le bazar tenu par un invalide. Mais il n'y avait pas jusqu'à la physionomie même du quartier qui ne se fût modifiée, tout, depuis dix-huit ans, concourant au dé-

nuement de cet endroit, propre, triste et nu, misérable sans l'originalité de certaines misères. Avec la prestigieuse garde, ancienne locataire de l'École, avaient disparu la gloire et sa défroque, encore vues par le romancier, celle-ci à la porte du bric-à-brac, l'autre au comptoir du bazar ou sur les banquettes de la Tolérance… Et le quartier les pleurait, bicoques ruinées, hôtels sans propriétaires, marchands de souliers et de ferraille renonçant à remplacer les sordides et triomphales hardes, car la France économe de victoires et d'argent, déshabille sa jeune armée quand elle la libère, comme une livrée unique sert à tous les domestiques qui se succèdent dans une maison. Il semblait que la Prostitution elle-même eût déchu, rapetissât son numéro à la hauteur des pousse-cailloux honteux et puérils, et que la fille perdît auprès d'eux les excuses de cœur encore possibles avec cette garde impériale héroïsée par la vertu philosophale d'une impérissable légende populaire.

L'invalide, certainement, était aussi d'un autre âge. À le voir, rare et fugace, errant au soleil, promenant autour de son hôtel l'incurable mélancolie d'un veuf ou bien, cul-de-jatte accroupi dans son chariot, rasant les murs, ainsi qu'un gros rat effaré, Favières songeait au vieux serviteur gardé, par charité, dans une maison pauvre, et qui gêne, comme un reste reprocheur des splendeurs mortes, et que personne ne supplée quand il s'en va…

La République, d'ailleurs, en réclamant depuis 1872 la radiation des deux cents débris qu'une élimination par décès ne décime pas assez vite ; la République en demandant la suppression de leur inutile asile, avoue implicitement l'intention de n'y plus rien recueillir et comprend que ces vestiges humains hurlent dans la consternation nationale, comme une plainte et un remords, l'ironique perpétuité d'une apothéose

stimulante… On exige d'eux qu'ils partent sans retard, et les voix de la tribune, exaspérées, les poussent dans la fosse ouverte : telle une fille, du lit où elle est vautrée, près de s'endormir, s'épuise à souffler une flamme qui ne veut pas s'éteindre !

« S'tt… S'tt… »

L'obscurité progressait, Favières eut quelque peine à reconnaître Généreuse semblable, sous les arbres, à un paquet de nuit tombé tout d'un coup.

Il lui jeta une boîte de conserve et un demi-pain, assez loin, afin de ne pas défoncer la toiture vitrée du mess des officiers.

La boîte dut rouler, car l'ombre fantomatique la poursuivit en trébuchant, chercha ensuite le pain, le ramassa, remercia vaguement, puis s'en alla dans les ténèbres épaissies.

Généreuse revint, à la même heure, deux fois par semaine. Favières était toujours là. Il eut, en effet, décembre échéant, quinze jours de servitude absolue. Il devait, d'abord, préparer la réception des jeunes soldats et s'occuper ensuite de leur incorporation. Pendant une huitaine, la caserne fut en rumeur, secoua l'engourdissement des périodes transitoires.

Les chambrées se meublaient ; les anciens, fort attentionnés, bourraient de paille les grandes enveloppes de toile, édifiaient des lits insidieux qu'on pouvait renverser en soufflant dessus. D'aucuns rapiéçaient de vieilles culottes n° 2, pour les revendre aux bleus ; tout le monde, comme à la veille de l'arrivée des réservistes, s'apprêtait à la curée…

Quand la victime fut annoncée, une odeur d'argent, de pauvre argent sorti des *caches* pour adoucir les premiers temps de corvée, d'argent sentant la terre et la sueur, la tendresse et l'épargne vigilante, se répandit dans les chambrées, les cours, les cantines… C'était la revanche du détroussement et des brimades. Mais, alors que les ruraux réservaient leurs seules rigueurs pour la bourse des recrues, les Parisiens, se rappelant surtout les vexations, les brutalités de la *bienvenue*, se promettaient à leur tour de s'égayer aux dépens des « pédezouilles ».

À Édeline le pompon ! Pas son pareil pour la rigolade. L'année précédente, bien qu'il n'eût aucun galon sur sa manche, pendant plus d'un mois les bleus, terrorisés par ses mystifications, ne l'appelaient que « Monsieur » avec respect, fascinés comme des pigeons par un reptile. Et ce n'était pas lui, cependant, qui les rançonnait, leur soutirait, sous prétexte d'initiation, de matriculage, de bienvenue au cuisinier, au tailleur, à la chambrée, les quelques francs réfugiés sur leur poitrine, dans les ceintures qu'ils portaient sous leur chemise, jusqu'en leurs souliers, ailleurs encore, à l'instar des détenus de maison centrale.

Cette année comme les précédentes, quand on n'espéra plus rien des bleus, quand on les eut pressurés, égorgés, moulus, quand ils eurent ramoné le gosier des anciens en divers lieux, les brimades commencèrent, en dépit des punitions promises aux tortionnaires.

Favières, le dernier samedi de décembre, prit la grande semaine consistant, pour le fourrier désigné, à se tenir à la disposition de l'adjudant également de semaine et à l'aider dans l'établissement des pièces, principalement de la situation générale, laquelle résume les situations journalières de

toutes les compagnies : mutations, demandes, punitions… C'était le travail de tous les matins, mais d'autres besognes retenaient le secrétaire assez avant dans la soirée, devant le lumignon de la salle des rapports.

Favières y pâlissait sur d'ingrats tracés, lorsque le profil simiesque d'Édeline apparut, circonspect, dans le cadre de la porte.

— Tu es seul ? Veux-tu voir quelque chose de drôle ? On a entraîné hier un bleu de la compagnie dans une maison du boulevard de Grenelle ; nous allons nous payer sa tête… Mets un bourgeron de troupe, si tu as peur d'être surpris avec nous, il y a déjà des sergents, des doubles et des cabos qui se sont déguisés pour assister à la séance.

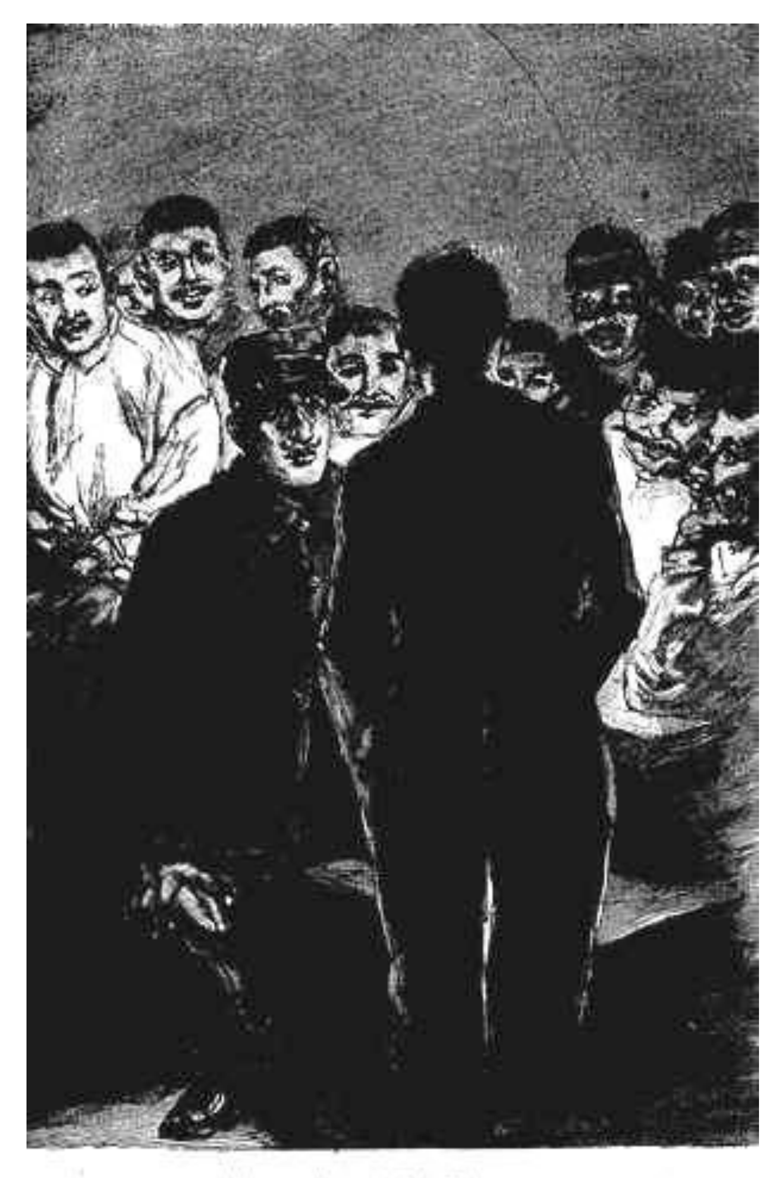
Quand Favières, vêtu d'une capote de corvée et coiffé d'un képi d'emprunt, entra dans la chambrée, une vingtaine d'hommes, parmi lesquels il reconnut les gradés travestis, entouraient la recrue ahurie, les yeux roulant dans une face inquiète, le corps fondu dans un uniforme trop large.

Un ancien l'assistait, lui témoignait un gros intérêt où l'autre, à travers son hébétude, semblait démêler vaguement le guet-apens, sans trouver la force de s'y soustraire.

— Quoi ! on t'a suivi, on t'a signalé au colonel qui envoie le major pour te visiter… On n'en meurt pas… C'est dans ton intérêt… Il aura vu bien vite si tu es malade ou non…

— Le major… le major…, annonça un complice. Alors tout le monde se rangea ; on cria : « Fixe ! » les têtes se découvrirent ; Édeline parut sous une pèlerine et un képi d'adjudant, prêtés par un tailleur qui les réparait.

Le vide s’était élargi autour du bleu, flageolant, pitoyable comme un chat échaudé. Auprès de lui, seul, l’ancien demeurait.



— Allons, montrez-moi votre affaire.

— C’est le garçon que je dois examiner… le nommé Bécu ?... demanda le Parisien avec un imperturbable aplomb que les rires dont la chambrée résonnait n’entamaient point. Allons, montrez-moi votre affaire…

Le jeune soldat restait coi ; Édeline reprit :

— Joignez les talons, levez la tête et montrez-moi votre affaire.

— Déboutonne-toi…, souffla l’ancien.

Il se décida enfin à se déculotter, lentement, honteusement, fuyant la clarté de la chandelle plantée dans une pomme de terre, sur la table. Mais Édeline l’empoigna, se pencha enfin sur « l’affaire », que l’autre tenait entre ses doigts anxieux et cherchait à voir par-dessus la tête du farceur.

— Il est fort heureux pour vous qu’on m’ait appelé, mon ami… Ça pouvait devenir très grave. Ah ! vous ne perdez pas de temps ! Vous ne pouviez donc pas attendre cinq ans ? Et votre argent, malheureux ? L’argent que votre père a gagné à la sueur de son front ? Voilà l’emploi que vous en faites !… C’est du propre ! Voyons, qu’est-ce qu’elle vous a pris, cette fille ?… Il n’est question que d’argent, bien entendu ; je sais ce qu’elle vous a pris, ensuite…

— Quarante sous…, balbutia la recrue.

— Quarante sous ! je me demande ce qu’elle a pu vous donner pour quarante sous !… C’est étonnant, ma parole ! de vouloir s’offrir ces distractions-là quand on ne peut pas y mettre le prix ! Vous êtes bien avancé… Racontez-moi ce qui s’est passé.

La chambrée se travailla pour contenir sa joie. On ne savait, en effet, lequel était le plus drôle, du bleu immobile présentant son cas à l’examen du faux major, ou d’Édeline, impassible, prêtant une oreille attentive et capable aux propos de sa victime.

— Vous dites ? Parlez plus haut… Sur le lit… Après… Recueillez-vous… Comment, c’est tout ?

— Je vous jure, monsieur le médecin… J'ai eu peur ; elle m'a laissé partir.

— Voilà qui simplifie beaucoup le traitement. Apportez-moi le dégras… par mesure de précaution.

Il trempa le bout d'un bâton dans la boîte à sardines contenant l'ingrédient, toucha légèrement l'affaire que le bleu ne lâchait point, puis :

— Maintenant, frottez-moi cela sous la pompe… à grande eau… dur et longtemps. Je reviendrai vous voir demain… Et j'espère qu'on ne vous retrouvera plus dans ces endroits où vous videz follement le vieux bas de laine de vos respectables parents… où vous déshonorez publiquement le nom de Bécu, qu'ils vous ont transmis sans tache… Allez vous laver…

Et il repoussa, d'un geste dégoûté, du geste de Kuhn passant une revue, le jeune soldat qui disparut, conspué, tandis que le Parisien, dépouillé de son déguisement, répondait aux félicitations :

— Non seulement je ne lui ai pas fait de mal, mais c'est salutaire. Je lui ai flanqué une frousse qui vaut toutes les leçons du capitaine.

Ce soir-là, Favières prolongea sa veille. Il avait obtenu des compagnies où le commandant signait la situation le matin seulement, qu'elles la lui communiquassent pour avancer sa besogne, et, les demandes transcrites, puis les mutations, il attaquait les punitions nécessitant toujours une rallonge, un *papillon* sur ces fleurs arbitraires dont il composait un bouquet offert, chaque matin, au colonel qui le flairait, en rectifiait l'harmonie, en subodorait les intentions, ne détachant une fleur que pour y mettre une queue – jamais pour la

rogner. « Huit jours, ordre du colonel, en augmentation… » C'est que la gerbe n'était pas assez grosse… « Punition changée en quatre jours de salle de police, ordre du colonel. » C'est que le parfum ne lui en était pas agréable.

Le lumignon fumait, balayait d'ombres sinistres les murs nus de la haute salle où les délégués des compagnies apportaient quotidiennement leur cueillette. Il était là, le colonel, à la place même qu'occupait Favières, à la gorge de l'éventail développé par les sergents-majors. L'extinction des feux avait sonné depuis longtemps, que le fourrier écrivait toujours, seul, dénombrant les jours de consigne, de salle de police et de prison, d'une plume alourdie, grinçant dans le silence, la lumière mourante et le froid de cette vaste morgue dont il était le greffier bousilleur. Encore un de « couché » sur la situation, comme on disait bien, étendu là par le caporal, le sous-off ou l'officier, pêchant, avec des engins perfectionnés suivant le grade, de fructueux délits dans l'eau saumâtre du règlement. Et qu'ils avaient de pauvres têtes de noyés, en effet, les malheureux qu'évoquait leur nom, précédé d'un matricule, jeté là avec la toilette succincte d'un adroit motif !

Favières, parfois, dormassait, la plume arrêtée… Puis réveillé en sursaut par le pas pesant et l'ombre fantastique, derrière les vitres, d'un homme en caleçon traversant la cour, il reprenait sa copie, s'hallucinait encore, diversement, à suivre, dans le vol rasant de ses pensées, la misère des actes et l'indignité des mobiles.

C'est dans une cuisine qu'il était maintenant, une immense cuisine où le *chef*, devant des fourneaux, enseignait à d'infimes et dociles gâte-sauce, l'Art d'accommoder les punitions. Il les écumait, d'une main agile, sur le chantonnant

pot-au-feu coutumier, jetait du sel, des épices dans la marmite où cuisaient, sur un feu doux, les filandres du respect hiérarchique… Mais c'est à côté surtout qu'il se distinguait, pratique gargotier, dans la confection du plat du jour avec les rogatons de la discipline. « Pour faire passer un homme au conseil, prenez un motif *arabe*, dépiautez-le, faites-le revenir dans les formules stéariques, touillez avec un grand sabre, puis laissez gratiner et servez ! »

Favières venant, le lendemain matin, compléter et collationner la situation générale, dut y rajouter cette punition : « Édeline, soldat de 2e classe, 8 jours de prison, ordre de M. Chapelin, capitaine : a renversé, pendant la nuit, le lit d'un jeune soldat, et a été cause que celui-ci, en tombant, s'est fracturé un bras. »

Il finissait de libeller le motif, quand Édeline, du seuil de la porte, réclama son attention. Déjà vêtu de la capote des hommes punis de prison, escorté par le caporal de garde agitant son trousseau de clefs, il attendait qu'on lui descendît son sac et son fusil pour commencer le « bal ».

— Mon vieux, je ne te vois pas blanc ! s'écria Favières.

Mais Édeline, tout de suite, protesta, avec un accent de sincérité non équivoque.

— Tu crois cela, toi ! De la rigolade et du battage, tant qu'on veut, mais le plumard en bascule, c'est bon pour les croquants qui n'ont pas l'esprit inventif… Quelqu'un a fait camper, cette nuit, le pétrousquin avec qui j'ai blagué hier… tu sais, le jeune puceau… Il s'est cassé le bras… c'est stupide et méchant… Le capitaine l'a interrogé, et ma moule a raconté tout le boniment de la visite du major… Alors Chapelin a dit : « Parbleu ! Je pensais justement qu'Édeline est

seul capable d'avoir monté un coup pareil ! » Je me suis défendu… Mais du moment que j'avoue la fumisterie, il m'est impossible, dit Chapelin, de décliner la responsabilité de l'accident… « Il y a évidemment corrélation… » Il m'a répété cela vingt fois, il était heureux d'avoir trouvé le mot dans le petit Larousse qui le suit partout… Et puis, est-ce que ce sacré bleu n'a pas prétendu me reconnaître ? Il dormait quand on l'a chahuté, il s'est réveillé sous sa fourniture alors que l'autre était déjà loin ; personne, dans la chambrée, ne peut apporter un témoignage décisif ; n'importe… Si le vrai coupable ne se dénonce pas, j'en ai pour trente jours, avec, surtout, le potin que va faire ce bras cassé.

Il ne se trompait pas. Le colonel augmenta la punition de sept jours et, à la fin de la semaine, elle revenait de la brigade grossie de quinze jours encore. En outre, le chef de corps, à l'ordre général provoqué par la répression des brimades, ajoutait une décision sur laquelle les Parisiens méditèrent.

« À l'expiration de sa punition, le soldat Édeline sera dirigé sur le dépôt. »

À la suite de cette affaire, le régiment trima pendant un mois. Marches, service en campagne, exercices dans les cours du matin au soir, inspections, le colonel se montra impitoyable. Avait-il reçu quelques coups de férule ministérielle bien appliqués ? La publicité donnée par les journaux à l'accident du soldat brimé permit de le supposer.

Depuis quelque temps, d'ailleurs, le 167e était fort éprouvé. Une série. Un autre soldat, sujet médiocre, mais réellement indisposé, se présentait huit jours consécutifs à la visite du médecin-major qui refusait de le reconnaître ma-

lade, d'abord, puis cessait même de l'examiner, sur la foi des rapports signalant l'homme comme un « fricoteur ». Son obstination lui attirait régulièrement quatre jours de salle de police.

— Nous verrons bien qui de nous deux se lassera le premier, disait le capitaine.

Ce fut le soldat. Un matin, ses compagnons de *boîte* le trouvèrent mort entre eux.

Le colonel avait étouffé l'affaire ; mais il jouait de malheur, à moins que le médecin-major ne fût un âne bâté et galonné, ce dont personne, d'ailleurs, ne doutait.

Deux soldats entrés à l'infirmerie, l'un pour un bobo au doigt, l'autre pour une de ces affections desquelles on dit au régiment « qu'elles tiennent chaud », tous deux allaient mourir à l'hôpital de la fièvre scarlatine. Enfin le caporal infirmier, lorsqu'on sut qu'il se soûlait abominablement avec l'alcool camphré de son armoire à médicaments, achevait d'édifier ceux qui conservaient quelque illusion sur la sécurité des pharmacies de caserne et la surveillance dont les entourent les bas droguistes et les rebouteurs à quatre galons.

Un in-folio ne suffirait pas, si l'on voulait établir la statistique de tous ceux qu'ont tués ou estropiés la médecine et la chirurgie militaires. Il y a le faiseur de héros comme il y a la faiseuse d'anges. C'est l'ennemi naturel de l'encombrement social, le fastueux marchand de mort subite. Il se fait la main, en temps de paix, et prélude, sur un kyste qu'il élargit en trouée d'obus, aux providentielles charcuteries des Grands Jours !

Janvier, cette année-là, fut particulièrement rigoureux. Les recrues, qu'on mettait au port d'arme dans les cours de l'école, sur le Champ de Mars ou sur l'esplanade des Invalides, gelaient sur pied devant un instructeur furibond qui allait de l'une à l'autre pour se réchauffer, réclamant l'immobilité, une position correcte, des pieds « un peu moins ouverts que l'équerre » et « la tête directe », dans les coups de vent, les pluies, le froid, les tuiles coalisées de la nature et du métier.

Au milieu de l'immense quadrilatère du Champ de Mars, ils apparaissaient diminués, chétifs, par îlots de dix à douze hommes ; ou bien le front d'une compagnie creusait un sillon alignant deux rangs de culottes rouges semblables à des betteraves monstrueuses que des éclairs de bêches traversaient.

Comme on ordonnait aux soldats de compter à haute voix les *temps* pour obtenir la cadence et l'uniformité des mouvements, de cette foule éparse et gesticulante, montaient un murmure confus, un jappement triste – et la petite vapeur qui flotte autour des bêtes en transpiration.

Si pitoyables que fussent les pauvres diables, ils étaient moins à plaindre, cependant, que les hommes du peloton de chasse, parmi lesquels se trouvait Édeline.

Le caporal de garde les rassemblait tous les matins à six heures, et chaque après-midi à une heure ; il les conduisait au poste où des hommes de corvée appartenant à leurs compagnies respectives leur apportaient le sac et le fusil qui leur étaient retirés après l'exercice de trois heures auquel ils étaient astreints deux fois par jour.

Du gradé qui les faisait manœuvrer dépendait alors la nature et la durée du supplice. Ils le voyaient venir, le sergent, en pénard, l'arme à la bretelle, les mains dans les poches, ruminant la *question* qu'il allait appliquer aux prisonniers, se pourléchant chattement avant de poser la patte sur ce paquet de souris. Il arrivait quelquefois pourtant qu'il fût bon garçon et, compatissant à leurs peines, fît succéder le pas accéléré au pas gymnastique et n'arrêtât pas son peloton pendant dix minutes au pied d'un mur, en plein hiver. Mais avec les rosses, presque toujours choisies par l'adjudant de semaine pour mener la danse, le *bal* prenait un autre aspect. C'était à la fois ingénieux et simple : en été, pas gymnastique au soleil ; en hiver, stations prolongées et maniement de l'arme en *décomposant les mouvements.* C'était atroce ; les larmes en venaient aux yeux des malheureux ainsi tenus en laisse par un gradé qui leur faisait exécuter tous les tours que comporte le dressage des chiens, dans un cirque.

Parmi les gradés le plus souvent commis à la surveillance des hommes punis, se distinguait un petit sergent imberbe, autoritaire, et cruel comme les faibles quand ils sont les maîtres. Rupert et Vaubourgeix lui réservaient volontiers cet emploi, parce que, dans sa main, le peloton de chasse pivotait ou se morfondait devant le mur blanc, selon que la température s'élevait ou qu'on cassait la glace dans la cour.

Il jouait avec les prisonniers, positivement, sans fatigue, car il ordonnait à peine un mouvement toutes les minutes, négligemment, du bout de ses lèvres minces qui coupaient le commandement, comme on fait mouche à dix pas.

Édeline, rencontrant un jour Favières, par hasard, aux latrines où l'accompagnait pompeusement un homme de garde, se rebellait.

— Tu n'imagines pas ce que nous endurons avec cet avorton ! Après une nuit sur la planche et la nourriture que tu sais, c'est réconfortant… Et je n'ai tiré que quinze jours… Ah ! ce pied-de-banc… on mordrait dedans !

À quelques jours de là, Favières, flânant à la fenêtre d'une chambrée, aperçut le peloton de chasse, composé de cinq hommes, manœuvrant dans la cour Bouzon.

— Pas de chance, Édeline, pensa le fourrier ; c'est encore sa bête noire qui conduit le bal.

Depuis une huitaine, une basse température sévissait ; les robinets avaient des barbes de glace ; Burel, armé d'une pelle, débloquait la cantine ; des neiges s'amoncelaient au ciel dépoli.

Entre les cinq hommes immobiles et le mur qu'ils avaient en face d'eux, le sergent circulait, le fusil transversal, quasi-songeur, afin de trouver prétexte à oublier les prisonniers dans la dernière position qu'il leur avait fait prendre. Il ne se hâtait pas de passer à un autre mouvement, commandait : « Arme sur l'épaule droite… Un… » s'écartait, avec l'air de chercher des mouches pour les attraper, revenait, jetait : « … deux… » repartait, s'arrêtait plus loin à considérer avec intérêt les lézardes du mur ou les cibles qu'on y avait tracées pour l'instruction du tireur… De temps en temps, il guignait ses gens, sachant fort bien qu'ils avaient la main brûlée par la plaque de couche ; mais il ne leur criait : « trois… » qu'au moment précis où, leur bras ankylosé, leurs doigts gourds et crevassés, allaient lâcher le fusil.

« Trois !… » Il leur souriait, avait l'air de dire : « Eh bien ! ça y est… vous l'avez sur l'épaule, votre arme, êtes-

vous contents ? » sournoisement, car la frigidité de l'horrible plaque mordait toujours la paume.

Vraiment, oui, il semblait en vouloir à Édeline ; il le supposait capable de tricher, « d'escamoter » l'arme, de lui voler un huitième de mouvement, une nuance…

À la fin, même, il se fâcha, prit le peloton à témoin qu'il n'y pouvait rien, qu'Édeline était cause de tout, qu'ils allaient payer pour lui ; il le regrettait, tant pis…

— Vous allez valser… ça lui apprendra…

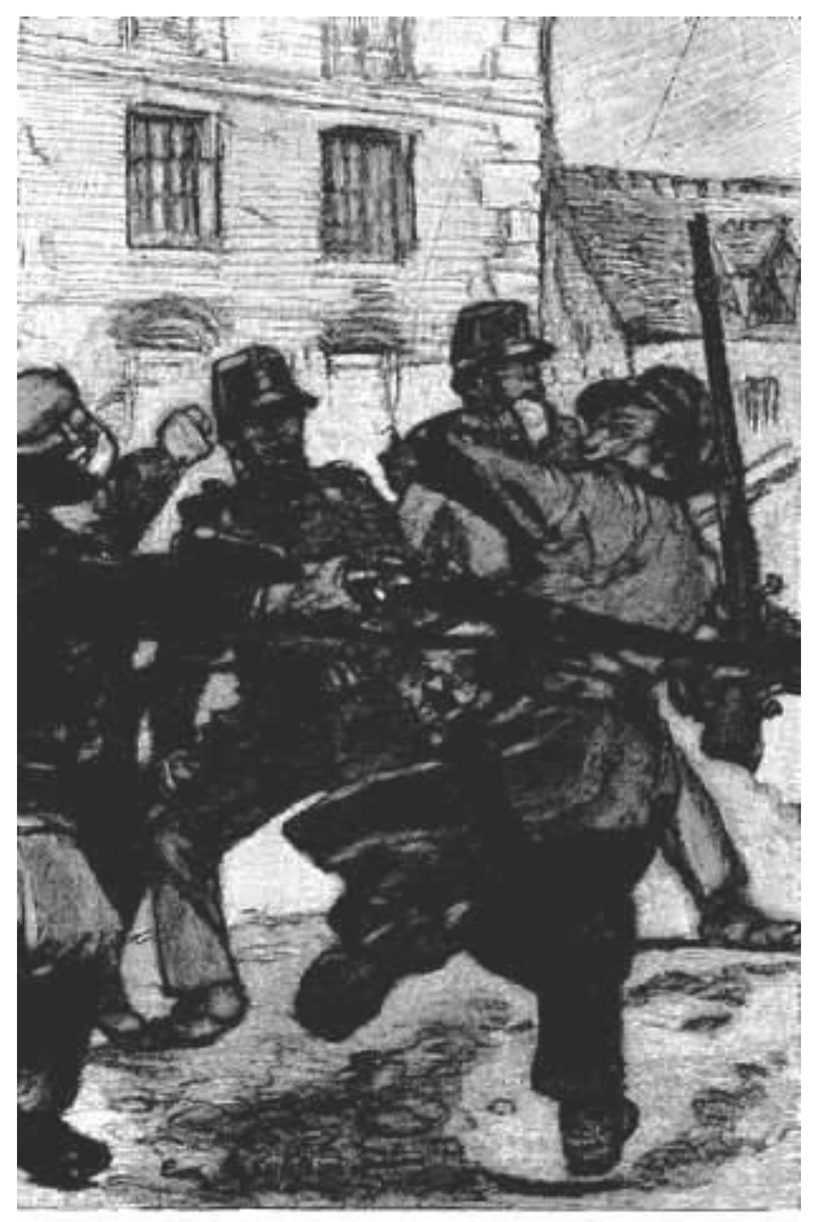
Et il commanda :

— Baïonnette… on !…

C'était la dernière phase de la *question*. Ah ! le gaillard connaissait son métier !

L'escrime à la baïonnette… position de la garde… les jarrets ployés, la main droite à la hanche, la main gauche soutenant le fusil… Il n'ignorait pas qu'il n'y a plus, après cela, qu'à tirer l'échelle ! Et il surveillait Édeline, l'encourageait, l'invitait à s'asseoir davantage… « Un pas en avant… un pas en arrière… demi-tour… valsez… eh ! hioup ! » Il passait légèrement sous les baïonnettes, comme un jongleur sous des sabres nus, avec des élégances dans le défi… Même, la griserie du dompteur s'emparant de lui, il saisissait le fusil, s'assurait de la solidité de l'homme sur ses jambes.

Depuis plus de cinq minutes, il les tenait ainsi, exténués, sous son regard, lorsque, passant devant Édeline, il empoigna son arme, ébranla le Parisien en le repoussant…



La baïonnette, lancée à toute volée, s'enfonçait dans le mur.

Mais ce fut comme un ressort à boudin trop comprimé – qui se détend… Le sergent sauta de côté pendant que la baïonnette, lancée à toute volée, s'enfonçait dans le mur, s'y brisait, entraînant Édeline sur qui l'on se précipitait aussitôt…

Favières descendit… Il y avait déjà cent personnes dans la cour ; des hommes de garde emmenaient en cellule le révolté, hagard, ivre, docile, avec des yeux fous pleurant des larmes d'enfant… Et il disait seulement :

— Je suis foutu… je suis foutu… je suis foutu…

Tétrelle rentrait. Tout de suite Favières, encore tremblant, sans salive, lui racontait la scène. Mais l'autre l'écouta à peine et gaiement :

— Tu sais, inutile maintenant d'approvisionner Généreuse. Elle a enfin une place, oui, oh ! très bonne… chez un marchand de vin de la rue Frémicourt.

# III

Dans les premiers jours de février, Kuhn fut appelé aux fonctions de capitaine adjudant-major. Avant même qu'on connût l'officier qui le remplaçait, la 3e compagnie débonda. Il était impossible, en effet, qu'on tombât plus mal. Le soir de son départ, les gradés se réunirent et vidèrent des saladiers de vin chaud ; Tétrelle et Favières se prirent à la taille et dansèrent ; les hommes, dans les chambrées, se cotisèrent pour allumer un *brûlot*.

Tétrelle avait des raisons particulières pour ne point regretter Kuhn. Son implacabilité, plus encore que la sévérité de son contrôle, déconseillait le *fourbi*. Il eût, sans hésitation, au moindre écart, à la plus légère irrégularité, réclamé la cassation du comptable, sinon sa comparution devant un conseil de guerre. La crainte qu'il inspirait à Tétrelle allait jusqu'à lui interdire le trafic des bons de tabac, lucratif avec les bleus qu'on frustrait régulièrement, les premiers mois.

Le nouveau capitaine rassura tout le monde. C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, l'air bon, brave et bête. Sorti des rangs, sergent-major en 1870, sous-lieutenant de 71 à 75, en Afrique où il avait encore « fait colonne » en 1881 et en 1882, comme lieutenant, le capitaine Montereau tirait le sobriquet de l'*Arbi*, que lui décernèrent immédiatement les soldats, du goût maniaque qu'il avait gardé pour les choses d'Algérie. Comme il était poli, n'entrait jamais sans frapper dans une chambre de sous-officiers et s'excusait quand il réveillait Tétrelle le matin, il eut la confiance des cadres pour la considération qu'il leur témoignait. Il ne sa-

vait rien de la comptabilité, signait la feuille de prêt sans la vérifier, se faisait lire la décision, expliquer les ordres, puis s'en allait « visiter les chambres ». Il quittait rarement le quartier avant d'avoir trouvé une oreille où verser un souvenir d'Afrique.

Ignorant et paterne, au demeurant, il avait le plomb du métier dans la cervelle et se regardait dans le soldat sans colère, plutôt avec plaisir même, au rebours des nombreux parvenus militaires que ce constant rappel d'origine exaspère.

Tétrelle et Favières se frottèrent les mains, le sergent-major risqua un doigt dans l'engrenage des opérations vénales. Trop jeune dans le grade, d'ailleurs, pour en bien connaître tous les avantages, finissant de manger ses six cents francs, il borna d'abord ses grugeries à l'*indélicatesse* simple, aux petits et bas trafics dont ses collègues étaient coutumiers. Mais quand Delphine changea de brasserie, il enfonça jusqu'aux épaules dans les lises du péculat.

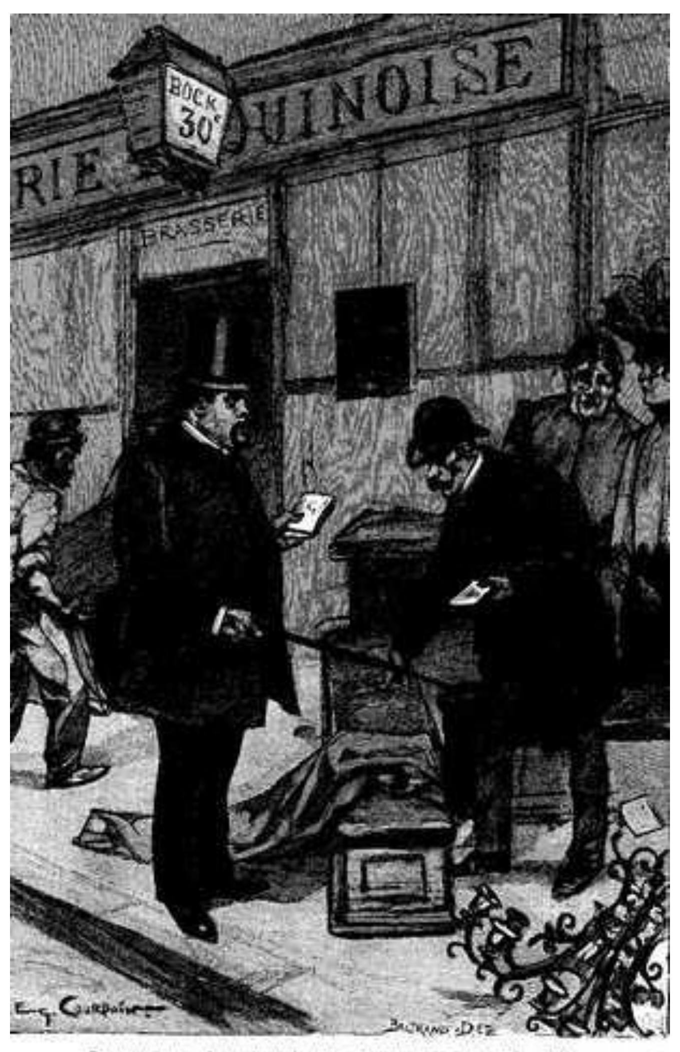
Depuis deux mois, l'établissement de Nini périclitait. Elle avait remplacé le brigadier-fourrier de cuirassiers par un maréchal des logis d'artillerie qui ne lui donnait pas un sou, mais, en revanche, la rossait intarissablement. Il y avait tous les jours des scènes où l'on se jetait des bocks à la tête, à moins qu'on ne les vidât jusqu'à rouler sous les tables. Le sous-off amenait des camarades que régalait Nini et celle-ci, presque rangée avec son dernier amant, s'était remise à boire, se tuait dans les chants, l'ivresse et les coups, sur le terrain de manœuvres où elle avait vécu. Le lendemain elle ne descendait pas à la brasserie, ou bien s'y montrait quelques minutes, spectrale, sans voix, sans geste, roulée dans des couvertures, sa chair blafarde, meurtrie de bleus,

semblable aux faux marbres de la boutique, médiocrement veinés par les peintres décorateurs.

— C’est embêtant, elle chasse le client, disait Rita.

Et toutes les filles l’approuvaient, le rire glacé sur les lèvres par ce fantôme de la Noce moribonde échappée de l’hôpital.

Un jour, vers midi, Delphine, dont c’était le tour de garde, venait à la brasserie comme d’habitude, deux heures environ avant les autres servantes, lorsqu’elle aperçut, de loin, sur le trottoir, des chaises, des banquettes, un lustre démonté… Des hommes en bras de chemise déménageaient aussi le comptoir…




Des messieurs, chapeau sur la tête, prenaient des notes. (Page 378.)

Elle se hâta ; des messieurs, le chapeau sur la tête, prenaient des notes, inventoriaient, cotaient des objets, avant qu'on les enlevât, sous l'œil aquatique de la mère à Nini.

Delphine s'approcha d'elle.

— Ah ! ne m'en parlez pas, ma petite… c'est la vente… Y a longtemps que je la prédictionnais ; on n'a pas voulu m'écouter… Encore heureux qu'elle ne soit pas là pour voir ça !… Quel coup pour elle ! J' vas tâcher qu'elle reste couchée… Quand les autres seront arrivées, vous monterez lui dire bonjour… pas toutes ensemble, par exemple elle se douterait… Une par une, comme si qu'elles se relayaient à la brasserie…

Delphine allait s'éloigner ; Nini parut… Elle avait poussé la porte, tout doucement ; elle fit quelques pas dans la salle en balayant le parquet avec la traîne des draps, des loques qui l'enveloppaient ; puis elle s'arrêta, regarda autour d'elle, comptant les vides, cherchant des souvenirs où des ordures et de la poussière s'amassaient ; retournant, par là, dans le passé, – route sans fin que des traces d'un passage de troupeau jalonnaient…

Au bout du voyage, elle battit l'air de sa main étendue, réclamant une chaise où s'appuyer, où s'asseoir, et elle murmura :

— Ah ! bien, j'ai mon paquet… plus la peine de se débattre… Nettoyée Nini !…

Elle mourut le lendemain soir. Alors les filles réunies : Rita, Alice l'Anglaise, Pomponnette, Camille, Delphine, se concertèrent.

— Faut pas qu'elle s'en aille comme un chien ; elle a toujours été gentille pour nous… Pareille chose peut pas avoir lieu… On fera une collecte dans les brasseries du quartier ; et puis, pourquoi qu'on ne demanderait pas quelque chose aux sous-officiers, les habitués… Ils ont eu du bon temps chez elle… Ça ne se refuse pas, ces services-là.

Ce fut convenu. Delphine allait rédiger, sous la dictée de ses amies, une adresse aux militaires. On en établirait trois ou quatre expéditions : une pour la ligne, dont se chargeait Tétrelle ; une pour les cuirassiers, réservée aux amants de Nini et de Rita ; la troisième enfin, qui circulerait par les soins du marchef d'artillerie dont répondait Alice.

« Les servantes de *la Tonkinoise* font appel au bon cœur de ceux de ces messieurs qui fréquentaient la brasserie. Ils n'hésiteront pas à apporter leur offrande sur le cercueil de cette pauvre Nini, afin qu'elle soit enterrée convenablement. De la part de ses camarades… »

Toutes voulurent signer, l'Allemande même qui, ne sachant pas écrire, écorcha le papier en traçant une croix.

Les listes revinrent le lendemain. Celle de la ligne était couverte d'inscriptions – comme un mur. Au-dessous de la dernière, une main ferme avait ajouté : « Nous lui avons assez foutu d'argent de son vivant. »

L'artillerie et la cavalerie, plus distinguées, renvoyèrent l'adresse illustrée de gravelures, transformée en carte transparente. En cul-de-lampe, une femme nue chevauchait un balai entre un bûcher et des nuages ; le reste était si énorme que les filles, scandalisées, se révoltèrent. « Ah ! c'est pas fini ; on se retrouvera ! »

Seuls, Tétrelle, le marchef et le cuirassier de Rita, donnèrent chacun quarante sous, pour complaire à leurs maîtresses. L'amant de Nini, lui, s'était contenté d'apposer son parafe sous la femme au balai.

Quand le corbillard partit de la brasserie, suivi par une vingtaine de filles, toute la cavalerie était aux fenêtres. Pas un képi ne se souleva. Les soldats étaient trop occupés à mettre des enseignes de brasserie sur le visage des femmes. À la bannière, on reconnaissait l'orphéon. Toutes les sociétés du quartier s'étaient fait représenter.

La palme du concours échut à une patronne monumentale, très ornée, fermant le cortège dans une voiture découverte où elle fluctuait, ainsi que de la colle dans un baquet quand passent, à proximité, des omnibus. De grands rires l'accompagnèrent. Une injure vola – qui huait ses écailles bijoutières.

— Que va faire Delphine ? demanda Favières à Tétrelle.

— Entrer à la *France armée*, avenue La Motte-Piquet, avec Alice l'Anglaise. Une amie précieuse, celle-là. Elle avait prévu la fin de *la Tonkinoise* et cherchait autre chose depuis un mois… Néanmoins, je suis ennuyé tout de même… On ne consent à prendre Delphine que si elle paye la location du costume.

— Comment, elles ont un costume ? Depuis quand ?

— Je ne sais pas… C'est cinquante francs… En outre, il faut encore payer d'avance la chambre.

— Quelle chambre ?

— Il y a un garni, à côté de la brasserie. La patronne, qui en est propriétaire, n'emploie que les femmes qui logent chez

elle. Cinquante et trente, quatre-vingts. Je n'ai que soixante francs, pourrais-tu m'en prêter vingt ?

— Impossible, dit Favières ; je suis moi-même à sec.

— Il faut pourtant que je les trouve.

Et Tétrelle s'absorba dans l'étude du livret d'ordinaire, sous couleur d'arrêter le dernier prêt.

— C'est étonnant, pensait Favières ; je n'ai jamais vu de costume aux filles de la *France armée ;* je suis sûr qu'on se moque de lui.

Il ne se trompait pas. La patronne de l'établissement, ancienne gantière de passages, laquelle vivait avec un bookmaker, faisait de sa brasserie une maison de rapport et de l'exploitation de son personnel une règle rigoureusement appliquée. Le travestissement qu'abandonnaient les servantes parce qu'il ne les protégeait pas suffisamment contre les courants d'air, M^me^ Eugène exigeait qu'elles le reprissent pendant une huitaine lorsqu'une nouvelle recrue était attendue. À celle-ci on pouvait alors imposer la location d'un costume qu'elle portait une semaine à peine et qui valait bien vingt francs. Quand elle s'apercevait de la supercherie il était trop tard et l'*inviteuse* à qui l'on assignait d'ailleurs la plus mauvaise place, près de la porte, s'estimait trop heureuse de troquer son court vêtement de parade contre une robe à la fois montante et descendante, dût le commerce en pâtir.

La brasserie, qui n'occupait que cinq femmes avant la fermeture de la boîte à Nini, leur adjoignit volontiers Alice et Delphine espérant, par elles, avoir la clientèle de militaires que possédait l'établissement tombé. La *France armée*, en effet, mentait à son enseigne, plutôt civile et fréquentée uniquement presque par les postiers et les télégraphistes.

Des cartouches divulguaient l'inimaginable existence de jardins avec bosquets et balançoires, réminiscences de banlieue dont on retrouvait encore la promesse à la devanture de certains hôtels borgnes de l'équivoque rue Valadon.

Extérieurement, avec son économique ceinture d'andrinople pareille au costume médiaire des servantes, la brasserie, sans verrière ni lanterne ouvrée, n'avait rien qui rappelât les établissements similaires du centre et de Montmartre. À l'intérieur, meublée d'un piano et d'un billard sans âge, frères sordides que foulaient honteusement les derrières en quête de sièges, la grande salle, haute, nue et malpropre, sentait la faillite, le transitoire des locations successives, l'abandon d'une continuelle fin de bail.

Dans un coin qu'ils s'étaient réservé, au fond, les postiers éternisaient un rams avec les filles, déjà retournées à leurs misérables robes noires élimées au coude, au sein, sous les bras. Elles avaient toutes une chair de fruit qui commence à blettir, une indéfinissable jeunesse figée, l'âge déconcertant d'une de ces têtes mi-partie de blanc et de noir, qu'exposent les coiffeurs, pour inciter à la miraculeuse restauration des tignasses éprouvées.

La patronne avait eu tort de faire fond sur les militaires.

Tétrelle et l'amant d'Alice amenèrent bien quelques amis, mais l'accueil que ceux-ci reçurent des filles ne les encouragea pas à revenir. Le rôle joué par les sous-officiers, à la mort de Nini, ne plaidait pas en leur faveur. Les servantes, pour se ménager les bonnes grâces de Mme Eugène, ne rebutaient pas absolument le client, mais gardaient une défiance, une rancune sourde qui les jetait aux bras des civils, ostensiblement. Elles n'avaient d'indulgence que pour Tétrelle, présent tous les soirs, venant à la brasserie comme un somnam-

bule, s'asseyant en face de Delphine, la jugulant de questions, criblant ensuite les réponses, en des silences d'un quart d'heure. On avait fini par ne plus s'occuper d'eux ; les filles, en passant, serraient la main au sergent-major, lui soutiraient une cigarette, puis s'éloignaient, laissant les deux amants seuls devant leurs consommations…

Dans ce garçon vidant négligemment son porte-monnaie, Favières ne reconnaissait plus le Tétrelle d'autrefois, cherchant l'argent, au tâter, dans ses poches ou entre ses jambes, sous la table. Il n'avait d'yeux maintenant que pour Delphine, des yeux despotiques qui la confessaient, la vrillaient, poursuivaient sa pensée dans les méandres de l'élaboration.

Sa joie était, le matin, quand, sous un prétexte quelconque, il réussissait à sortir du quartier avant le rapport, d'aller la surprendre dans son sommeil, son lourd sommeil de fille tard couchée. Une double clef lui permettait de pénétrer dans la chambre sans réveiller Delphine… Il s'approchait du lit, mais ne s'attardait pas là, se retournait, scrutait le dénuement de cette existence avec des regards minutieux précédant les mains plus brutales qui exploraient le placard, les tiroirs, les poches d'abord introuvables dans la complication des plis et le désordre du linge. À quelles fins tendait cette perquisition ? Il ne savait exactement… De même qu'il saisissait sa pensée avant qu'elle s'exprimât, il allait au devant d'une trahison possible, demandait à des indices immatériels le soupçon d'une piste… Mais c'était une première visite. Il revenait après le rapport. Et souvent alors, il se collait au long d'elle, se donnait l'illusion d'une nuit passée là, rentrait à la caserne ensuite, bouleversé, apportait à table l'odeur du lit dont il sortait, se nourrissait de cela au point d'en oublier le boire et le manger réels et de remonter

dans sa chambre en grignotant uniquement les biscuits du dessert.

— Vous n'êtes pas malade, sergent-major ? lui disait quelquefois Montereau, frappé de son émaciation et de sa lividité.

— Non, mon capitaine.

— Si vous vous sentez fatigué, reposez-vous.

Il abandonnait tout le travail à Favières, tenu, d'ailleurs, en haute estime par son commandant de compagnie dont il était le secrétaire infiniment précieux. Il arrivait, en effet, que Montereau fut obligé d'établir, personnellement, un rapport. Il s'asseyait en face du fourrier, son sabre entre les jambes, les yeux au plafond, l'inspiration rétive ; puis tout à coup :

— Tenez, dictez-moi donc… J'irai plus vite.

De temps en temps il s'arrêtait, s'ébrouait devant un mot :

— Un *r*, deux *p*, hein ?

— Pardon, mon capitaine : un *p*, deux *r*.

— C'est bien ce que je pensais : merci. Continuez.

— C'était, pour les comptables, la compagnie idéale et jamais le Parisien, ayant la chance d'y passer ses derniers mois de service, n'eût songé à la quitter, si les trafics de Tétrelle n'avaient laissé un sillage dans lequel il pouvait devenir dangereux de se trouver. Mais les inquiétudes de Favières firent trêve devant un danger immédiat autrement perturbateur.

À la fin de l'hiver, Favières avait été désigné pour remplir les fonctions de fourrier de place, lesquelles consistent à se rendre, tous les matins, au gouvernement militaire de Paris, pour y prendre les ordres. Il rentra, un jour, vers midi, très pâle, et, jetant son cahier sur la table, s'assit lourdement à côté de Tétrelle en disant :



s'assit lourdement à côté de Tétrelle en murmurant : — Ah! bien, nous sommes propres!

— Ah ! bien, nous sommes propres !…

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Il y a eu, rue Valadon, une rixe entre soldats et civils, – dans l'hôtel, dans la chambre même habitée par Généreuse. Un caporal du 170$^{e}$, caserné à Babylone, un nommé

Sibire ou Sébire, fréquentait, depuis une quinzaine, la femme ou l'une des femmes qui ont succédé à Généreuse… Attaqué par l'ancien amant de la fille et des rôdeurs racolés, ce Sébire, un caporal, a dégainé, a blessé un individu… La police est venue, a arrêté tout le monde et, faisant une descente dans l'hôtel, a découvert au fond d'une armoire des boîtes de conserves que le commissaire a renvoyées à la caserne, en même temps que le caporal. On l'a mis tout de suite en cellule sous l'inculpation de détournement. Mais il proteste de son innocence… Une enquête est ouverte… Alors, comprends-tu ? La fille, compromise comme recéleuse, niera avec énergie… Et si l'on s'avise de rechercher les précédentes locataires de sa chambre, si l'on remonte jusqu'à Généreuse, nous sommes pincés ; car, pour moi, il n'y a pas de doute possible : les boîtes trouvées chez cette femme sont celles des nôtres qui n'ont pas été consommées.

— C'est mon avis, dit Tétrelle. Quelle sale histoire ! Comment l'as-tu apprise ?

— Par le fourrier du 170e ; nous allons ensemble place Vendôme. Il m'a raconté cela en route… Il me tiendra au courant. C'est égal, j'ai peur pour nous. Une seule chose devrait nous rassurer… et c'est embêtant de compter là-dessus… Ce caporal était justement chef d'ordinaire… C'est, jusqu'ici, la preuve la plus certaine de culpabilité relevée contre lui… Il lui était plus facile qu'à tout autre, suppose-t-on, de prélever sur les distributions la part qu'il destinait à sa maîtresse.

— Une chose encore peut *te* sauver, reprit Tétrelle. La conviction qu'ont fournie contre ce garçon les attributions qu'il avait dans sa compagnie, entraînera sans doute le relâchement, sinon l'abandon de l'enquête.

Inconsciemment, avec un égal cynisme, ils discutaient leurs chances de salut, se déchargeaient du délit sur ce providentiel bouc émissaire. Puisqu'un concours de circonstances qu'ils n'avaient même pas souhaité leur promettait l'impunité, ils eussent été simples en n'en profitant pas, quelle que fût l'infamie de l'échappatoire. Il n'y eut pas de tempête sous le crâne de Favières, et, chez Tétrelle, le soin qu'il prenait de ramener à la deuxième personne les appréhensions dont le langage du fourrier admettait l'indivision, ce soin attestait un redoublement d'irresponsabilité.

— C'est le conseil de guerre pour ce garçon-là, dit pourtant le Parisien.

— Bah ! on n'est pas toujours condamné ; il s'en tirera.

Un silence.

— C'est vrai qu'on ne m'a jamais vu rue Valadon, continua Favières, revenant quand même à la situation que lui créerait l'incrimination de Généreuse. On n'y a jamais rencontré que toi, en somme.

Du coup, Tétrelle verdit, troublé par la justesse de l'observation. Mais se remettant aussitôt :

— Une seule chose est à craindre… Si Généreuse, pour se venger de tes infidélités, te dénonçait, on la croirait sur parole, d'autant qu'elle serait vite reconnue.

Ce fut au tour de Favières d'être perplexe. Il insinua qu'on pourrait, quant aux intentions de Généreuse, le cas échéant, pressentir Delphine.

— Impossible, déclara Tétrelle. Elles sont brouillées… Mais, comme la moindre indiscrétion nous perdrait, je recommanderai à la petite d'être fort réservée si l'on parle de

l'affaire des boîtes devant elle… Maintenant, je te conseillerais d'aller voir Généreuse, au besoin même de simuler un rapprochement, enfin de savoir ce qu'on doit attendre d'elle, si elle est interrogée.

— La démarche est peut-être imprudente. C'est un dilemme. Ou bien je me tiens coi et elle est capable de bavarder par maladresse, rancune ;… ou bien, en me montrant avec elle, j'accrédite toutes les conjectures. C'est bien embarrassant.

Les jours suivants, il rapporta des nouvelles. Les dénégations formelles et concordantes du caporal et de sa maîtresse ; la nullité des témoignages et des recherches tendant à établir la soustraction ; le fait seul d'être chef d'ordinaire et de vivre avec une fille dénuée de tout, ne constituant pas, contre l'homme, une charge suffisante, les pouvoirs militaires allaient, de concert avec l'autorité civile, poursuivre l'enquête.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Tétrelle.

— Voir Généreuse ; il n'y a plus à hésiter, parbleu !

Toutefois, pour ne point donner à cette visite des allures de consultation dont on pût ensuite arguer contre lui, Favières jugea utile de se faire accompagner par quelques camarades, sous prétexte d'excursion dans les « boîtes » du quartier. L'ignorance de l'endroit précis où se trouvait la Couturier, en les forçant à entrer vraisemblablement dans plusieurs débits, écartait la préméditation et prêtait à sa combinaison un caractère de plausibilité convenable.

« Rue Frémicourt » ; il n'avait pas d'autre renseignement.

C'était la première fois qu'il allait, le soir, flâner dans Grenelle. Habituellement, en sortant de la caserne, il inclinait à gauche, vers le Gros-Caillou, ou bien, capté par la famille, s'évadait en gagnant les boulevards des Invalides et du Montparnasse, par la rue d'Estrées ou l'avenue de Saxe.

Possédant, en sa qualité de Parisien, des connaissances topographiques fort bornées, accrochant le puéril orgueil de son origine à des illusions de clocher, dans l'acception centrale du mot, Favières, aux premiers temps de son installation à l'École militaire, *découvrait*, alentour, des quartiers sur lesquels il n'avait que de traditionnelles prénotions.

C'est ainsi qu'il se rappelait sa surprise et son hésitation, certain soir, le surlendemain de l'arrivée du régiment à Paris. Pendant cinq minutes, il avait cherché l'entrée principale de la caserne, délibéré aux croisées de larges voies qui semblaient recevoir, du parrainage posthume d'illustres hommes de guerre, quelque chose de leur grandeur inane et désolée. À partir de l'église Saint-François-Xavier, c'était le désert des avenues, comme une zone de protection perpétuant, autour des bâtiments militaires, la quarantaine sanitaire dont ils sont frappés. Un bureau de poste, une pharmacie, étaient les suprêmes refuges où le regard se repérait avant d'osciller entre les six étages, parfaitement alignés, de maisons à rez-de-chaussée, muettes et froides, lesquelles faisaient songer, dans une ville nouvelle, à des reconstructions qu'habitent les ombres de l'ancienne.

On s'hallucinait à sonder devant soi ces profondes trouées affectées au passage des troupeaux sans doute, car nul n'imaginait qu'elles pussent ne pas aboutir à des abattoirs ou à une caserne. Et l'on rencontrait, en effet, ces deux

temples de la boucherie, à la base du triangle rectangle dont le dôme des Invalides présentait le sommet.

Du coup, l'énigme de ce quartier se laissait pénétrer : or et sang, c'était cela. Mais la lumière pleuvant du rutilant Hôtel sur l'École et sur l'Abattoir, n'en réchauffait pas les cours ni les dalles, et, sur les manches, les képis, les uniformes, éparpillait moins les damasquinures de l'apothéose que les déchets de l'épaillement.

Après avoir erré dans les avenues de Villars, de Breteuil, de Ségur, de Saxe, tristes comme une exhumation, Favières, apercevant une île de lumière et de vie y abordait. Il y avait là, rivant les flèches des cinq avenues déployées en éventail, un carrefour que deux bureaux d'omnibus, une station de fiacres, des mess, des cafés d'officiers, un réveil de commerce, rendaient à la circulation. Le soir, il s'allumait discrètement, brûlait comme un flambeau de veillée au chevet de l'École militaire, lit de milieu, entre Grenelle et le Gros-Caillou, lit de parade aussi, déroulant jusqu'à la Seine le drap mortuaire du Champ-de-Mars, glacé, rigide et sans plis.

Au delà, le deuil, le deuil silencieux de la province, seulement irrespecté par le pas attardé d'un permissionnaire ou d'une ordonnance en gilet d'écurie et casquette de cuir luisant.

Ces souvenirs de sa première sortie hantaient Favières, aujourd'hui, le prédisposaient à l'examen comparatif d'une physionomie de quartier présumée différente, quoique avec des similitudes imposées par le trait d'union militaire. La brasserie Européenne, qu'ils venaient de négliger à leur droite, établissait encore une sorte de ligne démarcative, de foire permanente où les trois communes : Grenelle, l'École militaire et le Gros-Caillou, se réunissaient ; mais place

Cambronne, passé le double et ladre square étendu, comme une carpette usée, à la descente des rues Frémicourt, Croix-Nivert et Cambronne, on avait, immédiatement, la vision d'un district inconnu.

Gardant de la province l'éclairage équivoque et le silence relatif, empruntant du faubourg l'aspect populaire, l'endroit n'offrait cependant ni la solitude de l'une ni le grouillement bruissant de l'autre. La vie de ces rues sordides et du boulevard mal famé se réduisait à une agitation d'ombres chinoises, derrière un transparent incertain. Des silhouettes sans sexe glissaient, lointaines, se poursuivaient, s'assemblaient, se croisaient, ou bien, une minute immobilisées, s'intercalaient dans les rangées d'arbres régulières. Il y en avait de comiques : silhouettes de cochers ou d'agents, détachées d'une station de fiacres proche ; et il y en avait de terribles, embusquées, surgissant tout à coup, progressant, vers un isolé bonasse qu'elles entraînaient, s'arrachaient, roulaient dans des vagues d'ombre et de convoitises. Les drames du *dégringolage*.

Parfois, un cri… Puis une diffusion de spectres, à travers les profondeurs complices.

Rue Croix-Nivert, rue Cambronne et rue Frémicourt surtout, le travail de la fourmilière était plus mystérieux encore. Dans le napperon de clarté étendu sur le trottoir par les portes entre-bâillées à la devanture close des débits, la pantomime se compliquait ; des gestes, des mi-corps penchés ébauchaient tour à tour un appel et une reconduite, se démenaient, attisaient d'invisibles et perpétuels conflits ; tandis que de grosses fourmis ménagères, rasant les murs, s'enfonçaient dans les allées obscures et béantes d'où semblait sortir toute la nuit dont la rue était pleine. De loin, cela

flottait sur le trottoir, comme des épaves sur l'eau ; mais à mesure que Favières et ses compagnons avançaient dans la rue Frémicourt, le jeu des bras, des mains, des têtes se précisait, et l'on comprenait enfin ce qu'attendaient les ombres naines et fluettes des énormes cynips qu'elles ventousaient.

Derrière ceux-ci, comme à la queue d'un chien, une chaudronnerie rebondissait sur le pavé.

À droite et à gauche, la chaîne des marchands de vins logeurs n'était rompue, à de rares intervalles, que par un brocanteur, une pharmacie, une blanchisserie, les seuls commerces que fît vivre la population, – les archivistes de ses annales.

Dans les boutiques encore ouvertes, mais que la saleté des vitres et l'économique lueur d'une chandelle distinguaient à peine des fermetures voisines, des gens dînaient sur les planches à repasser ; deux ou trois épiciers-herboristes exposaient des produits séculaires, à demi masqués par un fragment d'image d'Épinal moisie et picotée ; et les marchands de vins qui n'avaient point posé les volets, remplaçaient le gros numéro auxquels ils avaient droit par les chiffres solliciteurs avérant l'annonce des picolos, des cidres et des amers.

Ce qu'on voyait, par échappées, de la vie incluse dans ces bouges, devait exercer sur les désirs subalternes de la troupe une influence décisive. C'était, en effet, la cantine avec la danse et la femme, c'est-à-dire l'attraction suprême, le dernier confort ambitionné. Une musique sourde de petits Italiens, adossés contre une table, les jambes croisées, faisait tourner et sauter des êtres accolés, la casquette de rôdeur et le fichu de laine de la bonne apocryphe… Ils apparaissaient une minute, dans le cadre intérieur d'une porte sans battant,

puis d'un coup de reins brutalisant le plaisir et hâtant la possession, s'écoulaient vers les chambres de passe d'une arrière-boutique machinée.

Ailleurs, aux seuils déshérités, des veuves, s'abritant derrière un large écriteau : « *La maison n'est pas consignée à la troupe* », consommaient la double besogne quotidienne, le raccrochage au tricot, et s'abîmaient dans l'attente d'un coucheur adventice. Certains établissements enfin, en dépit des honnêtes promesses de l'enseigne, décelaient le coupe-gorge, érigeaient en rassurance l'impassibilité du municipal qui décorait l'entrée d'une *musette*, vers le milieu de la rue.

L'arrivée de Favières et des trois sous-officiers qui l'accompagnaient, dans les salles où ils se faufilaient, y soulevait plus d'étonnement que d'enthousiasme. Les filles flairaient le passant venu pour rigoler, non le gueux militaire à qui ses ressources interdisent l'agrément dans la débauche. Les quatre galonnés sentaient s'élever autour d'eux l'hostilité qui anime la prostituée de ces parages contre le vice frondeur et bien mis, une haine des hiérarchies la différenciant des pensionnaires de maison ; – souvenirs du stage qu'elle y fit, quelquefois, ou transvasement des rancunes du soldat expansif. Elle indiquait nettement au gradé qu'il s'était fourvoyé, le renvoyait aux servantes de brasserie, aux ouvrières du Gros-Caillou, revendiquant hautement, pour elle, l'emploi de gamelle, ni meilleure ni pire que celle dont l'ordinaire fait les frais, une pauvre gamelle sentant l'amour comme l'autre sent la viande et garantissant aux indigents de l'armée la portion d'assouvissement nécessaire à leur subsistance charnelle.

Chez tous ces marchands de vin, il y avait deux femmes. Quelquefois, derrière une simple cloison ou dans l'antre d'un

obscur cabinet de débarras, on apercevait le pied d'un lit-cage récemment foulé, une pyramide de tabourets, du linge et des hardes qui puaient la chambrée.

Favières, cependant, commençait à croire que Tétrelle s'était trompé ou bien que Généreuse avait quitté la rue Frémicourt. Ils avaient parcouru déjà une demi-douzaine de débits, et la curiosité des sous-officiers, amplement satisfaite, rendait improbable leur adhésion à la continuation des recherches.

— Encore un, se dit-il, et nous y renoncerons quant à présent.

Ils passèrent devant la musette, entrèrent à côté, à la *Corbeille fleurie*. Là comme ailleurs, l'endroit exigu encombré par le *zinc* n'était que l'antichambre d'une salle, plus vaste, carrée, meublée circulairement de tables, de tabourets paillés et, en son milieu, d'un billard. Une femme, dont on ne voyait que la croupe, torchonnait, au fond. Elle se redressa, se retourna : c'était Généreuse.

— Ah ! bien, voilà une surprise ! s'écria un des sous-officiers, en la reconnaissant.

— Qui donc t'a dit que j'étais ici ? demanda-t-elle à Favières.

— Personne… un hasard…

Tous s'assirent.

— Tu es seule ici ?

— Oh ! non… Mais ma camarade est occupée… Elle va venir…



— Oh ! non… mais ma camarade est occupée… Elle va venir…

Un subit courant d'air rafraîchit la salle… Une porte vitrée donnant sur une cour avait été poussée ; un grand garçon à tournure d'étalier se hâta derrière une toute petite femme qu'il eût aisément enjambée.

— C'est elle, dit Généreuse.

— L'établissement a donc une double issue ?

— Non ; mais il y a, dans la cour, un petit rez-de-chaussée, une chambre où je couche et que je prête à Clara, dans la journée.

La fille rentrait ; un sergent la reçut sur ses genoux et l'y fit danser comme une gamine, pendant que ses deux camarades, séduits par le billard, en taquinaient les billes. Généreuse et Favières restèrent seuls à l'écart.

— Alors, qu'est-ce que tu fiches, ici ?

— Eh bien ! mais… je sers…

Il souriait ; elle s'expliqua :

— Je suis à gages, voilà… parce que nous sommes deux, comme partout dans le quartier… Clara couche dehors et donne trois francs par jour pour sa nourriture, plus… cinquante centimes par visite qu'elle a… Moi, je suis la bonne, logée dans la maison et rétribuée, comprends-tu ?

— Ça s'appelle, chez nous, des sentinelles doubles : l'une, mobile, bat le terrain ; l'autre, fixe, pare à toute éventualité.

Généreuse ne comprit pas, continua :

— Je ne sors pas… C'est Clara… Elle arrive vers onze heures, le matin, et s'en va à minuit… Elle demeure à Plaisance… elle a un petit garçon aussi… qu'une voisine lui garde. Personne ne se doute de ce qu'elle fait… il ne monte jamais un homme chez elle. On croit dans sa maison qu'elle travaille dans une fabrique de boutons… et qu'elle veille tous les soirs… C'était vrai dans le temps ; mais il y avait trop de chômage… des quinze jours !… Fallait vivre, elle et son gosse… On peut dire qu'elle l'aime… Même, j'ai failli m'en aller à cause de ça… Comme ça me rappelait le mien, nous n'avions pas d'autre conversation… Et quand elle n'était plus là, ce que c'était triste ici et ce que je m'ennuyais !…

Mais on s'est fait une raison… On parle d'autre chose, en cousant, devant la porte…

— Ah ! toi aussi ?…

Il ne voulait pas avoir l'air d'être exclusivement venu pour l'affaire des boîtes ; mais le terrain lui paraissait, maintenant, suffisamment préparé. Il reprit :

— J'ai bien pensé que tu avais une place, quand je ne t'ai plus vue…

— Ben oui… pas besoin… je suis nourrie…

— Figure-toi… c'est heureux, parce que j'aurais dû renoncer à te faire passer des provisions. Il y a eu des histoires… La police a trouvé… tiens, justement rue Valadon, dans un placard… des boîtes qu'on a renvoyées à la caserne. Une fameuse idée, hein ?… D'autant qu'un moment j'ai cru…

— Que c'étaient les tiennes ?… Mais oui… je n'ai pas tout consommé… Elles m'auraient embarrassée ; je les ai abandonnées… Il n'y a plus de danger pour toi au moins ? C'est que je ne voudrais pas, à cause de moi, que tu aies des désagréments ; dis, tu n'as rien à craindre ?

Elle avait un cri sincère, le jappement et les bonds circulaires de l'animal sur qui son maître peut compter. Elle l'enveloppait de sa défense avant même qu'il lui eût demandé son concours.

— Rien à craindre… je ne sais pas… Une enquête est commencée… Ils sont capables de rechercher les locataires qu'a eus la chambre… Alors…

— Ah ! bien, je les attends… M’interroger ?… Dors sur tes deux oreilles… T’as pas eu peur que je te vende, dis ? C’est pas pour ça que tu viens ?…

— Mais non, puisque j’ignorais ton imprudence.

— À la bonne heure… On peut tomber bas, vois-tu… Quand la chance n’y est pas, tout arrive… Mais la dernière des dernières ne ferait pas ça… Faudrait rudement détester un homme. Je ne te déteste pas, toi moins qu’un autre… On ne s’était pas juré fidélité… Eh bien, ceux dont j’ai à me plaindre le plus… c’est pas les occasions de leur nuire qui m’ont manqué… mais faudrait jamais avoir connu un militaire pour vous attirer des avanies dans ce sale métier… Ça vous coûte trop cher… Je n’ai jamais fait de mal à personne ; je ne suis pas une méchante fille… c’est même d’avoir été trop confiante que j’ai toujours pâti… Mais on ne se change pas…

Ce qui changeait, par exemple, c’était l’enveloppe, et la sienne, guenilleuse, son misérable accoutrement et sa pauvre chair talée, les goussets fatigués de ses yeux, les gris épis de ses tempes, les vacances visibles dans la denture, derrière l’ocre craquelé des commissures, le tassement du buste, enfin, amplifiaient sa passivité fataliste.

Un sabre, des bottes sonnèrent sur les carreaux, et presque aussitôt, du seuil de la salle, un trompette d’artillerie, large, épais et haut, cria :

— Eh bien ! la Normande… on ne vient plus biser c’ pays, donc ?

C’est à Généreuse qu’il s’adressait. Elle leva la tête, brutalement secouée par l’apostrophe… Un peu de jeunesse re-

monta à sa bouche, ranima son regard, redressa sa taille… Il y eut, dans son réveil, un éclair de la femme d'autrefois.

— C'est toi la Normande ? demanda Favières.

Alors elle bougea, dit, avec embarras :

— Oui, un garçon de chez nous… retrouvé, par hasard.

Il vit bien qu'elle mentait, à la façon dont l'artilleur l'empoigna, méchamment, ostensiblement, à la fois flatté dans son amour-propre et dans ses haines d'inférieur. Il avait commandé deux consommations et, maintenant, il retenait Généreuse sur ses genoux, s'amusait à lui plonger la pointe de ses moustaches dans les narines, pour la faire éternuer.

— S'est-on ennuyé de son homme ? A-t-on pensé à lui ?

Elle, sans répondre, se cachait la tête dans son cou, sans que Favières pût deviner si c'était par câlinerie ou pour détourner les yeux de lui.

— Allons-nous-en, dit-il.

Les joueurs de billard et leur camarade auquel s'attachait Clara, déçue, sortirent. Favières s'arrêta devant le comptoir, pour payer… Mais Généreuse, sous prétexte d'annoncer ce qu'elle avait servi, le rejoignit.

— Sois tranquille… pas peur…

Et elle ajouta, plus bas, en posture de chien battu :

— Si tu avais à me parler, viens donc dans la journée… On aurait plutôt le temps…

Ils prirent, pour rentrer, la rue Letellier, la rue Croix-Nivert. Les remous se faisaient plus rares sur la plage dé-

serte ; la prostitution était à marée basse. Une dernière houle s'éleva, au loin, dans l'ombre dense, la ronde s'éloignait. Seules demeuraient, sous le fanal clignotant de quelques havres, les immuables vigies exerçant leurs doigts qui vivent de signaux, sur le monotone tricot d'apprentissage.

Deux jours après, Favières disait à Tétrelle :

— J'ai vu ce matin le fourrier du 170e ; je crois qu'il n'y a plus pour nous aucun danger. Le commissaire a engagé le capitaine chargé de l'enquête à l'abandonner… Il paraît que les livres de police ne signifient rien… On n'y inscrit que des noms de fantaisie, ce qui rend les recherches fort difficiles et, en l'occurrence, presque puériles, étant donnée la nature du délit.

— Alors le caporal va être remis en liberté ?…

— Pas du tout. Sur le rapport de l'adjudant-major, le colonel a ordonné au commandant de sa compagnie d'établir contre le nommé Sébire une plainte en conseil de guerre.

## IV

……

L’huissier appariteur, un sergent à tournure de gardien de square, appela Favières et l’introduisit dans la salle des Conseils de guerre du Cherche-Midi.

Il la traversa sans rien voir, en une de ces minutes de vertige et de myopie, rarement épargnées à ceux qu’engrène pour la première fois l’appareil judiciaire. Il monta une marche, fut arrêté par une table sur laquelle des képis, généreusement galonnés, s’espaçaient en couvert cérémonieux pour des convives de marque. Et il répondit machinalement aux questions préliminaires que lui adressait, d’une voix dolente, un gros homme sanguin, chauve de partout, sauf des tempes, que deux touffes rebroussées ornaient d’antennes.

— Levez la main… la main droite.

Il leva la main.

— Dites : Je le jure.

Il dit : « Je le jure, » en regardant un grand Christ farineux sur lequel la tête du président tranchait, comme une tomate sur un pain de craie.

— Faites votre déposition.

Un peu d’assurance lui revenait devant le tas d’or des képis qu’il considérait en parlant, sans gestes, les mains dans le rang, gardant l’attitude militaire à laquelle ses charnières

étaient pliées. Sobrement, il apporta son simple témoignage oculaire, car il se trouvait, de la fenêtre où le hasard l'avait amené, à une trop grande distance du peloton de punition pour dire si le mouvement d'Édeline avait été précédé d'une provocation verbale de la part du sergent. Ce qu'il affirmait, par exemple, c'est que celui-ci avait saisi la baïonnette du prisonnier.

— C'est tout ce que vous savez ? Le soldat Édeline n'avait pas, à votre connaissance, de motifs particuliers de haine contre le sous-officier sur qui il s'est précipité ?

— Non, mon colonel.

— Je demanderai à M. le président la permission de poser deux questions au témoin. Le geste du sergent a-t-il eu pour effet de pousser à bout Édeline, ou bien écartait-il l'arme dirigée contre lui ? En un mot, le fait de saisir la baïonnette était-il d'un homme impatienté par la maladresse ou le mauvais vouloir du soldat, ou bien le fait d'une personne en danger, parant, instinctivement, un coup qui lui est destiné ?

Favières se tourna vers le défenseur, perché, à sa droite, sur une petite estrade semblable à celle des musiciens, dans les bals publics. Vis-à-vis d'elle s'en dressait une seconde, occupée par le commissaire du gouvernement et le greffier.

— Édeline n'a lancé sa baïonnette qu'après avoir, en quelque sorte, perdu l'équilibre sous la bousculade du sergent. Le sergent s'est alors jeté de côté pour éviter d'être atteint.

— Bien. Nous retiendrons cela. En second lieu, avez-vous remarqué que le sergent prolongeait au delà des limites

raisonnables la durée des exercices auxquels il soumettait les hommes punis ?

— Je l'ai remarqué. Il leur commandait les mouvements de l'escrime à la baïonnette depuis dix minutes environ, sans pause, quand Édeline s'est insurgé.

L'avocat dessina un sourire de satisfaction, prit une note et se rassit, pendant que le président consultait des yeux le commissaire du gouvernement et les membres du conseil. Tous s'inclinèrent légèrement.

— Retournez-vous, dit le colonel à Favières. Vous reconnaissez l'accusé ?

Favières n'avait pas revu Édeline depuis son entrée en cellule. Il était debout devant lui, jaune, amaigri, avec l'air pauvre et défait que donnent des manches trop courtes, l'absence du linge, le pantalon flottant au-dessus des chevilles.

— C'est bien Édeline, Émile-Joseph ?

— Oui, mon colonel.

— Asseyez-vous. La parole est à M. le commissaire du gouvernement.

De la banquette où il était relégué, derrière l'accusé, près de trois autres témoins précédemment entendus, Favières pouvait maintenant, à loisir, examiner le décor et les acteurs.

Autour du colonel, en de hauts et massifs fauteuils recouverts de velours grenat sur lequel il semblait qu'une génération eût pissé, se tenaient, hiérarchiquement groupés, un commandant, deux capitaines, un lieutenant, un sous-

lieutenant, un sous-officier de gendarmerie. Le colonel se curait les dents, l'œil au plafond ; le commandant, les reins glissés, les paupières abaissées, se recueillait dans la somnolence ; les officiers subalternes, les deux capitaines surtout, avaient des faces de bois peint, des poses d'ennui et, sous le nez, du chiendent qu'ils cultivaient, en louchant, d'une main jardinière. Tout jeune, le sous-lieutenant s'était déganté pour s'offrir le consolant chatoiement d'une bague. Seul, le sous-officier, au bas bout de la table, pénétré de sa mission, écoutait congrûment le réquisitoire du commissaire.

C'était un capitaine, encore jeune, blond, expéditif, qui vous ficelait une accusation comme un paquet, en commis habitué à dépouiller les dossiers à la grosse, sans perte de temps. Il prenait un prévenu, le roulait, en un tour de main, dans des formules ramassées, le tapotait un instant, rentrait les angles, faisait une rosette et disait : « Enlevé ! » C'était coquet et léger.

Un greffier maussade, son voisin, la poitrine couverte de médailles et de croix, vidait, sans hâte, les fosses de son nez sur le municipal placé au-dessous de lui. Un factionnaire, baïonnette au canon, flanquait la tribune des avocats. Devant Favières, sur une petite banquette de palier, Édeline arquait sous les tribulations un dos pénitent.

Le commissaire avait fini. Après avoir réclamé l'application de l'article 225 du Code de justice militaire, sans toutefois s'opposer à l'admission des circonstances atténuantes, il se rassit, et, sur une invitation muette du président, le défenseur, à son tour, se leva.

Un jeune homme, brun, la barbe soignée, la voix persuasive, le geste rare. Il parlait, tourné vers le conseil, à demi couché sur l'accoudoir, en une posture de causerie et

d'abandon familier, sans effets oratoires, ayant l'air d'en juger les subterfuges inutiles envers de rudes gaillards ennemis des ambages.

Alors, ils ne se gênèrent plus. Le colonel coupait du papier ; le commandant, enfoncé dans son fauteuil, ne dépassait plus que de la tête le niveau de la table ; le bois peint des deux capitaines *jouait*, fendu par des bâillements impérieux ; les autres, et jusqu'au sous-officier, pleins de mépris pour l'avocat civil, rendirent la liberté à leur pensée, qui buissonna dans le champ des préoccupations personnelles.

Va, mon ami, enfile des mots, couds des phrases, assemble des périodes, attendris-toi, heurte de ton dé travailleur le front soucieux du tribunal ; c'est sur du gaïac que tu frappes !...

Il n'était pas maladroit, pourtant, l'avocat d'office. Pendant une demi-heure, il combattait, infirmait, réfutait les arguments de l'accusation, citait les paragraphes du service intérieur prêchant aux supérieurs la patience, l'impartialité, le sang-froid ; leur recommandant de s'en tenir aux moyens de répression que le règlement met à leur disposition sans jamais, par le geste ou par l'invective, provoquer la révolte du subordonné. Du moment que M. le commissaire du gouvernement ne repoussait pas les circonstances atténuantes, c'est qu'il reconnaissait que le sergent avait manqué à ses devoirs. La cause supprimée, le délit s'évanouissait. Des témoins le disaient : ce sergent était réputé brutal, intolérant, agressif... Il avait, pour les prisonniers qu'il devait faire manœuvrer, des rigueurs injustifiables ne tendant à rien moins qu'à changer d'équitables punitions en peines corporelles, heureusement abolies. N'en était-ce pas une, et des plus dures, cette faction d'hémiplégique, au pied d'un mur ? Et

quel exercice plus exténuant et plus dangereux à la fois que l'escrime à la baïonnette, sans arrêt, intentionnellement choisie par un surveillant qu'ont tenté les risques du dompteur ? Ce qu'estiment pénible des hommes bien nourris, bien couchés, reposés, n'est-il pas susceptible d'abattre ou de pousser à de déplorables extrémités, dans un coup de folie, des soldats passant la nuit sur la planche, privés de viande un repas sur deux, – et cela pendant trente jours ?…

On invoquait contre Édeline ses antécédents au régiment, sa qualité de Parisien.

« Eh bien ! je l'ai là, sous les yeux, son relevé de punitions. Sans doute, elles sont nombreuses, mais les actes d'indiscipline qu'elles corrigent sont dénués de gravité. Infractions communes au règlement : Légère ivresse, rentrée tardive, réponse inconvenante, absence illégale, négligence dans son service… Les deux fautes mêmes que signale à notre attention la sévérité avec laquelle elles ont été réprimées : rixe avec des civils et bousculade d'un jeune soldat, ces fautes ne certifient pas l'insubordination…

« Parisien, oui, mon client est Parisien : tête vive, près du képi, mais point mauvaise tête ; tête allumée, non pas tête brûlée… Et puis, l'on ne condamne pas plus les gens sur l'origine que sur la mine… La culpabilité d'un prévenu n'est pas établie parce qu'il est Breton ou Normand. Nous discutons des faits ; nous récusons les légendes.

« J'ai causé avec Édeline, dans sa cellule… Vous l'avez interrogé il n'y a qu'un instant, monsieur le président… Est-ce bien l'homme contre qui l'on est las de sévir, l'homme qui a épuisé la longue liste des rappels au devoir, l'homme dont le régiment doit se séparer comme d'un gangrené compromettant l'économie de tout le corps ? Non, messieurs…

Comme moi, au contraire, vous avez été frappés de son attitude confuse et résignée, sans hypocrisie ni servilité. Il vous l'a dit : il regrette profondément le mouvement d'impatience auquel il a cédé… Oui, l'éclair d'une seconde, il n'a pas été maître de soi… Les témoins sont d'accord pour déclarer qu'il n'avait, contre ce sous-officier, aucun motif spécial de rancune… Il a vu rouge… affolé comme on l'est, messieurs, par le bourdonnement d'une mouche d'autant plus irritante qu'elle se croit insaisissable…

« Aujourd'hui, le gradé outragé est là, bien vivant… La rébellion s'est bornée au geste inconscient… et je dois remercier M. le commissaire du gouvernement d'avoir, en écartant la préméditation et les voies de fait que punissent de mort les articles 221 et 222, réduit aux proportions d'un simple incident l'accident conjuré.

« Ce n'est pas assez cependant… Vous considérerez, messieurs, que cet article 224, dont on vous demande l'application, entraîne encore, pour mon client, cinq ans de travaux publics, au minimum. Vous lui tiendrez compte des deux mois de prévention qu'il a subis et, surtout, je le répète une dernière fois, de l'excitation contraire à tous les règlements dont se rendit coupable le sergent menacé. Un peu de modération de sa part eût tout empêché.

« L'exemple que vous prétendiez donner à l'armée en frappant l'inférieur, vous l'offrirez aussi sûrement en l'acquittant, en apprenant à tous que la leçon doit venir de haut, de ceux qui sont les maîtres d'école de la grande famille militaire. Vous avez entre les mains l'avenir de mon client, je vous adjure encore de ne pas le lui fermer en élevant au delà d'une faute rémissible, la longue, l'infranchissable barrière de cinq années de travaux publics. »

Le silence dont ces paroles furent suivies réveilla le conseil. Le colonel s’adressa à Édeline :

— Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Rien, mon colonel.

Le président alors se leva, se couvrit :

— Les débats sont terminés. Emmenez l’accusé. Le Conseil va se retirer pour délibérer.

Un caporal commanda : « Portez armes… présentez armes ! » pendant que les officiers sortaient par une porte, au fond.



Édeline, en passant devant Favières…

Édeline, en passant devant Favières, se prit la main gauche avec la main droite et la secoua doucement, d'une pression triste. Puis, le commissaire du gouvernement, le greffier et l'avocat quittèrent leurs tribunes, se réunirent pour causer amicalement, dans l'embrasure d'une fenêtre. Il y en avait quatre, larges baies que le jour battait. Ce qu'il éclairait, Favières se retourna pour le voir…

Aveugle en entrant, n'osant bouger ensuite, il imaginait un grand concours de curieux, derrière lui. Il fut tout étonné de n'apercevoir, au delà de la balustrade séparant les banquettes des témoins de celles réservées aux spectateurs, que trois pauvres, deux jeunes, sans travail, et un vieux qui avait replié une de ses jambes sur l'autre, tâtait ses souliers, en feuilletait les semelles. Aux murs, rien que le Christ, la tête inclinée, regardant l'heure à l'œil-de-bœuf accroché au-dessus de la défense.

Mais une sonnette tinta, la porte du fond se rouvrit, l'huissier, du fond, annonça :

— Le Conseil.

Les factionnaires, au commandement, portèrent et présentèrent les armes. Tout le monde était debout, tête nue. Seuls, les officiers, autour du colonel, conservaient leur képi. Ils le touchèrent légèrement, du bout des doigts, lorsque le président prononça la formule sacramentelle :

— Au nom du Peuple français.

Il parlait, et Favières n'entendait qu'un murmure quasi indistinct, se sentait ému comme il ne l'avait jamais été, devant ces sept hommes qui, en moins de cinq minutes, venaient de décider le sort de son camarade. Il les trouvait plus raides, plus empesés, plus en gaïac encore ; il se transportait,

par la pensée, dans la salle des délibérations, quand le vote tombait de ces faces embêtées, importantes, quand les sept juges enfilaient le jugement à la pointe de leur sabre, comme un commerçant pressé des factures recouvrées.

L'or des manches et de la coiffure allumait un brasero sous les pieds de noyé du Christ, les baignait de justice et d'implacabilité.

Et, tout à coup, un mot… des mots explosifs détonèrent aux oreilles de Favières :

« … Coupable… à la majorité de cinq voix contre deux… Circonstances atténuantes… Cinq ans de travaux publics… »

— M. le commissaire du gouvernement fera donner lecture du jugement au condamné, par le greffier, en sa présence et devant la garde assemblée sous les armes.

Et, se rasseyant, du même ton, sans pause, le président ajouta :

— La séance continue.

Elle continuait, la séance. Le greffier avait donné un nom à l'appariteur qui sortait aussitôt pour appeler le prévenu. Un nouvel avocat occupait la tribune des défenseurs. Les membres du Conseil s'étaient réinstallés commodément pour rêver dans les fauteuils amis, et les larges oreilles, détachées par le port habituel du képi, s'ouvraient machinalement, comme des écluses indifférentes à la masse d'eau qui passe.

Étourdi par l'arrêt, l'esprit bègue, le pas ivre, Favières se levait pour se retirer, lorsqu'un nom deux ou trois fois répété viola sa prostration… « Sébire… Sébire… » Il se retourna, vit un homme immobile devant la table recoiffée. C'était lui…

Le greffier lisait l'acte d'accusation… Il n'y avait pas de confusion possible ; on le jugeait aujourd'hui aussi… Alors Favières ne sortit pas et, les jambes enveloppées d'un coup de fouet soudain, tomba au coin d'un banc, à côté du vagabond qui reniflait, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, sa chaussure spongieuse.

L'accusé… on n'apercevait pas ses traits… mais à s'hypnotiser dans la contemplation de son dos, Favières arrivait rapidement à une substitution d'identité que rendait vraisemblable une corpulence égale. Ce n'était plus le caporal, c'était lui, le fourrier Favières, qu'interrogeait le président sur ses relations avec cette fille… qui l'amenait là… Et le drame imaginaire se déroulant plus vite que le drame réel, brûlant les étapes de l'audience, escomptant la sentence du tribunal, bâtissait sur une condamnation l'édifice des conséquences irrémédiables : famille désolée, échouage au port, vie brisée… L'obsession en vint à un tel degré d'intensité ; Favières, une minute, fut à ce point *celui* qu'on jugeait, qu'un argument péremptoire du président lui fit monter au visage la sueur d'angoisse ; et ses veines charrièrent le découragement. Toutes les sensations de l'accusé, il se les procura, en jouit jusqu'au vertige. Mais à se dédoubler ainsi, ses perceptions s'affinèrent ; il en éprouva l'action réflexe dans l'espèce de bien-aise, d'allégement qui l'envahit ensuite. Alors, il se prévalut d'une situation privilégiée, lui permettant d'assister sans danger, en amateur, à son jugement. Et si quelque scrupule s'élevait en lui, il le chassait en s'affirmant qu'IL ne serait pas condamné, qu'on L'acquitterait, les preuves décisives manquant.

Pas un instant, l'idée romanesque de franchir les banquettes qui le séparaient de la barre et d'y revendiquer sa place, en criant : « Me voilà… Vous inculpez un innocent ! »

ainsi qu'on fait dans les drames du boulevard et du faubourg, pas un instant cette idée ne troubla sa quiétude. Il avait chaud dans sa peau de spectateur, il y était bien… Se dénoncer, d'ailleurs, pourquoi ? Est-ce qu'on lui tiendrait compte de son bon mouvement ? Il ne bornait point là cette efflorescence d'égoïsme… Il allait jusqu'à l'incrédulité, jusqu'à suspecter la justification du caporal… Il n'était pas défendu de supposer que Sébire, trouvant dans le placard les boîtes oubliées par Généreuse, *y avait ajouté*… Dès lors, lui, Favières, descendait à l'inutile et double emploi de coaccusé. Dans le métier, chacun pour soi !…

À mesure que l'interrogatoire avançait, il recouvrait sa personnalité, son rôle passif, ne s'intéressait à ce garçon sur la sellette, lequel n'était pas même de son régiment, un inconnu ! que pour remarquer la raison apparente des déductions du président.

— Vous étiez caporal d'ordinaire… chargé par votre fourrier de remettre au cuisinier le nombre de boîtes nécessaires à la consommation de la compagnie. La fille Eugénie était sans ressources (*comme Généreuse*)… Vous-même ne receviez que rarement des subsides de vos parents (*comme moi*)… Nous sommes fondés à croire que, ne pouvant l'aider de votre bourse, vous l'entreteniez aux dépens de l'ordinaire. (*Bien cela.*) Deux détails ancrent encore cette opinion : la fille Eugénie ne vous fréquentait que depuis trois semaines environ, et jamais la logeuse n'a vu monter chez elle d'autre militaire que vous. Enfin, une marque faite, au magasin, sur les boîtes de conserve, a permis d'établir qu'elles provenaient d'une distribution récente. Ce sont là de graves présomptions. »

Le colonel, couperosé, parlait doucement, d'une voix tiède qui ne parvenait pas à dégeler le Conseil. Les membres qui pouvaient, sans se retourner, jeter un coup d'œil sur l'horloge, la consultaient furtivement, y surprenaient l'heure et l'exhalaient ensuite, par le nez, d'un souffle court, pressant l'affaire. Ceux à qui leur grade permettait le déplacement d'une fesse faisaient un agréable passe-temps de cette opération alternative… Seul, le sous-officier, ayant conscience de son infériorité, demeurait rigide, empalé, la nuque dans l'appui-tête des photographes.

Les témoins n'apportèrent aucun renseignement. On en hâta l'audition. Puis le commissaire du gouvernement se leva, refit son petit paquet, aussi dextrement, sans oublier la rosette… Enlevez !

Le défenseur lui répondit. Il était tout jeune, celui-là, imberbe, le visage pâle et creux : Pierrot avocat. Il phrasait, peignait des périodes emmêlées, avait l'air de dire des vers, en essayant des gestes, des éclats, qui verglaçaient la salle. Paisiblement, le Conseil s'était rendormi, pelotonné, dans le courant d'air de ces bouches contradictoires qui ergotaient neigeusement, avec des bourrasques et des accalmies.

« Il y a un abîme que mon client n'a pas franchi… Cet abîme, mon client ne l'a pas franchi… »

— Il va les réveiller, pensa Favières. Il compromet la cause.

Et il examinait le profil des soldats cités comme témoins, des profils attentifs, charmés, suspendus à ce *jeu* d'acteur grossier déballant des effets de mélo, ou versant la gomme de ses apitoiements dans le verre d'eau au-dessus duquel il parlait.

« … Mon client… Vous direz : Non, il n'est pas coupable… Oui, nous devons l'acquitter. »

Ce fut un coup de gong ; le Conseil sursauta, évacua la salle en s'étirant discrètement, avec cet effarement du regard retrouvant la lumière, et de l'entendement réintégré dans ses fonctions. Cinq minutes après, il rapportait un verdict d'acquittement.

— La séance continue.

* * *

Favières sortit. Ce second arrêt l'étonnait moins que le premier. Il en croyait posséder le secret, maintenant, fruit d'une remarque précieuse. Les plaidoiries des deux avocats se terminaient, l'une par : « travaux publics », l'autre par « acquitter » Était-il excessif de se laisser aller à conjecturer que la décision du tribunal était l'écho, le simple écho de ce dernier cri tombé dans l'oreille des officiers réveillés et s'imposant despotiquement à leur mémoire labile ?

Une interversion de poncifs déclamatoires… c'était, peut-être, Édeline absous et Sébire condamné…

## V

Depuis que Delphine servait à la *France armée*, Tétrelle découchait trois nuits sur cinq et, demandant, en outre, une permission de vingt-quatre heures tous les samedis, ne quittait pas sa maîtresse jusqu'au lundi matin. Sa vie militaire devenait une mystification, un miracle d'ingéniosité. Il avait une excuse toute prête pour chaque absence, carottait, sans relâche, des exemptions d'exercice, se mettait l'esprit à la torture pour gagner un après-midi, une heure, le temps d'entrer à la brasserie et d'en sortir, en courant. Il trouvait, en ces apparitions inopinées, une sécurité, un dictame sur sa jalousie toujours ardente. Le capitaine le voyait à peine, prenait l'habitude de s'adresser à Favières qui ne s'en plaignait pas, préférant à un chef sans cesse sur son dos, ce sergent-major de facile composition, à condition qu'il ne fît rien.

L'été était venu. La matinée appartenait aux manœuvres sur le Champ-de-Mars, au service en campagne ; tandis que des théories, la gymnastique, la pompe et le canon entretenaient, dans la journée, une activité illusoire dont les officiers et les cadres cherchaient à s'épargner l'ennui.

Les prérogatives attachées aux emplois de comptables permettaient à Tétrelle, le plus souvent, de réparer sur son lit des forces épuisées par les veilles, le surmenage passionnel, une privation de sommeil nocturne à peu près complète.

En effet, il passait ses soirées à la brasserie, reconduisait Delphine vers deux heures du matin et, rarement, se séparait d'elle avant quatre heures. Il rentrait alors à la caserne par la

grille de la cavalerie, moyennant des cigares ou quelques sous jetés au brigadier de garde.

À cinq heures, le clairon sonnait le réveil ; à cinq heures et demie, il rappelait pour l'exercice. Tétrelle, qui s'était étendu tout habillé sur son lit, descendait en bâillant, le visage meurtri, la fièvre aux mains. Il dormait en serre-file, en déjeunant, attendait avec impatience que Montereau, en sortant du mess, vînt, coutumièrement, signer les pièces et s'informer. Dès qu'il avait tourné les talons, Tétrelle se roulait dans sa capote et faisait « une marche de flanc ». Mais on le dérangeait. Un bruit de sabre, dans l'escalier, un coup à la porte, le précipitaient à bas du lit, entrecoupaient ses sommes de sauts, de vertiges, d'hallucinations… Surpris deux fois par le commandant, il avait dû feindre un malaise. Il se réfugia dans une chambre de sergents, s'y enferma, n'en bougea plus que lorsque Favières l'envoyait chercher, après avoir vainement donné le change sur ses occupations.

Il se levait pour dîner, un peu reposé, assistait, sans appétit, au passage des deux plats de viande, du légume et des deux desserts que la cantine dispensait aux sergents-majors. C'était abondant et fade, la pâtée d'estomacs exigeants et de bâfreurs robustes ; mais la coïncidence des mets et l'unanimité des sauces décourageaient infailliblement le convive qu'une faim canine ne talonnait point.

Tétrelle, sa soupe mangée, chipotait le dessert, n'attendait pas, quelquefois, pour s'en aller à la brasserie, qu'on eût servi quelques-unes de ces viandes hypocrites qui trament la nausée.

Le dimanche matin, ils restaient couchés, Delphine et lui, jusqu'à midi. Ses deux repas, ce jour-là, Tétrelle les prenait à la *France armée*. Sa maîtresse étant nourrie le soir seu-

lement, il payait pour deux, fort cher, d'ignobles ratas, une charcuterie ancienne, qui consommaient son dégoût de la table, l'amenaient à souhaiter les époques de sortie de Delphine pour, sans plus de dépense, se restaurer ailleurs. Il demandait alors une permission de l'exercice, afin de pouvoir quitter la caserne après le rapport. Mais comme il ne connaissait pas Paris, il avait recours à un plan acheté aux courtiers qui visitent les militaires, concurremment avec les photographes des faubourgs.



Le dimanche matin ils restaient couchés. (Page 414.)

Souvent, Favières souriait de le voir planter des épingles dans la carte, pour se repérer ; il piquait les édifices, les places, les jardins publics et, quand il s'était fixé un lieu de promenade, s'inquiétait d'un itinéraire pour s'y rendre.

Il conduisit sa maîtresse dans les Musées, aux Invalides, aux Buttes-Chaumont, au lac Saint-Fargeau, au bazar de l'Hôtel-de-Ville ! Mais partout elle s'ennuyait. Sur le conseil de ses camarades de brasserie, elle voulut connaître les envi-

rons de Paris. Alors ce fut un nouveau plan qu'il déplia sur sa table, consulta des heures entières, assommant le fourrier de questions sur les gares, l'horaire des trains, la longueur du voyage, les curiosités des bourgs qu'il découvrait, épinglait, s'efforçait de loger dans sa mémoire. Il acheta un indicateur, des guides… conduisit Delphine à Robinson, à Asnières, au Bas-Meudon, à Clamart, à Vincennes, dans les bois ou sur les bords de la Seine. Mais il ne savait pas, hésitait, la perdait, se fourvoyait, ne retrouvait plus les gares à l'heure du retour ou bien s'effarait à l'assaut des trains de banlieue. Des fois, mal renseignés, ils descendaient à une station ignorée, erraient toute la journée sur les routes, poussiéreux et suants. D'autres fois, toutes les défiances du provincial fortifiant, en Tétrelle, le cuisant souvenir de quelque écorcherie, il bayait aux enseignes de vingt traiteurs, avant d'opter pour une gargote où il était, finalement, non moins empoisonné que rançonné.

Il aimait mieux rester à proximité de l'École militaire et des quartiers qui lui étaient familiers. À ce titre, il affectionnait le Point-du-Jour, s'y sentait plus « chez soi », parmi les nombreux militaires qu'il y rencontrait, le dimanche surtout, le long des fritureries, des tirs et des guinguettes.

Un endroit mixte, en somme, qui n'était plus la ville et qui n'était pas encore la banlieue ; qui avait les bateaux-mouches, l'herbe des fortifications, la fête foraine, le café-concert, le bal et la collation dans le jardin des mastroquets. Puis, là, les prix étaient affichés sur une ardoise, à la porte, ou bien un garçon vous lisait la carte, au passage.

C'était « champêtre », champêtre comme l'île où transportés par le passeur, ils dansaient une polka sous des arbres habités ; à moins que Tétrelle ne préférât, penché sur l'eau

stagnante d'un fossé, dans la zone militaire, pêcher des têtards à la pointe de son sabre, sans lâcher le bras de Delphine, qui regardait, maussade. Il n'était heureux que là, dans ce bain d'Auvergnat où le suivaient toutes les réminiscences de sa vie les plus malpropres, dans cette baignoire de *Workhouse* à la surface de laquelle les plaisirs agglomérés de la multitude crèvent en bulles tièdes.

Ils rentraient par la Ceinture, dînaient dans un restaurant de l'avenue du Maine et achevaient leur soirée au concert, rue de la Gaîté. Ils ne changeaient pas, ainsi, de milieu ni d'atmosphère. À l'entr'acte, sur le trottoir battu par le flot populaire, les sorties de théâtres, de bal et de bars, ils écoutaient les fracassants quadrilles dont retentissaient les Mille-Colonnes, levaient les yeux sur des fenêtres dans le cadre lumineux desquelles se trémoussaient des ombres ou s'échafaudait l'importante carrure d'un municipal… Et ces minutes de bruit, de grouillement, de musique, de voix et d'odeurs canailles autour d'elle, semblaient à Delphine les meilleures de la journée, comme l'entre-bâillement de ce Paris mystérieux que ne savait pas lui ouvrir Tétrelle et devant lequel toute fille fraîchement débarquée piaffe.

Ensuite, les soirées de la brasserie recommençaient, accablantes pour l'un, coûteuses pour l'autre.

Delphine s'était vite lassée du tête-à-tête, des longues heures dans le mutisme du désœuvrement contemplatif, au-dessus de deux bocks. Elle connaissait, jusqu'à l'énervement, les fleurs d'or lancéolées sur papier cramoisi dont l'entre-deux des glaces s'agrémentait. Elle appelait de tout son ennui l'arrivée d'un client qui lui donnât cinq minutes de trêve ; et elle prolongeait le service, en faisait jaillir la distraction,

ne revenait s'asseoir devant son amant qu'après avoir épuisé tous les prétextes d'éloignement acceptables.

La grande passion de Tétrelle la gênait, l'agaçait. Elle lui disait brusquement :

— Eh bien, quoi ? Quand tu me regarderas !…

La fréquence de leurs rencontres désolait leurs entretiens ; et la constante comparaison qu'imposait à Delphine la présence des télégraphistes ruinait le militaire dans son attachement. Elle se l'avouait : il n'avait rien de ce qui amuse une femme, rien de ce qui fouette son attention, tisonne sa gaieté. Il était auprès d'elle comme une bête caressante et silencieuse, un de ces vieux chiens de foyer dont la vie s'use en attitudes humbles, en frottements de tête, en lèchements d'yeux exaspérants à force d'insistance.

Il riait mal et ne faisait pas rire ; il restait, sous l'uniforme, le rural en promenade à Paris. S'il plaisantait, il s'engluait dans le ridicule d'une drôlerie ratée.

Delphine s'était plus rapidement dégrossie ; elle comprenait les boutades des télégraphistes, les trouvait drôles, mousseux, pétulants, plus près de sa rate. Grossiers, tutoyeurs, elle les aimait encore, enviait la grosse Lolotte qu'un postier rossait, reconduisait chez elle à coups de botte dans les reins. Tétrelle, lui, vouvoyait tout le monde, l'accablait d'un respect détonnant.

Postiers et télégraphistes, de leur côté, avaient tout de suite remarqué la nouvelle recrue, sa jeunesse, sa gaucherie, sa santé, la circulation de ce sou neuf frappé au millésime de l'année courante, parmi le pouacre billon de la monnaie congénère.

Car l'ordonnance, d'ailleurs fallacieuse, interdisant aux filles mineures le service dans les brasseries, ne devait être rendue que dix-huit mois plus tard.

Delphine se sentait attirée, ne résistait pas, souriait aux avances.

Un soir, en arrivant, Tétrelle la trouvait attablée avec trois ou quatre jeunes gens, pour un rams à dix centimes la fiche. On avait réservé au sous-officier une place qu'il ne put refuser. Il tentait bien, ensuite, de s'opposer à cette fusion des groupes, mais, au premier mot, sa maîtresse l'arrêta :

— Voyons, ces messieurs ne viennent jamais ici avant neuf heures et tu es là, toi, à sept heures. Nous avons donc deux grandes heures pour causer et nous regarder le blanc des yeux. Ça ne te suffit pas ? Moi, je ne m'amuse pas assez dans la journée pour me priver du plaisir d'une petite partie, le soir. Et puis la patronne ne me permet pas de faire autrement. C'est à prendre ou à laisser. Les cartes poussent à la consommation. C'est pas les quatre bocks que nous buvons de sept heures à deux heures du matin, qui videront la cave. Alors, as-tu les moyens de me meubler une chambre où je tournerai mes pouces ?…

Il cédait, mais ce fut pour lui un tourment ajouté à dix autres. D'abord, il avait cru démêler un reproche dans l'observation de Delphine, quant à l'insignifiance de ses dépenses à la brasserie. Il s'abreuva de bière, de liqueurs *chères*, qu'il choisissait exprès, offrit des tournées, resta plus souvent à dîner, soupa.

Mais il souffrait maintenant de tout : d'un geste qui frôlait sa maîtresse, d'un mot qui lui manquait de respect, d'un

compliment qui la dévisageait, d'une blague qui le bafouait en sourdine, faisait saigner sa jalousie et crier sa dignité.

« Malheureux au jeu ; heureux en amour, » était une constatation qu'on lui ménageait peu, car il perdait invariablement, distrait, volé, en outre, par des filles qui signalaient, derrière lui, les lacunes des cartes.

— Doit-il être heureux ! Il ne connaît pas son bonheur ! Pas bidard, mais il a des compensations dont on se contenterait. Il n'y a que les beaux militaires pour être aimés ainsi !

Il sentait l'ironie sous les félicitations, grimaçait des saluts remerciants ou bien, n'osant rire ni se fâcher, se composait un maintien de constipation opiniâtre, d'un comique irrésistible.

On le *croquait* sur des coins de table.

— Ne bougez pas, chef, trois coups de crayons seulement ; ressemblance garantie.

On l'appelait : chef, major, avec une condescendance moqueuse. Il était devenu le patito, l'amuseur de l'endroit. On s'ennuyait quand il n'était pas là.

— Hé ! Fifine ?… Qu'est-ce que tu as fait de ton éteignoir ? L'a-t-on couché ?

Elle le défendait encore, mais sans bravoure, excédée.

— Laissez-le donc… c'est un bon type… meilleur que vous…

Mais cette dérision éclaboussante parfois aussi l'irritait, comme une pluie lente sur la peau nue. Bien sûr, leur liaison

mourrait d'une bronchite attrapée sous cette douche. Elle en toussait déjà, ne se réchauffait plus dans cet amour brocardé.

Il y eut des scènes, dans la chambre où ils s'appartenaient enfin ;… des scènes dans le lit, à voix basse, les lèvres à peine tendues, comme pour baiser ; des scènes en gestes, dans les coins de la brasserie, sur le trottoir ; des poursuites et des débats d'ombres le long des avenues désertes ; des scènes pour une parole, un coup d'œil, rien ;… des scènes descendant à une façon d'offrir un bock ou de le boire, d'accepter la monnaie ou de la rendre ; des scènes après lesquelles on pouvait croire tout fini.



Il y eut des scènes.

Un soir, en effet, on ne revoyait plus Tétrelle à la *France armée*. Mais il attendait Delphine à sa porte, en faction de-

puis deux heures, impatient de savoir si elle rentrerait seule. Elle pardonnait, il reprenait sa place à la table de rams. Pourtant les brouilles devinrent plus fréquentes ; on se boudait, il ne paraissait pas à la brasserie. C'est alors qu'il était dehors, le front aux vitres, se sauvant comme un voleur, quand on ouvrait la porte. Et elle était sûre de le trouver devant son hôtel, après minuit…

Deux ou trois fois, elle avait voulu profiter de ces fugues pour rompre ; mais elle hésitait, laissait toujours un morceau d'elle au hameçon tenace de ces accointances. Elle se sentait encore trop inexpérimentée pour risquer l'interrègne ; elle avait peur du lendemain, peur de la solitude au milieu de cette ville grondante, peur également d'un second amant dont l'avènement deviendrait nécessaire. Et elle revenait au premier, le plus difficile à congédier ; au premier, résumant ce qui restait en elle de la province éliminée.

— Je n'ai pas le pied parisien, disait-elle ; je prends des leçons.

Il était impossible, cependant, que cette vie durât longtemps. Il la harcelait d'exigences, d'épreuves, de récriminations. Il la surprenait à toute heure, au milieu de la nuit même, grâce à la seconde clef qu'il avait obtenue d'elle.

Certaines semaines que le renom de rosserie d'un adjudant-major rendait dangereuses aux découcheurs, il avait la patience d'attendre le contre-appel étendu sur son lit, puis il s'esquivait, courait chez Delphine, l'assaillait, dans son sommeil, de sollicitations charnelles pour expliquer son intempestive irruption. Leurs rapports, d'ailleurs, ressemblaient à des viols et, par là encore, le peu d'estime qu'ils se gardaient s'écoulait. Elle était lasse, dormait ; il possédait

une chose inanimée, hâtivement se déshabillait et se rhabillait, – quand il en avait le temps, – jusqu'à trois fois par jour.

Aucune des nuances du refroidissement de Delphine ne lui échappait. Les sacrifices d'argent ne lui faisant pas regagner le terrain perdu, il s'aveuglait sur l'efficacité des prouesses amoureuses et, influencé par des histoires saugrenues, des vanteries de caserne, se représentait la femme reconquise par le mâle. C'étaient alors de démentes luxures, de déplétives saignées après lesquelles Tétrelle se traînait, vide et desséché, la tête inclinée, retournant fatalement à cette fuite volontaire par où sa force s'en allait.

— Il est miraculeux qu'il ne se fasse pas pincer, se disait Favières.

Il n'avait à redouter, il est vrai, que la rencontre d'un officier attardé qui, le reconnaissant, le signalât, car les contre-appels étaient généralement inoffensifs. L'adjudant-major de semaine les ordonnait rarement après minuit, afin de n'avoir pas à se relever pour les recevoir des adjudants de compagnie. Or, Tétrelle jouissant, comme rengagé, de la permission d'une heure du matin, était dispensé du contrôle. En outre, le plus souvent, une indiscrétion de l'adjudant de semaine, averti du contre-appel, donnait l'alarme aux sous-officiers tentés de découcher. Enfin Boisguillaume n'eût qu'à la dernière extrémité dénoncé l'absence de son sergent-major avec qui il entretenait d'excellents rapports.

Kuhn, désigné pour remplir les fonctions d'adjudant-major, sembla, d'abord, épouser le quasi-désintéressement de ses collègues. Mais c'était une feinte. Une nuit, vers trois heures, il envoya le sergent de garde réveiller les sergents-majors et leur enjoindre de faire contre-appel.

Prévenir Tétrelle, détacher une estafette vers lui, chez Delphine, il n'y fallait pas songer. Toutes les ruses employées en pareil cas étaient, avec Kuhn, aussi inutiles que dangereuses ; Favières dut avouer que son sergent-major n'était pas rentré. Le colonel, le lendemain, lui infligea quinze jours de consigne à la chambre.

Le coup lui fut sensible, l'atterra. Non seulement, pendant cette quinzaine, la brasserie lui était interdite, mais ses repas mêmes, il les prendrait dans sa chambre, n'en sortirait que pour aller au rapport, à l'exercice. Il écrivit à Delphine, lui fit porter sa lettre par un soldat, se promettant, quand même, d'arriver chez elle, à l'improviste, une nuit, et de rendre sa surveillance d'autant plus fructueuse qu'elle y compterait moins.

Il se rongeait les doigts d'impatience, néanmoins guettait sa maîtresse des heures entières aux fenêtres de l'avenue de Suffren, sous lesquelles il l'invitait à passer, chaque fois qu'elle pourrait s'absenter.

Bientôt, cependant, la vie journalière commune, un étonnement et un embarras d'être ensemble, engendraient une incompatibilité mutuelle dont les signes extérieurs étaient, chez Tétrelle, un herpès d'autorité, une éruption d'exigences, de coups de force et de galonnat exaspéré ; chez Favières, une complaisance froissée, les crispations du travail dans le voisinage d'un injuste désœuvrement. Lorsque son sergent-major n'était point là, toute besogne, dans la paix du bureau, devenait prompte et facile. Mais cette présence tatillonne qui ne touchait aux choses que pour se distraire, y trouver à reprendre ou les brouiller, Favières ne l'endura pas sans se refrogner. Un jour même, il éclata et, sur une observation un peu vive :

— Si c’est la récompense de mes efforts, pendant huit mois, pour t’éviter des tuiles et te ménager des loisirs, merci bien !

— M’éviter ?… elle est bien bonne !… Il ne faudrait pas prétendre que tu m’as jamais rien évité… À qui espères-tu faire croire cela ?

C’était une allusion à la punition qu’il subissait ; Favières répliqua :

— Tu n’es pas content de mes services ? Fort bien. Je vais me chercher un permutant.

— À ton aise. Mais, en attendant, tu m’obéiras, sinon…

— Sinon ?…

— Je couche ton nom sur la situation, avec quatre jours au bout, donc !

— Ah ! bien, je voudrais voir ça… C’est une expérience à laquelle je te conseille de renoncer. Elle pourrait te coûter cher.

— À moi ? Moins cher qu’à toi certaines boîtes de conserve…

Tétrelle en arrivait là, au paroxysme de l’énervement, du découragement, de l’affolement, entre les quatre murs de sa chambre cellulaire. Favières pâlit sous la menace, mais se matant aussitôt, posément :

— Écoute, reprit-il, tu es bête et maladroit… Tu sais bien que cette affaire ne me compromet pas seul et qu’il est peu probable, maintenant, qu’elle soit jamais exhumée. Mais j’en connais une autre qui serait sans doute plus rapidement

éclaircie : cahier d'ordinaire entre les mains, je ne donne pas vingt-quatre heures au trésorier pour être de mon avis.

Ils en restèrent là, mais l'avertissement avait porté, et, les jours suivants, Tétrelle radouci s'efforça d'effacer l'impression que cette scène avait produite. Le fourrier résista. Ils vécurent en ménage qui se boude, ne s'adressèrent la parole qu'à l'occasion du service, étrangers l'un à l'autre, dans le tête-à-tête et le côte à côte quotidiens. À la fin, Tétrelle fit franchement des avances, réclama sa part de travail, visiblement contrarié que Favières persistât à vouloir permuter. Déjà celui-ci avait pressenti des sergents achevant leur stage, et leur adhésion était certaine, car la compagnie, veuve d'un Kuhn, valait qu'on la recherchât. Il fallait vraiment, pour que le Parisien se décidât à la quitter trois ou quatre mois avant sa libération, que l'attitude du chef à son égard, en le ramenant à l'examen de la situation, lui conseillât de n'en pas attendre l'issue.

Des complications, une catastrophe peut-être, semblaient imminentes. Tétrelle, en continuant à découcher, s'il était repris, s'exposait à quinze ou trente jours de prison, pendant lesquels l'intérim incombait au fourrier. Cette perspective inquiétait Favières, qui, sachant dans quel margouillis avait versé la comptabilité de la compagnie, en jugeait le déblayement aventureux. Enfin, il ne se souciait pas de donner le flanc à des suppositions désobligeantes, si quelque hasard livrait Tétrelle pendant qu'il le suppléait.

Car il paraissait improbable qu'une impunité plus longue lui fût acquise. N'est-on pour preuve de ses malversations que son inépuisable empressement à défrayer Delphine et sa coûteuse assiduité à la brasserie, son honnêteté eût été révoquée en doute par quiconque l'approchait. Ses six cents

francs de prime avaient duré trois mois à peine ; il ne toucherait les trente centimes de haute paye journalière qu'au départ de sa classe ; il était donc réduit à ses maigres prêts, les cent sous du boucher tous les cinq jours et la rente trimestrielle de ses deux mille francs.

Il avait commencé par pratiquer, ainsi que ses camarades, le fourbi commode et sans danger consistant à grappiller sur les denrées achetées en dehors de la commission, sur les bons de tabac, sur les distributions de vin à la troupe ; quelques sous, quelques bons et quelques litres, par-ci, par-là.

Mais ce rabiau devenant bientôt insuffisant, il trouvait dans les instructions renouvelées dont l'hygiène fait l'objet, vers la canicule, l'occasion d'opérer sur une plus grande échelle.

Instamment informé de la qualité inférieure des liquides fournis par le cantinier et l'épicier de la commission des ordinaires, le capitaine Montereau accordait volontiers à Tétrelle l'autorisation de commander en ville et de conserver dans son bureau un petit baril de rhum, muni d'un robinet à clef, laquelle ne le quittait jamais, « pour plus de sécurité ».

Alors, ce fut très simple. D'un litre, Tétrelle en fit deux. Depuis qu'il s'était aperçu que le léger jus du percolateur avait à peu près, dans le verre, la couleur du rhum, il mettait à profit cette indication, s'enfermait, le soir, pour *préparer* la distribution du lendemain, exigeait qu'on additionnât, en sa présence, l'eau ou le café d'alcool, afin qu'un dégustateur curieux n'en éventât pas la rassurante innocuité.

Personne ne se plaignait ; les plus fortes têtes criaient sous le boisseau.

On ne sait pas de quelles lâchetés est faite la soumission militaire.

L'apprentissage, pour les jeunes soldats, c'était l'extorsion des bons de tabac, d'une vente aisée et lucrative, en dépit de la circulaire ministérielle qui en condamne, tous les ans, le trafic, sans qu'il cesse. Ces bons, que payait jusqu'à vingt centimes un extraordinaire loqueteux qui rôdait autour de la caserne, périodiquement, Tétrelle se les procurait par ruse ou par intimidation, choisissait, pour les distribuer, l'heure où les chambrées étaient désertes, accueillait les clampins ou les retardataires, ensuite, avec une algarade, deux jours « pour s'être présenté dans une tenue négligée devant ce sous-officier ». Découragés, d'aucuns faisaient résolument le sacrifice de leur dû pour gagner les faveurs du chef ; d'autres, plus tenaces, stationnaient à sa porte, rectifiaient réciproquement leur tenue, frappaient timidement et n'osaient plus passer le seuil lorsqu'une voix courroucée mugissait :

« Entrez ! »

Aux hommes comme au fourrier, d'ailleurs, se révélait un nouveau Tétrelle, acerbe, injuste, hargneux ; se souvenant qu'il avait des galons pour les tordre, les pressurer, ainsi que de vieux linges trempés d'arbitraire. Ses quinze jours de consigne l'avaient aiguillonné ; il s'écriait :

— Ah ! bien, je vais en faire, du service !

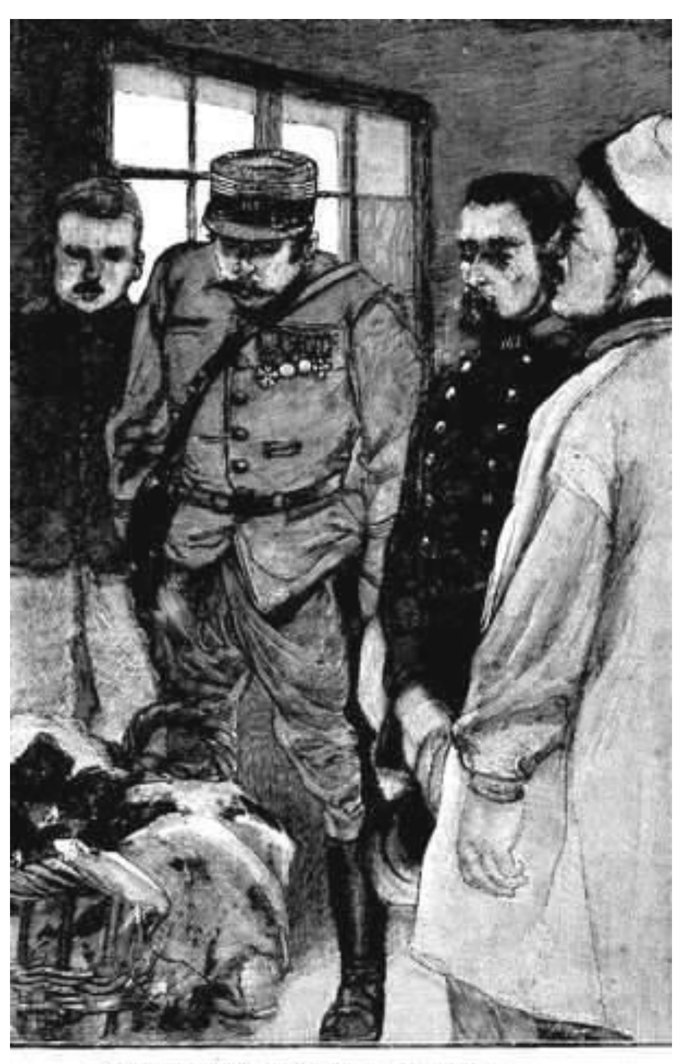
Faire du service, dans la bouche du gradé mécontent, c'est l'hystérie du pouvoir, l'utérine folie de l'épauletier, l'amplification des droits et le rapetissement des devoirs, la puérilité dans l'arrogance, l'éperon à la botte, l'uniforme,

planté au milieu de la compagnie, comme un épouvantail à grelots.

Tétrelle lésa tout le monde, au moment où des complicités ambiantes lui étaient le plus nécessaire.

Mais plus il frappait fort et payait d'aplomb, plus les dévalisés, subjugués, le croyant appuyé par les officiers, jugeaient les réclamations inutiles et redoublaient de couardise. Dans une agglomération d'hommes sous une férule, il s'organise toujours des conspirations de silence et de pusillanimité.

Un incident, après avoir failli tout perdre, donna de cette inertie un dernier et probant exemple.



— Est-ce qu'on vous donne souvent de pareils morceaux ?

Un jour, entrant à la cuisine, le commandant s'exclamait devant un panier de viande appartenant à la 3e du 3 :

— Mais c'est de la carne ! Vous acceptez cela, monsieur Montereau ? À quel prix vous fournit-on cette vache ? Quatre-vingt-dix centimes ? Eh bien, il faudra la payer un franc ou changer le boucher. Allez me chercher le caporal d'ordinaire, le sergent-major…

Et quand ils furent là :

— Est-ce qu'on vous donne souvent de pareils morceaux ?

Mais le capitaine, le lieutenant, également présents, en prévenant la réponse des témoins la leur dictaient :

— Non, mon commandant ; nous visitons fréquemment la viande, c'est la première fois…

Les deux officiers mettaient à couvert leur responsabilité ; le cuisinier et le caporal, influencés, ne voulant pas aliéner de si hautes sympathies, se bornaient à confirmer la déclaration de leurs chefs.

Et tous mentaient : le cuisinier qui savait bien que la compagnie mangeait, sans discontinuer, une ignoble bidoche ; le caporal en affirmant qu'il allait, deux fois par jour, prendre, pour l'avoir fraîche, la viande chez le boucher, alors que celui-ci, en l'apportant lui-même, tous les soirs, écoulait sans difficultés ses peaux, ses os, ses cartilages, sa fressure creuse et négresse ; les officiers enfin en se retranchant derrière un contrôle qu'ils n'exerçaient pas.

En effet, le lieutenant de Tétrelle, comme la plupart de ses collègues chargés de la direction de l'ordinaire, cherchait simplement la signature des fournisseurs en regard des

achats, ne vérifiait jamais le décompte, disait : « C'est juste, n'est-ce pas ? » et apposait négligemment son paraphe, au-dessous de celui, non moins vain, d'un caporal dont l'ignorance réelle ou la cécité vénale ne s'opposait à rien.

Or, la quittance donnée par le créancier, n'attestait pas irrécusablement la véracité des écritures. Tétrelle n'était pas le seul qui obtînt des fournisseurs, tous complaisants pour retenir une pratique, l'émargement d'un état en blanc ou au crayon, lequel état était ensuite arrêté, repassé à l'encre : l'enfance de l'ingéniosité en matière de falsification. Tétrelle n'en était déjà plus là, faisait flèche de tout bois, fricotait activement.

Deux fois par semaine, depuis quelque temps, l'intendance distribuait du lard et du bœuf conservés. C'étaient, naturellement, deux jours pendant lesquels la troupe ne consommait pas de viande de boucherie. Tétrelle, néanmoins, s'arrangeait pour en mentionner dans ses comptes, l'approvisionnement fictif. Alléguant le dégoût du soldat pour cette nourriture, l'insuffisance des portions, les jours de lard, et l'indigence des soupes maigres, les jours du bouilli, il incitait son capitaine à prendre l'initiative des repas alternés décourageant l'examen par la confusion qu'ils créaient.

Ce n'était point tout encore. Afin de concilier l'amélioration de l'ordinaire et la réduction du boni au maximum réglementaire, Montereau avait porté à trois cent cinquante grammes la ration de trois cents grammes journalière. Mais ces cinquante grammes d'augmentation, scrupuleusement enregistrés, ne se retrouvaient pas dans la gamelle du soldat.

Sans doute, il eût suffi qu'on pesât la viande une fois, à la cuisine, pour que la fraude fût découverte ; mais cette précaution élémentaire, personne ne la prenait.

Pour le capitaine, rappelé par le commandant, le colonel, à l'observation des ordres généraux, la question était celle-ci, strictement :

« Y a-t-il baisse dans l'excédent de boni ? »

Il y avait baisse, Tétrelle l'établissait sans peine, en réglant chaque prêt.

— Allons, tant mieux ! Le colonel sera content, disait Montereau.

Incurie, négligence ou paresse des officiers, il y a cela au fond des soustractions commises par les employés militaires subalternes. Ceux-ci ne sont pas suffisamment défendus contre les tentations auxquelles les exposent des attributions disproportionnées à la solde dérisoire qui les rémunère. Leurs chefs directs ont, il est vrai, à leur disposition, un pompeux attirail d'obstacles préventifs, mais la multiplicité même de ces moyens en neutralise l'effet.

Au capitaine, administrateur ignare, qui apostillerait sa condamnation et tient d'autant plus à certaines prérogatives qu'il les justifie moins, il convient d'opposer l'officier capable mais dont la patience est lassée par d'impétrables requêtes ; l'officier qui ne peut faire un pas, sortir, se mettre à table, se coucher, sans que surgisse l'inévitable fourrier, la plume tendue, présentant à son approbation, aussi futile qu'urgente, quelque état anodin. On citait, au régiment, les capitaines qui, obsédés par ce pourchas, abandonnaient peu à peu à leur sergent-major la signature des pièces les moins importantes, se réservaient seulement la situation journalière et la feuille de prêt, dont l'arrêté devait être écrit tout entier de leur main.

Le commandant de la 3$^{e}$ du 2, trouvant l'imitation de son paraphe au bas d'un bulletin de réparations, la critiquait, rectifiait une boucle, un délié… D'autres officiers, sans aller jusqu'à la leçon de faux, fermaient les yeux, admettaient tacitement la substitution, pour n'être pas dérangés dans leurs promenades, leurs repas, leur ménage en ville.

Le premier soin d'un chef entrant en fonctions, était de bien *tenir* le paraphe de son capitaine, quitte à n'en pas faire usage si celui-ci, par ses paroles ou ses actes, inspirait au comptable la salutaire terreur de la contrefaçon.

Tétrelle possédait à fond son Montereau ; il l'apposait à main levée au bas des bons journaliers ; et l'officier qui fréquentait ordinairement chez une vieille maîtresse, pour qu'on ne l'y relançât pas, feignait de ne rien voir.

Tous, à la vérité, n'étaient pas formés sur ce patron et quelques-uns, sautant à l'excès contraire, eussent menacé du conseil de guerre le sous-officier qui se fût permis de tels empiètements sur leurs attributions.

Un matin de juillet :

— Tu sais, j'ai un permutant, dit Favières à Tétrelle. J'ai parlé de lui au capitaine qui l'accepte.

— Ah ! Qui donc ?

— Chuard. Il est au courant, nous l'avons employé tous les deux ; nous le connaissons. Tu ne perdras pas au change.

— C'est bien. Fais ta demande au colonel.

Favières s'attendait à plus de résistance. Évidemment l'autre avait réfléchi. Il ne lui déplaisait pas d'être délivré de cet œil clairvoyant ouvert sur ses fraudes. Mais, loyalement,

le Parisien avait cru devoir prémunir l'ancien petit vacher, son élève et son remplaçant, contre les embûches possibles, une connivence involontaire. L'arrivée prochaine des réservistes, l'indigne frelatage et les obscurs trafics auxquels avaient servi de prétexte la dernière fête nationale, donnaient du prix à ses conseils.

— Sois ferme et ne sors pas de ton emploi… Tâche, par exemple, de ne pas mettre la main au livret d'ordinaire, fût-ce pour y inscrire la simple nomenclature des denrées… Cela pourrait t'entraîner dans de vilaines histoires… s'il en survenait, ajouta Favières, répugnant à de plus intimes confidences.

Mais Chuard avait compris :

— Eh bien ! ça ferait une place vacante, observa-t-il rondement.

Et cela fut dit d'un ton, avec un regard où pointait la férocité de l'officier épluchant l'annuaire.

Le départ de Favières s'attrista d'une ombre de regret. D'abord, il quittait la seule compagnie où il eût jamais été tranquille, ménagé, considéré presque, sous un chef bon enfant. Puis, s'il se félicitait toujours de ne pas assister à une liquidation périlleuse, il gardait, maintenant, comme un remords vague de laisser ce garçon auprès de qui il avait vécu trois années, en somme, de le laisser aux mains d'un fin compère, fort capable de le pousser tout doucement sur la pente où il trébuchait. Ah ! ce nouveau *struggle*, cette lutte pour le galon, ne suscitait pas de glorieuses pensées !

Désormais, il ne fut plus renseigné sur Tétrelle que par Chuard ou par Devouge.

Celui-ci, en effet, las des gardes, des piquets, de l'exténuant service de place, à Paris, avait brigué et obtenu l'emploi de sergent-secrétaire de la Commission des ordinaires.

Au règlement du prêt, les comptes de toutes les compagnies lui passaient sous les yeux. Il ne tarda pas à relever des irrégularités dans la comptabilité de Tétrelle.

Un hasard les lui avait signalées, car elles n'intéressaient jamais le prêt en cours, le seul qu'il vérifiât, mais des opérations antérieures sur lesquelles il avait d'autant moins à revenir que des grattages significatifs dénonçaient la falsification. Devouge, éventuellement couvert par cet indice de retouche, n'en dit rien, sinon à Favières qu'il consulta.

— Ma foi ! déclara celui-ci, le grattage, c'est le Waterloo des bureaucrates infidèles ; si Tétrelle en est là, nous sommes bien près de la fin !

À quelques jours de là, le sergent-secrétaire l'appela, l'invita à entrer dans sa chambre. Et ouvrant devant lui le livret d'ordinaire de la 3-3 :

— Regarde.

Favières se pencha sur la double page treillissée où s'alignaient, serrées, à droite, les dépenses, à gauche, les recettes, la récapitulation, la balance, par prêt. Il revisa quelques calculs, tourna des feuillets, les interposa entre ses yeux et la lumière, montra alors à Devouge, à certaines places, de petites mouches faites par le grattoir dans le papier entamé.

— C'est inouï… Il suffirait qu'on repassât une addition pour que tout fût découvert… Il est vrai que les colonnes

sont longues et les chiffres terriblement enchevêtrés. Les officiers sont immédiatement rebutés… Ils seraient aussi répréhensibles que Tétrelle si la débâcle arrivait… Tout lui est permis : ils sont aveugles…

Non seulement, en effet, ils ne s'apercevaient de rien, mais la résistance désespérée du sergent-major les conquérait.

— Votre zèle est louable, disait Montereau, je sais qu'il vous faut une grande énergie pour demeurer à votre poste en ce moment. Vous êtes malade, j'en suis sûr. Vous avez tort de ne pas aller à la visite… Quoi ! vous en seriez quitte pour quelques jours de repos, à l'infirmerie… Le fourrier vous suppléera très bien.

Mais Tétrelle refusait, se déclarait solide alors que son délabrement protestait contre cette affirmation. Les yeux et les joues caves, le nez pincé, les lèvres blanches, la poitrine ébranlée par un coup de mine qui l'avait penchée, il faisait face au danger, restait debout au milieu de la compagnie, comme le dompteur qui se sent perdu s'il tourne les talons. Peut-être déjà, selon les prévisions de Favières, avait-il eu le visage prophétiquement balayé par le souffle cruel de Chuard qui se pourléchait en le regardant.

— Nous avons eu encore aujourd'hui la visite du boucher, disait quelquefois celui-ci, en confidence, à son prédécesseur. J'ignore ce qui se manigance, mais il n'a pas l'air content, le bonhomme. Tétrelle le reconduit en l'amadouant. Mais l'autre se venge. Tu n'as pas idée de la bidoche que mange la compagnie… Avec ça, il s'est remis à découcher… S'il chauffe trente jours de grosse boîte, un de ces quatre matins, on pourrait bien en voir de drôles !…

Un jour, vers onze heures, l'adjudant Boisguillaume achevait de déjeuner, lorsqu'on frappa à sa porte.

Le ménage occupait, dans l'École militaire, au fond d'un obscur couloir, deux pièces misérables dont quatre meubles nécessaires ne conjuraient pas la pitoyable nudité. C'était une détresse de pauvres, propre et digne, le sixième d'une famille que le salaire du père est impuissant à faire vivre, un dénuement que rendaient poignant deux détails initiaux : le mur blanchi à la chaux où avortait tout essai de décoration, – et les *tenues* de l'adjudant prodiguant les insignes de son grade, une stérilité d'agréments, de torsades, de brandebourgs, plus navrante encore en face de la mère en loques, son dernier né au sein, et de la caisse d'emballage transformée en couchette, où dormait un autre enfant.

Dans des cadres de paille, de gais chromos conseillaient le rire, le bonheur, l'amour. Boisguillaume, à cheval sur une chaise, avait entrepris de noircir à l'encre les fils blancs d'un dolman élimé. Sa femme alla ouvrir, parlementa une minute, puis, s'effaçant :

— Boisguillaume, c'est le boucher de la compagnie, M. Lecorne, qui voudrait te parler.

L'adjudant se leva, fit deux pas au-devant d'un athlétique gaillard, rouge, essoufflé, dont les mains énormes sortaient, comme des quartiers de viande, d'un inhabituel paletot qui le gênait.

— Asseyez-vous donc, je vous prie. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur ?…

— Merci ; je ne vous retiendrai pas longtemps. Voilà ce qui m'amène : Depuis un mois – c'est-à-dire six prêts – je n'ai pas reçu d'argent de votre sergent-major ; il m'est dû

dans les cinq cents francs. Je ne sais quelle histoire il a racontée à ma femme pour expliquer ce retard : des effets d'habillement détériorés par sa négligence – une menace de cassation, de conseil de guerre, s'il n'indemnisait pas le magasin… Bref, ma femme s'est attendrie. Il avait toujours bien payé, nous étions contents de lui éviter des désagréments. Puis, il disait qu'il a des parents qui peuvent répondre… qu'il faut seulement leur laisser le temps de réunir la somme… Mais tout a une fin ; je crois même rendre service à ce garçon en lui refusant de nouvelles avances. Plus il s'endettera, plus il lui sera difficile de se libérer, dans le métier, n'est-ce pas ? Je ne suis pas exigeant, quant à l'arriéré, il me remboursera par acomptes ; je lui demande uniquement de régler avec exactitude les prêts prochains… Je n'ai pas voulu mettre ses officiers au courant de cet arrangement, ne sachant trop comment ils prendraient la chose ; mais j'ai pensé qu'il n'y avait pas d'inconvénient à vous en parler, pour donner moralement plus de poids à l'engagement, comprenez-vous !… Vous devez avoir quelque influence sur lui… Vous le raisonnerez… Ceci entre nous, bien entendu. Ne vous croyez pas compromis par ma visite. Quoi qu'il arrive, personne n'en sera instruit.

Boisguillaume, d'abord abasourdi, s'écria :

— Cinq cents francs !… Cinq cents francs !... Qu'en a-t-il fait ? Une blague, ses effets détériorés… s'il y a autre chose, il y a, parbleu !…

Il se rappelait les quinze jours de consigne, cherchait, entre le motif : « a découché », et les faits révélés par le boucher, une corrélation qu'un regard jeté sur sa femme l'empêcha d'indiquer. Alors, il se révolta :

— Je vous remercie de m'avoir prévenu ; mais il m'est impossible de jouer le rôle que vous me distribuez… Mon devoir me commande d'avertir le capitaine ; il n'appartient qu'à lui de ratifier l'indulgence dont vous êtes animé à l'égard de Tétrelle. Je n'ai pas qualité pour apprécier en médiateur sa conduite. C'est contraire à tous les règlements. Tout ce que je puis faire, c'est d'accorder au sergent-major quarante-huit heures de répit, mais, passé ce délai, s'il ne vous a pas remboursé, j'en référerai à mon chef direct. J'y suis tenu. Mon silence serait de la complicité.

— Attendons encore, pria M. Lecorne… Songez donc… C'est le conseil de guerre pour ce garçon, sa vie perdue… Je regrette presque ma démarche… Il a de la famille aussi…

— Précisément. Dans quarante-huit heures nous saurons si elle consent à vous désintéresser.

Le boucher n'insista pas, s'en alla. Déjà Boisguillaume, de sa fenêtre, hélait un soldat :

— Dites au sergent-major de la 3-3 de venir me trouver, tout de suite.

M^me^ Boisguillaume était restée étrangère au débat, berçant paisiblement son enfant, gardant, dans ces histoires de métier, une réserve intelligente, une apparente indifférence dont elle ne se départit pas quand Tétrelle entra.

— Vous avez désiré me voir, mon adjudant ?

Mais l'autre, sans lui laisser le temps de se reconnaître :

— Votre boucher sort d'ici… Vous devez savoir ce que parler veut dire… Je ne vous demande aucune explication… comment ni pourquoi vous en êtes arrivé là… Dans votre si-

tuation, vous n’avez que deux choses à faire : Payer ou vous loger une balle dans le caisson. Choisissez. Payez-vous ?

Tétrelle demeurait béant au milieu de la chambre, effroyablement pâle, sans voix pour répondre. Ses deux bras se détachèrent ensemble de ses cuisses, s’y recollèrent aussitôt, d’un geste cassé que Boisguillaume interpréta à insolvabilité.

— Non ? Alors, mon ami, c’est bien.



… En tira son revolver d’ordonnance, puis, revenant vers Tétrelle, le lui tendit. (Page 438.)

Son sang-froid l’abandonnait. Il avait pris la scène trop haut ; il s’efforçait maintenant d’en soutenir le ton, assez engagé pour ne pouvoir reculer. Il alla droit à une patère où

pendait un étui de cuir verni, en tira son revolver d'ordonnance, puis, revenant vers Tétrelle, le lui tendit.

— Tenez.

Mais le mouvement avortait, trop grand pour sa chétive personne, exigeant un socle qu'il avait négligé de préparer. Et il continuait, inutilement, à brandir l'arme sous le nez du sergent-major qui, après s'en être détourné, finit par la repousser en se dérobant.

— Vous êtes donc un lâche ? cria l'adjudant, que son revolver embarrassait.

Mais il s'en sentit soulagé par sa femme qui, sans dire un mot, retourna ensuite à sa place, auprès de son enfant.

— Un lâche, oui ! répéta Boisguillaume, d'un verbe pacifié, transitoire encore.

— Je paierai, balbutia Tétrelle… J'ai écrit aux vieux. Il leur faut le temps de rassembler la somme…

— Vous avez écrit… Est-ce vrai ?

— Oui… Mais on n'est pas riche chez nous. Il y a seulement de quoi vivre… et c'est tout en terres…

— Qu'est-ce qu'ils font, vos parents ? demanda l'adjudant, tout à fait remis dans le ton par l'intervention influente et délicate de Mme Boisguillaume.

— Ils vendent de la mercerie sur les marchés. Ils ont un cheval et une petite voiture… Ils ne sont plus jeunes…

Il s'arrêta ; une évocation simultanée tenait ce groupe, muet, sous une émotion intense… Dans la caisse en bois, l'enfant respirait les poings fermés.

— Ils feront ce qu'ils pourront, reprit Tétrelle ; j'en suis sûr… Le boucher… il attendra bien un peu ; il m'a promis… Au moment où l'on va recevoir les réservistes, il ne voudra pas perdre la clientèle de la compagnie… Et puis, je suis rengagé… Il n'a pas à craindre que je m'en aille.

Boisguillaume cessa d'arpenter la pièce, se campa devant le sergent-major.

— Vous avez menti… vous avez trompé tout le monde… au point que je ne sais plus si je dois vous croire… Enfin, supposons que vous dites la vérité. Je vous donne quarante-huit heures pour me communiquer la réponse de vos parents… pas une minute de plus. Si vous n'acquittez pas votre dette, le capitaine sera immédiatement informé de votre conduite. Allez.

Tétrelle sortit.

Il y eut, entre Boisguillaume et sa femme, un long silence emprunté. Le revolver était resté à côté d'elle, sur la table ; il alla le reprendre.

— Pourquoi me l'as-tu retiré des mains ? demanda-t-il enfin.

Elle leva sur lui les yeux et, très doucement :

— Parce que tu faisais fausse route, mon ami, dit-elle. Je t'ai laissé lui présenter cette arme, car j'avais deviné qu'il ne la prendrait pas… Mais j'ai cru devoir m'immiscer dans votre démêlé, quand j'ai vu que vous vous tuiez tous les deux… avec le ridicule… qu'il était si facile d'éviter. Tu n'avais, pour cela, qu'à commencer par où tu as fini.

— C'est une lâcheté…

— Mais non… On n'est pas un lâche parce qu'on refuse de se suicider à son âge, à l'âge où ces choses, pour lesquelles il se perd… et qu'il déguste… et qu'il trouve bonnes… comme tout ce qu'on défend d'aimer… rattachent, au contraire, à la vie que tu lui conseilles de quitter ! Quelque châtiment que lui réservent ses fautes, ses faiblesses… il estime qu'il a du temps devant soi pour les racheter… ou pour en jouir encore, si le souvenir qu'il en conserve est tel que rien ne peut l'effacer… On se tue sur des ruines… des matériaux désormais sans emploi, parce qu'ils ont déjà trop servi… On ne se tue pas sur la première pierre qu'on pose… lors même qu'on la pose de travers… Quant à le dénoncer…

— C'est mon devoir.

— Comme c'est le mien d'intercéder pour lui… Il a une famille, de pauvres bonnes gens que la saignée faite à leur bourse accablera moins qu'un éclat… leur fils devant le conseil de guerre… la prison… toutes ces choses dont on meurt deux fois, à leur âge.

Admets que je représente la mère, en face du père auquel j'imagine que tu te substitues. Je sais qu'on déclare très beau, dans les livres, généralement, ce père stoïque qui met un pistolet dans la main de son fils, aimant mieux le voir mort que déshonoré. Pourquoi les mêmes sentiments, chez la mère, révolteraient-ils ? C'est qu'elle n'ignore pas, elle, ce qu'il en coûte pour faire un homme ; ce que, grand et fort, il résume de soins, de tendresse, d'espoirs… À ses yeux, comme aux yeux du père, il est également déshonoré… Et pourtant c'est prisonnier mais vivant qu'elle le préfère… d'autant qu'une balle dans la tête, c'est un dénouement, ce n'est pas une réhabilitation.

— Mais la discipline, l'exemple…

— Oui, la discipline… je sais tout ce qu'on peut broder là-dessus, Boisguillaume. Elle consisterait d'abord, je crois, puisqu'on lui donne une nouvelle famille qui a la prétention de remplacer l'autre, elle consisterait à le surveiller, ce garçon qui a vingt ans, tout à apprendre de la vie, pas d'argent – et les occasions de faillir que vous lui fournissez… La discipline… c'est une arme qui m'a toujours plus effrayée dans vos mains que le revolver dans les tiennes, tout à l'heure…

Elle était debout, entre ses deux enfants endormis, une main et un œil sur chaque couche ; elle continua, parlant à soi-même autant qu'à son mari :

— Les enfants… est-ce qu'on peut jamais dire comment ils tourneront, les tentations qui les guettent… l'avenir qui les prend… les dangers dont ils triompheront et ceux qui les trouveront faibles et désarmés ? Il y a des sauvetages qui honorent infiniment plus que votre justice sommaire… et nous devons faire aux enfants d'autrui ce que nous voudrions qu'on fît aux nôtres… si le malheur les touche…

Sur les deux berceaux, leurs regards se rencontrèrent. Et l'indulgence qu'ils puisaient dans cette contemplation était comme une assurance sur l'honnêteté de leurs petits… une assurance pareille à celles qu'on contracte sur la vie, avec faculté de se récupérer des versements effectués, à leur majorité.

Deux jours après, entrant, le matin, dans la chambre du sergent-major, Boisguillaume l'aperçut assis sur son lit, tenant une lettre ouverte et une enveloppe d'où sortait un pa-

pier rouge. Il ne dit rien, tendit simplement la lettre à l'adjudant qui la parcourut rapidement.

« Nous ne pouvons t'envoyer que trois cents francs… vendu le petit cheval… bonne santé heureusement… On reprendra le ballot, comme dans le temps… nous serions si contents que tu viennes nous voir au jour de l'an, avec tes galons ! »

Boisguillaume se retourna. Tétrelle pleurait.



Boisguillaume se retourna. Tétrelle pleurait. (Page 443.)

## VI

Les réservistes avaient quitté le corps depuis une huitaine ; deux jours encore et la classe serait déshabillée, désarmée.

Les sergents-majors et les fourriers libérables se concertèrent pour enterrer leur vie militaire, avec le concours des collègues qu'ils laissaient au régiment. Le colonel, à qui l'on avait simplement parlé d'un punch d'adieux, accorda aux sous-officiers qui la sollicitèrent la permission d'une heure du matin. Ils s'étaient promis, d'abord, de dîner ensemble, mais les opérations qu'entraîne, pour les comptables, le renvoi d'une classe, s'opposaient aux récréations prolongées. Il fut donc arrêté qu'on se réunirait, à neuf heures, à la *Nouvelle Armée*, et qu'on visiterait ensemble, une dernière fois, toutes les boîtes à femmes du quartier.

— Est-ce que Tétrelle viendra ? demanda Favières à Chuard. Je ne puis le rencontrer.

— Il sera sûrement des nôtres si l'on se donne rendez-vous à la *Nouvelle*, répondit le fourrier. Il n'y couche pas seulement ; il n'en sort plus. Il faut qu'il ait une chance de tous les diables pour ne pas se faire baiser. L'adjudant le talonne bien un peu, mais c'est un si bon fieu !…

— Alors… rien de changé ?

— Rien. Pendant quelques jours, il s'est tenu tranquille, c'est-à-dire qu'il n'avait plus cette tête de fou que tu lui vois, au prêt… Mais, avec les réservistes, le fourbi a recommencé. J'ai suivi tes conseils : je ne touche pas au cahier d'ordinaire,

j'ai même l'air de ne m'apercevoir de rien… Pourtant, il n'aurait pas gouré un aveugle. Je connais des réservistes à qui il a retranché trois, quatre francs sur leur indemnité… d'autres qu'il a autorisés à partir un jour plus tôt, pour n'avoir rien à leur payer du tout… Il a fait émarger les premiers sur des états au crayon et il a signé pour les absents… Ordinaire, bons de tabac, prêts, indemnités, il a gratté sur eux plus de deux cents francs, oh ! certainement !…

— Tous les doubles en font autant…

— Oui, mais ils ont la main moins lourde. Après cela, le timide est souvent pris là où un plus hardi se sauve… Cependant, ça sent mauvais pour lui. Maintenant que les réservistes sont partis, que la classe s'en va aussi, le boucher n'a plus intérêt à le ménager. Il commence à rappliquer… C'est des histoires dans les coins à chaque instant. Il y a quelque chose entre eux. Quoi ? J'ai consulté le cahier d'ordinaire. Tous les fournisseurs l'ont signé… à moins que…

— À moins qu'il n'en use avec eux comme avec les réservistes… Ce serait plus dangereux. Enfin, si ça finit mal, j'espère bien n'être plus là pour le voir. À ce soir, n'est-ce pas ? Et dis-lui tout de même que nous comptons sur lui.

C'était inutile ; Tétrelle avait devancé à la brasserie les premiers sous-officiers qui y arrivèrent. Réfugié au fond, il avait avec Delphine une explication violente ; on entendait le sifflement des mots qu'ils se jetaient au visage, avec des gestes de défi, des haussements d'épaules méprisants et, chez la fille, de petits rires qui claquaient comme du bois sec.

— Ça ne va donc pas, les amoureux ? dit Favières à la grosse Lolotte, une servante de trente ans qui mettait sa co-

quetterie à ne pas nigrifier une mèche blanche balafrant sa sombre tignasse.

— Bah ! Ils se chicanent et ils ne peuvent pas se quitter, déclara-t-elle. Ce qui ne va pas, c'est le commerce. Y a encore les *Bayadères*, avenue de la Bourdonnais, qui ont fait faillite cette semaine. C'est la troisième brasserie, cette année. J'en ai connu une douzaine autour de l'École. Il en reste quatre : une, rue Chevert, deux, avenue Bosquet… Je ne parle pas des *Amis du Soldat*, où les femmes figurent pour la peau… Ah ! c'est un malheureux métier ! J'aurais l'âge de Fifine, vrai, c'est pas ici que je serais, ni avec un cul de singe. On lui répète ça toute la journée, à cette gosse. Il a beau faire des *sacrifices* pour elle ; c'est pas une position ; elle est seulement pas dans ses meubles.

Cependant, des sous-officiers entraient toujours. Ils étaient gras, frottés de lard, sentaient le passage des réservistes, luisaient encore des dernières bombances. D'aucuns s'en pourléchaient, inoubliaient les largesses des « types calés », que le hasard leur avait envoyés.

— Il y a quinze jours, j'étais pas ici, disait un sergent-major, renversé sur sa chaise et tapotant son ventre. *Mon* réserviste m'avait emmené dans un restaurant… à hauteur. Il y a eu quatre sortes de vins et du champagne dans des seaux ; des plats aussi, avec de sacrés noms que je n'ai pas retenus ; un boisseau d'écrevisses.

— Un buisson, rectifia Favières.

— Moi, affirma un autre chef, je n'ai pas dîné une seule fois à la cantine : une invitation tous les soirs. Je les notais sur un carnet pour ne pas faire de jaloux ni m'embrouiller.

Imberbe, les dents claires, il disait cela innocemment avec le sourire de la fillette qui a dansé toute la nuit.

Brutal, un troisième s'écria :

— Y en a pas qu'ait pris les cuites que j'ai prises !… De fameuses… et à bon marché ! Trois fois les réservistes m'ont rapporté en voiture, déshabillé et couché…

Mais Montsarrat intervint, dégoûté :

— C'est pas mon système… Vous êtes bien avancés maintenant que vous avez dîné et nocé… J'ai refusé ça, moi… J'ai donné à entendre qu'un petit cadeau me serait plus agréable… un souvenir… En même temps, je les flattais. L'un m'a offert une pipe… que j'ai revendue dix francs ; un autre des cigares… (j'en ai pour trois mois). Un bonnetier m'a prié d'accepter un gilet de laine ; je le porte… Est-ce que ça ne vaut pas mieux ?

Cette sortie de fille, richement entretenue, mais songeant à l'avenir, ramena les sous-officiers à l'évaluation de leur fourbi, pendant ces vingt-huit jours.

— Huit réservistes m'ont abandonné leur prêt.

— J'ai fait vingt-cinq francs avec des retenues pour de soi-disant dégradations à l'armement, aux effets.

— Quatre anciens conditionnels n'ont pas touché leur indemnité.

— Tous les bons de tabac de la dernière distribution me sont restés.

Et du côté des fourriers :

— J'ai vendu vingt francs de pain et quarante francs de biscuit.

— Moi je fournissais les titres de permission… On me les payait ce qu'on voulait. J'ai reçu de la monnaie blanche.

On croyait assister à quelque parlote de cuisinières récapitulant leurs profits. Chacun étalait sa pêche, cherchait son poisson dans la vase, le pesait de l'œil et criait : Tant de livres ! orgueilleusement. Et ce n'était que la pelote avouée. L'ordinaire ne se montrait pas non plus avare de beurre… Les doigts en étaient gras et on les suçait en famille, sans pain.

Chupin, le Vicomte et le tambour-major parurent ensemble. Le premier s'était consolé de la perte de Camélia avec une femme d'un débit de l'avenue Lowendal, laquelle lui avait délivré un bon d'hôpital, pour un mois.

Il n'était pas le seul, d'ailleurs, à qui le séjour de Paris eût été funeste. Quand le fourbi ne défrayait pas la conversation, c'est de cela qu'on s'entretenait, des accidents de l'amour et du hasard. Des célébrités poussaient sur ce fumier.

Le Vicomte, désigné pour suivre les cours de l'école de Saint-Maixent, était respecté. La platitude des sous-offs se gagnait déjà les faveurs d'un maître, car ce garçon, sortant de l'école dans les premiers et admis à choisir son corps, pouvait revenir, comme sous-lieutenant, auprès de ses anciens collègues.

Mais le tambour-major bénéficia d'un ban. Il était d'une stupidité que sa taille seule égalait, sans l'excuser. Dix absinthes pures le laissaient impassible – il s'en vantait – ce bœuf carnavalesque, cette officielle enseigne régimentaire

partageant sa vie entre le spectacle de sa force inactive et la présidence du Bruit, dans les fossés des fortifications. Décoratif et poreux, il était l'alcarazas de la niaiserie humaine ; il la tenait fraîche et suait paisiblement le prestige qu'elle versait en lui ; il était le vase d'héroïsme où s'abreuvent les foules inoffensives.

À ce moment, la voix perçante de Delphine domina le tumulte de l'ovation.

— Non, trois fois non, est-ce ton compte à la fin ? Si tu n'es pas content, bon voyage et bon débarras ! On n'est pas collant comme ça !

Et plantant là Tétrelle, blême et gauche, elle vint au milieu des sous-officiers, s'assit entre Devouge et Favières.

— Il y a donc de la brouille dans le ménage ? demanda celui-ci.

— Imaginez-vous… ça n'est plus tenable. Est-ce qu'il ne veut pas maintenant que je quitte les brasseries parce qu'un télégraphiste est aimable avec moi ? Pourquoi pas m'enfermer tout de suite et me faire passer la nourriture par un judas ? Avec ça qu'ils sont drôles, les militaires, et malins ! Je ne dis pas ça pour vous qui avez l'intelligence de ne pas rester… Mais les autres ! Et puis, merci ! on sort d'en prendre dans la famille ; trop de sabres à la clé ! Ça n'a pas assez réussi à maman !…

— Le fait est… Elle est toujours rue Frémicourt ?

— Sais pas ; on ne se voit plus ; nous avons eu des mots… Mais enfin, là, on peut dire qu'elle n'a pas eu de chance avec vous, qu'elle a trouvé son malheur sous l'uniforme.

— Merci, Delphine !

Mais elle ne s'arrêta pas à l'ironique interruption de Favières. Elle continuait à chier du galon, comme un tænia sans fin trop longtemps engraissé ; elle l'évacuait, purgée par l'exemple de sa mère qu'il avait mangée, réduite à fumer le champ des désirs anonymes. La haute échelle que dégringole la femme à soldats, de degré en degré, d'âge en âge, de grade en grade, elle la renversait, voulait faire, à rebours, le même chemin. Et le télégraphiste, avec son uniforme encore, était la dernière concession à ses goûts combattus, le palier d'attente où viendrait la prendre la jaquette et le chapeau rond de l'amant sérieux, pour la hisser jusqu'au civilisme cossu de l'entreteneur correct et magnifique !

Derrière elle, immobile, Tétrelle écoutait… Cette fois il semblait comprendre que c'était la fin, qu'elle ne lui appartenait plus que par habitude, qu'il avait beau la suivre, l'épier, vivre dans ses pas et dans son ombre, avoir place à sa table et dans son lit, elle lui échappait, rattrapait sa jeunesse et, chute pour chute, voulait tomber dans la vie de plus haut, remuer un or qui ne fût pas celui des galons, un or qui sonnât et achetât quelque chose.

Elle le sentait là, elle sentait des mains crispées sur le dossier de sa chaise, un souffle dans ses cheveux ; et elle parlait toujours, se soulageait âprement dans le vent d'un orage qui n'éclatait pas, l'expectative d'une brutalité qui, peut-être, eût été le paraphe de l'amant au bas d'un nouveau, d'un suprême bail !

Mais les doigts qu'elle défiait voluptueusement ne se refermèrent pas sur son cou et dans le ridicule d'une menace sans effet, la rupture se consomma.

— Non, tout, entendez-vous, tout, plutôt que d'avoir le sort de maman !

Et Tétrelle rentrant en scène, disant son attachement, ce qu'il avait fait pour elle :

— Eh bien ! quoi ? répondait Delphine, c'est une compensation qu'on devait bien à ma famille. Nous sommes quittes.

Les sous-officiers s'étaient levés, sortaient ; il fallut que Favières entraînât Tétrelle. Il avait remis le siège devant sa maîtresse, insistait pour obtenir d'elle ce qui lui était opiniâtrement refusé. Le Parisien proposa son arbitrage. Mais Delphine, excédée, se rendit :

— Seulement, je te jure bien que c'est la dernière fois. Dès demain, on changera ma serrure…

Il ramassa la clef qu'elle avait jetée par terre et consentit alors à suivre ses camarades.

Pendant une heure encore, ils parcoururent les brasseries des environs. Lolotte avait raison : toutes décelaient la ruine, la succession des patrons parmi un mobilier et des filles qu'on ne renouvelait jamais. La bourrasque sous-officière même était impuissante à ranimer de molles servantes qui dormassaient en tirant la bourre des banquettes. Décidément, les beaux jours de ces établissements, les femmes travesties dans des locaux où l'ingéniosité canaille des décorateurs se donnait carrière, rien de tout cela n'était plus.

Aux *Amis du Soldat*, cette boîte qu'assimilait aux brasseries l'illusoire présence de quelques filles sans emploi, la

bande fut surprise de rencontrer l’adjudant Laprévotte avec un brigadier de dragons, deux cuirassiers et un artilleur. L’un



Pendant une heure, ils parcoururent les brasseries des environs.

après l’autre, ils disparurent. Et à les voir, irréprochablement vêtus de courts dolmans de fantaisie qui les décolletaient par le bas, Favières associant le renom de la maison aux allures précises du patron et des habitués, ne doutait pas que l’adjudant « n’en fût ». Il le dit à Devouge lorsque Laprévotte, gêné, resté le dernier, cependant, pour couvrir la retraite de ses acolytes et se réclamer du brigadier, un cousin, se retira sans vouloir rien accepter.

Les deux Parisiens s’expliquaient, maintenant, sa misogynie, son constant isolement, l’unique inclination qu’ils lui avaient connue pour un artificier détaché à la poudrière de Dieppe…

— Ah ! bien, il fallait arriver au terme de notre service pour apprendre encore cela ! s'écria Favières.

Mais Chupin fit observer que c'était jour de bal à la brasserie Européenne et, de nouveau, l'escadre flibustière croisa dans le désert des avenues.

À des coins de rues des petits postes de filles causant amicalement, prenaient les armes à l'approche des rares passants, ou bien partaient en sentinelles avancées, viraient, avaient l'air, de loin, de jouer aux quatre coins. De temps en temps une voiture roulait sourdement, comme sur de la paille étendue en un quartier où quelqu'un va mourir…

Vers l'avenue de Lamotte-Piquet, le Champ-de-Mars, pacifié, s'annexait à l'École militaire, comme un cimetière est voisin d'une église de campagne ; tandis que, vus de l'avenue Lowendal, les bâtiments encadrant l'immense cour du Midi, adoptaient la physionomie nocturne des hôtels borgnes environnants, leur éclairage avare et fumeux, leurs lanternes de fonds d'allées.

On dansait, à la brasserie Européenne, mais dans les ruines encore, et les vers habitaient le plafond en vieux roquefort mouvant.

Une quinzaine de couples à peine quadrillaient, faribolaient, en casquette, en cheveux, en tunique dépourvue d'épaulettes, sans entrain, presque décemment, les jambes emboîtées, les mains des hommes cachetant de rouge les omoplates des filles. On regardait avec moins d'admiration que d'étonnement, un soldat des sections d'état-major, qui exécutait son cavalier seul sur les mains. Il n'y avait personne sur les banquettes, personne sur l'estrade réservée aux consommateurs, à l'opposite de celle qu'occupait la mu-

sique ; personne dans le promenoir latéral, sinon le municipal de service et un garçon à qui l'on ne commandait rien. Pourtant, deux femmes vieilles et laides, en chapeau, de celles qui ne dansent plus que par nécessité, allèrent s'asseoir à une table écartée. Et le garçon, dolent, au lieu de les servir, devisait avec elles, les appelait par leur nom, pendant que l'orchestre cuisinait une polka d'entremets, savourée par les mêmes couples tournoyant jusqu'au vertige, puis cirant le parquet d'une traînerie alourdie qui cherchait une place pour repartir.

Des sous-officiers se récrièrent :

— Pas drôle… Qu'est-ce qu'on fait ici ?

Mais ceux que stimulait la somme versée à l'entrée, résistaient et mesurant leur gaieté au prix qu'ils l'avaient payée, voulaient, par habitude, en prendre pour leur argent. Quand ils en eurent pour dix sous, ils se laissèrent emmener.

Ils n'allèrent pas loin. Tout de suite, sans discussion, la bande faisait un crochet à droite, se trouvait dans un accul, devant une petite maison basse, amplement numérotée, accrochée au flanc de l'Européenne comme de nécessaires communs. C'était là que Montsarrat avait sa maîtresse, celle dont le portrait ornait sa commode, parmi les photographies de parents et d'amis qu'il exposait complaisamment. Un échange, d'ailleurs. Dans la chambre de la pensionnaire, au mur, resplendissait l'image du *petit homme*. Seulement, comme on l'avait tiré en groupe, il fallait le chercher dans la douzaine de sergents-majors que reproduisait l'épreuve. Et, sans doute, Montsarrat avait eu, une seconde fois, la main heureuse, car la malle de Dieppe menaçant d'éclater, il avait dû en acheter une autre sur laquelle on ne tarderait pas à monter aussi – pour la fermer.

Les sous-officiers envahirent le claque, comme on prend port ; les plus moroses jusque-là se débondèrent. Pour n'être pas en reste de politesse, les rengagés avaient demandé à régler la dépense dans les brasseries ; tandis que la bourse des libérables les défraierait partout ailleurs. Le tour de ceux-ci était venu et l'ivresse à son début, moins que l'assurance de s'amuser gratuitement, donnait le branle aux autres.

Au contraire, à cette minute, jamais Favières ne s'était senti plus las, plus dégoûté, plus vieux… Il avait un pied déjà, un pied inquiet et tâtant le terrain, dans cette vie civile qui l'allait reprendre, après-demain. L'estomac délabré par les vitriols et les mets vivandiers ; les articulations douloureuses, depuis l'hiver de Tourneville, l'énergie ruinée par une dépense de forces inféconde, une trompeuse activité de taon butinant les Trois Couleurs vénéneuses ; il sondait, avec découragement, le vide de ces quatre années, cette brèche ouverte dans son existence, et ne se trouvait plus, amoindri, de taille à combler l'un et à réparer l'autre.

Guetté par de nouvelles obligations auxquelles ne l'avait pas préparé l'entraînement journalier, il tremblait d'être impuissant à coudre ses vingt premières années à celles qui s'annonçaient, de façon à faire disparaître l'énorme déchirure de ce coup de sabre et jusqu'à la suture de sa cicatrice.

Vraiment, il leur donnait un souvenir sans regret, à ces plaisirs qu'il enterrait dans la fosse commune des orgies de corps. Les soirées de Dieppe, au 44 ; du Havre, rue d'Albanie, si rapprochées que les fît ce dernier échouage, lui semblaient incroyablement loin… Il était sans ressorts pour recommencer, se demandait, aujourd'hui, s'il ne devait pas les plaindre plus qu'il ne les méprisait, ces garçons condamnés par eux-mêmes à des années et des années de cette vie,

de ce croupissement entre la meule à tourner et la fille à distraire.

Car le mariage leur était interdit… ou bien leur promettait l'irrémédiable, l'éternelle misère des Boisguillaume, s'ils persistaient à introduire les responsabilités civiles du ménage, dans la servitude militaire.

Quant aux célibataires, il en connaissait l'intrinsèque ; il avait scruté leur chair paresseuse et leur insignifiante cervelle. Combien rengageaient par patriotisme éclairé, avec, seulement la conscience de sa raison d'être : la guerre ? Aucun.

Le courage et le sacrifice dont on les auréolait, étaient faits de toutes les lâchetés devant la vie, la vraie, celle dont ils ont peur et qu'ils esquivent, parce qu'elle n'apporte que le pain gagné, pétri avec la sueur et le souci quotidiens.

Il était, ma foi ! commode de s'y soustraire en se terrant dans une caserne, le gîte et la pâtée assurés. Fainéantise et compagnie, cette abnégation-là !…

Et il ne lui est pas inférieur, en tout cas, l'héroïsme du quadragénaire qui s'arrache aux charges plus lourdes, plus utiles, plus humaines, qu'il a assumées, pour revenir mourir, également bien, à côté des rengagés exempts d'attaches.

Et pourtant, un glas de pitié pour eux sonnait en Favières, comme l'écho de sa propre détresse, au seuil d'un avenir incertain. Ils en viendraient là aussi, tôt ou tard ; et plus ils reculeraient l'échéance, plus elle serait grosse, car il faut toujours payer la traite originelle qu'a tirée sur vous la Vie.

Un jour arriverait fatalement, dans dix, dans quinze ans, où ils seraient jetés dans la bataille nécessaire, inévitable, avec une provision de résistance épuisée, une dérisoire pension et l'emploi mensonger que l'État fait espérer et, rarement, accorde. Ce jour-là, déçus, désarmés, déclassés, ils traîneraient après eux l'incurable regret d'un passé sphacélé, dont la putréfaction avancée rendrait inutiles de suprêmes ligatures.

— Hé ! Favières, tu dors ? On s'en va. Nous n'aurions pas le temps de « les faire tous », si nous nous arrêtions longtemps ici.

La vérité, c'est que les quelques femmes dont disposait la maison, ne pouvant se consacrer aux vingt sous-officiers qui les assiégeaient, ceux d'entre eux qu'elles sacrifiaient, insistaient immédiatement pour qu'on déguerpît. Le plaisir de ces tournées idiotes finissait par consister à visiter laborieusement, sans sauter un chiffre, les quelques numéros derrière lesquels s'abritait encore la prostitution benoîte et tolérée.

Ils devenaient plus tristes et plus rares tous les ans. On en comptait, maintenant, à peine quatre ou cinq, sur le boulevard de Grenelle ; et, comme les brasseries, ils subsistaient difficilement, porte à porte, s'étayaient mutuellement, pour lutter avec succès contre le raccrochage errant et maraudeur qui raflait toute la clientèle en ses herses d'attrape. On y allait boire ; on n'y couchait plus. Et l'innocuité de leurs sédatifs garantis, ne faisait que plus de silence autour de leur agonie officielle.

Place Cambronne, les sabres battirent le pavé, hésitèrent entre le Gangloff de l'endroit, un grand café populaire, à billards, les rez-de-chaussée lumineux du boulevard et les chambres de passe des Trois-Rues. Elles s'allongeaient,

comme trois doigts majeurs reliés par la paume du rond-point aux doigts extrêmes que représentaient les deux branches du boulevard de Grenelle écartées. Et si, par la pensée, on se transportait de l'autre côté de l'École, au carrefour des Cinq-Avenues, c'étaient deux mains énormes et militaires étendues, l'une sur Grenelle, l'autre sur le Gros-Caillou, et semant, pour des moissons prochaines, l'ivraie galante que font lever intarissablement les concupiscences garancières.

Une minute encore, le peloton oscilla, lourd d'ivresse ; puis, bras dessus, bras dessous, formant une longue chaîne dont la ferraille cliquetait, les sous-offs se ruèrent sur le premier claque flamboyant qui les appela.

Favières, malade, traîné, machinal, entra le dernier et ferma la porte, sans hâte, tandis que, sur les banquettes, ses camarades s'échelonnaient afin de permettre aux femmes de se distribuer entre eux. Il s'assit, découragé, au bout d'une table, s'isola autant qu'il put, sans réclamer sa part, sans regarder même celle que s'adjugeaient les pochards vociférants, indifférent à leur allégresse, assommé par la fatigue et l'ennui de cette obligatoire bordée.

— Non, je vous dis qu'il ne me reconnaîtra pas. A-t-il l'air de s'amuser… Ah ! bien, en voilà un qui n'a pas changé !…

Une trombe d'exclamations passa sur Favières qui, secoué, leva la tête, aperçut Généreuse en maillot, avec une cuirasse à paillettes que surplombaient deux seins comprimés, oblongs, semblables à des ventres de lampes.

Elle le stupéfiait à ce point qu'il restait devant elle béant et perplexe, s'aidant de réminiscences confuses, d'un air de

famille épars sur ses traits, pour retrouver la maîtresse qu'il avait eue, sous ce déguisement, cette équivoque jeunesse rendant plus navrante encore la gabegie du recrépissage. Les trouées de la bouche, maladroitement fermées, faisaient saillir la lèvre ; la chair maçonnée s'arrêtait de couler au milieu des joues, s'y massait en fluxion ; une savante coiffure mansardait le front, édifiait, au sommet du crâne, des souches de cheminées d'où surgissaient de surprenantes fleurs artificielles, tel un drapeau au faîte d'une bâtisse neuve ; et les yeux travaillés avaient un éclat de verroterie, de faux jais, dans cette façade ravalée.

C'était, pour Favières, comme la spectrale et synthétique évocation des amours rouge et or, des amours militaires ; un pan du passé découvert tout à coup, un lambeau du vêtement de misère et d'emprunt sur lequel on avait cousu ses galons rémunérateurs. Il s'absorbait jusqu'aux larmes dans le spectacle de cette apparition et la déchéance de cette malheureuse lui semblait faite de tant d'injustice, de trahisons et de leurres, qu'il en demeurait hagard et troublé, comme le magicien devant la monstrueuse création de son génie !…

— Fais-moi une place…

Elle se blottissait contre lui, sur ses genoux, presque… ressuscitait à la fois Dieppe et le Havre, d'une façon qui lui noyait le cœur… Rien ne manquerait à l'enterrement, rien ni personne, décidément !

Mais un grand cri roula, se morcela en incitations particulières que des voix avinées se renvoyaient :

— Montera… montera pas… Un bon mouvement… Il finira, une, deux, trois… comme il a commencé… Hé ! hisse !… vingt sous qu'il montera !…

Des applaudissements partirent. Brusquement, Favières s'était levé, quittait la table en faisant signe à Généreuse de le suivre. Débarrassé de son sabre et de son shako, il semblait qu'une ivresse subite l'eût terrassé… Il devait s'appuyer contre la rampe de l'escalier, au bas duquel il attendait que la femme eût, avec l'argent qu'il lui avait remis, désintéressé la patronne. Elle le rejoignit enfin ; ils disparurent dans l'ovation des sous-officiers.

En haut, il se dégrisa un peu, heureux de ce silence et de cette retraite que lui avaient conseillée, d'une poussée irréfléchie, les turlupinades de ses collègues. Il en oubliait Généreuse assise, à côté de lui, au bord du lit, meuble unique garnissant une étroite et basse cabine sans jour, sans air, séparée par une simple cloison d'une logette jumelle où l'on pressentait une insalubrité et un dénuement identiques.

— Alors, c'est après-demain qu'on vous libère ? C'est gentil d'être venu me dire un petit bonsoir avant de t'en aller… C'est égal, je pourrai me vanter de t'avoir accompagné jusqu'au bout… C'est comme toi… Tu m'auras vue dans toutes mes transformations…

Elle parlait seule, avec une légèreté douloureuse, avait l'air d'assister un condamné brusquement réveillé, abêti, l'intelligence sommeillant encore dans les ténèbres confondues de la chambre et de sa mémoire.

Elle reprit :

— Dieppe… hein ? Te rappelles-tu ? Si l'on nous avait dit, quand nous nous sommes rencontrés… qu'on se retrouverait ici !… J'ai mon portrait, au comptoir… avant mon accident avec toi… C'est drôle comme la vie fiche le camp vivement !… Dieppe… le Havre, la rue Marie-Thérèse, les dî-

ners *à la Chaumière* et l'autre, tu sais, de restaurant… où j'ai été si malade, sous les tonnelles… et le baptême, quand c'est que ce pauvre Édeline en a chanté de si drôles… tout ça rajeunit de dix ans… on ne croirait jamais qu'il n'y en a eu que deux, depuis… C'est comme la blanchisserie. C'est loin comme un joujou d'enfant. Faut-il que j'aie été bête pour manger mes quatre sous là-dedans !

Elle continuait sa pêche dans le passé, en retirait des niaiseries qui la rapprochaient de lui, de son oreille, de sa bouche et de ses yeux dont elle sollicitait la confidence avec une ardeur à laquelle, prudemment, il fit diversion.

— Alors, c'est ta chambre ?

Elle répondit, un peu décontenancée :

— Eh bien ! oui… un petit cabinet. C'est-y pas suffisant, quand on n'a plus que sa peau à loger ?… Car mon nom même, je l'ai laissé à la porte… Si t'avais jamais l'idée de revenir me voir, faudrait t'informer de Fernande… Fernande, c'est moi… Comme disent les autres, c'est parce qu'on ne veuille plus de mon nom quand c'est qu'il me convient le mieux : Généreuse !

— Tu vas donc rester ici ? Pourquoi as-tu quitté la rue Frémicourt ?

— Des batailles tous les soirs, merci !… Aujourd'hui, je tâche de faire des économies pour aller à Dieppe, cet été, voir le petit… Mais c'est pas commode… Dès qu'on vous sent vingt sous, on vous force à les dépenser… et on ne peut pas les avoir sans que toute la maison le publie… Et puis, ça ne va pas fort… Il ne vient plus de soldats… La patronne dit que le quartier a bien perdu depuis la guerre… Mais nous causons…

Une explosion de cris et de rires, montant du café, la rappelait à ses devoirs professionnels, et, debout, elle ne savait comment le lui manifester, comment s'offrir, partagée entre les exigences de son abjection et les privilèges remémoratifs qui tremblaient en elle, comme un son près de finir…

Il ne devina pas son mouvement, moins encore sa pensée ; il se leva, se rajusta vaguement, en disant :

— C'est vrai, je te retiens.

Déroutée, elle le regardait, ayant peur de comprendre… Et, soudain, saisissant le chandelier, elle quémanda, le visage envoisiné de lumière :



— N'est-ce pas que je ne suis pas encore trop mal ? (Page 461.)

— Sois franc… Je ne suis pas encore trop mal, hein ?

Il chancela sous le coup, balbutia :

— Non… très bien…, en reculant jusqu'à la porte. Déjà, il avait la main sur le loquet.

Alors, le doute ne lui fut plus possible ; ce qui subsistait de la femme en elle, s'abîma dans l'aumône de cette compassion, dans l'infinie désespérance des capitulations physiques et des suicides auquel on survit, défiguré !

— Allons ! dit-elle sèchement, se reconquérant pourtant.

À travers son hébétude, le ton et le geste avertirent Favières de sa méprise. Et quand Généreuse passa devant lui, il se reprocha de n'avoir pas deviné, épargné, au prix même d'un suprême commerce, une illusion respectable et touchante, en cet abri cellulaire, comme l'élevage d'une araignée, la culture d'une plante, l'attachement à quelque chose d'affectif enfin, dans le désert d'amitiés des prisonniers perpétuels !

Leur rentrée fut à peine remarquée. Tous les sous-officiers tendaient le cou vers un garçon boucher qui pérorait au milieu d'eux.

— Je vous dis que le patron va demain à la caserne, à l'heure du rapport, pour voir votre colonel… Paraît qu'il n'a pas reçu un sou depuis trois semaines… Trois et deux de retard, ça fait cinq… Il s'imaginait, en refusant de signer le livret, qu'on viendrait lui demander des explications. Mais les officiers de la compagnie n'ont pas bougé ; alors le patron est résolu à en finir… Sale coup pour la fanfare ! Si c'est vous le

fourrier de la 3-3, vous avez juste le temps de prévenir votre double.

Chuard, interpellé, dégrisé par ces révélations, pressait le boucher de questions, trahissant moins l'émotion que l'intérêt aigu.

— Vous dites cinq semaines ?… plus de six prêts alors… Les officiers ne se doutent de rien, car je puis vous affirmer, moi, qu'il est signé, le livret, sinon par votre patron, du moins par…

Et, sans retard, sautant de la constatation du fait brutal aux conséquences présumables dont il escomptait complaisamment le profit, il ajouta :

— C'est la cassation, s'il paye… ; le conseil de guerre, s'il ne rembourse pas… D'une façon ou d'une autre, ses galons danseront…

Il jetait sur les siens un regard oblique qui les rapprochait, les accouplait au-dessus de sa soutache de rengagement.

— Où est-il donc, Tétrelle ? demanda Favières.

— Il nous a quittés en sortant de la Brasserie européenne, répondit Devouge ; il a filé à l'anglaise pour aller rejoindre Delphine, c'est clair.

— C'est tout de même elle qui l'a mis dans ce pétrin, observa Montsarrat. Hé ! Généreuse ! elle va bien, ta fille ?

Généreuse venait de faire le tour de la table en présentant, comme une aumônière, un bock vide dans lequel les

sous-officiers s'amusaient à verser le contenu de leurs petits verres, alcools et liqueurs. Elle ingurgita résolument ce mélange, puis, ricanant :

— Dans le pétrin ?… Nous pouvons nous donner la main… Mariage ! Quelle noce, mes enfants ! Je vous y invite tous. La mariée faisait comme ça… (elle titubait) ; le marié faisait comme ça… (geste de voler) ; la police arrive… qui fait comme ça… (geste de saisir au collet)… Au violon pour le bal… au bal Tétrelle… sac au dos, arme sur l'épaule droite… cinq et trois font huit… cinq et trois font huit ! Pauvre pioupiou, si j'avais le temps, je m'attendrirais… Est-ce qu'on me plaint, moi ! Y a une justice, voilà ; et ça console de penser que vous nous faites des fifilles qui vengent leur maman !… À la santé de Delphine ! Au sabre ! Aux sous-offs de mon cœur !…

Les toasts restaient sans écho. Il semblait qu'un souffle de déchéance et de mort eût tout à coup figé l'ivresse et que, sur les lèpres divulguées, l'apostrophe prophétique s'inscrivît fatalement.

Généreuse s'était abattue sur une banquette ; les femmes l'entouraient :

— C'est drôle ; elle qui est ordinairement si tranquille ; elle a un coup de sirop…

Elles s'efforcèrent ensuite, mais sans y parvenir, de réagir contre l'inquiétude vague qui démoralisait les sous-officiers. Ils se levèrent, évacuèrent la salle, un à un, répondant à peine aux bonsoirs, aux caresses opiniâtres qui les accompagnaient jusqu'à la porte. Favières, fermant la marche, allait, à son tour, disparaître ; il s'entendit appeler, hésita, fut arrêté par un second cri guttural, comme mouillé.

— André !

Généreuse debout, trébuchante, la boisson se résolvant en larmes inconscientes, cherchait à l'atteindre, tendant vers lui une main sans rancune. Il la prit, la serra, sans trouver un mot, même banal, qui perpétuât, en cette malheureuse, le souvenir de l'éternel adieu. Elle parut le remarquer, car, suppléant avec une ironie triste, à l'indigence de ses souhaits :

— On ne se reverra sans doute jamais, dit-elle ; bonne chance… et à moi aussi…

Dehors, étourdis par la fraîcheur qui les imbibait, propageait, comme le vent une flamme, les vapeurs de la ripopée, les sous-officiers oscillèrent entre la caserne et les boîtes négligées du boulevard de Grenelle. Mais il était trop tard ; celles-ci ne s'ouvrirent plus, quelque insistance tapageuse que missent les militaires à en réclamer l'accès. D'aucun parlaient d'enfoncer la porte ; d'autres lançaient des pierres contre les persiennes closes ; Montsarrat, Devouge, deux fourriers, assis au bord du trottoir, les pieds dans le ruisseau, dormaient, la tête sur les genoux.

Mais on signala l'arrivée des agents, attirés par le vacarme, et la bande repartit, lasse, tellement assommée que celui des sous-officiers qui proposa de rentrer rallia tous ses collègues, sauf, toutefois Chuard, dont une restriction mentale semblait guider la motion rectificative.

— Rentrons, oui, mais pas les uns sans les autres ; faut ramener Tétrelle… Je sais où nous le retrouverons… Prenons-le en passant.

— Si c'est chez Delphine, il ne répondra pas, observa quelqu'un.

— Mais si… J'ai un moyen… on rigolera… venez toujours.

Comme il refusait de s'expliquer davantage, le mystère dont s'entourait l'expédition eut raison des dernières résistances. On avait absolument oublié l'histoire du boucher, l'ombre qu'avaient jetée sur la bordée, un moment, les déclarations comminatoires de l'étalier. La promesse d'une bonne farce stimulait les plus ensommeillés.

Avenue de la Motte-Piquet, devant l'hôtel meublé où logeait Delphine, les sous-officiers se consultèrent. Évidemment, ils ne pouvaient tous suivre Chuard : une députation suffisait. Favières, Devouge et Montsarrat furent désignés. Les autres attendraient sur le trottoir.

— Nous le descendons en chemise, promit Chuard.

— C'est ça… faites-le camper.

Les quatre hommes, débarrassés de leurs sabres qui les eussent trahis, s'engagèrent dans un étroit et sordide escalier, s'arrêtèrent au premier étage partagé par un couloir diamétral.

— À droite… indiqua Chuard, à mi-voix… S'agit maintenant de ne pas se gourer.

Il avait frotté une allumette-bougie ; il en promena la lueur incertaine sur des numéros de portes presque effacés.

— C'est là.

L'allumette tomba, consumée. Une ombre chaude et fétide enveloppa le groupe ; le silence des étages supérieurs lestait la maison. Chuard frappa ; ses camarades et lui-même

retinrent leur souffle ensuite, solennisant l'expectative par l'anxiété qu'ils y insinuaient.

— Qui est là ? demanda Tétrelle.

La voix de Chuard, intentionnellement altérée, profonde et lente, intima :

— Au nom de la loi… ouvrez…

Et, en sourdine, au hasard des ténèbres :

— Il va ouvrir, je vous en réponds… faut seulement lui laisser le temps de se lever…

Il y eut, en effet, dans la chambre, un court remûment ; deux pieds nus claquèrent sur le parquet, s'y traînèrent, parurent se rapprocher…

— Qu'est-ce que je vous…

La phrase de Chuard fut coupée par une détonation, des cris de femme qu'on égorge, la chute d'un corps… Puis, la porte s'ouvrait sans que les sous-officiers, ne voyant personne derrière, dans l'obscurité aggravante, osassent passer le seuil, appréhendant de buter contre un cadavre. Une rumeur, cependant parcourait la maison, dominée par ces glapissements de victime qui terrifiaient… Enfin, Favières ayant arraché une bougie à un bras timide, surgissant, se précipitait dans la chambre.

Il n'aperçut, d'abord, que Delphine, en chemise, Delphine qui, la porte entre-bâillée, avait retourné se blottir contre le lit et hurlait, les mains en tampon dans les oreilles, sans discontinuer. Il la crut blessée, mais elle étendit le bras, montra Tétrelle couché sur la poitrine, à deux pas d'elle, les jambes nues, la tête diminuée, dans le sang répandu.



Favières, ayant arraché une bougie à un bras timide, se précipitait dans la chambre.

Du monde arrivait, se pressait derrière Favières ; des femmes surtout se penchaient sur le corps avec une horreur curieuse et insatiable. Tout à coup les cris de Delphine recommencèrent, fous, aigus… On alla vers elle… Il y avait sur les draps, jusque sur sa chemise, des morceaux de cervelle et des fragments de la calotte du crâne. Un de ses doigts en était maculé… et elle le tendait sans se résoudre à le secouer ni à l'essuyer, comme un enfant qui s'est fait une piqûre…

* * *

Le lendemain, toute la journée, Chuard traversa les cours, affairé, des livres sous le bras, mis à la disposition du

trésorier et du major, pour leur fournir tous éclaircissements dont ils auraient besoin. Le boucher aussi fut appelé plusieurs fois.

L'événement cependant se perdait dans le branle-bas d'un départ de classe, le désarmement, les adieux dans les cantines. C'était à peine si l'on en parlait. Les collègues de Tétrelle eux-mêmes, repris par les opérations coutumières, serraient les rangs, bouchaient le vide creusé par ce suicide, moins par oubli ou pudeur que pour éviter de se compromettre en ébruitant les épisodes de la nuit.

Chuard pâlit jusqu'au matin sur la comptabilité de la compagnie, relevant les irrégularités, les fraudes, les faux, dressant le bilan du mort, soigneusement, scrupuleusement, gagnant ses galons, installé à sa place, sous sa lampe, – déjà !

Il s'ouvrit, d'ailleurs, à Favières qui prenait congé de lui :

— Le major m'a formellement promis l'emploi… et je t'assure que je ne l'ai pas volé ! Quel tintouin depuis avant-hier ! Enfin, je vais être tranquille… Donne-moi donc un conseil : la tunique n° 2 de Tétrelle m'a l'air plus propre que la mienne… Si, au lieu de la verser au magasin, j'en faisais l'échange ? Nous étions de la même taille ; c'est facile, et les galons seront tout cousus.

Les hommes libérables, après avoir entendu la lecture du dernier rapport qui les intéressât, donnant les heures de départ et la composition des cadres de conduite, eurent la surprise d'un Ordre exemplaire où le colonel, pour frapper leur imagination, réprouvait en ces termes la mort de Tétrelle :

« En dehors de toute idée religieuse et quel qu'en soit le motif, le suicide est une lâcheté. Mais pour nous, soldats, ce n'est pas seulement une lâcheté, c'est aussi une désertion : notre vie appartient au pays qui, demain, peut nous la réclamer.

« Le sergent-major Tétrelle a accompli, en se suicidant, cet acte de lâche désertion. Il s'est montré indigne du choix dont il avait été l'objet parmi ses camarades, l'élite de la jeunesse française ; aussi, non seulement les honneurs militaires ne lui seront pas rendus, mais personne n'accompagnera son convoi.

« Le colonel : VÉRIGNAC »

* * *

Favières est libre…

Parisien, il a sur les malheureux qu'on pousse vers les gares en troupeau et qui, jusqu'à la dernière minute, auront au col, aux poignets, aux chevilles, le carcan, les menottes et les chaînes disciplinaires, il a sur eux l'avantage de s'en aller seul, presque civil déjà, en petite tenue et sans armes.

Il a serré quelques mains, salué deux ou trois officiers qui lui furent cléments.

Il se hâte, maintenant, détale, ne se refrène que hors de la caserne, au large !

Libre !… Il est libre !…

Il fait un clair soleil de septembre ; le ciel est gai, les frondaisons de la place Fontenoy sont peuplées de pépiements, la matinée sent bon et les passants ont, par hasard, l'air heureux…

Favières a envie de leur parler, de se confier à eux, de se mêler à la partie de marelle que jouent des enfants, de demander un renseignement quelconque aux agents, d'offrir ses services… Il est en une de ces heures d'héroïsme, de générosité, d'irradiation essentielle où l'on voudrait qu'un cheval s'emportât pour se jeter à sa tête. Une aurore de vie se lève en lui ; il a les joies puériles de l'homme qui étrenne un vêtement ; il marche dans de la lumière qui semble émaner de lui ; il a, du prisonnier évadé, l'enfance des sensations et la confusion des idées…

Il hésite, aux carrefours, entre les voies à suivre. Et, à mesure qu'il s'éloigne de l'École, il se déleste de ses quatre années d'internement, il s'allège des tares temporaires, comme il a dépouillé, la veille, ses armes inutiles, son fatras de panoplie.

Il sort enfin d'une longue maladie, il en sort le corps tigré de croûtes présageant le terme de l'éruption. En effet, il les gratte de l'ongle, et elles tombent, font de la poussière à ses pieds. Une peau toute neuve va se reformer sous les cicatrices…

Il est réchappé de cette affection des jeunes gens, mortelle à Édeline, mortelle à Tétrelle, mortelle à tant d'autres : la petite vérole militaire ! Il brûle du sucre sur ce passé et, triomphalement, sa conscience se rédime.

Car ce ne sont pas ses vêtements, son apparence physique seulement qu'on lui a enlevés lorsqu'il entra dans ce

Saint-Lazare d'âmes ; c'est son être tout entier qui a été transmué… Il a dû aussi, pour endosser l'uniforme moral de l'établissement, laisser sa conscience au greffe dans le ballot d'habits civils qu'on lui a rendus, sa peine purgée. Il retrouve tout… il s'étire, avec aisance, dans les familières entournures du libre arbitre.

Pendant quatre ans, dans le boîtier de rechange qui l'a contenu, fonctionna un mouvement d'emprunt, une conscience à remontoir que des promotions successives brevetèrent : telles des médailles aux expositions. Avec précision, il a marqué l'heure de la discipline à des automates qui se réglaient sur lui, il a été l'observatoire du soldat, le chronométrique sous-off… Et il songe à l'immense mystification, à la prodigieuse duplicité de cette exemplaire machine à répétition, garantie quatre ans ! Il secoue cette camelote d'honneur, met à nu le misérable alliage que recouvre le galon modèle, comme une mince feuille d'or de la monnaie de billon longtemps patrouillée.

Mais, en même temps qu'il se soulage à dire son *peccavi*, dans la réaction du repentir et de la détestation, il s'indigne des monstruosités que rend possibles, naturelles, normales, le port du sabre ; de l'espèce d'immunité qu'il crée en faveur des lâchetés de cœur, d'intelligence, des abus de pouvoir, des choses de la vie dénuées d'héroïsme… L'héroïsme !… Il se demande pourquoi cette fleur cultivée en serre exige tant de fumier !… Sa mémoire en vide des brouettées ; il en remue qu'il a soi-même apporté, dans l'entraînement de la corvée contagieuse ; et la dernière pelletée, c'est le colonel qui la répand, par la voix de l'ordre, sur la fosse ouverte pour Tétrelle… Il se rappelle ce croassement sur un cadavre ; il s'insurge, maintenant qu'il le peut, contre cette autorité acharnée qui déterre les morts pour cracher dessus !

De quel droit condamnait-on à s'en aller seul, comme un chien crevé, sans cadre de conduite, sans *pays*, sans amitiés engendrées par quatre ans de chiourme commune, cet éternel libéré, ni meilleur ni pire que ses parents d'occasion, les membres gangrenés de l'illusoire famille épousée par contrainte ? De quel droit lui refusait-on le piquet qui cortégerait ses commensaux, dînant de la fille et soupant du soldat ; le piquet qui escorterait la chaussette avantageuse de Montsarrat, la poigne de Vaubourgeix, le chantage de Peuvrier, la vergogne de Laprévotte, la sale dépouille des sergents tortionnaires, des prévaricateurs circonspects, des redondants et léonins sous-offs, – le piquet d'honneur ?

Un lâche ! disait de Tétrelle, l'Évangile selon Vérignac ; un justicier de soi-même, répondait l'Évangile selon Boisguillaume. N'était-ce pas à la fois sinistre et bouffon, cette controverse poussant comme une usnée humaine, sur le crâne fracassé, ces deux mains guerrières dont l'une profanait la tête que l'autre avait sacrifiée !

Et, tout à coup, il sembla à Favières que le véritable enterrement de sa vie militaire, goujate, cruelle, improbe et pourtant pitoyable, c'était l'enterrement de ce malheureux, et qu'il devait le suivre non seulement pour se donner, en souffletant la consigne, une éclatante preuve d'affranchissement, mais parce qu'en le suivant, il accompagnait d'abord tous ceux qu'il avait vus tomber sur la route, de lassitude, de faiblesse, de découragement, les obscures victimes des règlements, de l'hôpital, du désespoir, de la promiscuité, des pique-bœufs.

Pouvait-il mieux que par la miséricorde et la charité du souvenir rentrer dans l'humanité, dont un cauchemar de quatre années l'avait exilé ?

Midi ! S’il allait arriver trop tard ? Il doubla le pas, se dirigea vers l’avenue Rapp…

Une porte était ouverte, un convoi prêt à sortir, solitaire et cahoté, au milieu d’une valetaille irrespectueuse et funèbre, se demandant quel crime avait bien pu commettre celui-là dont la charogne partait dans l’universel abandon…

Favières s’informa rapidement, puis s’effaça, se laissa dépasser par le corbillard.

Et, tête nue, il marcha derrière.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

# QUATRIÈME PARTIE

# MISÈRES DU SABRE

## LE CADEAU

### I

Le fourrier cria : « Halte ! » et la corvée s'arrêta dans la cour des Lits Militaires.

Les hommes jetèrent sur le pavé, d'un coup d'épaule, leurs paquets de draps et, assis sur les tas qu'ils en avaient faits, attendirent l'appel de la compagnie à laquelle ils appartenaient.

La femme du préposé, une petite personne active et sérieuse, inscrivait sur un calepin les quantités annoncées, après un bref calcul mental, à crayon levé, tandis que le fourrier comptait lui-même : « Un… deux… quatre… six… »

Il donna le total : 180 ; elle le vérifia, puis envoya la corvée au fond de la cour où, derrière de hautes croisées sans rideaux, s'étageaient des piles de linge blanc, méthodiquement rangé.

Alors la préposée cria : « 3e du 2 ! »

Tout de suite, les soldats qui venaient d'arriver se levèrent, répétèrent ce qu'avaient exécuté leurs camarades.

C’était la compensation des corvées, cet étalage des draps.

Toute l’ordure d’une compagnie, sa chronique malpropre, écrite dans les taches du linge, passait sous les yeux des hommes et de la femme, sans que celle-ci sourcillât ni que sa présence atténuât la brutalité des remarques.

Elles ne variaient pas, d’ailleurs. Des facétieux se flattant de lire couramment la *carte*, découvraient la botte de l’Italie en un tracé géographique fantaisiste, d’autres, sérieusement, matriculaient, au passage, le vice et la maladie.

Quelquefois enfin, un énorme rire muet fendait les bouches et les soldats prolongeaient à plaisir l’exposition.



— Mais c’est bon, on sait ce que c’est! disait le fourrier.

— Allons, c’est bon, on sait ce que c’est ! disait le fourrier, les doigts dans sa petite moustache, avec un regard de coin d’œil à la surveillante impassible, attendant.

Ce jour-là, une paire de draps entre toutes fut saluée d’exclamations qui voulaient être drôles.

— Attendez donc ! Je parie que ce sont ceux du bleu de la 2e portion, déclara un homme.

— Caudebec ? demanda le fourrier.

— Oui. Il est bien pincé.

Une gaieté parcourut la corvée qui considéra, dix secondes encore, les macules, avec intérêt. Puis, le linge blanc distribué, les soldats s’en allèrent.

En serre-file alors, le sous-officier acheva de se renseigner.

— Vous savez où il a attrapé ça, le petit Caudebec ?

— Non, mais c’est pas hier, sûr !

— Pourquoi ne se fait-il pas porter malade ?

— Voilà, il a sa famille à Saint-Romain… qu’il va la voir tous les dimanches… À l’infirmerie ou à l’hôpital, plus de permissions !… Maintenant, vous savez, fourrier, c’est jeune : ça ne sait pas *tirer au cul*.

— Il se soigne ?

— Mal… Pas devant nous… C’est par Buquet, qui l’a surpris un soir au lavabo, que nous avons tout appris… On l’a chiné, vous comprenez !… Alors, je crois bien qu’il ne descend plus que la nuit…

— Vous devriez lui passer la visite, conseilla le sous-officier.

Tous s'égayèrent. C'était une idée.

— Attention !… de l'ordre, pour rentrer au quartier.

Le fourrier donna la cadence du pas et, correctement, la corvée défila devant le poste, traversa la cour de la caserne, très grande et très nue, où les hommes punis de prison, sous la surveillance d'un sergent, manient le casse-pierres et la hie.

## II

Les capitaines, les colonels, qui recommandent au soldat la maison publique, à cause de la quasi-sécurité qu'elle offre ; ces officiers ressemblent au médecin capable d'ordonner les Eaux à un mendiant.

Et Goncourt lui-même affirme simplement sa passion pour une psychologie spéciale, chez des êtres d'exception, quand il veut qu'un petit soldat partage son sou de l'État avec la fille Élisa.

La vérité c'est que la Maison est fermée à l'homme qui ne reçoit pas d'argent de sa famille. Il y a bien encore les petits *fourbis*, profitables à quelques soldats, mais l'emploi du temps, en caserne, est réglé, aujourd'hui, de telle manière que le travailleur en ville est devenu une fable dont les situations journalières, seules, conservent, d'ailleurs inutilement, le titre.

D’autre part, si l’on consulte le registre des mandats, à peine trouvera-t-on, dans une compagnie, dix hommes recevant plus de 20 francs par an. Le reste de la compagnie se partage entre ceux à qui l’on n’envoie rien et ceux dont les parents s’extirpent cent sous, aux fêtes carillonnées.

Dans ces conditions, l’accès du Gros Numéro n’est permis au soldat qu’à de longs intervalles et, en outre, généralement, avec un cérémonial peu favorable aux épanchements hors sens des retours de filles.

De sa première visite au *claque*, dès l’arrivée au régiment et pendant que sa poche est encore garnie, il est rare que le rural n’emporte pas une impression profonde.

De la surprise et une peur. Aussi ne le reverra-t-on point seul. S’il revient, ce sera parmi les camarades, un soir d’entraînement. Il paiera la tournée, restera devant sa part de débauche sans y toucher, avec les yeux ronds et le mutisme honteux de l’enfant élevé à la campagne et mis, pour la première fois, en présence d’un vase de nuit. Il n’osera jamais, croit-il…

Maintenant, voudrait-il adopter la Maison, sur le conseil de ses chefs ou par attirance, qu’il ne le pourrait pas. Le plaisir coûte cher en ces débits. Prélèvement du patron, tournée forcément offerte à la fille, gants ;… le soldat doit s’estimer heureux quand la dépense flotte entre trois et quatre francs. Quatre francs, c’est deux mois et demi de solde. Quand, donc, il arrive qu’avec un bouquet de violettes un soldat conquiert Élisa et passe avec elle ses jours de sortie, Goncourt peut être sûr que ce n’est pas l’amant qui paie la voiture, le dîner et le reste.

D'ailleurs, en constatant que ce goût de la fille pour l'uniforme « s'atténue aux époques de paix et de défaite » ; en posant, à l'arrière-plan de son décor, la boutique « du revendeur de la défroque de la gloire » ; le romancier infirme une des objections que soulève son petit berger, promenant Élisa en *mylord* et l'asseyant dans un restaurant des Halles.

En l'accalmie présente, c'est à la manche du militaire que s'arrête l'examen de la prostituée. Elle se brûle aux galons comme la phalène aux bougies. Mais cette passion de clinquant et de bimbelots n'est pas la seule particularité commune au soldat et à la fille ; et la similitude de corvées, de parade et de rêves, ramène à l'admirable psychologie du Maître, à cet accotement de deux servitudes expliqué par « les obscures ententes et les mystérieuses chaînes qui se nouent entre les races de parias ».

Aussi bien, le point spécial à noter ici, c'est simplement l'impossibilité où se trouve le militaire non gradé d'aller là où les chefs de corps ont reconnu une sécurité.

Restent donc, pour le mâle de vingt à vingt-cinq ans à qui l'abrutissante besogne a laissé un désir sensuel, restent : la « connaissance » et la prostituée de la rue.

Il faut le dire, la connaissance, nourrice, cuisinière, bonne, est à peine possible à Paris. Les caricaturistes, le vaudeville et le café-concert l'ont tuée.

Quant à la province, la ville de garnison qui fournit dix maîtresses aux simples soldats, dix maîtresses à un régiment de 1,500 hommes, cette ville doit être regardée comme hospitalière.

Cette réserve a plusieurs causes : l'affichage, à peu près inévitable en province ; la perspective des renvois de classes

ou de mutations dans les corps ; enfin, – et ceci est plus délicat, – l'appréhension instinctive, qu'ont certaines femmes, des dessous d'uniformes malpropres, du linge douteux et des peaux négligées, sous l'astiquage réglementaire.

Et quand, comme en certains endroits, la répulsion s'étend au sous-officier, elle revêt, chez les femmes d'abord même facile, un autre caractère, et il n'est pas rare d'entendre cette déclaration, souvent fondée :

— Je ne *vais* pas avec les sergents-majors, parce qu'ils sont tous malades.

Le soldat est donc voué aux amours crapuleuses et incertaines du trottoir, et il faut avouer qu'il est, en outre, poussé vers elles par un penchant naturel.

La véritable fille à soldats tarife à bas prix ses faveurs ; et pour la recrue, honteuse, vierge quelquefois, c'est encore, cette inconnue, la débauche anonyme, fugitive, épargnant aux timides la gêne des chutes notoires et le regret des complicités bavardes.

Le trottoir, pour le militaire, c'est la boutique à treize sous de l'amour. Il s'y arrête et met en mains l'article.

Ainsi avait fait le petit Caudebec, dans les fossés du Fort, un dimanche soir.

La femme, il se demandait ensuite s'il la reconnaîtrait, l'ayant touchée à peine. Et, de cette rencontre, deux choses seulement lui restaient en tête, inoubliablement : il n'avait déboursé que cinquante centimes et il rentrait au quartier au premier coup de minuit, à la minute précise où expirait sa permission.

## III

Les premières manifestations du mal contracté ce soir-là laissèrent le petit Caudebec indifférent.

Son ignorance en cette matière avait, sans être entamée, traversé la chambrée où les accidents bénins, assimilés aux rhumes de cerveau, étaient souvent traités, par les anciens soldats notamment, avec une gloriole qui excluait toute idée de gravité.

Le *bleu* a, là-dessus, des notions trop vagues.

Le village, la campagne, restent fermés à ces plaies urbaines dont le paysan, s'il n'a pas servi, ignore quelquefois jusqu'au nom.

Les classes libérées portent bien, au fond des provinces, frauduleusement, quelques cas isolés, mais se cachant, en voie de guérison, toujours.

L'homme contaminé à sa sortie du régiment, – le rural, s'entend, – ne retourne pas chez soi, n'ose…

Mais son honnêteté dans la maladie, plus stricte que chez le bourgeois ou l'ouvrier des villes, est un peu l'honnêteté, autrefois chansonnée, de l'homme qui ne peut pas *faire autrement*.

Le village, c'est une grande famille désunie. On y sait tout sans se rien dire ; on y a le propos discret et le silence bavard…

Le paysan n'ignore rien des tares du voisin, en tient un compte exact, bien qu'il montre un visage fermé, rappelant assez le cadre de bois dans lequel sont affichées les publications, aux portes des mairies.

Caudebec n'attacha donc aucune importance à l'écorchure aperçue par hasard, presque, dans le branlebas des réveils d'hiver, aux latrines.

Même il n'y repensait plus lorsque, cinq ou six jours après, l'induration apparut. Il l'avait sentie, la nuit, machinalement, sous son doigt…

Et il dut attendre pendant toute une journée, l'occasion d'une constatation *de visu*, car il conservait, au régiment, cette pudeur masculine qui abandonne la plupart des hommes, au bout d'une année de présence.

Après la soupe du soir, il s'en alla derrière le Fort et s'inspecta le long d'une haie.

Tout de suite il fut rassuré. Un bouton, ma foi ! c'était un bouton comme il en avait eu souvent à la figure, crut-il. Une éruption l'eût sans doute effrayé. Tandis que ce bobo solitaire, sans suppuration, le laissait quiet. Il se refusait à croire à la gravité d'une maladie qui ne lui causait pas même un chatouillement.

Il se passa plusieurs jours…

L'examen furtif de l'ulcération, la certitude qu'elle ne s'étendait pas, son indolence enfin, tranquillisaient le jeune soldat.

Mais c'était une sécurité moutonneuse, troublée par l'extraordinaire obsession oculaire qu'apporte avec soi toute lésion génitale.

Il attendait impatiemment l'heure de la soupe pour se trouver seul au lavabo, satisfaire, sous prétexte d'ablutions, son inquiète curiosité.

Peut-être, à cette heure, une confidence l'eût-elle sauvé. Mais personne n'avait su sa rencontre du dimanche soir, car il gardait, dans la compagnie, une timidité qu'entretenait, vis-à-vis des anciens soldats, la faveur dont jouissent les hommes de la deuxième portion du contingent. On ne leur pardonnait pas leur renvoi au bout de dix mois, trois ans avant des camarades arrivés au régiment en même temps qu'eux. Et ces derniers venus même, autant par rancune personnelle que par caponnerie, singeaient leurs aînés, s'essayaient aux misères tyranniques de l'ancienneté.

Caudebec se trouva donc naturellement isolé, au milieu même de ses *pays*, à qui il n'osait se confier, redoutant une indiscrétion de village.

Une après-midi, après l'exercice, une découverte l'émut, cependant.

Au pli de l'aine, il se sentait une grosseur très dure, point douloureuse !… c'était, sous le doigt, comme une noisette…

Pour la première fois, nettement, la femme rencontrée, culbutée, s'implanta dans son souvenir. Des révélations analogues, négligées, le frappaient.

Il se rappelait bien, maintenant, un soldat de sa chambrée, obligé de se coucher au retour d'une marche. Le lendemain, il entrait d'urgence à l'infirmerie.

Or, cet homme, à la connaissance de toute la compagnie, soignait lui-même un accident dont il rapportait l'origine à des amours semblables à celles dans lesquelles le petit Caudebec avait chu. Et le bleu gardait encore dans les oreilles le couplet gueulé par la chambrée et emprunté, pour la circonstance, à la légendaire chanson du fourrier :

« À l'inspection général
« Ton poulain t' servira d' cheval… »

Une chose le rassurait encore : il ne souffrait pas, supportait la fatigue des marches, des exercices… La nuit, il se mettait debout sur son lit, afin de savoir s'il pourrait se lever au réveil.

Il observait aussi. Trop timide pour interroger, il saisissait des bribes de confidences, en rattachait le fil, se creusait la cervelle à chercher le mot de l'énigme, le secret des rouages compliqués qui font de la femme une si puissante machine de destruction.

Un jour qu'il nettoyait le bureau du *chef*, il put voir, sur le cahier de visite médicale, le nom de la maladie qui avait envoyé son camarade à l'infirmerie.

« Adénite, » ne lui apprit rien.

La tumeur du pli de l'aine ne grossissait pas. L'engorgement ganglionnaire stationnait.

Il était fâché surtout de ne pouvoir, le matin, constater le progrès ou le déclin du mal. Il devait patienter jusqu'au soir, afin de n'être pas surpris, au lavabo, procédant à ses lavages.

Il cherchait à se rappeler la forme, la couleur, la durée des boutons qu'il avait eus sur la figure. Il compta les jours ; il en trouva trente-quatre, depuis le fatal dimanche.

Ce calcul lui rendit une certaine assurance.

La maladie vénérienne, en effet, telle qu'il la dégageait aujourd'hui des racontars de chambrée, devait avoir une marche foudroyante, mettre l'homme sur le flanc, d'un coup.

Enfin, – et c'était en cela que résidait sa plus complète sécurité, – il n'imaginait pas d'infection sans blennorragie, confondait les deux affections, n'admettait pas la présence de l'une tant que l'autre ne s'était pas manifestée.

Et ces notions, cette nosogénie de caserne : – cours à la chandelle, consultations d'anciens au pied des lits, démonstration *ad hominem ;* tout cela ramassé pêle-mêle et jeté dans cette cervelle de petit paysan, y dansait une carmagnole de sauvages en terre vierge.

## IV

Il allait tous les dimanches chez lui, cependant, avec une permission de théâtre. Et ces sorties, ce bain de sentiment, d'habitudes, de souvenirs, affaiblissaient ses résolutions, trempaient sa chair comme un bain véritable.

C'est ainsi qu'il ajournait indéfiniment une visite au major, d'abord décidée. Au retour de chacun de ses voyages, il envisageait les conséquences d'un séjour à l'infirmerie : pri-

vation de permissions indéfinie, consigne à la caserne les dimanches, les longs dimanches…

Mais ses craintes les plus sérieuses, son père les lui donnait.

Celui-ci avait un terrible renom d'honnêteté, au pays. C'était l'ancien soldat de sept ans, le bonhomme en bois, tout d'une pièce, en la caboche de qui s'enfonçaient, comme de grands clous, deux ou trois idées abstraites, inébranlables.

D'une raideur toute militaire, il importait chez soi la discipline à laquelle l'Empire l'avait soumis, d'étroites exigences de sergent instructeur. Son fils, après sa femme, n'était rien qu'une recrue à mettre au pas. Il voulait la famille au port d'arme devant son chef et traversait le ménage comme un caporal sa chambrée. Il était entré dans l'honneur, tel qu'il le comprenait, comme un pied de Chinoise en ces chaussures qui le compriment et le moignonnent, dès l'enfance.

Il n'admettait pas de modifications sociales. L'armée où servait son fils était l'armée d'autrefois ; la vie était la vie, immuable…

— J'ai été libéré au bout de sept ans sans avoir encouru une seule punition.

Et cela était dit rarement, mais d'une voix et avec un regard qui plantaient la note dans la mémoire.

Un souvenir sur lequel il revenait plus volontiers, avait trait à la question d'argent, au régiment.

Pendant ses sept ans de service, non seulement ses parents ne lui avaient pas envoyé un sou, mais il leur faisait

parvenir, régulièrement, son épargne trimestrielle : dix francs prélevés sur sa solde et ses travaux en ville.

— Le soldat n'a besoin de rien, ajouta-t-il, lorsque sa femme insinuait que le petit partait la poche vide.



— Le soldat n'a besoin de rien...

Il le reconduisait à la gare, prenait lui-même son billet.

Et, dans le train, dans le train qui le reconduisait à la caserne, le petit soldat remâchait son baiser sur la joue râpeuse de son père ; il le revoyait dans la ferme, partant, rentrant à des heures fixes suivant un emploi du temps déterminé par la saison, de même qu'au régiment.

De loin, il le reconnaissait à son allure égale, comme rythmée par d'anciennes sonneries que lui seul entendait.

Car cet homme, dans sa jeunesse, avait eu la discipline comme on a la petite vérole : il était resté marqué.

## V

— Tu n'es pas malade ? Comme tu as les yeux fatigués ! lui disait sa mère, ce dimanche-là.

Il protesta, bien qu'il se sentît courbaturé, les articulations douloureuses, comme au soir d'une marche militaire.

Mais quand il reprit le train, il cessa de s'observer, franchement indisposé.

La nuit, il ne dormit pas.

Les paupières tombées, il s'imaginait qu'une main, au-dessus de lui, agitait fébrilement des banderoles, en spirale. Elles se rapprochaient, se rapprochaient de sa tête, y entraient par force, s'enfonçaient en tire-bouchonnant toujours, et continuaient à farandoler sous le crâne dont elles égratignaient les parois.

Les yeux rouverts, la danse s'arrêtait.

La douleur persistait seulement au-dessus des orbites, si vive que sa main égarée cherchait au front deux plaies.

Au jour, il s'assoupit.

Dans la matinée le mal de tête se dissipa, peu à peu, très doucement, comme une fumée. Le jeu des articulations, facilité par l'exercice, se rétablit aussi.

Mais le soir, la souffrance, à nouveau, l'assiégea ; – et, dès lors toutes les nuits se ressemblèrent.

C'était la visite attendue. Le mal frappait aux orbites, comme aux portes du crâne, et les fracturait. Il passait au travers des mains en serre-tête, s'imposait aux fatigues, au besoin de repos…

Alors, le petit soldat fut debout une partie des nuits. Il se levait, passait son pantalon et descendait au lavabo, nu-pieds, afin de ne point réveiller ses camarades. Il remontait, transi, s'asseyait néanmoins sur son lit, quelques minutes, avant de se recoucher.

Et sa rêverie était lugubre dans ce dortoir puant où les respirations embarrassées, tous les bruits, disaient la lourde inconscience du sommeil, cette douceur du non-sentir qui fait trouver si bons les lits de régiment.

Lui seul ne dormait pas.

Sans forces, le matin, il n'allait pas cependant à la visite du major les exemptions de service, pendant la semaine, privant de permission le dimanche.

À part ces insomnies et la courbature, cessant avec le mouvement des membres, Caudebec conservait une quiétude relative. La grosseur dans l'aine n'avait pas disparu, mais, en somme, n'augmentait pas de volume. Quant à la plaie ouverte ailleurs, elle n'empirait pas non plus, restait indolore, avec une tendance à se cicatriser, plutôt.

## VI

Un hasard, la conversation de deux sous-officiers se soignant impudiquement dans leur chambre, devant les hommes qui les brossaient, – et Caudebec *savait*.

C'était, tout d'un coup, en cette ignorance violemment déchirée, comme un éparpillement de cervelle, l'intelligence déjà étroite, réduite à rien, à la compréhension d'un nom de maladie brutal, agité en pleine sécurité, ainsi qu'un épouvantail au milieu d'un champ nu.

Le changement de milieu, l'effarement de l'arrivée, le tableau quotidiennement présenté de tout ce que le code et les règlements militaires renferment de comminatoire ; le séjour des premiers mois en ce pays ennemi : la chambrée ; l'apprentissage des exigences de la hiérarchie, des obligations de la loi et des asticotements de la discipline ; – il est certain que tout cela donne au crâne d'un Gros-Jean ce qu'on appelle dans le peuple, le *coup de marteau*, et fait du jeune soldat l'homme à qui serait imposé le parcours d'une interminable rue où il pleuvrait des tuiles.

La surprise, l'appréhension, deviennent alors de l'affolement ou de l'idiotie.

L'affolement s'observe chez la recrue malade ou punie. L'idiotie se rencontre, au cercle des théories initiatrices, dans le regard morne, l'attitude affaissée, cette tête passive de ruminant rêveur, qu'a le *bleu* à l'audition de l'ânonnement des instructeurs.

Caudebec fut entraîné à la fois par les deux courants. L'état idiotique et la terrifiante obsession alternèrent en lui. Alors, commença, au hasard des conversations surprises, l'application des topiques, inoffensifs comme le calomel, irritants comme la cendre de cigare, la poudre d'alun, le rhum rehaussé de poivre blanc, dix remèdes de chambrée dont l'inutilité, pourtant reconnue, ne décourageait pas le malade.

En outre, mille misères ambiantes l'assaillaient : distractions violemment réprimées, sauvagerie naturelle lui attirant, de la part de ses camarades, un redoublement de méchante humeur. Rebuffades, corvées, exercices supplémentaires, revues de détail, le petit soldat subissait tout, se révélait *bonne tête*, – le patito dont une réunion d'hommes se passe rarement.

Il connut le supplice des veilles forcées, au lit, en l'expectative d'un *chambardement*, d'une dégringolade, en plein somme, cul par-dessus tête, dans le désordre de la fourniture ; le supplice du quart d'eau renversé, de haut, sur la figure ; toutes les ignominies de la chambrée ; toutes les lâchetés d'une vingtaine de forts gars s'égayant.

Mais là n'étaient point, cependant, ses majeures inquiétudes.

La nuit, ne dormant point, il faisait des calculs hypothétiques, triturait des hésitations, ramassait des projets abandonnés, repris, relâchés…

Après avoir résolu d'aller à la visite, tout de suite, il écartait cette détermination devant les conséquences probables qu'elle entraînerait.

Le colonel, en effet, venait de rappeler, au rapport, les mesures que lui dictait la fréquence de certains accidents,

encombrant l'infirmerie, tout d'un coup, au point de nécessiter une évacuation partielle sur l'hôpital.

Tout militaire qui ne dénonçait pas la femme contaminée ou qui présentait à l'examen du major une affection trop ancienne, celui-là encourait, dans le premier cas, quinze jours et, dans l'autre cas, trente jours de consigne.

Caudebec, réunissant les deux motifs, devait s'attendre à une punition exemplaire. Car la femme, il ne l'avait jamais revue. Ç'avait été l'objet qu'on se passe de main en main, sans le regarder, pour détourner de soi l'attention, – dans le jeu du furet.

L'avertissement du chef de corps l'intimida… Comme on ne subissait la peine prononcée qu'à l'expiration du traitement à l'infirmerie, il se jugeait condamné à ne plus retourner chez lui pendant ses trois derniers mois de service.

Et il défaillait à la pensée que son père viendrait, saurait tout… Puis, même s'il réussissait à lui cacher la vérité jusqu'à l'époque du renvoi de sa classe, tout danger serait-il conjuré ?

Des théories ressassées, ce qu'il avait surtout retenu, c'est que les hommes de la deuxième portion ayant subi de graves punitions ou fait une absence d'une durée excédant trente jours, ces hommes pouvaient être maintenus au corps pendant un laps de temps fixé par le général.

Alors les autres, ses pays, rentreraient sans lui ? On viendrait l'attendre à la gare et il ne serait point parmi les libérés…

Son père le tuerait.

Il le posait droit dans sa rigidité de vieux soldat irréprochable… Pas un jour de punition ; pas une heure d'indisposition ; – et cela pendant sept ans !

— Non, jamais je n'oserai retourner là-bas !

Des fois, pourtant, un espoir lui restait. Après tout, peut-être s'exagérait-il la malignité de l'accident.

Il imagina une guérison miraculeuse, puis retomba dans ses doutes, ses peurs… Heureusement, il n'avait rien à redouter des visites de santé, – mensuelles, disent les règlements.

Aussi bien, les jeunes soldats n'avaient plus défilé devant le major depuis leur arrivée au régiment ; quant aux anciens, ils assuraient qu'on ne les avait pas examinés deux fois en dix-huit mois…

## VII

La visite.

Au Fort, pour le bataillon détaché, c'est une petite salle étroite, à fenêtre grillée, sans autres meubles qu'une armoire à médicaments, une table et deux bancs de troupe, le lit de l'infirmier.

Sur la table, les cahiers des compagnies, des bandes de linge blanc, une spatule, le crayon : un petit bâton dont une extrémité, fendue en quatre, forme pince et retient la pierre infernale, qu'assujettit, en outre, un écheveau de gros fil, enroulé comme au tuyau d'une pipe. Il paraît que c'est solide.

Le crayon explore les bouches, à tête renversée. On raconte qu'un jour, le nitrate d'argent s'est détaché…

Comme les malades sont peu nombreux ce matin, on leur permet l'accès de la salle, tandis que, dans le couloir où ils piétinent habituellement, le vent joue aux quatre coins.

À la fenêtre, l'infirmier guette.

Le sergent de planton signale le major. Ce n'est point l'aide aujourd'hui, empêché sans doute ; c'est le vieux, le médecin à quatre galons, – l'Âne.

— À vos rangs… Fixe !…

Tassement muet du troupeau des malades ; le bonhomme entre brusquement, va s'asseoir.

Il est petit, chauve, avec une tête en cire, et une moustache qu'on dirait postiche. On lui préfère l'aide-major, qui *reconnaît* moins, mais qui soigne mieux.

Il appelle des noms sur le registre des compagnies… Le sergent de semaine pousse devant la table le soldat désigné.

— Et vous ?

L'autre dit son mal. Le major lève à peine les yeux, écrit, d'une plume qui grince, quelque chose, – et passe au suivant.

Ceux qu'il a *reconnus* la veille, il ne les regarde pas même. Avec une écorchure au pied, on peut *tirer* huit jours.

Il arrive à la 4e compagnie. Il marmonne :

— Charmes, sergent.

Le sergent s'avance, déjà déculotté. C'est un de ceux que le petit Caudebec a surpris, se soignant dans sa chambre.

Le major s'est froncé, embêté d'être arrêté par une opération qui va éterniser sa visite.

— Depuis quand avez-vous cela ?

Le sous-officier balbutie.

— Ah ! vous ne voulez pas venir me voir quand il en est temps encore… Je vais vous faire saler par le colonel, mon petit… Pour le moment, vous avez un beau paraphimosis. Couchez-vous là et préparez-vous à jouir.

Caudebec ne bouge, attendant son tour. Il a été vu la veille, au lavabo, où il continue à se soigner, discrètement.

Son sergent l'a porté malade d'office, non par devoir ou compassion, simplement pour lui flanquer la *frousse*.

Mais, au contraire, Caudebec s'est senti momentanément soulagé, heureux de cette violence, heureux qu'on lui imposât une résolution qu'il n'osait prendre.

Il n'envisage plus rien : les punitions, son départ retardé, le justicier son père.

Il va se soigner ; il guérira.

Il est venu à la visite, honteux quand même, avec la tentation, au dernier moment, d'annoncer… des coliques, de la constipation, des maux de dents, n'importe quoi.

— Levez les genoux… là… Vous, empêchez-le de remuer, hein !

Le major et l'infirmier lui cachent le patient… L'opérateur s'est cassé en deux ; la tête plonge, se penche sur quelque chose qui geint dit : « Mon Dieu !… mon Dieu !… »

Pourtant on sent que le sous-officier se raidit, a souci de la hiérarchie jusque dans la douleur, y introduit, devant les hommes, l'autorité du galon, l'ancienneté des services…

C'est le *sergent* Charmes qui souffre.

Le petit Caudebec sue à fines gouttelettes, voudrait être loin, loin…

— Maman !…

C'est fini.

— Votre mère n'a rien à voir ici, mon garçon, dit le major au sous-officier, qui n'a pu surmonter cette suprême défaillance.

Et il le laisse pantelant, le ventre nu, s'essuie les mains, retourne à sa table.

— Caudebec… Qu'est-ce que vous avez ?

Le petit soldat hésite une seconde, puis ouvre la bouche, sans rien répondre.

— Baissez-vous… renversez la tête.

D'une spatule indifférente, le major abaisse la langue, regarde dans la gorge. Le fond en est rouge. C'est l'angine des syphilitiques.

— Oui, un peu d'angine, dit le médecin, allez…

Et à l'infirmier :



D'une spatule indifférente, le major abaisse la langue...

— Donnez-lui un verre de sulfate de soude.

Puis il écrit, sur le cahier : exempt de service, signe, s'en va précipitamment, pendant que l'infirmier essuie la spatule, d'un geste lent et machinal, intéressé davantage par l'hypnotisme du sergent contemplant son ventre, avec un regard d'accouchée…

## VIII

La compagnie *le savait.*

Ce fut, pour Caudebec, un mois terrible. Sa sauvagerie, jusque-là, ne lui avait attiré que des corvées pénibles. En somme, c'était un bon petit soldat, très soumis, très courageux ;… la *bonne tête,* mais sans le ridicule, le défaut ou la naïveté trop grande qui la consacre, au régiment comme au collège et dans les ateliers.

La découverte qu'avait faite la compagnie combla cette lacune, rassembla sur le petit soldat les plaisanteries féroces et faciles des anciens et l'aboiement grêle des bleus mêmes, dont le zèle masquait la peur d'identiques avanies.

C'était le matin, surtout, au réveil, que fusait cet esprit de caserne, léger à la façon des repas à la gamelle.

À couvertures rejetées dans un glorieux étalage des corps, les comparaisons s'imposaient. – « C'était propre, ça !… Caudebec était incapable d'en montrer autant… »

Et quand il se levait, tous les hommes, successivement, venaient visiter son lit, pour voir, disaient-ils, si rien n'y était tombé, pendant la nuit.

Une scie, ce fut « le cadeau »… Quelle était la pucelle qui lui avait fait ce cadeau ? On ne pouvait plus prononcer le mot, dans la chambrée, sans que l'allusion fût relevée. Il y eut le petit cadeau, qui donnait droit à une entrée à l'infirmerie, et le CADEAU qui ouvrait toutes grandes les portes de l'hôpital.

Caudebec n'était pas retourné à la visite. Le sergent, son tour joué, s'en fichait… Le premier même, aux inspections, il plaisantait le bleu.

— Vous ne m'avez pas tout montré ; il y a quelque chose qui n'est pas suffisamment astiqué.

Un rire énorme courait le long des lits.

Un jour, on annonça la visite de santé. Et l'on rassurait Caudebec, d'avance.

— Le major n'y verra rien, va, pas plus que la première fois.

On répétait la scène ; on lui indiquait la pose à prendre, à contre-jour, pour faciliter la tricherie :

Les « pays », cependant, pour paraître savants, recommandaient des remèdes.

En vidant des cartouches de tir réduit qu'avait volontiers procurées un sapeur, on obtint de la poudre que Caudebec avala, délayée.

Ne recevant pas d'argent, sinon dix sous glissés furtivement par sa mère, le dimanche, il devait prélever sur ses prêts la somme de ses achats de préparations pharmaceutiques, voire de cigares qu'il fumait et dont il conservait précieusement la cendre pour en expérimenter les propriétés vantées.

Et c'était ce manque d'argent qui lui avait fait encore abandonner le projet d'une consultation civile. Puis le médecin, dans les campagnes, n'apparaît jamais sans un cortège de drogues chères. L'enterrement est meilleur marché que la maladie.

Une vie infernale commença. Surveillé dans la chambrée, traqué au lavabo même, Caudebec ne descendait plus que la nuit. Il s'arrêtait dans l'escalier, sous les lampes, pour s'examiner, attentif au claquement des portes, au bruit des

godillots sonnant sur les marches et annonçant une descente.

C'était là qu'il essayait ses remèdes, en hâte. Ses cheveux tombèrent.

Maintenant, le dimanche, chez lui, il s'enfermait, passait une heure à se regarder, en changeant de linge, à se peigner pour constater les ravages de l'alopécie.

Il se montrait ensuite prostré, avec une défiance, l'attitude inquiète, le qui-vive permanent des bêtes souvent battues.

— Comme tu es loup, disait sa mère. Ben ! ils ne t'ont pas dégourdi au régiment.

« À quoi penses-tu, mon pauvre petit gars ?

Ou bien :

— As-tu le visage boutonneux, Seigneur Dieu ! le front surtout !…

— C'est le shako, déclarait le père… Et puis les marches, les chaleurs… C'est très bon, ça met en mouvement le sang.

Et le bleu se raidissait, d'un ressort extraordinaire, assistant à toutes les manœuvres, à peine soutenu par sa gamelle qu'il ne vidait plus, la déglutition trop pénible, – sans goût d'ailleurs.

Il lui arriva de divaguer, la nuit.

Alors, comme on lui rapportait, au réveil, ses cauchemars, il se tint éveillé le plus tard qu'il put. Il comprenait qu'il dût parler en dormant ; il se sentait devenir fou dans

l'obsession grandissante de ce mal qui le mangeait lentement, le poussait au fumier.

Un jour, un ancien le bouscula, l'accusant de s'être essuyé avec sa serviette. Ce fut le signal d'une quarantaine sévère. On relégua sa cuiller au bout de la planche à pain ; son quart fut l'objet d'une surveillance spéciale. Et personne n'eût mangé dans sa gamelle.

Lui-même se prit en dégoût.

La plaie, irritée maintenant par les applications de septiques, saignait, tachait le linge, douloureuse. Il vola des chiffons pour isoler la partie malade des chemises qu'on blanchissait chez lui.

Sérieusement, la nuit, il songea à l'impossibilité de rentrer au pays, désormais. Au bout de huit jours, ses parents sauraient tout ; les indiscrétions de ses camarades répandraient la nouvelle : ce serait horrible.

Il avait entendu citer des cas. Des hommes libérés n'osaient retourner au village, souillés, montrés au doigt par les filles, immariables, à dix lieues à la ronde, – même guéris.

Et ceux-là, peut-être, n'avaient pas le père qu'était Caudebec père.

Il prendrait une fourche, la piquerait dans les reins du maudit et le jetterait dehors, comme ces bottes de paille qu'on lance par les fenêtres dans la voiture qui attend dessous.

Et le petit soldat revoyait en vision, comme pour la dernière fois, le pays, tout le pays, la campagne et le ciel élargis, à la descente du train, loin de la ville de garnison, des ca-

sernes, des glacis lépreux, des forts accroupis sur les hauteurs et barrant l'horizon.

Et, cependant, par les êtres, une corrélation étroite unissait les tableaux ; ses parents, invraisemblablement, le ramenaient au quartier : sa mère, si parfaitement disciplinée qu'elle se levait à l'arrivée de son homme, comme, dans la chambrée, si l'on crie : « Fixe » ; – son père, si différent des soldats-laboureurs d'opéra-comique, en bonnet de police, une bêche aux mains, ni militaires ni paysans, sentimentales rengaines qu'essaie d'expliquer la singerie attendrissante du costume.

De « l'ordonnance », on sentait que le père Caudebec, lui, avait gardé seulement les chemises, ces chemises de grosse toile que le corps n'assouplit pas et qui semblent, au contraire, lui imposer leur rigidité.

Toute la discipline, en somme, ce linge de régiment.

Encore une fois, l'obsédé s'échappe du cauchemar des réalités ; encore une fois, il fait le silence dans sa pensée pour y réentendre distinctement l'entendu, et ferme l'oreille aux bruits extérieurs pour écouter le passé dans la confidence des souvenirs.

C'est, d'abord, une tête rousse de petite fille, des yeux ensommeillés, cillant éperdument, comme des bluets sur les colzas, dans la lumière déchirante du matin.

Mais cette évocation est douloureuse encore ; ses regrets charrient la sanie. Il repousse l'apparition, lui substitue, pour l'effacer tout à fait, l'épouvantable figure, presque imaginaire, de la femme qui l'a empoisonné. Et quand la vision

se brouille jusqu'à l'affolement, jusqu'à la danse des idées sous le crâne, cette garce n'est plus qu'une grosse bête tranquille parmi les verdures et les volailles de la petite ferme, dans son cadre de pommiers…

Mais il se dérobe et elle le suit ; elle le suit sur la route balayée de soleil, dans les sentiers qui montent au ciel, et le long des récoltes dont les longues traînes se déploient au flanc des collines, ainsi que des robes claires à volants fleuris.

C'est là qu'il n'ira plus, là qu'il est allé pour la dernière fois, car il préfère tout à cette fin de Job, que lui peignent des réminiscences scolaires, – de Job grattant ses ulcères avec un tesson, sur les fumiers, au grand soleil qui hâte les pourritures !…

Terrifié, en une demi-somnolence qui met de la réalité dans le rêve, le petit Caudebec jette un cri…

Un homme, deux hommes s'éveillent.

— C'est encore le bleu…

— Fous-lui ton godillot sur la gueule !

Et, tout à fait réveillé par l'éraflure que lui fait au front, en tombant, l'épaisse chaussure, le soldat ne se rendort pas, pleurerait presque, dans cette hostilité ambiante, silencieuse, où la volonté se suicide, à la basse incitation des choses…

# IX

La chambrée.

Une danse de cannibales autour d'un lit, puis les cris :

— La visite !… la visite !… À la patience !…

On a fermé la porte : les caporaux ont disparu afin de pouvoir décliner toute responsabilité ; seuls, parmi les gradés, le fourrier et un sergent, cachant leurs galons sous des bourgerons de toile, se sont glissés dans le groupe, pour voir…

Caudebec, assis sur son lit, hébété, attend… « Passer la visite », il sait ce que c'est. Les anciens se prêtent au jeu, se couchent d'eux-mêmes, volontiers.

Il ne croit pas qu'on lui fasse violence ; la plaisanterie s'arrêtera à la menace.

Mais un soldat le saisit par les reins, le renverse en arrière ; deux autres le maintiennent, pendant qu'un quatrième, rapidement, le déculotte.

Et des mains, au-dessus de sa tête, vont et viennent, cherchent à se fixer : une main armée d'une patience, une main brandissant une brosse à souliers ; une main offrant du cirage, au bout d'un bâton…

Il comprend, se dégage, d'un effort, saute sur son ceinturon, dégaine…

Il s'est fait un cercle autour de lui.

On a toujours observé beaucoup plus de lâcheté chez le soldat en bande que chez le soldat seul.

Calmé, le petit Caudebec pose, néanmoins, à côté de lui, son sabre nu. Puis il se reculotte, pendant que le groupe se disperse en ricanant, vexé.

Cette nuit-là, il *campa* trois fois.

## X

Il passa le dimanche suivant sur son lit, la permission d'aller à Saint-Romain lui ayant été refusée.

Il resta toute l'après-midi ainsi couché, en grande tenue, ceinturon bouclé, son shako sur la poitrine, comme prêt à sortir.

Il avait son air loup de petit sauvage, des yeux immobiles qui regardaient dans sa pensée.

Et c'est horrible ce qu'ils voient : l'éparpillement interne d'une cervelle, par un coup de feu qui ne lui aurait pas donné d'issue en respectant la boîte crânienne.

Les idées là dedans : des grains dans un van.

Des figures s'enfoncent dans des paysages. Un train siffle, broie de la vie hurlante, s'arrête net ; des wagons, il descend des soldats, des soldats, des soldats, qui disparaissent dans des blouses, des jupes, sous des coiffes.

Une blouse, une jupe et une coiffe attendent cependant, cherchent des yeux, s'ennuyant de ne rien envelopper, de ne se pencher sur rien…

— Où donc est le petit des Caudebec ?

— Comment, vous ne savez pas ?…

La réponse est coupée par un départ du train qui remoud de la bouillie sanglante, tout de suite mangée par la bonne verdure, bue par le soleil, très haut, dans une sérénité compatissante.

Quand sonna la soupe du soir, il ne se leva pas ; mais une heure avant l'appel, il sauta vivement à bas du lit, rectifia sa tenue et sortit.

Des soldats qui rentraient le rencontrèrent à neuf heures dans Boulogne ; des permissionnaires le virent à dix heures à Sanvic. Ensuite, il avait dû se diriger vers le bois des Hallates, car un sous-officier disait l'avoir arrêté, aux Acacias, pour l'inviter à remettre son shako qu'il portait sous le bras. À minuit seulement, on le retrouvait dans les rues de la ville.

Le douanier de ronde qui, le lendemain, rapporta sa coiffure, se rappelait exactement avoir vu un soldat rôder sur le quai d'Orléans, se glisser derrière des balles de coton…

— J'ai cru qu'il se cachait pour poser culotte, alors j'ai fait celui qui ne voit rien…

## XI

Un navire à quai. Entre le navire et le quai, un homme de corpulence moyenne risquerait d'être écrasé.

Au fond de cette étroite ruelle, dans l'eau noire du bassin, la lumière d'une lanterne accrochée au flanc du navire, dansait, solliciteuse, comme une flamme de bougie dans l'obscure façade d'une maison louche.

Le petit Caudebec, posément avait quitté son shako, gardé son sabre, sa tunique et ses épaulettes, pour peser plus lourd, et s'était laissé couler dans la ruelle, – ayant entendu dire que les noyés qui passaient sous un bateau étaient perdus, irretrouvables.

## XII



Le cadavre fut repêché, deux jours après...

Le cadavre fut repêché, deux jours après, grâce aux indications du douanier.

Le père Caudebec, averti par la gendarmerie de la disparition de son fils, vint à la caserne, se renseigna, sur tout : maladie, suicide probable…

Il ne souffla mot, repartit une heure après.

Mais quand le comptable de l'hôpital écrivit à Saint-Romain pour savoir si les parents réclamaient le corps, il reçut cette réponse :

« Il a crevé chez vous ; gardez-le

« Brûlez le linge.

« CAUDEBEC. »

On ne les vit pas à l'enterrement, ni lui ni la mère, – rigoureusement consignée à la ferme.

Il n'y eut, pour la conduite au cimetière, que le commandant de la compagnie et le piquet réglementaire, quelques hommes qui se félicitèrent de *couper* à l'exercice, – jusqu'à la sortie de la chapelle, mais qui se plaignirent amèrement de la corvée, quand il leur fallut accompagner le convoi jusqu'au bout.

— C'est tout de même idiot de s'être tué pour ça, disait, en revenant, le capitaine, dans le bureau de son sergent-major.

Et il ajouta :

— Moi, j'ai toujours vécu avec… Je me rappelle, en 70, pendant la campagne, oui ; je pissais du vitriol…

Le sous-officier souligna cette déclaration d'un rire d'inférieur ; puis :

— Il en faut sept pour faire un homme, conclut-il, avec esprit.

Et, en causant, il portait la mutation, sur le livre de détail, 1ère partie, d'abord, enfin sur la feuille de journées :

« M/49. – Caudebec, soldat de 2e classe. Manquant à l'appel du soir, le 19 juillet ; retrouvé mort, asphyxié par immersion, le 21 dudit, rayé des contrôles le même jour. »

# CLOCLO

Lorsque le bataillon venant de Rouen prit possession de la caserne du Pollet, évacuée la veille par le détachement qui rentrait au Havre, les sous-officiers trouvèrent dans leurs chambres, au fond des placards et des tiroirs, sur les tables ou épinglée au mur, une petite carte de publicité portant cet en-tête :

*Café de l'Avenir.*
ANTONIN CIRIEUL
Quai Duquesne.

Les marges et le dos de quelques-unes de ces cartes étaient salis de notes au crayon, appelant l'attention des militaires sur l'établissement.

« Les sergents-majors et les adjudants recommandent à leurs successeurs le café de l'Avenir. – Allez chez Cirieul ! – Cirieul père, Cirieul mère, Cirieul fille… – Cloclo ! Vive Cloclo !… Adieu Cloclo, oh ! oh ! oh !… »

Et les deux syllabes de ce nom, obstinément répété, faisaient, en tombant des lèvres qui les épelaient, le bruit de deux grosses larmes de regret comique.

Le jour même de leur arrivée, dans l'après-midi, les sous-officiers furent priés, par lettre collective pour chaque grade, au punch que leur offrait le patron du café.

C'était l'estaminet de province, la salle étroite et basse avec ses deux rangées de petites tables de marbre monopèdes, fixées au sol à si brève distance des banquettes garnies de velours rouge teigneux, que les consommateurs se trouvaient emprisonnés, le ventre barré, comme des babies au fond de leur chaise fermée.

La continuelle présence des Cirieul, que l'exiguïté du local obligeait à jeter une nappe sur un coin de table, aux heures des repas, créait, à la longue, une intimité quasi-familiale entre les habitués du café et les trois personnes qui l'exploitaient.

Et le courant sympathique glissait des êtres aux choses, au comptoir surélevé, encombré de fioles, où présidait M^me^ Cirieul, sous la protection d'une atroce allégorie : l'Avenir de la France.

Au mur, quatre tableaux plus petits retraçaient l'odyssée d'un officier de zouaves, en Afrique ; et l'on était définitivement conquis par deux chromos : l'enfant qui met de la bouillie dans son bas, composition si éminemment spirituelle, qu'un peintre n'avait pu résister à la tentation de lui donner le rajeunissement d'une réédition, en remplaçant simplement le bas par une montre.

La réception des sous-officiers fut cordiale. Ils trouvèrent charmants le père Cirieul, un petit gros homme à ventre en pointe et à côtelettes de maître d'hôtel, et sa femme, une personne posée, dont le comme il faut figé n'autorisait que les grâces fades s'harmonisant avec le commerce du sucre dans les petits plateaux, les attributions automatiques des patronnes accessibles.

Ce fut elle qui, vers 9 heures, dit à son mari :

— Clotilde peut servir le punch.

Alors il s'étonna, élevant la voix.

— Tiens ! c'est vrai, où donc est Clotilde ?

Il disparut une minute, ramena une grande jeune fille qu'il présenta d'un geste aimable pendant qu'elle s'avançait sans gêne, le regard franc, vers cette quinzaine d'hommes qui la dévisageaient curieusement. Et elle leur plut tout de suite, point jolie, les extrémités épaisses, la bouche affligée d'une denture ruinée de Normande, mais rachetant ces imperfections par une chair à caprice, provocante, qu'offraient les yeux, les lèvres saignantes, et qui s'offrait elle-même, seins braqués, dans une révolte de jeunesse et de glorieuse santé.

Les sous-officiers restaient troublés…

Quand ils se retirèrent, vers dix heures, les Cirieul comprirent que leur café était adopté.

— J'espère que nous nous reverrons, messieurs…

Et leur poignée de main un peu fébrile, leur rire de vaillance, en s'en allant ; jusqu'à ce muet contentement crevant en d'expressives bourrades, tout cela les disait gagnés.

Ils le furent sans conteste lorsqu'ils eurent retrouvé, en rentrant, les cartes-réclame de leur hôte.

— Cloclo ?… Mais c'est leur fille !… Vous avez bien entendu ; ils l'appellent, eux, Clotilde…

Ce fut une joie, cette découverte. Ils chansonnaient la belle fille, amusés par ce nom de tendresse familière, cette réduplication de syllabes évoquant à miracle l'image des

croissances jumelles, le bien-en-chair des insatiables amoureuses.

Mais l'acclamation finale fut pour un sergent dont l'euphémisme de caserne, en matière de conclusion, traduisait la pensée de tous :

— Faudra tâcher de l'apprivoiser, c't' enfant !

Aussi bien les essais pratiqués, pendant deux mois, en ce sens, firent du café de l'Avenir le rendez-vous des sous-officiers du bataillon.

Les renseignements qu'ils avaient recueillis sur la jeune fille n'étaient pas de nature à les rebuter. Cent personnes, à Dieppe, rapportaient le départ en sourdine de M^lle^ Cirieul avec un petit sous-lieutenant de la fraction envoyée de Rouen pour tenir garnison au Pollet. L'officier, sachant bien qu'il serait promu lieutenant pendant le congé d'un mois qu'il avait sollicité, renvoyait, en effet, Clotilde à ses parents, tout simplement, lorsque l'ordre de rejoindre son nouveau corps lui était signifié.

L'aventure avait transpiré, malgré le soin que prenaient les parents d'inventer une histoire expliquant l'absence de leur enfant. Et les sous-officiers, devinant là une succession ouverte, ce culte pour la culotte rouge auquel semblent vouées les filles qui, de prime abord, y ont sacrifié, adjudants et sergents-majors prirent l'habitude d'aller « à l'Avenir », comme ils disaient laconiquement.

Et Clotilde était devenue Cloclo, dans les chambres des gradés, bien que son attitude, vis-à-vis des candidats qu'elle enflammait, ne permît pas aux conjectures de s'égarer sur aucun d'entre eux.

Tout cela, le nouveau bataillon le sut vaguement ; et ces demi-révélations, le dévergondage quasi énigmatique de cette fille à qui l'on ne pouvait donner positivement plus d'un amant, – ces piquantes incertitudes firent plutôt la gloire de l'établissement qu'une réputation de plaisirs carrément offerts et de complaisances faciles.

L'accueil était décent, ne variait pas. À l'heure où les sous-officiers arrivaient, les Cirieul terminaient leur repas. Ils avaient un sourire engageant, le père des poignées de main à revendre, comme au théâtre, après chaque tirade. Tandis que sa fille servait, il allait prendre au râtelier les pipes de ces messieurs, – une attention dont il savait doubler le prix en introduisant lui-même, tous les soirs, un fétu dans les tuyaux que d'épais jus obstruaient.

Ah ! dame, ils pouvaient le répéter, sa femme et lui : l'estaminet, tel qu'ils le comprenaient, tel qu'ils s'efforçaient d'aménager le leur, c'était le second chez soi, un refuge hors de la caserne, un coin de tranquillité où l'on put faire sa partie et fumer en causant.

Et les travaux d'aiguille auxquels se livraient les deux femmes, dès que la table était desservie, ces travaux ne les empêchaient pas de jeter dans la conversation une remarque, une question, un mot. Peu à peu, M^me^ Cirieul s'insinuait, se faisait maman, pénétrait dans la vie des gens, sondait leur caractère, leurs goûts, leurs habitudes, les confessait avec des réticences d'excuse, des gronderies qui allaient au fond des absences, en scrutaient le motif.

— On a encore été consigné… On n'est donc pas sage ?… Nous le disions, Clotilde et moi, il y a huit jours qu'on ne vous a vu.

Et encore :

— Nous ne vous avons rien fait, n'est-ce pas ? Le père vous croyait fâché.

Les naïfs ronronnaient, se frottaient contre ces remontrances à voix câline, jouissaient d'une situation équivoque qui devait, croyaient-ils, donner d'eux une crâne opinion à Cloclo.

Car ils venaient uniquement pour elle, déployant ces grâces de merlan faraud qui trahissent la balourdise originelle du rural mal dégauchi, avec ses callosités, sa forte odeur de terroir, opiniâtres sous le vernis d'élégance louche et l'arôme violent des basses eaux de toilette.

La jeune fille, toujours souriante, sans préférence notable, se prêtait aux mille jeux qu'imaginaient ses adorateurs pour lui faire leur cour. C'étaient d'oiseuses demandes, dans un sourire, des frôlements, des galanteries étranglées… Les plus hardis se risquaient à réclamer à Cloclo une épingle à cheveux pour débourrer leur pipe, ou bien une allumette qu'elle enflammait, puis tenait un moment au-dessus de sa tête, d'un mouvement qui remontait le sein, tendait l'étoffe.

Les soirées coulaient ainsi, dans une paix fade, toutes les mêmes.

Des défections, cependant, furent enregistrées.

Quelques sergents et fourriers, gênés par la présence des adjudants, se mettaient en quête de maisons plus drôles, où leur gaieté pût sonner librement.

Maintenant, le cercle d'habitués se resserrait ; ils n'étaient plus que sept ou huit fidèles, deux notamment, le sergent-major Lombard et l'adjudant Durieu, de la 4e com-

pagnie, – des chauds-de-la-pince, disaient les camarades, – de braves garçons, affirmait M^me^ Cirieul, touchée de leur assiduité.

C'étaient deux blonds. Mince, la moustache peu fournie et frisottante, les yeux d'un gris qui s'effarait, tournait au bleu vague sous les avanies de métier, Durieu avait une de ces têtes insignifiantes qui plaisent aux filles. L'ancien garçon coiffeur bestiasse, le joli homme, le gradé cassant, s'étaient fondus en un type unique résumant dix années de caserne, les dernières comptant double, gâchées par les besognes ingrates de ce pion dans la Compagnie, – l'adjudant.

Durieu, touchant au terme de son premier rengagement, classé passablement à la suite des examens qu'il avait dû subir, attendait sa nomination à l'un des emplois civils concédés par l'État aux anciens sous-officiers.

Petit, trapu, tout jeune, *à la coule*, suivant l'expression consacrée au régiment, Lombard, sergent-major au bout de deux ans de service à peine, zutait la corvée obligatoire et criait : la classe ! Franc-Comtois, mais ayant fait un long stage dans une banque de Paris, il amusait ses camarades par une fantaisie toujours en éveil, une habitude de *jouer* tout ce qu'il racontait, parodiant ses chefs, leurs tics, leurs gestes, leurs inflexions de voix, avec une drôlerie de rendu qui chatouillait. M^me^ Cirieul l'aimait surtout à cause de la clientèle qu'il entraînait ou retenait, tandis que l'intérêt qu'elle témoignait à Durieu, plus réservé, semblait servir d'autres visées.

Quand il venait seul, doucement, ponctuant ses questions de biais d'un regard rapide par-dessus son ouvrage, elle pesait l'homme.

— Comme ça, vous abandonnez le métier, monsieur Durieu ?

— Oui, madame.

— Aussi combien de fois ai-je répété à ma fille, – elle peut le dire, – ce garçon-là ne restera pas ici.

Si, d'aventure, la situation qui est faite au sous-officier rengagé, à son départ, paraissait intriguer un habitué du café, M^me^ Cirieul amenait adroitement l'adjudant à se rabâcher, à l'édifier de façon précise, en débrouillant enfin, pour elle personnellement, l'écheveau des lois qui régissent la matière : Loi du 27 juillet 1872 ; loi du 24 juillet 1873 ; décret du 28 octobre 1874 ; circulaire du 27 avril 1875 ; loi du 23 juillet 1881, etc…

— N'est-ce pas, monsieur Durieu ?… Il vous est permis d'attendre au régiment l'emploi que vous avez sollicité…

— Un an au plus, à compter du jour de ma libération, et en qualité de commissionné, oui, madame.

— C'est la Guerre ou l'Intérieur, que vous avez demandé, je crois.

— En raison des vacances qui se sont produites dans ces départements, oui ; j'attends toujours la solution que mon numéro de classement me faisait espérer plus prompte.

— C'est vrai ; mais vous n'êtes point trop à plaindre encore : la solde et… l'argent que peuvent vous envoyer vos parents…

Elle en arrivait là, toujours, arrachant à Durieu, par échappées, des confidences sur sa famille, des cultivateurs,

sans doute aisés, qui exploitaient une ferme aux environs de la Ferté-sous-Jouarre.

L'adjudant, cependant, ne s'expliquait pas carrément, souriait avec des protestations minaudières, flatté, au fond, de ce doute qu'aiment à susciter, chez un étranger, les gens d'humble extraction.

— Il est « bien de chez lui », conclut M^me^ Cirieul, en un langage provincial où le culte secret de la Normande corroborait les rêves de la mère.

Ce fut alors que, sur une base d'opérations définitivement arrêtée, le siège du sous-officier commença.

Il venait, maintenant, régulièrement tous les soirs, restait le dernier, jusqu'à la fermeture du café.

Le hasard lui ménageait avec Cloclo des tête-à-tête de quelques minutes, dont il se contentait, hésitant à en tirer une jouissance de souvenir fondée sur de réelles privautés. De sa place, choisie exprès à droite du comptoir où se tenait la jeune fille, il se donnait l'illusion d'une intimité désirée, en de courts colloques banals où, dans le murmure des voix baissées, la conversation tombait au chuchotement.

Il la dévisageait brutalement, semblait demander à la belle tranquillité de cette chair saine le mot de la fuite avec le sous-lieutenant ; et, certains soirs, il en arrivait à ranger parmi les potins de petite ville cette constatation du goût qu'aurait montré la jeune fille pour la culotte rouge et le galon d'or.

En soi, cependant, très profondément dominait quelquefois le désir d'une certitude encourageant son espoir par le précédent qu'elle eût établi.

Les plaisanteries des camarades, quittant le café ostensiblement, vers neuf heures, devenaient pénibles.

Durieu, à sa rentrée à la caserne, était harcelé de questions.

— Ça va-t-il ?… Où en es-tu ?… Faut pas être pressé !…

Il devinait, sous cet intérêt narquois qu'on lui témoignait, le dépit, l'envie sourde, une gageure peut-être, incitant seule les sous-officiers à le suivre au café pour l'observer et régler leur conduite sur l'issue qu'aurait l'aventure.

Brusquement il se déclara. Pendant une absence des parents, un soir, il jeta une lettre d'aveu sur les genoux de la jeune fille…



— Voulez-vous dîner avec nous, monsieur Durieu ?

Elle serra le papier sans émotion apparente.

Le lendemain, il la trouvait souriante, sans un regard discret d'entente devant sa gêne, son hésitation inquiète.

Mais le dimanche suivant, à l'heure de l'absinthe, comme il s'était attardé à causer :

— Voulez-vous dîner avec nous, monsieur Durieu ? dit rondement le père Cirieul.

Et avant qu'il eût accepté :

— Mets un couvert de plus, petite ; M. l'adjudant est des nôtres.

Quelques jours après il conduisit « ces dames » au théâtre où quelque troupe de passage donnait une représentation.

Alors, il fut de la maison. En ces côte-à-côte de quelques heures, Clotilde et Durieu consommaient une prise de possession morale qui est comme la préface explicative d'abandons plus complets.

En dehors des considérations qu'appréciaient spécialement ses parents, l'adjudant ne déplaisait pas à Clotilde, disposée même à prendre pour de la distinction cette raideur dans des poses affectées que conservent longtemps au régiment les ruraux galonnés.

Quant à Durieu, jugeant inutile d'envisager les conséquences de l'acte prémédité, il en venait à glisser sur le passé de Cloclo, comme sur quelque chose de peu propre, peut-être, mais avec le léger soupir de l'homme à qui le faux pas évité rend plus douce la conversation de son équilibre…

Il triomphait, d'ailleurs, pleinement. Sous une réserve transparente dont des bouffées d'infatuation soulevaient le voile léger, ses camarades croyaient voir la fin du siège et désertaient le café où rien ne les attirait plus.

Durieu dînait là souvent, le dimanche, à côté de la jeune fille. Et il semblait, maintenant, que l'atmosphère s'alourdît autour d'eux, séchant leurs lèvres, brûlant leurs yeux, faisant vaciller leur langue, dans l'intensité magnétique des fluides oppressifs. Devant cette chair évidemment révolutionnée, ses sens s'énervaient, comme devant la foule menaçante, une troupe à qui l'on a défendu de tirer. Le café fermé, quand il s'en allait, l'adjudant devait courir vers la plage, y choir dans des amours plus faciles, la peur d'une indiscrétion et le souci de sa dignité, dans l'ordre hiérarchique, lui rendant inaccessible le 44, l'unique maison où défilait, comme à une contre-visite de santé, toute la garnison.

Vint le bal de la mi-carême où Durieu conduisit Clotilde. Le père Cirieul, qui les avait accompagnés, quitta seul le théâtre, pour aller aider sa femme à préparer la collation qu'il servait à quelques personnes, après le bal. L'adjudant devait ramener sa compagne. Et comme ils revenaient, sans se parler, Durieu abandonna tout à coup ce côté de la rue Aguado où de grands hôtels dressent leurs façades d'hiver endormies et comme conservées dans les brises salines. La jeune fille s'était laissé entraîner ; il y avait entre eux comme un pacte tacite que ratifiaient la nuit épaissie sur la mer placide et les vagues expirant à petits bruits d'une monotonie suggestive.

Le gazon traversé, ils abordèrent le galet, marchant droit devant eux, vers le flot. Mais elle trébuchait, les pieds blessés dans ses souliers de bal ; il dut la soutenir. Puis, brus-

quemement, ils s’arrêtèrent ; et dans cette ombre qui tombait sur la mer, comme du silence sur quelque chose d’énorme ronflant doucement, ils ne trouvèrent rien que ces niaiseries :

— Quelle belle nuit !

— Comme tout est calme !

Elle s’était baissée, un pied à moitié déchaussé. Tout de suite il s’offrit à la servir, quitta son bras, ploya un genou. Et ils étaient courbés tous les deux, le képi de l’adjudant effleuré par la poitrine de la jeune fille penchée sur lui. Alors, sans brutalité, embrassant ses jambes, il l’assit sur le galet, se coucha sur elle, subitement docile, comme s’ils eussent consommé une chute convenue, conseillée par les étreintes du bal, l’offre de la chair palpitant à fleur de doigts.



Un bruit de cailloux les rendit perplexes.

Quand ils se relevèrent, un bruit de cailloux dégringolant au-dessous d'eux les rendit perplexes.

Un couple, qui semblait roulé dans la vague, tant il en était près, un couple également dérangé, sans doute, faisait le geste de se rajuster, s'éloignait dans une direction oblique.

Et, en remontant, dans un dos qui se balançait sur la plage, bonhomme, Durieu reconnaissait un vieux dont c'était l'habitude de venir là, supputer les aubaines des filles à qui la grève prête son lit et sa chambre immense à ciel ouvert.

Cette capitulation et la suite ordinaire que lui donnèrent les jeunes gens, à de rares intervalles et dans des conditions d'inconfort identiques, les abandons furtifs, le plus souvent en face de l'église du Pollet, parmi les mailles inextricables des filets de pêche séchant là comme des hamacs détendus ; ces collations charnelles, mieux qu'une possession disputée, empaumèrent l'adjudant. Son désir tourna à l'obsession. Mais toutes ses combinaisons avortaient. Il était impossible à Clotilde de découcher et, même, il lui coûtait de recourir au prétexte qu'elle avait trouvé pour rejoindre Durieu, à la nuit tombée : une visite à son oncle le douanier, demeurant au Pollet.

Quand il n'était pas au café, maintenant, l'adjudant, désœuvré, presque machinalement, retournait à ces petits soins que prennent de leur personne les sous-officiers, en caserne. Comme en son temps de noviciat dans le grade, il passait des heures, le nez contre une glace, à se compter les poils extrêmes de la moustache, à rectifier une bouclette de cheveux, à se pincer le nez pour en extirper les tannes.

Des dents il sautait aux ongles qu'il ponçait, avec ce regard perdu d'où toute pensée s'absente, ces yeux ouverts

pour rien, comme les croisées d'une chambre vide. Puis intervenaient la parfumerie de bazar, les odeurs violentes dans le mouchoir, les cosmétiques et les dentifrices. Cette coquetterie de joli homme achevait d'accréditer les bruits qui circulaient en douceur, la bonne fortune de Durieu étant plutôt pressentie que connue.

Chez la papetière de la rue de Paris, centre de renseignements adopté par les sergents-majors, ceux-ci papotaient, confessaient la vieille femme. Malicieusement, en la quittant, ils allaient prendre un bock à « l'Avenir » pour embêter Durieu qu'on trouvait blotti contre le comptoir, dans les jupes de Cloclo.

Le jeu, de part et d'autre, durait depuis trois mois, quand, un matin, l'adjudant reçut de sa maîtresse un mot griffonné en hâte disant ceci :

« Je suis grosse, maman sait tout… Viens, il le faut. »

Il passa une journée terrible, à se demander s'il se rendrait à cette injonction, ou s'il en ferait un motif à rupture. Mais le souvenir d'idiotes lectures lui représenta le père vengeur, de pathétiques scènes dont ses camarades s'appliqueraient à lui faire porter le ridicule ou l'odieux.

À la vérité, il ne s'arrêtait pas davantage à l'examen des conséquences qu'entraînerait sa démarche auprès des Cirieul. En cédant, il s'abandonnait tout entier à la tyrannie de l'accoutumance dressant au bout de ses soirées, au cas d'une séparation, l'énorme interrogation de l'emploi du temps.

L'impossibilité d'aller ailleurs qu'à ce café, tout d'un coup comprise, imposait l'aphorisme du philosophe : toute habitude supprimée cause un sentiment pénible.

Le soir donc, décidé, il refit son pèlerinage journalier. Devant l'établissement, cependant, il passait plusieurs fois, épiant à travers les rideaux de grosse mousseline, d'indistincts visages d'expression fruste. À la fin, il ouvrit la porte sèchement, entra.

Il semblait qu'aucun événement n'eût troublé la paix de l'établissement. M^me^ Cirieul était au comptoir ; Clotilde cousait auprès et un peu au-dessous de sa mère ; le patron lisait, à une table, la tête dans les poings. Et du même bonjour aimable, tous saluèrent le jeune homme qui se dirigea gauchement vers les deux femmes, plus gêné par cet accueil que par la réception froncée qu'il avait redoutée.

— Ah ! c'est bien… murmura Cirieul, la poignée de main attendrie.

— Gentil à vous, dit la mère.

Et Clotilde aussi le remerciait, – des yeux.

Alors, tout à fait déconcerté, il balbutia, lâche devant cette ovation discrète et imprévue.

— Y a-t-il de la lumière, là-haut ? demanda le père Cirieul.

Sur la réponse affirmative de sa femme, il fit un signe à Durieu, prononça gaillardement :

— Je vais vous montrer le chemin ; tenez bien la rampe.

L'entretien d'une heure qu'il eut avec le bonhomme, l'adjudant ne le rapporta jamais, mais comme, redescendu, il allait prendre congé de ces dames, avec un geste d'hésitation compassée :

— Allons !… embrassez votre femme ! s'écria Cirieul en le poussant vers Clotilde, d'une claque retentissante sur les épaules.

Lorsque la jeune fille se fut, à son tour, retirée, dans le café où ils restaient seuls, les sages parents se regardèrent une minute, profondément, sans un mot.

Puis, sans lâcher sa pipe, brusquement, le patron se déboutonna.

— Ben, vrai ! moins dur que je ne l'aurais cru, oui ! Il a tout de suite compris… C'est que, dame ! après la chose,… que t'a contée la petite et que tu m'as redite ; après ça, je lui ai montré le tort qu'il a causé à l'établissement. Pac' que, y a pas, il a fait ensauver tous ses camarades, hein ? ça se voit… Ah ! je n'ai rien mâché : – « C'est une maison foutue et il ne faut pas vous imaginer que ce mariage, imposé par les convenances, est favorable à nos intérêts ; c'est pas quand la petite ne sera plus là que le monde nous reviendra, oh ! sûr que non ! »

— Il est certain qu'une jeunesse,… appuya Mme Cirieul.

Alors il reprit, posément :

— Voilà. Nous serons forcés de prendre une servante… un peu avenante, pas vrai ? N'en manque pas à qui la proposition conviendra.

Et, après une pause, il conclut :

— Ça coûtera ce que ça coûtera ; faut savoir faire des sacrifices !

Le lendemain, la nouvelle du mariage fut répandue. Durieu ne la démentit pas, cette netteté de décision brisant ses

dernières et secrètes résistances. Même, tout de suite, bravement, s'étant ouvert de ses projets à la cantine des adjudants, il combattit l'ironie dont ceux-ci enveloppaient leurs compliments, en jouant la préméditation, en exposant un plan conçu après coup.

Dans quelques mois il allait être libre. S'il ajoutait aux appointements – 2,100 francs environ – que promettait le Ministère, la dot de sa femme et les 2,000 francs de première mise qu'il toucherait en quittant le régiment, mon Dieu ! ils pourraient vivre. – Et puis, n'aurait-il pas toujours fallu en venir là ?

Il répondait encore, mais à part soi, aux objections plus sérieuses que soulevait le passé de Cloclo. Était-ce vrai, point exagéré au moins, ce qu'on disait ?

Mais la jeune fille avait été d'elle-même au-devant des explications qu'il se croyait le droit de lui demander.

— Vous ne connaissez donc pas la province ?… Le hasard fait que je vais passer quelques semaines de vacances chez une de mes tantes, à Paris, et que mon départ coïncide avec celui d'un jeune sous-lieutenant qui venait quelquefois à « l'Avenir ». Naturellement, on a prétendu qu'il m'avait enlevée… Ah ! quand on tient un établissement fréquenté par la troupe, on a sa réputation faite !

Pourquoi n'aurait-elle pas eu raison ?

Mais la capitulation de Durieu avait un fond de lâcheté plus humain encore. Après tout, il quittait Dieppe, Dieppe et le bataillon ; il emmenait sa femme à Paris où, sans doute, ne la suivraient pas ces commérages. Il en arrivait à subordonner son oubli personnel à l'ignorance d'autrui.

Le mariage fut célébré au printemps. Les adjudants du bataillon de Durieu et deux sergents-majors rengagés furent seuls invités, en dehors de la famille des conjoints.

Le chef de bataillon, commandant le détachement, s'était montré charmant, descendait même à une discrète complicité, pour aplanir certaines difficultés que créaient les garanties dotales et la moralité de la future.

Pressés par leur fils, les Durieu, de la Ferté-sous-Jouarre, étaient venus, mais sans entrain, comme à une corvée.

Ils avaient dû confier leur maison à des voisins, pour la première fois de leur vie, et on les sentait impatients de retourner là-bas, ravagés d'ennui muet, avares de gestes, en vrais paysans qui n'en savent d'autres que ceux du labeur journalier.

Ce fut, pour ces gens, deux jours d'accablement mortel. Ils imaginaient le logis à sac, la basse-cour, cette basse-cour pour laquelle ils avaient une grosse tendresse d'éleveurs, ruinée, les bêtes mortes de faim ou massacrées. La blouse raide et la casquette neuve du père, le petit bonnet et le caraco de la mère traversaient indifféremment la noce, sans se quitter. Les brises d'avril jouaient dans ces vêtements légers, y mettaient de grotesques bosses, arrondissaient des dos colères et bourrus, niant cette mer dont la nouveauté les fâchait.

Ils avaient cru comprendre que les Cirieul ne servaient à leur gendre que la rente de la dot de Clotilde, invoquant l'embarras des commerçants dont la fortune réside toute en leur établissement ; – la méfiance des parents de Durieu s'accrut. Et ils la témoignaient ouvertement, s'attablaient dans le

café, sans rien prendre, comptant les clients, du regard, prêtant l'oreille à des craquements…

Les deux familles s'étudièrent ainsi obliquement, hostiles au fond.

Raffinant jusqu'à l'affront sur cette étroite probité qui consiste, chez la plupart des paysans, à ne rien devoir à personne, les Durieu, n'osant demander le prix de la chambre qu'on leur avait offerte, dormirent sur des chaises et laissèrent intactes les bougies.

Le soir de la noce seulement, ils consentirent à se mettre à table et à dîner… Ils payaient. Le lendemain matin, on ne les trouva plus dans leur chambre. Ils étaient partis au petit jour, sans qu'on les entendît. Durieu, contrarié, n'avoua pas qu'ils avaient pris congé de lui la veille, au moment où il cherchait sa femme pour l'emmener.

L'été fut charmant. Le ciel avait pour la mer des caresses changeantes. Le soleil décristallisait les grands hôtels de la plage qui ouvraient toutes grandes leurs fenêtres, en réponse au salut des petites voiles dansant doucement sur les vagues, comme des mouchoirs qu'on agite au loin.

Durieu ayant obtenu l'autorisation de ne pas loger à la caserne, avait loué deux petites pièces à Neuville, mais avec une idée de provisoire que son installation sommaire ratifia.

Les Cirieul, en sacrifiant le choix d'un gendre au désir de marier promptement leur fille, furent heureux que celle-ci leur fournît l'excuse d'une inclination qui semblait réciproque.

Chez Clotilde pourtant, ce sentiment peu complexe ne discernait pas l'amant du mari. C'était le simple coup de

cœur d'une fille affirmant la suprême bêtise d'un sexe pour qui le prestige de l'uniforme c'est ceci : un sourire d'acrobate en maillot, de la musique et de belles cuisses.

Quand l'uniforme comporte les bottes et la monture, il y a prestige et demi.

Pour qu'elle fît litière des félicités inhérentes à cette représentation, il ne fallait rien moins que la nomination de son mari au Ministère, dans ce Paris où elle avait passé un mois inoubliable, lors de son réel enlèvement.

L'homme qui, coup sur coup, troublait ainsi, même inconsciemment, le fond instinctif de sa nature, cet homme avait accès dans sa vie.

Présentement elle jouissait pleinement des avantages que conférait à Durieu sa situation au régiment.

C'était une joie neuve encore, celle du salut aux galons de l'adjudant, quand il se promenait au bras de sa femme ; les officiers mêmes s'inclinaient légèrement, avec une politesse qui compensait la soumission du geste préventif de l'inférieur.

Dans son ménage, en dehors du milieu rationnel, il flattait encore la coquetterie, les goûts ravalés de Cloclo, par le contraste de l'uniforme et de l'intérieur presque rustique où il l'étalait. Des histoires de caserne aussi, sur lesquelles il revenait volontiers, l'après-dîner, requéraient la jeune femme.

Enfin, des soirs, ils rompaient la monotonie du tête-à-tête en allant passer une heure ou deux au café, chez leurs parents.

Ils remontaient à Neuville par la côte, doucement, s'arrêtant tout à coup, pour reprendre haleine, comme deux

amoureux, dans l'ombre, se cherchant des lèvres. Clotilde se traînait, alanguie, près d'accoucher. Et elle s'asseyait souvent, par terre, à des places fixes, marquées par l'habitude, en l'étroit chemin. Il restait alors planté devant elle, grattant le sol du bout de son fourreau ou chantonnant aux étoiles… En bas, à la caserne du Pollet, un clairon sonnait l'appel de 9 heures.

L'été s'écoula ainsi. Durieu, depuis le mois de juillet, n'appartenait plus au corps qu'à titre de commissionné, en attendant sa nomination au Ministère. L'attitude modifiée de ses collègues à son égard lui rendait supportable cette situation transitoire.

Ce mariage, accueilli d'abord avec une sourde malignité, semblait maintenant tout naturel. M^me^ Durieu n'était restée Cloclo que pour quelques sous-officiers, quand ils avaient bu ou qu'une punition de l'adjudant les excitait contre lui.

Même, les sergents-majors avaient repris le chemin de « l'Avenir », où une petite bonne ragote les attirait à nouveau.

Clotilde relevait à peine de couches lorsqu'un matin, le vaguemestre remit à son mari un pli officiel qui l'atterra.

On lui faisait savoir de la Division que, en raison du petit nombre de vacances signalées dans les départements où il avait désiré être admis, et pour parer aux mécomptes d'une attente indéfiniment prolongée, il était invité à *choisir* le Ministère de la Guerre ! On ne déterminait pas l'époque de sa nomination, cependant. Et sa réponse devait parvenir à Rouen dans les 24 heures.

On tint conseil chez les Cirieul. Le cas était délicat. Les émoluments attribués à l'emploi qu'on lui offrait n'excé-

daient pas 1,800 francs, si même ils atteignaient ce chiffre ; cela, l'adjudant le savait. La vie à Paris, dans ces conditions, devenait pénible. L'enfant accaparait Clotilde qui, d'ailleurs, n'avait point de profession manuelle. Mais là n'était pas encore la majeure inquiétude. Les sautes fantaisistes des fameux numéros de classement assignaient une date aléatoire à son appel à Paris. On pourrait se demander, à l'expiration du délai accordé par la loi aux postulants, quelles seraient les ressources du ménage. Cette considération dernière eut raison des hésitations de la famille.

La semaine suivante, Durieu demanda l'autorisation de contracter un nouveau rengagement de cinq années.

Maintenant, autant pour se rassurer que pour convaincre sa femme, qu'il sentait imparfaitement gagnée, l'adjudant commentait sa résolution, s'efforçait de lui découvrir de notables motifs.

— Mon Dieu ! ce qui m'a surtout décidé, disait-il, c'est le départ du régiment pour Paris, au mois de septembre… La différence de solde est sensible ; et puis, comme il ne faut pas parler de l'indemnité de logement, dérisoire, je me fais fort de trouver, au quartier, un coin où nous caser, Clotilde et moi.

Il restait muet sur l'appoint ordinairement apporté au sous-officier libéré ou se mariant, par la prime de rengagement dont l'État abandonne alors le dépôt, – deux mille francs qu'avaient absorbés les frais de noce, de vieilles dettes de cantine, de fournisseurs… Et il ne devait pas compter davantage sur la deuxième mise d'entretien, cinq cents francs qui lui seraient nécessaires pour se vêtir à neuf, assurer son déplacement, son installation à Paris.

Même, il calculait qu'il pourrait disposer d'à peine deux cents francs lorsque le tailleur serait payé.

Pourtant, avec de l'économie, la rente de la dot de sa femme, on vivrait. Dans un avenir encore éloigné, il trouvait l'emploi de cette dot : ce serait le cautionnement que doivent fournir les vieux sous-officiers désireux de finir au fond d'une province, dans une perception de troisième ordre.

Pendant deux mois, ce fut un thème de conversation, la situation envisagée différemment, présentée sous tous ses aspects, tournant à l'obsession, l'obsession de la médiocrité prévue, inéluctable. C'était le sou coupé en quatre, les laborieux profits de l'ancien sergent-major, additionnés.

— Alors ça vous fera ? interrogeait M^me^ Cirieul.

Durieu, interpellé, dépouillait la solde, sur le marbre d'une des tables du café.

— D'une part, 2 fr. 57, n'est-ce pas ? Cinquante centimes de haute paie ; trente centimes environ d'indemnité de viande ; enfin les 75 centimes d'indemnité de résidence… Attendez ! cinq et sept… douze ; six, onze, quatorze, vingt et un,… retiens deux… et deux quatre… quatre francs douze… Mettons 125 francs par mois, hein ? Maintenant nous avons le logement, le chauffage, – insuffisant, le chauffage, – mais toujours cela ! C'est comme pour la viande ; mon sergent-major s'arrangera avec le boucher qui nous la fournira au prix que la paie la troupe… Ça se fait, vous savez…

Il descendait à de plus infimes détails, au rabiau minutieux : le savon, le cirage, mille choses qu'il pouvait se procurer dans la compagnie.

— Du moment qu'on n'abuse pas !... Ah ! j'ai mon pain aussi ; on le vend très bien à Paris ; c'est encore une pièce de cent sous, oui, par mois.

Il contraignait Clotilde à approuver, souffrant de sa réserve, à peine entamée par la perspective de trois années de Paris, malgré tout.

— Tu verras, c'est possible...

— Oui, mais quel avenir ?

— Je t'ai dit : une place de percepteur. Juillard, le vaguemestre, a concouru pour cet emploi. Il est reçu... C'est très facile, seulement il faut attendre des vacances et fournir un cautionnement variable.

Son rengagement accepté, contracté, il montrait plus de zèle, *faisait du service*, une locution de métier qui semblerait établir que le bon sous-officier provient du croisement entre le chien de berger et le chien savant.

Enfin, il devait regagner la confiance de son capitaine qui, évidemment, lui gardait rancune de ce revenez-y, n'imaginant pas de félicités comparables à celles que réservait sa compagnie.

Il ne remontait pas tous les jours déjeuner à Neuville, s'attardait à la caserne, surveillé, devant se montrer d'autant plus assidu qu'on le supposait capable de négligences, distrait par son ménage en ville.

Il lui arrivait de se réveiller la nuit, inquiet de l'heure ; et lorsque le bataillon sortait, il était debout au jour naissant, assistait au lever des hommes, qui ne le reconnaissaient plus. Il revenait tard, fourbu, ronflait le nez dans le mur, exhalant une odeur particulière, comme si la peau eût encore fumé

sous les couvertures, malgré le linge blanc, les ablutions au retour.

Les cheveux, surtout, restaient gras, fétides, tachant tout de suite une taie d'oreiller. Clotilde réveillée, tantôt par son mari, tantôt par l'enfant qui couchait auprès d'eux, Clotilde devenait maussade, tombait à une paresse lourde, dormait de longs après-midi, sur une chaise.

Le départ du bataillon était désiré par le couple, comptant les jours avec, parfois, la peur d'un contre-ordre.

— À Paris, nous serons bien plus heureux, disait Durieu. Ce ne sont pas les distractions qui manqueront.

Ils ne descendaient plus chez les Cirieul, s'assoupissaient après les repas, en face l'un de l'autre, effarés tout d'un coup par des cris d'enfant dans son berceau.

Des cauchemars aussi.

Une nuit, l'adjudant, ainsi secoué, sautait à bas du lit en balbutiant :

— Déjà le réveil ! Le temps de me mettre en tenue, je ne serai jamais prêt…

Cette méprise l'égaya beaucoup ensuite…

Clotilde, muette, le regardait singulièrement, sans rire.

Enfin septembre vint. Tandis que son mari se dirigeait sur Paris, à petites journées, avec son bataillon qui, pour les manœuvres, avait rejoint, à Rouen, le gros du régiment, Mme Durieu faisait les malles, se tenait prête à les expédier,

ainsi que le mobilier, dès qu'elle serait avisée de l'arrivée de son mari et surtout du résultat de ses démarches quant au logement.

Deux jours après l'installation de la troupe à l'École Militaire, Clotilde reçut enfin une longue lettre de renseignements à ce sujet. Durieu avait trouvé au quartier deux chambres « convenables » et qu'on voulait bien lui abandonner. Il n'avait pas le choix, d'ailleurs, et une reconnaissance poussée aux environs de la caserne lui avait démontré la nécessité d'écarter toute autre combinaison, comme incompatible avec leurs ressources.

Clotilde arrivant une après-midi, avec son enfant, fut incapable de dissimuler sa consternation en entrant dans leur nouveau logement. Au bout d'un étroit couloir qu'empuantissaient les punaises, une plaque indicatrice surmontée d'un numéro, ornait la porte, une de ces portes de prison dont le badigeon tire sur ce rouge brun des taches de sang anciennes, dans un parquet.

Dans les deux chambres nues, lépreuses, entre les murs blanchis à la chaux, traversés d'épaisses charpentes où d'énormes vis à tête carrée mettaient de solides nœuds, les meubles, la vaisselle, les malles débondées se bousculaient, barraient les portes, dans une folie de désordre qui serrait le cœur, comme une vente de pauvres.

— On rangera, disait Durieu, je n'en ai pas eu le temps, tu comprends ; et puis je voulais te consulter. Oh ! il faut une bonne semaine avant d'y voir clair ! Je collerai du papier…

Sans l'écouter, elle avait ouvert la fenêtre, et la vue sur le quartier de cavalerie acheva de l'exaspérer.

— Mais nous sommes au-dessus des écuries !

— Que veux-tu, il n'y avait pas mieux ! Notre voisin, le maître d'armes, n'est pas logé à meilleure enseigne.

— Tout pue ici, d'ailleurs, reprit Clotilde, quand elle eut refermé la croisée.

— Une odeur de renfermé, oui, avoua Durieu ; nous aérerons.

— Le fumier alors, merci !



— Mais nous sommes au-dessus des écuries !...

Elle ajouta :

— Et pour se remuer là-dedans !... Quand l'un de nous voudra aller et venir, il faudra que l'autre se couche !

Pendant huit jours, elle ne tarit pas ; tout lui était motif à récriminations, bien que son mari s'ingéniât à lui rendre l'aménagement acceptable. Ils avaient rapporté de Dieppe une imposante commode à quatre étages de tiroirs profonds comme des malles. Les deux premiers appartenaient au linge, les deux autres à la vaisselle, aux ustensiles de cuisine que la jeune femme ne savait où placer. Il arriva même qu'un de ces tiroirs servit de garde-manger. Alors le linge fleura les vieilles graisses. Dans la même pièce, au moyen d'une housse, Durieu avait transformé en canapé sa couchette réglementaire. Le lit, le berceau, un porte-manteau improvisé, une toilette de garçon et une étagère garnie de bibelots de bazar, meublaient la seconde chambre.

Au mur, décoré d'un papier à ramages canailles, éclataient ces chromos que vendent les camelots, dans les brasseries à femmes.

Tout de suite, Clotilde s'ennuya. Elle se lamenta des jours entiers, regrettant Dieppe.

— Si tu crois que le « poulot » viendra bien ici ! observait-elle. L'été, je pourrai sortir encore avec lui ; mais à l'entrée de l'hiver est-ce possible ? Ben, vrai, si c'est là Paris !

Le matin, pour renouveler l'air, elle ouvrait les fenêtres, qu'elle refermait presque aussitôt, révoltée par l'odeur qui montait des écuries. Alors dominait la fade puanteur des langes séchant jusqu'au soir, sur un dossier de chaise, devant le petit poêle de fonte…

L'hiver, Durieu rentrait trempé. De ses vêtements et de ses chaussures, présentés à la flamme, s'élevait une buée écœurante, absorbée par les murs qui la renvoyaient, le lendemain, comme une mauvaise haleine.

L'été, ce fut différent ; ils vécurent sur le palier, le logement étant devenu inhabitable, dans la chaleur du poêle sur lequel Clotilde cuisinait.

L'adjudant se négligeait, n'était plus le joli homme de Dieppe passant deux heures à sa toilette. La moustache pendillait, la poitrine ne bombait plus sous le dolman, les jarrets faiblissaient.

Clotilde qui, pour le voir partir, se mettait quelquefois à la fenêtre, s'y oubliait à regarder les recrues exercées dans la cour de la cavalerie. Elle devenait matineuse, se plaignant de ne plus pouvoir dormir à partir de six heures. C'était comme un écroulement sur sa tête, disait-elle, faisant allusion au réveil de la compagnie qui occupait l'étage supérieur. Une demi-heure plus tard les chambrées se vidaient ; les souliers et les crosses de fusils sonnaient, dans le couloir, contre le mur, la porte même.

L'enfant réveillé piaillait, délicat d'ailleurs, d'une venue inquiétante, gros comme un poulet plumé.

Clotilde se levait d'une méchante humeur, la pensée là-bas, à Neuville, dans ce coin de fraîcheur et de calme, avec la sonnerie du clairon, le matin, mais si lointaine ! douce comme un chant de coq entendu sous les couvertures…

Elle voisina. Elle avait fait la connaissance de M^me^ Juillard, la femme du vaguemestre, une blonde très propre, mais ravagée par des couches successives. Elle élevait son quatrième garçon, réalisant des prodiges, soutenue par le rêve d'aller échouer prochainement dans la place de percepteur promise à son mari, au fond d'une campagne où les enfants pousseraient tout seuls, dans l'air et dans le soleil.

La femme du maître d'armes, elle, était une souillon puissante, épanouie dans la saleté, comme une fleur commune en terre grasse. Des enfants encore : des gamins déjà vicieux, puisant dans le vocabulaire du soldat des cochonneries qu'ils s'essayaient à mettre en pratique, affirmait-on.

Et les trois femmes se réunissaient ordinairement pour dauber sur une cantinière dont le luxe les blessait et qu'elles accusaient de coucher avec les quatre sergents-majors de son bataillon.

Cette année-là un adjudant fut décoré de la médaille militaire, au régiment. Il s'appelait Le Gardois et n'avait à son actif, pour expliquer cette distinction honorifique, que ses douze années de service. Il était arrivé au corps en même temps que Durieu, mais celui-ci ayant manifesté l'intention de rentrer dans la vie civile, Le Gardois seul avait été proposé pour la médaille militaire qu'il recevait aujourd'hui, prématurément, plus chanceux que ne sont d'ordinaire ceux-là mêmes qu'aucune action d'éclat ne désigne pour cette faveur.

Ce fut, pour les femmes, un nouveau sujet de doléances. Les deux voisines s'apitoyèrent sur le sort du mari de Clotilde, sacrifié injustement.

— Car enfin, il est plus ancien sous-officier que Le Gardois ; ça lui revenait de droit…

Ces propos, Durieu devait en subir l'écho.

— Pourquoi lui et pas toi ?

— Mais je te l'ai dit cent fois, voyons ! J'ai perdu le pas que me donnait sur lui l'ancienneté de grade, en sollicitant mon emploi au ministère. Je ne pouvais être l'objet de deux

propositions, et, d'ailleurs, je n'appartenais plus au corps qu'en qualité d'assimilé aux commissionnés, comprends-tu ?

Mais elle revenait à la charge une heure après.

Elle ne sortait point de là ! Il était marié, cela répondait à toutes les objections. Cette médaille, *il en avait besoin* plutôt que Le Gardois, encore garçon.

— Enfin, qu'est-ce qu'il a fait pour l'avoir, peux-tu le dire ? Rien. Toi non plus, je sais bien, mais puisqu'on vous la donne à votre tour de bête, pourquoi lui et pas toi, là ?…

Et elle ajoutait :

— C'est pas pour la médaille, parbleu ! mais pour les cent francs qui tombent dans le ménage !

Aussi bien, ils vivaient difficilement sur son prêt d'adjudant, souvent entamé par les retenues des maîtres ouvriers, les incessantes modifications apportées à la tenue par les ministres qui se succèdent…

Il en venait à envier la situation des sous-officiers d'un grade inférieur au sien.

Lui ne se passionnait pas pour le dolman, le drap d'officier, les galons de la manche et du képi… Il eût préféré que l'État l'habillât. Ses frais de représentation, en somme, ramenaient à peu près sa solde à celle du sergent-major, par exemple.

Puis l'enfant coûtait cher, vraiment malade, achevé par la lèpre du logement, l'hiver rigoureux qui l'enfermait dans ce coin de caserne où l'on n'échappait aux miasmes qu'à la condition de cracher ses poumons dans les courants d'air.

Dans la gêne grandissante, la jeune femme aigrie, frappée à la fois dans son espoir et dans son tempérament de plein air, se retournait vers Durieu, d'une impuissance inquiète qui le jetait aux manies, à l'autorité hagarde, en même temps qu'à la tremblote devant les chefs. Les basses besognes auxquelles il se condamnait changeaient le chien de quartier en chien de berger, donnant de la voix contre les hommes, sans cesse dans leurs jambes, supplicié par l'appréhension d'un système de responsabilités qui l'exposait à la rigueur du capitaine.

Ce fut l'abdication de sa dignité. Il eut « de la poigne », cette idiotie de l'autorité, comme la brutalité est la bêtise de la force.

Clotilde, à le voir enfin dans son milieu exact, perdait ses dernières illusions, avait, nettement, l'impression du rapetissement du soldat dans la caserne. Il lui apparaissait diminué, serre-fesses, l'intelligence vacillante, dans la continuelle expectative d'une tuile, corvée ou punition.

Et cela du plus petit au plus grand.

Le sergent-major disait parfois à Durieu, après le rapport :

— Je viens de chez le capitaine ; quand il a su qu'il était commandé pour le piquet, il a fait une tête !…

Et, aux rassemblements, elle les apercevait de sa fenêtre, *ramenés* par les caporaux, comme les bêtes d'un troupeau par les chiens du maître, las d'avance, avec l'effarement du mouton mordu aux pattes.

Elle n'éprouvait plus aucune joie à sortir avec Durieu.

Tant qu'ils se trouvaient dans les environs de la caserne, elle le sentait préoccupé, aux aguets, se dérobant à l'approche d'un officier appartenant à sa compagnie.

— Tu comprends, Cloclo, ils diraient que je suis toujours dehors.

Le prestige du galon avait disparu. La jeune femme se plaignait qu'il ne pût porter l'enfant, ni même pousser sa petite voiture ; leurs courses en étaient naturellement limitées. Ou bien, l'adjudant devait quitter son bras pour saluer un officier. Lui-même, d'ailleurs, était gêné, gauche quand il sortait avec elle.

Pour le passant, la femme qui se promène avec un militaire ne peut être autre que sa maîtresse. La plaisanterie enracinée chez nous, le cliché sur lequel vivent, depuis cinquante ans, les caricaturistes et qui consiste à faire de l'enfant le trait d'union entre la bonne et le pioupiou, cette plaisanterie grisonnante n'était pas étrangère aux scrupules que se découvrait Durieu. Par contre, il appelait maintenant sa femme Cloclo, du nom qu'on lui donnait dans les chambrées, avant son mariage, et cela avec une superbe inconscience.

Clotilde avait l'instinct de cet illogisme, mais c'était surtout dans les détails du service journalier que son mari lui semblait le plus médiocre.

Les sous-officiers et les caporaux, venant lui communiquer des ordres, le trouvaient avec l'enfant dans les bras, au milieu des langes humides ; et, un jour qu'il était assis auprès de sa femme, sur le canapé, celle-ci surprenait, dans le sourire équivoque de l'homme qui les dérangeait, la malice d'une bonne niche faite à des amoureux en exercice.

Alors elle se révolta, l'incitant à se montrer.

— Ah çà ! tu n'es donc rien dans ta fichue compagnie ? Tu tolères qu'ils viennent te relancer ici à toute heure ! Pourquoi ne couchent-ils pas avec nous ? Tu ne vois donc pas qu'ils t'espionnent ? Ils insinuent aux officiers que tu ne peux être à la fois bon adjudant et bon père de famille… Ils se moquent de toi, c'est clair !… Ah ! si j'étais à ta place !…

Durieu, de qui l'on disait volontiers autrefois : « c'est un bon type », devenait rosse, tombait dans les chambres en criant :

— Je vous fous dedans !… les sergents et les caporaux, je vous fous dedans !…



— Ah çà ! tu n'es donc rien dans ta fichue compagnie ?

Et il était simplement grotesque, – planté dans la compagnie comme un épouvantail au milieu d'un champ.

Un événement, tout à coup, le jeta dans des transes nouvelles.

L'adjudant vaguemestre venait d'être informé, officieusement, de sa nomination à l'emploi de percepteur. On allait pourvoir à son remplacement. Deux candidats étaient sur les rangs : Durieu et Le Gardois, le médaillé de l'année dernière.

— Eh bien ! il a un fier toupet ! déclara Clotilde. J'espère bien que tu vas prendre ta revanche.

Alors elle le harcela, voisinant pour s'éclairer, recueillir des indices. Ils en perdaient le boire et le manger, supputaient les profits de l'héritage, restaient quelquefois la nuit, les yeux ouverts, sans bouger, à s'écouter penser.

Tout le jour, ils laissaient leur porte ouverte, afin d'apercevoir celle du vaguemestre, leur voisin.

— Ce sera une quinzaine de francs par mois, tout au plus, disait Durieu. Mais ce que je considère surtout, c'est ma tranquillité, une petite position au régiment enfin !

— Moi, c'est le logement, rectifiait Clotilde. Leurs deux chambres sont plus grandes que les nôtres, et il y a un cabinet noir… Et la vue…, la vue sur le boulevard !… C'est plus sain, d'abord, pour le poulot, plus gai pour moi ; on regarde le monde passer… Ah ! et puis on pourra peut-être dormir le matin.

— Oui, plus d'exercice, de corvées… Une certaine responsabilité pourtant, ajoutait-il en se rengorgeant.

Maintenant, ils comptaient les voix acquises à Durieu et susceptibles apparemment d'influencer le colonel.

— Voyons, tu as dit : ton capitaine, le commandant, le blond, n'est-ce pas ? Oui, il a l'air d'un bon garçon. Et l'autre ?

— L'autre ?

— Le Gardois… il a pour lui ?

— Ah !… son chef de bataillon aussi,… et puis le major, qui est son ancien capitaine… C'est là ma crainte la plus sérieuse.

— Enfin, il y a une justice ! Ils te doivent une compensation. Et puis, c'est bien la place qui convient à un homme marié… L'autre a eu la médaille ; chacun son tour !

Ils en étaient venus à vivre positivement chez les Juillard. Clotilde aidait la femme à faire ses malles ; Durieu venait causer avec le vaguemestre, se renseignant, payant des tournées à la cantine pour le confesser.

— Nous mettrons la commode dans le coin, près de la fenêtre, disait M^me^ Durieu en rentrant, le soir.

La nomination de Juillard arriva enfin. Il avait vingt jours pour se rendre à son poste, dans le Midi.

Pendant une huitaine, ce fut de l'affolement. Durieu n'existait plus, ahuri, la risée des sous-officiers qui lui faisaient narrer, pour la centième fois, ses espérances, son rêve d'une perception aussi, à l'expiration de son second rengagement. Certes, la place de vaguemestre lui permettrait d'attendre jusque-là. Mais l'aurait-il ?

— Vous l'aurez, elle vous revient de droit, assuraient les camarades.

Le Gardois devait manœuvrer de son côté. Ils se rencontraient tous les jours, causaient ensemble, amicalement, sans aborder, même de biais, la question de leur rivalité. La bataille était derrière eux, sourde, à coups d'influences…

— J'ai vu le colonel ce matin, Durieu, dit le commandant ; j'ai bon espoir, il pense à vous.

Le soir, Clotilde montra à son mari une bande de lumière, sous la porte du vaguemestre, et affirma qu'ils seraient là, dans huit jours.

Le lendemain, comme ils se mettaient à table, Lombard, le petit sergent-major, entra chez Durieu, son cahier d'ordres à la main.

— Mauvaise nouvelle ! s'écria-t-il tout de suite. Et il lut :

« L'adjudant Le Gardois, désigné pour remplacer l'adjudant Juillard dans ses fonctions de vaguemestre, se mettra, dès aujourd'hui, au courant de son nouveau service. »

— Je m'en doutais, observa simplement Durieu, très pâle, la fourchette tombée des mains.

Mais Clotilde éclata, révoltée.

— C'est ça la justice ! Le régiment, une grande famille, et toutes leurs histoires !… Et il y a des imbéciles qui rengagent ! On peut dire ça, vous êtes de la classe, vous, monsieur Lombard… Quand vous prendrez une femme, c'est que vous pourrez la nourrir, hein ? Le régiment, c'est pas ça. Il dit au sous-officier marié : Voilà quatre murs, pas beaux, pas propres, qui suent la misère et les fièvres ; il y a des cre-

vasses au plafond ; les fenêtres ne ferment pas ; les lames du parquet sont disjointes. Ma foi ! adressez-vous au Génie militaire, nous n'y pouvons rien !… D'ailleurs, vous n'aurez point de peine à mieux vous loger en ville, grâce à l'indemnité que l'État vous alloue…

— Quinze francs !…

— Certainement Le Gardois…, commença Durieu…

— Laisse donc, interrompit-elle, moi je l'admire ce Le Gardois ! un malin qui vous a tous roulés comme de petits garçons !

Ce dernier échec, le troisième, l'exaspérait, tuait en elle cette fierté qui l'accrochait, autrefois, au bras de son adjudant. Elle connaissait le bonhomme maintenant ; ses états de service ne pesaient pas lourd : emploi du gouvernement, médaille militaire, fonctions de vaguemestre, il avait tout raté. C'était la gloire finale, irrémédiable, de la nullité, l'homme voué aux corvées de quartier, aux contre-appels et aux inspections, le pion pitoyable des casernes, toujours aboyant et toujours attaché !…

Pendant un mois, Clotilde resta hérissée. L'emménagement de Le Gardois dans le logement laissé libre par son prédécesseur, cela surtout l'irritait.

— Que va-t-il faire dans ces deux pièces, tout seul ? Moi, si je dois le rencontrer tous les jours dans le couloir, je te préviens que je ne reste pas ici ! Tu ne vois donc pas qu'il nous nargue ?

Durieu protestait ; il ne fallait rien exagérer.

Cette année-là, au commencement de l'hiver, une bronchite, gagnée dans les gares, l'envoya à l'hôpital. Ce fut le

dernier coup, la misère pour Clotilde restée seule avec son enfant. Elle ne touchait plus ni pain, ni charbon ; quant à la solde, dépouillée des indemnités représentatives et autres, les règlements veulent qu'elle soit rappelée seulement lorsque le sous-officier sort de l'hôpital. Clotilde écrivit au pays ; mais le café de Dieppe périclitait ; les Cirieul envoyèrent vingt francs. Alors elle acheta, à la cantine, les pains de munition que les soldats y vendaient ; elle guetta le fournisseur de la commission des ordinaires, un brave homme, qui lui abandonnait volontiers une salade, quelques légumes.

Elle allait voir Durieu tous les jours, par faveur. Elle et le petit passaient l'après-midi auprès du malade. Là, ils avaient chaud, appréhendaient de rentrer dans leur chambre de l'École Militaire, où l'on gelait.

Cependant, mal venu, débilité, en outre, par une nourriture insuffisante, le petit déclinait visiblement. Le major, à qui le conduisit, un matin, sa mère, ordonnait qu'il gardât la chambre. Clotilde dut se partager entre lui et Durieu. Quand elle partait voir celui-ci, elle couchait l'enfant, entassait couvertures et vêtements sur son corps. Et il grelottait encore, dans ces pièces glacées, blême comme si le grand vent balayant les cours fripait son drap, jouait sous le lit.

Enfin Durieu sortit de l'hôpital.

Mais à son tour, vraiment malade, le petit ne se leva plus et, tout à coup, inquiets, les rassembla une dernière fois autour du berceau.

Il y avait eu, en ce mois de février, huit jours d'une douceur de température charmante ; le soleil, avec des coquetteries de convalescent, s'allongeait sur les pavés nets des cours, sans s'y attarder, d'ailleurs, tout de suite pâle et

s'évanouissant, dans le froid matinier de la saison hésitante. Puis, sans transition, la neige reparaissait aux toits, et l'on entendait, au réveil, la pelle des hommes de corvée frayant des passages. Au dégel, par une fissure du plafond, l'eau tomba goutte à goutte en un coin de la chambre.

Le Génie militaire, le casernier et le Corps se renvoyaient les responsabilités ; les notes se croisèrent. Quand arriva un ouvrier, la stillation avait cessé depuis trois jours.

Mars fut abominable. À la neige succéda une bise d'arrière-hiver, dure aux peaux qui pèlent et aux moelles délicates.

L'enfant agonisait. Durieu ne rentrait jamais d'un exercice sans un serrement de cœur, un frisson plus douloureux que ceux qui lui avaient raclé les os, dehors. Peut-être était-ce fini… Il s'arrêtait une minute avant d'entrer, voyant, en une rapide vision, la petite figure de cire, talée, blanche de ce blanc louche et cotonneux d'un fruit dont on a enlevé la peau et qu'on laisse blettir. Les yeux faisaient deux taches brunes et la bouche safranée s'amincissait, s'amincissait, n'était plus qu'un trait insensiblement foncé, – la simple entame d'un couteau de dessert.

Il poussait la porte, retrouvait là, penchée sur le berceau, Clotilde admirable de dévouement, passant les nuits, s'assoupissant à peine deux heures, chaque après-midi, quand son service lui permettait de la relever.

— Le major est-il venu ?

— Oui ; il est fâcheux, a-t-il dit, que le petit soit trop faible pour être transportable… Il faudrait le changer d'air… Ah ! ce temps-là ne nous aidera pas à le sauver, bien sûr !

Et ce n'était plus la Clotilde des derniers mois, colère, inabordable, la bile fouettée par les heures de désœuvrement et de commérages. Sa voix et son geste câlinaient ; la taille fléchie, elle se regardait dans le visage de l'enfant, de près, de tout près, comme en une glace que le souffle ternit ; et il lui échappait les mouvements d'impatience d'une personne qui se voit mal, à travers une buée…

Le soir, elle et Durieu veillaient.

Sous la fenêtre, les sabots d'un cheval détaché sonnaient, parfois… Et les gardes d'écurie chantaient tous le même refrain de marche, aux finales traînant lugubrement dans le silence. Des paroles mâchonnées, en un incompréhensible patois, il n'arrivait aux oreilles que des bribes, sur un motif de danse d'ours.

> Pingui, pingo, pingo les noix…
> …… dedans le bois ;
> Bibelin, bibelo, popo la guenago,
> Pingo la guenago, pingo les noix !…

Ils ne se couchaient plus ; l'aube blafarde glissait sur les épaules, par derrière, les mettait debout d'un frôlement glacé.

Une nuit, Clotilde et son mari, somnolant sur une chaise de chaque côté du berceau, se réveillèrent en sursaut, comme tirés d'un cauchemar, et se penchèrent en même temps sur le malade. Il n'avait pas bougé… Il était mort. Ç'avait été, à leur nuque et le long des cuisses, le même frisson, celui des petits-jours timides… Et ils s'étaient tournés vers la fenêtre, simultanément, surpris de ne point voir, aux vitres, la clarté lentement envahissante.

Clotilde pleura jusqu'au matin. Durieu marchait dans la chambre, et, sans qu'il sût pourquoi, la chanson des gardes d'écurie l'obsédait bêtement, la rengaine :

Pingui, pingo, pingo les noix

chassait de sa cervelle toute autre pensée, comme, sous un vent mauvais, tourbillonnent et se dispersent des feuilles mortes.

Alors reparut la Clotilde froncée, veule. Le ménage s'en allait à vau-l'eau. Durieu devait en confier le soin à son brosseur, un homme qu'il retrouvait les coudes sur la table, le nez dans un journal. Il le remplaça. Mais le disgracié, dans la compagnie, pour se venger, racontait la vie privée de l'adjudant, ses piques avec sa femme… La chambrée s'ébaudissait ; les sergents attiraient l'ancien brosseur pour lui poser des questions grivoises, déshabiller le couple.

Un encouragement, en outre, semblait leur venir des officiers, maintenant prévenus contre Durieu.

— C'était un excellent sous-officier, disait le capitaine ; le mariage nous l'a gâté. Non, il n'y a rien à attendre des gens qui font une chose contre leur gré.

Il ne lui pardonnait pas, décidément, ses velléités de départ. Et l'on se demandait si ces récriminations devaient être rapportées à l'endurcissement égoïste du célibataire, ou bien, au contraire, émaner de l'envie tardive que lui mettait au cœur l'exemple d'un train de vie régulier chez son subordonné.

De légères punitions furent d'abord prononcées, à titre d'avertissement.

Ces punitions, les sous-officiers se faisaient un malin plaisir de les communiquer à l'adjudant, en même temps que les ordres donnés au rapport.

— Il y a encore deux jours pour vous, annonçait Lombard : « Retard à rassembler les hommes pour l'exercice. »

Durieu avait des révoltes risibles :

— Je réclamerai, c'est trop fort ! On m'en veut !… On n'a pas de considération pour le sous-officier !

Finalement, il se tenait coi. Mais tout le monde lui en voulait. Ah ! bien, il allait en faire du service ! Et, pendant huit jours, il punissait sans mesure, se rapetissant encore à cette besogne, au lieu d'y gagner l'autorité qu'il ambitionnait.

Les sergents se vengeaient comme ils pouvaient, lui apportaient les reproches et la consigne du capitaine devant Clotilde, à qui, journellement, était offerte en spectacle cette misère d'un homme, son mari, traité comme un écolier, regimbant à l'écart, – très soumis au résumé.

Ils engraissaient cependant tous les deux. Mais dans leur chair bouffie, il semblait que les doigts dussent laisser une empreinte, comme en du mastic frais.

Les repas, qui les rassemblaient encore, devinrent navrants. Entre eux le berceau, pourtant relégué en un coin, réclamait sa place par le regard oblique de Clotilde. À la fin, sans une parole, elle sanglotait ; et Durieu sentait au fond de cette douleur, grosse d'ennui, le reproche indirect de la mort

du petit, tué par son père qui n'avait pas même su lui gagner quelques mètres cubes d'air respirable.

Aujourd'hui, l'adjudant prolongeait volontairement ses heures de service, pour esquiver les scènes. Il rentrait tard, trouvait quelquefois Lombard, son sergent-major, qui l'attendait, causant avec sa femme, amicalement. C'étaient, alors, les mêmes histoires de métier ressassées ; les observations des officiers commentées, les éternelles doléances.

— Je vous dis que le capitaine m'en veut parce que je suis marié. Il était très bon pour moi autrefois, vous vous rappelez ?

Lombard l'écoutait avec un demi-sourire, le réconfortait :

— Mais non, vous exagérez ; il vous proposera pour la médaille à l'inspection générale, vous verrez.

Un matin, il arriva radieux.

— Vous savez qu'on nous désarme cette semaine, mon adjudant. Nous allons vous tirer notre plus belle révérence.

Dans la caserne, un cri roula, comme une formidable acclamation : la classe !

Le vendredi, le sergent, en venant rendre à Durieu l'appel du matin, lui remit un billet de service.

— Vous êtes de planton dans une gare.

— Je m'y attendais, observa l'adjudant.

Clotilde était là, retapant une robe et un chapeau.

— À quelle gare ? demanda-t-elle négligemment.

— Je ne sais pas encore.

Depuis le matin, la caserne avait un air d'animation inhabituel. Des bandes de soldats passaient, bras dessus, bras dessous, allant attendre dans les cantines, la musette à l'épaule, l'heure du départ.

L'adjudant, en tenue, descendit pour les rassembler.

Mais Lombard, qui l'avait aperçu, vint à lui vivement, la main tendue. Les sous-officiers étaient autorisés à se rendre aux gares isolément.

— Eh bien ! Durieu, si je ne vous revois pas, bonne chance.

Ils se serrèrent la main.

— Vous ne savez pas encore dans quelle gare vous êtes de service ? dit le sergent-major.

— Ma foi, non ; je devais aller à Montparnasse, mais il paraît qu'on a donné contre-ordre.

Il n'eut pas le temps de remonter chez lui, un planton le cherchait.

— L'adjudant-major vous fait appeler.

C'était pour lui enjoindre d'aller immédiatement assurer le service d'ordre à la gare de l'Est.

Un peu après qu'il y fut arrivé, la grande salle s'emplit de soldats à qui l'on distribuait leurs billets, pris dans la matinée. Les cadres de conduite, sous la surveillance des officiers, faisaient l'appel une dernière fois, s'efforçaient de grouper leurs hommes, criaient des noms répétés jusqu'à l'autre bout de la salle, comme une consigne de sentinelles.

Des chefs de détachements avaient fait former le cercle, renouvelant les recommandations, s'assurant qu'elles étaient bien comprises. Des retardataires ralliés se pressaient aux guichets, mêlés à des civils ; et les petites musettes, gonflées comme des outres, tachaient de jaune les uniformes, se balançaient au flanc des soldats dont elles écartaient grotesquement les bras, en anses.

Durieu allait accompagner les détachements sur le quai d'embarquement quand Lombard, qu'il n'avait point vu, l'arrêta avec une surprise un peu fébrile.

— Tiens, c'est vous, ici ?…

Il eut une seconde d'hésitation, puis, tout d'un coup :

— Diable !… plus que cinq minutes, je file. Ah ! dites-moi donc : vous n'avez pas rencontré l'officier de service ; il vient de me demander où vous étiez… Non ?… Vous feriez bien, peut-être, de vous mettre à sa recherche… tenez, par là, oui…

— Merci.

— Au revoir.

Une poignée de main encore et Durieu s'éloigne dans une direction opposée à celle qu'il allait suivre.

— C'est vous l'adjudant de service ?

— Oui, mon lieutenant.

— Pourquoi n'étiez-vous pas sur le quai tout à l'heure ? Des hommes ont crié : « La classe ! » et causé du scandale… Je ferai mon rapport à la place et demanderai pour vous une punition, allez !

L'officier tourne les talons, laissant Durieu stupéfait, fâché d'avoir écouté Lombard, de n'avoir pas obéi à son premier mouvement, conformément aux ordres qu'il a reçus.

Quand il rentra chez lui, deux heures après, la clef était sur la porte. Il pensa que Clotilde venait de sortir pour une commission, et, très las, il se déshabilla. Mais comme il s'approchait de la table, il vit un chiffon de papier que deux petites balles de plomb, placées en pains à cacheter, imposaient à son attention.

— Bon ! encore un billet de service, se dit-il.

La nuit tombait, il marcha vers la fenêtre, sans hâte, pour déchiffrer quelques lignes tracées au crayon.

Et il lut :

« Je m'en vas, parce que je n'ai pas envie de faire comme le poulot… Faut pas m'en vouloir pour ça, c'est dans notre intérêt à tous les deux. Bien sûr nous nous tirerons mieux d'affaire séparément.

« Je t'embrasse.

« CLOCLO.

« N'écris pas ça chez nous, tu leur ferais de la peine. »

Le rideau soulevé, pour voir clair, il relit la lettre, en scrute l'écriture, les termes ; et à mesure qu'il se rapproche de la signature, l'infamie se creuse, il en trouve le fond, plus vaseux encore qu'il n'avait cru. Ces phrases au bout desquelles il y a ce nom, ce sont les ruisseaux d'eaux sales af-

fluant au grand égout. Il se remémore des faits, les coordonne : l'intérêt extraordinaire qu'a éveillé chez sa femme la réception du billet de service ; les mêmes questions posées par Lombard… Et, tout à l'heure, pendant que celui-ci le retenait, détournait son attention, le jetait sur une fausse piste, oui, il se rappelle avoir aperçu, loin, dans la foule, un chapeau qu'il a bien reconnu, celui qu'elle arrangeait ce matin… Clotilde et Lombard sont partis ensemble, et c'est du hasard ironique que son impuissance reçoit ce dernier soufflet : le mari surveillant le départ de sa femme au bras d'un amant !



Le rideau soulevé, pour voir clair, il relit la lettre.

— Crapules !… crapules !…

Les poursuivre ?… Est-ce qu'il le peut !… Alors toute la caserne saurait demain cette histoire, et l'on rirait bien, et le beau rôle ne serait pas pour lui, sans doute !

Mais, après tout, il est peut-être bien le seul homme que cette révélation surprend, le seul qui n'ait pas encore tiré des visites de Lombard les conclusions que le départ de la classe a brusquées. Est-il sûr que le sergent-major, avec cette suffisance et ce cynisme à dose égale chez le sous-officier joli garçon, n'a pas confié sa bonne fortune à des camarades qui, à cette heure, se gaussent du mari ?… Va-t-il oser descendre au milieu des hommes, demain ? donnera-t-il les ordres du même ton ?… Il lui semble que son malheur passe dans sa voix, dans ses gestes, dans son attitude, comme certaines vierges après leur défloration… Et voilà qu'une idée, follement, cruellement gaie, lui passe sous le crâne. Un soldat l'appelle cocu !… Et il doit lui infliger une punition, et le motif en circule dans la caserne : « A appelé ce sous-officier cocu, ce qui est faux. » Une joie immense bouleverse les chambrées ; au rapport, les visages crèvent de rires contenus, et le colonel sort pour ne pas éclater !…

Et ce n'est plus la lettre de Clotilde qu'il a entre les mains, c'est la punition infligée : « A appelé ce sous-officier cocu… », le grave libellé que la malignité publique lui colle au dos, comme un écriteau de misère !…

La lettre, parbleu ! il la sait par cœur ; elle est vraiment drôle aussi !

« Faut pas m'en vouloir… c'est dans notre intérêt. »

Son avenir lui apparaît, inexorablement borné. Hier, c'était la perception ambitionnée qui lui échappait, car dans la faillite imminente des Cirieul, sombrait la dot de sa

femme, le cautionnement réservé, nécessaire… Aujourd'hui, c'était la femme qui s'en allait…

« N'écris pas chez nous… »

Comment donc ! mais il tient à honneur d'être seul à souffrir pour elle !

Et le rire douloureux qui lui crispe la bouche, il se l'arrache des entrailles, comme une plainte.

Au fait, elle a raison ; s'il ne veut pas demain être la fable du régiment, il faut bien qu'il enferme en soi le secret de cette fuite… Une histoire : le père Cirieul très malade ; sa fille partie auprès de lui, immédiatement… Après on verra…

Il n'a pas lâché la lettre ; c'est la signature maintenant, qu'il épèle, lentement, avec inconscience presque : Clo-clo…

À ces syllabes, pourtant murmurées, il trouve un son inattendu. C'est le passé de Dieppe qui se lève subitement devant lui, en vision : la fille retournée à la culotte rouge, en dépit des trahisons, la vraie fille à soldats descendant, en même temps que les échelons de la vie, les degrés de la hiérarchie militaire ! Sous-lieutenant, adjudant, sergent-major… Quand donc la Marie-mange-mon-prêt du biffin de 2e classe ? – Avec une rage d'enfant qui gratte son mal, il crie : Cloclo ! Cloclo ! comme on faisait à Dieppe, dans les chambrées, les soirs d'ivresse. Il ne crie plus le nom, il le crache, et il étale son crachat par terre, du bout de sa semelle ! C'était sa femme, ça !

Sa femme !

Il se rappelle les soirées très douces, au café, la montée à Neuville, des bêtises tout à coup retrouvées et qui font seules le charme des souvenirs par la somme d'inaperçu

qu'elles apportent. Il remarque qu'il est appuyé contre le berceau, et il se surprend à murmurer : « Cloclo, Cloclo, » plus posément, sans colère… C'est sur sa face maintenant qu'est étalé le crachat, et il l'essuie, et il y a dans sa voix une faiblesse, un tremblement de sanglot, le fond de pitié que se prépare le mari dont la lâcheté table sur la lassitude de l'amant lui renvoyant sa femme quand il ne veut plus d'elle !

Il est là depuis des heures… On frappe.

— Entrez.

— Mon adjudant, c'est pour *la* contre-appel.

Il se lève, il boucle son ceinturon, il traverse les longues chambrées, tâtant le pied des lits, sans lumière, comme un somnambule !

# LE MOTIF

Nous arrivâmes à Versailles le 18 septembre.

Depuis Mareil, notre étape de la veille, que nous avions quittée le matin à cinq heures, la pluie nous battait une marche monotone, énervante, déterminant cette allure de troupeau, machinale et pressée, qu'ont les régiments au pas de route sous l'orage.

Cependant, une embellie, avant d'atteindre Versailles, permit de *soigner* l'entrée dans la ville, musique en tête, pas accéléré, les capotes trempées tombant à plis rigides sur des pantalons boueux, les képis déformés, exhaussés, figurant vaguement des bonnets de forçats, matricules. Le long de la colonne, des ordres se répétaient.

— La tenue… rectifiez la tenue !… une attitude militaire !… Au pas !… Levez la tête !… Le corps droit… Une… deux !…

Depuis quinze jours, c'est la même chanson chaque fois que nous traversons un village, après une marche forcée, et je me suis toujours demandé pourquoi les colonels n'ordonnaient pas aussi le « sourire sur les lèvres » de l'hercule qui a soulevé des poids toute la journée.

Au lieu de rassemblement, sur la place d'Armes, les compagnies attendirent le retour du logement.

Quand les fourriers arrivèrent enfin, on forma le cercle ; la distribution des billets achevée, les hommes se dispersè-

rent, nez au vent, dans le quartier affecté au régiment, – les faubourgs.

Les gens chez qui je me présentai, – des commerçants, – préféraient user de la latitude qui leur était laissée de nous envoyer à l'hôtel. À contre-cœur, ils lâchèrent quarante sous, avec le charitable conseil de me hâter si je voulais trouver un lit, car à leur imitation, nombre d'habitants avaient dû se décharger sur les logeurs du soin de nous coucher. Et je redescendais, de méchante humeur, la longue rue, lorsqu'un sergent de ma compagnie m'aperçut fortuitement, en se mettant à la fenêtre, et m'appela.

— Tu n'as rien trouvé ?

— Non.

— Ma foi, j'ai un billet pour deux sous-officiers, je suis seul…

Il était au premier étage, il se pencha sur la rue, baissa la voix les yeux clignés en confidence, le rire muet.

— Attends ! Je vais demander… par politesse, tu comprends.

Il ajouta :

— Sois tranquille,… c'est *franc !* une de ces locutions concises de troupier enfermant une colère, une misère ou une joie.

Il rentra, reparut à la fenêtre deux minutes après, avec un gros homme en long gilet noir à manches, un bon enfant tout rond de corps et d'allure.

Et ce fut celui-ci lui-même qui cria :

— Comment donc ! Montez tout de suite… Je crois bien qu'il y a de la place pour deux ! On vous attendait d'ailleurs ; l'employé de la mairie nous a annoncé deux soldats.

Il était en haut, sur le palier, la main ouverte, la face élargie de satisfaction. Il raconta qu'il avait demandé une heure à son patron, abandonné ses outils de serrurier pour venir recevoir *ses* soldats… Lui n'avait pas servi.



— C'est ça qui m'a valu l'exemption.

— C'est ça qui m'a valu l'exemption, dit-il en tapant joyeusement sur sa bedaine… Je crois bien qu'ils ne m'auront pas non plus pour les vingt-huit jours… Hein ! c'est farce à mon âge, un ventre pareil ?

Il nous aidait à nous déséquiper, offrait des dossiers de chaises à nos tuniques, du cirage à nos souliers, du savon et de l'eau à notre crasse, avec un empressement inquiet, teinté de respect.

La pièce était toute petite, encore étrécie par des planches de repasseuse sur ses tréteaux ; et sur les planches, à côté des fers alignés, du linge plié proprement, finement tuyauté, sentant bon, protestait de toute sa fraîcheur contre notre envahissement sale et puant. C'était à la fois l'expression d'un hautain mépris du blanc pour nos rouges odieux, et cette douce gaieté des veilles de fête qu'il épand dans les simples intérieurs.

Derrière une porte de communication close, un étouffement de voix et de pas trahissait la vie, le ménage refoulé là par nos exigences.

— Vous dînez avec nous, hein ? Convenu, dit le serrurier. Ma femme va vous servir un morceau en attendant. Après une trotte comme celle que vous venez de faire, et par ce temps de chien, pas besoin de demander si vous casserez volontiers une croûte en séchant un verre.

Justement sa femme entra, rapportant un fer. Alors, quand on se fut salué, il renouvela ses instructions.

Elle s'était arrêtée au milieu de nous, de ces sueurs d'hommes traînant sur les meubles. Grande et grasse aussi, d'une ossature puissante, l'air rudement honnête, elle n'avait de fort beau que de larges yeux noirs et remarquablement cillés, dans une tête de cheval, fière et paisible.

Elle jeta autour d'elle un regard d'ordre, de femme entendue aux choses de la propreté.

— Je vais mettre vos vêtements devant le feu, dit-elle. Je repasserai la doublure ensuite, afin que vous n'en ayez pas l'humidité sur le dos.

Puis, sans simagrées, du même air posé, elle servit la collation : des œufs et de la charcuterie, avec un consommé.

— Ah ! on ne pâtit pas ici ! constata plaisamment le serrurier. D'ailleurs, rien qu'à nous voir !…

Il s'exhibait, désignait sa femme du coin de l'œil.

— On ne lèche pas les murs, sûr !

Une grosse sympathie, d'une surprenante délicatesse d'éléphants, éclatait dans cet accueil d'ouvriers aisés, francs du collier ainsi que du cœur.

On trinqua, et notre hôte s'en allait quand, à la porte, il se ravisa.

— J'oubliais ; ne faites pas attention à la vieille. Elle a des idées… Maria vous dira… Tu leur diras, n'est-ce pas ? D'abord vous ne la verrez peut-être que ce soir : elle bouge à peine.

Et il partit enfin, sur un acquiescement de la jeune femme.

Réconfortés, rappropriés, nous décidâmes une promenade dans la ville, autant par discrétion que pour tuer le temps jusqu'au soir.

Dehors, nous nous regardâmes en souriant, avec la satisfaction nuancée d'étonnement du soldat bien traité.

Ah ! c'est qu'elles se suivaient sans se ressembler, les réceptions, depuis vingt jours.

Les petits, voire les pauvres gens, les ouvriers aussi, ceux-là se montraient presque toujours accueillants, ouverts au soldat, sans la défiance innée du fermier, la lésine du paysan, les singeries du bourgeois et l'affairement du commerçant troublés, l'un dans sa digestion, l'autre dans ses tripotages. On se les rappelait les gîtes de Normandie ! Les visages de bois chez le cul-terreux parti aux champs et rentrant à la nuit, bien que prévenus de notre arrivée ; les portes des celliers, des armoires, des chambres, ces portes ostensiblement fermées ; le cidre, oui, un verre de cidre refusé sous prétexte de contrôle d'agents du fisc.

— Y faudrè le donné… Nous ne pouvons point ; c'est pas à nous ici…

Et la faction du paysan devant les granges, les trous à porcs, les étables, sous les greniers, la nuit, par peur du pillage ou du feu !

Dans les villes, autre gamme. Il fallait affronter les bras au ciel des femmes seules ou des vieux, taxant la Mairie de partialité, pendant que le soldat se morfond, sac au dos.

Oh ! des sourires de bienvenue, oui, parfois. Des fatigues trouvant la couverture faite ; le salut au soldat qui arrive, dans la table mise, au soldat qui passe dans le vin offert, au soldat qui part dans le bidon et la musette bien remplis.

Et la caresse, combien douce celle-là, des parents qui ont un fils à l'armée !

Les mères questionnent : — Est-ce chez vous comme il nous a dit que c'est chez lui, monsieur ?

On sent que le regard attaché sur soi ne vous voit pas, vous, met votre uniforme sur d'autres épaules : un égoïste

dévêtement de tendresse, tels des baisers dont on n'aurait que le bruit.

À travers l'apitoiement maternel, les doléances puériles, les naïvetés, des coins de sentiments adorables transparaissent ;… tandis que le père, bourru, d'une rudesse qui veut être virile, honteux et touché de ces révélations de cœur, grogne :

— C'est bon, parbleu ! Tu n'apprends rien à monsieur ; et puis c'est pas une fille… ton petit !

Qu'on était bien là, le bon gîte et les braves gens, tout sourires et tout larmes, larmes tremblant une minute au bout des cils et tout de suite bues, – parce que ce sont les meilleures ! Tout cela nous revenait maintenant, à la veille d'arriver à Paris, où nous allions tenir garnison.

Bien soldats, en ceci que nous étions tout à l'impression du moment, nous exagérions plutôt les tons clairs du tableau, sous l'influence des bontés de nos hôtes, présentement.

— Un nom prédestiné, d'ailleurs, m'apprit mon camarade, Gâteau, M^me^ Gâteau… Et bien connue ; on m'a tout de suite renseigné au vu de mon billet. C'est la vieille, sans doute, dont il a parlé… Ils sont chez elle, la fille et le gendre.

Quand nous rentrâmes, le serrurier nous attendait.

— Ça n'est pas prêt ; nous avons le temps d'aller prendre l'apéritif, dit-il.

Nous vîmes bien que, comme ses voisins, il s'était ménagé la joie de sortir avec nous, de montrer *ses* soldats, comme il disait, en nous enveloppant d'un geste d'orgueil inoffensif et de fière protection.

Il en avait deux ! Il insinuait même que la municipalité eût pu lui en envoyer trois sans qu'il se plaignît. Et il réprimait à peine une méprisante pitié à l'endroit des gens qui n'hébergeaient qu'un militaire, fût-ce un officier.

Il s'était arrêté pour donner une poignée de main à un gros homme qui passait, vite.

Et quand celui-ci se fut éloigné, le serrurier s'exclama :

— Vous n'avez donc pas vu ? Je l'ai retenu exprès. Il a mis ses soldats à l'hôtel. Un salaud !…

« Il les a reçus sur le palier parce qu'on a ciré les parquets chez lui, hier. Et pas d'argent, vous savez !… Il paiera lui-même le logeur afin de n'être pas carotté… Un salaud, je vous dis.

Il nous le nomma : un maître maçon.

Aussi bien, à cette heure, le quartier semblait avoir *bu* le soldat. Et il n'en gardait, ce faubourg, qu'une haleine plus forte, de puissants renvois et comme une chanson d'ivresse passagère.

Pour nous c'était bien différent de l'animation du cantonnement, à l'arrivée. Point de ces paquets d'hommes autour des cuisines improvisées ; point de verdures éclaboussées de garance, dans ce viol de la campagne par la force brutale, étendant ses épaisses capotes et son linge sur les gazons, – comme on étouffe quelqu'un. Les odieux faisceaux en permanence marquant la prise de possession, avaient aussi disparu. Aux portes, dans les embrasures, des faces riaient, des flâneries déambulaient, des surprises indigérées, béaient encore.

Et les mêmes questions se croisaient, au hasard des rencontres.

— Es-tu bien ?

— Et toi ?

Des habitants, en grand nombre, avaient gardé le soldat, le traitaient, bien qu'il lui fût dû simplement le coucher.

D'aucuns demandaient à des voisins de leur en céder un.

Mais les enviés étaient les hommes qui trouvaient à la fois la table et le lit. On se montrait la maison, l'hôte. C'était toujours là qu'on avait été « le mieux ! »

Chez le marchand de vins où nous échouâmes, devant le comptoir, la conversation continua de s'enfermer dans le cercle des choses de la caserne que nous sassions complaisamment, mon camarade et moi, au gré d'un auditoire attentif.

On ne nous interrompit que pour rappeler un fait à notre ami, à demi-voix. Mais il se défendait… Et comme, à notre tour, sans savoir rien, nous insistions pour qu'il s'expliquât :

— La mère vous racontera cela ce soir, c'est probable, dit-il. Seulement, n'y faites pas attention ; elle radote un peu.

Mais comme j'étais resté en arrière quand nous sortîmes, le patron du débit m'arrêta et touchant mon galon du doigt :

— C'est pour ça qu'il n'a pas voulu parler… C'est un sergent qui a fait passer au conseil le fils à Mme Gâteau… une forte tête.

Nous rentrâmes. La soupe fumait sur la nappe.

La jeune femme fit un signe à son mari et dit :

— Viens chercher maman.



Ils approchèrent sur un fauteuil une vieille femme hydropique. (Page 558.)

Ils disparurent ensemble dans l'autre pièce, ramenèrent sur un fauteuil, mi-porté, mi-traîné, une vieille femme hydropique à qui sa fille ressemblait étonnamment. C'était la même charpente, mais chez celle-là, déformée, caricaturale, avec une chair molle et comme fondante, rappelant ces charlottes dont l'intérieur crémeux s'effondre et s'étale, quand le couteau a entamé les biscuits qui le contiennent.

— Mettez-vous là, maman…

Ils l'installèrent, lui nouèrent sa serviette autour du cou.

Alors elle leva les yeux, nous aperçut en face d'elle et murmura :

— Ah ! ce sont… ce sont des sergents… Vous ne m'aviez pas dit…

Il y eut un silence pénible. Comme je regardais la bonne femme, à la dérobée, je la vis qui pleurait doucement dans sa soupe.

Le gendre s'agitait sur sa chaise, jouait de la cuiller dans son assiette, comme les enfants qui veulent cacher une faute. Mais tout d'un coup la vieille s'arrêta de manger… ; et elle restait devant son couvert, à pleurer plus abondamment, silencieusement toujours, de grosses larmes qui roulaient le long du nez, dans une rigole comme en creusent, pour longtemps, de violents orages… Il semblait qu'on les entendît, ces larmes, tomber sur la porcelaine !…

Nous nous regardâmes…

Alors la fille intervint, mais sans colère.

— Voyons, maman, voyons… ces messieurs…

Elle répondit :

— Je sais bien. C'est plus fort… plus fort que moi !

Le gendre haussait les épaules, nous versait à boire fébrilement pendant que sa femme répétait en passant derrière lui, pour desservir :

— J'étais bien sûre : je t'avais prévenu.

Le repas s'acheva cependant. Bien que je me fusse promis de dépouiller le militaire et son insupportable fatras de niaiseries, l'ignorance obstinément solliciteuse de notre hôte

nous fit abandonner toute réserve, assez facilement, il faut l'avouer.

Car le soldat est le premier que fronde le terme de compagnonnage : *parler manique*, si l'on en retient l'acception vulgaire qui a crédit dans le peuple. Il y a là, sous l'uniforme surtout, une nostalgie de la crasse et de la stagnation, une rumination de chicotins bien étonnante, en ce sens qu'elle n'arrache pas toujours une grimace au patient, à l'encontre du proverbe qui prétend qu'on ne peut mâcher amer et cracher doux.

Nous avions déjà circulé, – en y traînant notre ami après nous, pour son édification, – dans la hiérarchie, la discipline, l'emploi journalier du temps, lorsque, je ne sais comment, nous en arrivâmes au chapitre des punitions.

Nous abordions les modifications essentielles que le décret du 28 décembre 1883 avait introduites dans le service intérieur : remplacement de la salle de police par la consigne à la chambre pour les sous-officiers ; mais, en revanche, abolition de leur droit d'infliger la salle de police, sauf en des cas déterminés.

Nous en étions là, quand mon camarade fit innocemment une remarque que j'entendais pour la vingtième fois.

— Les hommes se fichent des quatre jours de consigne que nous leur portons, vous comprenez… seulement, qu'advient-il ? C'est qu'on rédige « le motif » en conséquence.

Il constatait le fait, sans acrimonie, seulement pour indiquer que souvent le gradé compensait la faiblesse de la punition par la gravité du motif, estimant celle-là peu propre à lui donner immédiatement le puéril orgueil de l'autorité satisfaite.

Au fond pourtant, le principe une fois admis constituait un raffinement pour la roguerie en exercice. Et dans cette punition suspendue sur l'homme pendant plusieurs jours quelquefois, s'il arrivait que, hiérarchiquement, le général prononçât en dernier ressort, – dans cette torture d'une répression progressivement surcrue, un infime caporal trouvait une jouissance, le rehaussement des droits minces que lui confère le règlement.

Mais mon camarade avait à peine lâché sa phrase que je vis l'hydropique pâlir et repleurer en avalant ses larmes, comme si elle en voulût ménager la provision dont elle sentait avoir besoin encore.

— Maman !… s'écrièrent ses deux enfants.

— Non, je ne peux pas, fit la vieille ; quand j'ai entendu monsieur parler de ce motif… vous savez, comme il dit qu'on le porte, j'ai revu le petit, toute son histoire.

Elle s'arrêta une seconde pour se tamponner les yeux, et reprit :

— J'ai eu un fils soldat comme vous, messieurs. Il a passé au conseil de guerre et failli être fusillé pour avoir frappé un sergent… La peine fut commuée en cinq ans de travaux publics… Ça l'a tué tout de même… Il est mort là-bas !

Elle ne pleurait plus, tragique dans son immobilité, avec son grand visage à chairs molles, comme trempé de larmes, délayé dans la douleur.

Elle continua :

— Vous voyez que j'en puis parler, moi aussi, de la caserne. Je l'ai traversée ; j'en ai vu des galons et des culottes

rouges pour sauver le garçon… Ah ! misère !… Ils ont connu, ici, une mère Gâteau un peu nouvelle !…

« Tenez, j'ai là encore, – donne-la, Maria, – la dépêche du petit. Nous dînions, comme aujourd'hui,… tu te rappelles ? – « Maman ! une dépêche de Jules », qu'elle me dit. – Il vient en permission ? que je réponds.

« Elle lit la dépêche ; je la regardais, je la vois ouvrir des yeux… des yeux, en même temps qu'elle devenait toute blanche. Je lui crie : — « Passe-moi ça !… » D'ailleurs, voilà…

Elle nous tendait la dépêche, par-dessus la table. Il y avait :

« Viens tout de suite, maman ; – bousculé un sergent ; – plainte en conseil. »

— « Plainte en conseil », vous comprenez, nous ne savions pas, nous, – deux femmes… Je descends chez un voisin qui avait été soldat ;… je lui montre la dépêche. Il fait. « Diable ! c'est sérieux, mère Gâteau ; on ne plaisante pas avec ça au régiment. Allez voir ses chefs. Il n'est peut-être pas trop tard pour arrêter l'affaire. »

« Il était à Rouen, dans la ligne. Je pars le soir même. J'arrive à deux heures du matin à la porte de la caserne. – « C'est moi la mère de Jules Gâteau, » que je dis au caporal qui m'avait ouvert. Ah ! si vous aviez vu !… Tout le poste était sorti, se pressait autour du sergent qui m'expliquait que je ne pouvais voir le petit, en cellule depuis le matin.

« À la fin, il a envoyé un homme chez des chefs qui avaient peut-être de la lumière dans leurs chambres…

— L'adjudant ou l'adjudant-major de semaine, dis-je.

— C'est cela… Et comme l'homme affirma qu'ils étaient couchés, on se risqua à me laisser parler au petit, deux minutes, au seuil de sa prison.

« Il se défendait… Non, jamais, voyez-vous, je ne croirai qu'il mentait. Ce sergent, ce sergent qui l'avait puni, – un Auvergnat, – passait pour une rosse… Ses camarades en convenaient. Simplement parce que Jules était Parisien, et bien qu'il ne regimbât jamais, cette brute l'avait baptisé : la forte tête, avec une conviction telle qu'il était arrivé à la faire partager aux officiers. D'ailleurs, il se chargeait, disait-il, « d'en faire voir à ceux de ces *oiseaux*, qui lui passaient par les mains. »

« Alors les corvées, la consigne, les inspections à tout bout de champ… une entre autre… tous les jours : l'inspection avec la garde, sous prétexte de malpropreté… Vous savez ça mieux que moi. »

Nous le savions, en effet… C'est, de toutes les punitions, la plus légère et la plus tyrannique peut-être. Elle s'inflige surtout à l'homme qu'on veut *embêter*… Incessante, elle renouvelle journellement le supplice de l'astiquage entre les exercices, tous les boutons, tous les cuirs et toutes les coutures… la terreur des samedis rendue quotidienne, affolante, d'autant que, – des gradés l'avouent, – il est facile, de toujours trouver quelque chose à redire.

Cela, nous le *voyions*, pendant que la bonne femme poursuivait :

— Le petit me raconta tout. – Si tu savais, maman, je l'avais sur le dos continuellement. Je rêvais de lui, la nuit.

Quand, dans son service de semaine, il traversait la chambrée, au réveil, il me mettait debout, – d'un regard…

« C'était comme s'il m'avait passé sa main toute froide sur les épaules.

« La dernière fois, voilà. À la contre-inspection du samedi, pour les mal notés, le sergent ne trouvant rien à redire à la tenue du petit, s'avisa de lui ordonner de se déchausser et de montrer ses pieds…

« Messieurs, vous ne savez pas, j'ai connu mon garçon, peut-être… Il était d'une propreté, vous n'avez pas idée… C'était aussi la première fois qu'on exigeait cela de lui, et il sentait bien le parti pris de le vexer, devant ses camarades. Il s'étonne, discute, et comme le sergent s'avançait, se baissait, il le repousse d'un geste… d'un geste gamin… comme qui dirait une gifle qui ne ferait point de bruit : ceci…

Et la vieille éloigna d'elle, un peu vivement, de sa main ouverte, la tête de son gendre, qui s'était prêté à cet exemple sans y être invité, en homme habitué à cette pantomime.

C'était bien, en effet, l'imposition de mains du voyou parisien, appuyant à la tempe la paume qui tamponne habituellement le buste dans un mouvement de défense instinctif.

La conteuse reprit :

— Le sergent se redressa, dit simplement :

« Vous, la forte tête, je vous porte quatre jours… avec le motif. »

« Et il les porta.

« Le motif, c'était :

« Lorsque ce sous-officier lui faisait une observation, l'a frappé au visage. »

— Hein ? le chameau !… s'écria le serrurier.

Et, à son tour, sa femme intervint pour noter qu'avant l'arrivée de sa mère, les camarades du sergent, ses supérieurs mêmes, l'avaient engagé à lever la punition ou à en modifier le libellé.

— Devant moi, messieurs, continua alors Mme Gâteau, dans le bureau du sergent-major, le capitaine du petit a fait venir cette crapule d'Auvergnat.

« Je vois encore ce capitaine, un petit, pas jeune, dont la grosse moustache disait toute sorte de choses dans sa face muette. Il m'avait d'abord présentée, ah !… rondement.

« — C'est la mère du soldat que vous avez fourré dedans… la forte tête de la compagnie. Je n'aime pas les histoires où les femmes sont mêlées… Enfin, je ne puis pas empêcher madame d'intercéder pour son fils. Maintenez-vous la punition que vous avez infligée à Gâteau ?

« L'autre répondait toujours :

« — Oui, mon capitaine, parfaitement, mon capitaine, – droit comme une bûche.

« Alors je l'ai supplié… J'ignore ce que je ne lui ai pas dit… Il me venait à l'esprit des choses que je ne savais pas au fond de la grosse bête, sans instruction, que je suis. La moustache du capitaine remuait, comme s'il avait mangé en m'écoutant ; et il faisait les yeux qu'on a chez le photographe, quand on fixe leur machine trop longtemps.

« Enfin Jules ne l’avait peut-être pas frappé, – bousculé seulement. Les hommes de la chambrée n’avaient pas entendu le bruit du soufflet.



— Enfin, Jules ne l'avait peut-être pas frappé.

« — Je maintiens le motif, dit le sergent.

« Et comme il s’en allait, congédié par le capitaine, je l’entendis murmurer :

« — Ils veulent me coïonner, mais j’aimerais mieux me laisser couper ce que j’ai au derrière que de lever ces quatre jours-là !

— Maladie ! interrompit encore simplement notre hôte, mais avec une si louable conviction que nous ne pûmes nous retenir de sourire à cette exclamation rompant le charme, l'émotion concentrée de ce drame, qui tirait ses effets de l'intensité d'une évocation paisible, sans gestes.

Pendant que parlait la vieille, déroulant l'action, nos souvenirs personnels posaient le décor, faisaient évoluer les personnages dans un milieu approprié. Le type du galonné *portant le motif*, inflexiblement, la brute armée de quatre jours et les brandissant comme une trique, – nous connaissions cela.

Vint une minute où nous nous regardâmes, mon camarade et moi, avec l'étrange tentation, surprise au fond de nos prunelles, d'arracher violemment et de cacher dans nos poches nos galons de sous-officiers. Un réveil de pudeur nous soufflait ce qui eût été convenable, pour reconnaître cette hospitalité : asseoir à cette table non plus des parents du meurtrier, mais des frères de la victime.

Depuis que je les portais, c'était la seconde fois que ce mépris des insignes me saisissait. Ils me liaient les bras, expliquaient très bien ce dépouillement rapide de la tunique ou de toute marque distinctive, souvent observé dans les casernes, chez le gradé soucieux d'opposer une poitrine à une poitrine et de vider virilement une affaire d'honneur que la hiérarchie militaire change en vengeance basse ou en assassinat.

Ce jour-là, je considérai bien décidément la discipline comme un des déguisements de la lâcheté, quand ce n'est pas la gymnastique de l'abêtissement.

Je ne sais si nos hôtes pressentirent en nous cette honte et cette révolte, mais, sur un signe de ses enfants, la bonne femme s'arrêta, s'efforça de nous mettre hors de cause.

Et comme nous demandions la fin de l'histoire, elle la dit brièvement : ses démarches aboutissant à une grâce qui envoyait son petit mourir loin, misérablement.

— Il y a de bons chefs, certainement. Vous ne feriez point cela, vous, reprenait la mère Gâteau, s'évertuant à effacer la mauvaise impression que son récit avait produite sur nous.

Ce fut, d'ailleurs, leur souci à tous. Malgré nos protestations, les jeunes gens nous abandonnèrent leur chambre. Ils couchèrent chez des amis, cette nuit-là.

Mais au chevet du lit que nous partagions, nous trouvâmes une photographie encadrée : le petit Jules, imberbe, souriant, ensaché dans une capote trop large, l'air doux.

Toute la nuit je sentis peser sur moi le sourire de la « forte tête ». Puis, je rêvai que chaque homme appelé sous les drapeaux y apportait son cercueil. La feuille de route pour le cimetière était signée par ses chefs… Et les humbles deux jours du caporal étaient les deux premiers coups de bêche donnés dans la terre commune !

Au matin, vers quatre heures et demie, le couple revint pour nous réveiller et nous servir la collation avant le départ.

Notre bidon et notre musette étaient lourds…

— Nous n'avions pas dit à la mère que vous étiez sergents, nous apprit le serrurier en nous reconduisant. Elle aurait voulu vous mettre à l'hôtel… Et je tenais à vous garder, parce que c'est toujours une distraction, n'est-ce pas ? et que

le soldat est heureux d'être bien accueilli. Faut pas lui en vouloir, hein ?…

Une demi-heure après nous repassions, musique en tête, devant notre gîte… Les Gâteau étaient là, un dernier salut aux doigts.

À cette minute nos regards s'abaissèrent sur nos galons… La pluie de la veille, l'usure aussi, avaient mangé l'or… La trame apparaissait en mince filets rougeâtres, – comme du sang pâli, mais ineffaçable.

Sur les trottoirs un murmure courut : les braves gens !

Et telles étaient nos pensées, que l'écho de cette acclamation c'était, en nous, simplement, le mot du serrurier :

— Maladie !…

# FAMILLES

## I

Tout de suite ils avaient été ennemis.

Muratel, nouvellement promu capitaine, venait commander la compagnie où servait, depuis 75, le lieutenant Gourd ; et le hasard voulait que, du même âge, ils se fussent engagés le même jour, à dix-neuf ans. Sergents-majors tous les deux, en 70, de la fin de la campagne datait l'avance qu'avait prise Muratel. Il conservait, à la revision des grades, l'épaulette gagnée en défendant une place forte de l'Est, tandis que Gourd, fait prisonnier à Forbach, n'obtenait que les galons d'adjudant quand il rentrait en France.

Lieutenant aujourd'hui, il n'attendait pas avant deux ans sa promotion au grade supérieur, ranci depuis la guerre au fond de la même province, alors que Muratel, envoyé en Afrique sur sa demande, n'y était arraché que par le décret le nommant capitaine.

Il fut immédiatement, pour Gourd : « un qui a de la chance », car les antécédents du nouveau venu, son instruction rudimentaire sa tenue « papa », ne permettaient pas qu'on lui accordât le tour de faveur d'un *pistonné*.

Muratel, en effet, était un bonhomme de trente-neuf ans, fils de paysans champenois, court, bon, vif, physiquement peu abîmé par dix ans d'Afrique, une rude fièvre typhoïde et

trois sauvetages qu'attestaient des brevets en due forme, appendus encadrés, chez lui.

Très brave d'ailleurs, aussi brave qu'ignorant, absolument étranger aux annuelles modifications que subissent la théorie et les règlements, il était fort capable de faire tuer sa compagnie tout entière, lui-même en tête, sans profit, par bévue.

Il fut, dans la chambrée, le père Muratel.

C'est là une familiarité que le soldat se permet toujours vis-à-vis de l'officier en qui il se retrouve, pour ainsi dire. Et Muratel avait gardé l'odeur du rang.

Il y a, de soldat à chef, aux époques de paix même, une confiance qui ne s'explique pas, qui ne s'exprime pas, qui est dans l'air, dans les insignifiances du service journalier. Avec cet instinct qui remplace l'intelligence inutile à la troupe comme au troupeau, le soldat établit fort bien une distinction entre l'officier de caserne, employé d'une administration quelconque, et l'officier homme de guerre, capable de conduire au feu la fraction qu'il commande.

Muratel fut un bon chef de bureau, indulgent et paterne, que sa compagnie aima pour ces qualités, tout en le reconnaissant impropre à le mener à l'ennemi.

Il faut bien qu'on le sache : la dernière guerre nous a légué un stock de sous-officiers, aujourd'hui presque tous capitaines, et capitaines à qui la plupart des gradés de leur cadre en remontreraient. Il est au moins piquant de constater que nous devons à la guerre de médiocres officiers, alors que la paix eût formé d'honorables adjudants.

C'est là aussi ce que pensèrent les camarades de Muratel, élèves de Saint-Cyr et de Saint-Maxent.

Leur supériorité vexée éclata dans le ridicule sous lequel ils enterrèrent les états de services de ce nouveau venu qui, par surcroît, arrêtait les chevaux emballés et repêchait les noyés. Il devint le « sauveteur, notre éminent sauveteur », et l'on exécuta, au mess, de bien spirituelles variations sur le courage civil, que représentait un terre-neuve retirant de l'eau un cheval par transmutation de caricaturiste.

Car l'héroïsme est exclusif. « Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre », a dit La Bruyère.

L'officier est communément de cet avis. Tel chargera vaillamment à la tête de ses hommes, qui n'arrêterait pas un cheval dont la folie met en danger plusieurs existences. Ce ne serait plus que du dévouement, – vertu civile. D'où il faudrait conclure qu'il y a de l'héroïsme à faire tuer son semblable et qu'il n'y en a pas à le sauver.

L'héroïsme, en somme, c'est la réclame des boucheries ; – un abattoir que décorerait cette enseigne équivoque : Au Sacrifice.

Gourd fut certainement l'officier que flatta le plus cette situation faite à son supérieur.

Il y trouva une délectation d'amour-propre exquise.

Ce qui dominait en sa jalousie, demeurant étranger à cet esprit de caste encore vif dans l'armée, n'était rien qu'une rancune sourde contre un de ses égaux, parti du même point et passé devant, par la force des choses, sans que lui, Gourd, eût rien fait pour rester derrière.

Ce n'était pas, au fond, un méchant homme. Toute ambition même était morte en soi aujourd'hui. Qu'il travaillât ou non, il finirait dans la peau d'un capitaine. Mais il y a une médiocrité aigrie d'une inconscience dangereuse. Et Gourd étalait cette banalité de l'uniforme, cette nullité à peine décorative de l'homme de bureau arrivant à la caserne le matin, y revenant à 2 heures, après déjeuner, repartant à 4 heures, las d'une journée dépensée en bâillements, en parlotes…

Ce lieutenant était également sympathique aux soldats. Ceux-ci adorent l'officier flemmard, l'officier qui leur apporte, mal dissimulés, les dégoûts, les fatigues qu'eux-mêmes ressentent. Il y a, dans l'accablement des corvées identiques, une parité qui découd le galon. Le bâillement crée une solidarité ; puis, il est rare qu'on ne finisse pas par s'amuser avec les gens qui s'ennuient.

Enfin, comme complément à ses rancunes, Gourd apportait des charges de ménages : une chose que l'homme marié pardonne difficilement au célibataire.

Car il avait épousé, au fond d'une garnison de Bretagne, la fille d'un huissier personne posée, qui croyait devoir, gratuitement d'ailleurs, régler le défrichement de son esprit sur les mutations ascendantes de son mari. D'abord, celui-ci s'était flatté de posséder une femme instruite, ayant « achevé ses études », disait-on, sans que rien confirmât cette assertion, sinon le court internat de la jeune fille dans une pension de Brest, vers l'âge de quinze ans.

Quand Gourd, promu lieutenant, rentra au chef-lieu, on insinua que *sa dame* avait sacrifié à l'uniforme une position superbe dans l'enseignement. Aujourd'hui enfin, à la veille

d'obtenir son troisième galon, l'officier, entre intimes, accordait à sa femme le brevet supérieur, sans qu'elle protestât.

Elle avait gagné à ce jeu une certaine considération, habilement entretenue. De langue acerbe, avec les ressources de l'huissier qu'était son père, elle enveloppait une méchanceté de *frais*, menaçante comme un commandement, brutale comme une saisie.

On ne la supportait, dans le clan militaire féminin, qu'en raison de son inélégance, du peu de recherche qu'elle apportait dans sa toilette, auprès de personnes dont c'était l'unique préoccupation. Même on la disait sale. L'ordonnance racontait volontiers des histoires de linge de dessous traînant partout, d'eaux grasses sur le piano – toutes les vieilles crasses de ces ménages de garçon, qu'une femme de passage ne traverse que pour y aggraver le désordre et la malpropreté.

À la première visite que lui fit Muratel, Mme Gourd toisa l'homme, le dépouilla, – et, dès le lendemain, en vendit la peau.

Avant, eux-mêmes, d'avoir eu le temps de porter un jugement sur leur camarade, les officiers, instruits par leurs femmes, le jugèrent sans relief, sans visées, émaillant sa conversation de solécismes à faire rêver un sergent instructeur.

— Il porte son sabre comme une canne et monte à cheval comme un brasseur, avait dit Mme Gourd.

Et elle ajoutait :

— Avez-vous remarqué qu'un officier n'est bien en selle que quand il se sent regardé par une femme ?

Cette déclaration, dans sa pensée, confirmait le célibat annoncé de Muratel.

— En somme, pas gênant. Tu commanderas la compagnie si tu veux, concluait-elle.

Incidemment, quelques jours après, le sergent-major apprenait à Gourd que le capitaine avait défendu sa porte.

— Vous viendrez lorsque je vous ferai demander. Je serai assez souvent à la caserne pour vous éviter des courses inutiles.

En effet, on le vit au quartier trois fois par jour. Il y faisait une première apparition le matin, se trouvait dans la cour à l'heure de la Décision et ne quittait, dans l'après-midi, le bureau du sergent-major qu'après avoir signé toutes les pièces quotidiennes.

Ce n'était point, d'ailleurs, le seul officier qui désirât n'être pas relancé chez soi, à toute heure.

Gourd, néanmoins, demeura rêveur. Et comme il rapportait le fait à sa femme :

— La consigne ne te concerne pas ; tu as une visite à lui rendre, dit-elle.

Le lendemain, le lieutenant se présenta chez Muratel. Il le trouva achevant son installation, déballant encore, clouant… Seulement, il n'était point seul. Une grosse femme, d'extérieur commun, le secondait, comme chez elle, en déshabillé du matin, surprise dans le désordre d'un emménagement.

— Je vous dérange, dit Gourd.

— Mais non ; je vous demande pardon de vous recevoir ainsi…



Une grosse femme d'extérieur commun le secondait.

Il s'embarrassait dans ses excuses, décelant le faux empressement de l'enfant qui a commis une faute jusque-là inaperçue. Et comme, discrètement, la femme disparaissait, Muratel acheva soi-même sa déroute.

— Heureusement… madame… la concierge, a pu m'aider… je me fie peu aux ordonnances…

Ils causèrent pour causer, pendant dix minutes, puis le lieutenant se retira, fixé.

L'explication fournie par le capitaine était d'autant moins plausible que Gourd, avant de monter, s'était renseigné auprès de la véritable concierge.

« L'autre est sa maîtresse, » pensa-t-il. M^me^ Gourd, tout de suite, l'affirma. « C'était du propre… d'un bel exemple… Il lui semblait naturel, maintenant, que ce monsieur consignât sa porte. »

— Et qu'est-ce que cette fille ?

Il le dit : une dondon. Il n'avait vu en elle, tout d'abord, qu'une de ces femmes qu'on prend à l'heure, pour les gros ouvrages.

— C'est la façon maladroite dont il a voulu me donner le change qui m'a éclairé… Je ne lui demandais rien.

En somme, ce fut là, pendant quelque temps, tout ce qu'on connut sur le couple.

Enfin un camarade de promotion de Gourd, ayant appartenu au régiment que quittait Muratel, apporta de nouveaux documents.

Depuis des années l'officier vivait avec cette femme, mais jamais ils ne sortaient ensemble ; il la cachait. L'origine de leurs relations était inconnue.

M^me^ Gourd ne déplora pas cette lacune qui donnait carrière aux légendes. Il y en eut une, qui vint à l'oreille du chef de bataillon.

C'était un homme jeune, de grand avenir. Il avait, lui aussi, pesé Muratel. Il ne descendit pas en ce coin de faiblesse, où se trouvait peut-être, pourtant, la clef de toute une vie. Il eut le pressentiment d'un de ces drames à deux per-

sonnages autour desquels, jouant le rôle de la foule au théâtre, une société disciplinée s'ameute, sur un signe des temps, comme une figuration se démène sur un geste de machiniste.

Et comme, après tout, ces concubins ne s'affichaient pas, – le commandant ferma les yeux, étouffa l'affaire.

## II

C'était vrai ; ils étaient *ensemble* depuis dix-sept ans.

Il l'avait connue en Touraine, quelque temps après sa promotion au grade de sergent. Elle, allait en journées. Ils se rencontraient au bal, le dimanche. Il y avait, derrière le café, une petite cour où se retrouvaient, après la danse, les couples désunis par un raclement final du violon.

D'abord, ils se virent, en cachette, un peu partout. Dans le cœur simplet du jeune soldat, l'amour résolu de la vingt-troisième année s'échafaudait. Ils furent, l'un et l'autre, très épris. La petite Virginie, fort surveillée par ses parents, employés dans une filature, n'était pas moins toute à son amant. Elle le montra. Quand le régiment changea de garnison, Virginie le suivit bravement, majeure après tout, son métier aux doigts, avec une de ces vaillances rustiques que n'effraient aucuns travaux.

En effet, il avait fallu vivre. Des journées se trouvant malaisément, en province, pour une étrangère, elle descendait aux gros ouvrages, avec la même gaieté de cœur.

— Il s'agit de vouloir, disait-elle en riant, un peu orgueilleuse de ses bons bras et de sa santé.

À cette époque de leur liaison, ils ne se retrouvaient que le soir, la besogne faite. Son maître souci, à elle, c'était de ne point rapporter sur soi, – chez soi, – ces odeurs des intérieurs où elle peinait.

Et comme il s'étonnait parfois de la voir reposée, les membres souples, la chair matinale, sans ces âcretés des peaux corrodées par des larmes ou des suées : — C'est que je me secoue à la porte, déclarait Virginie. En somme, c'était à elle, à cette atmosphère créée à côté de celle où, tout le jour, ils vivaient ; c'était à cela que Muratel devait ses galons de fourrier, puis son grade de sergent-major.

D'abord il se rebutait, se déclarait trop bête pour rien apprendre. Et elle l'asseyait devant la table, lui soufflait le désir de savoir.

— Les bêtises après…

Ah ! elle avait eu de la peine ! Il en convenait plus tard. Il travaillait dur.

— Quand tu seras sergent-major, je me trouverai payée, avait-elle dit.

Et combien de fois ils s'étaient rappelés, avec émotion, un dimanche où, enfoncé dans une étude dont l'arduité l'abrutissait, il se laissait laver les pieds par sa maîtresse, attentive à ne le point déranger !

Le bon temps ! Et s'il est vrai que deux êtres ne sont jamais liés l'un à l'autre que par des souvenirs, – quelles chaînes ils s'étaient faites !

La guerre déclarée, il s'en allait à l'armée de l'Est. Ils avaient, alors, échangé les adieux des gens qui ne comptent pas se revoir. Ils ne se firent pas de serments rigoureux ; ils ne se promirent pas de s'écrire ; ils ne se demandèrent ni cheveux, ni portraits… Ils s'embrassèrent en pleine bouche, comme tous les jours ; – un peu plus fort… Ce fut tout.

Virginie restait ensuite trois mois sans nouvelles ; puis un soir, – la paix était signée depuis 15 jours, – elle recevait un billet laconique de son amant la pressant d'aller le rejoindre. C'était signé : Muratel, sous-lieutenant.

Elle demeura quelques heures béante de surprise et d'émotion. La nouvelle brutale, sans commentaires, de cet avancement inespéré, la ravissait et l'inquiétait à la fois. Il lui semblait impossible qu'un officier s'embarrassât d'une pauvre fille comme elle.

Elle partit cependant, sans dessein, sans pensée, toute au présent.

Et quand il lui proposa de *se mettre ensemble*, de ne plus se quitter, elle l'adora.

Les premiers temps, l'uniforme l'impressionnait. Elle y touchait, le rangeait, avec des mains de paysanne dévote entretenant des vêtements de prêtre. Elle avait de continuels étonnements, des doutes naïfs ; elle disait :

— Est-ce drôle que tu veuilles encore de moi, maintenant !…

Dès qu'il rentrait, elle courait se laver les mains afin de ne pas salir sa tunique neuve. Tout un fond de grosses admirations rurales lui montait aux yeux, aux lèvres. Lorsque,

déshabillé, il ne la regardait pas, elle tâtait l'étoffe, caressait le galon, polissait les boutons.

Puis, à le voir si peu infatué de son grade, sa passion, sans s'atténuer, se classa. Elle retrouvait, sous l'officier, le petit sergent.

Ils avaient dû régler leur vie. Ils ne pouvaient songer à se marier et le concubinage, dans la position de Muratel, commandait des ménagements infinis. Leur bonheur dépendait de la discrétion qu'ils mettraient à en jouir.

De ce jour dataient les quinze années d'internement qu'avait subies la jeune femme. Jamais ils ne sortaient au bras l'un de l'autre ; quand on sonnait, elle disparaissait. Elle était restée, en cette vie pourtant commune, la maîtresse d'une nuit qu'on cache dans la ruelle ou derrière une porte, à l'annonce d'une visite.

Elle avait accepté ce ravalement ; elle s'était faite sa servante, à l'exemple des servantes de curés qu'elle avait connues, la chose anonyme, muette, qu'on ne voit pas souffrir, pleurer ni rire, et qui rit, souffre et pleure pourtant.

Tout de suite, d'ailleurs, sur sa demande, Muratel était envoyé en Afrique, et c'était là que les douze dernières années s'écoulaient…

Quelquefois, Virginie attendait pendant plusieurs mois le retour d'une colonne dont son amant faisait partie. À l'une de ses escales, Muratel la rendait mère.

Et cela : l'ancienneté de leur rencontre ; la simplicité de leur cœur et de leur esprit ; ces départs qui rajeunissaient leurs désirs ; un relâchement de discipline et de représentation ; la petite fille enfin qui leur était venue et qu'ils éle-

vaient entre eux ; – tout cela décidait cette définitive mêlée de soins, d'habitudes, de sentiments ; moins le collage que l'inextricable enchevêtrement de deux existences.

En France, aujourd'hui, c'était une vie nouvelle qui s'annonçait ; la garnison de province s'érigeait avec ses embûches, ses platitudes, ses mesquineries, toutes les misères du sabre au fourreau, de l'épaulette et de la parade : l'agitation de la mouche dans un verre d'eau.

## III

Déclarant franchement qu'il s'endormait sur la théorie, la stérile compulsation d'auteurs et l'adroit démarquage pompeusement qualifiés « *travaux d'hiver* », Muratel dépensait son activité corporelle dans les minuties du service, ces petits soins par où se trahissent toujours les origines de l'officier.

Dans l'administration intérieure de sa compagnie, un jeune capitaine s'inquiétera, de temps à autre, des variations du *Boni*.

Un vieux capitaine vérifiera les comptes du caporal d'ordinaire, passera dans les chambres, à l'heure de la soupe, – pour la goûter. De même il descendra aux détails de l'habillement, de l'entretien, de l'hygiène, en ces coins inexplorés par l'officier d'étude pour qui sa compagnie n'est jamais qu'un paquet d'hommes à jeter sur le terrain, en temps opportun, – comme une pièce sur l'échiquier.

L'observation à la lettre des mesures d'ailleurs prescrites par les chefs de corps, mais auxquelles peu de jeunes officiers s'astreignent, fut, au contraire, pour Muratel, la constante préoccupation.

Il trouvait en sa maîtresse un singulier auxiliaire.

C'est qu'elle les connaissait, les soldats, depuis vingt ans ! L'ordinaire de la troupe n'avait plus de secrets pour elle et le jour où son amant commanda une compagnie, elle en vint à considérer la centaine d'hommes qu'il avait sous ses ordres comme une grande famille à faire vivre, à administrer, – ingrate comme toutes les familles ; un corps sans tête et sans âme, pour qui le capitaine devait être l'une et l'autre.

Ces idées, il les lui avait soufflées, car il tenait en réserve, toujours prêtes, deux ou trois belles phrases toutes faites sur le rôle du chef vis-à-vis de ses inférieurs :

« L'armée est une grande famille… »

« Le capitaine est le père de ses soldats… »

Il disait cela si convaincu, enfoncé d'un tel cœur dans cette utopie, que Virginie s'était habituée à regarder cette idéale compagnie avec le respect qu'a pour l'inaccessible famille de son amant, une maîtresse de basse extraction.

Elle sentait là, fille simple, une grande chose pour qui elle comprenait qu'on se passionnât. Et à travers les confidences, les récriminations, les enthousiasmes, la grosse expansion de Muratel, elle s'appliquait à deviner la caserne et le soldat.

Peu à peu elle s'était intéressée aux moindres agitations de ce microcosme ; prescriptions, réformes, punitions, rien ne lui était étranger.

Le soir, il n’était point rare qu’ils examinassent ensemble un cas d’indiscipline.

Il disait les motifs : réponse inconvenante, ivresse, absence illégale ; et à toutes les fautes elle trouvait une excuse, expliquait une récidive avec l’état civil de l’homme, sa nature, ses besoins, toutes choses sur lesquelles il l’avait, au préalable, évasivement renseignée, mais qu’elle pressentait plutôt avec son étonnant instinct de femme sans culture…



Le soir, il n'était point rare qu'ils examinassent ensemble, un cas d'indiscipline.

Elle disait en riant, lorsqu’il lui soumettait une question d’alimentation :

— Ça, c’est mon lot !…

Et elle se faisait conseillère, reprenait ses droits, indiquait les légumes de la saison, des recettes, allant au bon marché, tirant parti du nombre, s'informant des ressources, combinant un ordinaire avec lequel Muratel clouait le bec de ses collègues, membres de la Commission chargée d'étudier les repas variés.

À la cuisine, il ne passait point de viande qu'il n'eût visitée ; et il lui arrivait de tomber à la caserne, au réveil, afin de s'assurer que la répartition du café, entre les compagnies, n'était pas soumise à la fantaisie des hommes attachés aux percolateurs, des cuisiniers, des plantons…

Quand arrivèrent les instructions ministérielles prescrivant l'essai des repas variés, Virginie exulta. Depuis assez longtemps, cette variété s'étalait seulement sur les planchettes accrochées dans les cuisines. Aussi bien on s'en tenait aux soupes, matin et soir, sauf dans les compagnies où l'augmentation de boni permettait d'accorder le providentiel rata une fois par semaine, deux fois au plus.

Virginie, alors, donna des recettes, le menu des repas du soir, s'informant ensuite des résultats obtenus.

Bien avant aussi qu'on en eût décidé l'emploi, elle avait incité Muratel à l'adoption de la vaisselle de métal et de la fourchette.

Elle disait :

— La propreté c'est la moitié de l'appétit ; pour la recrue, c'est l'appétit même. Le jour où le soldat mangera dans une assiette, il s'imaginera dîner avec toi.

Et, dans cet ordre d'idées, elle préconisait encore une réforme, déclarait utile la vaste caisse permettant à trois ou

quatre hommes de monter dans les chambres toutes les gamelles d'une compagnie, afin d'éviter aux soldats la vue du linge pourri des cuisiniers et, l'hiver, la recherche des matricules, à la lueur d'une chandelle horizontalement promenée sur les couvercles qui, tout à l'heure, serviront d'assiettes.

— C'est comme les planches à pain, ajoutait-elle. Pourquoi ne les recouvrirait-on pas d'une méchante toile cirée qui en rendrait le nettoyage plus facile. Car il paraît que l'homme de chambre se contente, le matin, d'un coup de brosse à souliers…

Il s'étonnait qu'elle sût cela, ne se rappelait pas lui avoir, cent fois, raconté la caserne, en ses recoins, de la base aux combles.

Après les manœuvres, cette année-là, sur le boni réalisé pendant la période d'instruction des réservistes, il préleva une *masse noire*, – bien que les règlements la proscrivissent, – c'est-à-dire une somme dont il se réservait la libre disposition, sans que la comptabilité de la compagnie en gardât trace.

— Avec cela, pensait-il, je couvrirai quelques-unes des dépenses non prévues dans la liste expresse figurant au cahier d'ordinaire. Nous ne pouvons pas pourtant prélever sur notre solde des frais qui doivent incomber à la compagnie.

Néanmoins, l'opération était irrégulière, il ne l'ébruita pas et le sergent-major seul, – forcément, – en eut connaissance.

## IV

L'hostilité de Gourd contre son capitaine se déclara franchement au sujet des permissions annuelles accordées aux officiers. Il se trouva que Muratel et Gourd désiraient en jouir à la même époque. Naturellement le lieutenant dut céder le pas à son supérieur, mais son ancienneté au corps en souffrit cruellement. Sa femme attisa cette rancune, lui souffla que c'était un coup monté pour le vexer.

Ce ne fut d'abord qu'une légère escarmouche, un harcèlement de tirailleur isolé, dont les coups portent tous.

Gourd multiplia ses visites, à l'improviste, sous de futiles prétextes.

— Il n'avait point vu le capitaine à la caserne, alors il avait jugé convenable de monter lui demander la permission de l'exercice.

À mots couverts, il retranchait son apparente indiscrétion derrière la défense de le déranger qu'avait faite Muratel à ses soldats.

Et la joie de Gourd était de tomber au milieu du ménage : Virginie venant ouvrir, toute troublée, disparaissant ensuite précipitamment, avec un regard inquiet sur le désordre d'une pièce avouant le concubinage, la femme à demeure. Elle, flairait l'ennemi, l'inférieur se gaudissant des écarts de son chef, donnant à sa réputation le coup d'épaule anonyme de la foule.

À la fin, Muratel condamna sa porte.

Alors, froissé, Gourd sema de perfides insinuations. Le capitaine, évitant avec soin les réceptions, les corvées officielles, donnait créance à tous les bruits.

— Il n'est jamais chez lui… C'est au point que mon mari n'a pu lui rendre encore la visite dont il nous a gratifiés, à son arrivée.

Avec un rire méchant, Mme Gourd notait le parti pris de faire la sourde oreille, lors même que l'éclat des voix, derrière la porte, ou le traînement d'un pas, trahit la présence de quelqu'un. À chaque récrimination, embusquée au coin de chaque trait, surgissait la maîtresse, point nommée, mais vivante quand même, – la femme puissante, capable de cette domination.

Et ces dames, entre elles, citaient des exemples rapportés par les romans, les histoires de journaux : des filles fracturant l'honneur d'un homme, pénétrant dans sa vie et s'y installant. Virginie fut nettement exécutée. Un portrait d'elle circula où elle était décrite commune, épaisse, vieille et laide : – un monstre.

— Il n'ose pas sortir avec elle, affirmait Mme Gourd qui, dans le cas contraire, eût crié au scandale.

Mais, l'été suivant, l'animosité de Gourd subit une déviation.

La ridicule indemnité, en remplacement d'eau-de-vie, que le Ministre alloue au soldat, pendant les chaleurs, suggérait à Muratel l'idée d'augmenter la ration individuelle, en consacrant une partie de sa masse noire à l'achat d'un petit fût de rhum. Il s'entendit avec son sergent-major pour que le livret d'ordinaire ne mentionnât pas cette dépense, et il crut éviter une explication avec Gourd en décidant que les litres

d'alcool additionnels seraient consommés au réveil, dans le café. En outre, Muratel ordonnait qu'on vînt prendre chez lui, tous les soirs, la distribution du lendemain, afin qu'on ne se livrât pas, dans la compagnie, à ces expériences de coupage dont les fourriers se montrent amateurs.

Le lieutenant, lorsqu'il connut l'existence de ce dépôt, chez son capitaine, sentit sa conscience s'éveiller.

Il venait à la caserne avec un pèse-liqueurs, frottait l'une contre l'autre ses mains trempées d'alcool et en humait ensuite l'arôme. Il voulait l'eau-de-vie « transparente, droite en goût », disait-il, répétant une phrase lue le matin, en des instructions spéciales sur la matière. Un jour il emporta, à titre d'échantillon, une petite fiole pour en faire analyser le contenu, « dans l'intérêt des hommes », déclarait-il.

Et, plusieurs fois, il refusa d'approuver le règlement du prêt, en donnant sa signature d'officier directeur de l'ordinaire. Il revint sur sa détermination, s'étonnant seulement, à mots couverts, que le fût de rhum restât chez le capitaine, car il ignorait toujours le service rendu par la masse noire, ne voyant figurer aux dépenses, strictement, que l'équivalent, en nature, de l'indemnité représentative.

Blessé, Muratel renvoya le fût à la caserne. Mais « ça ne prouve rien », grommelait Gourd, d'un air louche, sous-entendant des tripotages.

Il avait, d'ailleurs, raconté l'histoire de façon plaisante, afin d'en atténuer la perfidie, – d'abord.

Maintenant, au mess, – où Muratel avait obtenu du colonel l'autorisation de ne prendre que demi-pension, malgré sa qualité de célibataire, – les bons camarades le consultaient sur la viande, les légumes, les alcools.

Et il arriva que sa simplicité moquée, affolée par ces jappements, souffrit.

Longtemps, il n'avait pas compris qu'on rît, à table, lorsqu'il avouait avoir été caporal muletier, avant la guerre. Des capitaines, plus vieux que lui, avec les mêmes antécédents, s'irritaient de cet étalage qu'il faisait des siens ; cependant que les jeunes pouffaient dans leurs serviettes.

— Ce pauvre Muratel ! Il a reçu un coup de soleil en Afrique, disait-on.

Et la joie ne tombait, parfois, que pour faire place à cet apitoiement qu'éveillent les idiots, dans les familles.

Il n'ouvrait plus la bouche sans qu'on cherchât à ses paroles un sens pitoyable ou bouffon.

— Nous l'abrutissons, déclaraient gaiement les officiers.

On s'ennuya, au mess, quand il dut partir en permission pour assister à l'enterrement d'un parent de province.

Justement, cette semaine-là, de concert avec son sergent-major, il avait arrêté une réforme reconnue nécessaire.

À la chandelle, plantée dans la boule de son ou dans une pomme de terre, il substituait de petites lampes à huile, à raison d'une par chambrée.

Plusieurs compagnies, au régiment, avaient déjà expérimenté ce nouveau mode d'éclairage et s'en félicitaient. Seulement, les règlements ne mentionnant pas les lampes parmi les denrées imputables aux ordinaires, la plupart des commandants de compagnies, pour se soustraire au contrôle vétilleux des intendants, déguisèrent la dépense, la firent rentrer dans une des catégories énoncées au livret.

C'était, en somme, plus irrégulier encore et Muratel crut bien faire en affectant à l'achat des lampes une certaine somme, prise à nouveau sur sa masse noire. Au règlement du prêt, le capitaine étant absent, Gourd, bouta le nez sur l'omission de la dépense. À ses questions comminatoires, le sergent-major se troubla, confessa l'existence d'une masse noire.

Ce fut, pour le lieutenant, une grosse joie. Cette opération, formellement interdite, constituait un détournement de fonds.

Immédiatement, en confidence, avec la fausse camaraderie qu'ébranlent les scrupules de l'officier probe ; avec la terreur avouée d'une complicité présumable, Gourd consulta ses collègues.

— Je dois, avant tout, n'est-ce pas, dégager ma responsabilité ? Mon devoir est de prévenir le commandant. Il y a des choses, d'ailleurs…

Maintenant il ne se gênait plus, rendait tragique l'histoire du fût de rhum.

Il allait jusqu'à insinuer que le fournisseur n'avait pas signé le livret d'ordinaire ; que le capitaine déguisait son écriture pour approuver la livraison…

Les autres hochaient la tête gravement.

— C'est peut-être un faux imbécile, dit quelqu'un.

Et toute la famille s'indigna, vilipenda ce membre indigne.

— Oui, oui, il faut prévenir le commandant.

Gourd se rendit auprès de lui.

— Je le savais, dit le chef de bataillon, aux premiers mots sur la masse noire. Votre capitaine m'a confié cette infraction au règlement, lorsqu'il était trop tard pour y remédier. Mais j'ai la note de toutes les dépenses qu'a couvertes cette masse et elle doit s'éteindre avec le dernier achat que vous me signalez. Le fait ne se renouvellera pas. J'en ai, d'ailleurs, marqué tout mon mécontentement à votre chef… Je vous remercie néanmoins… Votre observation, à titre de commandant de compagnie, est régulière. Mais il n'y a pas lieu de vous alarmer.

Gourd resta un peu interloqué. Il s'attendait à une enquête, des félicitations. Les révélations ruminées, quant au fût de rhum, lui restèrent dans la gorge. Il avait senti, chez le commandant une réserve glaciale. Il se retira, vouant à Muratel une haine méprisable d'homme joué.

La vérité, c'est que le chef de bataillon ne savait rien. Mais il avait tout de suite flairé la délation et il l'étouffait, se réservant d'en sonder les motifs ensuite. Il possédait son Muratel à fond. Il le jugeait franchement nul, sur le terrain. En campagne, il l'eût étroitement surveillé. Mais, somme toute, était-il le seul ?

Au bataillon, deux capitaines, inamovibles, révélaient cette inquiétante médiocrité. Et, dans tout le régiment, combien, parmi ces birbes, eussent été capables, le cas échéant, de faire évoluer une unité tactique ?

Muratel, dès qu'il rentra, fut mandé chez son chef direct.

Celui-ci alla droit au fait.

— Vous avez une masse noire : je le sais. Pourquoi ?

Et quand le capitaine eut exposé ses raisons.

— C'est bien ; je vous crois. Vous me dites que cette masse a soldé des achats que la nomenclature inscrite au livret d'ordinaire répudie. Vous avez la note de ces dépenses ?

Muratel la donna, et aussi les factures acquittées des fournisseurs.

— Gardez-les. Cette masse est-elle éteinte ?

— Il me reste six francs.

— Je vous donne jusqu'à demain pour balancer le compte. Achetez ce que vous voudrez, pourvu que votre compagnie en profite. C'est, entre nous, question de conscience, l'affaire n'ira pas plus loin. Seulement, rappelez-vous que lorsque la conduite d'un chef est à l'abri de tout reproche, il a pleins pouvoirs pour se faire obéir… et respecter.

Muratel, très pâle, très frappé, comprenait maintenant. Les aveux du sergent-major achevèrent de l'éclairer.

Il resta maître de lui, fit seulement communiquer à Gourd, dans la forme d'une note de service, l'acquit des fournisseurs.

Les jours suivants, ils se saluèrent… militairement, demeurèrent ensuite, aux exercices, des heures durant, côte à côte devant les classes d'instruction, sans échanger deux mots. Gourd, d'ailleurs, le premier coup de pioche donné, abandonnait à sa femme le sourd travail de diffamation. Elle colportait ce scandale récent, reprenait l'histoire du rhum, montrait Muratel vivant sur les fonds de l'ordinaire.

— On ne me fera pas croire qu'il gardait ce fût chez lui dans l'intérêt de la compagnie. C'était soi-disant, du rhum à

deux francs le litre. Je l'ai goûté… Mon épicier vend le même, exactement, un franc soixante-quinze…

En riant, elle ajoutait :

— Non, je crois qu'il se contentait de la commission sur le fût.

Mais où elle triomphait, c'est lorsqu'elle établissait les charges de ce célibataire, n'arrivant pas à vivre avec sa solde. Elle élargissait le débat, y introduisait la Maîtresse comme un tuteur contre lequel ses arguments prenaient force. Elle la faisait parler, agir, lui soufflait son caractère, l'influence qu'elle-même avait prise sur Gourd ; et elle montrait cette fille poussant son amant, lui mettant la main dans le sac, tripotant avec lui les liards de la compagnie et les coupant en quatre pour s'en attribuer les rognures.

— Si ces histoires continuent à courir sur son compte, ma foi ! j'avertis le colonel, déclara un capitaine adjudant-major intègre.

Dans l'attitude des officiers à son égard, Muratel observa un refroidissement graduel ; – et il s'hébétait à comprendre.

## V

Le régiment rentrait exténué, après une après-midi de marche, au soleil de juillet. Les faces turgescentes luisaient de sueur, étranglées par la jugulaire ; les cils, les sourcils et la barbe, poussiéreux, semblaient avoir ramassé les toiles d'araignées d'une cave.

Muratel descendait de cheval, lorsque l’adjudant de semaine accourut vers lui.

— Le colonel vous prie de passer à son bureau, mon capitaine.

Muratel répéta : « À son bureau… » avec cet affaissement moral qui suit la fatigue physique des longues marches, l’été.



Muratel descendait de cheval, quand l’adjudant de semaine accourut vers lui. (Page 583.)

Et tandis qu’il s’en allait, botté, la jugulaire au menton, Gourd entra dans un groupe d’officiers qui causaient, les rangs rompus.

— Je crois bien que le colonel a remarqué la tenue du capitaine, aujourd’hui, dit-il.

— Il a son coup de soleil d'Afrique, reprit un sous-lieutenant. Il m'a raconté, pendant une pause, qu'un aigle apprivoisé par lui, puis offert à je ne sais quel muséum de province, ne l'avait pas reconnu à son passage dans la ville, dix ans plus tard.

— Ça ne vaut pas l'histoire du sanglier domestique, qui couchait sur sa descente de lit, ricana un troisième.

Alors, une joie énorme fit explosion.

Mais on se passionnait surtout pour l'aigle. – « Il ne l'a pas reconnu… L'a-t-il reconnu ? » devint la plaisanterie d'un haut goût, avec laquelle les officiers s'abordèrent au mess, pendant quinze jours.

Quand Muratel rentra chez soi, ce soir-là, Virginie, qui l'attendait, s'exclama.

— Comme tu es fait ! Ah çà ! qu'as-tu ?

Il répondit vaguement, tournant comme une bête en cage, conservant son sabre et sa jugulaire, très rouge.

Elle dut les lui enlever. Il se laissa faire, tomba dans un fauteuil où il se prostra. Alors elle le déchaussa, ouvrit son dolman. Puis, comme à un enfant, elle lui lava la figure, les pieds, sans qu'il parût sensible à ces soins, malgré les douceurs dont elle les accompagnait.

— Tu te rappelles ?… Tu ne te rappelles pas le jour où j'ai fait ainsi ta toilette, pendant que tu travaillais ?

Elle l'embrassa, sentit la peau brûler sous ses lèvres.

— Mais mon pauvre ami, c'est une congestion. Il faut te coucher.

L'ordonnance arrivant, elle l'envoya chercher de la glace, prépara des compresses.

Toute la nuit il divagua. Il s'agissait de la rupture d'une liaison ;… du colonel… Mauvais exemple…

« Ça ne fait rien ;… tu loueras une chambre dans la maison… Le colonel a raison : « L'affichage, capitaine… Plus de prestige ! » Il a été très gentil. Il m'aime bien. »

Virginie approuvait, berçait ce délire auquel elle ne supposait pas un fond de vérité. « Oui, elle déménagerait le lendemain… »

Mais il s'emporta.

— Gourd ! c'est ce salaud de Gourd !… Sa femme le fait cocu, tu sais, oui, avec mon sergent-major. Je le dirai à Gourd, c'est trop bête !

Puis, calmé, une minute après :

— Je démissionnerai… Nous irons vivre dans ton pays… Mais le jour de la noce, je flanque Gourd aux arrêts, je te préviens !

Il s'assoupit, se réveilla au milieu de la nuit, appela son sergent-major.

— Envoie-le chercher… J'ai mon plan. Je ne peux plus rester au régiment, n'est-ce pas ? Eh bien ! je demande au ministre le commandement de la mission qui vengera la mort de Palat, du lieutenant Palat. Je connais l'Afrique. Il faut seulement que je me hâte, parce que je pourrais être devancé.

Virginie, navrée, déclarait cependant l'idée très belle, afin qu'il lui permît de renouveler les compresses. L'exal-

tation des premières heures tombée, il déraisonnait à froid, plus inquiétant encore, avec un continuel claquement du pouce contre le médius.

Elle se rappelait l'avoir vu ainsi pourtant, une fois, en Afrique.

— Une insolation, avait dit le major.

Mais dans ses confidences, elle relevait aussi une fièvre typhoïde, trois mois d'hôpital, avec la crainte, ressentie par ceux qui le soignaient, d'une lésion cervicale inguérissable.

Elle se consolait en croyant plutôt à un retour de l'accident d'Afrique, après cette terrible journée de soleil.

Au matin, il sembla plus calme, exigea seulement qu'on allât chercher son sergent-major.

Et quand il fut là, il lui dicta un rapport au ministre.

Le lendemain, il voulut retourner à la caserne, « où son absence pouvait être commentée, après les représentations officieuses du colonel », dit-il.

Il s'en alla ; et Virginie, de sa fenêtre, le guettait, le voyait disparaître, au tournant de rue, descendait alors et courait derrière lui, afin de le suivre des yeux plus longtemps.

Pendant huit jours, elle ne vécut pas. Elle l'accompagnait jusqu'à la caserne, sans qu'il le sût, comme ces enfants que les mères surveillent de loin, inquiètes, quand ils vont à l'école.

Elle ne revenait qu'après l'avoir vu entrer au quartier. Et elle attendait ensuite anxieusement son retour, n'osant aller au-devant de lui, de peur qu'on ne les rencontrât ensemble.

Elle s'étonnait qu'il fût, à sa sortie du mess, après déjeuner, – tout autre que le matin. Il partait raisonnable presque et son retour la désespérait. Il voulait faire ses malles, afin d'être prêt à s'embarquer lorsque le ministre se serait prononcé.

Elle sentait, sous cette reprise de folie, une occulte influence, un ricanement approbateur de méchantes gens, égayant un déjeuner avec les contes du monomaniaque.

Tous les jours il écrivait au ministre. Virginie appréhendait qu'une lettre, non interceptée par elle, n'arrivât à son adresse…

Elle avait caché les armes. Un matin, sans motif, il était parti avec son étui de revolver. Et elle se sentait devenir folle elle-même, en l'expectative d'un soldat apportant la nouvelle de quelque éclat, à la caserne, à la caserne où elle ne pouvait le suivre, l'apaiser avec des paroles familières…

Un jour enfin, où elle avait réussi à retenir Muratel, elle guetta son sergent-major, obligé de venir lui communiquer les ordres, et alla à sa rencontre, dans l'escalier.

— Est-ce que vous n'avez pas observé un… un manque de suite dans les idées de votre capitaine, depuis quelque temps ?

Tout de suite, le sous-officier parla.

— Je ne le reconnais plus. Et je me suis bien aperçu que c'est aussi le sentiment des officiers. Il a l'air de rêver tout haut. Hier, au rassemblement de la compagnie, je ne sais ce

qu'il a dit ; tous les hommes riaient. J'en ai dû punir deux… Non, ça ne peut pas durer… Sa mission, c'est la fable du mess… Il a les yeux hors de la tête quand il en sort…

— Ils sont jaloux, me disait-il ; ils savent bien que je serai désigné par le ministre…

Virginie écoutait, le cœur tordu. À la fin, elle interrompit le sergent-major.

— Vous pouvez, n'est-ce pas, rester auprès de lui, là-haut, pendant une heure ?

— Oui.

— Où demeure votre commandant ?

Il donna l'adresse ; elle remonta, s'habilla en hâte, s'en alla pendant que Muratel dictait en arpentant sa chambre, d'une allure d'halluciné, avec, toujours, cet insupportable claquement de doigts qu'il ébauchait la nuit, même en dormant.

## VI

Elle avait tout pesé, depuis huit jours ; sa détermination subite n'était que la chute d'un fruit mûr. Un médecin, qu'elle avait vu la veille, avait trouvé Muratel bien malade. Il lui fallait des soins spéciaux,… un traitement à l'hôpital, voire à l'établissement de Charenton.

Elle avait compris que, si elle tardait, si l'initiative de cette mesure ne venait point d'elle, c'était leur condamnation à tous deux. Elle n'empêcherait pas son internement et

on lui tiendrait compte des obstacles qu'elle y aurait apportés. En l'atmosphère d'hostilité où elle se sentait, chacun de ses actes pouvait être imputé à crime. Elle aurait fêlé cette tête, ouvert la blessure par où l'intelligence s'en allait en fumée. Puis, en cette cervelle d'humble, de dévouée, la hiérarchie implacable s'était implantée ; l'uniforme conservait tout son prestige et, depuis le jour pourtant ancien de leur rencontre, en dépit d'un long concubinage, elle était restée, vis-à-vis de son amant, l'inférieure, la *nommée* Virginie, la chose à côté, que la Grande Famille militaire relègue au bas bout de la table, parmi les pelures.

Les chefs de son amant elle les avait toujours considérés comme ses supérieurs, à elle aussi. Muratel ne lui appartenait pas ; il était tout entier à ses deux familles : la sienne propre et celle où il entrait par alliance, celle de l'épouse : l'Armée. Ce n'est pas elle qui lui eût conseillé de démissionner pour légitimer leurs amours. Telle quelle, rien n'avait manqué à son bonheur. Plus tard, quand il serait libre, retraité, on verrait. Et jamais elle n'avait envisagé la possibilité d'une rupture la jetant à l'ornière.

Elle allait donc droit à ce jeune chef de bataillon dont elle connaissait le rare esprit de justice. Et elle avait tout dit, réclamé l'hôpital, c'est-à-dire une séparation qui la laissait sans ressources. Timidement, elle indiquait sa récompense : la permission de voir Muratel en dehors des jours de visite réglementaires.

Le commandant, gêné par l'émotion contenue qu'il sentait chez cette femme, sous la peau, à la racine des cils, au bord des lèvres, promit d'obtenir l'autorisation qu'elle souhaitait.

— Vous savez, mon commandant, je ferai ce qu'on voudra… Quand il sera habitué aux nouvelles figures, je m'en irai si l'on veut.

— A-t-il encore une famille ? demanda l'officier.

— Un frère…, curé dans les Ardennes.

— Il faudrait lui écrire… Je m'en charge, parce que, sa solde, vous ne pouvez la toucher… On la remettra à ce frère. Vous le connaissez ?

— À peine…

— Enfin, vous vous arrangerez avec lui.

Le soir même, le médecin-major, prétextant une visite à un ami commun, emmenait Muratel dans une voiture, à l'hôpital.

Le lendemain, un prêtre se présenta à la caserne, demandant l'adresse du capitaine.

— Je suis son frère, dit-il.

On le fit monter au bureau du sergent-major. Gourd se trouvait là. Aux premiers mots il s'empressa, entraîna l'abbé.

D'abord, il lui confirma l'entrée de Muratel à l'hôpital, donna des détails, parla de l'étonnement douloureux qu'avaient montré tous les officiers, à cette nouvelle. Et il jouait la scène, avec le frisson d'un témoin racontant un assassinat. Mais quand il en vint à l'explication de ce « coup de marteau », il s'échappa en réflexions vagues sur les influences latentes, risqua même une image, en notant des taches dans certaines vies, qu'il eût peut-être fallu fendre, comme un fruit, pour trouver le ver.

Le prêtre écoutait, sans répondre. C'était une sorte de frère Archangias, ni jeune, ni vieux, remuant, en une soutane râpée, de grands bras et de grandes jambes.

Quand Gourd eut fini l'abbé s'arrêta, le regarda au fond des yeux et dit :

— Vous avez tort de ne pas me donner toute votre pensée. Vous croyez que je ne sais rien ; vous vous trompez. Je ne voyais pas mon frère à cause de cette femme…

— Vraiment ?…

Alors, à l'aise, le lieutenant causa, s'étendit sur ce cas d'aliénation mentale, en homme qui a vécu, connaît la fille, sa pression, ses vices. Par respect pour le costume du prêtre, il effleurait seulement cette face de la question, laissait deviner le corps, vidé comme la cervelle, les ressorts fatigués, la machine usée sautant, en un détraquement de tous les rouages !

— Et une fausse humilité, monsieur l'abbé ; la servante maîtresse, servante uniquement devant les étrangers qui la surprenaient. Oh ! elle lui a été fatale !… Croiriez-vous que le colonel, oui, le colonel lui-même a échoué ?…

— J'irai le remercier, dit le prêtre.

Et, secouant la tête, il ajouta :

— J'avais prévu cela ; voyez-vous, quand on sort de la famille…

— Et sa famille, c'était vous… moi ;… je dis moi… l'armée !

Ils durent se séparer. L'abbé énumérait ses courses : son frère, à l'hôpital ; un peu d'ordre dans ses affaires ;… le colonel ;… le trésorier, pour toucher la solde.

— Je vous demanderai d'être assez aimable pour m'accompagner chez lui… Je repars demain, dans la journée, et je veux, avant de m'éloigner, liquider cette situation, payer les dettes criardes… Je ne puis, hélas ! rendre d'autres services à mon pauvre frère.

— Vous me trouverez à la caserne jusqu'à 5 heures, tout à votre disposition, dit Gourd.

Et ils se quittèrent, ravis l'un de l'autre.

En sortant de l'hôpital, le prêtre monta chez Virginie. Elle le reconnut, comprit que le malheur entrait chez elle.



Elle le reconnut, comprit que le malheur entrait chez elle.

— C’est vous, madame, qui teniez le ménage de mon frère, demanda l’abbé, froid et poli.

— Mais oui, vous savez bien…

— Aurez-vous, d’ici à demain matin, le temps d’enlever de ce logement tout ce qui vous appartient ? Oui, n’est-ce pas ? Je voudrais ne pas manquer le train de midi et… j’emporte la clef.

Elle le regarda, sans force pour protester.

Il reprit :

— Vous avez bien des amis ?

Elle ne comprit pas d’abord, répondit : oui, – comme on rêve.

— À merveille alors. J’ai l’intention de passer la nuit ici. Si vous pouviez… dès ce soir, m’abandonner la chambre de mon frère… vous m’obligeriez infiniment.

Il se fit remettre la clef, redescendit lentement, sans se retourner au bruit que fit Virginie en tombant sur les genoux, comme une bête de somme trop lasse pour avancer, préférant mourir là !…

À cinq heures, l’abbé se présenta à la caserne. Gourd l’y attendait. Ils allèrent ensemble chez le trésorier, sortirent côte à côte, causant.

— … Mon Dieu !… rien, répondait le prêtre à une question posée par le lieutenant. Elle doit avoir des économies depuis le temps !…

— Ce que nous appelons, – passez-moi l’expression, monsieur l’abbé, – du *rabiau*. Ces femmes-là se retournent

toujours. C'est égal, à votre place, j'aurais assisté au déménagement… Hé !… par vengeance !

Quand le prêtre rentra le soir, chez son frère, Virginie avait disparu… Les choses restaient en l'état où elles étaient, le matin. Elle n'avait emporté que ses robes, son linge. Rien ne trahissait plus la femme.

L'abbé, cependant, avant de se mettre au lit, ouvrit la fenêtre un moment, – pour changer l'air.

## VII

Lorsque Virginie se présenta à l'hôpital, le lendemain, on lui fit observer, avec une brusquerie qui l'étonna, que les malades étaient visibles le jeudi et le dimanche seulement.

Des permissions exceptionnelles n'étaient accordées qu'aux membres de la famille.

— Mais…, commença Virginie.

— Nous n'avons pas d'ordre… D'ailleurs, vis-à-vis du capitaine, ces formalités sont inutiles. Son état le condamne à l'isolement ;… prescription du major.

Tout de suite, elle courut chez le commandant.

Il lui fit comprendre qu'il s'était heurté contre une volonté supérieure à la sienne.

Alors elle se trouva seule, car elle avait menti, ne connaissait personne, sans ressources presque, dans une chambre d'hôtel.

Elle ne pouvait songer à retourner en journées, comme il y avait vingt ans. La vue, devenue mauvaise, se refusait aux travaux d'aiguille. Elle attendit, ne désespérant pas encore. Peut-être sortirait-il, une seconde fois, de cette crise.

Elle fit venir sa fille. Et elles se présentaient le jeudi et le dimanche, à l'hôpital, pour voir « parrain », disait l'enfant, en son ignorance entretenue.

Muratel demeurait invisible. Elle n'avait de ses nouvelles que par le brosseur, le seul qui l'approchât, le vît tous les jours. Car les officiers observaient à la lettre les prescriptions du major. On avait parlé du fou, au mess, pendant trois jours. Puis l'oubli s'était creusé. Même on était d'avis que l'accident avait heureusement tranché une situation pénible pour tous.

Virginie allait attendre l'ordonnance à la sortie de l'hôpital. Elle l'interrogeait :

— Un peu mieux…, pas bien aujourd'hui…, comme d'habitude.

Le soldat chantait chaque jour le même refrain.

Elle avait sur les lèvres une question : Parle-t-il de moi ? – qu'elle n'osait poser. Elle espérait qu'il la devinerait ou que le hasard lui donnerait satisfaction. Enfin, l'ordonnance parut comprendre.

— Non, il ne demande personne.

Il ajouta, infatué de la confiance du malade :

— Il ne connaît que moi ! Il m'embrasse quand j'arrive… Ah ! écoutez donc…

Elle se penchait, anxieuse.

— … Il veut que je lui amène son cheval, oui…, sous les fenêtres. Il s'ennuie de ne plus le voir.

— Ah !… son cheval ?… répétait Virginie.

— J'oubliais. Il attend aussi la réponse du ministre, au sujet de la mission, vous savez bien ? Ça, par exemple, il y tient !… Il veut nous emmener.

— Nous ?…

— Oui, moi, son cheval et le sergent-major. Il est rigolo tout plein quand il nous promet la médaille militaire, à moi et au *double !*

Et, après une pause, se ravisant, éclairé :

— Oui, c'est bien drôle tout de même qu'il ne parle jamais de vous !

Un jeudi, une quinzaine après l'entrée de Muratel à l'hôpital, comme Virginie s'y présentait, le portier s'étonna.

— Le capitaine ? Mais il est parti lundi pour Charenton. On avait été forcé de lui mettre la camisole. Oh ! incurable ! Le major l'a dit : — Il peut durer des années… Y a encore de l'huile dans la lampe, mais, la mèche charbonne… Ça sent mauvais !…

Et baissant la voix, heureux de paraître bien informé :

— On s'y attendait. Et en prévision d'une position d'absence qui peut se prolonger indéfiniment, il paraît que le colonel, malin, a demandé la permutation du capitaine… Il se débarrasse de lui, quoi !…

Virginie rentra, assommée.

Elle mit une plume aux doigts de sa petite fille et lui dicta cette lettre à une cousine qu'elle avait, à Ivry :

« Un grand malheur nous arrive. Parrain vient d'être envoyé à Charenton, dans la maison des fous. Maman, voulant toujours rester près de lui, te prie de lui louer une chambre dans les environs. Si tu pouvais aussi lui trouver un ou deux ménages, elle les ferait, parce qu'elle ne peut plus coudre. Enfin, nous comptons sur toi. Nous arriverons samedi soir, afin de pouvoir aller à Charenton dimanche. »

Derrière sa fille, Virginie suit les petits doigts qui écrivent, l'application de cette enfance ignorante qui touche, du bout de sa plume, à ces choses, – sans les comprendre.

## VIII

*Ordres laissés au corps par l'Inspecteur général.*

……

… Le Général de Division a été frappé de l'excellence de l'esprit de corps, à tous les degrés de la hiérarchie, mais principalement des bonnes relations que les officiers entretiennent entre eux.

Il fait appel aux sentiments qui doivent animer une grande famille, dont tous les membres seront alors à hauteur des différentes missions que peut avoir à leur confier le gouvernement de la République.

Le présent ordre sera inscrit au registre des délibérations du Conseil.

*Signé :* L'INSPECTEUR GÉNÉRAL.

*Ordre du régiment.*

Le Colonel est heureux de porter à la connaissance du régiment que, par décret du 14 juillet, M. le lieutenant Gourd est promu chevalier dans l'Ordre national de la Légion d'honneur.

*Signé :* LE COLONEL.

# UNE FIN

Ils ne se quittaient pas. Capitaines de la même promotion, appartenant au même bataillon, tous deux célibataires, Dubuc et Rameau prenaient leurs repas ensemble, au Bras-d'Or, le mess des officiers commandant les compagnies détachées dans les forts. Ils sortaient du rang. Engagés volontaires en 58, sous-officiers en 70, sous-lieutenants après la campagne, ils avaient, depuis, attendu le deuxième galon et le troisième enfin, accordés à leur ancienneté, comme une augmentation dans les administrations qui se respectent.

La gratification ç'avait été, l'année précédente, la croix qu'ils avaient reçue le même jour. Aussi ne désiraient-ils plus rien, confits dans leur grade jusqu'à la limite d'âge, qu'ils devaient atteindre dans cinq à six ans.

Dubuc, épais, carré, la moustache grisonnante, avait une figure placide de bon bureaucrate. Le col-carcan, encore réglementaire, refoulait un bourrelet de graisse barrant la nuque et bougeant drôlement lorsque son cheval amblait.

Rameau, plus grand, corseté, se teignait, affectait une propreté méticuleuse, un soin de sa personne qui plaisait aux femmes, dénonçait le vieux soldat.

La vie croupissante des garnisons de province, ils avaient, apparemment, trouvé le moyen de l'arranger à leur gré, car ils n'en médisaient pas. Après déjeuner, ils descendaient au café faire leur partie de piquet, et, le soir, après un tour sur la jetée, régulièrement ils revenaient par la rue de

Paris, se séparaient, quelquefois sans une parole, sur une simple poignée de main.

Aux exercices, aux marches d'entraînement, ils se rejoignaient à la pause, poussaient leurs chevaux l'un contre l'autre, échangeaient les mêmes remarques sur le temps, les décisions du colonel, la santé et la fantaisie des deux bêtes, voisines de râtelier.

La conversation des vieux capitaines stupéfie, comme le travail de deux heures d'un frotteur qui ne suerait pas.

Longtemps, à les voir si unis, on s'était montré surpris qu'ils n'habitassent pas la même maison meublée. Dubuc, en effet, gardait sa chambre de la rue Thiers, tandis que Rameau s'entêtait à demeurer rue de la Bourse. Cela à part, c'était une association charmante, n'offrant point prise même aux faciles vilenies des envieux et des désœuvrés.

Ceux-ci cependant, sur le dire d'un sergent-major affirmant le fait, trouvaient à gloser.

— C'est complet ! ils ont la même femme !

Ils la nommaient ; tout le régiment, en huit jours, connut la nouvelle. Alternativement, les deux capitaines couchaient rue Cazavan, chez Herminie.

Et tout le monde se rappelait, pour l'avoir vue à Tortoni et dans les restaurants de nuit, une petite femme toute ronde, duveteuse, avec de jolis yeux noirs presque sérieux et une quasi-décence dans le marchandage qui lui valaient l'estime des messieurs âgés et des officiers.

C'était la prostitution rangée, nippée, offrant des garanties dans la débauche et une sécurité dans le hasard, affrio-

lant les gens graves, en des situations où l'affichage doit être évité.

Pour l'officier pauvre, principalement, c'était, à côté du mariage impossible, l'illusion d'une vie réglée, de la femme à soi, connaissant vos manies, vos habitudes, vos ressources ; en outre pas gênante, sans velléités de compromission, car elle ne s'installait jamais chez ses clients sérieux recrutés parmi les officiers et elle n'exigeait pas davantage qu'ils la promenassent à leur bras.

On venait chez elle et l'on y revenait. On s'enfonçait alors, peu à peu, en un demi-collage tranquille, presque honnête, une popotte où l'on vivait mieux, à moins de frais et avec moins de transes qu'au fond des cantines d'amour ordinaires.

Pour qui connaissait Dubuc et Rameau, rien n'était plus aisément explicable que leur attachement à cette femme. Au cours d'une de leurs conversations niaises, en s'entendant vanter par son camarade l'excellence d'un fruit sur le bord de la route, à portée de toutes mains, sans doute l'un des officiers avait eu la tentation d'enfant de secouer l'arbre à son tour.

C'était le bon Dubuc qui, un matin, avouait à son collègue la rencontre faite la veille, au sortir de Tortoni.

— Mon vieux, une petite femme charmante…

« Et du linge, pas une roulure, tu sais… J'ai passé chez elle une nuit très drôle, pas drôle comme tu crois… Mais nous avons causé : il y a chez cette fille un mélange de gaminerie et de gravité vraiment amusant. »

Et il détaillait l'appartement, s'arrêtait à des chosettes revues à distance.

— Vrai, on peut aller là ; c'est propre, propre et discret… Et il y a une bonne, conclut-il admirativement.

Puis, simplement, il donna l'adresse, se promettant bien de retourner rue Cazavan, dit-il.

Le soir même, le capitaine Rameau, en bourgeois, s'arrangeait pour reconduire Herminie dont il venait d'être, comme par hasard, le voisin de stalle au théâtre. Et dans la chambre de la femme, tout de suite, il découvrait au mur un râtelier où, parmi une demi-douzaine de pipes, celle de Dubuc, bien connue, avait cependant un petit air de nouveauté, une jeunesse de crépi frais, dans les culottages anciens de ses voisines.

Au lit, les premières curiosités sensuelles satisfaites, la petite femme exposait ses préférences, posément, disait sa vie à présent, sa haine du bruit, des scènes, des embarras d'argent, de tout ce qui bouleverse un train-train péniblement obtenu. Elle payait son terme bien exactement, n'avait pas un sou de dettes.

Rameau lui sut gré de ne pas ressasser les propos des filles, leur généalogie, leurs débuts dans le vice, les mécomptes de la première liaison, tournée comme une crème qui a semblé exquise, – la veille. Décidément, Dubuc avait raison, et même en ses calculs de ménagère économe, la fille était intéressante, sentait bon le linge blanc, la chair soignée, point surmenée, ne démentant pas, au tâter, cette réputation de velouté qu'annonçait seulement le fin duvet brun de la lèvre, sous le nez.

Enfin la mâtine savait, à point, ranimer l'attention agonisante, par une gaminerie qui reléguait la confession au second plan, n'en faisait plus que la valse banale que jouent les orchestres de cirques pendant les exercices.

Et ce n'était point, cette adroite diversion, la blague forte de la fille, mais plutôt une gentille espièglerie de jeune femme qui se dégauchit…

Par exemple, avec ses doigts tordus et cassés de certaine façon, elle faisait, sur les rideaux blancs du lit, danser de courtes marionnettes qu'elle présentait, comme un défilé d'ombres chinoises.



— Les lapins, tiens !…

Et elle expliquait :

— Ils grignotent, les vois-tu ?

Puis :

— Le rémouleur !… Le casseur de pierres !…

Comme elle levait les bras, d'un joli mouvement qui découvrait les aisselles floches et amenait les seins à trinquer doucement, Rameau se divertit beaucoup.

Au matin il s'étonna d'être dispos, point courbaturé comme quand il avait passé la nuit entre les draps d'une fille hâtivement embauchée.

Et la pipe de Dubuc, réaperçue dès le réveil, le rasséréna comme un bonjour familier, l'habitude retrouvée embusquée au coin de tous-les-jours.

La chambre ne soufflait pas cette odeur fauve des alcôves où l'on a sué ; la bonne avait entr'ouvert la fenêtre pendant qu'ils dormaient encore, sans qu'ils s'en fussent douté. Dans la fraîcheur qui glissait des persiennes closes, un service de toilette à fleurs bleues luisait, étalait bonnement l'agrément de ses pots pleins d'eau, ronds comme de petits tonnelets, et de ses larges cuvettes où des enfants se seraient baignés.

Le capitaine roula une cigarette avant de partir, fit sa moustache devant la glace, s'y vit tout rose, l'œil clair, le buste correct ; et flatté dans sa passion d'ordre et de propreté, il s'en alla légèrement, laissant sa belle blague brodée sur la table, involontairement sans doute, comme Dubuc avait oublié sa pipe.

À compter de ce jour, Herminie fut adoptée. Sans s'être rien dit, tacitement d'accord, les deux officiers eurent leurs jours de réception, – deux par semaine. Ils ne changèrent rien à leurs habitudes : tous les soirs ils faisaient leur promenade sur la jetée, seulement, au retour, devant l'Hôtel de Ville, ils tournaient soit à droite, soit à gauche, suivant les jours. Ils ne sortaient plus qu'en bourgeois, jamais avec Herminie cependant. Même elle avait à leur endroit de rares délicatesses. Elle disparaissait quasiment de la circulation, tout à fait heureuse, pourvue de ressources honnêtes, ne descendant plus à Tortoni, par-ci par-là, que pour se payer un caprice qu'elle se fût fait scrupule de demander à ses deux amis, taxés au plus juste prix et traités en bons locataires qu'une augmentation déroute et détache.

Et c'était pour eux le rêve. La femme, que la modicité de leur solde leur interdisait d'entretenir, devenait accessible à leurs bourses réunies. Au nom de la vieille amitié qu'ils se gardaient, peut-être n'auraient-ils pas juré que le plaisir de se retrouver en une maîtresse même, n'entrait pas pour moitié dans leurs délices. Dubuc, s'étant aperçu qu'Herminie changeait les draps en changeant d'ami, s'offusqua discrètement, comme il sied à un convive imprévu, trouvant mise la nappe de famille.

— Je t'assure, ma poule, que je dors très mal dans un lit trop bien fait, insinua-t-il. Le soldat qui a huit ou neuf lieues dans les mollets, donnerait toute la plume de tes matelas pour ce qu'il appelle la plume de six pieds.

Ils allaient plus loin. Malicieusement ils se trompaient de pipes, fumaient les leurs réciproquement, avec des sourires en dessous à Herminie, qui ne bronchait pas.

Et, tout à coup, ils exultèrent. Il n'y avait plus que leurs Gambiers au râtelier.

— Tiens !… commença Rameau arrêté devant. Mais elle ne le laissa pas achever.

— J'ai cassé les autres ce matin, dit-elle.

Alors ils vécurent complètement heureux, sans ombre de souci. Ils avaient les mêmes pantoufles, la même robe de chambre ; et il leur arrivait de retrouver dans les poches des objets qu'ils s'étaient vus entre les mains, l'heure d'avant. Tacitement encore, ils eurent chacun sa poche, pour éviter les méprises. C'était le ménage à trois consenti, sans ridicule, puisque aucun des deux hommes n'était le mari. Au milieu d'eux, la petite femme restait sérieuse, avec les chatouilles aux sens de sa gaminerie de fond. Ils ne se demandaient pas si elle les trompait ; ils faisaient consister la sagesse suprême à ne rien approfondir, à former avec soin ce faisceau des mille menues jouissances qui constituent le bien-être des vieux garçons. Peu à peu ils avaient transporté chez elle l'atmosphère spéciale des mess, de la chambre d'officier, rangée par des mains étrangères. Ils venaient avec la sueur et la poussière ramassées aux mêmes endroits, avec les histoires empruntées aux mêmes sources, les griefs inspirés par les mêmes prétendues injustices. Ils apportaient des fatigues partagées, des peines et des joies communes, bêtes comme l'écho des peurs naïves qui crient dans le silence, pour se persuader qu'elles ne sont point seules. Le mystère apparent dont ils enveloppaient ce manège lui prêtait un charme de plus.

Un jour pourtant, ils s'étaient trahis presque simultanément.

Une fièvre ayant retenu Dubuc au lit, Rameau l'alla voir, passa auprès de lui quelques soirées. Et voilà que, machinalement, pendant qu'ils causaient, Dubuc, remuant ses doigts en l'air, fit surgir sur les rideaux de l'alcôve des ombres menues, des courbettes d'index, des pouces raides comme des poupons emmaillottés.

— Tiens !… les lapins, laissa échapper Rameau.

— Mais non, c'est le casseur de pierres, rectifia Dubuc, s'oubliant aussi.

Ils eurent conscience de leur étourderie, n'osèrent se regarder, les oreilles rouges !

La maladie du bon capitaine se prolongeant, ils en souffrirent autant l'un que l'autre. Herminie ne venait pas voir Dubuc, à cause de l'ordonnance en permanence chez lui, des visites, etc. ; tout au plus écrivait-elle. Le faisceau des habitudes était rompu. Maintenant, Rameau s'ennuyait chez leur maîtresse. La présence occulte de Dubuc, entre eux, lui manquait. Il ne vint pas à deux rendez-vous. La vie s'attristait ; le rétablissement du malade était ardemment souhaité.

Enfin il fut debout, valide, reprenant son service à la caserne. Mais une grosse déception l'attendait lui-même, rue Cazavan, le premier soir qu'il y recoucha, avec une fringale de convalescent. Herminie, habituellement discrète, réservée, le stupéfia, non qu'elle se révélât franchement exigeante, mais tout de même inquiétante, à la vérité.

La carotte de la fille se faisait jour à travers les constatations navrantes, les appréhensions chimériques : son terme était dû ; la blanchisseuse avait présenté sa note deux fois déjà ; une couturière montrait les dents…

— Je n'ose plus sortir, tu comprends, moi à qui jusqu'ici, personne n'avait réclamé un sou !

Les doléances se résolvaient en considérations générales sur la misère des temps et l'ingratitude élevée à la hauteur d'une des dix plaies d'Égypte. Seulement, on ne savait pas si c'étaient les hommes qu'elle flétrissait ainsi ou bien les fournisseurs impatients, tant le grief était ambigu, enveloppé, à dessein, de réticences.

Dubuc ne la reconnaissait plus ; on la lui avait changée certainement. Il attendit en vain une de ces gamineries d'alcôve dont elle égayait habituellement ses principes, comme on met une étiquette drôlichonne sur un breuvage amer. Et dans les assauts qu'il lui livra, elle s'isolait en pensée, avec ces yeux au plafond des filles de métier, ces superbes distractions de chair de certaines femmes, indifférentes comme un rosier qu'on épuce. Au matin ce fut complet : Herminie pleura.

Et tandis qu'il s'efforçait de la consoler, réellement attendri, elle se jeta à son cou, s'écriant :

— Vous êtes tous les mêmes, va ! Toi aussi tu me quitteras un de ces jours !

Il la regarda frappé, hésitant à comprendre. En même temps, par-dessus son épaule, il réapercevait au râtelier les anciennes pipes, toute une rangée, au milieu de laquelle il avait peine à retrouver son Gambier mutilé, le fil de l'extrémité du tuyau pendillant lamentablement, comme de la charpie sur une plaie. Il eut un serrement de cœur en pensant, tout à coup, que Rameau avait abandonné leur maîtresse. Toute la journée cela l'obséda. C'était inadmissible à ses yeux cependant. Leur vieille amitié, intervenant dans le

débat, lui défendait de croire son camarade capable de cette trahison. À quel propos d'abord ?

Il s'en voulut même de s'être arrêté à cette idée lorsqu'il retrouva Rameau à la caserne, au mess, pendant leur promenade sur la jetée… C'était l'homme de la veille, sanglé dans sa redingote, corseté comme une femme, d'une propreté frisant la manie. Le soir, quand ils se séparèrent, le bon Dubuc eut une seconde d'hésitation ; puis, brusquement réenvahi par le doute, se rappelant que c'était précisément le jour de son coassocié, il le suivit de loin, tout de suite étonné d'ailleurs du chemin qu'il prenait.

Rameau, en effet, faisait un crochet, revenait sur ses pas, s'arrêtait enfin, en familier du lieu, rue des Pincettes, à la porte d'un hôtel meublé devant lequel Dubuc l'attendit ensuite pendant une heure.

Alors il s'en alla, accablé, comprenant.

Herminie était remplacée ! Ce qui le froissait, à dire vrai, c'était moins l'indélicatesse du procédé que la stupidité de cette mutation. Est-ce que leur solde permettait ces débauches ? Est-ce que le meilleur moyen de concilier leur appétence et leurs intérêts, ils ne l'avaient pas trouvé ? Herminie s'était-elle rendue indigne de leur confiance ? Qu'avaient-ils à lui reprocher ?

Quant à la conduite de Rameau à l'égard d'un vieux camarade, elle était inqualifiable. En somme, c'était lui, Dubuc, qui par ses confidences, avait amené la rencontre de son ami et de sa maîtresse. Celui-ci aurait dû s'en souvenir, à l'heure de la rupture. Toute leur conversation de la nuit, Dubuc se la remémorait. Herminie avait évidemment raison : c'était salement se quitter.

Et pour la première fois depuis vingt-cinq ans, il bouda Rameau.

À l'exercice ils marchaient maintenant côte à côte, les yeux à terre, sans se parler. Pendant les pauses, ils s'en allaient à pied, traînant leur cheval par la bride, dans des directions opposées, car les bêtes elles-mêmes, comme fâchées, s'ébrouaient hostilement au plus léger contact.

Rameau, cependant, semblait deviner la raison de l'attitude qu'avait prise Dubuc vis-à-vis de lui. Il le flattait, redoublait de prévenances, avec cette humilité des enfants quêtant une grosse faveur, une permission de jouer une heure encore. Mais l'autre refusait, bourru, touché au fond, sentant l'évolution, l'hésitation de bon aloi, peut-être l'annonce d'une capitulation prochaine, en ces caresses de voix et de gestes.

En effet, avant la fin de la semaine, un soir, ostensiblement, Rameau insista pour que Dubuc le reconduisît et ne le quittât qu'au coin de la rue Cazavan, à vingt pas de la demeure d'Herminie.

Dubuc fut transporté. Il retournait chez elle ! Et cette concession, arrachée par l'amitié, plutôt que par une passion réelle pour cette fille, doublait aux yeux du capitaine le prix du sacrifice. Il attendit, impatiemment le lendemain pour remercier chaudement son camarade, en une poignée de main qui dirait tout !

Mais les jours suivants Rameau lui parut assombri, fatigué.

— Une indisposition, disait-il.

Après déjeuner il esquivait le café sous prétexte de s'aller reposer. Enfin, sortant de la pension sur les talons de son collègue, une après-midi, Dubuc le vit entrer chez le pharmacien.

— Il est malade, il faut qu'il soit malade pour se droguer et renoncer à sa *rincette*, pensa le bon capitaine. Il a vraiment mauvaise mine, d'ailleurs.

Et, là-dessus, il monta au Fort.

Mais, chez son sergent-major, où il entrait pour signer les pièces journalières, une révélation consternante l'attendait. Sur le cahier de visite médicale, à la date du jour, il lut :

« Dulac, soldat de 2e classe ; infirmerie. »



— Ah ! le cochon ! s'écria Dubuc.

Et, dans la colonne : genre de maladie, il y avait : « Uréthrite. »

— A-t-il déclaré la femme ? demanda distraitement l'officier, par habitude.

— Oui, mon capitaine.

Et le sergent-major présenta un état *ad hoc* fournissant l'indication : Marie, 19, rue des Pincettes.

— Ah ! le cochon ! s'écria Dubuc, pendant que le sous-officier souriait, attribuant au nommé Dulac l'épithète lâchée par son chef.

Celui-ci s'était levé, s'en allait, rassemblant ses souvenirs. Il n'avait point pris le numéro de la maison, pourtant il eût juré que Rameau était entré au 19, le soir qu'il l'avait suivi.

Immédiatement il courut rue des Pincettes : il ne s'était point trompé. À présent il s'expliquait les allures suspectes de son ami, sa visite au pharmacien. L'accident se présentait sous son jour véritable.

Et tout d'un coup, aiguë, une pensée fit flèche dans son esprit : Rameau retournait chez Herminie, quand même !

— Voilà son cadeau d'adieu ! gémit Dubuc, navré d'avoir incité le paillard à ce rapprochement.

Alors, personnellement condamné par la prudence à une continence temporaire, sinon à une rupture par contre-coup, il repassa une dernière fois les joies des mois écoulés, la douceur de cette vie à trois si bien arrangée. Il croyait en scruter maintenant seulement l'économie et la sécurité ; il en jouissait comme d'une arrière-fleur découverte au temps des

fanes et mesurait, en le perdant, toute l'étendue du bonheur savouré. Il avait apporté, dans son attachement à cette femme, une virginité immatérielle de dur-à-cuire, à peine écumée par les coups de cœur de jeunesse et mijotant dans un célibat imposé.

Il avait enfin mouillé l'ancre, il lui coûtait de repartir encore, à son âge !

Et il revit la chambre où, au sortir des quatre murs de son « meublé », il pénétrait, selon son expression, « comme une balle dans un édredon ». Il revit le lit tout blanc que des babioles de femme encombraient, les longs rideaux à ramages où des oiseaux se becquetaient, la porcelaine à fleurs bleues évoquant, dans le demi-jour discret, d'intimes toilettes, d'adorables soins ! Il retrouva leur robe de chambre et leurs pantoufles, gardant, pour celui qui allait arriver, la tiédeur du corps de celui qui venait de s'en aller. Il assista au petit coucher de la maîtresse escaladant le grand lit d'un joli saut qui l'arrêtait au bord, deux secondes, à quatre pattes, les reins en l'air, comme sur la crête d'un mur. Ses talons, sur la blancheur des draps, faisaient deux taches d'un rose délicat de pétales fraîchement arrachés.

C'était tout cela que Rameau avait sacrifié, et pour quoi, bon Dieu ! pour une gothon qui lui flanquait un souvenir d'elle tout de suite !

Derechef, Dubuc se vit voué à ces amours d'une nuit, aux chasses éperdues des soirs de désir où l'on butte n'importe où, comme un cheval las, entre des brancards. Il ressentit, de souvenir, les affres des jours qui suivent, moins poignantes pourtant que l'incommensurable ennui des fins de mois pénibles exacerbant, jusqu'à l'abrutissement, le mi-

sérable désœuvrement d'un vieux célibataire sans le sou, dans l'armée.

Une énorme colère contre Rameau lui secoua les poings. À qui se fier désormais ?

Cependant, vaguement, un espoir embryonnaire remue au fond de soi, sonne la promesse d'une délivrance à terme. Il y a, en un coin de son Berri, un lopin de terre dès longtemps guigné où sa pension de retraite, enfin liquidée, permettrait à deux cœurs simples de gîter délicieusement, dans l'inaltérable paix d'une union légitimée.

Si Herminie veut…

Mais à jamais probablement les deux capitaines resteront étrangers l'un à l'autre. Aux exercices, aux marches d'entraînement, ils demeurent à leur compagnie ; après déjeuner, ils ne descendent pas au café ensemble et, le soir encore, s'ils déambulent dans la rue de Paris, c'est chacun sur un trottoir et en sens inverse.

Ils ne se parlent plus.

# LA FILLE À BOQUET

Sous le soleil de midi, à deux pas du factionnaire rôti sur pied, le sergent de planton lisait avidement un roman-feuilleton, à la porte du quartier.

— J' pourrais-t-y voir l'adjudant Peuvrier ?

Le sous-officier leva les yeux, dévisagea d'abord, sans répondre, un petit vieux chétif et matois qui ressemblait, dans une blouse neuve, bouffant de partout, à l'une de ces caricaturales baudruches peintes où le nez seul fait saillie, bref et pointu.

— L'adjudant Peuvrier ? répéta le sergent. Un homme de garde !

Un soldat s'approcha, les mains dans le rang.

— Allez voir à la cantine, si les adjudants ont fini de déjeuner, et dites à l'adjudant Peuvrier qu'un civil le demande à la porte.

— Boquet… Boquet, de Saint-Nicolas… il saura bien, ajouta le paysan. On a vécu ensemble quasiment comme père et fils, pendant six mois ; c'est pas déjà oublié, à c't' heure.

Le sergent s'était replongé dans l'horreur de son roman, mais trois hommes, la jugulaire en mentonnière, assis sur un banc du poste continuaient à rompre leur désœuvrement en examinant le Normand. C'est donc tourné vers eux qu'il continua :

— Aucun d'entre vous n'a fait partie du détachement qu'a travaillé au stand, dans la forêt d'Arques, pas vrai ? Vous m'auriez reconnu.

Et rapetissant encore des yeux percés à la vrille, en même temps qu'il caressait de la paume la râpe de ses joues :

— Comme ça… vous quittez le Pollet le mois prochain ?

— Pas trop tôt, qu'on rentre à Rouen ! répondit un soldat.

— Et c'est un bataillon venant du Havre qui vous relève ?

— Paraît.

Le paysan tendit le cou vers la cour du quartier où venaient d'apparaître trois adjudants, dont le teint animé et la libre tenue témoignaient qu'ils sortaient de table.

Le sergent se leva, le factionnaire rectifia la position, la chaleur pesa plus lourdement sur le poste debout.

— Messieurs les officiers… salua le père Boquet, visiblement décontenancé, cherchant à emprunter aux hommes de garde une forme de respect qu'il ne trouvait pas dans son ignorance et son accoutrement civils.

— C'est Peuvrier que vous voulez voir ? dit l'un des sous-officiers.

— Monsieur l'adjudant Peuvrier… oui, messieurs.

— Fâcheux ! Il est parti hier soir.

— À l'école de tir…

— … Du camp du Ruchard.

Immobiles comme à la parade, les soldats osèrent cependant échanger un regard d'étonnement, car Peuvrier, précisément de semaine, avait passé, le matin même, l'inspection de la garde.

— Vous venez d'Arques, monsieur Boquet ?

— De Saint-Nicolas… j'ai fait trois lieues ce matin… C'est bien ennuyeux… Et… quand reviendra-t-il ?

— Lorsque sa période d'exercice sera terminée… dans trois mois. Il ne nous rejoindra plus qu'à Rouen.

Le paysan inséra l'ongle de son pouce entre les deux dernières incisives dont sa mâchoire supérieure avait la jouissance – et réfléchit. Puis il vira, la blouse enflée, comme une voile, pour un nouveau voyage.

Mais un adjudant intervint :

— Vous ne vous en irez pas ainsi… Je dois écrire à Peuvrier ces jours-ci. S'il n'y a pas d'indiscrétion à vous demander ce qui vous amenait, je ferai votre commission.

Boquet se retourna et balbutia, touché : « Trop de complaisance… pas abuser. » Puis, sans transition : « Tout de même ! » fit-il.

Et tous quatre s'en allèrent vers la cantine.

Les adjudants avaient commandé le café « avec rincette ». On s'attabla.

Toute contrainte cédait maintenant devant l'honnêteté du procédé et cette condescendance qui rappelait au paysan

les veillées de Saint-Nicolas, du temps que Peuvrier venait boire un coup de cidre, en famille.

— Voyez-vous, c'est un ingrat, déclara Boquet à l'aise. Tant qu'ont duré les travaux du stand, en forêt, il a trouvé l'hospitalité à la maison. Je ne lui reproche point les repas qu'il a pris chez nous, ni les pots de cidre bus ensemble ; enfin, il était reçu comme qui dirait le fils ; il venait tous les soirs… C'est pas nous qui lui avons donné un sentiment pour not' Clémence… y a promis le mariage de sa volonté… aussi vrai que je m'appelle Boquet… Alors, pourquoi qu'il n'est revenu à Saint-Nicolas qu'une fois depuis l'achèvement des travaux ?…

— Le service… Souvent de semaine… pas libre… répondit un adjudant.

— Pourquoi qu'il n'a pas écrit ?… Nous avons attendu, parce qu'il devait réclamer des papiers, demander l'autorisation au ministre… Mais la petite a appris que le bataillon quitte Dieppe ; elle veut que c't' affaire soit réglée avant qu'il parte… y a promis le mariage, j' connais qu' ça.

— Ce sera difficile, maintenant qu'il est au camp, reprit un adjudant.

— Voyez-vous, il s'est fait envoyer là-bas, c'est mon idée. Je l'ai dit à la mère : Nous ne l'avons tant vu que parce qu'il s'ennuyait dans c'te forêt, avec ses trente hommes, toute la semaine. Mais l'enfant n'entend pas de cette oreille-là… Elle pleure tant que le jour dure… Alors j'ai pensé : « T'es le père… faut qu' t'arranges les choses, c'est ton devoir ». Et j'ai venu.

Les adjudants se composaient un visage compatissant, presque consterné. « Peuvrier ne leur avait jamais confié

cette histoire… Certainement, s'il avait promis… Mais le service a des exigences qui priment toutes considérations. »

Boquet reprit :

— Vous comprenez bien que c'est assez pénible déjà, pour des parents, de se séparer d'une fille qu'ils ont élevée, de la voir partir, même avec son mari, pour des garnisons éloignées. Enfin, c'est la vie… Et puis, en s'en allant, elle déchargeait un peu la maison, lourde à des vieux… qu'ont du bien, sans doute, mais pas trop… d' quoi finir tranquillement leur pauv' existence, sans demander rien à personne.

Il s'attendrissait sur soi, pleurnichait dans son verre, les yeux ronds et jaunes, à travers ses doléances, telles de petites pièces d'or de cinq francs, toutes neuves.

— J' m'ai dit : « T'es le père… »

Il rabâchait : les adjudants l'interrompirent : « Il y avait un malentendu ; ils ne pouvaient pas croire que Peuvrier… À la santé de M^lle^ Clémence ! »

Il trinqua :

— Oui, à sa santé ! Y a promis le mariage, pas vrai ? Lâche qui se dédit !…

Il parut réconforté, néanmoins, quand un des sous-officiers lui eut juré qu'à l'instant même il allait écrire à son collègue, au camp du Ruchard.

— Vous aurez une réponse dans trois jours, père Boquet.

Ils le reconduisirent avec de cordiales tapes sur l'outre que la blouse balançait dans son dos et ne l'abandonnèrent

qu'à la porte, dégonflé, confus, remerciant comme un mendiant de soupe.

* * *

Trois jours après, quel ne fut pas l'étonnement de Boquet, exact au rendez-vous, en apercevant, au milieu de la cour, l'adjudant Peuvrier surveillant la corvée de quartier !

— Halte-là, dites votre nom ; on va le prévenir, déclara posément le sergent de planton, pendant que le paysan criait, en gesticulant :

— Boquet… Boquet, de Saint-Nicolas !

Un homme de garde s'approcha de l'adjudant, attira son attention sur le civil qui continuait ses signaux, à grands bras.

— Bon ! je l'avais oublié ! murmura Peuvrier. Allons ! il m'a vu ; pas moyen de lui échapper. Amenez-le-moi.

Et quand l'autre l'eut rejoint :

— Vous voyez, mon père Boquet : pas une minute à moi. Comment va ? Et chez vous ?

— Tout à la douce, merci… Comme ça, vous êtes revenu du *Richard ?*

— Du Ruchard ?… Ah ! oui… Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas ? Ah ! j'ai bien regretté de vous avoir fait faire, l'autre jour, un voyage inutile. Mes collègues m'ont appris

votre visite et rapporté vos craintes. J'en ai été vivement affecté. J'espérais vraiment plus de confiance.



— Comment va ? Et chez vous? — Tout à la douce, merci.

— Ben oui, mais not' Clémence pleurait… C'est plus fort que moi : j' peux pas voir pleurer une jeunesse. « T'es le père », que j' m'ai dit…

— Heureusement, je suis en mesure de vous rassurer, et si vous ne m'avez pas vu plus tôt à Saint-Nicolas, c'est que je n'y voulais retourner qu'avec tous mes papiers en règle. Nous allons examiner cela en déjeunant.

— Vous êtes ben honnête… J' pensais aussi : pas possible que c' garçon-là s'amuse d' nous ; il a ben l'air trop sérieux.

Ils entrèrent à la cantine et s'enfermèrent dans la petite salle où les quatre adjudants du bataillon prenaient leurs repas. Les trois collègues de Peuvrier étaient déjà là. Ils firent fête au bonhomme, lui choisirent une place, la meilleure, entre eux. Il s'assit, gêné par tant de sollicitude, influencé par la nappe, les serviettes, le vin cacheté, en extra, le garçon de cantine empressé et respectueux. Il gardait les mains allongées sur ses genoux, et le ballonnement de sa blouse, déplacé par le dossier de sa chaise, remontait sa bosse factice, en nimbe.

Des hors-d'œuvre circulèrent dans le silence de la tablée, mais dès le « premier », – du bouilli aux lentilles, – Peuvrier aborda la question, de front.

— Vous avez eu tort, mon père Boquet, de croire que j'oubliais l'accueil reçu chez vous et les promesses faites à M$^{lle}$ Clémence. On connaît son devoir. J'ai demandé et je recevrai sous peu l'autorisation ministérielle à défaut de laquelle je ne puis me marier. De ce côté donc, aucun obstacle.

— C'est ben d' l'honneur pour not' famille, interrompit le paysan, et la mère me disait pas plus tard qu'hier qu'elle avait jamais osé espérer pour not' Clémence un officier. (Il salua à la ronde.) Même qu'on nous a jalousé ben fort et qu' vot' disparition a fait jaser. « J'savions ben qu'un officier, c'était pas pour la fille à Boquet », disaient les gens de Saint-Nicolas. Ça nous frappait dans not' orgueil, comprenez ! Les Boquet sont les Boquet… Pourquoi qu' leur fille n' ferait pas une madame d'officier, à c't'heure ?

— Sans doute, père Boquet, reprit Peuvrier, après que ses trois collègues eurent également donné leur consentement. Mais un adjudant n'est pas un officier ; je dois vous enlever une illusion que je me reproche maintenant d'avoir entretenue…

* * *

Étourdi par cette révélation, le bonhomme écarquillait ses petits yeux, quêtant le témoignage des autres militaires, lesquels secouaient la tête sérieusement, sans cesser de manger.

Il y eut deux secondes de silence pénible, puis le Normand s'écria :

— Vous avez toujours dit à Clémence…

— Je suis coupable, je le répète… d'avoir profité d'une analogie de tenue et d'un commandement temporaire, pour usurper, à vos yeux, un grade auquel mes faibles moyens ne me permettent pas d'aspirer. Mais je suis pardonnable en ce sens que, galonné d'or ou d'argent, je vous suis également affectionné.

— Sans doute, sans doute, mais c'est pas délicat de tromper comme ça une jeunesse et d' pauvres parents…

— Prétendez-vous que cette misérable question puisse changer les sentiments de Mlle Clémence à mon égard ?

— Je n'ai pas dit cela… mais c'est mal tout de même… C'est une grosse responsabilité pour un père… faut voir… faut voir de près les choses… honnêtement, pas vrai ?

Il avait roulé et rejeté sa serviette, repoussé son assiette et il se râpait les doigts sur le menton, perplexe, regagnant en assurance ce que l'adjudant venait de perdre en autorité vis-à-vis de lui. Avec de simples sous-officiers, il ne se gênait plus ; il risqua un coude sur la table et, de la pointe de son couteau, jardina dans sa bouche.

Mais l'adjudant reprit :

— Honnêtement, vous avez dit le mot, père Boquet… Aussi, pensais-je que vous réserveriez un autre accueil à ma déclaration. Vous n'ignorez pas, en effet, que tout mariage est interdit à tout officier dont la future n'apporte pas en dot un revenu personnel et non viager de 1,200 francs par an, au moins ?

— Hein ?

— Tandis qu'un pauvre sous-officier comme moi…

Le bonhomme, stupéfait, avait laissé tomber son couteau, les yeux agrandis, des pièces d'or de dix francs, sur lesquelles la paupière battait à coups précipités, comme pour les défendre.

— Vous dites 1,200 francs ? C'est pour rire… Est-ce que je les ai !… On me tuerait qu'on ne les trouverait pas chez moi… Ah ! les farceurs, y s' moquent d' moi !

Mais les adjudants restaient graves. L'un d'eux commanda au garçon, qui venait d'apporter le dessert, d'aller chercher dans sa chambre un Manuel de législation militaire. Le rire du paysan s'éteignit piteusement, il s'agita sur sa chaise, reprit sa serviette, émoussa d'un revers de main les dards de sa barbe et, brusquement, tendant par-dessus la table ses doigts rudes à Peuvrier :

— Touchez là ! C'est tout de même d'un brave homme ce que vous venez de faire. J' vous rends mon estime… Ah ! pour sûr not' Clémence n'aura qu'un jugement là-dessus. T'nez, elle le disait l'aut' jour, à travers ses pleurs : « Ça serait tant seulement un simple soldat que je l'aimerais quasiment plus. » Ah ! vous l'avez enjôlée, y a pas !

L'adjudant protestait doucement, mais le petit vieux insista :

— Si, si… Quant à nous, on n'a pas de préférence, on n' s'attache pas au grade… L' principal, c'est pas la dot… c'est que l'enfant soit heureuse, hein ? Eh ben ! elle le sera autant avec un sous-officier qui la prendra sans argent…

— Pardon ! interrompit Peuvrier, mais le législateur a adopté, à notre égard, quelques dispositions auxquelles toute inclination doit cependant se plier.

* * *

Le garçon rentrait avec un petit livre à couverture bleue, Peuvrier le lui prit des mains, le feuilleta lentement, en se balançant sur les pieds postérieurs de sa chaise, pendant que le père Boquet tendait le museau, inquiet, une main roulée en cornet autour de son oreille velue.

— Voici…

Et Peuvrier lut : *« Le mariage des sous-officiers rengagés ou commissionnés n'est autorisé que si la future, indépendamment des conditions de moralité, justifie d'un apport minimum de 5,000 francs ou d'un revenu net de 250 francs. La justification de*

*cet apport se fait par acte notarié. Il peut consister en valeurs commerciales, pourvu que la propriété personnelle en soit bien constatée. L'argent comptant ne peut être admis. N'est pas compris dans l'apport la valeur du trousseau et du mobilier à l'usage de la future. »*

La face dure, le menton dardant ses pointes, le Normand demanda aussitôt :

— Et le sous-officier, quoi qu'il apporte ?

— Sa solde ; les deux mille francs de sa prime de rengagement qu'il peut, exceptionnellement, toucher en se mariant ou dont il continue à recevoir la rente, à son gré.

Le paysan réfléchit un moment, refusa son verre à une dernière rasade, puis, la voix altérée :

— Eh bien ! c'est pas encore tout ça ; c'est ces changements de garnison, c't' éloignement de l'enfant qu'on a élevée, qui vous a jamais quittés… Quand on est vieux comme nous, on a d' la peine à s' séparer des siens… On a toujours peur d' mourir sans les r'voir… V'là c' qu'est ennuyeux dans l' mariage avec des militaires.

— On a des permissions… Et puis Rouen… Enfin, c'est un sort commun à tous les parents.

— Ben oui… Vous dites 250 francs de rente – sans le trousseau ? C'est pas ce qu'elle nous coûte par an, et elle nous aide !… La terre n' vaut plus rien… Faut la travailler soi-même… Non, jamais sa mère n' s'habituera à la voir partir !

Il s'était levé, il piétinait, dans l'embarras d'une sortie convenable.

— Quand partez-vous ? finit-il par demander.

Un adjudant donna une date.

— On est de revue d'ici là, reprit le bonhomme. Ah ! faut rien brusquer. Prenez vot' temps… J' suis pas venu pour vous mettre le couteau sous la gorge, pas vrai ?

Il avait réussi à gagner la porte ; il dit à Peuvrier qui quittait sa place :

— Vous dérangez pas, j' m'en irai ben tout seul.

Mais le sous-officier insista pour l'accompagner jusqu'à la porte du quartier. Chemin faisant :

— Dites bien à Mlle Clémence qu'elle sèche ses larmes… Recommandez-lui la patience, la confiance…

— Oh ! des idées… Pleure, que j' lui dis, ça soulage. Si on écoutait les femmes !

Il secoua la main de l'adjudant une dernière fois et s'en alla, chafouin, les pièces d'or de ses prunelles luisant toutes grandes, libérées.

* * *

Le bataillon qui quittait il y a une heure la caserne du Pollet, défile maintenant au pas de route, l'arme à la bretelle, dans la forêt d'Arques. Mais les tambours détachent leurs

caisses, les clairons s'apprêtent à sonner. C'est qu'on rencontre un village.

— Bon ! nous traversons Saint-Nicolas ! pense l'adjudant Peuvrier, inquiet, un peu pâle.

— Pas accéléré !

On aperçoit les premières maisons. Voici celle du père Boquet, là-bas, au bord de la route. Une fenêtre s'ouvre ; une jupe n'y fait qu'apparaître, tout de suite tirée en arrière, après un court débat.

L'adjudant a l'échine caressée d'un frisson désagréable. On va passer devant la petite maison où il fréquenta assidûment, pendant six mois, où…

Mais un homme se précipite, qui l'arrête, et, cordial, lui écrase une main dans les siennes.

— Ah ! que j' suis aise ; j' croyions n' plus vous r'voir… Eh ben ! bonne chance. Paraît qu' vous ferez les manœuvres par ici, dans deux ans ; n'allez pas ailleurs que chez nous, vous nous fâcheriez !…

Et, le bataillon passé, le père Boquet agite encore, un moment, son large mouchoir bleu, sous la fenêtre béante et déserte.

## LE CHIEN AU QUARTIER

À la cantine des adjudants le déjeuner se prolongeait. Un seul d'entre eux, au bataillon, assistait à la marche militaire et là-haut, au Fort, des quatre compagnies qui y étaient détachées, il ne restait que les malades, réunis dans la salle de visite, les cuisiniers, les hommes de garde et le peloton de punition. À table, les trois adjudants s'oubliaient avec, à la fois, la joie et l'embarras de cette après-midi de liberté qu'ils ne savaient comment employer. Ils paressaient bienheureusement dans la fraîcheur de leur salle nue, à plancher bitumé, et dont les murs, blanchis à la chaux, étaient enduits de goudron à hauteur de plinthe.

Dehors, une température de four et ce silence, ce silence lourd qui devient presque solennel dans les lieux où il est inaccoutumé. Au delà du fossé intérieur, dans l'espace compris entre le Fort et la poudrière, sous le soleil de midi tapant d'aplomb, les hommes punis de prison viraient comme des bêtes lasses. Ils s'arrêtèrent, et la voix du sergent chargé de leur surveillance jeta, distinctement, les commandements du maniement des armes en décomposant :

— Reposez… armes !… Un !…

Puis des sabots de cuisiniers sonnèrent sur les dalles ; et il y eut un grand bruit de ferraille, les couvercles des gamelles, balancés au bout des chaînettes, s'entre-heurtant à la cadence du pas de l'homme qui les transportait. Sur un banc, un homme de garde chantonnait pour s'endormir, avec un balancement de jambe et un dodelinement de nounou.

Une fenêtre s'ouvrit et la femme du gardien de batterie, une créole huileuse, lança dans le fossé ses eaux de toilette.

Tout de suite après la voix du sergent compta : Deux !…

Et le Fort, à nouveau, s'enveloppa de silence.

Les adjudants achevaient leur sixième partie de piquet, parmi les fioles qui avaient suivi le café et que le garçon de cantine montait incessamment. Derrière eux jugeait les coups l'adjudant-portier-consigne, un gros homme apoplectique, blanchissant.

— Faisons-nous le champagne ? proposa tout d'un coup l'un des joueurs, le dernier perdant.

Mais les autres hésitaient, en considération des six francs que coûtait la bouteille.

— Et puis c'est de l'eau de seltz, dit un des sous-officiers.

Alors le portier crut devoir intervenir.

— J'ai de la « fine » excellente, insinua-t-il.

À l'insu du cantinier il débitait des liqueurs, en sourdine, cette concurrence n'étant pas autorisée.

— Bah !… va pour le champagne !

Ils avaient rapproché leurs chaises, l'attention ranimée par l'alcool et l'importance relative de l'enjeu.

Le cantinier venait d'apporter la bouteille lui-même ; et il restait là aussi, intéressé, inquiet de savoir qui la paierait, car à deux adjudants sur trois, il avait ouvert un compte, une

plaie maligne qu'ils entretenaient, d'une guérison hasardeuse.

Mais on dut, tout de suite, renouveler la provision, insuffisante pour les cinq hommes.

Et le champagne bu, le portier-consigne offrit un petit verre de vieux cognac, la politesse du prêté-rendu dissimulant mal chez lui l'entregent du placier en vins incitant à la dégustation.

Alors, entraîné, le cantinier fit servir des consommations variées.

Aussitôt les cartes furent traitées négligemment. Les joueurs criaient des coups fantastiques, enfonçaient leurs levées dans la table de ce triomphant geste qu'ont les paysans lorsqu'une heureuse série leur échoit.

— Le biribi ! la belle au biribi ! s'écria un adjudant.

Les deux autres acceptèrent, déjà ivres, recevant alternativement le cornet et les dés que des sirops poissaient.

Et tandis qu'ils s'évertuaient à additionner leurs points, le portier-consigne, qui s'était réfugié dans l'embrasure de la fenêtre, fit tranquillement cette remarque :

— Votre sergent de planton a encore laissé entrer au quartier ce petit chien blanc qui rôde autour du Fort depuis plusieurs jours.

— Je crois bien, c'est nous qui le nourrissons, dit le cantinier. Ma femme en a eu pitié : il était maigre, vous n'avez pas idée…

L'adjudant de semaine venait de perdre ; il se leva :

— Chien blanc,… où ça ?…

Ils se précipitèrent tous vers la fenêtre. Dans l'herbe, en boule, le chien faisait une tache claire immobile.

— Ah ! la rosse de sergent ! Je vais le régler.

Il cria :

— Un homme de garde !… Puis, soudain, son œil trouble s'éclairant d'une inspiration :

— Non !… Attendez… je le descends, vous allez voir ça !

Il sortit une minute, titubant, revint avec son revolver et quelques cartouches retrouvées au fond d'un tiroir.

— Ma tournée contre une des vôtres que je le descends, proposa-t-il.

Ils se regardèrent tous les cinq, congestionnés.

— Ça peut se faire, prononça gravement le portier-consigne, moins soûl, après un coup d'œil connaisseur donné au chien toujours peloté dans l'herbe.

L'adjudant qui était de semaine chargea son arme, s'effaça, ploya le bras ; mais il visait mal, par à-coups, la main fébrile.

La balle se perdit dans le gazon teigneux, à deux mètres du but.

Le chien s'était levé, cependant, surpris par la détonation. Il regarda autour de lui, s'en alla tout doucement, la queue basse.

— Tir sur cible mobile. Attention… feu !…

L'adjudant lâcha son second coup, sans plus de succès. Alors il passa le revolver à un de ses camarades.

La nouvelle détonation avait arrêté le chien. Il restait là, le nez en l'air, l'oreille dressée, tandis que le poste, informé du concours qui était ouvert, venait y assister sur le pont-levis intérieur.

Les cuisiniers, d'ailleurs, avisés de l'événement, quittaient aussi leur marmite ; à la fenêtre de la salle des convalescents, trois rangées de têtes, comme en un massacre, étaient étagées ; et à travers les barreaux épais, dans une mentonnière, une large face crevait d'aise, enflée jusqu'à la caricature par une carie dentaire avancée.

Sur un signe des tireurs, les prisonniers, du même pas de bête au labour, venaient de s'arrêter dans l'angle gauche, devant les cuisines ; et ceux-là encore étaient de la fête, semblant rendre les honneurs, un jour d'exécution.

La créole elle-même reparut à sa fenêtre, s'y accouda pour mieux voir, avec un rire muet de ses grandes dents jaunes.

Deux cartouches furent encore brûlées sans résultat.

Le portier-consigne, navré de cette inutile dépense de poudre, envoya chercher sa carabine par le garçon de cantine.

— Demandez-la à ma femme…

— Et dites, en passant, à la sentinelle, qu'elle empêche le chien de sortir, ajouta le gardien de la batterie.

Alors, brusquement, comme s'il eût compris quelle chasse on lui faisait, le chien prit sa course, affolé, rabattu

d’un côté par les cuisiniers, de l’autre par le poste de police qui se déploya pour lui barrer le passage. Il fit un crochet, se jeta à gauche et tout de suite se mit à hurler. Une balle venait de lui casser une patte. Il la secoua, saignante, en sautillant. Sa langue pendait, il tourna un œil lamentable vers les hommes de garde qui ne riaient plus, simplement intéressés par le jeu.



Une balle venait de lui casser une patte.

En effet, la carabine du portier prenait part au concours, et, entre les mains du vieil adjudant, elle s’illustra. Au premier coup, le chien tombait. Il y eut un hourra à la fenêtre de ces messieurs, qui descendirent aussitôt « voir où les balles

avaient porté », dit l'un d'eux, souriant comme au tir d'honneur, au pointage d'une belle série.

Les cuisiniers, les hommes du poste s'étaient également rassemblés autour du chien, étendu sur le flanc, une mousse rouge à la gueule. La deuxième balle avait troué le ventre ; le râle, à chaque émission, faisant saillir les côtes, comme des baleines sous une étoffe ; et du sang se coagulait dans les poils cachant la blessure, raides ainsi que des cheveux collés aux tempes. L'œil, cependant, restait bon, fixe ; – ces yeux de chien battu qui demandent pardon de l'avoir été. Les crocs, très blancs, luisaient dans la bave rose.

— Il a son compte, dit un soldat.

Les autres appréciaient les coups : le premier n'était pas mal ajusté, mais c'est le second qui était d'un malin !

— Un centimètre à droite, il lui coupait le sifflet, remarqua un cuisinier.

On rit ; puis ils restèrent là tous, sans parler, en cercle, avec cet air vaguement absorbé des gens arrêtés dans la rue, devant un cheval tombé attendant l'équarrisseur.

Deux mouches vinrent se poser sur le cadavre, une seconde, puis repartirent.

— Elles vont sonner à l'ordinaire, dit un dégourdi, la jugulaire au menton.

— Oui, elles rappellent à la viande, reprit un autre, craignant qu'on n'eût pas compris.

Mais la plaisanterie ne porta pas ; une marche de clairon s'entendait, lointaine encore. Le bataillon rentrait ; il serait au Fort dans un quart d'heure.

— Allons ! enlevez-moi cette charogne, cria l'adjudant de semaine, tout à coup dégrisé, rectifiant sa tenue.

Un homme de garde traîna le chien par les pattes dans le coin affecté aux détritus ; les cuisiniers s'éloignèrent, les convalescents quittèrent la fenêtre ; le peloton de punition s'en alla au port d'armes, défilant devant le corps, comme après l'exécution.

L'endroit avait retrouvé sa physionomie normale.

L'adjudant croisa les mains sur ses reins, et appelant le sergent de planton :

— Je vous porte quatre jours de consigne à la chambre, pour avoir, en dépit des ordres formels du colonel, laissé entrer un chien au quartier, dit-il.

# L’ORDONNANCE

Le coup de sonnette réveilla le couple et la femme dit : « C’est Courajod, » pendant que le lieutenant Vauversin, son mari, rejetait les couvertures, sans se lever, pourtant, tout drôle avec ses cheveux en moiteur, son visage ravagé de sommeil, couturé de grands plis roses, faits par le linge.

Il écarquilla sur la pendule de gros yeux d’un bleu particulier, voué à l’opacité, et murmura : — Six heures déjà ! Finalement, il vira dans le lit, glissa sur le tapis, crispant ses doigts de pied pour saisir et tirer à soi, comme avec la main, ses pantoufles.

Puis il alla ouvrir la porte, en chemise, les jambes nues.

L’ordonnance fit le salut militaire, présentant, de la main gauche, une large enveloppe où les lettres imprimées alternaient avec la suscription, tracée à la plume.

— De la part du chef, à qui le major l’a remise, mon lieutenant.

Alors il revint dans la chambre.

— C’est ma nomination officielle ; je t’avais bien dit : l’ordre est sorti au régiment il y a cinq jours, ma lettre d’avis arrive ce matin.

Et il se mit à la parcourir tout haut :… Ministre de la Guerre, informe M. le lieutenant Vauversin… promu au grade de capitaine… rejoindre son nouveau corps dans les délais réglementaires.

Mais sa femme se rendormait, l'attention émoussée, il cria :

— Courajod !… un coup de brosse à mon pantalon et à mon dolman.

L'ordonnance parut, emporta les effets, tandis que l'officier attendait, mi-vêtu, assis au bord du lit. Il se résuma, monologuant :

— En sortant du rapport, le colonel, puis toutes les visites que je n'ai pu faire hier…

Il cita des noms dans un ordre déterminé, comme une leçon apprise, un itinéraire ruminé depuis plusieurs jours. Puis se tournant vers sa femme :

— Dis donc, bichette, si tu préparais toujours les malles. J'aurais voulu partir demain, après-demain au plus tard… J'enverrai deux ou trois hommes de la compagnie pour aider Courajod.

Elle acquiesça d'un signe de tête, rêvant les yeux ouverts.

Machinalement, il remontait un pan de sa chemise ; et il s'épila une cuisse, considérant ses pieds nus sur le tapis, avec intérêt.

Enfin Courajod revint et Vauversin s'habilla. Quand il fut prêt, avant de s'en aller, il renouvela sa recommandation.

— C'est entendu ; je compte sur toi pour les malles.

Il était sorti, on entendait son pas dans l'escalier, le bruit du sabre battant les marches.

Alors M^me^ Vauversin se pencha hors du lit, pour voir dans la pièce voisine, par l'entre-bâillement de la porte de communication ; et elle appela :

— Mimi !… mimi !…

L'ordonnance se montra sur le seuil, s'y arrêta, hésitant :

Mais elle ouvrait ses bras, se penchant davantage, ses seins blancs et fripés roulant dans la chemise, comme ces grappes de raisins conservées, l'hiver, en de petits sacs, au plafond des chambres.

Courajod descendit vers elle, lentement, sans entrain, et vint s'asseoir sur le lit, dans un creux qu'avaient laissé, en s'y appuyant les reins du mari. Et comme il restait là, l'air grognon, elle l'enlaça, l'attira sur sa poitrine.



— Qu'est-ce que tu as, Mimi ?

— Qu'est-ce que tu as, mimi ?

— Tiens ! si tu crois que je suis content !…

— Vrai ?… Vrai ?… Ça te fait de la peine, bien sûr ?

Elle se méprenait sur le sens de l'apostrophe et, renversant sur ses genoux la tête du soldat, elle l'enveloppa de caresses reconnaissantes.

C'était un Berrichon sec, imberbe, à profil de médaille, avec un petit œil rond, finaud, luisant de défiance, une bouche de paysan étroite, comme les doubles bourses qu'étrangle, au milieu, un nœud coulant.

Elle lui parla bas à l'oreille, sapant une résistance opiniâtre, inaccessible aux prières, aux chuchotements entrecoupés de baisers.

— … La dernière fois…, tu peux bien…, sois gentil.

Mais il refusait, paresse et non-vouloir combinés. Il était levé depuis une heure à peine ; il ne passerait pas son temps à s'habiller et à se dévêtir, certainement. Alors elle céda. Il ne quitta pas même ses godillots dont les clous rayaient le bois de lit, au pied.

Leur fringale assouvie, ils ne restèrent pas aux bras l'un de l'autre, causèrent en amis, elle, vaguement solliciteuse encore, lui, détaché, sur le dos, les yeux au plafond.

Il demanda :

— Quand partez-vous ?

— Demain ou après-demain. Tu as bien du chagrin de me quitter ?

Cette fois il fut brutal.

— Ça m'embête de refaire mon service à la compagnie, voilà ! déclara-t-il carrément.

Elle le regarda, saisie, éclairée enfin, et répéta :

— Ah ! oui… ah ! oui…

Mais il craignait qu'elle n'eût pas compris ; il s'expliqua.

— Dame ! Je n'ai plus l'habitude, moi ; je ne croyais pas que ça finirait ainsi, du jour au lendemain. C'est bientôt l'inspection générale ; ils vont m'en faire voir ! Ah ! je ne te cache pas : si j'avais su qu'il devait passer capitaine cette année, je n'aurais pas voulu être son ordonnance.

Il ne trouvait rien pour elle, pour elle qui recevait ces reproches comme des coups, plus brisée par cette confession violente que par l'étreinte de tout à l'heure.

— Tu regrettes donc, méchant mimi… tu regrettes ?

Elle avait un faux sourire de câlinerie, un revenez-y de bête battue qui fouetta la colère du soldat au lieu de la faire tomber.

— Ça, c'est pas la même chose… Fallait toujours en venir là, pas vrai, quand j'aurais été libéré, un peu plus tôt, un peu plus tard. Tandis que moi…

— Si on avait pu obtenir ton changement de corps, insinua-t-elle.

Mais il protesta :

— Merci ! La garnison de Paris est bonne pour les ordonnances, et puis, j'ai des parents ici, chez qui je dîne tous les dimanches.

Elle reprit timidement :

— Et moi ?…

Il ne comprit pas, s'écria :

— Ah ! comme s'il était difficile de trouver un brosseur !… Vous n'aurez que l'embarras du choix, là-bas, où vous allez !…

— Méchant, méchant mimi, qui croit qu'on le remplacera !

Et elle ajouta :

— Ah ! je comprends bien, va ! Les piquets, les gardes, les inspections, les marches, je ne vis pas depuis dix ans avec un officier sans savoir ce que c'est. Et je ne serai plus là pour t'adoucir le retour. Ah ! tu me feras penser à te donner des bandes de linge pour tes pieds ; j'ai coupé des mouchoirs hier toute la journée à ton intention.

Elle se frotta contre lui, murmurant :

— Dites qu'on ne pense pas à vous !…

Il s'était remis sur le flanc, si près de sa maîtresse qu'il lui parlait dans la figure. Et il prononça :

— Si seulement je pouvais compter sur le lieutenant qui remplacera M. Vauversin…

Même en leurs plus intimes épanchements, il avait gardé cette habitude de parler du mari respectueusement. Il lui

donnait du Monsieur avec un reste de cette soumission du soldat dans la compagnie ; l'influence du galon réglementait l'adultère, l'enfermait dans la limite des débauches tranquilles, jugulaire au menton, comme les hommes de service.

M^me^ Vauversin se récria, étonnée de n'avoir pas eu cette idée.

— Mais c'est vrai… Il te prendra.

— Oh ! ce n'est pas sûr, même… même avec un mot de recommandation, parce que son ordonnance le suivra peut-être. Il est riche, paraît-il ; si l'autre a bien l'habitude de leur ménage…

Elle se dégagea brusquement…

— Il est marié, tu le sais ?

Au fond des yeux, une seconde, elle regarda son amant, si étrangement qu'il s'embarrassa. Mais l'aplomb revenant, il dit doucement :

— Ah ! voyons, est-ce que je te parle de celui qui me remplacera, moi !

Elle fit : oh !… et, imperceptiblement, du rose lui monta aux pommettes ; puis, la voix changée elle gronda :

— C'est que je les connais, ces femmes riches ; il y a des exemples… Oh ! tu y as pensé, ne nie pas ; c'est pour cela que tu veux rester…

Il ricanait, sans se prononcer, jouissant de cette découverte faite par sa maîtresse elle-même. Et il évoquait la nouvelle venue, toute fine, toute élégante, ondulant dans une traînée de parfums. Même, la vision, par contraste, devenait

adorable, au-dessus de ce lit foulé, souillé de sueurs nocturnes, auprès d'une femme archi-possédée, point belle le matin, les yeux trop gros, les lèvres trop pâles, des taches de son criblant sa peau fine de rousse.

Et tandis qu'il souriait discrètement à ce rêve, la malheureuse imposait à sa pensée le voyage inverse, remontait à la source de leurs relations, au premier jour qu'elle s'était donnée. Elle en arrivait à trouver une douceur aux exigences du service réglant leurs tête-à-tête, à heures fixes ; à ce bruit du sabre, dans l'escalier, disant l'arrivée de Courajod, puis, un peu après, le départ du mari.

Le tableau déterminant l'emploi du temps journalier et que le lieutenant recevait tous les mois, ce tableau ne lui était plus indifférent. Elle le consultait. Et quand Vauversin s'écriait :

— « Comment ! deux heures d'exercice le matin, cette semaine encore ! » elle pensait : « deux heures d'amour ! » et exultait.

— Ah ! c'est bien vrai, c'est trop vite fini !

Comme elle sanglotait enfin, le cœur crevé :

— Oh ! tu sais, dit l'ordonnance, il ne faut pas quand même te tourmenter pour moi : je suis de la classe !

Elle pleurait dans sa poitrine, la palpait avec des mots que murmurent les femmes à l'heure de la séparation :

— Tu m'écriras ?... Penseras-tu quelquefois à moi ?... Promets-moi que tu n'auras pas d'autre maîtresse.

Mais la caresse se fixant, il eut une révolte, secoua l'amollissement imminent. Sautant sur le tapis, il ramassa les

bas, le jupon, qu'il passa à sa maîtresse pour qu'elle se levât aussi. Quand elle fut habillée, ils se retrouvèrent autour des malles que le soldat faisait tranquillement, en étranger, tandis que M^me^ Vauversin, derrière lui, avait des hésitations d'amante boudée à qui un rapprochement semble possible encore. Agenouillé, il disposait, au fond d'une grande caisse d'emballage, les objets qu'elle lui remettait, évitant ses mains qu'il sentait prêtes à étreindre.

Un moment, elle se pencha sur lui, si près qu'il dut, pour lui échapper, plonger dans la caisse, gêné par ce souffle qui lui brûlait la nuque.

Alors elle eut encore une parole exquise :

— Viens nous voir… quand tu seras libéré… Tu peux bien passer par là en retournant chez toi… Ça LUI fera plaisir.

Il répondit :

— Bien sûr ! nous nous sommes toujours bien accordés.

Il hésita une seconde, puis :

— Aussi, je ne crois pas qu'il refuse de me recommander à son successeur, si… si tu veux bien lui en dire deux mots…

Ils se regardèrent profondément ; – et ce fut lui qui baissa les yeux.

À neuf heures, les hommes qu'avait promis d'envoyer le lieutenant étant arrivés, le déménagement s'acheva.

M. Vauversin rentra pour déjeuner, radieux.

— J'ai vu le colonel. Ma réception au mess est pour ce soir ; rien ne s'oppose plus à ce que nous partions demain.

Le repas expédié, il s'était réfugié en un coin de table pour envoyer quelques cartes P.P.C.

— Tu comprends, je voudrais avoir le temps de préparer un speech… la moindre des choses…

Ils étaient dans la chambre, tous les trois, dans cette chambre où ils avaient vécu si calmes, ces mois derniers, où ils avaient dormi, où ils avaient aimé, – tous les trois !

Courajod continuait d'emballer, Vauversin écrivait.

— Mon ami, ton ordonnance attend de toi un grand service… qu'il n'ose te demander, dit tout à coup la femme, une main posée sur le dossier de sa chaise.

L'officier se retourna, la plume haute.

— Courajod a bien tort ; lui ai-je jamais rien refusé d'accordable… ?

Il ajouta : « … réglementairement, » un de ces mots de métier qui viennent aux lèvres, inconsciemment, comme le grain de café dans les crans de la manivelle qui moud.

Le soldat s'était arrêté de clouer, réenvahi par le respect de l'uniforme, tout à fait paralysé par le troisième galon qu'il voyait pour la première fois sur la manche de Vauversin. La jeune femme attendit deux secondes, puis reprit :

— Courajod désirerait être accrédité par toi auprès du lieutenant qui va te remplacer… Il est de la classe ; il a l'habitude d'un petit ménage comme le nôtre ; tu comprendras qu'il lui serait pénible de rentrer dans la compagnie pour y faire son service.

— Mais parfaitement, parfaitement ; c'est très facile.



— Mais parfaitement... c'est très facile...

— Eh bien ! si… tu écrivais un mot,… tout de suite, afin de ne pas oublier.

Il prit une de ses cartes et, sous son nom, il traça :

« … En souhaitant la bienvenue à son camarade, se permet de lui recommander le soldat Courajod, son ordonnance depuis dix-huit mois.

« C'est un garçon dévoué, propre, dont les services peuvent être appréciés d'un officier marié. »

Il signa, puis, élevant la carte vers sa femme :

— Est-ce cela ? demanda-t-il.

Comme elle avait lu, par-dessus son épaule, pendant qu'il écrivait, elle dit tout de suite : « Oui. »

Alors il mit la carte sous enveloppe.

— Tenez, Courajod, vous confierez ceci, de ma part, au sergent-major, qui le conservera jusqu'à l'arrivée de mon successeur.

L'ordonnance s'avança, remerciant gauchement, n'osant regarder sa maîtresse tombée sur une chaise, derrière son mari, et larmoyant doucement dans son mouchoir.

Et il s'en alla, à reculons, saluant militairement, plusieurs fois.

— Oui, mon lieu… mon capitaine ; merci, mon capitaine.

Mais Vauversin avait perdu le fil de son speech.

Il se relut. Un mot aimable à son colonel, un encore à son chef de bataillon ;… l'adieu à tous.

Il chercha une minute, les yeux en l'air, puis, d'un jet, brouillonna la queue d'une phrase commencée : « … où il a la précieuse joie de ne laisser que des amis.

« Je bois au régiment. »

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

# CINQUIÈME PARTIE

# SOUS-OFFS EN COUR D'ASSISES

NOTES DE L'AUTEUR. – ARRÊT DE RENVOI DE LA CHAMBRE DES MISES EN ACCUSATION. – RÉQUISITOIRE. – PLAIDOIRIES DE M[es] TÉZENAS ET MILLERAND. – VERDICT. – BIBLIOGRAPHIE.

Le verdict d'acquittement rendu par la cour d'assises de la Seine, ce mémorable 15 mars 1890, m'ouvre l'âme aux congratulations et praline le souvenir des aventures judiciaires que j'ai courues.

Épanche-toi donc en mercis, ma gratitude ! Sois répartie entre les plus ardents de mes bienfaiteurs, – dont voici la liste :

M. le général Boulanger.
MM. Paul de Cassagnac et Joseph Reinach.

Quelques autres.

M. le ministre de la Guerre.
Le Parquet.
M. Quesnay de Beaurepaire.
M. Rau, avocat général.
Des généraux.

Il était d'usage, autrefois, d'indiquer, dans la distribution des rôles, en regard du nom de chaque personnage, l'emploi tenu par celui-ci : père noble, jeune premier, duègne, grime,

matamore, etc… On me permettra de déroger à la tradition et de laisser aux lecteurs le loisir, l'espièglerie de la faire revivre. Mais une brève notice me paraît, néanmoins, indispensable, car j'ambitionne qu'on ne taxe pas de sécheresse un cœur vraiment pénétré de reconnaissance.

* * *

M. le général Boulanger, – rendons-lui cette justice, – est l'homme dont le patriotisme alarmé fulmina tout d'abord, avec un désintéressement que l'exil ennoblit. Des journaux l'en ont récompensé en lui décernant le titre de premier *Sous-Off* de France, de même que la Tour-d'Auvergne en fut le premier grenadier. Je n'ajouterai ni ne retrancherai rien à ce complet éloge. Il me semble pourtant qu'une insidieuse coquille en a altéré le sens.

Aussi bien, la lettre à M. Laisant, instigatrice des poursuites, est d'un épistolier militaire blanchi sous les sollicitations, d'un vieux chevronné destiné, lorsqu'il abdiquera de vaines postulances, à faire un excellent gardien de monument public. Il a, de ces fins de gloire, la prestance décorative, l'érudition moyenne, les scrupules mesurés à l'aune des besoins. Je ne crois pas qu'on trouve mieux.

Est-ce assez reconnaître le bienfait de son opportune intervention, que de demander pour lui, à mon tour, l'Arc de triomphe, la colonne Vendôme, ou tout au moins quelque stage dans un square provisoire, en attendant que le décès de glorieux titulaires ouvre une succession disputée ?

Car c'est évidemment sous-Hoff, qu'ont voulu dire les journaux.

*   *   *

La généreuse explosion de M. de Cassagnac, éminent boute-feu, et de M. Reinach, docteur ès ravauderies, m'a déconcerté puis attendri. Je ne pensais pas apporter des matériaux de reconstruction aux chancelantes causes qu'ils défendent. Je suis confus de l'honneur qu'ils ont fait au modeste entrepreneur en lui demandant d'étayer leur conviction fragile.

La proposition de loi sur l'attribution aux tribunaux correctionnels des délits d'injures et de diffamation, menaçait ruine. M. Reinach a cru trouver dans le jury qui m'acquitta douze poutres complaisantes. Laissons-lui cette illusion ; il s'apercevra assez tôt qu'elles sont, ces poutres, dans son œil seulement.

En ce qui concerne M. Paul de Cassagnac, entrepositaire madré du patriotisme à toute fin, ne dois-je pas me féliciter de l'avoir amené à résipiscence ? La caserne n'est une école de corruption que lorsqu'on parle d'y envoyer les séminaristes. Cet aveu, contenu dans les déclarations contradictoires que mes défenseurs enregistrèrent, atteste une fermeté d'opinions devant laquelle je m'incline.

Après ces picrocholes, sérieux comme un en-tête d'acte d'accusation, je veux oublier le nom de ceux de mes confrères qui joignirent leurs pressantes instances aux objurgations de l'impétueuse *Autorité* et de la frétillante *République française*. Je les remercie, néanmoins, eux aussi. J'ai recueilli leurs articles dans les tours de la presse où ils furent déposés, parfois en des langes aux initiales énigmatiques. J'ai

adopté les plus râblés. À l'esprit-de-vin, j'ai préféré, pour les autres, l'urne funéraire perpétuant, sur ma table de travail, le souvenir et l'exemple d'une confraternité bilieuse, d'une insolidarité avérée. C'est une poudre qui sèche l'encre sur la ligne écrite. J'en use une pincée par page. J'en ai ma suffisance pour une vie d'écrivain qu'il est réconfortant de stimuler sans cesse avec ce poussier de malveillance.





M. LUCIEN DESCAVES.

Au lendemain de l'acquittement, de zélés camarades m'incitèrent à réclamer au ministre de la Guerre la réintégration dans le grade dont il m'a illégitimement dépossédé.

Peut-être eussé-je suivi ce conseil si je n'avais craint de ranimer, autour de cette affaire déjà vieillotte, une agitation vite imputée à scandale, à réclame. En outre, une sorte de convention tacite nous liait, M. de Freycinet et moi. L'inoubliable service qu'il m'a rendu en déférant *Sous-Offs* aux tribunaux, imposait à ma reconnaissance la réciprocité des bons offices.

J'espère être quitte envers lui.

En ne protestant pas contre le dégradement qui arrache des manches de la redingote sous laquelle j'ai comparu devant le jury, les galons que je n'y avais pas cousus ; en ne soulignant pas, par mes revendications, la décharge de responsabilité qu'impliquait la plainte déposée au parquet par l'intermédiaire du ministre de la Justice ; je crois avoir laissé à mon bienfaiteur l'utile lambeau de prestige dont l'habille, en face de l'armée, une arbitraire cassation.

* * *

Merci, Parquet.

J'ai reconnu, à ta requête, M. Atthalin, juge d'instruction. Homme simple, courtois, résigné. Cabinet où tout est vert, – y compris le greffier.

Excellent juge ! Il pouvait, c'était son droit, en user avec moi comme firent certains de ses collègues à l'égard d'écrivains poursuivis : multiplier abusivement les citations, sous le fallacieux prétexte d'éclairer l'instruction.

La vérité m'oblige à confesser que je l'ai vu une seule fois, dix minutes à peine. Et je garde de l'entretien que nous eûmes un souvenir pas désagréable du tout, d'autant qu'une politesse parfaite de ton et de manières m'en fit plutôt regretter la brièveté.

Les citations, hélas ! elles ne furent abondantes que sous la plume du greffier qui m'énuméra, avec un rocailleux accent, les passages commençant par… et finissant par… Un demi-cent ! Il avait l'air de me servir des épluchures de poisson, les arêtes, la tête, la queue et quelques écailles.

— Qu'avez-vous fait des blancs ? avais-je envie de m'écrier.

J'étais novice. Je ne savais pas qu'il appartenait à M. l'avocat général seul de me restituer les filets avec le reste.

Ah ! que n'ai-je également rencontré, pour lui serrer les mains, l'humble et dévoué travailleur qui a entrepris l'extraction de ces passages répréhensibles !

Est-ce mon rude confrère Jules de Glouvet ? Est-ce M. Rau ? Qui est-ce ?

Je viens de flairer une dernière fois ces débris avant de les enfouir dans le caveau de famille, le rayon de bibliothèque écarté dont mes livres sont concessionnaires. Quel petit monument de patience et d'acharnement ! Dans la première moitié du roman surtout, les délits se pressent, chevauchent, consomment des pages entières. Puis, sans doute, la nuit s'avançait, la lampe charbonnait… les paupières cillèrent et la main se lassa. Des étapes sont brûlées, dans une hâte d'arriver aux derniers chapitres. Et ceux-là payent pour les autres. On les incrimine en masse. Ce n'est

plus la belle ouvrage du début. Révérence parler, c'est saveté.

Eh bien ! non… Je ne reconnais pas là, quoi qu'on dise, la dextérité, la roublardise d'assortiment que déploya M^me^ Lucie dans une fameuse préface où s'entremêlaient savamment *La Terre* et l'*Immortel*, à ce point que je ne sais plus qui, du père Fouan ou d'Astier-Réhu, fut de l'Institut.

On insiste. On en veut à M^me^ Lucie. On argumente.

— Comment ! vous ne retrouvez pas, dans la méthode qui a présidé au choix des délits, la galante coupe familière à cette grande couturière ! Avec quelle adresse elle opère ! Une paire de ciseaux, deux épingles, une pincée de doigts : c'est drapé. Vous lui donnez un morceau de littérature, elle le fronce, le chiffonne de certaine façon, vous l'agrémente ensuite d'italiques et de capitales : c'est un outrage à la morale. Le Parquet vous présente la note ; c'est quelquefois le gouvernement qui l'acquitte.

Encore un coup, je persiste à croire que l'acte d'accusation de *Sous-Offs* n'est pas sorti de la grande maison : robes et manteaux, où furent habillés Alphonse Daudet et Zola. Si je dois des remerciements à quelqu'un, c'est à M. le procureur général Quesnay de Beaurepaire. Il pouvait occuper en chair et en os le siège du ministère public. Il n'a pas succombé à la tentation qui fut violente, je le sais. A-t-il voulu, en me remettant aux mains de M. Rau, m'épargner une condamnation dont son éloquence périlleuse répondait ? Je veux le croire. J'estime en tout cas, à sa juste valeur, l'effort qu'a dû faire mon magistral confrère, pour renoncer au plaisir de me *tomber* devant un nombreux auditoire, avec ce coup d'Herpin de tradition chez les vieux lutteurs.

Enfin cette regrettable abstention a encore biffé de la plaidoirie de mon défenseur un beau mouvement oratoire. À l'instar de cet acteur d'une cause célèbre, lequel se faisait fort de trouver de l'arsenic dans le fauteuil du président, peut-être M^e^ Tézenas aurait-il offert d'extraire l'outrage à la morale publique d'un roman de M. le procureur général lui-même !

* * *

Que dirais-je de M. Rau, sinon que la salle d'audience retentit encore de ses émissions sonores et patriotiques ? C'est mon Pinard, à ceci près, – je me hâte d'en donner acte, – qu'il n'eut pas, pour nourrir sa déclamation, le succulent morceau que mit Gustave Flaubert sous la dent creuse de son avocat général. M. Rau a eu, sur son éminent aïeul, l'avantage d'être bref. Nom oblige. Le sien implique en même temps une intempérance qu'avait le devoir de corriger la sobriété du réquisitoire. M. Rau est un baryton. Il y aurait mauvaise grâce à lui demander des grâces de ténor.

Et puis, il a eu un cri, un *ut* d'estomac, il m'a appelé : malfaiteur de la plume.

Malfaiteur de la plume, rôdeur de lettres, vous imaginez tout de suite, n'est-ce pas ? un individu attendant ses confrères, le soir, pour les détrousser, leur chiper un sujet de roman, une phrase neuve, une épithète rare, un verbe frais.

— Ton style ou la vie !

Point.

Le malfaiteur qu'a dépeint M. Rau, c'est l'homme à qui sa plume rapporte cinq mille francs, les années d'abondance. On n'a pas idée, dans le public, des turpitudes qu'il lui faut commettre, à cette plume dépravée, pour arriver à gagner, par an, beaucoup moins qu'un avocat général. Quand je pense que je serais encore un honnête homme si le Parquet, en ne me poursuivant pas, m'avait réduit à la portion congrue, soit la vente à 1,500 ! À quoi tient la probité !

Mais laissons là ce point d'orgue. M. Rau m'a, le premier, signalé une créance au recouvrement de laquelle je ne saurais me dérober plus longtemps.

J'avais cru jusqu'ici que la protestation signée par 54 confrères, lors des poursuites intentées contre *Sous-Offs*, était une œuvre collective ayant surtout pour but de sauvegarder les droits de la pensée et l'écrivain qui l'exprime, du mieux qu'il peut. L'initiative de la protestation m'appartenait si peu, j'y fus si complètement étranger, que je jugeai même inutile d'envoyer à quiconque l'avait revêtue de son apostille, le cordial merci qu'une manifestation de pure estime commandait.

Je suis mal élevé, – ou aveugle.

M. Rau a vu immédiatement, lui, que c'était là un acte de camaraderie uniquement. S'est-il trompé ? Examinons.

Des cinquante-quatre signataires, vingt sont mes amis, douze sont des confrères à qui je donne ou rends, au hasard des rencontres, le salut, la poignée de mains des relations sans nœuds ; les autres enfin n'eurent jamais avec moi, de près ni de loin, aucun commerce. Ai-je besoin d'ajouter, en outre, que si j'avais fait appel à toutes les sympathies littéraires sur lesquelles je puis m'appuyer, celles-là eussent ré-

pondu, qui sont absentes de la protestation parue dans le *Figaro* sous le pavillon de M. Francis Magnard.

N'importe. J'offre à tous l'expression tardive mais sincère de ma reconnaissance. J'ai hâte de me laver d'une injuste accusation de goujaterie, principalement aux yeux de MM. Émile Zola, Georges Ohnet, Léon Cladel, Clovis Hugues, Émile Bergerat, Paul Foucher, Henri Becque, H. Céard, Alexis Bouvier, Louis de Gramont, Georges Courteline, Émile Michelt, René Ghil, Jean Rameau, Ed. Bazire, Buloz, Roger H. Milès, Boyer d'Agen, Jacques Madeleine, Georges Duval, de Porto-Riche et G. Bois.

* * *

L'ordre d'inscription au tableau de gratitude désigne : des généraux.

Il m'est impossible, en effet, de refuser une mention aux officiers supérieurs atteints par la limite d'âge et qui, depuis trois mois, ont pris l'habitude de s'épancher dans leur Ordre du jour d'adieux.

Rarement, jusque-là, même à cette heure de la séparation, ils accordaient aux sous-officiers le bénéfice de leur condescendance congratulatoire. Ils se contentaient de verser quelques vagues formules, un vin d'honneur un peu vert, aux troupes placées sous leurs ordres, sans distinction hiérarchique.

J'ai changé tout cela et je m'en félicite. Il n'est pas aujourd'hui d'Ordre général qui ne consacre dix lignes aux sous-officiers spécialement : trois pour m'injurier, sept pour

célébrer Blandan, Bobillot, Bobillot, Blandan, et leurs futurs émules, « l'élite de la jeunesse française ».

Même, ils sont représentés au dîner de départ. Un des leurs, assis à côté du général, reçoit la permission de toaster, au désert. Jamais plus touchante réunion n'affirma mieux la vivacité de l'esprit de corps, que ce repas idem.

Je supplie messieurs les sous-officiers, en la querelle qui nous divisa, de moins considérer les moyens que la fin. Celle-ci me paraît telle qu'ils la désirèrent mille fois devant moi.

Je les ai toujours connus affamés de *considération*. Ils se plaignaient qu'on les oubliât dans leur humble grade, qu'on ne fît rien pour rehausser leur prestige, qu'on n'eût pas, pour les véritables instructeurs du soldat, les égards qu'ils méritent : qu'on les rationnât même, enfin, pour la Renommée, car Blandan, avant que lui fussent adjoints Bobillot puis Triaire, resta longtemps le seul échantillon populaire du dévouement des cadres inférieurs. J'espère, maintenant, que les sous-officiers sont satisfaits.

Jamais à aucune époque les journaux n'exaltèrent pareillement leurs vertus, n'appelèrent l'attention sur eux avec plus de zèle. Grâce au pauvre livre conspué, ils ont cessé d'être la quantité négligée. Deux ou trois héros, jusqu'à présent, accaparaient la reconnaissance publique, ramenaient le dithyrambe aux proportions des statues qu'érigea notre piété patriotique. Aujourd'hui, non seulement le Livre d'or est ouvert à toutes les pages, mais on publie, par anticipation, son supplément. Les sous-officiers entrent l'arme au pied, tenue de ville, dans l'immortalité.

La respectueuse discrétion qui me défendit de jouer aux grâces avec les couronnes à grains jaunes réservées aux commémorations, n'a pas été imitée par une presse débridée qui achemine importunément de paisibles gens vers leur propre anniversaire ! Ont-ils été assez choyés, adulés, gâtés, consolés !… Quand il manquait vingt lignes au metteur en pages, on ne les empruntait plus aux dernières nouvelles du *Temps*, on reproduisait « l'Ordre du jour du général X… » en y ajoutant cette mercuriale :

« Voici une noble réponse aux calomnies dirigées contre nos sous-officiers, monsieur Descaves ! »

C'est mon avis. Mais on connaît le proverbe : À sotte demande, pas de réponse. Si messieurs les officiers supérieurs m'ont fait l'honneur de me réfuter, c'est donc que mes questions n'étaient pas absolument déplacées. N'eussent-elles servi qu'à créer dans l'armée ce mouvement d'études, j'aurais le droit de dire que les avantages procurés aux sous-officiers par la publication du roman l'emportent sur le préjudice qu'il a porté à leurs intérêts, à leur prestige.

Cette conviction, je la puise encore dans le cri d'un sergent-major : « Il nous a beaucoup nui. Maintenant nous sommes étroitement surveillés. »

Les ministères ont des bureaux où se brassent d'obscures statistiques. Si j'osais, je solliciterais de leur bienveillance le tableau comparatif des comptables envoyés devant les conseils de guerre, pendant les années 1888 et 1890, pour faux, détournements de fonds, fraudes, trafic des deniers appartenant à l'État ou aux militaires, etc…

Si le nombre des condamnés a augmenté cette année, c'est que j'ai fait la mauvaise action qu'on me reproche ; s'il a, au contraire, sensiblement diminué, je suis absous.

Je crois répondre à tout en m'en référant à cet arbitrage officiel.

* * *

« M. Descaves, a si bien outragé les sous-officiers, ont dit les journaux et après eux M. l'avocat général, qu'il n'en est plus à compter les cartels, les provocations qu'il a reçus. »

Il me coûte de détruire cette légende, mais la vérité m'oblige à renverser les termes de la proposition. « M. Descaves a si *peu* outragé, etc., qu'il n'a *pas* reçu,… etc. »

Six semaines se sont écoulées entre la mise en vente de mon livre et les poursuites ordonnées sur la plainte du ministre de la Guerre. Les sous-officiers, ceux de Paris principalement, ont donc eu le temps de se former une opinion et de me la transmettre par une autre voie que la voie hiérarchique avant ou après que l'intervention de M. de Freycinet puis le verdict des jurés me cantonnassent dans une indéfectible inertie.

Eh bien ! j'en donne ma parole, une seule provocation, écrite, me parvint à cette époque. Un sergent-major, en garnison à Nevers, me conviait à l'y joindre. Je déclinai cette invitation, je l'avoue, estimant que le dérangement incombait

raisonnablement à celui de nous deux qui jouit d'une réduction de tarif appréciable sur le chemin de fer de l'État.

Et c'est tout ? C'est tout.

On m'objecte : les chefs de corps, consultés, se sont opposés à toute demande de réparation.

D'abord, ce bruit mérite confirmation. Mais fût-il fondé que le rôle prêté aux sous-officiers par cette perfide insinuation, me la rendrait inacceptable. Je ne leur ferai pas la gratuite injure de penser qu'ils hésitèrent entre le châtiment dont ils me trouvaient passible et la légère punition encourable pour désobéissance.

* * *

Mes dernières explications ont trait à des procédés de composition sur lesquels des lecteurs curieux ont bien voulu m'interroger.

Ils m'ont dit : Favières, Devouge, Tétrelle, Montsarrat, Petit-Mangin, Chuard, Boisguillaume, etc… existèrent-ils ?

— Oui.

— De toutes pièces ?

— Non, mais en leur caractère initial essentiel. Lorsque j'eus tracé, d'après des modèles à qui j'ai demandé quatre ans de *pose*, la silhouette totale de mes personnages, lorsqu'ils m'offrirent, par juxtaposition, un catalogue en relief des vices, des tares, des abus, des lacunes, des défaillances, des misères qu'entretiennent la vie de caserne et l'inadver-

tance des chefs, un scrupule, une requête de conscience, un goût de vérité extensive, m'incitèrent à soumettre ces ébauches à des jeunes gens, étrangers ou amis, lesquels avaient, comme moi, passé au régiment le temps nécessaire pour le bien connaître. Leurs souvenirs, leurs remarques personnelles, corroborèrent ou corrigèrent les miens. J'obtins ainsi une *moyenne d'exception* annonçant moins un exact et stérile recensement des 40,000 sous-officiers de l'armée française, qu'un examen attentif des taches du fruit dans l'armoire close. Car n'est-ce pas cela, au fond, l'armée ? Une provision de fruits blettissant dans les casernes, en attendant qu'ils crient sous le couteau. N'est-on pas libre de préférer l'entame du fer, du plomb, de l'acier, aux chutes, aux heurts accidentels, qui déprécient le fruit, aux vers qui s'y mettent ?

On m'a reproché de montrer le mal sans indiquer le remède. Le remède, peut-être serait-il dans de fréquentes visites à l'armoire, dans l'isolement des fruits gâtés dont le contact corrompt les autres. Mais c'est affaire aux pouvoirs agissants. J'ai d'un coup de poing brisé la glace de l'avertisseur. Il suffit que le tribunal, en me renvoyant indemne, ait infirmé l'avis du plaignant, à savoir que je suis un mauvais plaisant signalant le feu là où il n'est pas.

Quant à la panacée applicable au parasitisme des armées permanentes, vous entendez bien qu'elle existe. Mais l'ordonner, n'est-ce pas prêter à rire. Certaines utopies ne sont encore que les ovules, des paradoxes, – cette graine des vérités de demain.

LUCIEN DESCAVES.

# COUR D'APPEL DE PARIS

## CHAMBRE DES MISES EN ACCUSATIONS

La Cour, réunie en la Chambre du Conseil, M. Symonet, substitut de M. le Procureur général, est entré et a fait le rapport du procès instruit contre

1° Veuve Tresse, née Anne Stock, 61 ans ;
2° Stock (Pierre-Victor), 29 ans ;
3° Descaves (Lucien-Alexandre), 29 ans ;

libres.

Le greffier a donné lecture des pièces du procès, qui ont été laissées sur le bureau, le substitut a déposé sur le bureau son réquisitoire écrit, signé de lui, daté du 21 janvier 1890, et terminé par les conclusions suivantes :

Requiert qu'il plaise à la Cour prononcer la mise en prévention de veuve Tresse, Stock et Descaves ;

Décerner contre une ordonnance de corps et les renvoyer devant la Cour d'assises de la Seine.

Le substitut s'est retiré, ainsi que le greffier.

Il résulte de l'instruction les faits suivants :

Dans les derniers mois de l'année 1889, la veuve Tresse et Stock, son neveu et son associé, éditeurs à Paris, ont édité

et mis en vente, à Paris, un ouvrage portant le titre : *Sous-Offs*, roman militaire, dont Descaves est l'auteur.

L'information ouverte sur une plainte du ministre de la Guerre, du 16 décembre dernier, a relevé contre la veuve Tresse et Stock l'inculpation d'avoir ainsi édité et mis en vente un ouvrage contenant des injures à l'armée et des outrages aux bonnes mœurs, et contre Descaves l'inculpation de s'être rendu leur complice, en leur procurant sciemment le moyen de commettre ces délits ; la prévention a retenu principalement quarante-cinq chefs d'accusation à l'armée et sept chefs d'outrages aux bonnes mœurs présentant les caractères de ces délits et ci-dessous énumérés.

Le 9 janvier 1890, le juge d'instruction au tribunal de la Seine a ordonné la transmission des pièces au procureur général.

La Cour, après en avoir délibéré :

Considérant que des pièces et de l'instruction résultent des charges suffisantes contre : veuve Tresse et Stock (Pierre-Victor).

1° D'avoir, à Paris, depuis moins de trois mois, avant l'ouverture des poursuites, vendu ou mis en vente un livre intitulé : *Sous-Offs*, contenant :

*Page 7.* – Un passage commençant par ces mots : « Maintenant dans les wagons, un homme fait la quête », et finissant par ceux-ci : « l'idée vient de lui ».

*Page 10.* – Un passage commençant par ces mots : « L'homme hésite » et finissant par ceux-ci : « et cependant il y est entré, dans l'honneur ».

*Page 11.* – Un passage commençant par ces mots : « Avec l’autorité bouffonne » et finissant par ceux-ci : « C’est un soldat ».

*Page 13.* – Un passage commençant par ces mots : « De la viande à la vérité », et finissant par ceux-ci : « d’un dix-huit marmites abject ».

*Page 16.* – Un passage commençant par ces mots : « L’hostilité de la chambrée » et finissant par ceux-ci : « s’étaient fait camper ».

*Page 19.* – Un passage commençant par ces mots : « Les officiers » et finissant par ceux-ci : « quand l’officier est une rosse ».



Les premiers galons... on s’y mire complaisamment...

*Page 22*. – Un passage commençant par ces mots : « On s'y mire complaisamment » et finissant par ceux-ci : « les vénéneuses saloperies de l'autorité champignonnent ».

*Page 37*. – Un passage commençant par ces mots : « Cette question » et finissant par ceux-ci : « avec les clés de la geôle au bout ».

*Page 40*. – Un passage commençant par ces mots : « C'étaient pour la plupart » et finissant par ceux-ci : « avec la pointe de leur couteau ».

*Page 45*. – Le passage suivant : « Cette grande garce en uniforme » et un passage commençant par ces mots : « Tel le logis » et finissant par ceux-ci : « d'une tête ».

*Page 46*. – Un passage commençant par ces mots : « Le sous-lieutenant, c'est Lormelin » et finissant par ceux-ci : « C'est là dedans qu'on fera la soupe ».

*Page 48*. – Un passage commençant par ces mots : « Rupert, un mauvais bougre », et finissant par ceux-ci : « les grades inférieurs ».

*Pages 59 à 61*. – Un passage commençant par ces mots : « Vaubourgeix, n'est-ce pas ? » et finissant par ceux-ci : « Si nous allons au Tonkin avec ça ».

*Pages 62 et 63*. – Un passage commençant par ces mots : « Il entendait que le caporal-fourrier » et finissant par ceux-ci : « que détournaient les cuisiniers ».

*Page 66*. – Un passage commençant par ces mots : « Puis il descendit » et finissant par ceux-ci : « l'uniforme, le métier ».

*Page 68.* – Le passage suivant : « et elle travaille pour moi ».

*Page 70.* – Un passage commençant par ces mots : « Il ne fit qu'une courte pause » et finissant par ceux-ci : « il se démontait anatomiquement ».

*Pages 79 et 80.* – Un passage commençant par ces mots : « Il s'approcha de son lit » et finissant par ceux-ci : « je lui ai foutu une venette ».

*Page 100.* – Un passage commençant par ces mots : « Couchez donc, » et finissant par ceux-ci : « Madame Fanny, les petits fourriers couchent ».

*Pages 101 et 102.* – Un passage commençant par ces mots : « Comme il se fronçait » et finissant par ceux-ci : « Bah ! on s'arrange toujours ».

*Page 104.* – Un passage commençant par ces mots : « Deux prostitutions se partageaient le soldat, » et finissant par ceux-ci : « Le crépuscule du trimage ».

*Pages 108 et 109.* – Un passage commençant par ces mots : « Fille et soldat », et finissant par ceux-ci : « sous la tolérance universelle des grands patrons ».

*Page 122.* – Un passage commençant par ces mots : « Autour d'eux la boue montait, » et finissant par ceux-ci : « et empochait la différence ».

Pages 136 à 139. – Un passage commençant par ces mots : « C'était Blanc » et finissant par ceux-ci : « par intérêt ».

*Page 146.* – Le passage suivant : « Tétrelle, lui, regrettait surtout le rabiau, les fructueux tours de distribution, ce tran-tran de vol si commode ».

*Page 149.* – Un passage commençant par ces mots : « Il était temps décidément. » et finissant par ceux-ci : « gonflées de vin prêt à gicler ».

*Page 152.* – Un passage commençant par ces mots : « Ah ! du galon, » et finissant par ceux-ci : « à sa permutation ».

*Pages 157.* – Un passage commençant par ces mots : « C'est la voix du capitaine Chapelin, » et finissant par ceux-ci : « et des tracasseries sans nom ».

*Page 172.* – Un passage commençant par ces mots : « Cette supériorité reconnue » et finissant par ceux-ci : « et de décent ».

*Page 102.* – Un passage commençant par ces mots : « Il disparut » et finissant par ceux-ci : « sur les achats ».

*Pages 247 à 252.* – Un passage, commençant par ces mots : « Le 25 août arrivèrent les réservistes, » et finissant par ceux-ci : « disaient les officiers ».

*Page 278.* – Le passage suivant : « La démocratique revanche du condamné à quatre ans de caserne sur le privilégié, du stipendiaire sur le fils de famille pensionné grassement ».

*Page 304.* – Un passage commençant par ces mots : « Ce Kuhn, retenu en Algérie, » et finissant par ceux-ci : « son changement de corps ».

*Page 319.* – Un passage commençant par ces mots : « Mais pour les comptables » et finissant par ceux-ci : « pendant les manœuvres ».

*Page 332.* – Un passage commençant par ces mots : « Celui-là était déjà plus carré » et finissant par ceux-ci : « était inférieure ».

*Pages 362 et 363.* – Un passage commençant par ces mots : « D'aucuns rapiéçaient les vieilles culottes » et finissant par ceux-ci : « en dépit des punitions promises aux tortionnaires ».

*Pages 370 et 371.* – Un passage commençant par ces mots : « Depuis quelque temps déjà » et finissant par ceux-ci : « des Grands Jours ».

*Pages 372 à 375.* – Un passage commençant par ces mots : « Du gradé qui les faisait manœuvrer » et finissant par ceux-ci : « je suis foutu ».

*Page 376.* – Un passage commençant par ces mots : « Tétrelle et Favières » et finissant par ceux-ci : « du péculat ».

*Pages 426 à 430.* – Un passage commençant par ces mots : « Ses six cents francs de prime » et finissant par ceux-ci : « dans la gamelle du soldat ».

*Pages 430 et 431.* – Un passage commençant par ces mots : « Incurie, négligence, » et finissant par ceux-ci : « sur leurs attributions ».

*Page 444.* – Un passage commençant par ces mots : « Alors, rien de changé, » et finissant par ceux-ci : « Oui, mais ils ont la main moins lourde ».

Pages 445 à 447. – « Un passage commençant par ces mots : « Cependant, des sous-officiers » et finissant par ceux-ci : « en famille, sans pain ».

*Pages 454 et 455.* – Un passage commençant par ces mots : « Vraiment, il leur donnait » et finissant par ceux-ci : « Cette abnégation-là ».

*Pages 469 à 471.* – Un passage commençant par ces mots : « Il hésite aux carrefours » et finissant par ceux-ci : « Dont un cauchemar de quatre années l'avait exilé ».

Et d'avoir ainsi publiquement injurié l'armée.

Contre Descaves (Lucien-Alexandre) :

De s'être, dans les mêmes circonstances et de lieu et de temps, rendu complice desdites injures envers l'armée, commises par la veuve Tresse et par Stock, en fournissant à ceux-ci le moyen qui a servi à les commettre, sachant qu'ils devaient y servir.

2 °Contre : Veuve Tresse ;

Stock (Pierre-Victor) :

D'avoir, dans les mêmes circonstances de temps et de lieu, commis le délit d'outrages aux bonnes mœurs par la vente, distribution, la mise en vente ou l'exposition dans les lieux publics du livre intitulé : *Sous-Offs*, contenant :

*Page 16.* – Un passage commençant par ces mots : « On a donné l'obligatoire baiser », finissant par ceux-ci : « Le viol de la patience ».

*Page 48.* – Un passage commençant par ces mots : « Tu te rappelles l'histoire » et finissant par ceux-ci : « Quelque chose d'indien dans leur cas ».

*Page 54.* – Un passage commençant par ces mots : « Favières était tombé sur le dos » et finissant par ceux-ci : « s'escrimait honnêtement ».

*Page 63.* – Un passage commençant par ces mots : « Mais Petit-Mangin avait trouvé un jeu plus neuf » et finissant par ceux-ci : « les garennes axillaires ».

*Page 92.* – Un passage commençant par ces mots : « Aucun choix n'était possible » et finissant par ceux-ci : « l'indulgent accès d'un praticable estuaire ».

*Pages 132 à 135.* – Un passage commençant par ces mots : « Généreuse est en haut, » et finissant par ceux-ci : « pendant que le plafond aréné les emmurait ».

*Pages 140 et 141.* – Un passage commençant par ces mots : « Tu pourrais bien, comme autrefois, rester un peu » et finissant par ceux-ci : « et avec des grâces de jeune chat devant sa mère assoupie, jouait ».

Contre Descaves (Lucien-Alexandre) :

De s'être, au même lieu et à la même époque, rendu complice du délit d'outrages aux bonnes mœurs en procurant à la veuve Tresse et à Stock le moyen qui a servi à le commettre, sachant qu'il devait y servir.

Délits prévus et punis par les articles 23, 33, 28, 42, 43, de la loi du 29 juillet 1881, 59 et 60 du Code pénal.

Vu également les articles 45 et 47 de la loi du 29 juillet 1881 ;

Ordonne la mise en prévention desdits : 1° veuve Tresse, née Anne Stock ; – 2° Stock (Pierre-Victor) ; – 3° Descaves (Lucien-Alexandre) ;

Et les renvoie devant la cour d'assises du département de la Seine pour y être jugés, conformément à la loi.

Ordonne que le présent arrêt sera exécuté à la diligence de M. le Procureur général.

Fait au Palais de Justice, à Paris, le vingt-quatre janvier mil huit cent quatre-vingt-dix, en la chambre du conseil, où étaient et siégeaient : MM. Try, président ; – Rouzé, Jacquemain, Aubert, Adam, conseillers, tous composant la chambre des mises en accusation et qui ont signé le présent arrêt. M. Horoch, greffier.

*(Suivent les signatures du Président, des Conseillers et du Greffier sus-dénoncés.)*

L'an mil huit cent quatre-vingt-dix,

Le vingt-huit janvier,

À la requête de M. le Procureur général près la cour d'appel de Paris, lequel fait élection de domicile en son parquet, sis dite ville, au Palais de Justice ;

J'ai, Charles-François-Gustave Geoffroy, huissier-audiencier à la Cour d'appel de Paris, demeurant même ville, au Palais de Justice, soussigné,

Signifié et laissé copie au nommé :

Stock (Pierre-Victor), éditeur, demeurant à Paris, galerie du Théâtre-Français, où je me suis transporté en parlant à Mme Tresse, ainsi déclaré,

De l’arrêt ci-dessus transcrit et d’autre part.

À ce que du contenu audit arrêt, le susnommé n’en ignore, et à même requête, aussi en parlant comme dessus, j’ai, huissier susdit et soussigné, donné assignation audit sieur Stock (Pierre-Victor)

À comparaître le samedi quinze mars mil huit cent quatre-vingt-dix, à onze heures et demie précises du matin, à l’audience de la cour d’assises de la Seine, séant au Palais de Justice, à Paris, pour voir statuer sur les préventions portées contre lui, ainsi qu’il est spécifié en l’arrêt à lui signifié avec celle des présentes ;

Voir également statuer sur toutes réquisitions se rapportant aux dites préventions et qui pourraient être faites par le Ministère public ;

Se voir, en outre, ledit susnommé, faire application par la Cour de toutes peines de droit et aussi condamner aux dépens ;

À ce que pareillement le susnommé n’en ignore, je lui ai, étant et parlant comme dessus, laissé la présente copie.

Coût : soixante-quinze centimes.

## Réquisitoire de M. l'avocat général Rau[1]

MESSIEURS,

L'apparition du livre de M. Descaves a produit, on peut le dire, dans le public une émotion considérable. Pourquoi ? Parce que, dans cette œuvre, l'auteur prétend donner le portrait fidèle de l'armée, le tableau exact de sa vie. Or, quel est ce portrait ? quel est ce tableau ? Sont-ils rassurants pour notre patriotisme ? Allons donc ! Un *jeune*, comme M. Descaves, préfère mille fois représenter l'armée française comme une armée sans honneur, animée des instincts les plus vils, et cet édifice sur lequel s'élève l'avenir de la patrie, il en a préféré faire une masure pourrie et vermoulue.

Aussi les protestations s'élevèrent bientôt contre ce libelle infâme. Des sous-officiers envoyèrent à M. Descaves des cartels, et l'autorité dut intervenir. M. le ministre de la Guerre porta donc plainte, et c'est lui, Messieurs, qui vous demande de flétrir un livre outrageant pour chaque soldat, je veux dire pour chaque citoyen.

Sans doute, les accusés sont honorables, mais ils n'en sont pas moins des malfaiteurs de la plume, guidés par un seul désir de réclame et par un intérêt mercantile.

Mais arrivons au livre en question. Quelle est la pensée de l'auteur ?

---

[1] N'ayant pu nous procurer le réquisitoire *in extenso* nous avons emprunté au journal *l'Événement*, un des résumés les plus complets qui aient été publiés. *(Note des éditeurs.)*

Elle s'étale entière dans la dédicace apposée en tête du volume.

« À TOUS CEUX

« Dont la *Patrie*, prend le sang, non pour le verser, mais pour le soumettre, dans l'obscure paix des chais militaires, aux tares du mouillage et de la sophistication, je dédie ces analyses de laboratoire. »

Dans cette dédicace, je trouve deux choses :

1° Accusation contre la patrie de sophistiquer l'âme de ceux à qui elle impose le service militaire en temps de paix. Cela c'est l'idée dominante de tout le livre.

2° La définition de l'œuvre. Ce n'est pas un roman, c'est une analyse scientifique. C'est donc la vérité qu'il dit apporter au lecteur.

De la dédicace, M. l'avocat général passe alors à l'avant-propos intitulé « Chrysalide ».

La chrysalide c'est, dit-il, le conscrit rendu mûr pour le galon après des transformations successives. Arrivé pur, il est à l'état d'abjection nécessaire pour mériter les galons.

Ce conscrit, que voit-il, à peine en wagon ? Il voit ceci :

« Dans les wagons, un homme fait la quête. – Pour le sergent, voyons, il a été gentil. – L'aumône tombe.

« — Il n'acceptera pas, dit quelqu'un.

« — Mais si, l'idée vient de lui. »

Ce conscrit, à la première nuit de la chambrée, que voit-il ? Ceci : un ancien soldat fouiller les poches des vêtements déposés sur les lits ! Criera-t-il ? – Non.

« Il se taira.

« L'uniforme que vous aurez l'honneur de porter. – Il se rappelle qu'on lui a dit cela, il se sent lâche… Et cependant il y est entré dans l'honneur. »

Et le premier habit qu'on lui donne ? – Il a, dans cet habit « l'autorité bouffonne d'un scieur de long tombé dans le madapolam. Le paquet s'en va, ficelé. C'est un soldat ».

Et le premier galon, qu'est-ce ? Écoutez :

« On se mire complaisamment d'un regard qui s'arrête à la manche, aux deux larges bandes rouges parafant la suprême abdication de la conscience. Mais on a vingt-deux sous par prêt et le *droit de punir*. Le galonnat a développé les germes naturels et, très intimement, les vénéneuses saloperies de l'autorité champignonnent ! »

Voilà pour l'avant-propos. Quant au roman, il se divise en trois parties : Dieppe, le Havre, Paris. Partout, conduisant l'homme de la caserne au lupanar et réciproquement, il n'a qu'un but : dénigrer et mépriser. Pour l'accusé, tout soldat est un Favières, tout adjudant est vil. Rupert est « un mauvais bougre illettré » ; Boisguillaume a « un trou sous le nez » ; Laprévotte est un pédéraste ; les sergents-majors sont « des brutes domestiquées qui devraient porter leurs galons sur leurs chaussettes et leurs manches de chemise » ; Montsarrat est « un fils de maison »… dont les volets sont fermés. C'est « une grande garce en uniforme » qui se fait entretenir par une fille et qui collectionne dans des malles diverses tout ce qu'il en reçoit. Petit-Mangin est « un joli garçon blond, à

longues moustaches, l'air insolent et rosse, puant aussi les fards avariés, mais, au rebours de Montsarrat, d'une saleté de dessous incurable », qui déposera, plus tard, ses ordures dans la gamelle du soldat et finira, lui aussi, par se faire entretenir. Boisguillaume est un besogneux, mais il est honnête homme, aussi l'auteur en fait-il une victime de l'État.

Les enfants de troupes ne sont pas mieux traités. La vie militaire leur inculque bien vite des vices orduriers.

Sont-ils du moins courageux, les soldats de M. Descaves ? – Non. Un jour, en effet, on parle d'aller au Tonkin ; un seul sous-officier se fait inscrire : l'adjudant Rupert.

« — Parce qu'il sait qu'on ne le prendra pas, avec sa maladie.

« — Oui, mais vis-à-vis des chefs, c'est adroit.

« — C'est drôle, notait Favières, chez le soldat les sentiments habitent les parties basses. L'âme se répartit, dans la culotte, entre la poche, la brayette et le fond ! »

On parle d'envoyer deux soldats ? M. Descaves va vous dire leur moyen pour échapper au départ.

« Le soir même, ils découchèrent. Quelques jours après, ils entraient à l'infirmerie. Et dans le dos du major, répondant au questionnaire du cahier de visite médical, ils murmuraient en se reculottant : « Allons ! il y a encore un bon Dieu !… si nous allons au Tonkin avec ça !… »

Armée de lâches, l'armée de l'accusé est aussi une armée de voleurs. C'est également une armée d'hommes pourris, dévorés par la vermine.

À Dieppe, quelles femmes connaissent le sergent Favières et son camarade de chambre ? La mère et la fille, tandis qu'un troisième exploite une pensionnaire d'une maison de tolérance ! Et c'est au sortir de ces bouges que Favières comprend ce qu'est la vie militaire !

« La vie militaire, enfermée entre le 44 et la caserne, trahit un nouvel aspect, en une vision nette et précise.

« Deux prostitutions se partageaient le soldat, régulièrement, sans relâche. La maison se couchait quand s'éveillait le quartier : l'alternance des services était combinée à souhait pour l'hygiène et la récréation du serviteur de l'irréfragable partie. Une édilité complaisante avait même encouragé le voisinage des deux collèges, les jugeant incomplets l'un sans l'autre, les rapprochant, rêvant une contiguïté d'édifices plus parfaite, comme si l'annexe et le corps principal n'étaient pas suffisamment reliés par un pont de corvées communes, de végétation fraternelle, d'imbécillité harmonique. Le même clairon chantait pour tous ; seulement, l'extinction des feux signifiait au 44 : réveil, et la diane y marquait le crépuscule du trimage… »

Et la comparaison entre le soldat et la prostituée se poursuit dans tout le cours du volume.

« Fille et soldat, – frère et sœur, nés de la même prostitution… Qu'une marche de 40 kilomètres assomme l'un, ou que des exigences arbitraires épuisent l'autre, la corvée est la même, et tout semblable le désœuvrement bovin qui suit ces inutiles déperditions de forces ! Le gros numéro, nous l'avons sur le képi, voilà tout.

« En somme, de quelque façon qu'on envisage les rapports du soldat et de la fille, leur bonne intelligence est faite

de sympathies, de lâcheté invertébrée, d'unisson matériel et moral en qui réside toute consolation.

« Tous les efforts tendent à jeter bas la mince cloison qui sépare les deux bâtiments, à ne plus faire qu'un seul métier, une même corvée, sous la tolérance universelle des Grands-Patrons ! »

Voilà pour Dieppe, messieurs les jurés.

Arrivons au Havre.

M. Descaves y rencontre quelques réengagés. Ce sont « des brutes » ; l'un rengage pour payer les dettes d'une fille, l'autre par lâcheté, pour fuir la vie civile.

Le capitaine ne vaut pas mieux au Havre qu'à Dieppe. C'est Chapelin, « un inculte voyou en qui alternent l'arrogance du cocher de maître et la familiarité du palefrenier. Arrivé à l'ancienneté, Chapelin, d'une ânerie replète, avouait qu'il se servait des théories pour éteindre sa bougie, allumer sa pipe, etc… Il n'avait pas même la discrétion de *l'et cætera !* »

Tout ce qui touche à l'armée, M. Descaves le salit. Voyez le duel. Un des deux combattants qu'il met en scène a peur, et l'un des officiers présents doit le rassurer en lui disant : « Voyons, c'est une plaisanterie ! vous êtes d'accord sur la blessure et sur le blessé ; que craignez-vous ? »

Quant aux réservistes arrivant au Havre, rassurez-vous, messieurs les jurés. Ils seront reçus comme les réservistes arrivant à Dieppe. La haine du civil, son exploitation par le militaire, ce sont encore les traits marquants de la réception qui leur est faite.

Enfin, le régiment revient à Paris.

Cette fois, après les horreurs de la caserne, nous allons voir les tortures des grandes manœuvres, les trafics de l'École militaire, avec les fournisseurs de l'armée, l'arrivée des jeunes recrues, l'ignorance des pharmaciens et des chirurgiens militaires. Écoutez, à ce dernier point de vue :

« Depuis quelque temps, d'ailleurs, le 167e était fort éprouvé. Une série. Un autre soldat, sujet médiocre, mais réellement indisposé, se présentait huit jours consécutifs à la visite du médecin-major qui refusait de le reconnaître malade, d'abord, puis cessait même de l'examiner, sur la foi des rapports signalant l'homme comme un « fricoteur ». Son obstination lui attirait régulièrement quatre jours de salle de police. – Nous verrons bien qui de nous deux se lassera le premier, disait le capitaine. Ce fut le soldat. Un matin, ses compagnons de « boîte » le trouvèrent mort entre eux.

« Un in-folio ne suffirait pas, si l'on voulait établir la statistique de tous ceux qu'ont tués ou estropiés la médecine et la chirurgie militaires. Il y a le faiseur de héros comme il y a la faiseuse d'anges. »

Plus loin, c'est un fantassin qui menace son sergent d'un coup de baïonnette ; et, naturellement, c'est le sergent qui a tort.

Autre part, c'est une fille qui quête pour les funérailles d'une camarade, et les soldats, moins généreux que les prostituées, se contentent d'écrire des ordures sur la liste de souscription ! Etc., etc., etc…

Voilà l'œuvre ! un pareil livre se condamne lui-même. Voudra-t-on l'excuser ? La délicatesse et le patriotisme des honorables défenseurs s'y refuseraient. Dira-t-on que, respectueux de l'armée, M. Descaves n'a voulu que dénigrer les

sous-officiers ? Dira-t-on que son seul but a été d'appeler l'attention de l'administration supérieure sur certains abus et que, pour y mieux réussir, il a dû forcer la note ?

Ces abus, messieurs, sont de tous les temps et de toutes les armées. Et puis, M. Descaves indique-t-il quelque part le remède aux abus ? Non, il s'en garde bien, et, pour faire du bruit, pour rapporter de l'argent, son livre s'est fait l'écho des rancunes et des plaintes de tous les mauvais soldats.

Messieurs, ne l'oubliez pas. Ce n'est pas le parquet qui poursuit, c'est M. le ministre de la Guerre.

Du côté de la défense, que vous dira-t-on ? Que c'est une œuvre littéraire ? Que d'autres livres ont signalé les abus existant dans l'armée ? – Vous vous demanderez, messieurs, si, sous couleur d'œuvre littéraire, on peut injurier notre armée, cracher sur notre drapeau et dire que nos soldats, vos fils, portent un gros numéro sur leur schako. Vous vous rappellerez enfin que le livre de M. Descaves a réjoui certaines gens et que la *Gazette de Berlin* déclare y voir la preuve de notre lassitude à l'endroit du régime militaire.

Vous ne direz pas, avec ce journal étranger, que nous avons assez du service militaire, et vous voudrez, par votre verdict, faire respecter une armée dont vos fils font partie !

## Plaidoirie de Me Tézenas.



Me MAURICE TÉZENAS.

MESSIEURS DE LA COUR,

MESSIEURS LES JURÉS.

En écoutant M. l'avocat général, je me préparais à le féliciter. J'entendais son réquisitoire si nourri, si saisissant, si éloquent ; je le voyais arriver presque à la dernière phrase sans avoir parlé de l'Allemagne. J'étais étonné. J'avais raison de l'être.

Voulez-vous me permettre de faire une bonne fois justice de ce genre d'argumentation ? Il est véritablement trop facile de prendre un livre fait de bonne foi, je vous le démontrerai tout à l'heure, – un livre sérieux, personne n'en doute, – il est trop facile de le parcourir, de vous en lire successivement une vingtaine de passages triés sur le volet, d'accompagner chacun de ces passages de je ne sais quelles

réflexions qui sont bien loin de l'esprit de son auteur ; et puis de fermer le livre avec un mouvement d'indignation en s'écriant : Voilà l'œuvre ! Elle est faite tout entière pour insulter l'armée et nos sous-officiers !

Et comme on se rend compte qu'un pareil système n'est pas fait pour vous convaincre, on veut trouver autre chose, et alors, c'est à Berlin qu'on ne craint pas d'aller chercher des arguments ! Il faut que nous en finissions, une fois pour toutes, avec cet ordre d'idées.

Je demande que nous redressions enfin la tête, que nous nous occupions de nos affaires intérieures comme de nos affaires extérieures, sans avoir les yeux sans cesse fixés sur l'autre côté de la frontière.

Ah ! s'il a été pour notre malheur des heures où nous n'avions pas le droit d'agir dans la plénitude de notre indépendance, grâce à Dieu, ces heures-là sont passées.

Ce n'est pas que je vienne prendre ici une attitude de provocation qui n'est dans l'esprit d'aucun de nous. Seulement, je ne comprends pas qu'un magistrat français, occupant le siège élevé que vous occupez, monsieur l'avocat général, avec le talent que nous vous connaissons tous, essaie de se servir d'arguments comme ceux-là, pour arracher au jury une condamnation qu'il sait bien n'être ni dans les entrailles de l'affaire, ni justifiée par l'œuvre que vous poursuivez.

Eh bien ! voyons donc ce que l'on dit en Allemagne. Vous en parlez bien à votre aise, monsieur l'avocat général ; j'ai ici, dans mon dossier, moi aussi, des journaux allemands ; j'en ai beaucoup. Vous ne paraissez pas les avoir lus. Savez-vous ce qu'ils disent à propos du livre de Descaves ?

Ils s'étonnent de quelques articles publiés dans la presse française où on se préoccupait de ce que pensait l'Allemagne, et les journaux que j'ai là disent : « Il est bizarre que vingt ans après les événements de 1870, vous, Français, ce soit encore vers nous, Allemands, que toujours vous tourniez les yeux pour avoir une opinion, pour avoir un sentiment en matière militaire. »

De quel droit nos voisins, que vous qualifiez d'ennemis, – le mot est bien gros dans votre bouche, monsieur l'avocat général, – viendraient-ils s'occuper de ce qui se passe chez nous, dans notre armée, alors qu'il est de notoriété publique, alors que tout le monde sait, alors qu'il est prouvé par les débats récents du Reichstag, que les abus, que les vices flagellés par Descaves dans son roman existent à un degré bien supérieur dans l'armée allemande ?

Je suis convaincu que, si M. l'avocat général l'a oublié, vous ne l'avez pas oublié, vous !

Pour ne prendre que les faits les plus récents il n'est pas un d'entre nous qui ne se rappelle qu'il y a quelques mois, le Parlement allemand, saisi de la question par la presse allemande, avait à s'occuper des brutalités odieuses, des mauvais traitements sans nom, que les sous-officiers faisaient endurer à leurs hommes, et plus spécialement aux instituteurs temporairement incorporés.

Eh bien ! dans ce pays, puisqu'il vous a plu de vous occuper de ses opinions, savez-vous ce qu'on fait ?

Lorsqu'un homme de bonne foi, qui a le droit, même dans une monarchie comme celle-là, de dire son opinion au public, lorsqu'un homme de lettres, un journaliste, un député signale des abus, comme ceux qu'a signalés Descaves, on ne

lui fait pas un procès. C'est le Parlement qui s'en empare et les redresse.

Voilà ce qu'on fait en Allemagne.

Vous devez vous en souvenir. À une époque bien voisine, le *Berliner Tageblatt* a mené une longue campagne pour montrer les vices épouvantables qui s'étaient glissés dans l'institution des sous-officiers allemands, pour montrer leur vénalité, pour dévoiler les mauvais traitements qu'ils infligeaient aux soldats. A-t-on poursuivi le *Berliner Tageblatt ?*

Non, messieurs, l'autorité militaire n'a retenu ses révélations que pour accomplir l'œuvre de réparation qu'elles commandaient.

Voilà ce qu'on fait en Allemagne, et voilà ce que nous ne savons pas faire en France !

J'aurais fini sur ce point si je pouvais ne pas parler pour achever de répondre au dernier argument de M. l'avocat général, d'un article de la *Gazette nationale*, qui dit que, si le livre de M. Descaves a signalé quelques abus qui existent, quelques vices que l'on a pu relever dans l'armée française, « cela ne touche en aucune façon à la valeur combative de cette armée ».

Voilà ce que pensent, voilà ce que disent ceux que vous appelez nos ennemis.

Ce n'est pas notre faute si on s'est occupé du livre en Allemagne. D'accord avec son éditeur, un commerçant, qui avait cependant le légitime souci de ses intérêts matériels, M. Descaves a refusé d'accorder aux traducteurs allemands le droit de faire passer cette œuvre éminemment française,

vous le verrez, dans leur langue. Ils ont dû, jusqu'ici, pour la commenter, la lire dans la version française[2].

Je n'insiste pas et j'aborde ce qui est véritablement mon sujet.

Qu'est-ce que M. Descaves ?

C'est un jeune homme d'une excellente famille, mi-partie bourgeoise, mi-partie artistique ; son père est un graveur très distingué.

Il a eu avec précocité la passion des lettres et il l'a manifestée un jour, sans autre appui que son talent, sans réclame, simplement. Il avait 20 ans lorsqu'il fit paraître son premier roman, le *Calvaire d'Héloïse Pajadou*, livre très remarqué et dans lequel on relevait des qualités d'observation et une puissance d'analyse assez rares chez un débutant de cet âge.

*Une vieille rate* ratifia, l'année suivante, ces promesses de talent.

Mais le service militaire ne tardait pas à le prendre en 1882, Descaves ayant renoncé au bénéfice du volontariat pour exonérer son frère cadet. C'est donc presque un soldat volontaire que vous avez devant vous.

Au régiment, il ne se décourage pas, et, pendant quatre années de service et de service *actif*, il écrit son deuxième roman, appelé *La Teigne*, livre un peu dur, d'une conception brutale et consciencieuse, superbement implacable dans la logique de ses caractères. Il y avait là d'autant plus un véri-

---

[2] Il a paru depuis, à Budapest, sans notre autorisation, une traduction, d'ailleurs fort incomplète, que nous avons déférée aux tribunaux. *(Note de l'éditeur.)*

table tour de force que la vie de caserne laisse peu de loisirs aux soldats de notre armée, et cependant ce livre, il l'a récrit trois fois sans que son service militaire en souffrît. Ce fut un excellent soldat. J'ai la copie de son feuillet de punitions. En quatre ans de service effectif, sans un jour de bureau, sans un jour d'hôpital (car ce n'est pas un malade, un névrosé), je trouve seulement quatre jours de salle de police ainsi expliqués :

Il avait obtenu la permission d'aller à Paris pour assister à l'enterrement de sa mère. L'enterrement fut reculé d'un jour. Descaves, resté à Paris vingt-quatre heures de plus sans permission, fut puni de quatre jours de salle de police.

Puis, vingt jours de consigne pour les motifs suivants :



Quatre jours, enfin, pour n'avoir pas conservé une attitude militaire lorsqu'un officier lui adressait la parole.

« Quatre jours, pour avoir fumé pendant la théorie qu'il était chargé de surveiller ;

« Quatre jours, pour insuffisance à la théorie pratique ;

« Quatre jours, pour négligence dans l'entretien de ses effets ;

« Quatre jours, pour n'avoir pas pris son sac à l'exercice sous prétexte qu'il avait besoin de réparations, ce qui était faux ;

« Quatre jours, enfin, pour n'avoir pas conservé une attitude militaire lorsqu'un officier lui adressait la parole. »

Et c'est tout !

La vérité, sans rien exagérer, c'est qu'au régiment, sa conduite a été absolument impeccable. Sergent, il l'a été au bout de la première année ; sergent-major dans le temps strict où il pouvait parvenir à ce grade.

Et tenez, je veux vous signaler un détail infime qu'il n'est pas sans utilité de relever ici.

Si quelques-uns d'entre vous ont lu le livre d'un bout à l'autre, ils ont remarqué un type des plus intéressants sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, un type de paysan qui, par un travail acharné, traitant son esprit rebelle comme il traitait la terre, arrive de grade en grade jusqu'à celui de sergent-major, aidé par son fourrier qui se fait son éducateur.

Eh bien ! c'est Descaves qui a été l'éducateur de ce garçon, car ce type est emprunté à la vie réelle. Descaves a pris cet homme neuf, ignorant, illettré et qui, grâce à lui, est devenu l'un des sous-officiers les plus brillants et les plus méritants de notre armée.

Vous auriez pu croire que vous aviez devant vous je ne sais quel mauvais soldat qui n'a pas pu se plier à la discipline, qui a été sans cesse en état de révolte. Il n'en est rien. Vous n'oublierez pas ce fait, car il éclaire d'un jour singulier l'œuvre qu'a entreprise Descaves, l'esprit dans lequel il l'a conçue et le but qu'il s'est proposé.

Au sortir du régiment Descaves a repris bravement son œuvre. Il a écrit les *Misères du sabre* où il a révélé sans fiel, sans récrimination, avec une belle dignité un peu hautaine, et une fraternelle pitié pour ceux qui souffrent, les petites misères de la vie de caserne.

Mais ce n'était là qu'un premier essai, une première ébauche de son livre *Sous-Offs*, qui le hanta longtemps, car il a refusé naguère le grade d'officier de réserve qu'on lui offrait, afin d'être plus libre de dire toute sa pensée.

Il est revenu à Paris, où il vit de la façon la plus honorable, la plus estimable.

Il est chroniqueur ordinaire au *Petit Moniteur*. Il y fait deux chroniques par semaine sous le pseudonyme de *Robinson*.

C'est un laborieux, un consciencieux, un travailleur ! Marié, il habite une petite maison, là-bas, loin du bruit de Paris, à Montrouge, enfermé avec sa jeune femme qui lui sert de secrétaire. C'est là qu'il a fait l'œuvre qui représente le travail de ces trois dernières années. Et n'est-ce pas la note la plus favorable pour lui, qu'au cours des ardentes polémiques soulevées à la suite de l'apparition du livre, au milieu des attaques les plus violentes, tous ses adversaires aient rendu pleine et entière justice à sa parfaite honorabilité ?

Quant à la valeur littéraire de *Sous-Offs*, elle n'est contestée par personne.

Et peut-être même, s'il nous eût convenu de porter la discussion sur ce terrain, eût-il été intéressant de rechercher dans quelle mesure on peut poursuivre pour « injure à l'armée » par exemple, une œuvre, – documentaire il est vrai, – mais qui se présente au public sous la forme du roman, c'est-à-dire sous la forme d'une œuvre d'imagination, purement spéculative, œuvre où personne n'a le droit de se reconnaître, où personne n'a intérêt à se reconnaître.

Je ne sais pas jusqu'à quel point, dans ces conditions-là, on a le droit de poursuivre pour *injures à l'armée*, alors surtout qu'en fait, – et c'est là que je voulais en venir, – il se publie tous les jours contre l'armée, contre la magistrature, contre tous les corps constitués, les diffamations les plus odieuses.

Et tenez ! voulez-vous toucher immédiatement du doigt la différence entre une œuvre purement spéculative comme *Sous-Offs*, entre un roman, et ce que j'appellerais un pamphlet ?

Voici un article de quelques lignes seulement, dont vous allez être frappés. Il a paru dans un journal de Paris à la date du 15 décembre 1889 :

« La Prusse rira du livre de M. Descaves, comme elle rit de tout ce qui se passe, se dit ou s'écrit chez nous. Elle rit de notre armée, parce que cette armée, à de fort honorables exceptions près, est pourrie COMME LE RESTE de la nation, de cette nation dont elle est l'image exacte, puisque aujourd'hui tout le monde est soldat ; il est vrai un mauvais soldat, soldat

de pacotille, mais enfin soldat par l'uniforme, sinon par le cœur et les traditions.

* * *

« À la caserne, comme en ville, on ne s'occupe guère que de la vie matérielle. Les sous-officiers et aussi les officiers s'inquiètent de leur ventre, mais fort peu des intérêts généraux de l'armée, et pas du tout des intérêts politiques de leur pays. En ce moment la question qui les émeut le plus est celle des retraites proportionnelles, grâce auxquelles ils pourront se défiler du rang. Les bons comme les mauvais n'ont qu'une pensée : tirer au large ; les bons parce qu'on les tient à l'index et qu'ils n'obtiennent pas l'avancement qu'ils méritent, les autres parce qu'ils n'ont plus le goût du métier et qu'ils préfèrent toucher 2,000 francs par an à ne rien faire plutôt que d'en gagner 4,000 en s'exposant aux chances d'une guerre ou même aux fatigues des manœuvres habituelles.

« Un seul fait prouve jusqu'à quel point la République telle que les Jacobins l'ont comprise a tué l'esprit militaire dans notre armée. Sur plusieurs milliers de chefs de bataillon ou d'escadrons de la ligne ou de la territoriale que possède la France, deux seulement ont demandé à faire campagne au Tonkin ! »

Et l'article se termine par ces mots :

« L'ARMÉE CHEZ NOUS EST POURRIE COMME LE RESTE. »

C'est en grandes capitales et c'est signé d'un ancien commandant de notre armée, le commandant Blanc.

Je n'incrimine personne. Mais n'était-il pas utile de vous montrer par un seul exemple (vous savez si j'en pourrais prendre d'autres), que tous les jours, dans la presse de tous les partis, avec la liberté poussée jusqu'à la licence, je le reconnais, dont on y jouit aujourd'hui, on publie contre ce que nous respectons tous, les pamphlets les plus épouvantables, et vous ne les poursuivez pas !

Le ministère public laisse dire dans un journal qui tombe dans les mains de tout le monde, qui coûte un sou, qui peut circuler dans les casernes, tomber aux mains des soldats, *que l'armée est pourrie comme le reste de la nation ;* il laisse insulter nos officiers généraux, il laisse dire que dans toute l'armée française il s'est à peine trouvé un officier pour aller au Tonkin !

Et, lorsque avec un langage autrement tempéré, lorsque dans un esprit tout différent, dans un but éminemment louable, dans une œuvre étudiée, résultat d'un travail acharné, d'observations incessantes, un homme veut utilement, loyalement, honnêtement faire toucher du doigt certaines plaies, le ministère public réserve pour cet homme-là toutes ses sévérités, toutes ses foudres, et vient vous demander contre lui une condamnation exemplaire !

Est-ce juste ? Non. Il me suffirait de montrer qu'on peut publier impunément ce que je viens de vous lire, et moralement vous n'auriez pas le droit de condamner.

Mais je passe. Ce n'est pas une question littéraire qui s'agite ici, n'en déplaise à M. l'avocat général. Je n'ai pas à prouver la valeur du livre à ce point de vue.

J’ai à démontrer que c’est non seulement un livre de talent, mais l’œuvre d’une implacable conscience, d’une philosophie très haute et d’une saisissante et rude moralité.

M. Descaves a vu ce qu’il a écrit à travers son tempérament d’artiste, dans la révolte de sa délicatesse et de son goût, dans le haut-le-cœur de sa fierté patriotique ; il nous a montré ce qu’il a vu avec la franchise un peu brutale de son art. Que voulez-vous ? c’est un triste, et beaucoup de jeunes gens de sa génération sont des tristes !

Parmi les hommes de son âge, parmi ceux qui sont entrés dans la vie vers l’époque de 1870-71, vous n’êtes pas sans remarquer qu’une morosité se répand dans toutes leurs œuvres. Prenez celles de la jeune génération, vous n’y trouverez rien de gai, de fou, de turbulent ; on dirait qu’ils ont reçu, au sortir de l’enfance, je ne sais quelle impression néfaste dont ils ne savent pas s’affranchir.

Voilà pourquoi Descaves a fait une œuvre qui, comme les autres, est triste, et je n’imagine pas que ce soit pour cela que l’on vous demandera de le poursuivre et de le condamner.

Ce qu’il faut remarquer, c’est que sous l’ironie terrible, on devine, on touche du doigt le regret d’une illusion perdue. On sent un frisson, une pitié attendrie pour tous ceux qui souffrent au régiment. S’il est impitoyable, c’est qu’il avait rêvé autre chose, c’est qu’il voulait saine et pure l’armée qu’il voit en proie à toutes sortes de maladies latentes. Et si je ne craignais d’aller au bout de ma pensée, je vous le montrerais volontiers comme un optimiste désillusionné.

Mais enfin ce n’est pas du caractère personnel ou littéraire de Descaves qu’il s’agit. La question est celle-ci : Des-

caves a-t-il été sincère ? a-t-il été de bonne foi ? a-t-il voulu corriger des abus préjudiciables à l'honneur, à la sécurité du pays ? a-t-il voulu faire en même temps une œuvre d'art, – chose permise, puisqu'il était romancier ? – ou bien a-t-il poursuivi une spéculation ou la satisfaction d'une rancune personnelle ?

Toute la question est là.

Vous vous perdez, monsieur l'avocat général, dans la lecture et l'appréciation d'une quantité de passages découpés au hasard des ciseaux. Ce que vous aviez à faire, votre tâche, c'était de démêler au milieu de tout cela quelle a été l'intention, quel a été le but de l'auteur.

Et j'ai le droit de vous dire que toute sa vie, son caractère, toute son œuvre littéraire, les amitiés et les estimes qui l'entourent et qui l'ont accompagné jusqu'au banc où il s'assied aujourd'hui, tout cela répond pour lui.

Il a *vu*, incontestablement. Il a révélé ce qu'il a vu. Il a dit des choses que personne n'avait dites, et il faut bien le constater, le bruit n'est si grand autour de son livre, que parce qu'il a mis le doigt sur une plaie vive.

Aujourd'hui, tout le monde fait partie de l'armée ; tous nous connaissons ces choses, mais personne n'avait eu le courage de leur donner le grand jour de la publicité.

C'est ici le cas de nous rappeler et de rappeler au ministère public le mot fameux : « Tu te fâches, donc tu as tort. »

Il est incontestable que, si le roman de Descaves avait été absolument fantaisiste, s'il avait été une fiction pure dans laquelle il lui aurait plu, par je ne sais quelle spéculation d'esprit, d'étudier une armée imaginaire, le livre n'aurait eu

aucune espèce d'intérêt ; jamais on ne l'aurait lu, jamais il n'eût été l'objet de polémiques, jamais il n'eût été poursuivi par le Parquet.

Poussons plus loin le raisonnement : Si Descaves a dit vrai, s'il existe ou s'il a existé des sous-officiers tels que les deux ou trois sous-officiers dépeints dans le roman, je vous demande, messieurs, où, dans quel coin de votre conscience, vous trouverez le droit de le punir ?

De quel droit un homme de lettres, dont le rôle est éminemment utile dans une société démocratique, dans une société d'opinion comme la nôtre, de quel droit, s'il a vu dans les observations qu'il a faites des exceptions à vous signaler, s'il a vu une œuvre utile à faire, si à tort ou à raison il a cru faire justice, de quel droit l'empêcherions-nous de le faire ?

Et, à supposer que vous trouviez le livre mauvais dans ses résultats, que vous le trouviez dangereux, et je crois que vous ne le trouverez pas tel après les explications que j'aurai l'honneur de vous donner, à supposer même cela, vous devez l'acquitter si sa bonne foi est certaine, si l'intention n'est pas coupable. En réalité, toute la question est là.

J'ai entendu tout à l'heure le ministère public, avec étonnement, – je ne croyais pas qu'il placerait le débat sur ce terrain, – dire que Descaves, en écrivant *Sous-Offs*, avait voulu spéculer, faire œuvre d'argent…

*M. l'avocat général.* Et de renom littéraire !

*M^e^ Tézenas.* M. l'avocat général n'oubliait qu'une seule chose : c'est que le contre-pied de son affirmation se trouvait dans un autre chapitre de son propre réquisitoire.

Il vous a appris que Descaves avait gagné quinze mille francs par la vente de son livre.

Mais savez-vous ce qu'il a mis de temps à le faire, ce livre ? Savez-vous ce qu'il représente de labeur quotidien, enfermé loin du monde ? quel travail constant de production de la pensée ?

Trois années !

Pendant trois années, il n'a pas fait autre chose ; pendant trois années il s'est attaché au livre que vous allez juger en quelques minutes.

Trois années ! quinze mille francs ! Voilà les deux termes de la spéculation. Descaves a donc gagné cinq mille francs par an avec *Sous-Off !*

Est-il possible de soutenir sérieusement que c'est une œuvre de spéculation, une œuvre de lucre ? Et le résultat de cette spéculation ne serait-il pas désastreux ?

Est-ce que Descaves, actif, jeune, plein de bonne volonté, s'appliquant au commerce, à l'industrie, n'était pas homme à gagner plus de cinq mille francs par an et cela avec infiniment moins de peine ?

Je réponds victorieusement, par la brutalité même du fait : non, l'œuvre n'est pas une œuvre de lucre, ce n'est pas une œuvre de spéculation.

Savez-vous combien, au moment des poursuites, le livre avait rapporté à son auteur ? Comme à ce moment-là il ne touchait que 0 fr. 35 centimes par volume, la vente ne lui avait rapporté que 1,750 francs.

Il me semble, messieurs les jurés, que, si j'étais à votre place, il y a une question que je me poserais tout d'abord.

Avant de savoir exactement ce qu'il y a dans ce roman, avant d'en peser les idées, je me demanderais quel peut être le danger d'un livre comme celui-là.

Lisez-le, Messieurs ; vous verrez qu'il ne quête ni le succès d'argent, ni le succès de scandale. Je vais plus loin ; ce livre n'appelle pas la foule, il l'écarte. Il se défend contre tout commerce vulgaire, contre toute admiration banale, par un style dont je ne veux pas médire, puisque c'est celui de mon client ; – mais, nous pouvons bien l'avouer ici, nous sommes entre nous, – par un style extrêmement difficile à lire et à comprendre, par un style précieux, compliqué, perfide même.

C'est un style qui n'est pas à la portée du vulgaire, de l'ignorant, de l'illettré, de l'homme du peuple, du soldat, mais qui est réservé à une très petite élite. Le livre est compact, inaccessible, avec ses 437 pages écrites dans ce style recherché, rempli d'aspérités, à tout homme qui n'est pas doué d'une très rare culture intellectuelle.

Il est évident qu'un livre comme celui-là ne peut pas présenter de danger.

Allez aux devantures des libraires ou sous les galeries de l'Odéon, vous verrez des livres de science dont le texte et les gravures révoltent la pudeur. Pourquoi n'empêche-t-on pas l'exposition et la vente de ces livres ? Pourquoi le lycéen curieux, la femme vicieuse ne les achètent-ils pas ? Parce que ces énormes in-octavos avec leurs planches d'anatomie ne sont ouverts qu'au savant.

Il en est de même, toutes proportions gardées, du livre de Descaves. Il n'est pas fait pour le médecin, pour l'anatomiste ; mais incontestablement il est fait pour une élite intellectuelle.

Lorsque Descaves a publié son livre, il était convaincu qu'il n'atteindrait pas plus de deux ou trois éditions. Il a fallu la publicité qu'ont donnée au livre l'instruction et les poursuites pour arriver au chiffre de 30,000 exemplaires.

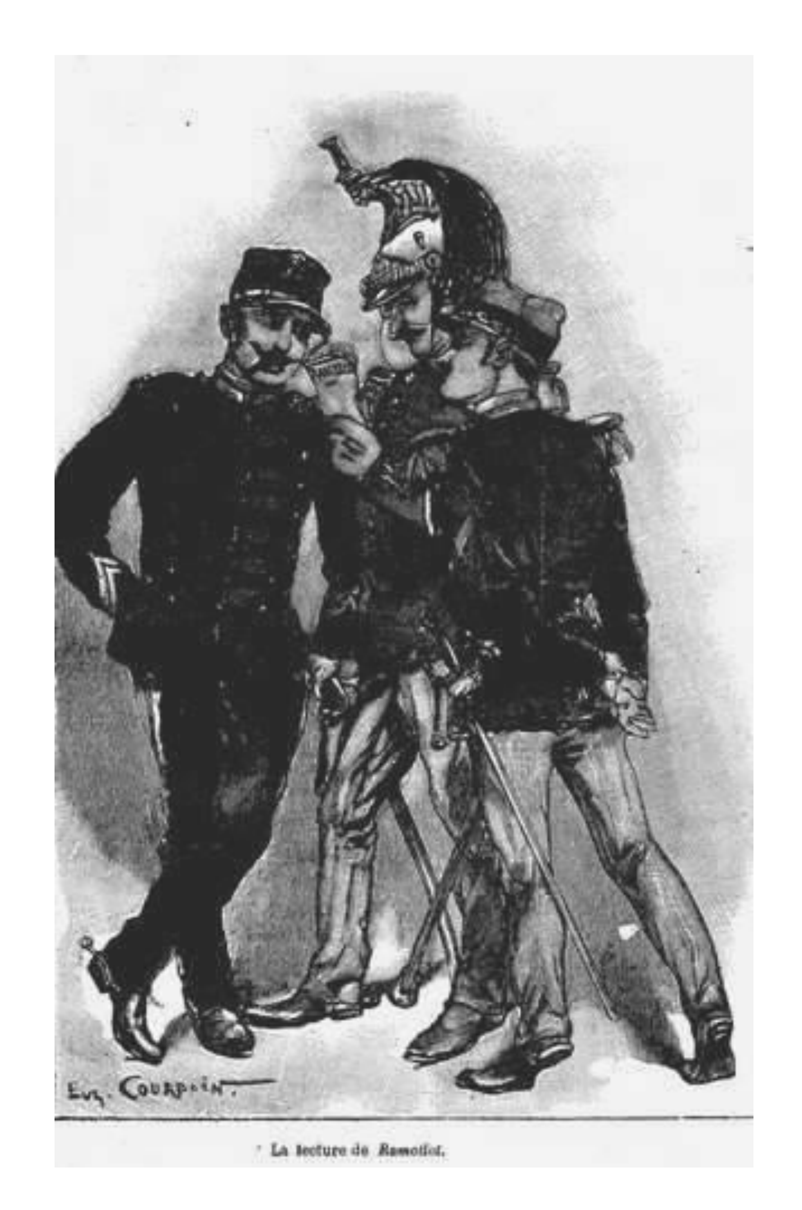
Il en est bien autrement de ces quantités de petites brochures qui se vendent 10 centimes, qui circulent partout, qui se trouvent dans toutes les casernes, pour lesquelles elles sont plus spécialement faites, qu'on appelle *Ramollot* ou *Ronchonnot*.

Vous savez quel énorme développement a pris cette littérature particulière ; vous avez tous rencontré le matin l'ouvrier allant à son travail, lisant avidement la dernière brochure de *Ramollot*, la dernière livraison de *Ronchonnot*. Et le soldat qu'elles intéressent plus particulièrement, car il y trouve ridiculisés ses chefs immédiats, les achète et les lit, parce que, pour se les procurer, il lui suffit de prélever quelques sous sur son prêt et que le style et les idées de ces productions conviennent assez à la tournure de son esprit.

Qu'y trouve-t-on ?

On y trouve des choses grossières ou stupides, un parti pris de dénigrement contre tout ce qui a un grade. Nos officiers y sont dépeints sous les traits de maris trompés, de sots, d'ignorants. Tous les ridicules de Molière et quelques autres encore sont leur apanage exclusif.

Voilà ce qui peut faire du mal.



La lecture de Ramollot.

Ce n'est pas un ouvrage dont le soldat ne pourrait dépasser à la lecture la dixième page, dont le style le rebuterait dès la première ligne, dont il ne comprendrait ni la portée ni le sens.

Le danger, il est dans *Ramollot*, dans *Ronchonnot*, qui coûtent 10 centimes, et non dans un livre qui coûte 3 fr. 50. On a tort de laisser publier de telles brochures d'un effet désastreux sur le moral de l'armée. Rien de pareil n'est à craindre avec le livre de Descaves.

Reste à savoir si ce livre contient la vérité, si réellement tout ce qu'il dit, l'auteur l'a vu, si tout cela existe.

Eh bien ! je n'hésite pas un instant à répondre : Oui, tout est vrai.

Nous aurions pu vous lire une centaine de lettres reçues par Descaves, depuis la publication du livre, par M. Stock aussi, des lettres n'émanant pas du premier venu, portant les en-têtes commerciaux les plus connus et les plus honorables, reconnaissant la véracité des faits relatés dans le livre : on en a souffert, on a au régiment le fils de la maison qui en souffre et l'on voudrait que le cadet qui ira demain à la caserne n'en souffrît pas à son tour.

Il y a là, dans le dossier que je possède, et dont peut-être un jour on fera usage, des choses bien intéressantes, mais ce n'est pas l'heure de les produire au grand jour.

Permettez-moi de vous soumettre un seul de ces témoignages ; il émane d'un M. Lepaslier, directeur d'un journal de province, et qui, chose assez singulière, a fait son service dans le même régiment et en même temps que Descaves.

Descaves l'avait perdu de vue. Après avoir fait paraître *Sous-Offs*, il reçut de son ancien camarade de régiment une lettre fort aimable accompagnant un article que ce dernier venait de publier dans le *Progrès de Cherbourg*.

« … J'avais appris que l'auteur allait être poursuivi pour son livre courageux (je dis courageux) qui vient de faire tant de tapage. *J'étais au 167e en même temps que M. Descaves*. J'ai, pour ainsi dire, *vécu sa vie* et j'ai eu parfaitement connaissance d'une grande partie des faits cités, et bien connu aussi la plupart des héros du livre.

« … Pourquoi poursuit-on ? Est-ce parce que les faits cités sont supposés faux ? Tous ceux qui ont passé par un ré-

giment savent que ce que dit M. Descaves est malheureusement la vérité.

« Est-ce parce que l'auteur a dévoilé des faits qu'on admet comme vrais ? Mais alors, qu'on veuille bien considérer que les Français se soumettent très volontiers au service militaire que la sécurité du pays exige, mais sont en droit aussi de demander à être traités en citoyens, et non en mercenaires comme jadis. Et, si le ministre veut absolument punir, que ce soit ceux qui commettent des délits et non ceux qui les dévoilent.

« De deux choses l'une : ou les sous-officiers font de l'arbitraire ou ils n'en font pas. Dans le premier cas, que le ministre prenne des mesures ; dans le second, s'ils agissent d'après un droit, qu'on réforme les règlements.

« Voici un exemple. Descaves raconte que les sous-officiers comptables surchauffent leurs bureaux au détriment des soldats qui grelottent dans leur chambrée. L'*Avenir militaire* fait observer que le fait est vrai, que la ration de *chauffage des chambres* est absolument insuffisante, puisque les sous-officiers ont le droit d'en garder la plus grande partie, attendu que, d'après les traités d'administration, ces rations sont surtout distribuées pour le chauffage des bureaux : donc les sous-officiers ne prennent que leur dû.

« Mais, en attendant, les soldats ont froid, qu'on fasse une répartition plus équitable ou qu'on augmente le combustible en faveur des chambrées. M. Descaves aurait-il seulement obtenu ce résultat que son livre serait amplement justifié. »

Nous sommes, messieurs, au dernier jour de la session et de votre magistrature temporaire ; vous avez assisté à

beaucoup d'autres affaires. Lorsqu'on amenait à cette barre un témoin absolument honorable qui venait vous dire : « Oui, j'ai vu ! » votre conviction était faite soit pour, soit contre l'accusé. Eh bien ! que pensez-vous de la déposition que vous venez d'entendre ?

Ce n'est pas là un homme faisant des généralités. Il ne dit pas : « J'ai lieu de croire. » C'est un homme sincère qui vient déclarer : « Moi aussi, je dois faire cet acte de courage qu'a fait Descaves ! Je dois déposer sur tous les abus que j'ai vus, sans en excepter un seul ! »

Mais ce n'est pas tout. Voulez-vous un autre témoignage, devant lequel tout le monde ici va s'incliner ? C'est celui d'un ancien ministre de la Guerre, de M. le général du Barail.

Au cours des polémiques soulevées par le livre, il a été rencontré par un journaliste qui lui a parlé de *Sous-Offs*, et lui a demandé son opinion ; et le général du Barail, ancien général de division et ancien ministre de la Guerre, a déclaré que tout ce qui était signalé dans le livre était vrai.

Il a été plus loin : il a dit qu'il avait fait, lui, pendant son passage au ministère de la Guerre, tout ce qu'il avait pu pour déraciner ces abus et que sa vie tout entière avait été consacrée à lutter contre eux, et il s'exprimait ainsi :

« … Vous pouvez être assuré que s'il y a dans l'armée autant de sous-officiers voleurs que le prétend celui qui a fait ce livre, la faute en est aux colonels qui permettent à leurs hommes de sortir dans des tenues comme celle de ce maréchal des logis qui est là devant vous… »

Et plus loin :

« … Alors, le sous-officier vole ses hommes, d'abord pour s'acheter des bottines ; puis lorsque les vingt-huit jours arrivent, il ne leur distribue pas les indemnités de route, afin de pouvoir payer la selle anglaise qu'il a achetée à crédit… L'année suivante, il espère avoir un sabre de fantaisie.

« Croyez-moi, ce sont les officiers supérieurs qui causent tout le mal par leur manque de surveillance. Est-ce donc bien difficile d'être là quand on paye les hommes, de s'informer, par exemple, si on porte à leur compte les trois centimes qui leur sont alloués en Afrique comme gratification toutes les fois qu'ils sont en marche ? Et ne pourrait-on pas, de temps en temps, faire une enquête pour savoir si un réserviste ne déclare pas faussement avoir touché une indemnité qui, en réalité, ne lui a pas été remise, et dans ce cas, punir le réserviste pour tentative de corruption et le sous-officier pour prévarication ?

« En Afrique pour ma part, en moins d'un an, j'ai fait casser deux de mes sous-officiers et j'en ai fait passer un troisième devant le conseil de guerre.

« Les officiers ne sont coupables que de négligence, mais cette négligence devient un crime lorsqu'on songe que c'est le malheureux homme de troupe qui en supporte les conséquences.

« … De la discipline et plus de tripotages ! nous pouvons d'autant mieux convenir que *ces tripotages existent* qu'il suffira, je vous l'ai dit, d'un peu de surveillance pour qu'il n'y en ait plus traces. Les sous-officiers ne doivent pas vivre avec la perpétuelle crainte d'être dénoncés par les hommes qu'ils auront volés… Un soldat ne doit craindre que Dieu et son colonel… »

Que voulez-vous que je vous apporte de plus ? Allez-vous récuser ce témoin ? Le général du Barail vient dire : « Oui, c'est vrai, les abus qu'on signale existent. J'ai essayé de les extirper et je n'ai pas pu, mais j'ai fait de mon mieux, mon devoir, tout mon devoir. » Est-ce qu'en vous apportant cette déposition je ne fournis pas la preuve de la véracité du livre ?

Mais ce n'est pas tout. Nous avons fait un travail extrêmement curieux.

Vous allez voir jusqu'à quel point il est caractéristique.

Nous avons pris successivement chacun des passages incriminés, chacune des accusations, sans en excepter une seule, en commençant par la plus énorme, en finissant par la plus enfantine ; nous avons fait feuilleter les registres des conseils de guerre pendant ces trois derniers mois, et en regard de chaque accusation portée sur une colonne à gauche, nous avons épinglé à droite 3, 4, 5, 6, 7 jugements de conseils de guerre se rapportant à des faits absolument identiques.

Ce ne sont plus des appréciations émanant d'un journaliste, si honorable qu'il soit, ou d'un ancien ministre de la Guerre. Ce sont des constatations faites par les conseils de guerre eux-mêmes, après délibération et débat contradictoire. Eh bien ! chaque fait signalé par Descaves semble avoir été purement et simplement calqué sur les décisions des conseils de guerre ; vous trouveriez telles de ces décisions dont les motifs contiennent en substance tout l'ensemble même du livre de Descaves. Il y a là l'histoire d'un malheureux sous-officier, laquelle est l'histoire même de Tétrelle ou de tel autre personnage du livre dont j'oublie le nom. Vous

pourriez faire le rapprochement complet d'un bout à l'autre avec l'acte d'accusation dressé contre nous.

M. l'avocat général parlait tout à l'heure de la question du recrutement des sous-officiers ; eh bien ! il y a une question que vous vous êtes tous posée à un moment donné.

Vous vous êtes demandé pourquoi nous éprouvions une telle difficulté à conserver nos sous-officiers ? pourquoi le législateur encombrait la Chambre et le Sénat de projets de loi qui n'aboutissent pas ? pourquoi nos meilleurs sous-officiers quittaient l'armée au bout de leur temps de service ?

Il y a des causes de ce fait qu'on ne s'occupe pas de rechercher. Lorsqu'un ancien militaire, ayant loyalement servi, mettant en œuvre l'instrument qu'il a entre les mains, le roman, vient dire : « J'ai peut-être découvert les causes de cette dégénération, j'ai cru comprendre pourquoi l'esprit militaire diminue. Ces causes, je les ai trouvées dans une observation quotidienne de quatre années ; je les soumets au public parce que moi, chétif, ce n'est que par la voie de la presse ou du roman que je puis le faire. » On l'accuse d'injure à l'armée, on lui reproche de n'avoir point adressé une plainte aux autorités compétentes ! Voyez-vous M. Descaves, sergent-major de réserve, allant trouver le ministre de la Guerre, et lui disant : « Monsieur le Ministre, j'ai à vous soumettre certains abus qui se commettent dans l'armée et je vais vous en indiquer le remède ! » Il n'eût même pas été reçu.

Il a fait ce qu'il devait faire.

J'entendais tout à l'heure M. l'avocat général dire bien imprudemment : « On trouve dans ce livre des choses véritablement scandaleuses. Voyez, par exemple, nous disait-il, ce

sergent forgé de toutes pièces dans ce cerveau malade, torturant de toutes façons les hommes du peloton de punition, de telle sorte qu'un beau jour, le soldat Édeline voit rouge, lui lance un coup de baïonnette sans le blesser d'ailleurs », et M. l'avocat général de s'indigner, comme on s'indigne quand on occupe le siège du ministère public.


Le soldat Le Gall s'était fait justice en le frappant.

Eh bien ! la réalité date de quelques jours seulement ; nous avons tous pu lire dans les journaux que le Conseil de guerre de Caen venait de juger un malheureux jeune soldat, appelé Le Gall, qui, exaspéré et justement exaspéré par les mauvais traitements et l'injustice d'un sous-officier, s'était fait justice lui-même en le frappant de plusieurs coups de couteau. Savez-vous quelle a été la décision du Conseil de

guerre ? Il a acquitté Le Gall. Je ne relève ce fait que parce qu'il a plu à M. l'avocat général de signaler d'une façon particulière à votre indignation un fait semblable.

Maintenant il y a deux écoles, en cette matière.

Étant donnés certains faits malheureusement trop vrais, étant donné que notre grande et belle armée n'est pas inaccessible, non plus qu'aucun autre organisme humain, à certaines maladies et à certaines plaies, la question est de savoir si on a le droit de les dévoiler.

Il y a là deux systèmes absolument différents. Vous avez certaines gens dont le patriotisme consiste à siffler Wagner à l'Éden, à ne pas boire de bière de Munich ; ils prêchent un fétichisme menteur, qu'ils qualifient eux-mêmes de touchant et de nécessaire, et pour eux, parler de l'armée en d'autres termes qu'en termes dithyrambiques, c'est un crime. Vous apprécierez, Messieurs, vous choisirez entre les deux systèmes. J'estime moi, qu'on peut et qu'on doit étudier l'armée, qu'on doit en parler sans ambages. J'estime qu'il ne convient pas de la soustraire à l'esprit de contrôle et de critique, seule garantie des nations libres comme la nôtre.

Nous ne voulons donc pas nous souvenir, nous oublierons donc toujours les choses qui nous ont le plus cruellement frappés ! Comment, à vingt années seulement de 1870, un magistrat aussi éminent que celui que j'ai l'honneur d'avoir pour adversaire, ose-t-il dire qu'on ne doit pas dénoncer les vices qui peuvent souiller notre grande armée !

Aurions-nous, Messieurs, perdu la mémoire des années qui précédèrent cette guerre néfaste ? C'était alors comme un mot d'ordre, parmi ceux de notre nation, de tout voir en beau, de proclamer hautement que notre armée était la pre-

mière du monde, que nos approvisionnements étaient au complet, que pas un bouton de guêtre ne manquait !

Nous avons le droit ici, entre Français que nous sommes, de rappeler ces souvenirs, si poignants qu'ils soient à nos cœurs ; nourris de ces illusions, trompés par cet optimisme voulu, nous avons bafoué ceux qui dans la presse ou à la tribune divulguaient les imperfections, les vices de notre armée si brillante en apparence. Et nous tous qui, au départ de l'armée, avions crié : « À Berlin ! » nous n'avons été menés qu'à Sedan !

Nous avons été menés à Sedan parce que nous avons fermé volontairement les yeux sur les lacunes que des esprits clairvoyants et patriotes avaient portées à la tribune. Ni vous, ni moi ne savons ce que Demain nous réserve. Peut-être sera-ce l'heure des grandes tristesses, des suprêmes sacrifices… Il faut que l'Histoire nous instruise, que Demain ne soit pas le recommencement d'Hier !

N'oubliez pas 1870, n'oubliez pas par quelle aberration volontaire de tous, nous avons été conduits aux désastres effroyables dont nous souffrons et dont nous pleurons encore !

Il ne faut pas que ces faits se reproduisent. Il ne faut pas qu'un jury français intelligent, probe, patriote, puisse se dire quelque jour, quoi que l'avenir nous réserve, qu'il a étouffé la pensée, qu'il n'a pas voulu tenir compte d'une déposition sincère, jeune, si vous voulez, mais incontestablement de bonne foi, comme celle de Descaves.

Il y a une autre école : ceux qui disent que tout est vrai, mais que l'œuvre est présentement inopportune.

Mais est-ce que vous pouvez condamner un livre parce qu'il est inopportun ? Oseriez-vous le frapper parce qu'il ne vient pas à son heure ?

D'autres reprochent à l'œuvre de Descaves de manquer de contrepartie. Il leur faut cette sorte de jeu de l'esprit qui fit qu'Alfred de Vigny intitula son livre si cruel : *Grandeur et servitude militaires*. Descaves a oublié les grandeurs, peut-être a-t-il eu tort. Mais on n'a pas le droit de condamner une œuvre parce qu'elle manque de contre-partie, parce que l'auteur a méconnu cette prétendue loi fondamentale du roman, d'après M. l'avocat général.

Et puis, cela n'est même pas vrai. Voulez-vous me permettre de lire un ou deux passages seulement ? On vous a dit qu'il n'y a pas de contrepartie ; que, dans ce livre effleuré d'une main à la fois si magistrale et si légère par M. l'avocat général, il n'y avait que des sous-officiers corrompus, des officiers indignes.

Ceci est absolument faux.

Si on s'était reporté, seulement, par exemple, à la page 25 du livre, on aurait lu ceci :

« Le chef de bataillon entrait au quartier. Il inspecta brièvement les hommes de garde et marcha droit sur les nouveau-venus, le képi sur l'oreille, avec une crânerie d'officier sortant des zouaves dont il conservait d'ailleurs le pantalon-sac.

« Jeune, – 38 ans, – il avait des allures de chef populaire, une connaissance parfaite du soldat, une supériorité de confiance et de capacité qui lui livrait *moralement* le bataillon, en dehors des rouages disciplinaires et de l'apparat de métier. »

N'est-ce pas là un joli portrait d'officier ? Que voulez-vous de plus, Monsieur l'avocat général ? Vous êtes bien difficile, en vérité. Descaves, à côté des exceptions qu'il stigmatise, vous donne le plus beau type d'officier français, celui qui, en dehors des rouages de la discipline, par sa bravoure et son sang-froid, par son aménité, conquiert moralement le bataillon.

Ce n'est pas tout. Voilà l'officier n'est-ce pas ? Voici maintenant le caporal : Chuard ; car, à tous les degrés de la hiérarchie, à côté du caporal et du sergent mauvais, on pourrait trouver le sergent et le caporal tels qu'ils doivent être ; à côté de l'adjudant mauvais, l'adjudant tel qu'il faut qu'il soit ; à l'officier mauvais qui est l'exception l'officier tel qu'il est le plus souvent.

Voici Chuard :

« … Le petit caporal Chuard, l'ancien valet de ferme.

« Celui-là se dégrossissait, rendait de réels services à Favières, qui l'employait au bureau… Le paysan s'acharnait, s'exerçait à la ronde, à la bâtarde, – à l'orthographe aussi, – dont son fourrier lui inculquait entre deux états les notions. Rien ne le rebutait. La soupe mangée, après une marche de huit lieues, il était là, n'abandonnant l'âpre étude de la théorie qui lui brisait le crâne que pour *mouler* les copies de décisions où sa main s'appliquait.

« C'est lui qu'on avait surpris, élève-caporal, après l'extinction des feux, étudiant les principes du port d'arme sur une marche d'escalier, traitant sa mémoire comme il traitait la terre, l'ensemençant ainsi qu'un champ stérile qui doit rapporter à force d'entêtement et de labour. »

N’est-ce pas là un bon type de gradé ? Que voulez-vous, Monsieur l’avocat général ? Voici encore l’officier Mauvezin :

« … Plus rude aux officiers responsables qu’aux soldats, il rachetait vis-à-vis de ceux-ci des exigences de rude chef par un parfait mépris pour les instructions de détail, le fignolage en chambrée, l’astiquage des ardillons, les supplices réels de la troupe. Bourru, mais juste, entendu et crâne, il la pliait, d’un coup de genou, comme une femme prise de force, tombant ensuite à l’adoration du mâle.

« Il la connaît », disaient les soldats, et c’était dans leur bouche un brevet de capacité, de popularité qui les mettait à la discrétion de Mauvezin, dans cette garnison où il était le maître, au milieu d’une famille dressée, disciplinée, façonnée à ses goûts. »

Là, mon admiration est complète. Est-il possible de vous montrer en quelques lignes d’une façon plus saisissante, plus entraînante, l’officier bon pour les hommes, sévère en même temps, sachant faire respecter la discipline sans fignolage, sans taquinerie, se faisant adorer des hommes, ayant la popularité qui les met à sa discrétion ?

Voulez-vous le type de l’adjudant ?

C’est Boisguillaume, une figure charmante de ce livre, ce pauvre livre qu’on vous a montré comme une sentine, comme je ne sais quel cloaque de toutes les impuretés.

Un passage entre autres :

« L’adjudant remercia. Il allait falloir qu’il réalisât des prodiges pour vivre avec sa solde, à Paris. Sa femme aurait bientôt un second gamin, et l’assistance laborieuse qu’il trouvait, naguère, auprès d’elle, était paralysée par les suc-

cessifs changements de garnisons. Dès qu'elle commençait à se faire une clientèle en un endroit, on le quittait.

« Trois ans auparavant, quand ils s'étaient mariés, oui, son métier de modiste était lucratif… Mais retrouverait-elle une seule des pratiques qu'elle avait dû abandonner pour suivre le bataillon à Dieppe, puis au Havre ?

« Il se plaignait, doucement, sans acrimonie, du peu de souci qu'on prenait d'améliorer une situation reconnue pitoyable, des charges au contraire, sans cesse plus lourdes, sous lesquelles on les écrasait, célibataires ou autres… »

Je vous lis quelques-uns des passages qui m'ont paru bons ; je ne puis, ni ne veux les lire tous. Vous voyez par ces courts extraits qu'à côté des types signalés et flagellés dans le livre il y a des types de sergents, d'adjudants, d'officiers, absolument admirables.

On vous a dit : Le livre est d'un réalisme brutal, dans une note toujours poussée au noir qui ne se dément pas un seul instant. Vous allez voir qu'il n'en est rien.

Voici la première lettre reçue par le soldat :

« La première lettre !

« Un tel… pour vous. »

« On est Parisien ; on a une enveloppe frauduleuse, un vernis d'indifférence, le pied de nez facile, la mystification prompte, et quand elle arrive, cette première lettre quand on a reconnu l'écriture de… là-bas, on attend d'être seul pour la lire ; et, dans le frisson de l'émotion inéprouvée, des senteurs, des bruits, des caresses montent du chiffon de papier, créent une atmosphère factice où l'âme se réfugie, s'élève

comme un aérostat lesté, trop sûr d'atterrir bientôt, à l'endroit même qu'il quitte.

« Des mots… « T'ennuie pas… ça passera vite… sois soumis… écris-nous… », réveillent en ce Parisien le vieux sentiment-romance des faubourgs : deux liards de cœur dans une chansonnette roulée en cornet ! »

Voilà votre livre brutal, réaliste ! allons donc !

Je n'ai pas fini :

Un peu plus loin, de jolis types encore : les Bretons ! Écoutez comme ce mauvais soldat, contempteur de l'armée, les traite.

« À l'autre bout de la chambrée, sans lumière, quatre têtes baissées, se heurtant presque, dans l'entre-deux des lits, formaient un groupe vague d'enfants jouant au cheval fondu. Quatre Bretons de différentes compagnies se réunissaient ainsi chaque soir pour rien, pas pour causer, car on leur avait défendu de patoiser jusqu'à ce que leur intelligence de la langue française permît la suppression des interprètes chargés de la leur traduire…

« Ils attendaient l'appel, immobiles, muets, leurs fronts se touchant, comme si cette voisinance eût facilité l'échange de leurs pensées, à défaut d'organe pour les exprimer. Quand ce qu'ils avaient à se dire risquait de se perdre ou de s'atténuer dans le transvasement, ils levaient la tête, se regardaient, se comprenaient furtivement.

« Ils décantaient de cette façon, pendant trois heures, des souvenirs, des paysages, des amours, des êtres et des choses : et ils vibraient doucement comme des cordes de

violon sur lesquelles on ferait semblant de promener l'archet. »

Voilà, messieurs, le livre réaliste !

On vous a dit : C'est un livre odieux, qu'on ne peut mettre entre les mains de personne, un composé d'outrages à la pudeur et d'outrages à l'armée.

Eh bien ! nous sommes des hommes sérieux. Pourquoi ne nous donne-t-on pas le pour et le contre ? Pourquoi le ministère public ne nous dit-il pas plutôt : à côté de telle chose que je considère comme un outrage à l'armée ou comme un outrage à la morale, il y a telle autre chose qui est bonne, telle autre chose qui est saine ?

Est-ce que moi, tout à l'heure, j'ai fait la moindre difficulté pour reconnaître les vivacités de langage et de pensée de l'auteur ?

Pourquoi ne vous a-t-on pas lu ceci ? Ce sont encore les petits Bretons :

« Favières avait fait venir de Paris un méchant *oignon* et s'était attaché Quélennec en le lui donnant. Jamais les quatre Bretons n'avaient osé aspirer à une montre. Ils eurent pour celle-ci les yeux d'un éléphant pour une toupie.

« Aucun d'entre eux n'eût été capable de dire l'heure, en dépit des leçons prodiguées par Favières à son brosseur ; mais quand celui-ci tirait, – avec quelle délicatesse ! – l'oignon blotti dans la pochette de sa ceinture, une inexprimable émotion poignait le groupe. Ils suivaient d'un œil zélé la marche des aiguilles, écoutaient la *petite bête* mystérieuse parler, dans le boîtier, son patois toléré, de même qu'ils prêtaient l'oreille au tic tac de leur petite bête personnelle en la

longue auscultation des soirées d'hiver. Un jour, la montre s'arrêta. Alors, pendant qu'on la réparait, ils se sentirent vraiment seuls, comme une société de cinq personnes qu'on amputerait tout à coup de celui de ses membres qui amusait les quatre autres. »

Voilà, Messieurs, la note du cœur, voilà la note émue. Je ne voulais pas laisser représenter sans protestation ce garçon-là comme un être sec, froid, incapable de sentiment.

Mais un des reproches principaux qu'on fait à Descaves est celui-ci : Vous avez généralisé, vous avez indiqué ou semblé indiquer, par la façon dont est présentée votre étude, que tous les sous-officiers de l'armée française sont semblables à ceux que vous avez dépeints.

Je proteste encore hautement contre cette imputation ; il y a là, entre le ministère public et nous, un malentendu terrible que je demande la permission de dissiper d'une façon définitive.

Expliquons-nous carrément : Descaves n'a peint que des exceptions. Cela résulte, jusqu'à l'évidence, d'une lecture attentive du livre.

Comment a-t-il appelé son roman ? On affecte de dire, et ses détracteurs disent toujours : *Les Sous-Offs*. Le livre dit : *Sous-Offs*, c'est-à-dire *des* sous-offs, un ou deux sous-offs, ceux du livre, avec cette circonstance atténuante que *Sous-Offs*, dans l'armée, cela veut dire un sous-officier un peu noceur et truqueur ; cela veut dire le portrait de quelques mauvais sous-officiers. Je demande pardon à M. l'avocat général de lui traduire l'argot.

Et encore, remarquez bien ceci : c'est que Descaves n'a pas choisi ses exceptions au hasard. En romancier conscien-

cieux, intelligent, il a seulement retenu celles qui, d'une part, peuvent offrir un danger général, et d'autre part, sont susceptibles de remède. Voilà la caractéristique des exceptions que Descaves a peintes.

Qu'un lieutenant-colonel se brûle la cervelle afin d'échapper à une poursuite, pour outrage aux mœurs ; qu'un sergent soit condamné par la cour d'assises pour s'être rendu coupable de vol avec effraction ; Descaves n'en a cure, car ce sont là des faits qui, pour vrais qu'ils soient, constituent une exception pour l'armée.

Qu'est-ce que Descaves a pris ? Deux choses :

Les petites exactions que certains sous-officiers commettent et qui rendent très malheureux le soldat à la caserne.

Les compromissions en quelque sorte fatales entre la fille et le soldat.

Voilà les deux ordres d'abus, de vices qu'il a signalés d'une façon particulière.

Il aurait pu faire comme certains auteurs que je ne nommerai pas, écrire une petite préface plus ou moins hypocrite où il eût déclaré qu'il ne peignait que des exceptions.

Il ne l'a pas voulu, par respect pour lui-même, par respect pour tous.

Quand on l'accuse d'insulter l'armée, on perd singulièrement la notion des circonstances sociales, politiques et militaires dans lesquelles nous vivons. L'armée n'existe plus dans le sens où nous l'entendions autrefois. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Ce n'est pas ici le lieu de le discuter. On peut avoir une grande armée nationale, école où chaque citoyen passe à son tour, ou bien quelques centaines de mille

hommes, de vieux soldats rompus au métier, comme le demandait M. Thiers. C'est là une question extrêmement grave, mais une question qui ne se pose pas aujourd'hui. Nous avons la première de ces armées, nous n'avons pas la seconde. Nous n'avons plus ce corps à part, nourri, payé, entretenu par le pouvoir pour défendre le pays contre l'étranger, – et quelquefois le pouvoir contre le pays. Et cependant ce sont les méthodes, les procédés de l'ancienne armée qu'on applique à la nouvelle, si différente.

Autrefois, dans l'armée tout entière, le soldat était sans le sou ; aujourd'hui, avec les réservistes, les volontaires d'un an, les 13 jours, un flot d'argent a été apporté dans la caserne. D'autre part, le sous-officier y est grand maître et il est pauvre. Presque tous sont sans argent, sans aucune fortune. Vous touchez du doigt ici la grande cause du mal signalé dans le livre et dont, je l'espère, les autorités compétentes feront leur profit comme elles l'ont fait déjà, nous le verrons tout à l'heure.

L'armée n'est donc plus la grande famille qu'elle devrait être.

Améliorer la condition matérielle, relever la situation intellectuelle et morale du soldat, afin que l'outil de notre relèvement national soit net comme une épée, ce souhait nous est-il donc interdit ?

Il y a là, pour qui réfléchit, un vaste champ d'études graves, ouvert à tous. Il faut faire de l'armée la suprême école de la nation, le refuge le plus élevé de l'honneur, de la correction, c'est à ce prix seulement, entendez-le bien, qu'elle sera et qu'elle restera notre suprême espoir.

L’armée, ainsi définie, est notre œuvre commune ; elle prend une place immense dans nos préoccupations à tous. Chacun s’efforce d’en étudier les questions vitales, et pour cela chacun se sert de son instrument, le journaliste du journal, l’orateur de la tribune, le romancier du roman.

Au premier rang de ces desiderata est la question des sous-officiers.

La vérité, disons-la, c’est que nous nous n’avons plus de sous-officiers et qu’il nous en faut.

Un double progrès était à réaliser : le premier dans l’éducation de nos enfants, le second dans l’éducation de notre armée.




Il faut faire pour l'armée des jeunes gens physiquement forts

Il fallait faire au collège des jeunes gens physiquement forts.

Il fallait faire à l'armée non des brutes bien dressées, mais des hommes disciplinés et courageux. Le moment n'est pas éloigné peut-être où nos officiers auront autant besoin de l'esprit et de la volonté de leurs hommes que de leur corps.

La première de ces réformes est en train de s'accomplir. Vous savez quelle place on donne aujourd'hui aux exercices du corps, à la gymnastique, à l'escrime, à la natation, aux jeux physiques, quelquefois au préjudice d'études purement littéraires. Cela appartient à une nation militaire comme la nôtre. L'autre réforme, tout aussi importante, est impatiemment attendue. Et à qui incombe-t-elle ? Au sous-officier. C'est lui l'instructeur de nos troupes, le plus directement en contact avec elles ; c'est lui qui doit inculquer à nos fils, lui, leur second professeur, un grand souffle d'honneur, de patriotisme, la force indomptable de la volonté, le goût des humbles devoirs, la pratique cordiale de l'égalité.

Voilà le rôle des sous-officiers.

L'éducation a commencé au collège dans une famille ; c'est dans une famille, à l'armée, qu'elle doit se continuer.

Voilà le rôle élevé humainement, le rôle moral et philosophique du sous-officier, non seulement dans l'armée, mais dans la société.

Eh bien ! qu'est-ce Descaves a étudié ?

Il faut serrer ici la question de près. Il ne s'agit pas de rester dans un vague extrêmement commode, comme tout à l'heure M. l'avocat général. Qu'est-ce que Descaves a étudié ? Ce n'est pas l'armée dans son rôle sublime de défense.

Ce n'est pas l'armée à la guerre ; dix fois, il marque la différence dans son livre.

Ce qu'il a étudié, ce sont les dangers et les vices qui font de la caserne, en temps de paix, une école d'immoralité. La caserne, d'après de très bons esprits, peut et doit disparaître, comme elle a déjà disparu en Suisse, au moins dans sa forme actuelle.

Il est permis d'attaquer la caserne. Ce n'est pas l'armée, cela n'y ressemble même pas. Je n'en veux pour témoin que l'horreur qu'inspire la caserne à notre race plutôt guerrière que militaire.

« *Le Français court au camp, mais fuit la caserne.* » Le mot est du général Foy.

Ce que Descaves a attaqué, ce sont les sanies, les plaies multiples que recèle forcément en soi une immense agglomération d'hommes, réunis dans de pareilles conditions. Fermer ces plaies pour la sauvegarde des générations nouvelles, c'est l'œuvre patriotique qu'il a entreprise. Plus on aime la patrie, plus on veut l'armée intacte.

Et prenez-y garde ! Vous n'êtes pas dans une affaire d'un intérêt théorique. Vous êtes tous intéressés à ce qui va se passer, tous intéressés au résultat que peut donner votre verdict.

C'est, à l'heure qu'il est, notre existence à tous que je défends. N'avez-vous pas tous des enfants qui ont passé à l'armée ou qui vont y passer ? Oubliez pour un instant que je suis avocat, oubliez la robe que je porte, oubliez la cour d'assises, oubliez-vous vous-mêmes. Ne vous importe-t-il pas de savoir dans quel milieu vous allez mettre ces enfants ? Ne vous importe-t-il pas de savoir si ce fils qui n'est pas en-

core un homme, ce fils qui n'a pas l'expérience de la vie, ne sera pas une chair malléable pétrie par des sous-officiers qui peuvent être des hommes libidineux ou corrompus ? Cela, n'est-il pas vrai, a une importance extraordinaire pour nous tous.

L'attaque à l'armée, où donc la trouvez-vous dans tout cela, Monsieur l'avocat général ?

Si vous n'aviez pas parcouru si rapidement le livre, préoccupé que vous étiez d'y rencontrer les éléments de votre tâche, difficile, je le reconnais, vous auriez vu ceci :

Reportez-vous, Messieurs, à la page 16 du livre. Vous allez voir comment, pour les besoins de la cause, on… quel mot vais-je bien employer ? on *coupe* les citations.

« Les officiers…

« Ah ! ils sont bien naïfs, les soldats qui s'imaginent les connaître au bout de dix mois de service !

« En somme, deux catégories : ceux qu'on nomme père Un Tel et ceux qu'on nomme Un Tel tout court. C'est Un Tel tout court quand l'officier est une rosse. »

Voilà ce qu'on vous a lu. Immédiatement après, sans solution de continuité, voici ce que nous lisons :

« Et dans l'appellation ronde, au contraire, dans la filiale confiance de cette parentèle imaginaire, il y a tout le soldat, ne demandant pas mieux que croire à cette famille vantée, à ce groupement autour du chef, à cette hiérarchie dans la tendresse qui ferait du colonel une sorte d'aïeul très respecté, galonné d'indulgence et chamarré de sollicitude. »

Pourquoi, Monsieur l'avocat général, n'avez-vous pas lu cela ?

Croyez-vous que, s'il n'y avait que ce passage-là d'incriminé, messieurs les jurés pourraient le condamner ?

Pourquoi détacher ces trois phrases qui paraissent, en effet, avec ce mot : *une rosse*, qui les termine, constituer une injure à l'armée ?

Pourquoi ne pas montrer comment, dans la bouche du soldat, cette expression un peu brutale emprunte son véritable sens à la phrase suivante qui la complète ?

Messieurs les jurés sont cependant capables d'apprécier, de discerner ces choses.

Pour vous indiquer dans quel ordre d'idées le livre est conçu, voyez comment Descaves apprécie une des nouvelles ordonnances mises en vigueur.

« En outre, la mise en vigueur du nouveau règlement, abrogeant les dispositions de l'ordonnance surannée du 2 novembre 33, donne un prix estimable aux récentes nominations. En dehors du prestige, de l'augmentation de solde, d'une cabane de berger dans le parc, c'est la salle de police remplacée par la consigne à la chambre, et la réprimande du colonel substituée à la suspension. Le décret du 28 décembre 1883 fait mieux encore. Il supprime l'appel de midi, en armes, prescrit un vague rassemblement de compagnie, lequel, sous des chefs cléments, abrège l'agglutinative singerie d'autrefois. »

Vous voyez que, lorsque Descaves trouve quelque chose de bon dans cette vie militaire, un règlement tutélaire, il n'hésite pas un instant à le faire connaître, à le publier.

Et ce qu'il dénonce en réalité, ce ne sont pas les sous-officiers, ce sont les abus, les produits morbides de la caserne qui corrompent les sous-officiers, qui exercent une influence délétère contre laquelle chacun résiste plus ou moins selon la force de son caractère, selon son éducation ; c'est cette dégénérescence morale qui fait qu'au régiment un sergent indélicat s'appelle très gentiment *un sergent qui fricote*.

Ce n'est pas aux malades qu'il s'attaque, c'est à la maladie. Et voulez-vous savoir ce que pense intimement Descaves ?

On vous l'a représenté tout à l'heure comme un homme dont l'œuvre tend à révéler le patriotisme, la vitalité, la vigueur, la force de résistance de notre armée.

Si vous aviez lu le livre, vous auriez trouvé un passage capital dans lequel Descaves parle de *cette chose épouvantable et sacrée* qu'on appelle la guerre.

Voilà la clef de tout le livre. Lisez-le : je vous promets que votre impression ne sera pas différente de la mienne ; vous y verrez l'explication des révoltes, des sévérités de cet homme jeune qui espère vivre au jour des suprêmes revanches.

Cette guerre est sacrée pour lui, comme, dans l'intimité de nos cœurs, elle l'est pour nous tous. Il veut que nous la fassions dans les meilleures conditions possibles, et non affaiblis par les vices qu'il décrit. C'est pour cette guerre *sacrée* qu'il a stigmatisé les tares qui pourraient nous amener au champ de bataille énervés et émasculés.

On a insisté sur le rapprochement entre la caserne et le lupanar beaucoup plus qu'il ne convenait, dans une affaire de ce genre. Il y a, dans toute agglomération considérable

d'hommes, jeunes et forts, astreints au célibat et à une chasteté forcée, des besoins inhérents à la nature humaine, qui existent, et qu'il est impossible de nier.

Tant de causes jettent le soldat à la fille ! Lui ! avec ce besoin physique et moral d'aimer qui fouille une poitrine de vingt ans ! Lui, sans argent, sans relations ! Elle ! enfermée dans sa caserne aussi ! isolée du monde, ayant besoin de bégayer l'amour avec un interné comme elle !

Le soldat attire la fille comme la fille attire le soldat. Cela a toujours été ainsi ! Depuis Phébus de Châteaupers qui traverse Paris, la main sur la rapière, la moustache en croc, l'œil allumé, pas très difficile sur le choix de ses relations, ni de ses amours, et qui n'en est pas moins un brave soldat, un héros.

Le rapprochement n'est pas neuf. Un écrivain des plus éminents et des plus incontestés, M. Edmond de Goncourt, l'a déjà émis et développé dans son roman *La Fille Élisa*, où il étudie les relations entre la fille de maison publique et le soldat. *La Fille Élisa* a eu un grand succès. On ne l'a pas poursuivi, ce roman dont la préface voit en ces relations « les obscures ententes et les mystérieuses chaînes qui se nouent entre les races de parias ».

Cela s'est tiré à plus de trente éditions !

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que ces rapports entre la fille et le soldat, un livre comme celui de Descaves en fasse une chose anacréontique, amusante, de nature à exciter les sens. Rien, au contraire, de plus profondément triste, de plus sombre que ces tableaux. Il se place à un point de vue élevé, et étudie comme une sorte de loi sociale le rapprochement qui s'établit entre deux êtres, mâle et fe-

melle, jetés l'un et l'autre en dehors des lois de la vie commune.

Mais le point où je veux arriver, parce que, selon moi, c'est le point capital, le voici :

On vous a montré des ardeurs, des vivacités, des exagérations juvéniles du livre. On en a oublié les côtés utiles.

Vous allez voir combien je suis fort lorsque je viens vous dire : Je vous affirme qu'à l'heure où j'ai l'honneur de parler devant vous, moi avocat, le livre de Descaves a déjà produit des résultats pratiques considérables, et je vais vous le prouver pièces en main :

Descaves a touché dans son roman toutes les plaies de l'armée, d'une grande armée nationale comme la nôtre :

Le service médical !

À ce propos je ne sais quel grand écrivain disait que, depuis un demi-siècle, il nous avait coûté plus d'hommes que le feu. C'est aussi l'avis de quiconque a traversé, comme infirmier, un hôpital militaire.

La nourriture !

Vous vous rappelez les scandales du camp d'Avor, ces fournisseurs condamnés pour avoir donné aux troupes des viandes avariées.

Les brimades !

Les journaux retentissaient, ces jours derniers encore, d'effroyables histoires, dont les victimes, des soldats, avaient été estropiés.



Les brimades, dont les victimes, des soldats, avaient été estropiés.

Les exactions des sous-officiers !

Voyez les jugements des conseils de guerre.

L'exploitation des réservistes !

C'est une des grandes causes de l'impopularité de la caserne en France.

Tout cela, il faut un homme courageux pour le dire. Et la plainte n'étant pas permise dans l'armée, étant impossible avec la hiérarchie militaire, les faits ne peuvent être portés à

la connaissance du public que par les deux grandes voies de la presse et du roman.

Savez-vous où il faut chercher, à propos de l'œuvre de Descaves, une discussion sobre, judicieuse, profitable du livre ? Je vous le dis à ma grande tristesse : c'est à l'étranger. Il m'est tombé sous les yeux un article signé d'un officier supérieur qui, ayant lu le livre, non seulement ne l'a pas trouvé blâmable, n'a pas pensé un instant qu'on pouvait amener l'auteur sur le banc des assassins et des criminels, mais encore relève dans cet ouvrage des renseignements de première importance, les uns d'ordre médical, les autres d'ordre administratif. Et il pense bien que ce livre va donner l'éveil à nos gouvernants pour des réformes qui s'imposent.

La note juste ce n'est pas en France, mais c'est parmi nos véritables amis à l'étranger que nous la trouverons. Voilà, nous dit cet officier russe, un livre intelligent, vécu, où il y a beaucoup à prendre, et dont doivent s'inspirer tous ceux qui ont souci de l'honneur, de la considération, de la vitalité de l'armée française.

J'ai promis de vous faire toucher du doigt les résultats qu'a déjà produits la publication.

D'abord l'attention des chefs s'est trouvée forcément appelée sur les faits signalés.

Il n'est pas possible, humainement parlant, qu'un chef militaire, – mettez-vous à sa place, – qu'un colonel, lisant le livre de Descaves, ne se soit pas dit : Est-ce une calomnie, ou bien se passe-t-il des choses comme cela dans mon régiment ?

Rien que cela, c'est énorme : être avertis, simplement !

Il y a mieux : un rapprochement s'est produit, excellent pour la bonne entente de l'armée, pour la bonne harmonie entre les officiers supérieurs et les sous-officiers.

Il y avait vingt ans, me disait un officier de mes amis, que les officiers supérieurs avaient perdu l'habitude d'inviter les sergents en certaines occasions, comme cela se pratiquait autrefois. Depuis le livre de Descaves, nous avons vu les commandants de corps d'armée faire asseoir les sergents à leur table pour leur dire toute l'estime qu'ils avaient pour eux et aussi, il faut bien le dire, pour flétrir le livre… qui cependant avait amené cet heureux résultat.

Est-ce que ce livre n'est pas plus profitable à l'armée que toutes les mercuriales officielles ?

Un grand mouvement, un courant d'opinion s'établit. On commence à se demander partout s'il n'y a pas d'importantes réformes, des enquêtes à faire, s'il ne faut pas nettoyer les dessous de l'armée.

Voici un journal essentiellement gouvernemental, grave par excellence, *le Temps*, que je lis quelquefois et où j'ai pu voir l'autre jour, à ma grande satisfaction, « que les polémiques soulevées par ce livre sont un excellent commencement d'enquête ».

Voilà un mouvement qu'on n'arrêtera pas.

Les soldats sont maintenant gantés en hiver, pourquoi ? Parce que deux ou trois romanciers de l'école de Descaves ont signalé le supplice qu'infligeait aux soldats, par les grands froids, le contact de la plaque de couche.

Voilà de bien petites choses, mais qui ont leur prix dans la vie militaire.

Le couvercle de la gamelle est remplacé par de la vaisselle. Un réfectoire est réservé aux soldats pour leurs repas. Pourquoi ? Parce que les inconvénients de l'état de choses antérieur ont été signalés, soit dans les cinq ou six romans militaires qui ont précédé celui de Descaves, soit dans les articles de la presse qu'ils ont provoqués.

Arrivons à un ordre de faits plus grave. Descaves s'indigne de la façon injurieuse, brutale, grossière, dont les sous-officiers traitent leurs hommes.

Voici un ordre du jour du général de Négrier, bannissant des commandements les jurons, les mots grossiers *qui ne s'y trouvent que trop souvent*.

Et remarquons la singularité des mœurs françaises : lorsque dans les *Ramollot*, les *Ronchonnot*, on met en scène ces vices et ces abus en bafouant notre armée, tout le monde trouve cela extrêmement drôle. Mais si un auteur attristé, comme Descaves, les signale, on le défère à la justice.

Et lui cependant protestait contre un abus que le caricaturiste aggrave.

« En France, a-t-on dit, on n'arrête pas ceux qui mettent le feu, mais ceux qui sonnent le tocsin. »

Descaves a dit que les sous-officiers *surchauffaient* leurs chambres tandis que les soldats grelottaient. *L'Avenir militaire*, un journal sérieux, atteste la vérité du fait !

Vous avez donc eu tort, Monsieur l'avocat général, de traiter ce jeune homme *de malfaiteur de lettres ;* aucune mère, sachez-le bien, ne sera de votre avis. Les mères qui nous font des soldats parce qu'elles font des enfants, en voyant dans les journaux qu'à la suite du scandale soulevé par le livre, le

ministre de la Guerre met ordre à un abus, ces mères-là, soyez-en bien convaincu, ne considèrent pas Descaves comme un malfaiteur.

Un journal publiait avant-hier, sous la signature d'un écrivain militaire, spécialiste des plus compétents, Jules Richard, un article intitulé : « Le général de Miribel et les sous-officiers », où il disait :

« En rappelant tout ce que l'on a fait depuis quelque temps pour relever la situation des sous-officiers rengagés, le général de Miribel avoue en quelque sorte que l'on n'a rien fait pour relever leur caractère, puisque, leur parlant du respect qu'ils doivent exiger de leurs égaux, il dit : « Les sous-officiers rengagés portent l'épée, je ne doute donc pas qu'ils ne sachent se faire respecter. »

« Aujourd'hui, la façon dont on recrute les sous-officiers est déplorable. On les recrute parmi les brigadiers et les caporaux ; cela ne peut être autrement. Mais comment recrute-t-on les caporaux et les brigadiers ? Comme on n'a pas le temps, avec le service de trois ans, de connaître les sujets et qu'il est nécessaire de se presser lorsque arrive une classe, on demande à tous ceux qui savent lire et écrire s'ils veulent devenir caporaux. Sans autres formalités, ils sont élèves caporaux.

« Sans rien savoir sur leurs antécédents, pourvu qu'ils n'aient pas de casier judiciaire, on les met sur la voie des galons d'or ou d'argent, et les deux tiers y arrivent ; voilà comme on fait tous les sous-officiers qui sortent des classes.

« Les garanties morales ne sont évidemment pas suffisantes et, comme le prouve la circulaire du général de Miri-

bel, les sous-officiers sont souvent les premiers à faire bon marché de leur dignité. »

Ce n’est pas tout encore. Voici un petit entrefilet publié dans la *France militaire* et qui commence d’une façon adorable : « Le triste livre… », le triste livre, c’est nous !

« Le triste livre qui attaque si violemment les sous-officiers vaudra prochainement à son auteur de comparaître devant la cour d’assises. En attendant, tout le bruit qui se fait autour de ce pamphlet aura pour résultat d’amener le succès de librairie. C’est ce qu’il fallait démontrer.

« Ne croirait-on pas, en fin de compte, que tout le monde s’ingénie à lui faire de la publicité gratuite ?

« En effet, on annonce que le gouverneur militaire de Lyon a reçu l’ordre de procéder à une enquête très sévère sur les irrégularités qui se seraient produites dans l’alimentation des réservistes affectés aux régiments de la 6e division de cavalerie. Si cette nouvelle est fondée, c’est qu’on attribue quelque valeur aux révélations scandaleuses de ces derniers jours ! »

Voyez-vous cette bonne *France militaire* blâmant une mesure tutélaire parce qu’elle a été prise à la suite des révélations de Descaves !

Et le crédit supplémentaire de 1,100,000 francs voté l’autre jour pour améliorer le couchage de la troupe !

Il y avait neuf ans que le projet dormait dans les cartons. Le couchage de la troupe ! Ce n’est pas bien important cela, à côté de ce qui absorbe le temps des Chambres !

À la suite du livre de Descaves, la presse s’est emparée de la question. M. de Freycinet s’est empressé de faire porter

le projet à l'ordre du jour. On a mis les bouchées doubles. Le crédit a été voté.

Voici qui est plus grave encore. Il y a quelques jours, deux soldats à moitié morts de froid dans une cellule, ont été l'occasion d'une circulaire extrêmement sévère du ministre de la Guerre, rappelant les officiers et les sous-officiers à l'observation des règlements.

Voilà pourtant ce que l'on appelle de la diffamation : on signale des abus que le ministre de la Guerre lui-même reconnaît exister, et vous appelez cela une injure contre l'armée, et vous prétendez obtenir de douze jurés français une condamnation, parce qu'on a dénoncé ces faits, et rien que ces faits !

La vérité, c'est que Descaves a plaidé la cause du sous-officier rengagé et marié, du soldat malade, de l'officier pauvre. Il a démontré que tous ces abus seraient impossibles si le contrôle organisé par les règlements était effectif.

Un des reproches que nous a faits le ministère public est celui-ci : Tous les maux que vous relatez, dit-il, sont vrais. Mais ce n'est pas une œuvre patriotique que de les dévoiler. Les chefs de corps les connaissent bien ; vous êtes incapable d'y trouver un remède.

Eh bien ! ce mauvais esprit, ce contempteur de l'armée, il vous le donne à chaque page, le remède. Vous allez voir s'il est d'un esprit illusionné.

Le remède, il le trouve purement et simplement dans l'application stricte des règlements. Il n'est pas besoin, selon lui, des lois nouvelles ; il n'est pas besoin de réveiller les échos du Palais Bourbon ni ceux plus assourdis du Sénat.

Le remède, il est dans le règlement qui prévoit tout, pare à tout, contrôle tout. Seulement on ne l'applique pas. Que chacun, du haut en bas de la hiérarchie militaire, fasse son devoir et ce livre ne sera plus bon qu'à jeter au feu. Il n'en restera qu'un bon souvenir.

Descaves demande l'application rigoureuse et littérale des règlements.

Il demande que les officiers soient plus assidus à la caserne.

Il demande que l'on fasse des travaux de propreté réels et moins d'astiquage. Il rappelle à tous les officiers ayant un contrôle à exercer, que la moralité de l'armée, la moralité des grades inférieurs est entre leurs mains.

Il demande que l'on assure effectivement des emplois civils aux rengagés.

Il veut enfin que l'on fasse les inspections à l'improviste, afin de ne pas trouver toujours les gamelles et la comptabilité préparées.

Un critique consciencieux a pu dire justement que le livre de Descaves n'est pas autre chose qu'une longue supplique.

N'avais-je pas raison d'avancer qu'au lieu d'un procès scandaleux devant toute l'Europe, il eût été plus convenable et absolument patriotique d'ouvrir purement et simplement dans tous les corps d'armée une enquête sur les faits signalés ?

On l'a fait dans une certaine mesure. On n'a pas ouvert d'enquête, les abus étaient trop nombreux.

M. le ministre de la Guerre a essayé d'y parer dans sa loyauté et sa compétence. N'eût-il pas mieux valu, encore une fois, se rendre compte, sans en parler au public, de l'étendue du mal et des remèdes qu'il convenait d'y apporter ?

On a préféré, par la plus inexplicable des imprévoyances, nous faire ce procès dont il ne peut rien résulter, qui ne prouve rien, qui ne tend à rien, dont le résultat sera nul, quel qu'il soit, ou qui ne peut aboutir malheureusement qu'à enrayer dans une certaine mesure le mouvement d'opinion et l'enquête commencée.

Je ne méconnais pas le patriotisme un peu chauvin qui a donné naissance, lors de la publication, à ces accès de colère grondante, furieuse, débordante. Chacun a voulu profiter de l'occasion pour s'adjuger le monopole de la défense de l'armée. Mais on n'a pas tardé à reconnaître que, si l'expression de la pensée de Descaves est un peu pénible, l'œuvre en soi est absolument saine.

Dans la presse, il y a eu en tout, pour les poursuites, 105 journaux ; contre les poursuites, 270.

Parmi les journalistes qui les ont réclamées, je n'ai pas reconnu, sans surprise, M. de Cassagnac, qui prétend que c'est une abomination de parler ainsi de l'armée, ce qui ne l'empêchait pas, il y a quelques jours, de dire qu'il était impossible d'envoyer les séminaristes à l'armée parce que c'était une école de libertinage.

Quel est donc le vrai motif des poursuites ?

Je ne m'expliquerai pas sur ce point. Mon excellent confrère et ami Millerand, avec l'autorité qui lui appartient, vous en fera peut-être tout à l'heure connaître la raison secrète.

Ces poursuites ne sont pas seulement injustes. Elles sont maladroites.

Car enfin, le Parquet, ou le ministre de la Guerre, si vous voulez, se trouve en face d'une œuvre spéculative ; d'un roman qui, à raison de la façon dont il est écrit, de son style, de sa masse compacte, sera peu lu ; et alors, le Parquet de dire à tout le monde : « C'est l'armée que vous avez voulu dépeindre ! Je reconnais l'armée ! C'est une injure à l'armée ! » Et de poursuivre !

Et quel est le résultat ?

D'abord on fait vendre le livre dans des proportions énormes que M. l'avocat général a tenu à préciser tout à l'heure et on supprime ainsi le seul motif possible d'une poursuite et d'une condamnation, celui d'empêcher la vente. Or, maintenant, les éditeurs, tout le monde vous le dira : la vente est faite. Cette vente inouïe pour un tel livre, 30,000 exemplaires ! cette bonne fortune, c'est au Parquet que nous la devons. Nous le remercions du fond de notre cœur. Mais il a perdu l'unique motif, l'unique prétexte d'une poursuite : empêcher la divulgation du livre.

Maintenant vous savez que Descaves a été absous par ses pairs : M. l'avocat général nous a lu une protestation spontanée (Descaves ne l'a connue que lorsqu'elle a été faite) formée par un grand nombre d'écrivains et d'hommes de lettres qui honorent les Lettres françaises. Cela, messieurs, ne s'est jamais produit encore. Vous êtes le premier jury devant lequel une situation de ce genre se révèle : le Parquet poursuivant une œuvre littéraire, ce qui est très rare, et un groupe de grands écrivains venant vous dire : « Votre poursuite ne tient pas. Il y a erreur. Nous connaissons l'homme, nous connaissons l'œuvre. On ne peut pas pour-

suivre. » Voilà, Messieurs, sous quelle égide Descaves se présente devant vous, sous l'égide de tous ses pairs, d'hommes comme Alphonse Daudet, Émile Bergerat, Ernest Daudet, Théodore de Banville, Paul Bourget, Jean Richepin, Edmond de Goncourt, Émile Zola, Georges Ohnet et bien d'autres encore. Il y en a cinquante-quatre[3] !

---

[3] La protestation a paru dans le *Figaro* du 24 décembre 1889. Nous la reproduisons *in extenso. (N. d. E.)*

« On nous demande l'insertion d'une protestation que cinquante-quatre écrivains, sans distinction d'opinions politiques ou littéraires, ont signée contre les poursuites qui menacent le livre de M. Lucien Descaves : *Sous-Offs*.

« La sévérité avec laquelle la plupart des journaux ont jugé ce livre semble avoir démontré qu'il manquait d'opportunité ; mais dans les questions de littérature, le jugement de l'auteur par ses pairs est le seul raisonnable, le seul admissible, à une époque qui a tout discuté, tout analysé, tout nié.

« Nous espérons donc que l'on tiendra compte, en haut lieu, de la protestation qu'on va lire et qui offre un exemple vraiment louable de fraternité littéraire. F. M. »

Des poursuites sont intentées contre un livre ; sur la demande du ministre de la Guerre, à la veille d'une discussion législative sur la liberté d'écrire. Nous nous unissons pour protester.

Depuis vingt ans, nous avons pris l'habitude de la liberté. Nous avons conquis nos franchises. Au nom de l'indépendance de l'écrivain, nous nous élevons énergiquement contre toutes poursuites attentatoires à la libre expression de la pensée écrite.

Solidaires, lorsque l'Art est en cause, nous prions le gouvernement de réfléchir.

M. l'avocat général disait, et l'observation n'était pas heureuse : Il y a là une question de camaraderie.

Émile Zola ! camarade de Descaves ! Avez-vous donc oublié qu'il signa la fameuse protestation où l'on répudiait le maître après la publication de *La Terre ?* Ce ne serait plus de la camaraderie. Ce serait du dévouement ! Émile Zola ne peut pas aimer beaucoup Descaves, mais c'est un homme qui pense comme tous les hommes d'une intelligence ouverte et d'un esprit large.

Ou bien alors ces hommes sont tous des antipatriotes ? Daudet ? l'auteur de *Bac, Mauvais Zouave, Alace, le Porte-drapeau ?* De Banville ? auteur des *Idylles prussiennes ?* Marguerittte, le fils du glorieux général Margueritte ?

Eh bien ! véritablement, en fait d'antipatriotisme, Descaves est en bonne compagnie !

---

Alphonse Daudet. – Georges Ohnet. – Émile Zola. – Edmond de Goncourt. – Jean Richepin. – Henry Becque. – Alexis Bouvier. – Paul Bourget. – Paul Bonnetain. – Léon Cladel. – Paul Foucher. – Théodore de Banville. – G. de Porto-Riche. – Rodolphe Darzens. – Oscar Méténier. – Émile Michelet. – Henry Céard. – Louis Mullem. – Émile Bergerat. – René Ghil. – Ernest Daudet – Jean Ajalbert. – J.-H. Rosny. – Abel Hermant. – Gustave Guiches. – Georges Bois. – Jean Lorrain. – M. Buloz. – Jacques Madeleine. – Gustave Geoffroy. – Louis de Gramont. – Jean Jullien. – Gaston Salandry. – Henry Lapauze. – François de Nion. – G. Courteline. – Roger-H. Milès. – Boyer-d'Agen. – Sutter-Laumann. – Edmond Bazire. – Frantz Jourdain. – Paul Alexis. – Jean Rameau. – Georges Duval. – Georges Ancey. – Paul Margueritte. – Clovis Hugues. – Séverine. – Maurice Barrès. – Henry Bauër. – Adolphe Tabaraut. – Eugène Morel. – Robert Bernier. – Henry Fèvre.

Encore un mot, Messieurs, sur une seconde accusation relevée contre Descaves par le ministère public. Ceci dépasse tout ce que l'on peut imaginer ! On l'accuse d'outrage à la morale publique ! Vous avez déjà estimé que ce soi-disant outrage constituait purement et simplement une habileté de l'accusation.

L'outrage à la morale ! Nous avions tout prévu excepté cela !

On a parfaitement senti que l'inculpation d'outrage à l'armée se dérobait. On a essayé de vous arracher une condamnation pour un autre motif et on s'est dit :

Nous allons tâcher de relever dans le livre quelque outrage à la morale. Le jury est très sévère pour ces choses-là ! Il ne les aime pas. Et alors, en mêlant, en amalgamant les deux choses, outrage à la morale, outrage à l'armée, en faisant du tout une sorte d'*olla podrida*, le jury les confondra ; la reconnaissance de l'un des délits entraînera la reconnaissance de l'autre, et l'on condamnera dans le tas.

À cette inculpation nous faisons deux réponses :

En premier lieu, Descaves de son état n'est pas un pornographe. Je n'insiste pas sur ce point. Sa vie, son honorabilité, ses relations, sa situation sociale, tout proteste contre cette accusation.

Mais ensuite que laisse-t-on publier ? Vous allez voir ce qu'est l'attitude du ministère public aujourd'hui, ce qu'elle est en général en pareille matière.

Que poursuit-on ? Comment ! on incrimine ce livre pour outrage à la morale, « dans un temps où le marquis de Sade

aurait fait des coupures à la librairie courante, dans un temps où l'on décore des écrivains qui auraient été condamnés à beaucoup de mois de prison sous un régime moins tolérant ! »

Et ici, Messieurs, j'ouvre une parenthèse : Le ministère public n'a pas cru devoir demander le huis clos ! Mais je fais toutes mes réserves sur ce que je vais vous lire : c'est absolument pénible ! Mais c'est ma défense nécessaire. Vous allez voir ce que le Parquet ne poursuit pas ! Il est impossible qu'on ait en pareille matière deux poids et deux mesures, que l'on condamne un livre alors qu'on en laisse d'autres, bien plus dangereux, impunis !

Je commence par un livre qui, chose assez piquante, a été poursuivi mais acquitté.

Le premier passage est intéressant parce qu'il offre quelque analogie avec un passage de « Sous-Offs » dont M. l'avocat général parlait tout à l'heure avec indignation. C'est l'endroit où le sergent Favières a des rapports intimes avec sa maîtresse alors que l'enfant de celle-ci *dort* à ses côtés dans le lit. Eh bien ! voici un passage de « *Charlot s'amuse* » qui a été acquitté :

« Alors, prise d'une bestiale et lubrique folie, elle enleva son dernier vêtement, inventant d'érotiques caresses pour éveiller les sens de son amant. Hors de lui, le chauffeur s'abandonna enfin, et tous deux, jusqu'à l'aube, se vautrèrent, perdus dans une obscénité crapuleuse.

« Charlot, retenant son souffle, *regardait, avec un effarement inouï, sa mère se prostituer*, tremblant, lorsque, pâmée sous les caresses de l'homme, elle se tordait dans une sorte de crise hystérique, convulsée, raidie, hurlante, martelant le

bois du lit avec sa tête à coups précipités et ne revenant à elle, ayant encore de l'écume aux lèvres, que sous la meurtrissure de brutalités innommables. »

Si je vous signale encore, par analogie, tel passage de l'*Assommoir* où Nana regarde sa mère se donner à Lantier, c'est pour arriver au maître, M. Zola. Vous vous rappelez le meurtre de l'ingénieur Maigrot, à qui l'on arrache les parties sexuelles.

Ceci n'est rien encore, messieurs ! ce n'est rien à côté de ce que vous allez entendre !

*M. le Président.* – Ne pourriez-vous pas, Maître Tézenas, abréger ce genre de citations ? Nous allons nous voir dans la nécessité d'ordonner le huis clos.

*Me Tézenas.* – Je ne demande pas mieux, Monsieur le Président. Mais vous comprenez combien notre situation est épineuse : je ne puis pas renoncer à ce qui est ma défense, je ne puis pas abandonner ainsi mon client. S'il est condamné pour outrage aux mœurs, sa situation est perdue. Il faut que je montre à messieurs les Jurés ce que le ministère public ne poursuit pas, donc, je suppose, ce qu'il ne considère pas comme outrage à la morale !

*Me Millerand.* – Je demande si M. l'avocat général abandonne l'accusation… Alors nous abandonnerons notre défense.

*M. l'avocat général.* – Je n'abandonne rien du tout.

*Me Tézenas.* – Alors je continue. C'est mon droit, c'est le droit de la défense. Et de défense, je n'en ai pas d'autre ! L'outrage à la morale ne se discute pas. C'est une question d'appréciation personnelle. Je ne puis faire qu'une chose,

vous montrer les passages infiniment plus graves, selon moi, que ceux relevés dans la livre de Descaves, et que le ministère public tolère.

Voici un ouvrage que tout le monde a lu, *La Terre* d'Émile Zola. *Les Rougon-Macquart !* C'est classique ! (Hilarité.)

« — Ah ! nom de Dieu de traînée ! cria Buteau, si tu crois que tu vas te foutre de moi, à te faire raboter depuis deux heures par ton galant, lorsqu'il y a de la besogne ici !

« Et il la culbuta dans le paquet d'herbe qui était tombé, il se rua sur elle, juste au moment où Lise, à son tour, sortait de la maison, pour l'engueuler.

« Eh ! Marie-dort-en-chiant, arrive donc, que je te colle mon pied dans le derrière !… Tu n'as pas honte !

« Mais Buteau, déjà avait empoigné la fille sous la jupe, à pleines mains. Son enragement tournait toujours en un coup brusque de désir. Tandis qu'il la troussait sur l'herbe, il grognait, étranglé, la face bleuie et gonflée de sang.

« — Sacrée cateau, faut cette fois que j'y passe à mon tour… Quand le tonnerre de Dieu y serait, tu vas y passer après l'autre !

« Alors une lutte furieuse s'engagea. Le père Fouan distinguait mal, dans la nuit. Mais il vit pourtant Lise debout, qui regardait et laissait faire ; pendant que son homme, vautré, jeté de côté à chaque seconde, s'épuisait en vain, se satisfaisant quand même, au petit bonheur, n'importe où :

« Quand ce fut fini, Françoise, d'une dernière secousse put se dégager, râlante, bégayante.

« — Cochon ! cochon ! cochon !... Tu n'as pas pu, ça ne compte pas... je m'en fiche, de ça ! jamais tu n'y arriveras, jamais.

« Elle triomphait, elle avait pris une poignée d'herbe, et elle s'essuyait la jambe, dans un tremblement de tout son corps, comme si elle se fût contentée elle-même un peu, à cette obstination de refus. D'un geste de bravade, elle jeta la poignée de l'herbe aux pieds de sa sœur.

« — Tiens ! c'est à toi... Ce n'est pas ta faute si je te le rends ! »

Et voici qui est mieux encore. C'est une scène entre les mêmes personnages.

« — Nom de Dieu de feignante ! quand tu nous regarderas !... Aide-moi donc, tiens-lui les jambes, si tu veux que ça se fasse.

« Lise était restée droite, immobile, plantée à dix mètres, fouillant de ses yeux les lointains de l'horizon, puis les ramenant sur les deux autres, sans qu'un pli de sa face remuât.

« À l'appel de son homme, elle n'eut pas une hésitation, s'avança, empoigna la jambe gauche de sa sœur, l'écarta, s'assit dessus, comme si elle avait voulu la broyer. Françoise, clouée au sol, s'abandonna, les nerfs rompus, les paupières closes. Pourtant elle avait sa connaissance, et quand Buteau l'eut possédée, elle fut emportée à son tour dans un spasme de bonheur si aigu, qu'elle le serra de ses deux bras à l'étouffer, en poussant un long cri. Des corbeaux passaient, qui s'en effrayèrent. Derrière la meule apparut la tête blême

du vieux Fouan, abrité là contre le froid. Il avait tout vu, il eut peur sans doute, car il se renfonça dans la paille. »



A l'appel de son homme, elle n'eut pas une minute d'hésitation. (Page 712.)

Voilà ce qu'on ne poursuit pas.

*M. l'avocat général.* – Nous allons intenter des poursuites contre sept livres obscènes…

*M[e] Millerand.* – Poursuivrez-vous *Germinal* et *La Terre ?*

*M. l'avocat général.* – Non.

*M[e] Millerand.* – Eh bien, alors ?

*Me Tézenas.* – Je continue, messieurs ; mais je dois vous prévenir que ce que vous allez entendre dépasse en licence ce que nous avons lu déjà !

*M. le président.* – Cela suffit, Maître Tézenas ! Je ne puis pas laisser continuer ces lectures publiques de pornographie !

*Me Tézenas.* – Messieurs, nous défendons, Me Millerand et moi, deux hommes honorables, sous le coup d'une accusation terrible, celle d'outrages aux mœurs. Nous nous défendons avec des armes légitimes, en vous lisant des passages qui n'ont pas blessé la morale publique, – puisque le Parquet qui en est le gardien, ne les a pas poursuivis, – et en vous disant : Comparez ! Nous nous défendons et l'on nous en empêche ! Le jury appréciera !

Ma responsabilité dans ces conditions-là est à l'abri !

J'allais vous montrer, Messieurs, la peinture, non plus d'amours naturelles poussées jusqu'à la bestialité, mais d'amours contre nature, avec la description des actes dans toute leur brutalité et leur horreur ; et non plus dans un livre qui comme celui de Descaves est un livre, si j'ose le dire, scientifique, qui ne s'adresse qu'à un très petit nombre, à une élite, mais des livres écrits dans un style coulant, facile, n'ayant manifestement d'autre but que l'excitation des sens et des passions.

Voilà ce que l'on laisse lire dans le pays où vous avez l'honneur de rendre la justice !

Et tout cela a paru en feuilletons ! Ce que l'on ne veut pas me laisser lire à l'audience de la cour d'assises, à moi avocat, cela se vend deux sous sur la voie publique !

Des journaux que le ministère public ne poursuit pas, qu'il contemple d'un œil facile et indulgent, s'impriment, publient des feuilletons où se trouvent des scènes telles que M. le Président de la Cour d'assises ne veut pas les laisser lire à l'audience devant vous, Messieurs les Jurés !

Que voulez-vous, Messieurs ! Je n'ai pas à vous dire de faire le rapprochement entre des ouvrages comme ceux que je viens de vous lire et le livre de Descaves, livre qui n'a été précédé d'aucune espèce d'affiches, d'aucune espèce de réclame, qui ne fait rien pour appeler le public. Ceux-là seuls le liront qui voudront le lire, comme les livres de science dont je vous ai parlé au cours de ma plaidoirie.

À qui ferait-il du mal ?

J'en ai fini, Messieurs, et je n'ai plus qu'une idée, la dernière à vous soumettre. Elle est relative à l'accusation d'outrage à l'armée.

Pour une œuvre littéraire, Descaves a été cassé du grade de sergent-major qu'il avait acquis par de loyaux services.

Il a été cassé, sans être entendu, sans enquête, par le pur bon vouloir et le pur arbitraire du ministre de la Guerre. Le militaire a été frappé dans son grade, chose sacrée, pour une faute de l'écrivain, à supposer que faute il y eût. Cela est grave, et je suis convaincu, quelle que soit votre opinion sur les arguments présentés par la défense, que vous tiendrez de cela le plus large compte.

Cet homme a été soldat. Il n'a failli à aucun de ses devoirs, il a donné tout son temps sans restrictions, il a donné toute son intelligence, toute sa bonne volonté. Sorti de l'armée avec le plus haut grade qu'il y pouvait conquérir, il rentre dans la vie civile ; il redevient citoyen. Il a droit, n'est-

il pas vrai ? à la somme de libertés publiques à laquelle tous les autres citoyens ont droit avec lui, et, au premier rang, à la liberté de penser et d'écrire. Il en use et on le frappe dans son grade !

De deux choses l'une : s'il a commis une faute, ce que je ne crois pas, il l'a commise ou comme militaire, ou comme écrivain. S'il a commis une faute comme militaire, il est puni, et il l'est, Dieu merci, largement ! S'il a commis une faute comme écrivain, je me demande vainement où le ministre de la Guerre a pu trouver le droit de le frapper ?

À supposer même, ce que je ne crois pas, qu'il ait un peu dépassé la mesure, vous estimerez, comme moi, qu'il a été suffisamment, qu'il a été trop puni, lorsque, sans avertissement, sans l'entendre, le ministre de la Guerre, se faisant juge de la valeur d'une œuvre littéraire écrite par un citoyen en dehors du service de l'armée, a cru devoir le frapper dans son grade, comme un soldat malhonnête et prévaricateur.

Au milieu de nos dissensions, nous avons conservé le culte, la religion du drapeau. Ce culte, on ne l'affaiblira pas. Cette religion, on ne la chassera pas de nos cœurs. Mais plus élevée est la religion, plus pur doit être l'instrument du culte. C'est parce que Descaves a l'amour de l'armée, l'amour de la patrie, qu'il a été plus frappé que d'autres, moins cultivés, des maux qu'il a constatés.

S'il y a des abus dans cette armée, qui est le palladium et l'espoir de notre relèvement, c'est un grand devoir pour le citoyen de le divulguer.

Je crois que Descaves a fait son devoir. J'en ai la conviction, vous ferez le vôtre.

Et si demain, l'heure du danger suprême, l'heure des grands sacrifices arrive, on a pu lui arracher ses galons, on ne lui ôtera pas son fusil. Chacun de nous trouvera, dans son caractère, ses sentiments, son patriotisme, le courage de faire tout son devoir. Le soldat Descaves y trouvera, je m'en porte garant, le moyen et le droit de faire plus que le sien.



## Plaidoirie de Me Millerand.



Me MILLERAND.

Après la belle plaidoirie, si lumineuse, si précise de mon confrère et ami M. Tézenas, j'abuserais de votre attention sans profit pour les intérêts qui me sont confiés, si je me permettais de reprendre les grandes lignes de l'œuvre.

Ma tâche est plus modeste, comme modeste est le rôle de l'éditeur qui s'asseoit sur ce banc. Si, en effet, la loi fait de

l'éditeur l'auteur principal du délit, il faut rendre à chacun, – et c'est pour cela simplement que je fais cette remarque, déjà faite avant moi par M. l'avocat général, – il faut rendre à chacun sa véritable place ; si la loi fait de l'éditeur l'auteur principal parce qu'il est le fournisseur responsable des moyens matériels dont l'auteur enveloppe sa pensée, le bon sens, la justice même ne lui donne que le second rang.

C'est celui-là qui a été laissé, dans ce procès à M^me^ Tresse et à M. Stock, et c'est sur l'étendue de leur responsabilité, sur leur rôle dans l'affaire que je voudrais m'expliquer complètement et très brièvement.

Et d'abord, il y a quelqu'un à faire sortir tout de suite du procès, parce qu'il n'aurait pas dû y entrer. Si M^me^ Tresse est sur ce banc, si cette honnête femme de soixante-deux ans est obligée de venir s'asseoir ici sous la double et ridicule, – quant à elle, – incrimination d'outrage aux mœurs et d'injure à l'armée, voici pourquoi. Il n'y a qu'une seule explication, je rougis de la donner ; mais il n'y en a pas d'autre : c'est parce qu'on voulait, dans le dossier qui passera tout à l'heure sous vos yeux, faire la place la plus importante à un autre dossier datant de quinze ans, qui se rapporte à une affaire absolument différente où M^me^ Tresse fut impliquée. Je puis dire que c'est la seule explication et qu'il n'y en a pas d'autre.

Et, en effet, quelle est donc celle qu'au dernier moment, devant la déclaration des témoins, M. l'avocat général a trouvée ? Il a dit, sentant bien le terrain manquer sous ses pas : « Mais M^me^ Tresse a un acte d'association avec M. Stock ! Elle partage avec lui les bénéfices ! Donc elle doit être déclarée responsable. »

Pardon ! si vous poursuivez tous ceux qui ont retiré de *Sous-Offs* un bénéfice, la liste des prévenus n'est pas assez

longue. Où donc est l'imprimeur qui a imprimé le livre ? Où donc est le marchand de papier ?

La loi, dites-vous, ne permet pas qu'on les poursuive ? Elle ne permettait pas davantage de poursuivre Mme Tresse, et si vous aviez voulu regarder dans la jurisprudence la plus récente du parquet de la Seine, voici ce que vous y auriez trouvé. Il y a quelques années, deux auteurs avaient publié un livre qui s'appelait *Autour d'un clocher*. Les auteurs étaient MM. Desprez et Henri Fèvre. Le livre fut traduit devant le jury, et qui comparut ? M. Desprez seul. Le parquet avait examiné l'affaire avant de venir devant vous ; il avait reconnu que le seul auteur responsable était M. Desprez. M. Fèvre ne fut pas impliqué dans la poursuite.

Voici un autre exemple plus voisin encore de notre cas. Il y a juste quatre ans, jour pour jour, le 15 mars 1886, comparaissait dans cette enceinte l'auteur du *Gaga*, M. Dubut de Laforest, et à côté de lui l'éditeur. Quel éditeur ? sur la couverture il y avait le nom de Mme Dentu, qui avait édité le livre en réalité. Qui est-ce qui vint s'asseoir à côté de l'auteur sur ces bancs ? Fut-ce Mme Dentu ? Point du tout. Le Parquet avait fait son devoir, avait instruit l'affaire, recherché les responsabilités et découvert que l'éditeur responsable, le publicateur en fait, – un nommé Hippeau, – gérait la maison. Mme Dentu ne fut pas inquiétée, et M. Hippeau lui-même, bien que l'auteur fût condamné, fut acquitté.

Donc, quand vous avez poursuivi Mme Tresse et M. Stock, vous avez fait le contraire de votre devoir. Si vous aviez consulté les interrogatoires, vous auriez vu que M. Stock avait revendiqué la responsabilité tout entière de la publication. Des témoins sont venus attester ici que Mme Tresse n'est pour rien depuis 1885 dans la direction de

la librairie. Si elle garde encore une part des bénéfices, c'est par une raison bien simple : c'est elle qui était propriétaire de la maison. Elle s'est associé son neveu, M. Stock, par une pensée de générosité bien naturelle et bien louable. Depuis ce moment, ce n'est pas elle qui conduit et dirige la librairie, qui entre en rapports avec les imprimeurs, les marchands de papier, les auteurs ; c'est M. Stock. C'est lui qui conclut les traités à passer, qui s'occupe de l'examen des ouvrages. Donc, la part de responsabilité de Mme Tresse, l'interrogatoire le prouve, les témoins l'attestent, est nulle.

Pourquoi est-elle ici ? Parce que, comme l'indiquait tout à l'heure mon confrère Tézenas, on a voulu renforcer, au point de vue des peines à prononcer, les poursuites intentées.

S'il y avait eu seulement injure à l'armée, la condamnation ne pouvait pas dépasser trois mois. Le Parquet a pensé, – vous trouverez avec moi le Parquet bien gourmand, – le Parquet a pensé que ce n'était pas assez.

On a été chercher l'outrage aux mœurs, qui, si vous répondiez affirmativement, permettrait d'infliger aux prévenus deux ans de prison et, même avec les circonstances atténuantes, un an de prison ; et alors, pour corser l'accusation, pour lui donner forme et corps, on a impliqué Mme Tresse, et avec elle on y a mêlé une affaire, sur laquelle je dois m'expliquer, puisqu'on trouve que cette affaire n'a pas assez de développements et qu'on y en annexe d'autres.

Eh bien ! cette affaire, la voici. C'est celle du *Musée secret de Naples*. Et on l'a mêlée au procès d'aujourd'hui afin de pouvoir faire passer sous vos yeux le dossier de cette ancienne affaire.

*M. le président.* – Maître Millerand, je dois vous faire observer que le dossier ne passera pas sous les yeux du jury.

*M^e^ Millerand.* – Eh bien ! si vous le permettez, je le ferai passer, moi, sous ses yeux, puisque l'accusation a cru devoir en tirer argument.

Vous y verrez qu'en 1837, la librairie Tresse existait sous un autre nom déjà, car ce n'est pas une maison de hasard créée pour l'exploitation du scandale ; c'est une maison comme il n'y en a pas beaucoup dans Paris, qui a derrière elle 102 ans d'existence, fondée à la même place où elle se trouve aujourd'hui, en 1788, par Barba, et depuis, de successeur en successeur, restée là où elle est, jusqu'au moment où elle est venue aux mains de M^me^ Tresse et de M. Stock.

En 1837, la librairie changeait de main et avec le fonds était vendu le *Musée secret de Naples*. Dans l'acte de cession, le vendeur s'exprimait ainsi : « Je lui ai remis (à l'acheteur), en outre, la déclaration de la chambre du conseil de la Cour royale qui déclare que ledit ouvrage se vendra comme œuvre d'art. »

Et en effet il ne faut pas qu'il y ait d'erreur sur le caractère de cette œuvre qu'on voudrait faire passer pour une œuvre obscène et pornographique. C'est au premier chef une œuvre d'art, à ce point que le ministère de l'Intérieur a délivré, dans plusieurs circonstances, à la librairie Tresse, des récépissés de dépôt de cette publication ; elle ne se vendait donc pas sous le manteau.

Et cet ouvrage, quel prix se vendait-il ? Ce n'est pas comme ces ouvrages pornographiques dont on vous parlait tout à l'heure, qui se vendent 10 centimes en pleine rue. Il se vendait 40, 60 ou 120 francs, suivant la richesse de l'exem-

plaire. Ceux qui allaient en acheter un savaient parfaitement ce qu'ils allaient faire. Les éditeurs ne provoquaient pas le scandale. Ils vendaient le livre dans les conditions les plus honnêtes, les plus avouables.

Si Mme Tresse a été, sous le gouvernement de l'Ordre moral qui se piquait tout particulièrement de faire respecter les bonnes mœurs, condamnée à une peine très minime, – étant donné les faits dont on vous a parlé, – de un mois de prison, ç'a été parce qu'elle avait contrevenu à certaines autorisations et formalités administratives et ensuite parce que le Parquet a jugé, ce qui était son droit, que le fait de vendre dans ces conditions, si restreintes, une œuvre, même une œuvre d'art, comme le *Musée de Naples*, constituait un délit. Il faut reconnaître que les habitudes du Parquet ont bien changé depuis lors. Mais quel rapport toute cette histoire a-t-elle avec *Sous-Offs ?*

En supposant que Mme Tresse ait été, en 1875, aussi répréhensible qu'elle le fut peu, en quoi cela la rend-elle coupable aujourd'hui, puisqu'il est démontré qu'elle n'a participé en rien à la publication de *Sous-Offs*, et quel intérêt y a-t-il à rappeler ces faits vis-à-vis de M. Stock qui, en 1875, songeait beaucoup plus à jouer aux barres qu'à éditer des livres : il avait quatorze ans !

Cette affaire du *Musée de Naples*, il faut le redire, on l'a jetée dans le procès pour le corser : c'est une chance de plus pour enlever une condamnation difficile. Vous ne la retiendrez pas, Messieurs, comme un élément d'appréciation, parce que, d'une part, Mme Tresse est en dehors de la présente affaire, et que, de l'autre, M. Stock n'est entré comme associé dans la maison qu'en 1885 : il a aujourd'hui 29 ans, il

en avait 14 au moment de cette affaire ; cela ne le regarde pas.

À part cette condamnation si spéciale, prononcée en 1875, jamais la maison, en un siècle d'existence, n'a été poursuivie. C'est une librairie connue de tous ; sa réputation est bien établie dans le monde littéraire. Ce n'est à aucun degré une librairie pornographique. Elle a été jusqu'à ces dernières années une librairie presque exclusivement théâtrale. M. Stock lui a donné, depuis qu'il y est entré, un caractère un peu différent ; M^me^ Tresse, comme ses prédécesseurs, n'avait édité guère que des brochures de théâtre ; à peine si quelques romans avaient paru de temps à autre. M. Stock a voulu donner à la maison une allure un peu plus vivante, plus alerte.

Il connaissait beaucoup de jeunes hommes de lettres, il les a édités. Jeune, il s'est fait l'éditeur de jeunes : de Léon Hennique, de Huysmans, de Robert Caze, de Mullem, d'Ajalbert, de bien d'autres encore dont quelques-uns ont déjà dans l'armée littéraire une grande situation, qui tous sont connus du public, estimés de leurs pairs.

Je sais bien le reproche qu'on peut faire à M. Stock, qu'on lui a fait : les œuvres qu'il édite appartiennent à une école littéraire particulière, dérivent d'une conception tout à fait spéciale.

Une dame qui a fait parler beaucoup d'elle dans le monde, – M. l'avocat général la connaît bien mieux que moi, – (c'est Lucie Herpin que je veux dire), – a publié il y a quelques mois, un ouvrage en tête duquel était une préface aux allures de manifeste, où l'on lisait que « l'art ne peut être que l'image idéalisée de la nature et de la vie ».

C'est une définition qui est au moins assurée d'avoir, outre l'approbation de son auteur, celle de M. Jules de Glouvet et de M. Quesnay de Beaurepaire.

Mais trois têtes, fussent-elles réunies sous le même bonnet, ne constituent pas le public. On me permettra d'opposer à cette définition une autre définition que Descaves et Stock préférèrent, que je me permets également de préférer. Elle est d'un homme de lettres que les suffrages de l'Académie vont peut-être bientôt désigner à l'estime littéraire du Parquet :

« L'art, a écrit M. Émile Zola, c'est la nature vue à travers un tempérament. »

Descaves a un tempérament particulier ; il voit les choses d'une façon triste, cruelle peut-être ; il les dit comme il les voit.

J'admets que M. Quesnay de Beaurepaire la condamne, et que M. Jules de Glouvet ne la trouve pas bonne ; mais je voudrais bien que M. le procureur général ne mêlât pas à sa querelle littéraire une autre querelle. Et il l'y mêle !

Dans le réquisitoire si remarquable que vous avez entendu tout à l'heure, quel était le fond, le tréfond de l'accusation ? Quel est le grand reproche qu'on nous adresse, reproche qui, disparu, ne laisserait pas l'accusation debout ? C'est celui-ci : qu'il n'y a pas dans le livre de personnages sympathiques, ou du moins, qu'il n'y en a pas assez.

Il y a une école littéraire, – Monsieur le procureur général s'en réclame, – qui veut que dans une œuvre les personnages aillent par paire comme les bœufs et qu'à côté du méchant Thierry on trouve toujours le bon Fridolin.

Je suis tout prêt à discuter ces théories, je ne demande pas mieux ; mais à une condition, c'est que ce soit ailleurs que dans l'enceinte d'une cour d'assises et pas avec des adversaires, qui, s'ils sont à court d'arguments littéraires, peuvent leur substituer des articles du Code.

Dans ces conditions la partie est trop inégale. Je me refuse à la discussion.

Ainsi, l'on nous poursuit parce qu'il n'y a pas assez de personnages sympathiques dans notre livre ; parce que l'auteur a de l'humanité, de l'armée en particulier, une vue trop triste. Il a beau dire : « J'ai vu comme cela ! »

On lui répond qu'il ne devait pas voir de cette façon.

Eh ! Messieurs, nous sommes en justice, nous ne sommes pas dans une académie !

Et puis, nous avons eu toutes les malechances. Nous sommes poursuivis non seulement par des littérateurs qui sont des magistrats, mais encore par des hommes politiques. Je ne veux pas mêler la politique à cette affaire plus qu'il ne convient, mais enfin elle y est. Il est nécessaire que vous connaissiez toute la vérité, que vous sachiez pourquoi et comment nous sommes ici. Il est indispensable que je vous dise à la suite de quelles circonstances la politique s'est introduite en cette affaire.

Le premier article virulent paru sur le livre, en tout cas celui qui a fait le plus de bruit, était signé du nom de l'un de mes collègues, M. Laisant, et publié dans le journal *La Presse*. Il a paru dans le numéro du 6 décembre de ce journal.

Le 12 décembre le même journal publiait l'entrefilet suivant :

LETTRE DU GÉNÉRAL BOULANGER
*À propos des Sous-Officiers*

Notre collaborateur et ami Laisant a reçu du général Boulanger la lettre suivante à l'occasion du récent article qu'il a publié dans la *Presse*, intitulé *Sous-Officiers :*

Saint-Hélier, 6 décembre 1889.

« Mon cher ami,

« Je viens de lire votre article paru dans la *Presse, Sous-Officiers*.

« Il m'a fait le plus vif plaisir et je vous félicite sincèrement de l'énergie avec laquelle vous avez défendu l'honneur de *nos* sous-officiers.

« Ils vous en seront reconnaissants et votre article leur montrera *où sont leurs amis*.

« Recevez, mon cher Laisant, l'expression de mes sentiments affectueux,

« GÉNÉRAL BOULANGER. »

Cette lettre paraît le 12 décembre dans la *Presse*. L'effet ne tarde pas à s'en faire sentir.

Le 16 décembre, le ministre de la Guerre adresse au garde des sceaux une lettre par laquelle il saisit officiellement celui-ci d'une plainte contre Descaves.

Le gouvernement n'a évidemment pas voulu laisser à un parti hostile le monopole de se préoccuper du sort de *nos* sous-officiers.

Que le gouvernement et le général Boulanger se gourment entre eux, M. Stock y consent volontiers. Mais il demande que ce ne soit pas sur son dos ; et il voudrait bien que la conséquence de nos querelles politiques ne fût pas pour lui une comparution en cour d'assises.

Ce sont là des circonstances extrinsèques ; mais elles sont dans l'affaire ; elles sont à l'origine de l'affaire ; ce sont elles qui ont provoqué la poursuite. Laissons-les, maintenant que vous connaissez comment la sollicitude du ministère public a été éveillée. Ce n'est pas la faute du Parquet si les poursuites ont été intentées ; on vous le disait tout à l'heure, c'est le fait de l'autorité militaire ; M. le ministre de la Guerre avait sans doute ses raisons, à son point de vue, au point de vue politique, pour réclamer des poursuites. Mais ici nous sommes en justice, devant des magistrats qui ont conscience du caractère et de la grandeur de leur mission.

Voyons donc l'affaire en elle-même.

M. Stock, – je ne parlerai plus de M^me^ Tresse, – a été accusé d'outrage aux mœurs.

La question qui se pose à vous est celle-ci, il n'y en a pas d'autre : quand M. Stock a édité *Sous-Offs*, de bonne foi, pouvait-il penser qu'il commettait un délit ? Si oui, il doit être condamné ; si non, vous avez le devoir strict de l'acquitter.

Dieu me garde de faire ici aucune citation relativement à l'outrage aux mœurs. J'ai trop de respect pour la Cour, je suis trop ennemi du scandale pour soulever un incident inutile. Je veux seulement vous dire ceci : c'est, que parmi les livres que M^e^ Tézenas voulait vous lire il en est qui ont paru tous les jours, pendant plusieurs mois, en feuilleton dans un journal, qui s'est vendu dans tous les kiosques pour trois

sous, ce qui a permis à tous de savourer cette littérature à bon marché.

Tézenas voulait vous en lire un autre, intitulé *Daphné*.

*M. l'avocat général.* – Ce livre est poursuivi.

*M^e^ Millerand.* – Vous avez poursuivi les gravures seulement.

*M. l'avocat général.* – Non ! C'est bien la série des *Voluptueuses*, n'est-ce pas ? Eh bien ! nous en poursuivons le texte.

*M^e^ Millerand.* – Soit ; je n'insiste plus.

Mais voici un volume moins cher, – il ne coûte que dix-huit ou vingt sous. Chacun peut l'acheter ; chacun peut le lire ; il est à toutes les devantures. Ce livre, qui n'a aucune valeur littéraire, qui est rehaussé par des gravures ignobles, a été vendu en livraisons de deux sous. Cela s'appelle *Seins de feu*.

Je ne veux pas faire d'incident ; je ne vous en lirai aucun passage. Je me réserve, avec la permission de la Cour, de le faire passer sous les yeux de MM. les jurés.

Vous vous demanderez comment, quand l'auteur, ni l'éditeur d'un pareil livre ne sont inquiétés, on peut poursuivre M. Stock !

En ce qui touche l'injure à l'armée, permettez-moi tout de suite de vous donner un détail :

M. Stock est l'éditeur d'un sous-officier dont vous connaissez le nom glorieux. Il est l'éditeur du sergent Bobillot. Il a publié dans sa collection théâtrale : *Jacques Fayan*, drame en un acte, dont Bobillot est l'auteur.

Il n'a pas cru un instant qu'en publiant le livre qui vous est soumis, il allait commettre un délit quelconque. Il a été de bonne foi.

« Il a touché à l'armée ! » dit-on. C'est vrai, – comme on y touche à côté de nous, en Allemagne. Dans ce pays où le respect de l'armée est la première des vertus, des journaux, on vous le disait tout à l'heure, dénoncent publiquement des faits révoltants et sont félicités pour ce fait au Reichstag.

Il a touché à l'armée ! Mais, s'il est une institution sur laquelle il soit nécessaire de porter la lumière, c'est bien celle-là.

L'armée, c'est la grande muette. Le devoir lui ferme la bouche. Aucune plainte n'a le droit de s'élever de ses rangs. Il n'en peut être autrement.

Tenez, permettez-moi de vous raconter un fait qui m'est personnel : J'ai reçu, il y a deux ans, la visite d'un grand négociant de Paris qui venait me raconter cette histoire.

Son fils s'était engagé. C'était un brave garçon, solide, instruit. Aimant le métier militaire, il voulait en faire sa carrière. Au bout de six mois il était brigadier.

Un jour, un dimanche, il vient en permission chez son père et lui dit : « Il se passe dans mon escadron quelque chose de terrible ! Le nouveau sous-lieutenant m'a pris en grippe. Il bat les hommes. Je ne puis le supporter. Un jour je ferai un scandale. »

Son père, très sagement, de lui répondre : « Mais non ! dis-le plutôt à tes chefs, ne fais pas d'éclat. » Le soldat rentre au corps le lendemain matin lundi, il y avait une manœuvre à cheval. L'officier lui fait une observation : « Vous n'êtes pas à

l'alignement avec vos hommes ! » Le brigadier rectifie l'alignement. L'officier répète : « Vous n'êtes pas à l'alignement ! » et le frappe d'un coup de cravache. Le brigadier s'élance sur lui, et le frappe à son tour d'un coup de poing. On l'entoure, on lui crie : « Tu es perdu ! va-t'en ! » Il se sauve chez son père. Celui-ci, qui connaissait un officier supérieur du régiment, va le trouver et lui expose les faits. « Faites revenir votre fils immédiatement, lui dit-on, il sera puni, mais l'officier sera puni également. »

Ce qui fut dit fut fait. Le jeune homme revint ; on lui infligea, pour absence illégale, huit jours de prison, et quarante jours d'arrêts à l'officier pour s'être permis de frapper un homme !

Le brigadier fait ses huit jours de prison ; c'est ici que le drame commence. À peine sorti de la prison, cet homme, qui jusque-là n'avait pas eu un seul jour de punition, qui était entré à l'armée dans l'intention de travailler pour Saumur, pour y faire sa carrière, est pris en grippe par le corps tout entier. Il ne sort plus de la cellule, du cachot. On lui fait faire le peloton de discipline, – que Descaves a décrit d'une façon si magistrale, – en sabots, pieds nus, dans la neige. Il tombe, on le ramasse. Est-ce que par hasard il voudrait refuser l'obéissance ! « Je ne peux pas ! » dit-il. On le relève deux fois, trois fois. Le capitaine le fait mettre en prison. C'était en hiver. On lui portait, suivant le règlement, sa couverture pour se coucher. À minuit, tous les jours, un adjudant arrivait, qui lui prenait sa couverture. Il restait là, sans rien absolument pour se couvrir pendant la nuit, à tel point que ses camarades, voyant qu'il allait mourir, un jour lui firent passer une échelle à fourrage et lui donnèrent les moyens de se sauver.

Le père fit de nouvelles démarches. J'allai voir le ministre de la Guerre, lui raconter les faits. Qu'est-ce qui se passa ? On déplaça le colonel. Quant au soldat, il a pu rentrer en France, il y a quelques mois seulement, grâce à la loi d'amnistie récente pour les militaires… et puis les abus ont recommencé comme de plus belle.

Il y a quelques jours nous apprenions qu'un homme avait été paralysé par le froid dans une cellule dans les mêmes conditions. Et, si en ce moment le ministre de la Guerre vient de faire passer dans les corps d'armée une circulaire destinée à réprimer ces abus, à quoi le doit-on ? Uniquement à ce que depuis six mois s'est produit le mouvement d'opinion que vous savez : un homme a crié ce qui se disait tout bas, ce que les députés avaient été en vain dénoncer au ministre de la Guerre ; il a pensé que puisque, malgré tout, de tels abus subsistaient, il ne restait qu'un seul moyen d'émouvoir l'opinion, c'était de dire publiquement la vérité. On pouvait en souffrir, mais on avait fait son devoir, et, quel que soit le résultat de cette affaire, Descaves peut dire qu'il a fait le sien.

Allez-vous faire un crime à M. Stock d'avoir édité un livre qui faisait appel à l'opinion publique dans ce but ? Ce n'est pas possible.

Cela n'est pas possible pour une autre raison encore : est-ce que par hasard, aujourd'hui où l'on émet devant nous et contre nous la prétention de nous réduire au silence, est-ce qu'on peut dire en toute sincérité qu'on a fait le silence sur l'armée ? Est-ce qu'on a soustrait l'armée à la publicité ? Tous les jours l'armée est mise en scène dans ces petites brochures qu'on vous citait tout à l'heure.

On en parle encore autre part, de l'armée ; et, pour qu'on fût en droit de nous adresser le reproche de dévoiler des misères qui devraient rester cachées, il faudrait d'abord prendre une précaution à laquelle on n'a point pensé. Il faudrait ajouter un article au Code de justice militaire, décidant que le huis clos sera prescrit à toutes les audiences des conseils de guerre.

Je veux faire sur ce point une seule citation, indispensable. Tout ce que nous avons dit n'est rien auprès de la réalité.

Nous sommes au conseil de guerre du 3e corps ; on parle de sévices, de brimades exercées sur le soldat Loisel par son caporal et ses camarades :

« Leroy, Bonamy et Barthélemy lui tenaient les bras et les jambes, pendant que Le Corre apportait une brosse et une patience et procédait à l'opération.

« Le caporal Maunier, qui se trouvait dans la chambre, assistait à cette scène sans songer à la faire cesser. Bien au contraire, il voulut lui donner un ragoût tout particulier et, lorsque Loisel eut été suffisamment brossé par ses persécuteurs, Maunier s'approcha de lui et, après s'être dévêtu, s'assit sur son visage. Loisel se releva furieux et déclara qu'il porterait plainte à ses supérieurs.

« En ce moment, Goulet rentrait dans la chambre, se jetait sur Loisel en criant : « À la couverte ! »

« … Le caporal Maunier prit la couverture qu'il étendit par terre. On y jeta Loisel et une douzaine d'hommes au moins saisirent la couverture.

« Loisel fut lancé vers le plafond.

« *Le passage à la couverte*, dit le rapport, *est en général assez inoffensif lorsque les hommes tiennent celle-ci assez tendue* et se bornent à remuer celui de leurs camarades auquel ils font subir cette opération. »

Mais, dans le cas qui nous occupe, les prévenus, qui tous prenaient part à cette brimade, en faisaient un véritable supplice « en fléchissant les jarrets quand Loisel retombait dans la couverture ; en sorte que le malheureux venait rebondir sur le sol, où il était chaque fois violemment projeté… »

« … La malheureuse victime, qui avait au début poussé des cris perçants à chaque fois qu'elle retombait, restait alors immobile, étendue sur la couverture, paraissant avoir complètement perdu connaissance. À ce moment-là, les bourreaux parurent se rendre compte de la responsabilité qu'ils encouraient.

« Est-ce qu'il est mort ? disait-on autour de Loisel. S'il est mort, qu'est-ce qui va nous arriver ? »

« Le caporal Maunier éprouva le besoin de changer le courant de ses idées trop lugubres, et, répétant l'ignoble farce qu'il avait déjà faite, il s'approcha de Loisel, immobile, en disant : « S'il fait l'imbécile, je vais le réveiller, » et il… s'assit une seconde fois sur lui. C'en fut assez pour que le mouvement instinctif de pitié qui, sous l'empire de la crainte, avait été sur le point de se produire, fût absolument refoulé… »

Et alors, pour s'assurer s'il vit encore, l'un, tirant une épingle, le pique aux jambes, l'autre lui donne un coup de baïonnette dans la tête.

On arrive devant le conseil de guerre. On reprochait à Descaves d'avoir dit de la chirurgie militaire qu'elle était insuffisante ; écoutez ceci :

« L'entrée de Loisel, le principal témoin, produit une forte émotion dans la salle. On avait lu, au commencement de l'audience, le rapport médical du docteur Auger, concluant que Loisel était en parfaite santé et apte à continuer son service militaire. La vérité est que Loisel ne peut se tenir sur ses jambes ; qu'un factionnaire a été obligé de le porter sur une chaise.

« Le rapport du docteur Auger dit que « Loisel est frais, qu'il mange, boit, digère et dort comme une personne en état de santé normale. »

« La vérité est que Loisel était, lorsqu'il a paru devant le conseil, pâle comme un linge, saisi d'un tremblement nerveux qui faisait peine à voir ; les yeux hagards, les mouvements désordonnés, les gestes obéissant avec peine à la volonté. »

Et savez-vous combien cela coûte pour mettre un homme dans cet état-là ?

Le caporal est condamné à un an de prison ; les hommes ont de 6 mois à 2 mois. Et l'homme soumis à ce traitement avait été pendant six mois entre la folie et la paralysie.

Eh bien ! attirer l'attention publique sur ces scandales, réclamer leur répression, est-ce commettre un acte répréhensible qui mérite deux ans de prison, ou bien, n'est-ce pas rendre, au contraire, à l'armée, au pays tout entier, un véritable service ?

La réponse n'est pas douteuse, surtout quand je me rappelle que c'est de l'éditeur que je parle et que le seul fait qu'on lui reproche est d'avoir publié ces choses, qui paraissent dans tous les journaux. J'arrive ainsi à la dernière partie de ma défense qui sera très simple et très courte. Ce ne sont pas seulement les journaux qui ont publié de pareils récits.

L'éditeur était-il de bonne foi ? Croyait-il commettre un délit ? Quel autre moyen de s'en assurer qu'en regardant ce qui se passe autour de lui, ce qui est édité, toléré.

Il a des confrères qui ont publié des romans analogues. Lui-même en a édité. Il a publié de Descaves un autre roman militaire assez violent pour avoir attiré à son auteur un différend avec la Société des gens de lettres.

Descaves lui apporte un deuxième volume ; et que constate Stock lorsqu'il parcourt les publications similaires ? C'est un de ses confrères qui aujourd'hui publie sous les yeux du Parquet qui ne bouge, un livre intitulé : *Dix ans soldat*, dont on a dit d'ailleurs beaucoup de bien. Voici pourtant ce qu'on y trouve : c'est l'histoire de l'auteur au régiment racontée par lui-même.

« L'effectif en hommes étant très nombreux au dépôt où affluaient les recrues, le sou par franc sur l'achat des denrées rapportait environ cinq francs par jour. *Jamais je n'avais disposé d'un pareil revenu…*

« J'aurais pu recevoir davantage si j'eusse écouté les fournisseurs qui ne demandaient qu'à frauder sur les poids et la qualité des denrées. »

Qui s'exprime ainsi ? Est-ce un brigadier d'ordinaire ou une cuisinière qui fait ses comptes ?

« Presque tous (il s'agit de soldats) avaient des femmes qu'ils traînaient de garnison en garnison afin de se faire entretenir d'argent et de tabac. »

Vous n'avez pas poursuivi cela ; c'est édité chez Hachette, qui a interdit la vente de *Sous-Offs* dans les gares !

Voici un autre livre. Il coûte moins cher que celui de Descaves. Le prix n'en est pas 3 fr. 50, mais 50 centimes. C'est le *51e Chasseurs* édité chez Marpon.

Vous vous rappelez un passage de Descaves qui est poursuivi comme contenant une injure à l'armée, parce qu'il y est dit que la nourriture était très mauvaise. Écoutez ce passage du *51e Chasseurs*.

Des soldats excitent un de leurs camarades à se plaindre au colonel.

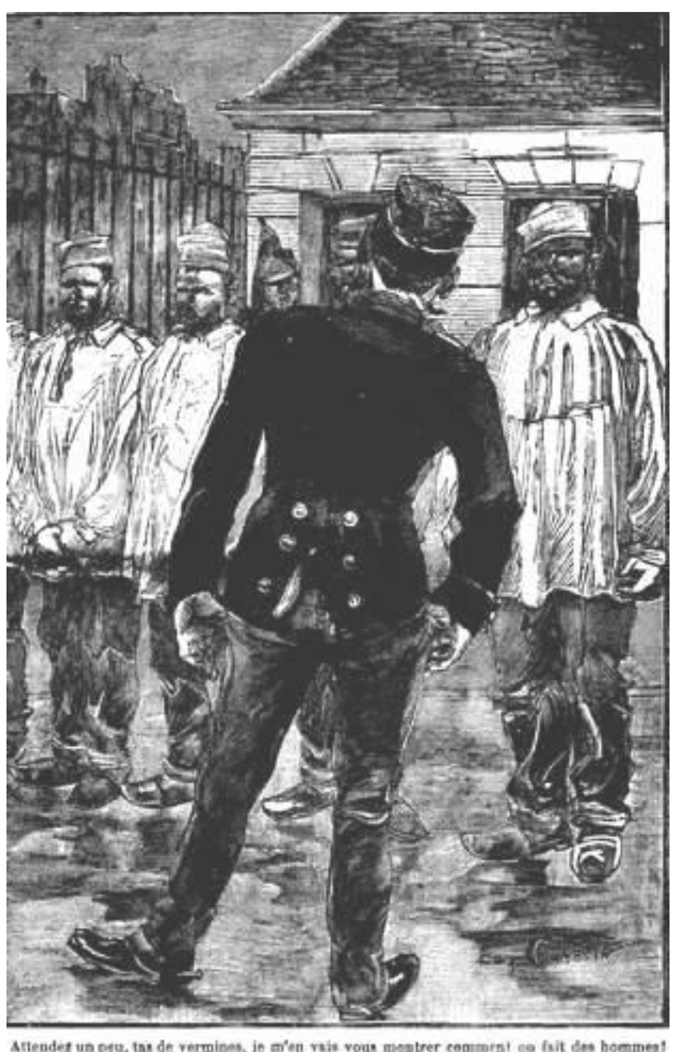
« — Dis-y, La Guillaumette, dis-y !

« — Certainement qu' j'y dirais conclut La Guillaumette.

« Et subitement calmé, il exposa son plan, expliqua qu'étant sûr de parler le premier, vu sa place près de la porte, il dévoilerait le pot aux roses, la qualité de la gamelle, les tripotages du fourrier et du brigadier d'ordinaire avec les marchands de la ville, etc…, etc…, laissant seulement aux autres le soin de le soutenir. Les hommes, pour mieux écouter, s'étaient groupés autour du lit, en bras de chemise, les mains noires, les basanes retroussées au-dessus des sabots, etc. »

Voulez-vous un portrait de sous-officier tracé par le même auteur ? c'est un adjudant :

« C’était une brute dans toute l’acception et toute l’étendue du mot, une brute lâche, idiote et féroce, ne poursuivant qu’un but au monde : faire coucher hors de leurs lits les pauvres diables éreintés ; mettant ses joies et ses ambitions de chaque jour à compter plus d’hommes punis qu’il n’en avait compté la veille. Il n’était jamais plus heureux que lorsqu’il pouvait voir, le soir, à l’appel des consignés, s’allonger devant le corps de garde une ribambelle interminable de prisonniers, en blouse blanche, les sabots aux pieds, la toque d’écurie sur l’oreille. Alors il se frottait les mains, faisait des blagues, ricanait : « Eh ! eh ! mes lascars, il y a du bon pour le chose, ce soir ! Attendez un peu, tas de vermines, je m’en vais vous montrer comment on fait des hommes. »



Attendez un peu, tas de vermines, je m'en vais vous montrer comment on fait des hommes!

Et tout à l'heure, M. l'avocat général, qui prévoyait que nous ferions ces citations, ce qui prouve qu'il les connaissait, vous disait : « Oui, on va vous lire des livres où on a dépeint les souffrances ou les vices de la caserne, mais à côté des misères de la vie militaire, on en expose les splendeurs. » Point du tout. Voici : *Au port d'armes*, livre écrit par un auteur d'un réel talent, Henri Fèvre, publié chez l'éditeur Charpentier. Je l'ai lu d'un bout à l'autre. Je n'ai pas lu de livre plus triste, plus sombre, plus lugubre.

Je m'excuse de vous faire ces lectures à cause de la crudité des termes, mais il le faut ; vous ne trouverez pas dans *Sous-Offs* un passage de cette force-ci :

« Et leur voix de rogomme lui sonnait désagréablement jusque dans les boyaux ; leur air de tranche-montagne, d'absolutisme cassant, de négation de l'existence des autres lui alcalisait le sang, lui absinthait la chair, dans une tension répulsive, à les vomir.

« Oui, il les avait tous quelque part, dans le cul, parbleu ! le capitaine d'abord, ce grand automate roux, à la tête de bois, au corps d'empalé, aux gestes d'empaillé, toujours botté et rongeant sa moustache en brosse, ce poseur à l'anglaise, sec comme un grêlon, marchant sur des tibias à ressort, et qui, de sa voix monosyllabique, présidait à la torture des hommes, l'organisait méthodiquement, subitement rageur s'il voyait une minute perdue à s'éponger le front. Quel mépris du soldat, glacé, transcendantal, un dédain d'homme d'essence supérieure, de blanc à nègre !

« Dècre était un joli spécimen d'officier, lui qui passait son temps, quand il ne pouvait tracasser les soldats, à courtiser, avec des airs poétiques et des manières de salon, des pu-

tains discordantes, rebuts des concerts des grandes villes, qui braillaient dans les cafés borgnes ; un joli spécimen, oui, moitié grec, aux trois quarts frauduleux et tout moisi de dettes !

« Dans le cul aussi, ce sous-lieutenant, ce blanc-bec, gros comme une puce, à tête de vierge qui a mal au ventre, harcelant de sa voix aigre de poupée la méchanceté des adjudants, détachant les commandements comme des pichenettes, d'une voix de fausset grêle, sans rien de mâle qui pousse malgré eux et joyeusement les hommes en avant, remués pourtant par ce cricri, il le fallait bien, en masses vaguement honteuses d'un commandement si débile. Et avec cela mauvais comme la gale. »

Voilà pour les officiers. Au tour des sous-officiers, maintenant :

« Dans le même tiroir, les adjudants, officiers avortés, partis de très bas, ayant l'insolence des parvenus, la frénésie imbécile de leur autorité, jaloux des supérieurs devant qui ils se couchent, et se rattrapant sur l'inférieur, enragés de se trouver dans un cul-de-sac, gardes-chiourmes interlopes, trop au-dessus du soldat, trop au-dessous de l'officier, couvant la rancune de leur misère galonnée, vils conducteurs d'hommes chargés des basses besognes par la complicité des officiers, heureux, sans s'inquiéter des moyens employés, de trouver tout façonné sous leur main ce troupeau d'hommes abêtis à obéissance muette et passive. Oui, Guerbert les avait dans le cul, Barisoni, le Corse, donneur de coups de plat de sabre, brigand des maquis, élu chien de quartier ; et Saraillon, ce caniche hydrophobe, dont le nasillement d'orgue de Barbarie accompagnait les pas gymnastiques ; et le sergent Lacassègne, l'empoigneur d'hommes, qui vous secouait

comme un torchon, tyranneau hypocrite, et vous dévalisait comme un voleur ; et le caporal Vimeux, ce polichinelle au sourire vénéneux ; et le colonel, le dompteur, ployant un régiment sous sa cravache, insultant par sa rotondité impérieuse de pacha, et qui donnait le diapason de l'engueulade… et toute la boutique. »

Ce n'est pas tout. Écoutez cette dernière citation :

« — Je ne sais pas où on rencontre de ces gens-là, des voleurs et des maquereaux ; si c'était dans le civil, ce serait au bagne depuis longtemps.

« — Bien sûr, ils seraient mieux là qu'ici à nous emmerder, appuya Souladie, qui ne trouvait décidément pas d'autre mot à dire.

« Capoulade émit son opinion avec sa philosophie ordinaire et son sourire d'écureuil. Les adjudants causaient la misère des soldats, toujours à la caserne, à les houspiller, et abattaient tout le travail des officiers, plus salement peut-être, ce qui n'était pas peu dire.

« — Il faudrait flanquer à l'eau toute cette canaille-là, ricana férocement Souladie ; ah ! merde ce qu'on rirait !

« Et il se tordit.

« Guerbert se taisait et tendait son quart à Capoulade pour avoir du vin. Le caporal d'ordinaire, toujours béant, conservait son air de cruche ébréchée.

« — Les foutre à l'eau, reprit Campeil, pas la peine ; autant des punaises, on en tue des cent et des mille et ça en grouille le double après. Jamais on ne détruira cette engeance de crève-la-faim, de rien du tout : ça n'avait pas de pain chez soi, et ça le prend de haut avec le soldat, ça joue à

l'officier ; c'est plus bête que le petit doigt de mon pied gauche et ça se donne des allures de prince, comme l'adjudant de boxe. Des princes ! ce n'est pas sur le trône qu'il faudrait les foutre, mais dessous, dans les chiottes.

« Souladie se tordit de nouveau, enthousiaste.

« — Dans la merde, c'est ça, dans la merde !

« Mais il avait aussi son histoire à raconter. Le tambour-major, on le connaissait, un petit salaud, maigre comme un échalas, un sale type ! Et Souladie serrait le poing, ne trouvant pas les mots. Un sale type qui battait sur les hommes comme sur des tambours. Il était marié, oui, et il empruntait de l'argent aux râcle-marmite qui en avaient, pour payer des putains, et jamais il ne le rendait. Il devait bien trois cents francs à l'école des tambours, et il levait les punitions pour de l'argent, et en donnant exprès des punitions par calcul. Ah ! merde, c'était du propre !

« Il posait pour l'incorruptible, ce qui ne l'empêchait pas de trafiquer innocemment, comme les autres, sur les bons de tabac et l'eau-de-vie. Il étalait de la paternité pour les soldats, tout en les rudoyant sans vergogne. Il n'avait d'indulgence que pour ses bureaucrates, les laissant facilement fricoter, très intime avec Campeil, ancien camarade d'arrivée, et ils se tutoyaient malgré le grade. »

Cela a paru depuis trois ans. Cela se vend partout. Est-ce que le Parquet a soufflé mot ? Point. Et on s'avise de poursuivre M. Stock, éditeur, en lui disant : Quand vous avez publié *Sous-Offs*, vous auriez dû vous apercevoir que vous alliez commettre un délit. – Il aurait fallu, répondra-t-il, commencer par imposer aux autres la règle que vous voulez m'appliquer. J'aurais su ce qu'il était défendu d'éditer.

Après ces précédents que vous avez créés par incurie, par bienveillance si vous le voulez, vous amenez en cour d'assise un éditeur, coupable de n'avoir pas deviné que ce qui était assuré de l'impunité chez Charpentier était un crime chez Stock ! En vérité, une telle prévention ne tient pas debout. J'ai conscience d'avoir démontré jusqu'à l'évidence la bonne foi absolue de l'éditeur.

Et tenez, – c'est mon dernier mot, – voulez-vous une preuve irrécusable que l'éditeur que vous avez devant vous, soucieux de sa dignité, de son bon renom, ne cherche pas le gain inavouable, le lucre illicite ? Il a, il avait plutôt parmi les auteurs qu'il édite, un écrivain, de talent d'ailleurs, qui s'appelle Léon Bloy. Celui-ci était venu lui proposer de publier un ouvrage dont il lui avait donné le plan.

M. Stock connaissait déjà Léon Bloy dont il avait édité des ouvrages. Il avait donc eu confiance en lui, et, sur le vu du plan, avait accueilli au fur et à mesure les feuilles du manuscrit qu'il envoyait à son imprimeur Darantière, à Dijon. Il avait fait même quelques avances à l'auteur. Il n'y avait plus qu'à mettre la couverture. Stock a la curiosité de jeter un regard sur l'ouvrage dont il connaissait le plan, les grandes lignes, mais non les détails. Il s'aperçoit qu'à la fin du livre il y a une vingtaine de pages d'une violence extraordinaire contre nos auteurs les plus célèbres, nos critiques les plus connus. Ce livre, s'il le met en vente, aura un succès de scandale assuré ; il va provoquer un soulèvement de colère et d'indignation dans tout le monde littéraire.

Savez-vous ce qu'a fait M. Stock ?

« Je ne puis pas mettre en vente, s'est-il dit, un livre comme celui-là. » Il a pris les mille exemplaires qui arri-

vaient, il les a descendus dans sa cave, et voici le premier qui en soit jamais sorti.

J'ai là le compte des dépenses de cette affaire. Il se monte à plus de 2,400 francs. M. Stock les a sacrifiés parce qu'il n'a pas voulu mettre en vente un livre de diffamation.

Cela est tout récent, c'est de 1887.

Un autre libraire, qui n'a pas eu sans doute les mêmes scrupules, a édité le livre qui a été mis en vente depuis lors.

Un éditeur qui agit comme a fait M. Stock dans cette occasion, est-il un éditeur qui cherche le lucre et le scandale ? Vous avez déjà répondu, Messieurs.

Et j'ai fini.

Quelle était ma tâche après la plaidoirie de mon confrère, qui vous avait montré sous toutes ses faces l'œuvre de *Sous-Offs ?*

J'avais à vous dire très simplement que d'honorables éditeurs étaient devant vous : que vous ne pouviez pas les condamner : l'un, M$^{me}$ Tresse, parce qu'elle était absolument étrangère à cette affaire, – j'espère qu'on ne discute plus ce point ; – l'autre, M. Stock, pour deux raisons :

D'abord, parce qu'au point de vue de l'outrage aux mœurs, il était impossible qu'il se doutât qu'il allait commettre un délit. Et sans revenir sur ma démonstration, il y a un fait qui vous a frappés et que vous retiendrez au moment où vous allez vous retirer.

On poursuit notre livre pour outrage aux mœurs. On lit dans cette enceinte les passages incriminés sans qu'on

éprouve, – et l’on a raison, – le besoin de prononcer le huis clos.

Mais les défenseurs veulent-ils donner connaissance au jury de quelques passages de livre publiés et non poursuivis, de feuilletons, que l’on peut se procurer pour trois sous, dans les kiosques ? Ah non ! les lire devant les femmes qui sont ici, dans l’enceinte de la cour d’assises, – M. le président s’y oppose, – et il a raison.

L’affaire est jugée, n’est-ce pas, et vous ne direz pas, – car vous êtes des magistrats consciencieux, – que M. Stock, en éditant *Sous-Offs*, était de mauvaise foi et a pu se douter un instant qu’il allait commettre un outrage aux mœurs.

Pour l’injure à l’armée, il en est de même. Je ne vous ai montré que trois exemples, pris dans trois librairies. J’aurais pu vous en apporter vingt. Voici donc trois ouvrages pris au hasard, édités il y a deux ou trois ans, qui continuent d’être chaque jour mis en vente, et qui contiennent des passages incomparablement plus durs et plus forts que tout ce qu’on a pu relever dans *Sous-Offs*.

Peut-on prétendre sérieusement que M. Stock, qui avait vu éditer, vendre librement ces livres sans que le Parquet s’émût, pût se douter un instant qu’il allait être poursuivi s’il éditait *Sous-Offs ?*

Vous répondrez aux questions qu’on vous pose en acquittant Mme Tresse, parce qu’elle est absolument étrangère au procès, parce qu’elle n’aurait pas même dû paraître dans cette enceinte ; en acquittant M. Stock parce qu’il était évidemment de bonne foi lorsqu’il a édité le livre, parce qu’il ne pouvait pas penser qu’il y aurait des poursuites intentées contre lui.

Un verdict d'acquittement s'impose. Je l'attends avec confiance de votre justice.

## VERDICT

**Le JURY ayant répondu négativement à toutes les questions qui lui ont été posées, la COUR déclare les prévenus renvoyés des fins de la plainte.**

**FIN**

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

**—**

**Mai 2020**

**—**

**– Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PatriceC, GérardS, YvetteT, Cooolmicro, et, pour la *Bibliothèque romande*, Maria Laura, Françoise.

**– Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

**– Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous es-

sayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.